RB5583

Library
of the
University of Toronto

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

[illegible]

[illegible] madame la [illegible]

8 Jan 1681

1re edition

801

DE LA SAGESSE

LIVRES TROIS.

Par M. PIERRE LE CHARRON,
Parisien, Chanoine Theologal & Chantre en l'Eglise Cathedrale de Comdom.

A BOVRDEAVS,

Par SIMON MILLANGES Imprimeur ordinaire du Roy. 1601.

Auec priuilege.

DE LA

SAGESSE

LIVRE TROISIE'ME.

A BOVRDEAVS,

Par SIMON Millanges Imprimeur ordinaire du Roy. 1601.

Auec Priuilege.

A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR LE DVC D'ESPERNON,

PAIR ET COLOMNEL de l'Infanterie de France.

* * *

MONSEIGNEVR, *Tous sont d'accord, que les deux plus grandes choses qui tiennent plus du ciel, & sont plus en lustre, comme les deux maistresses du mõde, sõt* LA VERTV ET LA BONNE FORTVNE, LA SAGESSE ET LE BON HEVR. *De leur preferance il y à de la dispute; chascune à son pris, sa dignité, son*

excellence. A LA VERTV ET SAGESSE, comme plus laborieuſe, ſuãte, & hazardeuſe, eſt deuë par precipu l'eſtime, la recompenſe : A L'HEVR ET BONNE FORTVNE, comme plus haute & diuine, eſt deuë proprement l'admiration & l'adoration. Ceſte cy par ſon eſclat touche & rauit plus les ſimples & populaires; celle là eſt mieux apperceüe & recogneue des gens de jugemẽt. Rarement ſe trouuẽt elles enſemble en meſme ſuject, au moins en pareil degré, & rãg, eſtãt toutes deux ſi grãdes, qu'elles ne peuuent s'approcher & meſler ſans quelque jalouſie & conteſtatiõ de la primauté. L'vne n'a point ſon luſtre, & ne peut bien trouuer ſon jour en la preſence de l'autre: mais venans à s'entre bien entendre & vnir, il en ſort vne harmonie tres melodieuſe, c'eſt la perfectiõ. De cecy vous eſtes, MONSEIGNEVR, vn exemple tres riche & des plus illuſtres, qui ſoit apparu en noſtre France, il y a fort long temps. LA BONNE FORTVNE ET LA SAGESSE ſe ſont

tousiours tenus par la main, & conjointement se sont faits valoir sur le theatre de vostre vie. Vostre BONNE FORTVNE *a estonné & transy tous par sa lueur & splendeur; VOSTRE SAGESSE est recognue & admirée par tous les mieux sensez & judicieux. C'est elle, qui à bien sceu mesnager & maintenir ce que la* BONNE FORTVNE *vous à mis en main. Par elle vous auez sceu non seulement bien remplir, conduire, & releuer* LA BONNE FORTVNE; *mais vous vous l'estes bastie & fabriquée, selon qu'il est dict, que le Sage est artisan de sa fortune; vous l'auez attirée, saisie, & comme attachée & obligée à vous. Ie scay auec tous, que le zele & la deuotion à la vraye religion, la vaillance & suffisance militaire, la dexterité & bonne conduicte en tous affaires, vous ont acquis l'amour & l'estime de* NOS ROIS, *la bien-veillance des peuples, & la gloire par tout. Mais j'ose & veux dire que c'est* VOSTRE SAGESSE

qui à la meilleure part en tout cela, qui couronne & parfaict toutes ces choses. C'est pourquoi iustement & tres à propos, ce liure de SAGESSE vous est dedié & consacré; car AV SAGE LA SAGESSE. Vostre nom mis icy au front est le vray titre & sommaire de ce liure: c'est vne belle & douce harmonie, que du modele oculaire auec le discours verbal, de la practique auec la theorique. S'il est permis de parler de moy, je diray confidemmẽt, MONSEIGNEVR; auec vostre permission, que du premier iour que j'eu ce bien de vous voir & considerer seulement des yeux, ce que je fis fort attentiuement, ayant auparauant la teste pleine du bruict de vostre nom, je fus touché d'vne inclinatiõ, & depuis ay touſiours porté en mõ cœur, vne entiere affection & desir à vostre bien, grandeur & prosperité. Mais estant de ceux qui n'ont que les desirs en leur pouuoir, & les mains trop courtes pour venir aux effects, je l'ay voulu dire au mõde, & la publier par ceſt offre

que je vous fais tresbumblemẽt, certes de tres riche estoffe, car qui a-il de plus grand en vous & au monde, que la SAGESSE? *Mais qui meriteroit d'estre plus elabouré & releué pour vous estre presenté. Ce qui pourra estre auec le temps, qui afine & recuit toutes choses : & de vray voicy vn subiect infini, auquel lon peut adjouster tousiours: mais tel qu'il est je me fie, qu'il sera humainement receu de vous, & peut estre employé à la lecture de Messeigneurs vos enfans, qui apres l'idée viue, & patron animé de* SAGESSE EN VOVS, *y trouueront quelques traits & lineamens: & de ma part je demeureray tousiours,*

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur.

CHARRON.

TABLE DES CHAPITRES DE CES TROIS LIVRES de Sageſſe.

Preface ou eſt parlé du titre, ſubject, deſſein & methode de tout ceſt œuure.

Liure premier, qui eſt de la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition.

CHAPITRES PREMIER. Exhortatiõ à s'eſtudier & cognoiſtre, ſubject de ce premier liure, page 1.

Premiere conſideration de l'homme en ſoy & en gros.

2 Generale peinture de l'homme, 11.
3 Vanité, 13.
4 Foibleſſe, 29.
5 Inconſtance, humaine. 35.
6 Miſere, 37.
Preſomption, 58.

Seconde conſideration de l'homme qui eſt par comparaiſon de luy auec les autres creatures.

8. Comparaiſon de l'hõme auec les beſtes 71.

Troiſieſme conſideration de l'homme qui eſt en detail par toutes les pieces, dont il eſt compoſé & eſtably.

9. Diſtinction premiere generale de l'hõme 89

10. Du corps humain en general. 90.
11. De la santé, beauté & du visage. 94.
12. Des sens de nature plus nobles pieces externes du corps. 100.
13. Du voir, ouyr, parler. 107.
14. Des vestemẽs & couuers du corps. 112.
15. De l'ame humaine en general. 114.
16. Des parties de l'ame & premieremẽt de l'entendement, raison, esprit, jugement. 131.
17. De la memoire. 148.
18. De l'imagination & opinion. 149.
19. De la volonté. 153.
20. Des passions & affections en general. 155
21. Des passions en particulier & premierement de l'amour. 152.
22. Ambition. 164.
23. Auarice. 170
24. Amour charnel. 173.
25. Desirs & cupiditez. 176.
26. Espoir, desespoir. 178
27. Cholere. 179.
28. Hayne. 184.
29. Enuie 185.
30. Ialousie, 186.
31. Vengeance. 187.
32. Cruauté 189.
33. Tristesse 190.
34. Compassion misericorde, 197
35. Crainte. 197.

Quatriesme consideration de l'homme par sa vie.

36. Estimatiõ, brefueté, & descriptiõ de la vie humaine, & de ses parties. 201.

Cinquiesme & derniere cõsideration par la grande diuersité de ses naturels suffisances, estats, professions, vocations.

37. De l'inequalité & difference des hommes en general, 209.
38. Distinction premiere des hõmes qui est essentielle de leur naturel. 212.

Preface 457

De la prudence premiere vertu.

1. De la prudence en general. 458

De la prudence politique du souuerain ou gouuernement d'estat, sçauoir.

2. De la prouisiõ des choses necessaires au soustien & à la conseruatiõ du Prince & de l'estat premiere partie de la prudẽce politique 465
3. De l'action & gouuernement du Prince seconde partie de la prudence politique. 502
4. De la prudence requise aux affaires difficiles & manuais accidens tant publics, que priués 540

De la Iustice, seconde vertu.

5. De la Iustice en general 565.
6. De la Iustice & deuoir de l'homme enuers soy mesme. 570.
7. De l'amour ou amitié. 579.
8. De la foy, fidelité, perfidie. 590.
9. Verité & admonition libre. 595.
10. Flatterie, menterie, dissimulation 599.
11. Du bien-fait, obligation, & recognoissance. 606.

De la iustice & deuoir de l'homme enuers autruy par raison speciale & certaine, Sçauoir.

12. Des mariez 624
13. Mesnagerie. 626.
14. Des parẽs & enfãs 628
15. Des maistres & seruiteurs. 671.
16. Des Princes & des subjects. 673.
17. Des Magistrats. 682.
18. Des grands puissans &

des petits, 688.

De la force troisiéme vertu.

19. De la force ou vaillance en general. 690

Premiere partie des maux externes.

20. Des maux externes cõsiderez en leurs causes. 698.
21. Des maux externes considerez en leur effects & fruicts. 701.

Des maux externes en eux mesmes & particulierement & premierement.

22. De la maladie & douleur. 710.
23. Captiuité. 714.
24. Exil & bãnissemẽt 716
25. Pauureté, indigence, perte de biens. 719.
26. Infamie 722.
27. Perte d'amis. 717.
mort. 724

Seconde partie des maux internes & passiõs fascheuses & premierement contre.

28. Cõtre la crainte, 726.
29. La Tristesse, 728.
30. La compassion & misericorde. 730.
31. La colere, 731.
32. La haine 736.
33. L'enuie, 737.
34. La vengeance, 738
35. La jalousie. 740

De la temperance quatriesme vertu.

36. De la temperance en general, 742.
37. De la prosperité & aduis sur icelle 744.
38. De la volupté 745.
39. Du manger, boire, & sobrieté. 757.
40. Du luxe & desbauche en tous paremens & de la frugalité. 760.
41. Plaisirs charnels, chasteté, continence, 762.
42. De la gloire & de l'ambition. 764.
43. De la temperance au parler & de l'eloquence, 767.

FIN.

Extraict du priuilege du Roy.

PAR grace & Priuiege du Roy, il est permis à M. Pierre Charron Theologal & chantre de l'Eglise Cathedrale de Comdom, de faire imprimer par tels Imprimeurs & Libraires, que bon luy semblera, les Trois veritez augmenteés de nouueau, les liures de la Sageſſe, & autres Diſcours & Homelies Chreſtiennes, par luy faictes & compoſées. Et ſont faictes deffences à tous les ſubjects de ſa Majeſté, de les imprimer ou faire imprimer, ny expoſer en vente, ſans le conſentement & permiſſion dudict Sieur Charron, & ce juſques au temps & terme de dix ans finis & accomplis, à commencer du jour qu'ils auront eſté paracheuez d'imprimer, à peine de ſix cens eſcuz d'amende, & de tous deſpens, dommages, & intereſts; pourueu qu'au commencement ou à la fin deſdits liures on mette vn extraict ſommaire deſdites lettres patentes ſur ce données à Chambery le 27. Septembre, 1600.

Par le Roy en ſon Conſeil. DV FOS.

LEdict Sieur de Charron à permis à Simon Milanges Imprimeur ordinaire du Roy à Bordeaus, d'imprimer les Diſcours Chreſtiens, & les trois liures de la Sageſſe: & pour ces liures, luy à faict tranſport de ſon Priuilege, contre ceux qui y contreuiendront. Faict à Bourdeaus le 5. Ianuier, & 24. Auril. 1601.

Acheué d'imprimer le dernier iour de Iuin, 1601.

DE LA SAGESSE.

Preface ou est parlé du nom, subiect, dessein, & methode de ceſt œuure.

IL est requis auant tout œuure, sçauoir que c'est que sagesse, & comm̃et nous entẽdons la traitter en ce liure, puis qu'il en porte le nom & le tiltre. Or des l'ẽtrée nous aduertissons, que nous ne prenons icy ce mot subtilement au sens haultain & enflé des Theologiens & Philosophes (qui prennẽt plaisir a descrire & faire peinture des choses, qui n'ont encores esté veuës, & les releuer a telle perfection, que la nature humaine ne s'en troue capable, que par imagination) pour vne cognoissance parfaicte des choses diuines & humaines, ou bien des premieres & plus haultes causes & ressorts de toutes choses: laquelle reside en l'entendement seul, peut estre sans probité (qui est principalement en la volonté) sans vtilité, vsage, action, sans compaignée & en solitude; & est plus que tresrare & difficille, c'est le souuerain bien & la perfection de l'entendement humain; ni au sens trop court, bas, & po-

Du mot de sagesse

pulaire, pour discretion, circonspection, comportement aduisé & bien reglé en toutes choses, qui le peut trouuer auec peu de pitié & preudhomie ; & regarde plus la compagnée & l'autruy que soy mesme. Mais nous le prenons en sens plus vniuersel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en son dedans & son dehors, en soy seul, en compaignée, cognoissant & agissant. Ainsi nous disons, que Sageſſe est preu de-prudence, c'est adire preudhomie auec habilité, probité bien aduisée. Nous sçauons que preudhomie sans prudence est sotte & indiscrete; prudence sans preudhomie n'est que finesse: ce sont deux choses les meilleures & plus excellentes, & les chefs de tout bien ; mais seules & separees sont defaillantes, imperfaictes. La Sageſſe les accouple, c'est vne droicture & belle composition de tout l'homme. Or elle consiste en deux choses; Bien se cognoistre, & constamment estre bien reglé & moderé en toutes choses par toutes choses ; I'entens non seulement les externes, qui apparoissent au monde, faicts & dicts: mais premierement & principalemẽt les internes; pensees, opiniõs, creances, desquelles (ou la fainte est bien grande, & qui en fin se descouure) sourdẽt les externes. Ie dis constamment, car les fols par fois contrefont, & semblent estre bien sages. Il sembleroit peut estre a aucuns, qu'il suffiroit de dire, que la Sageſſe consiste

Description de la sagesse.

consiste a estre constamment bien reglé & moderé en toutes choses, sans y adjouster bien se cognoistre : mais je ne suis pas de cest aduis : car aduenant que par vne grande bonté, douceur & souplesse de nature, ou par vne attentiue imitation d'autruy, quelqu'vn se comportat moderement en toutes choses, ignorant cependant & mescognoissant soymesme, & l'humaine condition, ce qu'il à & ce qu'il n'à pas; il ne seroit pourtant sage, veu que sagesse n'est pas sans cognoissance, sans discours, & sans estude. Lon n'accordera pas, peut estre, ceste proposition: car il semble bien que lon ne peut reglement & constamment se comporter par tout sans se cognoistre; & suis de cest aduis. Mais je dis, que combien qu'ils aillent inseparablement ensemble, si ne laissent-ils d'estre deux choses distinctes, dont il les faut separement exprimer en la description de sagesse, comme ses deux offices: dont se cognoistre est le premier, & est dit le commencement de Sagesse. Parquoy nous disons sage celuy, qui cognoissant bien ce qu'il est, son bien & son mal, combien & jusques où nature l'à estrené & fauorisé, & où elle luy à deffailly, estudie par le benefice de la Philosophie, & par l'effort de la vertu, à corriger & redresser ce qu'elle luy à donné de mauuais; reueiller & roidir ce qui est de foible & languissant; faire valoir ce qui est bon; adjouster ce qui def-

faut;& tant que faire ſe peut la ſecourir: & par tel eſtude ſe regle & conduict bien en toutes choſes.

Deſſein& methode de l'autheur en ceſt œuure.

Suyuant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein en ceſt œuure de trois liures, eſt premieremẽt enſeigner l'hõme a ſe bien cognoiſtre,& l'humaine condition,le prenant en tout ſens,& regardãt a tous viſages;c'eſt au premier liure: puis l'inſtruire a ſe bien regler & moderer en toutes choſes;ce que nous ferõs en gros par aduis & moyens generaux & cõmuns au ſecond liure; & particulierement au troiſieſme par les quatre vertus morales, ſoubs leſquelles eſt compriſe toute l'inſtructiõ de la vie humaine,& toutes les parties du deuoir & de l'honeſte. Voyla pourquoy c'eſt œuure,qui inſtruict la vie & les mœurs à bien viure &bien mourir, eſt intitulé Sageſſe, cõme le noſtre precedent, qui inſtruiſoit à biẽ croire, a eſté appellé verité, ou biẽ les trois Veritez, y ayant trois liures en cettui-ci,comme en celuy-la. I'adjouſte icy deux ou trois mots de bonne foy, I'vn que j'ay queſté par cy par là,& tiré la plus part des materiaux de ceſt ouurage,des meilleurs autheurs qui ont traitté ceſte matiere morale & politique, vraye ſcience de l'homme, tant anciens, ſpecialement Seneque & Plutarque grands docteurs en icelle, que modernes. C'eſt le recueil d'vne partie de mes eſtudes: la forme & l'ordre ſont à moy. Si je l'ay arrangé & ajan-

cé auec jugement, & a propos, les Sages en jugeront, car meshuy en ce subiect autres ne peuuẽt estre mes juges, & de ceux là volontiers receuray la reprimende : & ce que j'ay prins d'autruy, je l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouuant dire mieux qu'eux. Le second que j'ay icy vsé d'vne grande liberté & franchise a dire mes aduis, & a heurter les oppinions contraires, bien que toutes vulgaires & communement receues, & trop grandes, ce m'ont dit aucuns de mes amis : ausquels j'ay respondu, que je ne formois icy ou instruisois vn homme pour le cloistre, mais pour le monde, la vie commune & ciuile ; ny ne faisois icy le Theologien, ny le cathedrant, ou dogmatisant, ne m'assubjettissant scrupuleusement à leurs formes, regles, stile, ains vsois de la liberté Academique & Philosophique. La foiblesse populaire, & delicatesse feminine, qui s'offence de ceste hardiesse & liberté de paroles, est indigne d'entendre chose, qui vaille. A la suitte de cecy, je dis encores, que je traitte & agis icy non pedantesquemẽt selõ les regles ordinaires de l'eschole, ny auec estẽdue de discours, & appareil d'eloquẽce, ou aucun artifice. La Sageſſe, *quæ ſi oculis ipſis cerneretur mirabiles excitaret amores ſui*, n'a que faire de toutes ces façons, pour sa recommandation. elle est trop noble & glorieuse : les veritez & propositiõs y sont espesses ; mais souuẽt toutes

seches & crues, comme aphorismes, ouuertures & semences de discours. I'y ay parsemé des sentences Latines, mais courtes, fortes, & poëtiques tirées de tres-bonne part, & qui n'interrompent, ny ne troublent le fil du texte François. Car je n'ay peu encores estre induict a trouuer meilleur de tourner toutes telles allegations en François (comme aucuns veulent) auec tel deschet & perte de la grace & energie, qu'elles ont en leur naturel & original, qui ne se peut jamais bien representer en autre langage.

* *
*

DE LA SAGESSE

LIVRE PREMIER.

Qui eſt la cognoiſſance de ſoy, & de l'humaine condition.

Exhortation a s'eſtudier & cognoiſtre. Chap. I. & præface a tout ce liure premier.

LE PLVS excellent & diuin conſeil, le meilleur & plus vtile aduertiſſement de tous, mais le plus mal pratiqué, eſt de s'eſtudier & apprendre a ſe cognoiſtre: c'eſt le fondement de ſageſſe & acheminement a tout bien: folie non pareille que d'eſtre attentif & diligent a cognoiſtre toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy meſme: la vraye ſcience & le vray eſtude de l'homme, c'eſt l'homme.

1 Se cognoiſtre eſt la premiere choſe.

Dieu, nature, les ſages, & tout le monde preſ-

Enjoincte à tous par toute raison.

che l'homme & l'exhorte de faict & de parole, à s'estudier & cognoistre. Dieu eternellement & sans cesse se regarde, se considere, & se cognoist. Le monde à toutes ses veuës contrainctes au dedans, & ses yeux ouuerts à se voir & regarder. Autant est obligé & tenu l'homme de s'estudier & cognoistre, comm'il luy est naturel de penser, & il est proche à soy-mesme. Nature taille à tous ceste besogne. Le mediter & entretenir ses pensées est chose sur toutes facile, ordinaire, naturelle, la pasture, l'entretien, la vie de l'esprit, *Cuius viuere est cogitare*: Or par ou commencera, & puis continuera il à mediter, à s'entretenir plus justement & naturellemẽt que par soy-mesme? yà il chose qui luy touche de plus pres? Certes aller ailleurs & s'oublier est chose dénaturée & treiniuste. C'est à chascun sa vraye & principale vacation, que se penser & bien tenir à soy. Aussi voyons nous que chasque chose pense à soy, s'estudie la premiere, a des limites à ses occupations & desirs. Et toy homme, qui veux embrasser l'vniuers, tout cognoistre, cotreroller & juger, ne te cognois & n'y estudies: & ainsi en voulant faire l'habile & le scindic de nature, tu demeures le seul sot au monde. Tu es la plus vuide & necessiteuse, la plus vaine & miserable de toutes, & neantmoins la plus fiere & orgueilleuse. Parquoy regarde dedãs toy, recognois toy, tiens toy à toy; ton esprit & ta volonté, qui se consomme ail-

leurs, ramene le à soy mesme. Tu t'oublie, tu te respends, & te perds au dehors, tu te trahis & te desrobes à toy-mesmes, tu regardes tousiours deuant toy, ramasse toy & t'enferme dedans toy : examine toy, espie toy, cognoy toy.

Nosce teipsum, nec te quæsieris extra.
Respue quod non es, tecum habita, &
Noris quam sit tibi curta supellex.
Tute consule.
Teipsum concute, nunquid vitiorum (la.
Inseuerit olim natura, aut etiã cõsuetudo ma-

Par la cognoissance de soy l'homme monte & arriue plustost & mieux à la cognoissance de Dieu, que par toute autre chose, tant pour ce qu'il trouue en soy plus de quoy le cognoistre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reste, qu'il peust cognoistre; que pource qu'il peut mieux sentir, & sçauoir ce qui est & se remue en soy, qu'en toute autre chose. *Formasti me & posuisti super me manũ tuã, ideo mirabilis facta est scientia tua ex me.* Dõt estoit grauée en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Apollõ Dieu (selon les payẽs) de science & de lumiere, ceste sentence, *Cognois toy*, comm'vne salutation & vn aduertissement de Dieu à tous, leur signifiant que pour auoir accez à la diuinité & entrée en son temple, il se faut cognoistre; qui se mescognoist en doit estre debouté, *si te ignoras ò pulcherrima egredere; & abi post hædos tuos.* 3 Eschelle à la diuinité. Psalm. Cantic.

4 Disposition à la sagesse.

Pour deuenir sage & mener vne vie plus reglée & plus douce, il ne faut point d'instruction d'ailleurs, que de nous. Si nous estions bons Escholiers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en sa memoire & remarque bien l'excez de sa cholere passée, jusques ou ceste fieure l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceste passion, & en aura horreur & hayne plus juste, que de tout ce qu'ẽ dient Aristote & Platon: & ainsi de toutes les autres passions, & de tous les branssles & mouuemẽs de son ame. Qui se souuiendra de s'estre tant de fois mesconté en son jugement, & de tant de mauuais tours que luy à fait sa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera cõbien de fois il luy est aduenu de penser bien tenir & entendre vne chose, jusques à la vouloir pleuuir, & en respondre à autruy & à soymesme, & que le temps luy à puis faict voir du contraire, apprendra à se deffaire de ceste arrogance importune & quereleuse presumption, ennemie capitale de discipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il à couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occasions, qui l'ont remué d'vn estat en vn autre, combien de repentirs luy sont venus en la teste, se preparera aux mutations futures, & à la recognoissance de sa condition, gardera modestie, se contiendra en son rang, ne heurtera personne, ne troublera rien, n'entreprendra chose, qui

passe ses forces: Et voila justice & paix par tout. Bref no⁹ n'auõs point de plus beau miroir & de meilleur liure que nous mesmes, si nous y voulions biẽ estudier cõme nous deuons, tenãt tousiours l'œil ouuert sur no⁹ & no⁹ espiãt de pres.

Mais c'est à quoy nous pensons le moins, *nemo in sese tentat descendere*. Dont il aduient que nous donnons millefois du nais en terre, & retombons tousiours en mesme faute, sans le sentir, ou nous en donner beaucoup. Nous faisons bien les sots à nos despens: les difficultez ne s'apperçoiuent en chasque chose, que par ceux, qui s'y cognoissent: Car encores faut il quelque degré d'intelligence à pouuoir remarquer son ignorance: Il faut pousser à vne porte, pour sçauoir qu'elle nous est close. Ainsi de ce que chascun se voit si resolu & satisfait, & que chascun pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout: Car si nous nous cognoissions bien, nous pouruoyrions bien mieux à nos affaires; Nous aurions honte de nous & nostre estat: & nous rendrions bien autres que ne sommes. Qui ne cognoist ses defauts, ne se soucie de les amender; qui ignore ses necessitez ne se soucie d'y pouruoir; qui ne sent son mal & sa misere, n'aduise point aux reparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priusquam emendes; sanitatis initium sentire sibi opus esse remedio*. Et voicy nostre malheur: car nous pensons toutes

5 Contre ceux qui se mescognoissent.

choſes aller bien & eſtre en leureté: Nous ſommes tant contents de nous meſmes, & ainſi doublement miſerables. Socrates fuſt jugé le plus ſage des hommes, non pour eſtre le plus ſçauant & plus habille, ou pour auoir quelque ſuffiſance par deſſus les autres, mais pour mieux ſe cognoiſtre que les autres, en ſe tenant en ſon rang, faire bien l'homme. Il eſtoit le Roy des hommes, comme on dict que les borgnes ſont roys parmy les aueugles, c'eſt à dire doublemẽt priuez de ſens: Car ils ſont de nature foibles & miſerables, & auec ce ils ſont orgueilleux, & ne ſentent pas leur mal. Socrates n'eſtoit que borgne: car eſtant homme comme les autres, foible & miſerable, il le ſçauoit bien, & recognoiſſoit de bonne foy ſa condition, ſe regloit & viuoit ſelon elle. C'eſt ce que vouloit dire la verité à ceux qui pleins de preſumption par moquerie luy ayant dict, nous ſommes donc à ton
Ioann 9. dire aueugles? ſi vous l'eſtiez, dict il, c'eſt à dire le penſiez eſtre, vous y verriez; mais pource que vous penſez bien y voir, vous demeurez du tout aueugles: Car ceux qui voyent à leur opinion, ſont aueugles en verité; & qui ſont aueugles à leur opinion, ils voyent. C'eſt vne miſerable folie à l'homme de ſe faire beſte pour ne ſe cognoiſtre pas bien homme, *homo enim cum ſis, id fac ſemper intelligas.* Pluſieurs grands pour leur ſeruir de bride & de regle, ont ordonné, que lon leur ſonnaſt ſouuent aux oreilles, qu'ils

eſtoient hommes. O le bel eſtude, s'il leur entroit dedans le cœur! comm'il frape à leur oreille! le mot des Atheniens à Pompeius le grand, autãt ez tu Dieu comme tu te recognois homme, n'eſtoit pas trop mal dict, au moins ceſt eſtre homme excellent que de ſe bien cognoiſtre homme.

6 Moyens de ſe cognoiſtre, faux.

La cognoiſſance de ſoy (choſe tres-difficile & rare, comme ſe meſconter & tromper tres-facile) ne s'acquiert pas par autruy, c'eſt à dire par comparaiſon, meſure, ou exemple d'autruy;

Plus alijs de te quam tu ubi credere noli.

moins encore par ſon dire & ſon jugement, qui ſouuent eſt court à voir, & deſloyal ou craintif à parler; Ny par quelque acte ſingulier, qui ſera quelquesfois eſchappé ſans y auoir penſé, pouſſé par quelque nouuelle, rare, & forte occaſion, & qui ſera pluſtoſt vn coup de fortune, ou vne ſaillie de quelque extraordinaire enthouſiaſme, qu'vne production vrayement noſtre. Lon n'eſtime pas la grandeur, groſſeur, roideur d'vne riuiere, de l'eaue qui luy eſt aduenue par vne ſubite alluuion & deſbordement des prochains torrens & ruiſſeaux; Vn faict courageux ne conclud pas vn homme vaillant, ny vn œuure de juſtice l'homme juſte: Les circonſtances & le vent des occaſions & accidents nous emportent & nous changent: & ſouuent l'on eſt pouſſé à bien faire par le vice meſmes. Ainſi l'homme eſt il tres-difficile à co-

gnoistre. Ny aussi par toutes les choses externes & adjacentes au dehors ; offices, dignitez, richesses, noblesse, grace, & applaudissement des grands ou du peuple. Ny par ses desportemens faits en publicq, car cõm' estant en eschec lon se tiẽt sur ses gardes, se retiẽt, se contrainct, La crainte, la honte, l'ambition, & autres passions luy font jouër ce personnage, que vous voyez. Pour le bien cognoistre il le faut voir en son priué, & en son à tous les jours. Il est bien souuent tout autre en la maison, qu'en la rue, au palais, en la place ; autre auec ses domestiques qu'auec les estrangers. Sortant de la maison pour aller en public, il va jouër vne farce: ne vous arrestez pas la ; ce n'est par luy, c'est tout vn autre; vous ne le cognoistriez pas.

7 Vrays. La cognoissance de soy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne deuons nous y fier ; mais par vn vray, long, & assidu estude de soy, vne serieuse & attentifue examination non seulement de ses paroles & actions, mais de ses pensées plus secrettes (leur naissance, progrez, durée, repetition) de tout ce qui se remuë en soy, jusques aux songes de nuict, en s'espiant de pres, en se tastant souuent & à toute heure, pressant & pinssant jusques au vif. Car il y à plusieurs vices en nous cachez, & ne se sentent à faute de force & de moyen, ainsi que le serpent venimeux, qui engourdi de froid se laisse manier sans danger. Et puis il ne suffist pas de

recognoiſtre ſa faute en deſtail & en indiuidu, & tacher de la reparer; il faut en general recognoiſtre ſa foibleſſe, ſa miſere, & en venir à vne reformation & amandement vniuerſel.

Or il nous faut eſtudier ſerieuſement en ce liure premier à cognoiſtre l'homme, le prenant en tout ſens, le regardant à tous viſages, luy taſtant le poux, le ſondant juſques au vif, entrant dedans auec la chandelle & l'eſprouuette, fouillant & furettant par tous les trous, coings, recoings, deſtours, cachots & ſecrets, & non ſans cauſe: Car c'eſt le plus fin & feinct, le plus couuert & fardé de tous, & preſque incognoiſſable. Nous le conſidererons donc en cinq manieres repreſentées en ceſte table, qui eſt le ſommaire de ce liure. 8 Propoſitiõ & partition de ce premier liure.

Cinq cõsiderations de l'hõ & de l'humaine condition.

1. en soy & en gros par
   - sa generale peincture,
   - ses cinq qualitez plus essentielles, qui sont
     - Vanité,
     - Foiblesse,
     - Inconstance,
     - Misere,
     - Presumption.
2. Par comparaison de luy auec les bestes.
3. par toutes les pieces dont il est composé
   - Corps & ses appartenances.
     - santé, beauté,
     - sens naturels,
     - vestemens.
   - Esprit & ses parties.
     - entendement, raison,
     - imagination, opinion,
     - volonté, passions.
4. Par sa vie en blot
5. Par les differences qui sont entre les hommes, sçauoir en leurs
   1. Naturels,
   2. esprits & suffisances,
   3. charges & degrez de superiorité & inferiorité,
   4. professions & conditions de vie,
   5. aduantages & desaduantages naturels, aquis, & fortuits.

PREMIERE CONSIDERATION DE L'HOMME en soy & en gros.

Generale peincture de l'homme.

CHAPITRE II.

TOVTES les peintures & descriptions que les sages & ceux, qui ont fort estudié en ceste science humaine, ont donné de l'homme, semblent toutes s'accorder & reuenir a marquer en l'homme quatre choses; vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant despouille du temps, jouët de la fortune, image d'inconstance, exemple & monstre de foiblesse, trebuchet d'enuie & de misere, songe, fantosme, cendre, vapeur, rosée de matin, fleur incontinent espanouye & fanée, vent, foin, vessie, ombre, fueilles d'arbres emportées par le vent, orde semence en son commencement, esponge d'ordures, & sac de miseres en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin; bref la plus calamiteuse & miserable chose du monde. Iob vn des plus suffisans en ceste matiere, tant en theorique qu'en practique, l'a fort au long depeinct, & apres luy Salomon en leurs liures. Pline pour estre court semble l'auoir bien proprement representé le disant estre le plus miserable, & ensemble le plus orgueilleux de tout ce qui est au

monde, *solum vt certum sit nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius.* Par le premier mot (de miserable) il comprend toutes ces precedentes peinctures, & tout ce que les autres ont dict: mais en l'autre (le plus orgueilleux) il touche vn autre grand chef bien important: & semble en ces deux mots auoir tout dict. Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter & empescher que misere & orgueil, vanité & presomption: voila vn' estrange & monstreuse couture que l'homme.

2 D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diuerses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en blot. Aucuns rapportent au corps tout ce que l'on peust dire de mauuais de l'homme: le font excellent & l'esleuent par dessus tout pour le regard de l'esprit: mais au contraire tout ce qu'il y à de mal, non seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produict par l'esprit: & y à bien plus de vanité, inconstance misere, presomption en l'esprit, qu'au corps: auquel peu de chose est reprochable au pris de l'esprit, dont Democrite appelle c'est esprit vn monde caché de miseres, & Plutarque le prouue bien par vn liure expres, & de ce subject. Or ceste premiere generale consideration de l'homme, qui est en soy & en gros, sera en ces cinq poincts; vanité, foiblesse, inconstance, misere, presomption, qui sont ses plus naturelles &

Lib. vtrũ grauiores morbi animi quã corporis.

vniuerſelles qualitez : mais les deux dernieres le touchent plus au vif. Au reſte il y à des choſes communes à pluſieurs de ces cinq, que lon ne ſçait bien, à laquelle l'atribuer pluſtoſt, & ſpecialement la foibleſſe & la miſere.

I. VANITE

CHAP. III.

LA VANITE eſt la plus eſſentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y à point d'autre choſe en l'homme ; ſoit malice, malheur, inconſtance, irreſolution (& de tout cela y en à touſiours à foiſon) tant comme de vile inanité, ſottiſe, & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Democrite ſe riant & mocquant par deſdain de l'humaine condition, qu'Heraclite qui ploroit & s'en donnoit peine, par ou il teſmoignoit d'en faire compte & eſtime ; Et Diogenes qui donnoit du nais, que Tymon le hayneux & fuiard des hommes. Pindare l'a exprimé plus au vif, que tout autre, par les deux plus vaines choſes du monde, l'appellant ſonge de l'ombre, σκιᾶς ὄνειρ@ ἄνθρωπος. C'eſt ce qui à pouſſé les ſages à vn ſi grand meſpris des hommes; dont leur eſtant parlé de quelque grand deſſein & belle entrepriſe, la jugeants telle, ſouloient dire, que le monde ne valoit pas, que l'on ſe meiſt en peine pour luy 1

(ainsi respondit Statilius à Brutus luy parlant de la conspiration contre Cæsar) que le sage ne doit rien faire que pour soy, que ce n'est raison que les sages & la sageſſe se mettent en danger pour des sots.

2 Pensees. Ceste vanité se demonstre & tesmoigne en plusieurs manieres, premierement en noz pensées & entretiens priuez, qui sont bien souuent plus que vains, friuoles, & ridicules: ausquels toutesfois nous consommons grand temps, & ne le sentons point. Nous y entrons, y sejournons, & en sortons insensiblement, qui est bien double vanité, & grande inaduertence de soy. L'vn se promenant en vne salle regarde à compasser ses pas d'vne certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher: C'est autre discourt en son esprit longuement & auec attention comment il se comporteroit, s'il estoit Roy, Pape, ou autre chose, qu'il sçait ne pouuoir jamais estre: & ainsi se paist de vent, & encore de moins; car de chose qui n'est & ne sera point: C'estuicy songe fort comment il composera son corps, ses contenances, son maintien, ses paroles d'vne façon affectée, & se plaist à le faire, comme de chose qui luy sied fort bien, & à quoy tous doiuent prendre plaisir. Et quelle vanité & sotte inanité en noz desirs & souhaits, d'ou naissent les creances & esperances encore plus vaines, & tout cecy n'aduient pas seulement lors que n'auons rien à faire, &

que sommes engourdis d'oysiueté, mais souuent au milieu & plus fort des affaires : Tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains de la verité solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

Mais la plus sotte vanité de toutes est ce soin penible de ce qui se fera icy, apres qu'en serons partis. Nous estendons noz desirs & affections au dela de nous & de nostre estre; voulons pouruoir à nous estre faict des choses lors que ne serons plus. Nous desirons estre louëz apres nostre mort ; qu'elle plus grande vanité? Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est vn desir d'honneur sensible & perceptible ; Si ceste louange de nostre nom peut accommoder & seruir en quelque chose à noz enfans, parens, & amis suruiuans, bien soit, Il y à de l'vtilité : Mais desirer comme bien vne chose qui ne nous touchera point, & dont n'en sentirons rien, c'est pure vanité, cõme de ceux qui craignent que leur femmes se marient apres leur decez, desirent auec grande passion qu'elles demeurent vefues, & l'acheptent bien cherement en leurs testamens, leur laissans vne grande partie de leurs biens à ceste condition. Quelle folle vanité, & quelquefois iniustice? c'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui mourans exhortoiẽt leurs femmes à se marier tost & engendrer des enfans à

3 Soin de l'aduenir.

la republique. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle & telle chose sur soy, ou que l'on fasse telle chose à leur corps mort : nous consentons peust estre d'eschapper à la vie, mais non à la vanité.

4 Voyci vne autre vanité, nous ne viuons que par relation a autruy : nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous, en effect & en verité, comme quels nous soyons en la cognoissance publique ; tellement que nous nous defraudons souuent, & nous priuons de nos commoditez & biens, & nous nous gehennons pour former les apparences a l'opinion commune. Cecy est vray, non seulement aux choses externes, & du corps, & en la despence & emploitte de nos moyens, mais encores aux biens de l'esprit, qui nous semblent estre sans fruict, s'ils ne se produisent a la veuë & approbation estrangere, & si lesautres n'en jouïssent.

5 Agitatiõs d'esprit. Nostre vanité n'est pas seulement aux simples pensées, desirs, & discours ; mais encore elle agite, secouë, & tourmente & l'esprit & le corps : souuent les hommes se remuent & se tourmentent plus pour des choses legeres & de neant, que pour des grandes & importantes. Nostre ame est souuent agitée par des petites fantasies, songes, ombres, & reueries sans corps & sans subject, elle s'embrouïlle & se trouble de cholere, despit, tristesse, joye, faisant

faisant des chateaux en Espagne. Le souuenir d'vn adieu, d'vne action & grace particuliere nous frappe & afflige plus, que tout le discours de la chose importante. Le son des noms & de certains mots prononcez piteusement, voire des souspirs & exclamations nous penetre jusques au vif, comme sçauent & practiquent bien les harangueurs, affronteurs, & vendeurs de vent & de fumée. Et ce vent surprend & emporte quelquefois les plus fermes & asseurez, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme. Et non seulement les choses petites & legeres nous secouent & agitent; mais encores les faussetez & impostures, & que nous sçauons telles (chose estrange) de façon que nous prenons plaisir a nous piper nous mesmes à escient, nous paistre de fausseté & de rien (*ad fallendum nosmetipsos ingeniosissimi sumus*) tesmoin ceux, qui pleurent & s'affligent a ouïr des contes, & a voir des Tragedies, qu'ils sçauent estre inuentées & faictes a plaisir, & souuent des fables, qui ne furent jamais : diray-je encores, de tel qui est coiffé & meurt apres vne, qu'il sçait estre laide, vieille, souïllée, & ne l'aymer point, mais pource qu'elle est bien peincte, & plastrée, ou caquetereſſe, ou fardée d'autre imposture, laquelle il sçait, & recognoist tout au long & au vray.

Venons du particulier de chascun a la vie

Visites & offices de courtoisie.

commune, pour voir combien la vanité est attachée a la nature humaine, & non seulement vn vice priué & personnel. Quelle vanité & perte de temps aux visites, salutations, accueils, & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, ceremonies, aux offres, promesses, louanges? Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté & d'imposture au veu & sceu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, & qui les oyt? tellement que c'est vn marché & complot faict ensemble de se mocquer, mentir, & piper les vns les autres. Et faut que celuy-là, qui sçait que lon luy ment impudemment, en dise grãd mercy: & c'estuy ci, qui sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant & se guettant l'vn l'autre, qui commencera, qui finira, bien que tous deux voudroyent estre retirez. Combien souffre lon d'incommodité? lon endure le serain, le chaud, le froid; lon trouble son repos, sa vie pour ces vanitez courtisanes: & laisse on affaires de poids pour du vent? Nous sommes vains aux despens de nostre aise, voire de nostre santé & de nostre vie. L'accident & tresleger foule aux pieds la substance, & le vent emporte le corps, tant lon est esclaue de la vanité: & qui feroit autrement seroit tenu pour vn sot & mal entendant son monde: c'est habillité de bien jouër ceste farce, & sottise de n'estre pas vain. Estans venus aux propos & deuis familiers, combien de vains &

inutiles, faux, fabuleux, controuuez (sans dire les meschans & pernicieux qui ne sont de ce conte) combien de vanteries & de vaines jactances? Lon cherche & se plaist on tant a parler de soy, & de ce qui est sien, si lon croit auoir faict ou dict, ou posseder quelque chose, que lon estime; l'on n'est point a son aise, que lon ne le face sçauoir ou sentir aux autres. A la premiere commodité lon la conte, lon la faict valoir, lon l'encherist, voire lon n'atend pas la commodité, lon la cherche industrieusement. De quoy que lon parle, nous nous y meslons tousiours, auec quelque aduantage: nous voulons que lon nous sente, que lon nous estime, & tout ce que nous estimons.

7 Agitatiõs publiques & vniuerselles.

Mais pour monstrer encores mieux combien l'inanité à de credit & d'empire sur la nature humaine, souuenons nous que les plus grands remuëmens du monde, les plus generales & effrayables agitatiõs des estats & des empires, armées, batailles, meurtres, proces & querelles ont leurs causes bien legeres, ridicules, & vaines, tesmoins les gueres de Troye & de Grece, de Sylla & Marius, d'ou sont ensuyuies celles de Cæsar, Pompée, Auguste, & Antoine. Les Poëtes ont bien signifié cela, qui ont mis pour vne pomme la Grece & l'Asie à feu & à sang: les premiers ressorts & motifs sont de neant, puis ils grossissent, tesmoins de la vanité & folie humaine. Souuent l'accident faict plus

que le principal, les circonſtances menuës piquent & touchent plus viuement, que le gros de la choſe & le ſubject meſmes. La robe de Cęſar troubla plus Rome, que ne fiſt ſa mort, & les vingt & deux coups du poignard qui luy furent donnez.

8 Felicité & contentement.

Finalement la couronne & la perfection de la vanité de l'homme ſe mõſtre en ce qu'il cherche, ſe plaiſt, & met ſa felicité en des biens vains & friuoles, ſans leſquels il peuſt bien & commodement viure : & ne ſe ſoucie pas comm' il faut des vrays & eſſentiels. Son cas n'eſt que vent ; tout ſon bien n'eſt qu'en opinion & en ſonge ; il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu à tous biens en eſſence, & les maux en intelligence ; l'homme au contraire poſſede ſes biens par fantaſie, & les maux en eſſence. Les beſtes ne ſe contentent, ny ne ſe paiſſent d'opinions & de fantaſies, mais de ce qui eſt preſent, palpable & en verité. La vanité à eſté donnée à l'homme en partage : il court, il bruict, il meurt, il fuit, il chaſſe, il prend vn' ombre, il adore le vent, Vn feſtu eſt le gaing de ſon jour.

II FOIBLESSE.

CHAP. IIII.

1 VOYCI le ſecond chef de la conſideration & cognoiſſance humaine ; comment la va-

nité seroit elle autre que foible & fresle ? Ceste foiblesse est bien confessée & aduouée de tous, qui en comptent plusieurs choses aisées à a perceuoir de tous : mais n'est pas remarquée telle, ny ez choses qu'il faut, comme sont celles, ou il semble estre plus fort & moins foible, au desir, au jouïr, & vser des choses qu'il a, & qu'il tient, à tout bien & mal : bref celles ou il se glorifie, en quoy il pense se preualoir & estre quelque chose, sont les vrays tesmoings de sa foiblesse. voyons cecy mieux par le menu.

Premierement au desirer, l'homme ne peust asseoir son contentement en aucune chose, & par desir mesme & imagination. Il est hors nostre puissance de choisir ce qu il nous faut, quoy que nous ayons desiré, & qu il nous aduiene; il ne nous satisfaict point, & allons beants apres les choses incognuës & aduenir, d'autant que les presentes ne nous saoulent point, & estimons plus les absentes. Que lon baille à l'homme la carte blanche; que lon le mette à mesme de choisir, tailler, & prescrire, il est hors de sa puissance de le faire tellement, qu il ne s'en desdise bien tost, en quoy il ne trouue à redire, & ne vueille adiouster, oster, ou changer; il desire ce qu il ne sçauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, se fasche & s'ennuye de soy-mesme. 2 Au desirer & choisir.

Sa foiblesse est encores plus grande au jouïr & vser des choses, & ce en plusieurs manieres; 3 Au jouyr & vser.

Premierement en ce qu'il ne peuſt manier & ſe ſeruir d'aucune choſe en ſa pureté & ſimplicité naturelle. Il les faut deſguiſer, alterer, & corrompre, pour l'accommoder à noſtre main : les elemens les metaux & toutes choſes en leur naturel ne ſont propres à noſtre vſage; les biens les voluptez & plaiſirs ne ſe peuuent laiſſer jouïr ſans meſlange de mal & d'incommodité, *medio de fonte leporum ſurgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.* L'extreme volupté ha vn air de gemiſſement & de plainčte, eſtant venuë à ſa perfection c'eſt foibleſſe, defaillance, langueur; vn extreme & plain contentement ha plus de ſeuerité raſſiſe, que de gayeté enjouëe; *Ipſa felicitas ſe niſi temperat, premit*; D'ou diſoit vn Ancien, que Dieu nous vend tous les biens, qu'il nous enuoye: c'eſt à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'acheptions au poids de quelque mal. Auſſi la triſteſſe n'eſt point pure & ſans quelque alliage de plaiſir, *labor voluptaſq; diſſimilima natura, ſocietate quadã naturali inter ſe ſunt iunčta; eſt quædam flere voluptas.* Ainſi toutes choſes en ce monde ſont mixtionnées & deſtrempées auec leur contraire: les mouuemens & plis du viſage qui ſeruent au rire, ſeruent auſſi au pleurer, comme les peinčtres nous apprennent. Et nous voyons que l'extremité du rire ſe meſle aux larmes. Il n'y à point de bonté en nous, qu'il n'y aye quelque teinčture vitieuſe, comme ſe dira tantoſt en ſon

lieu. Il n'y à auſſi aucun mal, ſans quelque bien: *nullum ſine authoramento malum eſt*. Touſiours à quelque choſe ſert malheur, nul mal ſans bien; nul bien ſans mal en l'homme; tout eſt meſlé, rien de pur en noz mains. Secondement tout ce qui nous aduient, nous le prenõs & en jouïſſons de mauuaiſe main; noſtre gouſt eſt irreſolu & incertain; Il ne ſçait rien tenir ny jouïr de bonne façon; De la eſt venuë la queſtion interminable du ſouuerain bien. Les choſes meilleures ſouuent en noz mains par noſtre foibleſſe, vice, & inſuffiſance s'empirent, ſe corrompent, deuiennẽt à rien, nous ſont inutiles, voire quelquefois contraires & dommageables.

Mais la foibleſſe humaine ſe monſtre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice; c'eſt que l'homme ne peuſt eſtre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout meſchant. Il eſt impuiſſant a tout. Sur ce propos conſiderons trois poincts, le premier eſt, que lon ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu; d'autant que pluſieurs vertus ſont incompatibles, & ne peuuent demeurer enſemble, comme la continence filiale & viduale, qui ſont entierement differentes, le cœlibat & le mariage, eſtans les deux ſeconds eſtats de viduité & de mariage bien plus penibles & affaireux, & ayans plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiage & de Cœlibat: qui ont auſſi plus de pureté, de grace, & d'ayſance. La con-

4 Au bien & au mal.

1. vertu & vice.

ſtance qui eſt en la poureté, indigence, aduerſité, & celle qui eſt en l'abondance & proſperité; la patience de mendicité & la liberalité. Cecy eſt encore plus vray des vices, qui ſont oppoſites les vns aux autres.

Le ſecond eſt que bien ſouuent lon ne peuſt accomplir ce qui eſt d'vne vertu, ſans le hurt & offence d'vne autre vertu, ou d'elle meſme d'autant qu'elles s'entr'empeſchent: d'ou vient que lon ne peut ſatisfaire a l'vne qu'aux deſpens de l'autre. C'eſt touſiours deſcouurir vn autel pour en couurir vn autre, tant eſt courte & foible toute la ſuffiſance humaine, qu'elle ne peut bailler ny receuoir vn reglement certain, vniuerſel, & conſtant a eſtre homme de bien: & ne peut ſi bien aduiſer & pouruoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empeſchent ſouuent. La charité & la juſtice ſe contrediſent; ſi je rencontre mon parent & amy en la guerre de contraire party, par juſtice je le doibs tuer, par charité l'eſpargner & ſauuer. Si vn homme eſt bleſſé a la mort ou ny aye aucun remede, & n'y reſte qu'vn languir tres-douloureux, c'eſt œuure de charité de l'acheuer, mais qui ſeroit puny par juſtice: voire eſtre trouué pres de luy en lieu eſcarté, ou y a doubte du meurtrier, bien que ce ſoit pour luy faire office d'humanité, eſt tres-dangereux: & n'y peut aller de moins que d'eſtre trauaillé par la juſtice, pour reſpondre de ceſt accidét, dont

lon eſt innocent. Et voila comment la juſtice non ſeulement heurte la charité, mais elle meſme s'entraue & s'empeſche, *ſummum ius ſumma iniuria.*

Le troiſieſme plus notable de tous ; lon eſt contrainct ſouuent de ſe ſeruir & vſer de mauuais moyens, pour eſuiter & ſortir d'vn plus grand mal, ou pour paruernir a vne bonne fin; tellement qu'il faut quelquesfois legitimer & authoriſer non ſeulement le choſes, qui ne ſont point bonnes, mais encores les mauuaiſes, comme ſi pour eſtre bon, il falloit eſtre vn peu meſchant. Et cecy ſe void non ſeulement au faict de la police & de la juſtice : mais encores en la religion, qui monſtre bien que toute la couſture & conduitte humaine eſt baſtie & faicte de pieces maladifues. 6

En la police, combien de choſes mauuaiſes permiſes & en vſage public, non ſeulement par conniuence ou permiſſion, mais encore par approbation des loix? comme ſe dira apres en ſon lieu, *ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis ſcelera exercentur.* Pour deſcharger vn eſtat & republique de trop de gens, ou de gens bouillants a la guerre, qu'elle ne peut plus porter, comm'vn corps replet de mauuaiſes ou trop d'humeurs, lon les enuoye ailleurs s'accommoder aux deſpens d'autruy : comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs : pour eſuiter vne guerre ciuile lon en entretient vne eſtran- 2. police. Lib. 13. cap. 2.

gere. Pour instruire a temperance, Licurgus faisoit enyurer les Ilotes serfs, pour par ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains pour dresser le peuple à la vaillance, & mespris des dangers & de la mort, dressoyent les spectacles furieux des gladiateurs & escrimeurs a outrance. Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des serfs innocens, en fin des libres, qui se donnoyent a cela; les bourdeaux aux grandes villes, les vsures, les diuorses en la loy de Moyse, & plusieurs autres nations & religions, permis pour esuiter de plus grands maux.

7
3. Justice. En la justice, laquelle ne peut subsister & estre en exercice sans quelque meslange d'injustice, non seulement la commutatiue, cela n'est pas estrange, il est aucunement necessaire & ne sçauroit on viure, & trafiquer ensemble, sans læsion, offence, & dommage mutuel, & les loix permettent de se tromper au dessoubs la moitié de juste pris: Mais la distributiue, comme elle mesme confesse, *Summum ius summa iniuria: & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos vtilitate publica rependitur.* Platon permet, & le stile est tel en plusieurs endroicts, d'attirer par fraudes & fausses esperances de faueur ou pardon le criminel a descouurir son faict. C'est par injustice, piperie, & impudence vouloir arriuer à la justice. Et que dirons-nous de l'inuention

Des Gehennes.

des gehennes, qui eſt pluſtoſt vn eſſay de patience, que de verité? Car celuy, qui les peut ſouffrir, & ne les peut ſouffrir, cachera la verité. Pourquoy la douleur fera elle pluſtoſt dire ce qui eſt, que ce qui n'eſt pas? ſi lon penſe que l'innocent eſt aſſez patient pour ſupporter les tourments, & pourquoy ne le ſera celuy qui eſt coulpable, eſtant queſtion de ſauuer ſa vie? Pour excuſe on dict que la torture eſtonne le coulpable, l'affoiblit, & luy fait confeſſer ſa fauſſeté; & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'eſt tant ſouuent veu le contraire, cecy eſt captieux: & a dire vray vn poure moyen, plain d'incertitude & de doubte. Que ne diroit & ne feroit on pour fouïr a telles douleurs? *etenim innocentes mentiri cogit dolor*, tellement qu'il aduient que le juge, qui donne la gehenne affin de ne faire mourir l'innocent, il le faict mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs teſtes de fauſſes accuſations: mais au bout du conte eſt-ce pas grande injuſtice & cruauté de tourmenter & rompre vn homme, de la faute duquel on doubte encores? Pour ne le tuer ſans occaſion, lon luy fait pire que le tuer: s'il eſt innocent & ſupporte la peyne, quelle raiſon luy eſt il faicte du tourment injuſte? Il ſera abſous, grand mercy. Mais quoy c'eſt le moings mal que la foibleſſe humaine aye peu inuenter: toutesfois n'eſt pas en practique par tout. Il ſemble que commettre au combat les

parties, quand l'on ne peut descouurir la verité (moyen condamné par la Chrestienté, & jadis fort en vsage) soit moins iniuste & cruel.

8 En la Religion, les plus grandes & solemnelles actions sont marques honteuses, & remedes aux maladies humaines; Les sacrifices qui ont esté anciennement en si grande reuerence par tout le monde vniuersel, voire en la religion Iudaïque, & encore sont en vsage en plusieurs endroicts du monde, non seulement des bestes, mais encore des hommes viuans, voire des innocens: Quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penser appaiser & gratifier Dieu par le massacre & sang des bestes? *non sanguine colendus Deus; quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas est?* Quelle folie de penser faire seruice a Dieu en luy donnant & presentant, & non plustost en luy demendant & implorant? Car c'est grandeur de donner & non de prendre. Certes les sacrifices estoyent ordonnez en la loy de Moyse, non pource que Dieu y prinst plaisir, ou que ce fust chose par aucune raison bonne de soy, *si voluisses sacrificium dedissem, vtique holocaustis non delectaberis, sacrificium & oblationem noluisti, holocaustum pro peccato non postulasti*; mais pour s'accommoder a la foiblesse humaine: car il est permis de folier auec les petits enfans. La penitence est la chose la plus recommandée & des principales de la religion; mais

4. Religiõ sacrifice.

Senec.

Pœnitence.

qui præsupose peché, & est remede contre iceluy, sans lequel ce seroit de soy chose maumaise: car le repentir, la tristesse, & affliction d'esprit est mal. Le jurement de mesme, causé par l'infidelité & meffiance humaine & remede contre icelle, ce sont tous biens, non de soy mais comme remedes aux maux. Ce sont biens pource qu'ils sont vtiles & necessaires, & non au rebours. Ce sont biens comme l'esternuement & la medecine, bons signes venans de mauuaise cause, guarison de maux: ce sont biens, mais tels qu'il seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eust jamais, & qu'il n'en fust point besoing. Iuremẽt.

Si l'homme est foible à la vertu, comme il vient d'estre monstré, il l'est encore plus à la verité. C'est chose estrange, l'homme desire naturellement sçauoir la verité, & pour y paruenir remuë toutes choses: neantmoins il ne la peust souffrir, quand elle se presente; son esclair l'estonne; son esclat l'atterre; ce n'est point de sa faute, car elle est tres-belle, tres-amiable, & tres-conuenable à l'homme; & peust on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & sageste; que si elle se pouuoit bien voir, elle rauiroit & embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peust receuoir & porter vne telle splendeur; voire elle l'offense. Et celuy qui la luy presente est souuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit*. C'est 9. verité.

acte d'hostilité que de luy monstrer ce qu'il ayme & cherche tant. L'homme est fort a desirer, & foible a receuoir. Les deux principaux moyens, qu'il employe, pour paruenir a la cognoissance de la verité, sont la raison & l'experience. Or tous deux sont si foibles & incertains (bien que l'experience beaucoup plus) que n'en pouuons rien tirer de certain. La raison a tant de formes, est tant ployable, ondoyante, comme sera dit amplement en son lieu. L'experience n'en a pas moins; les euenemens sont tousiours dissemblables. Il n'y a rien si vniuersel en la nature, que la diuersité; rien si rare & si difficile, voire quasi impossible, que la similitude. Et si lon ne peut remarquer la dissemblance, c'est ignorance & foiblesse. Ce qui s'entend de parfaicte & entiere semblance & dissemblance. Car a vray dire tous les deux sont par tout: il n'y a chose aucune, qui soit entierement semblable & dissemblable a vn autre. Cet vn ingenieux meslange de nature.

10 Au mal. Tout ce dessus monstre combien est grande la foiblesse humaine au bien, a la vertu, & a la verité: mais qui est plus estrange, elle est aussi grande au mal. Car voulant estre meschant, encore ne le peust-il estre du tout, & n'y laisser rien a faire. Il y a tousiours quelque remords & craintifue consideration, qui ramolist & relasche la volonté, & reserue encores quelque cho-

se a faire: ce qui a causé a plusieurs leur ruyne, bien qu'ils eussent projette la dessus leur salut. C'est foiblesse & sottise, dont est venu le prouerbe a leur despens, *Qu'il ne faut iamais folier a demy.*

Remarquõs encore plusieurs autres effects & tesmoignages de la foiblesse humaine. C'est foiblesse & relatifue de n'auser ny pouuoir reprendre autruy, ny estre reprins; volontiers qui est foible ou courageux en l'vn, l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicatesse se priuer ou autruy, d'vn si grand fruict, pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne faict que toucher & pinsser l'oreille. A ce pareil est voysin ceste autre de ne pouuoir refuser auec raison, ny aussi receuoir & souffrir doucemẽt vn refus. 11 Aux reprehensions & refus.

Aux fausses accusations & mauuais soubçons, qui courent & se font hors justice, il se trouue double finesse; l'vne qui est aux interessez, accusez & soupçonnez, c'est de se justifier & excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum?* C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droict en compromis & en arbitrage, que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur.* Socrates en justice mesme ne le voulsist faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias; & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est 12 Faux soupçons & accusations.

quand l'accusé & preuenu courageux ne se soucie de s'excuser ou justifier; parce qu'il mespriſe l'accusation & l'accusant comme indignes de reſponce & justification; & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice, practiqué par les hommes genereux, par Scipion sur tous plusieurs fois d'vne fermeté merueilleuſe: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confidence & orgueil, & se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou bien imputans ce silẽce & mespris a faute de cœur, deffiance de droict, impuissance de se justifier. O foible humanité, que l'accusé ou soupçonné se defende ou ne se defende, c'est foibleſſe & lascheté. Nous luy desirons du courage a ne s'excuser, & quand il l'a, nous sommes foibles a nous en offencer.

13 Molleſſe & delicateſſe.

Vn autre argument de foibleſſe est de s'assubjectir & acoquiner a vne certaine façon de viure particuliere, c'est moleſſe poltronne, & delicateſſe indigne d'vn honeſte homme, qui nous rend incommodes & desagreables en conuersation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'est aussi honte de n'oser ou laisser par impuissance a faire ce que lon voit faire a ses compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & viure en leur foyer: la plus belle façon est d'estre soupple & ployable a tout, & a l'exces meſmes

mes si besoin est, pouuoir auser & sçauoir faire toutes choses, & ne faire que les bonnes. Il faict bon prendre des reigles, mais non s'y asseruir.

Il semble appartenir a foiblesse & estre vne grande sottise populaire, de courir apres les exemples estrangers & scholastiques, apres les allegations, ne faire estat que des tesmoignages imprimez, ne croire les hommes, s'ils ne sont en liure, ny verité si elle n'est vieille. Selon cela les sottises si elles sont en moule, elles sont en credit & en dignité. Or il s'y faict tous les jours deuãt nous des choses, que si nous auions l'esprit & la suffisance de les bien recueillir, esplucher, juger vifuement, & trouuer leur jour, nous en formerions des miracles & merueilleux exemples, qui ne cedent en rien à ceux du temps passé, que nous admirons tant, & les admirons pource qu'ils sont vieux & sont escrits. 14 Queste desliures.

Encores vn tesmoignage de foiblesse est que l'homme n'est capable que des choses mediocres, & ne peust souffrir les extremitez. Car si elles sont petites, & en leur monstre viles, il les despriſe & desdaigne comm' indignes, & s'offense de les considerer: si elles sont fort grandes & esclatantes, il les redoubte, les admire, & s'en scandalise. Le premier touche principalement les grands & subtils, le second se trouue aux plus foibles. 15 Aux extremités.

16 Elle se monstre aussi bien clairement à l'ouïe, veuë, & au coup subit des choses nouuelles & inopinées, qui nous surprennent & saisissent à l'impourueu: car elles nous estonnent si fort, qu'elles nous ostent les sens & la parolle, *diriguit visu in medio, calor ossa reliquit, labitur & longo vix tandem tempore fatur*, quelquefois la vie mesmes: soient elles bonnes, tesmoing la Dame Romaine, qui mouruſt d'aise voyant son fils retourné de la desroutte, Sophocles & Denis le tyran: soient mauuaises, comme Diodorus, qui mouruſt sur le champ de honte, pour ne pouuoir desueloper vn argument.

Choses subites.

17 Encores cestuyci, mais qui sera double & de deux facons contraires. Les vns cedent & sont vaincus par les larmes & humbles supplications d'autruy, & se piquent du courage & de la brauerie: les autres au rebours ne s'esmeuuent par toutes les submissions & plainctes, & se laissent gaigner à la constance & resolution. Il n'y a point de doubte, que le premier ne vienne de foiblesse: aussi se trouue il volontiers ez ames molles & vulgaires. Mais le second n'est sans difficulté, & se trouue en toute sorte de gens. Il semble que se rendre à la vertu & à vne vigueur masle & genereuse, est d'ame forte aussi & genereuse: Et il est vray, s'il se faict par estimation & reuerence de la vertu, comme fist Scanderberch receuant en grace vn soldat pour l'auoir veu prendre party de se defendre contre luy,

Pompeius pardonnant à la ville des Mammertins en cosideration de la vertu du citoyen Zenom, l'Empereur Conrad pardonnant au Duc de Bauieres & autres hommes assiegez, pour la magnanimité des femmes, qui les luy desroboient & emportoient sur leurs testes. Mais si c'est par estonnement & effray de son esclat; comme le peuple Thebain, qui perdit le cœur oyant Epaminondas accusé, raconter ses beaux faicts & luy reprocher auec fierté son ingratitude, c'est foiblesse & lacheté. Le faict d'Alexandre mesprisant la braue resolution de Betis prins auec la ville de Gaza ou il commandoit, ne fust de foiblesse ny de courage, mais de colere, laquelle en luy ne receuoit bride ny moderation aucune.

III. INCONSTANCE

CHAP. V.

L'HOMME est vn subiect merueilleusement diuers & ondoyant, sur lequel il est tres-malaisé d'y asseoir jugement asseuré, jugement, dis-je, vniuersel & entier; à cause de la grande contrarieté & dissonance des pieces de nostre vie. La plus part de noz actions ne sont que saillies & bouttées poussées par quelques occasiõs: ce ne sont que pieces rapportées. L'irresolution d'vne part, puis l'inconstance & l'instabilité est

le plus commun & apparent vice de la nature humaine. Certes noz actions se contrediſent ſouuent de ſi eſtrange façon, qu'il ſemble impoſſible qu'elles ſoiēt parties de meſme boutique. Nous allons apres les inclinations de noſtre appetit, & ſelon que le vent des occaſions nous emporte, non ſelon la raiſon, *at nil poteſt eſſe æquabile, quod nō a certa ratione proficiſcatur.* Auſſi noz eſprits & noz humeurs ſe meuuent auec les mouuemens du temps, *tales ſunt hominum mentes quali pater ipſe Iupiter auctifero luſtrauit lampade terras.* La vie eſt vn mouuement inegal, irregulier, multiforme. En fin nous nous remuons & troublons nous meſmes par l'inſtabilité de noſtre poſture. *Nemo nō quotidie conſilium mutat & votum: modo vxorem vult, modo amicam; modo regnare vult, modo non eſt eo officioſior ſeruus; nunc pecuniam ſpargit nunc rapit; modo frugi videtur & grauis, modo prodigus & vanus; mutamus ſubinde perſonam.*

Quod petiit, ſpernit; repetit quod nuper omiſit.
Æſtuat, & vitæ diſconuenit ordine toto.

L'homme eſt l'animal de tous le plus difficile à ſonder & cognoiſtre car c'eſt le plus double & contrefaict, le plus couuert & artificiel, & y à chez luy tant de cabinets & d'arriereboutiques, dont il ſort tantoſt homme, tantoſt ſatyre; tant de ſouſpirails, dont il ſoufle tantoſt le chaud, tantoſt le froid, & d'ou il ſort tant de fumée. Tout ſon branſler & mouuoir n'eſt qu'vn cours

perpetuel d'erreurs : le matin naistre, le soir mourir; tantost aux ceps, tantost en liberté; tantost vn Dieu, tantost vne mouche. Il rist & pleure d'vne mesme chose. Il est content & mal content. Il veut & ne veut, & ne sçait en fin ce qu'il veut.

IIII. MISERE

CHAP. VI.

VOICY le grand & principal traict de sa peincture, il est, comme a esté dict, vain, foible, fresle, inconstant au bien, a la felicité, a l'ayse: mais il est fort, robuste, constant, & endurcy a la misere. C'est la misere mesmes toute vifue; c'est en vn mot exprimer l'humanité: car en luy est toute misere; & hors de luy il n'y en a poinct au monde. C'est le propre de l'homme d'estre miserable; le seul homme, & tout homme est tousiours miserable, comme se verra. Qui voudroit representer toutes les parties de la misere humaine, faudroit discourir toute sa vie, son estre, son entrée, sa durée, sa fin. Ie n'entreprens donc pas ceste besongne, ce seroit œuure sans fin: & puis c'est vn subject commun traitté par tous: mais je veux icy cotter certains poincts, qui ne sont pas communs, ne sont pas prins pour miseres, ou bien que lon ne sent & lon ne considere

I misere propre de l'homme.

pas assez, combien qu'ils soyent les plus pressants, si lon sçauoit bien juger.

2 En son commencement & sa fin.

Le premier chef & preuue de la misere humaine est, que sa production; son entrée est honteuse, vile, vilaine, mespriſée; sa sortie, sa mort, & ruïne glorieuse & honorable. Dont il semble estre vn monstre & contre nature, puis qu'il y à honte à le faire, honeur à le desfaire. *Nostri nosmet pœnitet & pudet.* Sur cecy voicy
1 cinq ou six petits mots. L'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les apprets, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appellé honteux: & n'y à rien de si honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuer honorable, & ce qui y sert est glorieux: lon le dore & enrichist, lon s'en pare, lon le porte au costé, en la main,
2 sur les espaules. L'on se desdaigne d'aller voir naistre vn homme, chascun court & s'assemble pour le voir mourir, soit au lict, soit en la place publique, soit en la campagne raze. On se ca-
3 che, on tue la chandele pour le faire; l'on le faict à la desrobée, c'est gloire & pompe de le desfaire; l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'execute en plain jour, lon sonne la trompette, lon le combat & en faict on car-
4 nage en plain midy. Il n'y à qu'vne maniere de faire les hommes; pour les desfaire & ruïner mille & mille moyens, inuentions, artifices. Il
5 n'y à aucun loyer, honeur, ou recompense as-

signée pour ceux, qui sçauent faire, multiplier, conseruer l'humaine nature; tous honeurs, grandeurs, richesses, dignitez, empires, triomphes, trophées sont decernez à ceux, qui la sçauent affliger, troubler, destruire. Les deux premiers hommes du monde Alexandre & Cæsar ont desfaict chascun d'eux (comme dict Pline) plus d'vn million d'hommes, & n'en ont faict, ny laissé apres eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passe-temps, aux yeux du peuple se faisoient des carnages publicqs d'hommes, *homo sacra res per iocum & lusum occiditur: satis spectaculi in homine mors est: innocentes in ludum veniunt vt publicæ voluptatis hostiæ fiant.* Il y à des nations, qui maudissent leur naissance, benissent leur mort. Quel monstrueux animal, qui se faict horreur à soy-mesme? Or rien de tout cecy ne se trouue aux bestes, ny au monde. fol. 39. Senec. Tertul. de spectac.

3 Se priuer des biens.

Le second chef & tesmoinage de sa misere est au retrancher des plaisirs, si petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs grands & entiers il n'en est capable, comm' à esté dict en sa foiblesse) & au rabatre du nombre & de la douceur d'iceux; quel monstre, qui est ennemy de soy-mesme, se desrobe & se trahist soy-mesme, à qui ses plaisirs pesent, qui se tient au malheur? Il y en à qui euitent la santé, l'allegresse, la joye, comme chose mauuaise. *O miseri quorum gaudia crimen habent.* Nous ne sommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'est le vray gibbier de la for-

ce de noſtre eſprit.

4 Se forger des maux.

Il y à encores pis, l'eſprit humain n'eſt pas ſeulement rabbat-joye, trouble feſte, ennemy de ſes petits naturels & juſtes plaiſirs, comme ie viens de dire, mais encores il eſt forgeur de maux. Il ſe peinct & figure, craint, fuit, abhorre, comme bien grands maux, des choſes qui ne ſont aucunement maux en ſoy & en verité, & que les beſtes ne craignent point, mais qu'il s'eſt feinct par ſon propre diſcours & imagination eſtre tels, comme ſont n'eſtre aduancé en honneur, grandeur, biens, Item cocuage, ſterilité d'enfans, la mort. Car a vray dire il n'y a que la douleur, qui ſoit mal, & qui ſe ſente. Et ce qu'aucuns ſages ſemblent craindre ces choſes, ce n'eſt pas a cauſe d'elles, mais a cauſe de la douleur, qui quelquefois les accompagne de pres; Car ſouuent elle deſuance, & eſt auantcoureuſe de la mort, & quelquesfois ſuit la diſette des biens, de credit & honneur. Mais oſtez de ces choſes la douleur, le reſte n'eſt que fantaſie, qui ne loge qu'en la teſte de l'homme, qui ſe taille de la beſongne pour eſtre miſerable; & imagine a ces fins des faux maux outre les vrais, employant & eſtendant ſa miſere, au lieu de la chaſtrer & racourcir: les beſtes ſont exemptes de ces maux, & par ainſi nature ne les juge pas tels.

5 Eſt né & propre a la douleur.

Quant a la douleur, qui eſt le ſeul vray mal, l'homme y eſt du tout né, & tout propre: les

Mexicaines saluent les enfans sortans du ventre de leur mere en ces mots, Enfant tu es venu au monde pour endurer; endure, souffre, & tais toy. Que la douleur soit comme naturelle a l'homme, & au contraire l'indolence & le plaisir chose estrangere, il appert par ces trois mots. Toutes les parties de l'homme sont capables de douleur, fort peu capables de plaisir. 1
Les parties capables de plaisir n'en peuuent receuoir, que d'vne sorte ou de deux: mais toutes peuuent receuoir vn tresgrand nombre de douleurs toutes differentes, chaut, froid, piqueure, froisseure, follure, esgratigneure, escorcheure, meurtrissure, cuyson, langueur, extension, oppression, relaxation, & infinis autres, qui n'ont point de nom propre, sans conter ceux de l'ame, tellement que l'homme est plus puissant a souffrir, qu'a exprimer. 2
L'homme ne peut guieres durer au plaisir; le plaisir du corps est feu de paille: s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & desplaisir: mais les douleurs durent fort long temps; n'ont point leurs certaines saisons comme les plaisirs. Aussi l'empire & commandement de la douleur est bien plus grand, plus vniuersel, plus puissant, plus durable, & en vn mot plus naturel, que du plaisir. 3

A ces trois l'on peut adjouster autres trois. la douleur & desplaisir est bien plus frequent, & vient bien souuent, le plaisir est rare; le mal vient facilement de soy mesme sans estre re- 1 2

cherché, le plaisir ne vient point volontiers, il se fait rechercher, & souuent acheter plus cher qu'il ne vaut : le plaisir n'est jamais pur, ains tousiours destrempé & meslé auec quelque aigreur; & y a tousiours quelque chose a redire: mais la douleur & le desplaisir souuent tout entier & tout pur. Apres tout cela le pire de nostre marché, & qui monstre euidemment la misere de nostre condition, est que l'extreme volupté & plaisir ne nous touche point tant, qu'vne legere douleur. *Segnius homines bona, quàm mala sentiunt*, nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies, *pungit in cute vix summa violatum plagula corpus, quando valere nil quenquam mouet.*

6 Par memoire & anticipation.

Ce n'est pas assez, que l'homme soit de faict & par nature miserable, & qu'outre les vrais & substantiels maux, il s'en feigne & s'en forge de faux & imaginez, comme dict est, Il faut encores qu'il les estende, allonge, & face durer & viure tant les vrais, que les faux, plus qu'ils ne peuuent, tant il est amoureux de misere; ce qu'il faict en diuerses façons; Premierement par memoire du passé, & anticipation de l'aduenir, nous ne pouuons faillir d'estre miserables, puis que noz principaux biens, dont nous nous glorifions, sont instrumens de miseres, memoire & prouidence, *futuro torquemur & præterito, multa bona nostra nobis nocent, timoris tormentum memoria reducit, prouidentia anticipat, nemo præsenti-*

bus tantum miser est. Est-ce pas grande enuie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il viene, mais l'aller rechercher, le prouoquer à venir, comme ceux qui se tuẽt de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire preoccuper par curiosité ou foiblesse & vaine apprehension les maux & inconueniens, & les attendre auec tant de peine & d'allarme, ceux mesmes qui paraduenture ne nous doiuent point toucher? Ces gens icy veulent estre miserables auãt le temps, & doublement miserables, par vn real sentiment de la misere, & par vne longue premeditation d'icelle, qui souuent est cent fois pire que le mal mesmes, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez, il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & auant la main s'en estretienne. *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont a dire grand mercy a nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de prouidence. Cæsar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation a la mort a donné a plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesmes. Ie n'entens icy parler de ceste premeditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe, par laquelle l'ame est rendue inuincible, & est fortifiée a l'espreuue contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé: mais de

Lib. 2. ca. 7.

ceſte paureuſe, & quelquefois fauſſe & vaine apprehenſion des maux, qui peuuent aduenir, laquelle afflige & noircit de fumée toute la beauté & ſerenité de l'ame, trouble tout ſon repos & ſa joye, il vaudroit mieux du tout s'y laiſſer ſurprendre. Il eſt plus facile & plus naturel n'y penſer point du tout. Mais laiſſons encore ceſte anticipation de mal, Tout ſimplement le ſoin & penſement penible & beant apres les choſes aduenir, par eſperance, deſir, crainte, eſt vne treſgrande miſere, Car outre que nous n'auons aucune puiſſance ſur l'aduenir, moins que
c-3. ſur le paſſé (& ainſi c'eſt vanité comme a eſté dict) il nous en demeure encores du mal & dommage, *Calamitoſus eſt animus futuri anxius*, qui nous deſrobe le ſentiment, & nous oſte la jouyſſance paiſible des biens preſens, & empeſche de nous y raſſoir & contenter.

7 Par recherche inquiete. Ce n'eſt pas encores aſſez; car affin qu'il ne luy manque jamais matiere de miſere, voire qu'il y en aye touſiours a foiſon, il va touſiours furettant & recherchant auec grand eſtude les cauſes & alimens de miſere: Il ſe fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroyẽt a luy, il leur deuroit tourner le dos: ou bien par vne inquietude miſerable de ſon eſprit, ou pour faire l'habile, l'empeſché, & l'entendu; c'eſt a dire le ſot & miſerable, il entreprend & remue beſongne nouuelle, ou s'entremeſle de celle d'autruy. Bref il eſt ſi fort & in-

ceſſemment agité de ſoing & penſemens non ſeulement inutiles & ſuperflus, mais eſpineux, penibles & domageables, tormenté par le preſent, ennuyé du paſſé, angoiſſé pour l'aduenir, qu'il ſemble ne craindre rien plus, que de ne pouuoir pas eſtre aſſez miſerable : dont lon peut juſtement s'eſcrier, ô poures gens combien endurez vous de maux volontaires, outre les neceſſaires que la nature vous enuoye? Mais quoy ? l'homme ſe plaiſt en la miſere, il s'opiniaſtre à remaſcher & remettre continuellement en memoire les maux paſſez. Il eſt ordinaire à ſe plaindre ; il encherit quelquesfois le mal & la douleur : pour petites & legeres choſes, il ſe dira le plus miſerable de tous, *eſt quædam dolendi voluptas.* Or c'eſt encores plus grand miſere de trop ambitieuſement faire valoir la miſere, que ne la cognoiſtre & ne ſentir pas. *Homo animal querulum, cupidè ſuis incumbens miſeriis.* 8

Aux remedes de miſere.

Le voyla donc bien miſerable & naturellement & volontairement, en verité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'eſt que trop ; & il craint de ne l'eſtre pas aſſez : & eſt touſiours en queſte & en peine de s'en rendre encores d'aduantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le ſentir & s'ennuyer de quelque certaine miſere (car il ne ſe laſſe jamais de l'eſtre en pluſieurs façons, ſans le ſentir) il faict pour en ſortir ; & quels ſont

ſes remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal meſmes qu'il veut guarir : de ſorte que voulant ſortir d'vne miſere, il ne la faict que changer en vn' autre, & peut eſtre pire. Mais quoy, encores le changement le delecte, au moins le ſoulage ; il penſe guarir le mal par vn autre mal, cela vient d'vne opinion qui tient le monde enchanté & miſerable, qu'il n'y à rien vtile, s'il n'eſt penible, rien ne vaut s'il ne couſte, l'aiſance luy eſt ſuſpecte. Cecy vient encores de plus haut ; c'eſt choſe eſtrange, mais veritable, & qui conuainq l'homme d'eſtre bien miſerable, qu'aucun mal ne s'en va que par vn autre mal, ſoit au corps, ou en l'ame. Les maladies ſpirituelles & corporelles ne ſont guaries & chaſſées, que par tourment, douleur, peine ; les ſpirituelles par pœnitences, veilles, jeuſnes, haires, priſons, diſciplines, qui doiuent eſtre vrayement afflictions & poignantes, car ſi elles venoient à plaiſir ou commodité, elles n'auroient point d'effect : les corporelles de meſme par medecines, inciſions, cauteres, diettes; comme ſentent bien ceux, qui ſont obligez aux regles medicinales. Ils ſont battus d'vne part du mal, qui les poingt, & d'autre de la regle, qui les ennuye.

9 Miſeres ſpirituelles.

Toutes ces miſeres ſuſdictes ſont corporelles ou bien mixtes & communes à l'eſprit, & au corps ; & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantaſie. Conſiderons les plus

fines & spirituelles, qui sont bien plus miseres, comm' estans erronnées & malignes, plus actiues & plus siennes, mais beaucoup moins senties & aduouées, ce qui rend l'homme encores plus & doublement miserable, ne sentant que ses maux mediocres, & non les plus grãds; voire lon ne les luy ause dire ny toucher, tant il est confit & deploré en sa misere: Si faut il en passant & tout doucement en dire quelque chose, au moins les guigner & monstrer au doigt de loing, affin de luy donner occasion d'y regarder & penser, puis que de soymesmes il ne s'en aduise pas. Premieremẽt pour le regard de l'entendement, est-ce pas vne estrange & piteuse misere de l'humaine nature, qu'elle soit toute confiete en erreur & aueuglement: la plus part des opinions communes & vulgaires voire les plus plausibles & receuës auec reuerence sont fausses & erronées, & qui pis est la pluspart incommodes a la societé humaine. Et encores que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, & iugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelquefois ils s'y laissent emporter, si non en toutes & tousiours, mais a quelques vns & quelquefois: il faut estre bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & preparé pour se garder net d'vne contagion si vniuerselle: les opinions generalles receues auec applaudissement de tous & sans contradi-

De l'entendement.

ction sont comme vn torrẽt, qui emporte tout: *proch superi quantum mortalia pectora cæca noctis habent? ò miseras hominum mentes & pectora cæca, qualibus in tenebris vita quantisque periclis degitur hoc aui quodcunque est?* Or ce seroit chose bien longue de specifier & nommer les soles opinions, dont tout le monde est abreuué. Mais en voicy quelques vnes, qui seront traittées plus au long en leurs lieux.

Voiés lib. 3. c. 1. 1. Iuger des aduis & conseils par les euenemens, qui ne sont aucunement en nostre main, & qui despendent du ciel.

V. l. 2. c. 8. 2. Condamner & rejetter toutes choses, mœurs, opinions, loix, coustumes, obseruances, comme barbares & mauuaises, sans sçauoir que c'est & les cognoistre, mais seulement par ce qu'elles nous sont inusitées, & eslongnées de nostre commun & ordinaire.

V l. 2. c. 10. 3. Estimer & recommander les choses a cause de leur nouuelleté, ou rareté, ou estrangeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand credit aux esprits populaires: & souuent telles choses sont vaines, & non à estimer, si la bonté & vtilité n'y sont joinctes: dont justement fust mespriſé du prince celuy, qui se glorifioyt de sçauoir de loin jetter & passer les grains de mil par les trous d'esguille.

4. Generallement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affeublez les enfans, femmes, & esprits foibles.

6. Esti-

5. Estimer les personnes par les biens, richesses, dignitez, honneurs, & mespriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on jugeoit d'vn cheual par la bride & la selle. Au mes-me.

6. Estimer les choses non selon leur vraye, naturelle, & essentielle valeur, qui est souuent interne & secrette, mais selon la monstre & la parade, ou le bruict commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant: car c'est le mettre a l'abry & au couuert de tout mal, & s'y mettre soy: c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect; cecy appartient aussi a la foiblesse.

8. Tenir a grand injure & desestimer comme miserable vn homme, pour estre coqu: car quelle plus grande folie en jugement, que d'estimer moins vne personne, pour le vice d'autruy, qu'il n'approuue pas? Autant ce semble en peut on dire d'vn bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquelles nous jouyssons paisiblement; mais les estimer quand on ne les a poinct, ou pource qu'elles sont a autruy, comme si la presence & le posseder raualoit de leur valeur, & le non auoir leur accroissoit. *Virtutem incolumen odimus, sublatam ex oculis quærimus inuidi*; C'est pourquoy nul Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'authorité engendre mespris de ce qu'on tient

& regente, les maris regardent desdaigneuse-ment leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans : veux-tu, dict le bon compagnon, ne l'aymer plus, espouse là. Nous estimons plus le cheual, la maison, le valet d'autruy, pource qu'il est a autruy & non a nous. Cest chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on faict toutes choses absentes & estrangeres, soit auant les auoir ou apres les auoir heuës. La cause de ce en tous les deux cas, se peut dire qu'auant les auoir lon les estime non selon ce qu'elles valent ; mais selon ce que lon s'est imaginé qu'elles sont, ou qu'elles ont este vantées par autruy : Et les possedant lon ne les estime que selon le bien & le profit, que lon en tire ; Et apres qu'elles nous sont ostées lon les considere & regrette toutes entieres & en blot, ou auparauant lon n'en jouyssoit & vsoit-on que par le menu, & par pieces successiuement : car lon pense qu'il y aura tousiours du temps assez pour en jouyr: & a peine s'apperçoit on de les auoir & tenir. Voyla pourquoy le dueil est plus gros & le regret de ne les auoir, que le plaisir de les tenir : mais en cecy il y a bien autant de foiblesse, que de misere. Nous n'auons la suffisance de jouïr, mais seulement de desirer. Il y a vn autre vice tout contraire, qui est de s'arrester & agreér tellement a soy mesmes & a ce qu'on tient, que de le preferer a tout le

reſte,& ne penſer rien meilleur. Si ceux-cy ne ſont plus ſages,que les autres,au moins ſont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé a tout propos,mordre à tout, prendre a cœur & ſe monſtrer outré & opiniaſtre en toutes choſes, pourueu qu'il y aye quelque beau &ſpecieux pretexte de juſtice,religion,bien public,amour du peuple. Cy apres c.27.

11. Faire l'attriſté, l'affligé, & pleureur en la mort ou accident d'autruy, & penſer que ne s'eſmouuoir poinct ou que bien peu, c'eſt faute d'amour & d'affection, il y a auſſi de la vanité.

12. Eſtimer & faire conte des actions, qui ſe font auec bruict, remuement, eſclat; deſeſtimer celles, qui ſe font autrement, & penſer que ceux qui procedent de ceſte façon ſombre, douce,& morne,ne font rien,ſont comme ſommeillans & ſans action; bref eſtimer plus l'art que la nature. Ce qui eſt enflé, bouffi & releué par eſtude, qui eſclatte, bruit, & frappe le ſens (c'eſt tout artifice) eſt plus regardé & eſtimé,que ce qui eſt doux, ſimple,vny, ordinaire, c'eſt a dire naturel;celuy la nous eſueille, ceſtuy ci nous endort. V.l.2.c. 10.

13. Apporter de mauuaiſes & ſiniſtres interpretations aux belles actions d'autruy, & les attribuer a des viles & vaines ou vitieuſes cauſes ou occaſions, comme ceux qui rapportoient la mott du jeune Caton a la crainte qu'il auoit

de Cæsar, dont se picque Plutarque; les autres encores plus sottement a l'ambition. C'est vne grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'enuie contre ceux, qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autruy a son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'auoir pas la veuë assez forte & asseurée à conceuoir la splendeur de la vertu en sa pureté nayfue. Il y en a qui sont les ingenieux & subtils à desprauer ainsi & obscurcir la gloire des belles actions; en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauuais naturel, que de suffisance; c'est chose aysée, mais fort vilaine.

14. Voicy encores apres tout, vn vray tesmoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil, c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des diuines, surnaturelles, comme de la diuination, prophetie, reuelation, inuention, & comme lon dict, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il soit malade, disloqué, desplacé de son assiette naturelle, & comme corrompu, *correptus*, ou par extrauagance, exstaze, enthosiasme, ou par assopissement: d'autant que, comme l'on sçait, les deux voyes naturelles d'y paruenir sont la fureur & le sommeil. Et ainsi l'esprit n'est ja-

mais si sage, que quand il est fol, ny plus veillant, que quand il dort : Iamais ne rencontre mieux, que quand il va de costé & de trauers; ne va, ne vole & ne voit si haut, que quand il est abbatu & au plus bas. Et ainsi faut qu'il soit miserable, comme perdu & hors de soy, pour estre heureux.

15. Finalement y pourroit-il auoir plus grande faute en jugement, que n'estimer point le jugement, ne l'exercer, releuer, & luy preferer la memoire & l'imagination ou fantasie? Voyons ces grandes, doctes, & belles harangues, discours, leçons, sermons, liures, que lon estime & admire tant, produictes par les plus grands hommes de ce siecle (i'en excepte quelques vns & peu) qu'est ce tout cela, qu'vn entassement & enfileure d'allegations, vn recueil & ramas du bien d'autruy (œuure de memoire, & diuerse leçon, & chose tresaisée, car cela se trouue tout trié & arrengé : tant de liures sont faicts de cela) auec quelques poinctes & vn bel agencement (œuure de l'imagination) & voyla tout? Ce n'est souuent que vanité, & n'y reluict aucun traict de grand jugement, ny d'insigne vertu : Aussi souuent sont les autheurs d'vn jugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combien est il plus beau d'ouyr vn payſant, vn marchand parlant en son patois, & disant de belles pro-

positions & veritez, toutes seiches & cruës, sans art ny façon, & donnant des aduis bons & vtiles, produicts d'vn sain, fort, & solide jugement.

10 De la volonté. En la volonté y a bien autant ou plus de miseres, & encores plus miserables ; elles sont hors nombre: en voicy quelques vnes;

1. Vouloir plustot apparoir homme de bien, que de l'estre ; l'estre plustoſt a autruy qu'a soy.

2. Estre beaucoup plus prompt & volontaire a la vengeance de l'offense, qu'a la recognoissance du bien-faict, tellement que c'est couruée & regret que recognoistre ; plaisir & gain de se venger, preuue de nature maligne *gratia oneri est, vltio in quæstu habetur.*

3. Estre plus aspre a hayr qu'a aymer ; a mesdire qu'a louër ; se paistre & mordre plus volontiers & auec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autruy ; le faire plus valoir, s'estendre plus a en discourir, y exercer son stile ; tesmoin tous les Escriuains, Orateurs, & Poëtes, qui sont lasches a reciter le bien, eloquents au mal. Les mots, les inuentions, les figures, pour medire, brocarder, sont bien autres, plus riches, plus emphatiques, & significatifs, qu'au bien dire & louër.

L. 2. ca. 3. 4. Fuir a mal faire, & entendre au bien, non par le bon ressort purement, par la raison naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais

pour quelqu'autre consideration estrangere, quelquefois lasche & sordide de gain & profict, de vaine gloire, d'esperance, de crainct̃e, de coustume, de compagnée, bref non pour soy & son deuoir simplement, mais pour quelque occasion & circonstance éxterne. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voyla pourquoy ils le sont inegalement, diuersement, non perpetuellement, constamment, vniformement.

5. Aymer moins celuy que nous auons offensé, a cause que nous l'auons offensé, chose estrange, ce n'est pas tousiours de crainte qu'il en vueille prendre sa reuanche, car peust estre l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa presence nous accuse & nous ramentoit nostre faute & indiscretion. Que si l'offensant n'ayme pas moins, c'est preuue qu'il ne l'a pas voulu offenser: car ordinairement qui a heu la volonté d'offenser, ayme moins apres l'offensé, *Qui offendé, may non pardonna.*

6. Prendre plaisir au mal, a la peyne, & au danger d'autruy, desplaisir en son bien, aduancement, prosperité, (j'entens que soit sans aucune cause ou esmotion certaine & particuliere de hayne, c'est autre chose, prouenant du vice singulier de la personne) je parle icy de la condition commune & naturelle, par laquelle sans aucune particuliere malice, les moins

mauuais prennent plaisir a voir des gens courir fortune sur mer, se faschent d'estre præcedez de leurs compagnons; que la fortune dise mieux à autruy qu'a eux; rient quand quelque petit mal arriue a vn autre, cela tesmoigne vne semence malicieuse en nous.

13 Conclusion des miseres spirituelles.

En fin pour monstrer combien grande est nostre misere, je diray que le monde est remply de trois sortes de gens, qui y tiennent grande place en nombre & reputatiõ; les superstitieux, les formalistes, les pedans, qui bien que soyent en diuers subjects, ressorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conuersation, & doctrine) si sont-ils battus a mesme coin, esprits foibles, mal nez, ou tresmal instruicts, gens tresdangereux en jugement, touchez de maladie presque incurable. C'est peine perdue de parler a ces gens là pour les faire raduiser; car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du monde, l'opiniastreté est là en son siege. Qui est vne fois feru & touché au vif de ces maux là, il y a peu d'esperance de sa conualescence. Qu'y a-il de plus inepte & ensemble de plus testu, que ces gens là? Deux choses les empeschent, comme a esté dict, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres.

Superstitieux V. l. 2. cap. 5.

Les superstitieux, injurieux a Dieu, & ennemis de la vraye religion, se couurent de pieté, zele, & affection enuers Dieu, jusques

a s'y peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, penſant meriter beaucoup, & que Dieu leur en ſçait gré, voire leur doibt de reſte; que fairies vous a cela? Si vous leur dictes qu'ils excedent & prennent les choſes a gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croiront rien, diſant que leur intention eſt bonne (par ou ils ſe penſent ſauuer) & que c'eſt par deuotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ny la ſatisfaction qu'ils en recoiuent, qui eſt d'obliger Dieu a eux.

Les formaliſtes s'attachent tout aux formes & au dehors, penſent eſtre quittes & irreprehenſibles en la pourſuitte de leurs paſſions & cupidités, moyenant qu'ils ne facent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien des formalités. Voila vn richard, qui a ruiné & mis au deſeſpoir des pauures familles, mais ç'a eſté en demendant ce qu'il a penſé eſtre ſien, & ce par voye de juſtice, qui le peuſt conuaincre d'auoir malfaict? O combien de bienfaicts ſont obmis, & de mechancetés ſe commettent ſoubs le couuert des formes, leſquelles lon ne ſent pas; Dont eſt bien verifié, Le ſouuerain droict l'extreme iniuſtice, & a eſté bien dit, Dieu nous garde des formaliſtes. Formaliſtes. 1.2.c 3.

Les Pedans Clabaudeurs apres auoir queſté & pilloté auec grand eſtude & peine la ſcience par les liures, en font monſtre, & auec oſtentation queſtueuſement & mercenairement la deſ- Pedans. 1.3.c.13.

gorgent & mettent au vent. Y à il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens a toutes choſes, & enſemble plus preſomptueux & opiniaſtres? En toute langue & nation pedãt, clerc, magiſter, ſont mots de reproche: faire ſottement quelque choſe c'eſt le faire en clerc: ce ſont gẽs qui ont la memoire pleine du ſçauoir d'autruy, & n'ont rien de propre. Leur iugement, volonté, conſcience n'en valent rien mieux, mal habiles, peu ſages, & prudents, tellement qu'il ſemble que la ſcience ne leur ſerue que de les rendre plus ſots, mais encores plus arrogants, caquetteurs: rauallent leur eſprit & abatardiſſent leur entendement, mais enflent leur memoire. Ici ſied bien la miſere que nous venons de mettre la derniere en celles de l'entendement.

V. PRESOMPTION.

Chap. VII.

VOICY le dernier & le plus vilain traict de ſa peincture; c'eſt l'autre partie de la deſcription, que donne Pline; c'eſt la peſte de l'homme, & la mere nourrice des plus faulces opinions & publiques & particulieres, vice toutesfois naturel & originel de l'homme. Or ceſte preſomption ſe doibt conſiderer en tout ſens, haut, bas, & a coſté, dedans & dehors, pour le re-

gard de Dieu; choſes haultes & celeſtes, baſſes, des beſtes, de l'homme ſon compagnon, de ſoy meſme, & tout reuient à deux choſes, s'eſtimer trop, & n'eſtimer pas aſſés autruy: *qui in ſe confidebant & aſpernabantur alios*. Parlons vn peu de chaſcun. Luc. 18.

Premierement pour le regard de Dieu (& c'eſt choſe horrible) Toute ſuperſtition & faute en religion, ou faux ſeruice de Dieu, vient de n'eſtimer pas aſſés Dieu, ne ſentir pas & n'auoir pas les opinions, conceptions, creances de la Diuinité aſſés hautes, aſſés pures. Ie n'entends pas c'eſt, aſſés, à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, eſtant infini. Et ainſi eſt il impoſſible de les auoir aſſés pour ce regard: mais i'entends aſſés pour le regard de ce que pouuons & debuons. Nous n'eſleuons ny ne guindons pas aſſés haut & ne roidiſſons aſſés la poincte de noſtre eſprit, quand nous imaginons la diuinité. comment aſſés? nous là concepuons, tresbaſſement; Nous là ſeruons de meſmes treſindignement; nous agiſſons auec elle plus vilement, qu'auec certaines creatures; Nous parlons non ſeulement de ſes œuures, mais de ſa majeſté, volonté, iugements auec plus de confidence, & d'hardieſſe, que l'on ne feroit d'vn prince, ou autre homme d'honneur. Il y a pluſieurs hommes, qui refuſeroient vn tel ſeruice & recognoiſſance & ſe tiendroient offencés & violés, ſi lon par loit

Preſomptions au regard de Dieu.

d'eux,& que l'on employaſt leur nō ſi villement & ſordidement, lon entreprend de le mener, flatter,ploier,compoſer auec luy,affin que ie ne diſe,brauer,menacer,gronder,& deſpiter. Ceſar diſoit a ſon Pilotte, qu'il ne craigniſt de voguer & le conduire contre le deſtin,& la volonté du ciel & des aſtres, ſe fiant ſur ce que c'eſt Ceſar qu'il meine;Auguſte ayant eſté battu de la tempeſte ſur mer,ſe priſt a deffier le Dieu Neptune: & en la pompe des ieux Circenſes fiſt oſter ſon image du rang, ou elle eſtoit parmy les autres Dieux,pour ſe venger de luy. Les Thraces quād il tonne & eſclaire ſe mettēt a tirer fleches contre le ciel, pour ranger Dieu a raiſon : Xerxes fouetta la mer & eſcriuiſt vn cartel de deffi au mont Athos. Et compte l'on d'vn Roy Chreſtien voiſin du noſtre, qu'ayant receu vne baſtonnade de Dieu, iura de s'en venger, & vouluſt que de dix ans on ne le priaſt & ne parlaſt on de luy.

V.l.2.c. 10.

V.l.2.c.8.

Voiés lib. 3.c.1.

Audax Iapeti genus.
Nil mortalibus arduum.
Cœlum ipſum petimus ſtultitia,neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracunda iouem ponere fulmina.

Et laiſſant ces extrauagances eſtranges, tout le commun ne verifie il pas bien clairement le dire de Pline,qu'il n'y a rien plus miſerable, &

enſemble plus glorieux que l'homme? Car d'vne part il ſe fainct de treshautaines & riches opinions de l'amour, ſoin & affection de Dieu enuers luy, comme ſon mignon, ſon vnicque & cependant il le ſert treſindignement: comment ſe peuuent accorder & ſubſiſter enſemble vne vie & vn ſeruice ſi chetif & miſerable d'vne part, & vne opinion & creance ſi glorieuſe & ſi hautaine de l'autre? C'eſt eſtre Ange & porceau tout enſemble; c'eſt ce que reprochoit vn grand Philoſophe aux Chreſtiens, qu'il n'y auoit gens plus fiers & glorieux a les ouyr parler, & en effect plus laſches & vilains.

3 De la nature.

Il nous ſemble auſſi, que nous peſons & importons fort à Dieu, au monde, a toute la nature, qu'ils ſe peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahiſſons des accidens, qui nous arriuent; & cecy ſe voit encore mieux a la mort. Peu de gens ſe reſoluent & croient que ce ſoit leur derniere heure: & preſque tous ſe laiſſent lors pipper a l'eſperance. Cela vient de preſomption, nous faiſons trop de cas de nous, & nous ſemble que l'vniuers a grand intereſt a noſtre mort; que les choſes nous faillent à meſure que nous leur faillõs, ou qu'elles meſmes ſe faillent a meſure qu'elles nous faillent; qu'elles vont meſme branſle auec nous, comm' a ceux qui vont ſur l'eau; que le ciel, la terre, les villes ſe remuent, nous penſons tout entrainer auec nous: nul de nous ne penſe

assés n'estre qu'vn.

Du Ciel 4. Apres cela l'homme croit, que le ciel, les estoiles tout ce grand mouuement celeste, & branſle du monde n'est faict que pour luy. *Tot circa vnum caput tumultuantes deos.* Et le poure miserable est bien ridicule. Il est icy bas logé au dernier & pire estage de ce monde, plus esloigné de la voulte celeste, en la cloaque & sentine de l'uniures, auec la bourbe & la lie, auec les animaux de la pire condition, subiect a receuoir tous les excremens & ordures, qui lui pleuuent & tombent d'enhaut sur la teste; & ne vist que de cela, & a souffrir les accidents, qui luy arriuent de toutes parts; & se faict croire qu'il est le maistre commendant à tout; que toutes creatures, mesmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peust sçauoir la moindre vertu, & est contraint tout transi les admirer, ne branslent que pour luy, & son seruice. Et pource qu'il mendie, chetif qu'il est, son viure, son entretien, ses commodités, des rayons, clarté & chaleur du soleil, de la pluye, & autres desgouts du ciel & de l'air, il veust dire, qu'il iouyst du ciel, & des elements, comme si tout n'auoit esté faict, & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autant, & peust estre plus iustement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souuent des incommodités de la haut, & n'a rien de tout cela en

ſa puiſſance ny en ſon intelligence, & ne les peuſt deuiner, eſt en perpetuelle tranſſe, fiebure & craincte, que ces corps ſuperieurs ne branſlent pas bien a propos, & a poinct nommé pour luy, & qu'ils luy cauſent ſterilité, maladies, & toutes choſes contraires; tremble ſoubs le fais: ou les beſtes reçoiuent tout ce qui vient d'enhaut, ſans allarme, ny apprehenſion de ce qui aduiendra, & ſans plainte de ce qui eſt aduenu, comme faict inceſſemment l'homme, *non nos cauſa mundo ſumus hyemem æſtatemque referẽdi: ſuas iſta leges habent, quibus diuina exercentur: nimis nos ſuſpicimus ſi digni nobis videmur, propter quos tanta moueantur. non tanta cœlo nobiſcum ſocietas eſt, vt noſtro fato ſit ille quoque ſyderum fulgor.* Senec.

Pour le regard des choſes baſſes, terreſtres, ſçauoir tous animaux, il les deſdaigne & deſeſtime comme ſi du tout elles n'appartenoient au meſme maiſtre ouurier, & n'eſtoient de meſme mere, & de meſme famille auec luy, comme ſi elles ne le touchoient & n'auoient aucune part ou relation à luy. Et de la il vient à en abuſer, & exercer cruaulté, choſe qui rejaliſt contre le maiſtre commun & vniuerſel, qui les a faictes, qui en a ſoin & a dreſſé des loix, pour leur bien & conſeruation, les à aduantagees en certaines choſes, renuoye l'homme ſouuent vers elles, comm' á vne eſchole: mais cecy eſt le ſubiect du chapitre ſuyuant. Des animaux. 5.

6 De l'hõme meſmes.

Finalement mais principalement ceſte preſomption doibt eſtre conſideree en l'homme meſmes, c'eſt à dire pour le regard de ſoy & de l'homme ſon compagnon, au dedans, au progrés de ſon iugement, & de ſes opinions; & au dehors en communication & conuerſation auec autruy. Sur quoy nous conſidererons trois choſes, comme trois chefs, qui s'entreſuiuent, ou l'humanité monſtre bien en ſa ſotte foibleſſe, ſa folle preſomption: La premiere au croire ou meſcroire, ou ſont a noter deux vices contraires, qui ſont ordinaires en la condition humaine; l'vn & plus commun eſt vne legereté, *qui cito credit leuis eſt corde*, & trop grande facilité à croire & recepuoir tout ce que l'on propoſe, auec quelque apparence ou authorité. Cecy appartient à la niaiſe ſimplicité, molleſſe, & foibleſſe du petit peuple, des eſprits effeminés, malades, ſuperſtitieux, eſtõnés, indiſcretement zelés, qui comme la cire reçoiuent facilemẽt toute impreſſion, ſe laiſſent prendre & mener par les oreilles. Suyuant cecy nous voyons preſque tout le monde mené & emporté aux opinions & creances, non par chois & iugement, voire ſouuant auant l'àage & diſcretion, mais par la couſtume du pays, ou inſtruction receuë en ieuneſſe, ou par rencontre, comme par vne tempeſte; & la ſe trouue tellement collé, hypotecqué & aſſerui qu'il ne s'en peuet plus d'eſprendre. *Veluti tempeſtate delati ad quamcunque*

Trois degrez de preſomption humaine.

I Croire meſcroire

cunque disciplinam tanquamad saxum adhærescunt. Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autruy, *vnusquisque mauult credere quam iudicare; versat nos & præcipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or ceste telle facilité populaire, bien que ce soit en verité foiblesse, toutesfois n'est pas sans quelque præsomption. Car c'est trop entreprendre que croire adherer, & tenir pour vray & certain si legerement, sans sçauoir que c'est; ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dict d'ou vient cela? comment se faict cela? presuppoſant que cela est bien vray; & il n'en est rien: on traitte, agite les fondements & effects de mille choses, qui ne furent iamais, dont tout le *pro* & *contra* est faux; Combien de bourdes, faux & suppoſés miracles, visions, & reuelations receues au monde, qui ne furent iamais? Et pour quoy croira lon vn merueille, vne choſe non humaine ny naturelle, quand lon peust destourner & elider la verification par voye naturelle & humaine? La verité & le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le gouſt & les alleures pareilles; nous les regardons de meſme œil; *ita sunt finitima falsa veris, vt in præcipitem locum non debeat se sapiens committere.* L'on ne doibt croire d'vn homme, que ce qui est humain, s'il n'est authoriſé par approbation surnaturelle & surhumaine, qui est Dieu seul, qui seul

eſt à croire en ce qu'il dict, pource qu'il le dict.

L'autre vice contraire eſt vne forte & audacieuſe temerité de condamner & reietter, comme faulces, toutes choſes, que lon n'entend pas, & qui ne plaiſent & ne reuienent au gouſt. C'eſt le propre de ceux, qui ont bonne opinion d'eux meſmes, qui ſont les habiles & les entendus, ſpecialement heretiques, Sophiſtes, pedans: car ſe ſentants auoir quelque poincte d'eſprit, & de voir vn peu plus clair que le commun, ils ſe donnent loy & authorité de decider & reſoudre de toutes choſes. Ce vice eſt beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'eſt folie enragee de pẽſer ſçauoir iuſques ou va la poſſibilité, les reſorts & bornes de nature, la portee de la puiſſance & volonté de Dieu, & vouloir ranger a ſoy & a ſa ſuffiſance le vray & le faux des choſes; ce qui eſt requis pour ainſi & auec telle fierté & aſſeurance reſouldre & definir d'icelles. Car voyci leur iargon, cela eſt faulx, impoſſible, abſurde. Et combien y à il de choſes, leſquelles pour vn temps nous auons reiettées auec riſee comme impoſſibles, que nous auons eſté contraincts d'aduouer apres, & encores paſſer outre á d'autres plus eſtrãges; & au rebours combien d'autres nous ont eſté comm' articles de foy, & puis vaines menſonges.

La ſeconde, qui ſuit & vient ordinaire-

ment de ceſte premiere, eſt d'affermer ou reprouuer certainement & opiniaſtrement ce que lon a legerement creu ou meſcreu. Ce ſecond degré adiouſte au premier opiniaſtreté, & ainſi accroiſt la preſomption. Ceſte facilité de croire auec le temps s'endurciſt & degenere en opiniaſtreté inuincible & incapable d'amendement, voire lon va iuſques la, que ſouuent lon ſouſtient plus les choſes que lon ſçait & que lon entend moins, *maiorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt : cupiditate humani ingenii lubentius obſcura creduntur*, lon parle de toutes choſes par reſolution. Or l'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe & ignorance, accompagnée de folie & arrogance. 8 2. affirmer condemner.

La troiſieſme, qui ſuit ces deux, & qui eſt le feſte de preſomption, eſt de perſuader, faire valoir, & recepuoir à autruy ce que lon croit, & les induire voire imperieuſement auec obligation de croire, & inhibition d'en doubter. Quelle tyrannie? Quiconque croit quelque choſe, eſtime que c'eſt œuure de charité de le perſuader à vn autre : & pour ce faire ne craint point d'adiouſter de ſon inuention autant qu'il voit eſtre neceſſaire à ſon compte, pour ſupplir au defaut & á la reſiſtance, qu'il penſe eſtre en la 9 3. Perſuader.

conception d'autruy. Il n'eſt rien a quoy communement les hommes ſoient plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions : *nemo ſibi tantum errat, ſed aliis erroris cauſa & author eſt.* Ou le moyen ordinaire fault, lon y adjouſte le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice eſt propre aux dogmatiſtes, & à ceux qui veulent gouuerner, & donner loy au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiuer les creances à ſoy ils vſent de deux moyens : par le premier ils introduiſent des propoſitions generales & fondamentales, qu'ils appellent principes & præſuppoſitions, deſquelles ils enſeignent n'eſtre permis de doubter ou diſputer : ſur leſquelles ils baſtiſſent apres tout ce qui leur plaiſt, & meinent le monde à leur poſte : qui eſt vne piperie, par laquelle le monde ſe rempliſt d'erreurs & de menſonges. Et de faict ſi lon vient á examiner ces principes, lon y trouuera de la faulceté & de la foibleſſe autant ou plus qu'en tout ce qu'ils en veulent tirer & deſpendre : & ſe trouuera touſiours autant d'apparence aux propoſitions contraires.

Copernicus Paracelſus.

Il y á de noſtre temps qui ont changé & renuerſé les principes, & reigles des Anciens en l'Aſtrologie, en la medecine, en la geometrie, en la nature & mouuement des vents. Toute propoſition humaine ha autant d'authorité, que l'autre, ſi la raiſon n'en faict la difference. La verité ne depend point de l'authorité

ou teſmoignage d'homme : Il n'y à point de principes aux hommes, ſi la diuinité ne les leur á reuelé: tout le reſte n'eſt que ſonge & fumée. Or ces meſſieurs icy veulent que lon croye & reçoiue ce qu'ils diſent, & que lon s'en fie à eux, ſans iuger ou examiner ce qu'ils baillent ; qui eſt vne iniuſtice tyrannique. Dieu ſeul, comm' à eſté dit, eſt a croire en tout ce qu'il dict pource qu'il le dict; *qui a ſemetipſo loquitur, mendax eſt.* L'autre moyen eſt par ſuppoſition de quelque faict miraculeux, reuelatïon & apparition nouuelle & celeſte, qui a eſté dextrement practiqué par des legiſlateurs generaux d'armees, ou chefs de part. La perſuaſion premiere prinſe du ſubiect meſmes ſaiſiſt les ſimples, mais elle eſt ſi tendre & ſi freſle, que le moindre heurt, meſconte, ou meſgarde, qui y ſuruiendroit, eſcarbouilleroit tout : Car c'eſt merueille grand, comment de ſi vains commencements & friuoles cauſes ſont ſorties les plus fameuſes impreſſions. Or c'eſte premiere impreſſion franchie deuient aprer à s'enfler & groſſir merueilleuſement, tellement qu'elle vient à s'eſtendre meſmes aux habilles, par la multitude des croyans, des teſmoings, & des ans, à quoy lon ſe laiſſe emporter, ſi lon n'eſt bien fort preparé : Car lors il n'eſt plus beſoin de regimber & s'en enquerir, mais ſimplement croire: Le plus grand & puiſſant moyen de perſuader, & la meilleure touche de verité, c'eſt la

multitude des ans & des croyans: or les fols surpassent de tant les sages, *sanitatis patrocinium est insanientium turba*. C'est chose difficile de resouldre son iugement contre les opinions communes. Tout ce dessus se peust cognoistre par tant d'impostures, badinages, que nous auons veu naistre comme miracles, & rauir tout le monde en admiration, mais incontinent estouffés par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clair-voyans, qui ont esclairé de pres & descouuert la fourbe: que s'ils eussent heu encores du temps pour se meurir & se fortifier en nature, c'estoit faict pour iamais. Ils eussent esté reçeus & adorés generalement. Ainsi en est il de tant d'autres, qui ont (faueur de fortune) passé & gagné la creance publicque, à laquelle puis on s'accommode sans aller recognoistre la chose au giste, & en son origine, *nusquam ad liquidum fama perducitur*; Tant de sortes de religions au monde, tant de façons superstitieuses, qui sont encores mesmes dedans la Chrestienté, demourees du paganisme, & dont on n'a peu du tout seurer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoy nous en sommes, puis que nous sommes menés par tels guides.

SECONDE CONSIDERATION de l'homme, qui est par comparaison de luy auec tous les autres animaux.

CHAP. VIII.

NOVS auons consideré l'homme tout entier & simplement en soy, maintenant cõsiderons le par comparaison auec les autres animaux, qui est vn tresbeau moyen de le cognoistre: Ceste comparaison est de grand'estẽdue, ha force pieces, de grande science & importance, tres vtile, si elle est bien faicte, mais qui la faira? l'homme? Il est partie, & suspect, & de faict il n'y procede pas de bonne foy. Cela se monstre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité: tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dict maistre, desdaigne le reste; il leur taille les morceaux, & leur distribue telle portion de facultés & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessous, il gronde, se plainct, iniurie nature comme cruelle marastre, se faict le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont egalement contre raison, verité, modestie. Mais comment voulés vous, qu'il chemine droictement & egalement auec les autres animaux, qu'il ne le faict pas auec l'homme son compagnõ, ny auec Dieu, cõme nous venons de dire. Elle est aussi fort difficile a faire, car cõmẽt

I Comparaison vtile & difficille en laquelle l'homme est suspect.

peuſt l'homme cognoiſtre les branſles internes & ſecrets des animaux, ce qui ſe remue au dedans d'eux ? Or eſtudions á la faire ſans paſſion.

2 Premierement la police du monde n'eſt point ſi fort inegale, ſi difforme & deſreiglée, & n'y à point ſi grande diſproportion entre ſes pieces: celles qui s'approchent & ſe touchent, ſe reſemblent peu plus, peu moins. Ainſi y à il vn grand voiſinage & couſinage entre l'homme & les autres animaux. Ils ont pluſieurs choſes pareilles & communes: & ont auſſi des differances, mais non pas ſi fort eſloignées & diſpareillés, qu'elles ne ſe tiennent : l'homme n'eſt du tout au deſſus, ny du tout au deſſous: tout ce qui eſt ſoubs le Ciel, dict la ſageſſe de Dieu, court meſme fortune. Eccleſiaſt.

Parlons premierement des choſes, qui leur ſont communes, & a peu pres pareilles, qui ſont engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure, mourir, *Idem interitus hominis & iumentorum: & æqua vtriuſque conditio.* Et ce ſera contre ceux qui ſe plaignent diſans que l'hõme eſt le ſeul animal diſgracié de nature, abandonné, nud ſur la terre nue, ſans couuert, ſans armes, lié, garotté, ſans inſtruction de ce qui luy eſt propre ; là ou tous les autres ſont rẽueſtus de coquilles, gouſſes, eſcoſſes, poils, laine, bourre, plumes, eſcaille ; armés de groſſes dents, cornes, griffes pour aſſaillir & deffendre, inſtruictes á nager, courir, voler,

3 Choſes communes. Eccleſiaſt. 4.

chanter, chercher sa pasture, & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer sans apprentissage & peine. Toutes ces plainctes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont injustes & fausses: nostre peau est aussi suffisemment pourueuë contre les iniures du temps, que la leur, tesmoing plusieurs nations (comme se dira cy apres) qui n'ont encores sceu, que c'est que vestemens: & nous tenons aussi descouuertes les parties, qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach, les dames mesmes delicates, la poictrine. Les liaisons & emmaillotemens ne sont point necessaires, tesmoins les Lacedemoniens & maintenant les Suysses, Allemans, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent AEgyptiens. Le pleurer est aussi commun aux bestes: la plus part des animaux se plainct, gemist quelque temps apres leur naissance. Quant aux armes, nous en auons de naturelles, & plus de mouuemens des membres, & en tirons plus de seruice naturellement & sans leçon. Si quelques bestes nous surpassent en cest endroict, nous en surpassons plusieurs autres. L'vsage du manger est aussi en eux & en nous tout naturel & sans instruction. Qui doubte qu'vn enfant arriué à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? Et la terre en produict & luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture & artifi-

1. Nudité. ch. 14.

2. Emmaillotemens.

3. Pleurer.

4. Armes

5. Manger

ce, teſmoin tant de nations, qui ſans labourage, induſtrie, & ſoin aucun viuent plantureuſement. Quant au parler, lon peut bien dire, que s'il n'eſt point naturel, il n'eſt point neceſſaire: mais il eſt commun a l'homme auec tous animaux. Qu'eſt-ce autre choſe que parler, ceſte faculté que nous leur voyons de ſe plaindre, ſe resjouïr, s'entr'appeller au ſecours, ſe conuier a l'amour. Et comme nous parlons, par geſtes & mouuement des yeux, de la teſte, des mains, des eſpaules (en quoy ſe font ſçauans les muets) auſſi font les beſtes, comme nous voyõs en celles, qui n'õt pas de voix, leſquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels: & comm'a certaine meſure les beſtes nous entendent, auſſi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons a elles, & elles a nous, & ſi nous ne nous entr'entendons perfectement, a qui tient-il? a elles ou a nous? c'eſt a deuiner. Elles nous peuuent bien eſtimer beſtes par ceſte raiſon, comme nous elles: mais encore nous reprochent elles, que nous ne nous entr'entendons pas nous meſmes. Nous n'entendons pas les Baſques les Bretons, & elles s'entr'entendent bien toutes, non ſeulement de meſme eſpece, mais, qui plus eſt, de diuerſe: en certain abbayer du chien, le cheual cognoiſt qu'il y a de la cholere; & en autre voix il cognoiſt qu'il n'y en a point. Au reſte elles entrent en

6. Parler.

intelligence auec nous. En la guerre, aux combats les elephans, les chiens, les cheuaux s'entendent auec nous, font leurs mouuemens accordans a pourſuyure, arreſter, donner, reculer; ont paye, ſolde & part au butin, comme il s'eſt pratiqué en la nouuelle conqueſte des Indes. Voila des choſes communes a tous & a peu pres pareilles. 7. Intelligence mutuelle.

Venons aux differences & aduantages des vns ſur les autres: l'homme eſt ſingulier & excellent en aucunes choſes par deſſus les animaux: & en d'autres les beſtes ont le deſſus, affin que toutes choſes ſoyent ainſi entrelaſſées & enchainées en ceſte generale police du monde & de nature. Les aduantages certains de l'homme, ſont les grandes facultez de l'ame, la ſubtilité, viuacité, & ſuffiſence d'eſprit a inuenter, juger, choiſir: la parole pour demander & offrir ayde & ſecours, la main pour executer ce que l'eſprit aura de ſoy inuenté, & apprins d'autruy. La forme auſſi du corps, grande diuerſité de mouuements des menbres, dont il tire plus de ſeruice de ſon corps. 4 Differences & aduantages. De l'homme.

Les aduantages des beſtes, certains & hors de diſpute, ſont ou generaux ou particuliers: les generaux ſont ſanté, qui leur eſt bien plus forte & conſtante. Le ſerain ne leur nuict poinct, ne ſont ſubjectes aux 5 des beſtes generaux.

defluxions, d'ou ſont cauſées preſque toutes maladies. L'homme couuert de toict & de pauillon a peine s'en peut-il garder: Moderation d'appetits & d'actions, innocence, ſeureté, repos & tranquillité de vie, vne liberte pleine & entiere ſans honte, crainte, ny ceremonie aux choſes naturelles & licites (car l'homme eſt ſeul, qui à a ſe deſrober & ſe cacher en ſes actions, & duquel les deffauts & imperfections offenſent ſes compagnons) exemption de tant de vices & deſreglemẽs, ſuperſtition, ambition, Particuliers. 1 auartce, enuie. Les particuliers ſont l'habitation & demeure pure, haute, ſaine, & plaiſante des oyſeaux en la region de l'air: La ſuffiſance d'aucuns arts, comme de baſtir aux arondelles, & autres oyſeaux, tiſtre & coudre aux araignées, de la medecine en pluſieurs animaux, muſique aux roſſignols. Les effects & proprietez merueilleuſes, inimitables, voire inimaginables, comme la proprieté du poiſſon Remora a arreſter les plus grands vaiſſeaux de mer, comm'il ſe liſt de la galere Capitaneſſe de Marc Antoine, & le meſme de celle de Caligula: de la Torpille a endormir les membres d'autruy bien eſloignéz & ſans le toucher, de l'heriſſon a preſſentir les vents, du cameleon & du poulpe a prendre les couleurs. Les pronoſtiques comme des oyſeaux en leurs paſſages de contrée en autre, ſelon les ſaiſons diuerſes; de toutes beſtes meres a cognoiſtre de tous leurs pe-

tits, qui doibt estre le meilleur : car estant question de les sauuer du danger, ou rapporter au nid, elles commencent tousiours par le meilleur, qu'elles sçauent & pronostiquent tel. En toutes ces choses l'homme est de beaucoup inferieur, & en plusieurs il n'y vaut du tout rien: lon y peut adjouster si lon veut la longueur de vie, qui en certains animaux passe sept ou huict fois le plus long terme de l'homme.

Les aduantages, que l'homme pretend sur les bestes, mais qui sont disputables, & qui peut estre sont au rebours pour les bestes contre l'homme, sont plusieurs; Premierement les facultez raisonnables, discours, ratiocination, discipline, jugement, prudence. Il y a icy deux choses a dire, l'vne est de la verité du faict. C'est vne question grande, si les bestes sont priuées de toutes ces facultez spirituelles : l'opinion qui tient qu'elles n'en sont pas priuées, ains qu'elles les ont, est la plus authentique & plus vraye. Elle est tenue des plus graues Philosophes mesmement Aristote, Galien, Porphyre, Plutarque, Soustenue par ceste raison, La composition du cerueau, qui est la partie, de laquelle l'ame se sert pour ratiociner, est toute pareille & mesme aux bestes qu'aux hommes: Confirmée par experience; Les bestes des singuliers concluent les vniuersels, du regard d'vn homme seul cognoissent tous hommes, sçauent conjoindre & diuiser, & distinguer le bon du

6 Aduantages disputebles.

I Ratiocination.

Question si les bestes ratiocinent.

mauuais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire se lisent & se voyent, si lon y veut bien prendre garde, plusieurs traicts faicts par les bestes, qui surpassent la suffisence, subtilité, & tout l'engin du commũ des hommes; j'en veux icy rapporter quelques vns plus signalez. Le renard voulant passer sur la glace d'vne riuiere gelée, applique l'oreille contre la glace, pour sentir s'il y a du bruict, & si l'eauë court au dessoubs, pour sçauoir s'il faut aduancer ou reculer; dont s'en seruent les Thraciens voulans passer vne riuere gelée: Le chien pour sçauoir auquel des trois chemins se sera mis son maistre ou l'animal qu'il cherche, apres auoir fleuré & s'estre asseuré des deux, qu'il n'y a passé pour n'y sentir la trace, sans plus marchander ny fleurer, il s'eslance dedans le troisiesme. Le mulet du Philosophe Thales portant du sel & trauersant vn ruisseau se plongeoit dedans auec la charge, pour la rendre plus legere, l'ayant vne fois trouuée telle y estant par accident tombé, mais estant apres chargé de laine ne s'y plongeoit plus. Plutarque dict auoir veu en vn batteau vn chien jettant en vn vaisseau des caillous, pour faire monter l'huyle, qui estoit trop basse. Autant s'en dict des corbeaux de barbarie pour faire monter l'eauë, quand elle est basse, & qu'ils veulent boire. De mesme les elephans portants des pierres & pieces de bois dedans la fosse, ou

vn autre leur compagnon se trouue engagé, pour luy ayder a en sortir. Les bœufs des jardins royaux de Suze, aprins a faire cent tours de rouë a l'entour d'vn puits pour en tirer de l'eauë, & en arrouser les jardins, n'en vouloyent jamais faire dauantage, & ne failloyent aussi jamais au conte. Toutes ces choses comment se peuuent elles faire sans discours & ratiocination, conjonction & diuision? C'est en estre priué que ne cognoistre cela : la dexterité de tirer & arracher les dards & jauelots des corps auec fort peu de douleur, qui est aux elephans : le chien dont parle Plutarque, qui en vn jeu publicq sur l'eschataud contrefaisoit le mort, tyrant a la fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entrainer, puis peu a peu se reuenant, & leuant la teste faisoit le ressuscité; tant de singeries & de tours estranges, que font les chiens des basteleurs, les ruses & inuentions de quoy les bestes se couurent des entreprinses, que nous faisons sur elles : la mesnagerie & grande prouidence des fourmis a estendre au dehors leurs grains pour les esuenter, seicher, affin qu'ils ne moisissent & corrompent, a ronger le bout du grain, affin qu'il ne germe & se face semence; la police des mouches a miel, ou y a si grande diuersité d'offices & de charges, & vne si grande constance.

Pour rabattre tout cecy aucuns malicieuſe-
7 ment rapportent toutes ces choſes a vne incli-
Oppoſition de l'inſtinct naturel. nation naturelle, ſeruile, & forcée : mais outre que cela ne peut eſtre, ny entrer en imagination, car il y faut enumeration de parties, comparaiſon, diſcours par conjonction, & diuiſion, & conſequences : auſſi ne ſçauroyent-ils dire, que c'eſt que ceſte inclination & inſtinct naturel. Encores ce dire ſe retorque contr'eux; car il eſt ſans comparaiſon plus noble, honorable, & reſſemblant a la diuinité d'agir par nature, que part art & apprentiſſage; eſtre conduict & mené par la main de Dieu, que par la ſienne, & reglement; agir par naturelle & ineuitable condition, que reglement par liberté fortuite & temeraire. Par ceſte oppoſition d'inſtinct naturel ils les veulent auſſi priuer d'inſtruction & diſcipline tant actiue que paſſiue, mais l'experience les deſment : car & elles la reçoyuent, teſmoing les pies, perroquets, merles, chiens, comm'a eſté dict, & la donnent teſmoins les roſſignols, & ſur tout les elephans, qui paſſent tous animaux en docilité & toute ſorte de diſcipline & ſuffiſance.

Quant a ceſte faculté de l'eſprit, dont l'hom-
8 me ſe glorifie tãt, qui eſt de ſpiritualiſer les choſes corporelles & abſentes, les deſpouïllant de tous accidens pour les conceuoir a ſa mode, *nam intellectum eſt in intelligente ad modum intelligentis*, les beſtes en font de meſmes, le cheual

ual accoustumé a la guerre dormant en sa litiere tremousle & fremist, comme s'il estoit en la meslée, conçoit vn son de tambour, de trompette, vne armée : le leurier en songe halettant, allongeant la queuë, secouant les jarrets, conçoit vn lieure spirituel : les chiens de garde grondent en songeant, & puis jappent tout a faict, imaginant vn estranger arriuer. Pour conclurre ce premier poinct, il faut dire, que les bestes ratiocinent, vsent de discours & jugement, mais plus foiblement & imparfaictement que l'homme. Elles sont inferieures en cela a l'homme, & non pas qu'elles n'y ayent du tout point de part. Elles sont inferieures a l'homme comme entre les hommes les vns sont inferieurs aux autres, & aussi entre les bestes s'y trouue telle difference: mais encores y a-il plus grande difference entre les hommes : car comme se dira apres, il y à plus grande distance d'homme a homme, que d'homme a beste.

L'autre poinct a dire en ceste matiere est, que ceste preeminence & aduantage d'entendement & autres facultez spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien, car c'est la source principale des maux, qui le pressent ; vices, passions, maladies, irresolution, trouble, desespoir: de quoy sont quittes les bestes a faute de ce grand aduantage, tesmoin le porceau de Pyrrho, qui mangeoit paisiblement au nauire du-

rant la grande tempeſte, qui tranſiſſoit de peur toutes les perſonnes, qui y eſtoyent. Il ſemble que ces grandes parties de l'ame ont eſté deſniées aux beſtes, a tout le moins retranchées & baillées chetifues & foibles pour leur grand bien & repos, & données a l'homme pour ſon grand tourment : car par icelles il s'agitte & trauaille, ſe faſche du paſſé, s'eſtonne & ſe trouble pour l'aduenir ; voire il imagine, apprehende & craint des maux, qui ne ſont & ne ſeront poinct. Les animaux n'apprehendent le mal, que lors qu'ils le ſentent : eſtans eſchappez ſont en pleine ſeureté & repos. Voyla comment l'homme eſt le plus miſerable, par ou lon le penſoit plus heureux. dont il ſemble qu'il euſt mieux valu a l'homme n'eſtre point doué & garny de toutes ces belles & celeſtes armes, puis qu'il les tourne contre ſoy a ſon mal & ſa ruyne. Et de faict nous voyons que les ſtupides & foibles d'eſprit viuent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les fort ſpirituels.

10 2 Seigneurie & cõmandement.

Vn autre aduantage que l'homme pretend ſur les beſtes eſt vne ſeigneurie & puiſſance de commender, qu'il penſe auoir ſur les beſtes: mais outre que c'eſt vn aduantage, que les hommes meſmes ont & exercent les vns ſur les autres, encores cecy n'eſt-il pas vray. Car ou eſt-ce commender de l'homme, & c'eſt obeyr des beſtes ? C'eſt vne chimere ; & les hommes

creignēt plus les beſtes, qu'elles ne font les hōmes. L'hōme a bien a la verité grande preeminence par deſſus les beſtes, *vt præſit piſcibus maris, volatilibus cœli, beſtijs terræ.* Et c'eſt a cauſe de ſa belle & droicte forme, de ſa ſageſſe & prerogatiue de ſon eſprit: mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeiſſent. Geneſ. 1.

II

3. Liberté Seruitude

Il y à encores vn autre aduantage voiſin de ceſtuy-ci, pretendu par l'homme, qui eſt vne plaine liberté, reprochant aux beſtes la ſeruitude, captiuité, ſubjection, mais c'eſt bien mal a propos. Il y à bien plus de ſubject & d'occaſion de le reprocher a l'homme, teſmoin les eſclaues non ſeulement faits par force, & ceux qui deſcendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent a purs deniers leur liberté, ou qui la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les eſcrimeurs anciēs a outrāce, les femmes a leurs dames, les ſoldats a leurs capitaines. Or il n'y a riē de tout cela aux beſtes: elles ne s'aſſeruiſſent jamais les vnes aux autres; ne vont point a la ſeruitude ni actiuement ny paſſiuement, ny pour aſſeruir ny pour eſtre aſſeruies: & ſont en toutes façōs plus libres que les hommes. Et ce que l'homme va a la chaſſe, prend, tue, mange les beſtes, auſſi eſt-il prins, tué, mangé par elles a ſon tour, & plus noblement, de vifue force, non par fineſſe & par art comme il faict, & non ſeulement d'elles, mais de ſon compagnon,

d'vn autre homme, chose bien vilaine : les bestes ne s'assemblent en troupe, pour aller destruyre, rauager & prendre esclaue vn autre troupe de leurs semblables, comme font les hommes.

12 Le quatriesme & grand aduantage pre-
4. Vertu. tendu par l'homme est en la vertu, mais de la morale il est disputable : car la recognoissance, l'amitié officieuse, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres, qui consistent en societé & conuersation, sont bien plus viues, plus expresses & constantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lysimachus demeura sur le lict de son maistre mort sans vouloir jamais manger ny boire : & se jetta au feu, ou fust mis le corps de son maistre; & s'y laissa bruler auec luy ; tout le mesme en fist vn autre appartenant a vn certain Pirrhus: celuy du sage Hesiode decela les meurtriers de son maistre ; vn autre de mesme en la presence du Roy Pirrhus & de toute son armée: vn autre qui ne cessa, comme afferme Plutarque, allant de ville en ville, jusques a ce qu'il eust faict venir en justice le sacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'histoire est celebre du lyon hoste & nourricier d'Androdus esclaue son medecin, qu'il ne voulsist toucher luy ayant esté exposé, ce qu'Appion dict auoir veu a Rome. Vn elephant ayant par cholere tué son gouuerneur, par repentance ne

voulut plus viure, boire, ny manger. Au contraire il n'y a animal au monde injuſte, ingrat, meſcognoiſſant, traiſtre, perfide, menteur, & diſſimulé au pris de l'homme. Au reſte puis que la vertu eſt en la moderation de ſes appetits, & a brider les voluptez, les beſtes ſont bien plus reglées que nous, & ſe contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non ſeulement elles ne ſont point touchées ny paſſionnées de cupidités non naturelles ſuperflues & artificielles, qui ſont vitieuſes toutes, & infinies, comme les hommes qui y ſont pour la plus part tous plongez: mais encores aux naturelles, comme boire & manger, l'accoinctance des maſles & femelles, elles y ſont beaucoup plus moderées & retenues. Mais pour voir qui eſt plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la beſte, & faire a bon eſcient honte a l'homme deuant la beſte, prenons la plus propre & conuenable vertu de l'homme, c'eſt comme porte ſon nom, l'humanité; comme le plus eſtrange & contraire vice, c'eſt cruauté. Or en cecy les beſtes ont bien de quoy faire rougir l'homme, en ces huict mots: Elles ne s'attaquent & n'offenſent gueres ceux de leur genre, *Maior ſerpentum ferarunqae concordia quàm hominum*: Ne combatent que pour treſgrandes & juſtes cauſes, deffenſe & conſeruation de leur vie, liberté, & leurs petits: Auec leurs armes naturel-

humanité cruauté.

les &ouuertes,par la seule viue force &vaillance d'vne a vne,comme en duels &non en troupe ny par dessain:ont leurs combats courts & tost expediez, jusques a ce que l'vne soit blessée ou qu'elle cede:& le combat finy,la querelle, la hayne, & la cholere est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme:pour des causes non seulement legeres, vaines, & friuoles, mais souuent injustes:auec armes artificielles&traitresses:par fraudes &mauuais moyens:en troupe & assemblée faicte auec dessain: faict la guerre fort longuement, & sans fin jusques a la mort: & ne pouuant plus nuyre encores la hayne & la cholere dure.

12 Conclusion de ceste seconde cõsideratiõ.

La conclusion de ceste comparaison est que vainement & mal l'homme se glorifie tant par dessus les bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles, comme est principalement la viuacité de l'esprit & de l'entendement, & les grandes facultez de l'ame: aussi en eschange est-il subject a mille maux, dont les bestes n'en tiennent rien,inconstance,irresolution, superstition, soin penible des choses a venir, ambition, auarice, enuie, curiosité, detraction, mensonge, vn monde d'appetits dereglez, de mescontentemens, & d'ennuis. Cest esprit,dont l'homme faict tant de feste, luy apporte vn million de maux, & plus lors qu'il s'agitte & s'efforce. Car non seulement il nuict au corps, trouble, rompt, & lasse la force & les

fonctiõs corporelles, mais encores soy mesmes s'empesche. Qui jette les hommes a la folie, a la manie, que la poincte, l'agilité, & la force propre de l'esprit? Les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & viues agitations de l'esprit, comme des plus grandes amitiez naissent les plus grandes inimitiez; & des santez vigoureuses, les mortelles maladies. Les melancholiques, dict Platon, sont plus capables de science & de sagesse; mais aussi de folie. Et qui bien regardera, trouuera qu'aux eleuations & saillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie; ce sont a la verité choses fort voisines: pour simplement viure bien selon nature, les bestes sont de beaucoup plus aduantagées; viuent plus libres, asseurées, moderées, contentes. Et l'homme est sage qui les considere, qui s'en faict leçon & son profit; en ce faisant il se forme a l'innocence, simplicité, liberté, & douceur naturelle, qui reluist aux bestes, & est toute alterée & corrompuë en nous par nos artificielles inuentions, & desbauches, abusant de ce que nous disons auoir par dessus elles, qui est l'esprit & jugement. Et Dieu tant souuent nous réuoye a l'eschole, & a l'exemple des bestes; du milã, la cicogne, l'arondelle, tourterelle, la fourmi, le beuf & l'asne & tant d'autres. Au reste il se faut souuenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation

Folie, manie, Voyez apres c. 16. art. 13.

mutuelle, ne fuſt ce que par ce qu'elles ſont à vn meſme maiſtre, & de meſme famille que nous; il eſt indigne d'vſer de cruauté enuers elles, nous deuons la juſtice aux hommes, la grace & la benignité enuers les autres creatures, qui en ſont capables.

TROISIESME CONSIDERATION de l'homme, qui eſt en detail par toutes ſes pieces, dont il eſt compoſé & eſtably.

PREFACE.

AYANT juſques icy traitté & conſideré l'homme en blot & tout entier, tant en ſoy (qui a eſté la premiere conſideration) que par comparaiſon (en la ſeconde) nous le voulons maintenant eſtudier & conſiderer particulierement & diſtinctement par toutes ſes pieces; Premierement en ſa perſonne & ſubject, ce que nous allons faire en ceſte troiſieſme conſideration, laquelle ne ſera pas ſeulement morale: mais auſſi naturelle; puis de ſa vie & de ſes eſtats, aux ſuyuantes conſiderations.

DISTINCTION PREMIERE & generalle de l'homme.

CHAP. IX.

L'HOMME comm' vn animal prodigieux est faict de pieces toutes cõtraires & ennemyes, l'ame est comm' vn petit Dieu, le corps comm'vn fumier, vne beste: toutesfois ces deux parties sont tellement accouplees,, & s'embrassent si bien l'vne l'autre auec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuuẽt demourer sans guerre, ny se separer sans tourment & regret; & comme tenant le loup par les oreilles, chascune peust dire à l'autre, ie ne puis auec toy, ny sans toy viure, *nec tecum possum viuere, nec sine te.* 1 Premiere en deux parties.

Mais pource que derechef en c'est ame il y a deux parties bien differentes, il semble pour mieux & plus expressement representer & cognoistre l'hõme, qu'au premier coup lon peust remarquer trois choses en l'homme, l'esprit, l'ame, la chair; Dont l'esprit & la chair tienent les bouts & extremités contraires, l'ame mitoyenne & indifferente. l'Esprit là treshaute, & tresheroïque partie, parcelle, scintille, image, & defluxion de la diuinité, est en l'homme comme le roy en la republique; ne respire que le bien & le ciel, ou il tend tousiours: la chair au contraire, comme la lie d'vn peuple tumultuaire & insensé, le marc & la sentine de l'homme, partie brutale, tend tousiours au mal & à la matiere: l'ame au milieu comme les principaux du po- 2 1. En trois.

pulaire est indifferente entre le bien & le mal, le merite & le demerite ; est perpetuellement sollicitee de l'esprit & de la chair; & selon le party, ou elle se range, est spirituelle & bonne ; ou charnelle & mauuaise. Icy sont logees toutes les affections naturelles, qui ne sont vertueuses ny vicieuses, comme l'amour de ses parents & amis, craincte de honte, pitié des affligés, desir de bõne reputation. Ceste distinctiõ aydera beaucoup à se recognoistre & discerner les actions, pour ne s'y mescompter, comme lon faict souuent, iugeant par l'escorce & apparence, pensant que ce soit de l'esprit ce qui est de l'ame, voyre de la chair, & attribuant a vertu ce qui est de la nature ou du vice. Combien de bonnes & de belles actions produites par passion, ou bien par vne inclination & complaisance naturelle, *vt seruiant genio & suo indulgeant animo?*

DV CORPS HVMAIN en general.

CHAP. X.

I Antiquité.

AYANT à parler de toutes les pieces de l'homme faut cõmencer par le corps. comme par le plus facile & apparant, & qu'il est aussi layné de l'ame, cõme le domicile doibt estre faict & dressé auant qu'y demourer, & l'attelier auant que l'ouurier y entre pour y ouurer.

Le corps humain eſt formé auec le temps & de tel ordre, que premierement ſont baſties les trois plus nobles & heroïques parties; le foye, le Cœur, le cerueau, diſtantes en long, & ſe tenans par iointures deſliees, qui puis ſe rempliſſent tout à la façon d'vn formy, ou y à trois parties plus groſſes & enflées, iointes par entredeux, deſliées. Selon ces trois parties principales vienent à conſiderer trois eſtages en l'homme (image racourcie du monde) qui reſpondent aux trois eſtages & regions de l'vniuers, la baſſe du foye racine des veines, officine des eſprits naturels, & le lieu de l'ame concupiſcible; en laquelle ſont contenus le ventricule, ou l'eſtomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, reſpond à la region elementaire ou ſe font toutes les generations & corruptions. Celle du milieu ou maiſtriſe le cœur, le tige des arteres, & des eſprits vitaux, & le ſiege de l'ame iraſcible, ſeparée de celle d'embas par la toille tendue du diaphragme, & de celle d'enhaut par le deſtroict de la gorge, en laquelle ſont auſſi les poulmons, reſpond à la region ætherée. Celle d'enhaut, ou loge le cerueau ſpongieux, ſource des nerfs & eſprits animaux, du mouuement & ſentiment, & le throſne de l'ame raiſonnable, *vbi ſedet pro tribunali*, reſpond à la region celeſte & intellectuelle.

2 Diuiſion.

Viſcera. 1

Precordia. 2

3

3 Singularités. L'homme en ſon corps à pluſieurs choſes, qui luy ſont peculieres priuatiuement aux beſtes: [1] Stature droicte, [2] forme belle, [3] viſage proprement dict, [4] nudité naturelle, [5] mouuement tant diuers des membres, [6] ſouppleſſe & mobilité de la main ouuriere de tant de choſes, c'eſt vn miracle, [7] groſſeur & abondance de cerueau, [8] le genouil, qui eſt en l'homme ſeul au deuant, [9] ſi grande longueur du pied, au deuant & qui eſt ſi court au derriere [10] ſaignee dn nés, choſe eſtrãge, veu qu'il à la teſte droicte & les beſtes baiſſee; [11] rougir à la honte, [12] pallir à la craincte, [13] les cauſes ou raiſons de toutes ces ſingularités ſons belles, mais ne ſont de ce noſtre pris faict.

4 Biens. Les biens du corps ſont la ſanté, la beauté, l'alegreſſe, la force, la vigueur, l'addreſſe & diſpoſition, mais la ſanté paſſe tout.

5 Pieces plus nobles. Les principales & plus nobles pieces des externes ſont les ſens corporels; & des internes, le cerueau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

6 Excellence. L'excellence du corps eſt generalement en la forme, droicture & port d'icelluy: ſpecialement & particulierement en la face & aux mains, qui ſont les deux parties, que nous laiſſons par honneur nues. Certes les ſages meſmes Stoiques ont tant faict de cas de la forme humaine, qu'ils ont dict vouloir mieux eſtre fol en la forme humaine, que ſage en la forme brutale, preferans la forme corporelle a la ſageſſe.

Le corps de l'homme touche fort peu la terre, il est droict tendu au ciel, ou il regarde, se voit & se cognoist, comm'en son miroir, les plantes tout au rebours ont la teste & racine toute dedans la terre, les bestes comm'au milieu l'ont entredeux; mais plus & moins: la cause de ceste droicture n'est pas proprement l'ame raisonnable, comm'il sevoit aux courbés, bossus, boiteux: non la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpents, non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bestes, combien que tout cela y peust seruir de quelque chose: Ceste droicture conuient a l'homme, & comme homme, & comme roy d'icy bas. Aux petites & particulieres royautés y a vne marque & maiesté, comm'il se voit au dauphin couronné, au serpent basilizé, au lyon auec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en l'aigle, au roy des abeilles. Mais l'homme roy vniuersel d'icy bas marche la teste droicte, comm' vn maistre en sa maison, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoisant. 7 Droicture.

Comm'il y en à, qui ont des contenances, gestes, & mouuements artificiels & affectés, aussi y en à, qui en ont de si naturels & si propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les recognoissent point, comme pencher la teste, rincer le nais, Mais tous en auons, qui ne partent point de nostre discours, ains d'vne pure naturelle & propte 8 contenances.

impulsion, comme mettre la main au deuant en nos cheutes.

DE LA SANTE, BEAVTE & du visage.

CHAP. XI.

1 Preferende la beauté.

LA SANTE est le plus beau & le plus riche present, que nature nous scache faire, preferable á toute autre chose, non seulement science, noblesse, richesses, mais à la sagesse mesmes, ce disent les plus austeres sages. C'est la seule chose, qui merite que lon employe tout, voire la vie mesmes pour l'auoir; Car sans elle la vie est sans goust, voire est iniurieuse, la vertu & la sagesse ternissent & s'esuanouissent sans elle. Quel secours apportera au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé du hault mal, d'vne Apoplexie? Certes ie ne luy puis preferer aucune chose que la seule preud'hommie, qui est la santé de l'ame. Or combien que ce soit vn don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation: si est ce que ce qui vient apres le laict, le bon reiglement de viure, qui consiste en sobrieté, mediocre exercice, se garder de tristesse, & toute esmotion forte, la conserue fort. La maladie & la douleur sont ses contraires, qui sont les plus grands, & peust estre les seuls maux de l'hom-

me: desquels à esté parlé & sera en cores.

2 Recommandatiõ de beauté

La beauté vient apres, qui est vne piece de grande recommandation au commerce des hommes. C'est le premier moyen de conciliation des vns aux autres, & est vray-semblable que la premiere distinction, qui à esté entre les hommes, & la premiere consideration, qui donna preeminence aux vns sur les autres, à esté l'aduantage de la beauté. C'est aussi vne qualité puissante, il n'en y à point qui la surpasse en credit, ny qui aye tant de part au commerce des hommes. Il n'y à barbare si resolu, qui n'en soit frappé. Elle se presente au deuant; elle seduict & preoccuppe le iugement; donne des impressions & presse auec grande authorité, Dont Socrates l'appelloit vne courte tyrannie, Platon le priuilege de nature. Car il semble que celuy qui porte sur le visage les faueurs de la nature imprimees en vne rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puissance sur nous, & que tournant nos yeux à soy, il y tourne aussi nos affections, & les y assubiectisse malgré nous. Aristote dict, qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils sont venerables apres les dieux, qu'il n'apprrtient qu'aux aueugles de n'en estre touchés. Cirus, Alexandre, Cesar trois grands commandeurs des hommes s'en sont seruis en leurs grandes affaires voire Scipion le meilleur de tous, Beau & bon sont cousins; & s'expriment par mesmes

mots en grec & en l'escriture saincte. Plusieurs grands Philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté : elle est considerée mesmes & recherchée aux bestes.

3 Distinctions.

Il y à diuerses considerations en la beauté. Celle des hommes est proprement la forme & la taille du corps, les autres beautés sont pour les femmes. Il y à deux sortes de beauté, l'vne arrestée, qui ne se remue point ; & est en la proportion & couleur deue des membres, vn corps qui ne soit enflé ny bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ny les os ne percent point la peau, mais plain de sang, d'esprits & en bon-point, ayant les muscles releués, le cuir poli, la couleur vermeille: L'autre mouuante qui s'appelle grace, qui est en la cõduicte des mouuements des membres, sur tout des yeux. Celle la seule est comme morte; ceste cy est agente & viuante. Il y a des beautés rudes, fieres, aigres: d'autres douces voire encores fades.

4 Du visage.

La beauté & excellence du corps est proprement considerable au visage; il n'y à rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le visage, qui est comme l'ame raccourcie : c'est la monstre & l'image de l'ame, c'est son escusson à plusieurs quartiers, representant le recueil de tous les tiltres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que lon sçache que c'est la sa demeure & son palais, c'est par luy que lon cognoist la personne. C'est vn abbregé,

bregé. voila pourquoy l'art, qui imite nature, ne se soucie pour representer la personne, que de peindre ou tailler le visage.

Au visage humain, y a plusieurs grandes singularités, qui ne sont point aux bestes (dont à vray & bien dire elles n'ont point de visage) ny aux autres parties du corps humain; 1 Nombre & diuersité de pieces, & de façon en icelles, aux bestes y a moins de pieces, car les ioues, le menton, & le front n'y sont point, encores beaucoup moings de façon; 2 Varieté de couleurs, car en l'œuil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le cristalin; 3 Proportion, les sens y sont doubles se respondans l'vn a l'autre, & se raportans si bien que la grandeur de l'œuil est la grandeur de la bouche; la largeur du front est la longueur du nais; la longueur du nais est celle du menton & des leures; 4 Admirable diuersité des visages, & telle qu'il ne s'en trouueroient deux semblables en tout & par tout: c'est vn chef d'œuure qui ne se trouue en toute autre chose. Ceste diuersité est tresutile a la societé humaine; Premierement pour s'entrerecognoistre, car maux infinis voire la dissipation du genre humain s'ensuyuroit, si lon venoit a se mesconter par la semblance des visages: si nos faces n'estoient semblables lon ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables lon ne sçauroit discerner l'homme de l'homme; c'est vn artifice de nature qui a posé

5 Sept singularités du visage.

en ceſte partie quelque ſecret de cõtenter vn ou autre en tout le monde. Car de ceſte diuerſité vient qu'il n'y a perſonne, qui ne ſoit trouué beau par quelqu'vn; 5 Dignité & honeur en ſa figure ronde, en ſa forme droicte, & haut eſleuee regardant vers le ciel, nue & deſcouuerte, ſans poil, plume, ou eſcaille, comm' aux beſtes; 6 grace, douceur venuſté plaiſante & agreable iuſques a crochetter les cœurs & rauir les volontés, comm' à eſté dict cy deſſus. Bref le viſage eſt le throſne de la beauté & de l'amour, le ſiege du ris & du baiſer, deux choſes treſpropres à l'homme, treſagreables, les vrays & plus expres ſymboles d'amitié & de bonne intelligence. 7 Finalement il eſt propre à tous changemens, pour declarer les mouue mens internes & paſſions de l'ame; ioye triſteſſe, amitié, haine, enuie, malice, honte, cholere, deſpit, ialouſie, & autres; il eſt comme la monſtre de l'orloge, qui marque les heures & moments du temps, eſtants les mouuements & roues caches au dedãs, & comme l'air, qui reçoit toutes les couleurs & changements du temps, monſtre quel temps il faict: Auſſi dict on l'air du viſage, *corpus animum tegit & detegit: in facie legitur homo.*

6 Deſcription de la beauté dv viſage, La beauté du viſage giſt en vn front large & quarré, tendu, clair & ſerain, ſourcils bien rãgés, menus, & déliés, l'œil bien fendu, gay & brillãt, nais bien vuidé, bouche petite, aux leures coralines, menton court & forchu; ioues releuées, &

au milieu le plaisant gelasin ; oreille ronde & bien trouſſee, le tout auec vn teint vif, blanc, & vermeil Toutesfois ceſte deſcriptiõ n'eſt pas receue par tout: les opinions de la beauté ſont bien differentes ſelon les nations. Aux Indes la plus grãde beauté eſt en ce, que nous eſtimõs la plus grande laideur, ſçauoir en couleur baſanée, leures groſſes & enflées, nais plat & large, les dents teintes de noir ou de rouge, grãdes oreilles pendentes ; aux femmes front fort petit & velu, les tẽtins grands & pendens, affin qu'elles puiſsẽt les bailler à leurs petits par deſſus les eſpaules, & vſent de tous artifices pour paruenir à ceſte forme: Sãs aller ſi loin, en Eſpagne la beauté eſt vuidee & eſtrillée, en Italie groſſe & maſſiue. Aux vns plaiſt la molle, delicate, & mignarde; aux autres la forte, vigoureuſe, fiere, & magiſtralle.

La beauté du corps ſpecialement du viſage doit ſelon raiſon demonſtrer & teſmoigner vne beauté en l'ame (qui eſt vne equabilité & reigle ment d'opiniõs & de iugemẽs auec vne fermeté & cõſtance) car il n'eſt rien plus vrayſemblable, que la cõformité & relation du corps à l'eſprit: quãd elle n'y eſt, il faut penſer qu'il y a quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire, comm' il aduient, & nous le voyons ſouuent. Car le laict de la nourrice, l'inſtitution premiere, les compagnies apportent de grands changements au naturel originel de l'ame, ſoit

7 Beauté du corps & de l'eſprit.

en bien, soit en mal. Socrates confessoit, que la laideur de son corps accusoit iustement la laideur naturelle de son ame, mais que par institution il auoit corrigé celle de l'ame. C'est vne foible & dangereuse caution, que la mine, mais ceux qui dementent leur bonne phisionomie, sont plus punissables que les autres; car ils falsifient & trahissent la promesse bõne, que nature à planté en leur front, & trompent le
6 monde.

Nous deburions selon le conseil de Socrates, nous rendre plus attentifs & assidus a considerer les beautés des esprits, & y prendre le mesme plaisir, que nous faisons aux beautés du corps, & par la nous approcher, r'alier, conioindre, & consilier en amitié; mais il faudroit à cela des yeux propres & philosophiques.

DES SENS DE NATURE *plus nobles pieces du corps.*

CHAP. XII.

1 Importance des sens naturels.

TOVTE cognoissance s'achemine en nous par les sens; Ce sont nos premiers maistres: elle commence par eux & se resout en eux. Ils sont le commencement & la fin de tout. Il est impossible de reculer plus arriere; chascund'eux est chef & souuerain en son ordre & a grande domination, amenant vn nombre infini de co-

gnoissance; l'vn ne tient ny ne despend ou a besoin de l'autre: ainsi sont ils egalement grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'estendue, de suitte, & d'affaires les vns que les autres, comm' vn petit roytelet est aussi bien souuerain en son petit destroict, que le grand en vn grand estat.

2 Nombre.

C'est vn axiome entre nous, qu'il n'y à que cinq sens de nature, pource que nous n'en remarquons que cinq en nous; mais il y en peust bien auoir dauantage: & y a grand doubte & apparence qu'il y en a: mais il est impossible à nous de le sçauoir, l'affirmer ou nier. Car lon ne sçauroit iamais cognoistre le defaut d'vn sens que lon n'a iamais eu. Il y a plusieurs bestes, qui viuent vne vie pleine & entiere, a qui manque quelqu'vn de nos cinq sens, & peust l'animal viure sans les cinq sens, sauf l'atouchement, qui seul est necessaire à la vie. Nous viuons tresco[m]modement auec cinq, & peust estre qu'il nous en manque encores vn, ou deux, ou trois: Mais ne se peust sçauoir: vn sens ne peust descouurir l'autre: & s'il en manque vn par nature, lon ne le scauroit trouuer à dire. L'homme né aueugle ne sçauroit iamais concepuoir qu'il ne voit pas, ny desirer de voir ou regretter la veue, il dira bien, peust estre, qu'il voudra voir: mais cela vient qu'il a ouy dire ou aprins d'autry, qu'il a à dire quelque chose, la raison est que les sens sont les premieres portes & entrees à la cognoissance. Ainsi l'homme ne pouuant ima-

giner plus que les cinq, qu'il ha, il ne sçauroit deuiner s'il y en a dáduantage en nature: mais il y en peust auoir. Qui sçait si les difficultez, que nous trouuons en plusieurs ouurages de nature, & les effects des animaux, que nous ne pouuons entendre, viennent du defaut de quelque sens que nous n'auons pas? Les proprietez occultes, que no⁹ appellõs, en plusieurs choses. Il se peut dire qu'il y a des facultez sensitiues en nature, propres à les juger & apperceuoir; mais que nous ne les auons pas, & que l'ignorance de telles choses vient de nostre defaut. Qui sçait si c'est quelque sens particulier, qui descouure aux coqs l'heure de minuict & du matin, & les esmeust à chanter, qui achemine les bestes à prendre certaines herbes à leur guarison, & tant d'autres choses comme cela? personne ne sçauroit dire qu'ouy ni que non.

3 Suffisance. Aucuns essayent de rendre raison de ce nombre des cinq sens, & prouuer la suffisence d'iceux en les distinguant & comparant diuersement: Les choses externes obiects des sens sont tout prés du corps, ou esloignées; si tous pres, mais qui demeurent dehors c'est l'atouchement s'ils entrent, c'est le goust, s'ils sont plus esloignés & presents en droicte ligne, c'est la veuë, si obliques & par reflexion, c'est l'ouye. On pourroit mieux dire ainsi, que ces cinq sens estants pour le seruice de l'homme entier, aucuns sont entierement pour le corps, sçauoir

le gouſt & l'atouchement, celuy la pour ce qui entre, ceſtuyci pour ce qui demeure dehors. Autres premierement & principalement pour l'ame, la veue & l'ouye: le veue pour l'inuention, l'ouye pour l'acquiſition & communication, & vn au milieu pour les eſprits mitoyens & lieus de l'ame & du corps, qui eſt le fleurer. Plus ils reſpondent aux quatre elements & leurs qualités; l'atouchement à la terre, l'ouye á l'air; le gouſt a l'eaue & humide; le fleurer au feu, la veuë eſt compoſée & a de l'eaue & du feu à cauſe de la ſplendeur de l'œuil. Encores diſent ils, qu'il y a autant de ſens, qu'il y a de chefs & genres de choſes ſenſibles, qui ſont couleur, ſon, odeur, ſaueur, & le cinquieſme, qui n'a point de nom propre, obiect de l'atouchement, qui eſt chaud, froid, aſpre, rabotteux, poli & tant d'autres: Mais lon ſe trompe, car le nombre des ſens n'a point eſté dreſſé par le nombre des choſes ſenſibles, leſquelles ne ſont point cauſe, qu'il y en a autant. Selon ceſte raiſon, il y en auroit beaucoup plus: & vn meſme ſens reçoit pluſieurs diuers chefs d'obiects: & vn meſme obiect eſt apperceu par diuers ſens: dont le chatouillement des aixelles, & le plaiſir de venus, ſont diſtingués des cinq cens, & par aucuns compris en l'attouchement: Mais c'eſt pluſtoſt de ce que l'eſprit n'a peu venir à la cognoiſſance des choſes, que par ces cinq ſens, & que nature luy en a autant baillé, qu'il eſtoit re-

quis pour son bien & sa fin.

4 Comparaison. Au reste la veuë passe tous les autres en promptitude, allant iusques au ciel en vn moment ; car elle agist en l'air peinct de la lumiere sans mouuement : aucun des autres ne peut sans mouuement recepuoir. Or tout mouuement requiert du temps : & combien que tous soient capables de plaisir & douleur, si est ce que l'atouchement peust recepuoir tresgrand douleur, & presque point de plaisir : & le goust au contraire grand plaisir, & presque point de douleur.

5 Foiblesse & incertitude. De la foiblesse & incertitude de nos sens viennent ignorance, erreurs & tout mesconte: Car puis que par leur entremise vient toute cognoissance, s'ils nous faillent au rapport, il n'y a plus que tenir: Mais qui le peust dire & les accuser, qu'ils faillent, puis que par eux on commence a apprendre & cognoistre ? Aucuns ont dict, qu'ils ne faillent iamais; & que quand ils semblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre plustost à toute autre chose, qu'aux sens ; autres ont dict tout au rebours, qu'ils sont tous faux, & qu'ils ne nous peuuent rien apprendre de certain.

6 Tromperie mutuelle de l'esprit & des sens. Or que les sens soient faux ou non, pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le discours, la raison ; & en eschãge sont trompés par elle. Voila quelle belle science & certitude l'homme peust auoir,

quand le dedans & le dehors eſt plain de fauſſeté & de foibleſſe ; & que ces parties principales, outils eſſentiels de la ſcience, ſe trompent l'vn l'autre. Que les ſens trompent & forçent l'entendement, il ſe void es ſens deſquels les vns eſchauffent en furie, autres adouciſſent, autres chatouïllent l'ame. Et pourquoy ceux, qui ſe font ſaigner, inciſer, cauteriſer, deſtournent ils les yeux, ſinon qu'ils ſçauent bien l'authorité grande, que les ſens ont ſur leurs diſcours? La veuë d'vn grand precipice eſtonne celuy qui ſe ſçait bien en lieu aſſeuré, & en fin le ſentiment ne vaincq il pas & renuerſe toutes les belles reſolutions de vertu & de patience? Que auſſi au rebours les ſens ſont pipez par l'entẽdement, il appert, parce que l'ame eſtant agitée de cholere, d'amour, de hayne, & autres paſſions, nos ſens voyẽt & oyẽt les choſes autres, qu'elles ne ſont ; voire quelquesfois nos ſens ſont ſouuent hebetez du tout par les paſſions de l'ame: & ſemble que l'ame retiré au dedans & amuſe les operations des ſens ; l'eſprit empeſche ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui eſt deuant, & ce qu'il voit.

Aux ſens de nature les animaux ont part comme nous, & quelquesfois plus : car aucuns ont l'ouye plus ayguë, que l'homme ; autres la veuë; autres le fleurer; autres le gouſt : & tient on qu'en l'ouye le Cerf tient le premier lieu, & en la veuë l'aigle, au fleurer le chien, au gouſt

7 Les ſens ſont communs a l'homme & aux beſtes.

le singe, en l'attouchement la tortue: toutesfois la preeminence de l'attouchement est donnée a l'homme, qui est de tous les sens le plus brutal. Or si les sens sont les moyens de paruenir a la cognoissance, & les bestes y ont part, voire quelquesfois la meilleure, pourquoy n'auront elles cognoissance?

8 Difficile & dangereux iugement des sens.

Mais les sens ne sont pas seuls outils de la cognoissance, ny les nostres mesmes ne sont pas seuls a consulter & croire. Car si les bestes par leurs sens jugent autrement des choses que nous par les nostres, comme elles font, qui en sera creu? Nostre saliue nettoye & dessesche nos playes, elle tue aussi le serpent, qui sera la vraye qualité de la saliue? dessecher, & nettoyer, ou tuer? Pour bien juger des operations des sens, il faut estre d'accord auec les bestes, mais bien auec nous mesmes; nostre œil pressé & serré voit autrement qu'en son estat ordinaire; l'ouye reserrée reçoit les objects, autrement que ne l'estant: autrement void, oyt, gouste vn enfant, qu'vn homme faict; & cestuy-ci qu'vn vieillard; vn sain qu'vn malade; vn sage qu'vn fol. En vne si grande diuersité & contrarieté, que faut il tenir pour certain? voire un sens dément l'autre, vne peincture semble releuée a la veuë, à la main, elle est platte.

DV VOIR OVYR PARLER

CHAP. XIII.

CE ſont les trois plus riches & excellens joyaux corporels de tous ceux, qui ſont en monſtre; & y a diſpute ſur leurs preeminences. Quant a leurs organes, celuy de la veuë eſt en ſa compoſition & ſa forme admirable, & d'vne beauté viue & eſclatante, pour la grande varieté & ſubtilité de tant de petites pieces, d'ou lon dict, que l'œil eſt vne des parties du corps, qui commencent les premieres a ſe former, & la derniere qui s'acheue. Et pour ceſte meſme cauſe eſt-il ſi delicat, & dict-on ſubject a ſix vingts maladies: puis vient celuy du parler, mais en recompenſe l'ouye a pluſieurs grands aduantages. Pour le ſeruice du corps, la veuë eſt beaucoup plus neceſſaire. Dont il importe bien plus aux beſtes que l'ouye: mais pour l'eſprit l'ouye tient le deſſus. La veuë ſert bien a l'inuëtion des choſes, qui par elle ont eſté preſque toutes deſcouuertes; mais elle ne meine rié a perfection: Dauantage la veuë n'eſt capable, que des choſes corporelles & d'indiuidus, & encores de leur crouſte & ſuperficie ſeulement, c'eſt l'outil des ignorans & imperites, *qui mouentur ad id quod adeſt, quodque præſens eſt.* 1 comparaiſon de ces trois.

L'ouye eſt vn ſens ſpirituel, c'eſt l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des ſçauans & ſpirituels, capable non ſeulement des ſe- 2 Preeminence de l'ouye.

crets & interieurs des indiuidus, a quoy la veuë n'arriue pas, mais encores des especes, & de toutes choses spirituelles & diuines, ausquelles la veuë sert plustost de destourbier que d'ayde; dont y a eu non seulement plusieurs aueugles grands & sçauans, mais d'autres encores qui se sont priuez de veuë a escient, pour mieux philosopher, & nul jamais de sourd. C'est par ou lon entre en la forteresse, & s'en rend on maistre; lon ploye l'esprit en bien ou en mal, tesmoing la femme du Roy Agamemnon, qui fut contenue au deuoir de chasteté au son de la harpe, & Dauid qui par mesme moyen chassoit le mauuais esprits de Saul, & le remettoit en santé, & le joueur de fleutes, qui amolissoit & roidissoit la voix de ce grand orateur Gracchus. Bref la science, la verité, & la vertu n'ont point d'autre entremise, ny d'entrée en l'ame que l'ouye; voyre la Chrestienté enseigne, que la foy & le salut est par l'ouye, & que la veuë y nuit plus qu'elle n'y ayde; Que la foy est la creance des choses, qui ne se voyent; laquelle est acquise par l'ouye: & elle appelle ses apprentifs & nouices auditeurs κατηχουμένους. Encores adjousteray-je ce mot, que l'ouye apporte vn grand secours aux tenebres & aux endormis, afin que par le son ils pouruoyent a leur conseruation. Pour toutes ces raisons, les sages recommandent tant l'ouye, la garder vierge & nette de toute corruption, pour le salut du de-

dans, comme pour la seureté de la ville lon faict garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

La parole est peculierement dõnée a l'homme, present excellent & fort necessaire: Pour le regard de celuy, d'ou elle sort; c'est le truchement & l'image de l'ame, *animi index & speculum*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedans sort dehors, & se met en veuë: toutes choses sortent des tenebres & du secret, viennent en lumiere, l'esprit se faict voir; dont disoit vn ancien a vn enfant, parle affin que je te voye, c'est a dire, ton dedans; comme les vaisseaux se cognoissent s'ils sont rompus, ouuerts ou entiers, plains ou vuides par le son, & les metaux, par la touche, ainsi l'homme par le parler. Pour le regard de celuy qui la reçoit c'est vn maistre puissant & vn regent imperieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maistre, l'agite, l'anime, l'aigrist, l'appaise, l'irrite, le contriste, le resiouist, luy imprime toute telle passion qu'il veut, manie & paistrist l'ame de l'escoutant, & la plie a tout sens, le faict rougir, blaismir, pallir, rire, plourer, trembler de peur, tremousser d'estonnement, forcener de cholere, tressaillir de joye, outrer & transir de passion. Pour le regard de tous, la parolle est la main de l'esprit, par laquelle comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours, & le donne. C'est le grand

3 La force & l'autho rité de la parolle.

entremetteur & courrettier par elle le trafficq se fait *merx à Mercurio*, la paix se traitte, les affaires se maniẽt, les sciences & les biens de l'esprit se debitent & distribuent, c'est le lien & le cyment de la societé humaine (moyennant qu'il soit entendu: car dict vn Ancien, lon est mieux en la compagnie d'vn chien cognu, qu'en celle d'vn homme duquel le langage est incognu, *vt externus alieno non sit hominis vice*) bref l'outil & instrument a toutes choses bonnes & mauuaises, *vita & mors in manibus linguæ*. Il n'ya rien meilleur ny pire que la langue: la langue du sage, c'est la porte d'vn cabinet royal, laquelle s'ouurãt, voyla incontinent mille choses diuerses se representent toutes plus belles l'vne que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produict & faict marcher en belle ordonnance sentences & aphorismes de la Philosophie, similitudes, exemples, histoires beaux mots triez de toutes les mines & threfors vieux & nouueaux, *qui profert de thesauro suo noua & vetera*, qui seruent au reglement des mœurs, de la police & de toutes les parties de la vie & de la mort, ee qu'estant deſployé en son temps & a propos, apporte auec plaisir vne grande beauté & vtilité, *mala aurea in lectis argenteis verba in tempore suo*. La bouche du meschant c'est vn trou puant & pestilentieux, la langue mesdisante, meurtriere de l'honneur d'autruy, c'est vne mer & vniuersité de maux, pire que le fer, le feu,

De la langue bõne & mauuaise.

Prouerbe Salomon.

la poison, la mort, l'ẽfer. *Vniuersitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, vtilis potius infernus quam illa.* Iacob. 3. Eccl. 28.

4 Correspõdence de l'ouye & de la parolle.

Or ces deux, l'ouye & la parole se respondent & rapportent l'vne a l'autre, ont vn grand cousinage ensemble, l'vn n'est rien sans l'autre, cõme aussi par nature, en vn mesme subiect l'vn n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux grandes portes par lesquelles l'ame faict tout son traffic & a intelligence par tout, par ces deux les ames se versent les vnes dedans les autres, comme les vaisseaux en appliquant la bouche de l'vn a l'entrée de l'autre. Que si ces deux portes sont closes comme aux sourds & muets l'esprit demeure solitaire & miserable: l'ouye est la porte pour entrer, par icelle l'esprit reçoit toutes choses de dehors & conçoit comme la femelle: la parolle est la porte pour sortir par icelle l'esprit agitt & produit comme masle. Par la communication de ces deux, comme par le choc & heurt roide des pierres & fers, sort & saille le feu sacré de verité. Car se frottans & limans l'vn contre l'autre, ils se desrouillent se purifient & s'esclarcissent & toute cognoissance vient à perfection: mais l'ouye est la premiere, car il ne peut rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré deuant, dont tout sourd de nature est aussi muet, il faut premierement que l'esprit se meuble & se garnisse par l'ouye, pour puis distri-

buer par la parole, dont le bien & le mal de la parolle, & presque de tout l'homme, depend de l'ouye: qui bien oyt bien parle, & qui mal oyt mal parle. de l'vsage & regle de la parolle cy apres.

L.3.c.43.

VESTEMENS DV CORPS.

Chap. XIIII.

1 IL y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenuë encores par vne grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vestir artificielle & inuentée pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du jour.
1 Car ayant nature suffisamment pourueu par tout toutes les autres creatures, de couuerture, il n'est pas a croire qu'elle aye pirement traitté l'homme, & l'aye laissé seul indigent & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger: & sont des reproches injustes que lon fait a nature comme marastre, ainsi qu'a esté dict cy
e Chap.8. 2 dessus. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vray semblable qu'ils se fussent aduisez de se despouiller & mettre tous nuds, tant a cause de la santé qui eust esté extremement offencée en ce changement, que pour la honte: & toutesfois il se faict & garde par plusieurs nations, & ne faut alleguer que c'est

c'eſt pour cacher les parties honteuſes & contre le froid (ce ſont les deux raiſons pretendues, contre le chaud il n'y a point d'apparence) car nature ne nous a point apprins y auoir des parties honteuſes, c'eſt nous meſmes qui par noſtre faute nous nous le diſons, & nature les a deſia aſſez cachées, mis loin des yeux & couuert, & au pis aller ne faudroit couurir que ces parties là ſeulement, comme font aucuns en ces pays tous nuds, ou d'ordinaire ils ne les couurent pas: & qu'eſt cela que l'homme n'oſant ſe monſtrer nud au monde, luy qui faict le maiſtre, ſe cache ſoubs la deſpouïlle d'autruy, voire s'enpare? Quant au froid & autres neceſſitez particulieres & locales, nous ſçauons que ſoubs meſme air, meſme ciel on va nud & habillé, & nous auons bien la plus delicate partie de nous toute deſcouuerte; dont vn gueux interrogé comme il pouuoit aller ainſi nud en hyuer, reſpondit que nous portons bien la face nuë, que luy eſtoit tout face, & pluſieurs grands alloyent touſiours teſte nue, Maſſiniſſa, Cæſar, Annibal, Seuerus, & y a pluſieurs nations qui viuans tous nuds, auſſi vont a la guerre & combattent tous nuds; le conſeil de Platon pour la ſanté eſt de ne couurir la teſte ny les pieds. Et Varron dict que quand il fuſt ordonné de deſcouurir la teſte en la preſence des Dieux & du Magiſtrat, ce fut plus pour la ſanté, & s'endurcir aux injures du temps, que pour

la reuerence. Au reſte l'inuention des couuers & maiſons contre les injures du ciel & des hommes, eſt bien plus ancienne, plus naturelle & vniuerſelle que des veſtemens, & commune auec pluſieurs beſtes, mais la recherche des alimens marche bien encores deuant. De l'vſage des veſtemens comme des alimens cy apres.

L. 3. en la vertu. de Temperance.

DE L'AME HVMAINE en general.

CHAP. XV.

VOYCI vne matiere difficile ſur toutes, traittée & agitée par les plus ſçauans & ſages, mais auec vne grande diuerſité d'opinions, ſelon les diuerſes nations, religions, profeſſions & raiſons, ſans accord & reſolution certaine. Les principaux poincts ſont de l'origine & de la fin des ames, leur entrée & ſortie des corps, d'ou elles viennent, quand elles y entrent, & ou elles vont quand elles en ſortent, de leur nature, eſtat, action, & s'il y en a pluſieurs en l'homme ou vne ſeule.

De l'origine de l'ame raiſonnable.

I De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps heu tres-grande diſpute & diuerſité d'opinions, entre les Philoſophes & les Theologiens : il y a eu quatre opinions celebres; ſelon la premiere qui eſt des Stociens tenue par Philon Iuif, puis par les Manicheens, elles ſont

extraictes & produictes comme parcelles de la substãce de Dieu, qui les inspire aux corps: La seconde d'Aristote tenue par Tertulien, Apollinaris, les Luciferiens, & autres Chrestiens, dict qu'elles vienent & deriuẽt des ames des parens auec la semence, ainsi que les corps, à la façõ des ames brutales, vegetatiues & sensitiues: La troisiesme des Pythagoriciẽs & Platoniciẽs, tenue par plusieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene & autres Docteurs Chrestiẽs, dict, qu'elles ont esté du commencement toutes crées de Dieu, faictes de rien, & reseruées au ciel, puis enuoyées icy bas, selõ qu'il est besoing, aux corps formez & disposez a les receuoir: La quatriesme receue en la Chrestiẽté, est qu'elles sont créees de Dieu & iususes aux corps preparés, tellemẽt que sa creatiõ & infusiõ se fasseen mesme instãt. Ces quatre opiniõs sont affirmatiues: car il y en à vne cinquiesme plus retenue qui ne definist riẽ, & se cõtẽte de dire que cest vne chose secrette & incogneue aux hõmes, de laquelle opiniõ ont esté SS. Augustin, Gregoire de Nice & autres: qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatiues, plus vrayssẽblables que les deux premieres.

2 Son siege & instrumens.

Le siege de l'ame raisonnable, *vbi sedet pro tribunali*, c'est le cerueau & non pas le cœur, cõm' auant Platon & Hypocrates, lon auoit pensé cõmunemẽt, car le cœur ha sentimẽt & n'est capable de sapiẽce. Or le cerueau qui est beaucoup

pl°grād en l'hōme qu'a to°autres animaux pour eſtre bien faict & diſpoſé, afin que l'ame raiſonnable agiſſe bien ; doibt approcher de la forme d'vn nauire, & n'eſtre poinct rond, ny par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand ſoit moins vitieux; compoſé de ſubſtance & de parties ſubtiles, delicates, & deliees, bien joinctes & vnies ſans ſeparation ny entre-deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois ſont au milieu rangez de front & collateraux entr'eux, & derriere ceux, tirant au derrier de la teſte; le quatrieſme ſeul, auquel ſe faict la preparation & conjonction des eſprits vitaux, pour eſtre puis faicts animaux, & portez aux trois creux de deuant, auſquels l'ame raiſonnable faict & exerce ſes facultez : qui ſont trois, entendement, memoire, imagination, leſquelles ne s'exercent point ſeparement & diſtinctement, chacune en chaſcun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont penſé. Mais communement & par enſemble toutes trois en tous trois & chaſcun d'eux, a la façon des ſens externes qui ſont doubles, & ont deux creux, en chaſcun deſquels le ſens s'exerce tout entier: d'ou vient que celuy qui eſt bleſſé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralitique, ne laiſſe pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit ſi chaſcune faculte auoit ſon creux a part.

Aucuns ont penſé que l'ame raiſonable

n'estoit poinct organique, & n'auoit besoin pour faire ses functions d'aucun instrument corporel, pensant par la bien prouuer l'immortalité de l'ame: mais sans entrer en vn labyrinthe de discours, l'experience oculaire & ordinaire dement ceste opinion, & conuainq du contraire: car lon sçait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnent de mesmes & esgalement, ains auec tresgrande diuersité: & vn mesme homme aussi change, & en vn temps raisonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn estat & certaine disposition qu'en vn autre, tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en sante. Vn mesme en vn temps preuaudra en jugement, & sera foible en imagination: d'ou peuuent venir toutes ces diuersitez & changemens sinon de l'organe & instrument changeant d'estat? Et d'ou vient que l'yurognerie, la morsure du chien enragé, vne fieure ardente, vn coup en teste, vne fumée montant de l'estomach, & autres accidens feront culbutter, & renuerseront entierement le jugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voire contraindront l'ame de desloger du corps? Ces accidens purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer a ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels estans detraquez & desbauchez, l'ame ne peut bien & reglément agir, & estans par trop for-

si l'ame raisonnable est organique.

cés & violentez est contrainct de s'absenter & s'en aller. Au reste se seruir d'instrument ne prejudicie point a l'immortalité, car Dieu s'en sert bien, & y accommode ses actions: & comme selon la diuersité de l'air, region & climat, Dieu produict hommes fort diuers en esprit & suffisance naturelle; car en Grece & en Italie, il les produict bien plus ingenieux qu'en Moscouie & Tartarie : aussi l'esprit selon la diuersité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable c'est le cerueau & le temperament d'iceluy, duquel nous auons a parler.

4 Du temperament du cerueau & des facultez de l'ame.

Temperament est la mixtion & proportion des quatre premieres qualitez chaud, froid, sec, & humide, ou bien vne cinquiesme & comme l'harmonie resultante de ces quatre. or du temperament du cerueau vient & depend tout l'estat & l'action de l'ame raisonnable: mais ce qui cause & apporte vne grande misere a l'homme, est que les trois facultez de l'ame raisonnable, entendement, memoire, imagination, requierent & s'exercent par temperamens contraires. Le temperament de l'entendement est sec, d'ou vient que les aduancez en aage preualent en entendement par dessus les jeunes, d'autant que le cerueau s'essuye & s'asseche tousiours plus: aussi les melancholiques secs, les affligez, indigens, & qui sont a jeun (car la tristesse & le

Distinctiõ & contrarieté.

Entendement, sec, vieillesse, mydi.

jeusne dessèiche), sont prudens & ingenieux, *splendor siccus animus sapientissimus : vexatio dat intellectum.* Et les bestes de temperament plus sec comme fourmis, abeilles, elephans sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) & les meridionaux, secs & moderez en chaleur interne du cerueau, a cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'ou vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité acquise par le dormir de la nuict, plus propre a la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux: l'entens icy vne humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aërée, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme se void aux peinctures faictes en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'ou vient que les Phrenetiques, Maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poësie, diuination, & qu'elle est forte en la jeunesse & adolescence (les Poëtes & Prophetes ont fleuri en ceste aage) & aux lieux mitoyens entre Septentrion & midy.

Memoire humide, enfance, septentrion.

Imagination, chaud adolescence.

De la diuersité des temperamens il aduient que l'on peut estre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que

Comme raisonne des temperamens.

qui eſt excellent en l'vne des trois, eſt foible es autres. Que les temperamens de la memoire & l'entendement ſoyent fort differens & contraires, cela eſt clair, comme le ſec & l'humide: de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres il ne le ſemble pas tant, car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec & l'humide: & toutesfois l'experience monſtre que les excellens en l'imagination ſont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux: mais cela vient que la chaleur grande qui ſert a l'imagination, conſomme & l'humidité qui ſert a la memoire, & la ſubtilité des eſprits & figures, qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert a l'entendement, & ainſi eſt contraire & deſtruict les autres deux.

5 Trois ſeuls temperamens & facultez de l'ame.

De tout cecy il eſt euident qu'il n'y à que trois principaux temperamens, qui ſeruent & facent agir l'ame raiſonnable, & diſtinguent les eſprits, ſçauoir le chaut, le ſec & l'humide: le froid ne vaut a rien, n'eſt poinct actif & ne ſert qu'a empeſcher tous les mouuements & fonctions de l'ame: & quand il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert a l'entendement, que les froids de cerueau, comme les melancoliques & les meridionaux, ſont prudés, ſages ingenieux, là le froid ſe prend non ſimplement, mais pour vne grande moderation de chaleur: car il n'y a rien plus contraire

à l'entendement & sageſſe, que la grande chaleur, laquelle au cõtraire ſert à l'imagination: & ſelon les trois temperamens il y a trois facultés de l'ame raiſonnable: mais comme les temperamens, auſſi les facultés reçoiuent diuers degrés ſubdiuiſions & diſtinctions. 6 Subdiuiſiõ des trois facultez.

Il y a trois principaux offices & differences d'entendement, inferer, diſtinguer, eſlire: les ſciences qui appartiennent à l'entendemẽt ſont la Theologie ſcholaſtique, la Theorique de medecine, la Dialectique, la Philoſophie Naturelle & Morale. Il y a trois ſortes de differences de memoire, Recepuoir & perdre facilement les figures, Recepuoir facilement & difficilement perdre: difficilement recepuoir & facilement perdre: les ſciences de la memoire ſont la Grammaire, Theorique de iuriſprudence & Theologie poſitiue, Coſmographie, Arithmetique. de l'ame raiſonnable. Entẽdement. Memoire. Imagination.

De l'imagination y a pluſieurs differences & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement: à elle apartienent proprement les inuentions, les faceties & brocards, les poinctes & ſubtilités, les fictiõs & mẽſonges, les figures & comparaiſons, la proprieté netteté, elegãce, gentilleſſe. Parquoy appartiennent à elle la poëſie, l'eloquence, muſique & generalement tout ce qui conſiſte en figure, correſpondance, harmonie, & proportion. 7 Proprietes & actions des facultez auec l'ordre d'agir.

De tout cecy appert que la viuacité, ſubtilité promptitude, & ce que le commun appelle eſ-

prit, est à l'imagination chaude: La solidité, maturité, verité est àl'entẽdemẽt sec: L'imaginatiõ est actiue, bruyante; c'est elle qui remue tout & met tous les autres en besongne; L'entendemẽt est action morne & sombre, la memoire est purement passiue, & voicy commẽt: l'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes par le seruice des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun; puis les represente, si elle veust, à l'entendement, qui les considere, examine, cuit & iuge: puis elle mesme les met en depost & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier, pour derechef quand besoin sera les en tirer & extraire (ce que lon appelle reminiscence) ou bien si elle veust les recommande à la memoire, auant les presenter à l'entendement. Parquoy recueillir, representer àl'entendemẽt, mettre en la memoire, & les extraire, sont tous œuures de l'imagination. Et ainsi á elle appartient le sens cõmun, la reminiscẽce, & ne sont point puissances separees d'elle, comm' aucuns veulent, pour faire plus de trois facultés de l'ame raisonnable.

8 Comparaison des facultés de l'ame en preeminence & dignités.

Le vulgaire, qui ne iuge iamais bien, estime & faict plus de feste de la memoire, que des deux autres; pource qu'elle en compte fort, à plus de monstre & faict plus de bruict en public: & pense il que pour auoir bonne memoire lon est fort sçauant, & estime plus la science que la sagesse, c'est toutesfois la moindre des trois, qui

peuſt eſtre auec la folie & l'impertinãce : mais treſrarement elle excelle auec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamens ſont contraires. De ceſt erreur populaire eſt venue la mauuaiſe inſtructiõ de la ieuneſſe, qui ſe voit par tout. Ils ſont touſiours apres à luy faire apprendre par cœur (ainſi parlent ils) ce que les liures diſent, à fin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne ſe ſoucient de luy reueiller & eſguiſer l'entendement, & former le iugement, pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultés naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes. Auſſi voyons nous que les plus ſcauants qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, & que le mõde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauent rien. Par l'aduis de tous les ſages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente & principale piece du harnois. Si elle ioue bien, tout va bien & l'hõme eſt ſage, & au rebours ſi elle ſe meſconte, tout va de trauers. en ſecond lieu eſt l'imagination, la memoire eſt la derniere.

Voyés l. 3 c. 14.

Toutes ces differences s'entendront, peuſt eſtre, encore mieux par ceſte ſimilitude qui eſt vne peincture ou imitation de l'ame raiſonnable. En toute court de iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des iuges, auquel y a peu de bruict mais grande action, car ſans s'eſmouuoir & agiter, ils iugent, decident,

9 Image des trois facultés de l'ame.

ordonent, determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement plus haute partie de l'ame: Le ſecond des aduocats & procureurs, auquel y a grande agitation & bruict ſans action : car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner, ſeulement ſecouer les affaires, c'eſt la peincture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreſte iamais, non pas pour le dormir profond; & faict vn bruict au cerueau comm' vn pot qui boult, mais qui ne reſoult & n'arreſte rien. Le troiſieſme & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la cour, ou n'y a bruict ny action, c'eſt vne pure paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui repreſente bien la memoire.

11 L'ame eſt de ſoy ſcauante.

L'ame qui eſt la nature & la forme de tout animal, eſt de ſoy toute ſcauante ſans eſtre apprinſe; & ne faut point à produire ce qu'elle ſcait, & bien exercer ſes functions, comm'il faut, ſi elle n'eſt empeſchee, & movennant que ſes inſtruments ſoient bien diſpoſés; dont à eſté bien & vrayement dict par les Sages, que nature eſt ſage, ſçauante, induſtrieuſe, & rend habile à toutes choſes, ce qui eſt aiſé à monſtrer par inductiõ. L'ame vegetatiue de ſoy ſans inſtructiõ, forme le corps en la matrice tant excellẽment, puis le nourriſt & le faict croiſtre, attirant la viande; la retenant & cuyſant, & reiettãt les excremens, elle r'engendre & refaict les parties qui defaillent, ce ſont choſes qui ſe voient aux plãtes, beſtes, & en l'homme. La ſenſitiue de ſoy

sans instruction faict aux bestes & en l'homme remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, trotter, secouer, tetter, demener les leures, plorer, rire. La raisonnable de mesmes, non selon l'opinion de Platon, par reminiscence de ce qu'elle sçauoit auant entrer au corps, comme si ell' estoit plus aagée que le corps: ny selon Aristote par reception & acquisition venant de dehors par les sens, estant de soy vne carte blanche & vuide: mais de soy & sans instruction imagine, entend, retient, raisonne, & discourt. Et pour ce que ceste proposition semble plus difficile à croire de la raisonnable que des autres, elle se prouue premierement par le dire des plus grands philosophes, qui tous ont dict que les semences des grandes vertus & sciences, estoiẽt esparses naturellement en l'ame: Puis par raison tiree de l'experience, les bestes raisonnent discourent, font plusieurs choses de prudence & d'entendement, comm' il a esté bien prouué cy dessus. Ce qu' aduouant mesmes Aristote à rendu la nature des bestes plus excellente que l'humaine, laquelle il faict vuide & ignorante du tout: mais les ignorants appellent cela instinct naturel, qui ne sont que des mots en l'air, car apres ils ne sçauent declarer qu'est-ce qu'instinct naturel: les hommes melancholiques, maniaques, phrentiques & attaincts de certaines maladies qu'ypocrates appelle diuines sans l'auoir apprins parlent latin, font des vers,

Empedocles, Hypocrate Galen.

Academie, Philo-ludé.,

Chap. 8. art. 5.

discoûrent prudemment & hautement, deuinẽt les choſes ſecrettes& à venir (leſquelles choſes les ſots ignorans attribueront au diable ou eſprit familier) bien qu'ils fuſſent auparauãt idiots & ruſtiques, & qui depuis ſont retournés tels apres la guariſon. Item y a des enfans qui bien toſt apres eſtre nays, ont parlé, comme ceux qui ſont venus de parens viels: d'ou ont ils aprins& tiré tout cela, tant les beſtes que les hommes?

11 Et non par le benefice des ſens.

Si toute ſcience venoit, comme veut Ariſtote, des ſens, il s'enſuiuroit que ceux, qui ont les ſens plus entiers & plus vifs, ſeroient plus ingenieux & plus ſçauans; & ſe voit le contraire ſouuent, qu'ils ont l'eſprit plus lourd & ſont plus mal habiles, & pluſieurs ſe ſont priués a eſcient de l'vſage d'iceux, afin que l'ame fiſt mieux & plus librement ſes affaires. Et ſeroit choſe honteuſe & abſurde, que l'ame tant haute & diuine queſtat ſon bien des choſes ſi viles & caduques, comme les ſens: car c'eſt au rebours que les ſens ont tout de l'ame, & ſans elle ne ſont & ne peuuent rien: & puis en fin que peuuent apperceuoir les ſens ſinon les accidents& ſuperficies des choſes? Car les natures, formes, les threſors & ſecrets de nature, nullement.

12 Obiectiõ & ſa reſponſe.

Mais on demandera pourquoy donc ces choſes ne ſe font elles touſiours par l'ame? Pour quoy ne faict elle en tout temps ſes propres fonctions, & que plus foiblement & plus mal

elle les faict en vn temps qu'autre? L'ame raisonnable agist plus foiblement en la ieunesse qu'en la vieillesse : & au contraire la vegetatiue forte & vigoureuse en la ieunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peust refaire les dents tombees comm' en la ieunesse. La raisonnable faict en certaines maladies ce qu'elle ne peust en santé, & au rebours en santé ce qu'elle ne peust en maladie. A quoy pour tout la responce (touchée cy dessus) est que les instrumens desquels, l'ame a besoin pour agir, ne sont ny ne peuuent touiours estre disposées comm' il faut, pour exercer toutes functions, & faire tous effects, voire ils sont contraires & s'entr'empechent, & pour le dire plus court & plus clairement, c'est que le temperament du cerueau, duquel a esté tant parlé cy dessus, par lequel & selon lequel l'ame agit, est diuers & changeant, & estant bon pour vne fonction d'ame, est contraire a l'autre : estant chaud & humide en la ieunesse est bon pour la vegetatiue, & mal pour la raisonnable, & au cõtraire froit & sec en la vieillesse, est bon pour la raisonnable, mal pour la vegetatiue: Par maladie ardente fort eschaufé & subtiisé est propre à l'inuention & diuination, mais impropre à maturité & solidité de jugement & sagesse.

De l'vnité & singularité ou pluralité des ames 13

De l. vaisc.

pluralité des ames.

en l'homme les opinions & raisons sont fort diuerses entre les Sages. Qu'il y en aye trois essentiellement distinctes, c'est l'opinion des AEgiptiens, & d'aucuns Grecs comme Platoniciens, Mais c'est chose estrange qu'vne mesme chose aye plusieurs formes essentielles. Que les ames soient singulieres & à chacun homme la siene: c'est l'opinion de plusieurs, contre laquelle lon dict qu'il faudroit ou qu'elle fust toute mortelle, ou bien en partie mortelle en la vegetatiue & sensitiue, & en partie immortelle en la raisonnable, & ainsi seroit diuisible. Qu'il n'y en aye qu'vne seule raisonnable generalement de tous hommes, c'est l'opinion des Arabes, venue de Themistius grec, mais refutee par plusieurs: La plus commune opinion est qu'il n'y en à en chacun hõme qu'vne en substance, cause de la vie & de toutes les actions: laquelle est toute en tout, & toute en chasque partie: mais elle est garnie & enrichie d'vn tresgrand nombre de diuerses facultés & puissances, merueilleusement differentes, voire contraires les vnes aux autres, selon la diuersité des vaisseaux & instruments ou elle est retenue, & des obiects qui luy sont proposés. Elle exerce l'ame sensitiue & raisonnable au cerueau, la vitale & irascible au cœur, la naturelle vegetatiue & concupiscible au foye, la genitale aux genitoires, ce sont les principales & capitales, ne plus ne moins que le soleil vn en son essence, despartant ses rayons en diuers endroicts

droicts eſchauſe en vn lieu, eſclaire en vn autre, fond la cire, ſeiche la terre, blanchiſt la neige, nourriſt la peau, diſſippe les nuées, tariſt les eſtãgs; mais quand & comment: ſi toute entiere & en vn coup, ou ſi ſucceſſiuement elle arriue au corps, c'eſt vne queſtion. La commune opinion venue d'Ariſtote eſt que l'ame vegetatiue & ſenſitiue qui eſt toute materielle & corporelle, eſt en la ſemence, & auec elle deſcendue des parents; laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy faict, arriue la raiſonnable de dehors; & que pour cela il n'y a deux ni trois ames, ny enſemble ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrompt la vegetatiue par l'arriuee de la ſenſitiue, ny la ſenſitiue par l'arriuée de la raiſonable: Ce n'eſt qu'vne qui ſe faict, s'acheue, & ſe parfaict auec le temps & par degrés, comme la forme artificielle de l'homme, qui ſe peindroit par pieces l'vne apres l'autre, la teſte, puis la gorge, le ventre &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere auec toutes ſes facultés en vn coup, ſçauoir lors que le corps eſt tout organizé, formé & tout acheué d'eſtre faict, & qu'auparauant n'y a eu aucune ame, mais ſeulement vne vertu & energie naturelle, forme eſſentielle de la ſemence, laquelle agiſſant par les eſprits qui ſont en ladicte ſemence, comme par inſtruments, forme & baſtiſt le corps, & agence tous les membres: ce qu'eſtant faict ceſte energie s'eſuanouiſt & ſe perd, & par ainſi la ſemence ceſſe d'eſtre ſe-

14 Quand & comment l'ame eſt au corps.

mẽce, perdant sa forme par l'arriuée d'vn autre plus noble qui est l'ame humaine: laquelle faict que ce qui estoit semence, est maintenant homme.

16 Immortalité de l'ame.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus vniuersellement, religieusement, & plausiblemẽt receuë par tout le monde (i'entends d'vne externe & publique profession, non d'vne interne, serieuse & vraye creance, dequoy sera palé cy apres) la plus vtilement creuë, la plus foiblement prouuée & establie par raisons & moiens humains. Il semble y auoir vne inclination & disposition de nature à la croire, car l'homme desire naturellement allonger & perpetuer son estre, d'où vient aussi ce grand & furieux soin & amour de nostre posterité & succession. Puis deux choses seruent à la faire valoir & rendre plausible, l'vne est l'esperance de gloire & reputation, & le desir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il est, a vn merueilleux credit au monde: l'autre est l'impression, que les vices qui se desrobent de la veuë & cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la diuine, qui les chastiera, voire apres la mort.

l. 2. c. 5.

DES PARTIES DE L'AME *humaine: & premierement*

DE L'ENTENDEMENT

plus haulte & noble partie d'icelle, imagination, raison, discours, esprit, iugement, volonté, de la verité, & de l'inuention.

CHAP. XVI.

C'EST vn fons d'obscurité plein de creux & de cachots, vn labirynthe, vn abisme confus & bien entortillé, que ceſt esprit humain: c'est l'œconomie de ceſte grande & haute partie intellectuelle de l'ame, ou y a tant de pieces, facultés, actions, & mouuements diuers, dont y a aussi tant de noms, & s'y tournent tant de difficultés, obiections, & de doubtes.

I Distinction des pieces de l'entendement.

Ceſt entendement (ainsi l'appellerons nous d'vn nõ general) *intellectus, mens, νοῦς* est vn subiect general, ouuert, & disposé a recepuoir & embrasser toutes choses, comme la matiere premiere, & le miroir toutes formes, *intellectus est omnia*. Il est capable d'entendre toutes choses, mais soy mesme, ou point (tesmoin vne si grande & preique infinie diuersité d'opinions d'icelluy, de doubtes & obiectiõs qui croissent tous les iours) ou bien sombremẽt indirectement, & par reflexion de la cognoissance des choses à soy mesmes, par laquelle il sent & cognoist qu'il entẽd, & a puissance & faculté d'entendre; c'est la ma-

niere que les esprits se cognoissẽt eux mesmes.

Son premier office qui est de receuoir simplement, & apprehender les images & especes des choses, qui est vne passion & impression en l'ame, causee par l'object & presence d'icelles, c'est imagination & apprehension.

2 La force & puissance de paistrir, traitter & agiter, cuire & digerer les choses receuës par l'imagination, c'est raison, λόγος

3 L'actiõ & l'office, ou exercice de ceste force & puissance qui est d'assembler, cõioindre, separer diuiser les choses receuës, & y en adiouster encores d'autres c'est discours, ratiocination λογισμος, διανοια quasi διὰ νόος

4 La facilité, subtile, & alaigre promptitude à faire toutes ces choses, & penetrer auant en icelles, s'appelle Esprit, *ingenium*; dont les ingenieux, aigus, subtils, pointus, c'est tout vn.

5 La repetition, & ceste action de ruminer, recuire, repasser par l'estamine de la raison, & encores plus elabourer, pour en faire vne resolution plus solide, c'est le iugement.

6 L'effect en fin de l'entendement, c'est la cognoissance, intelligence, resolution.

7 L'action qui suit ceste cognoissance & resolution, qui est à s'estẽdre, pousser, & aduancer a là chose cogneuë, c'est volonté, *Intellectus extensus & promotus.*

8 Parquoy toutes ces choses, entendement, Imagination, raison, discours, esprit, iugement, intel-

ligence, volonté sont vne mesme en essence, mais toutes diuerses en actiõ, tesmoin qu'vn est excellent en l'vne d'icelles, & foible en l'autre: souuent qui excelle en esprit & subtilité, est moindre en iugement & solidité.

2 Description generalle de l'esprit à son auantage.

Ie n'empesche pas que lon ne chante les louanges & grandeurs de l'esprit humain, de sa capacite, viuacité, viteſſe: ie consents que lon l'appelle image de Dieu viue, vn degoust de l'immortelle substance, vne fluxion de la diuinité, vn esclair celeste, auquel Dieu a donné la raison comm' vn timon animé pour le mouuoir auec reigle & mesure, & que ce soit vn instrument d'vne complette harmonie, que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir il luy à tourné les racines vers le ciel, afin qu'il eust touſiours sa veuë vers le lieu de sa naissance, Bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'esprit. si lon mõte iusques la, lon monte au dessus du ciel: ce sont tous mots plausibles dont retentissent les escholes & les chaires.

3 Son desauantage.

Mais ie desire qu'apres tout cela, lon vienne à bien sonder & estudier à cognoistre ceſt esprit, car nous trouuerõs qu'apres tout, c'est & à soy & à autruy vn tresdãgereux outil, vn furet qui est à craindre, vn petit brouillon & trouble feste, vn esmerillon facheux & importun, & qui comm' vn affrõteur & ioueur de passe passe, sous ombre de quelque gentil mouuemẽt subtil & gaillard,

forge, inuente & cause tous les maux du monde; & n'y en a que par luy.

4 Diuersité & distinction des esprits.

Il y a beaucoup plus grande diuersité d'esprits que de corps, aussi y a il plus grand chãp, plus de pieces & plus de façon: nous en pouuons faire trois classes, dont chascune a encores plusieurs degrés: en celle d'embas sont les petits, foibles & comme brutaux, tous voisins des bestes, soit que cela aduiẽne de la premiere trempe, c'est à dire de la semence & temperament du cerueau trop froid & humide, comm' entre les bestes les poissons sont infimes, ou pour n'auoir esté aucunement remués & reueillés, mais abandonnés à la rouille & stupidité: de ceux la n'en faut faire mise ny recepte, & ne s'en peust dresser ny établir vne compagnie constante. Car ils ne peuuẽt pas seulement suffire pour eux mesmes en leur particulier, & faut qu'ils soient tousiours en la tutelle d'autruy, c'est le commun & bas peuple, *qui vigilans stertit; mortua cui vita est; prope iam viuo atque videnti*, qui ne se sent, ne se iuge. En celle d'enhaut sont les grands & tres-rares esprits plustost demons qu'hommes communs, esprits bien nés, forts & vigoureux: De ceux icy ne s'en pourroit bastir en tous les sieclesvne republique entiere. En celle du milieu sont tous les mediocres, qui sont en infinité de degrés: de ceux cy est composé presque tout le mõde (de ceste distinctiõ & autres cy apres pl° au long) Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de c'est esprit, autant diffici-

Voyés cecy mieux au chap. 39.

e 39.

le a cognoistre, comm' vn visage a peindre au vif lequel sans cesse se remueroit. 5 Descri-

Premierement c'est vn agent perpetuel, l'es- ption par tituliere
prit ne peust estre sans agir, il se forge plustost Agét per-
des subiects faux & fantastiques, se pippant à petuel.
son escient, & allant contre sa propre creance, que d'estre sans agir. Cõme les terres oysifues si elles sont grasses & fertiles foisonnent en mille sortes d'herbes sauuages & inutiles, & les faut assubiectir à certaines semẽces, & les femmes seules produisent des amas & pieces de chair informes, ainsi l'esprit si lõ ne l'occupe à certain subiect, il se desbande & se iete dedans le vague des imaginations, & n'est folie ny resuerie qu'il ne produise; s'il n'a de but estabi, il se perd & s'esgare; car estre par tout, c'est n'estre en aucũ lieu: l'agitation est vrayement la vie de l'esprit & sa grace, mais elle doibt venir d'ailleurs que de soy: s'il va tout seul il ne faict que trainer & languir, & ne doit estre violenté: car ceste trop grande contention d'esprit trop bandé, tendu, & pressé le rompt & le trouble.

Il est aussi vniuersel qui se mesle par tout, il n'a 6 vniuersel.
point de subiet ny de ressort limité; il n'y a chose ou il ne puisse iouer son roolle, aussi bien aux subiects vains & de neant, cõm' aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouuõs entẽdre que ceux que nous n'entendõs: car recognoistre que lon ne le peust entẽdre ny penetrer au de dãs, & qu'il faut demourer au bort & a l'escorce, c'est

tres-beau traict de jugement, la science voire la verité peuuent loger chez nous sans jugemẽt, & le jugement sans elles, voire recognoistre son ignorãce, cet vn beau tesmoignage de jugemẽt.

7 Prompt & soudain.

Tiercement, il est prompt & soudain courant en vn moment d'vn bout du monde à l'autre, sans arrest, sans repos, s'agitant, penetrant & percant par tout, *Nobilis & inquieta mens homini data est : nunquam se tenet; spargitur vaga, quietis impatiens, nouitate rerum latissima. non mirum, ex illo cœlesti spiritu descendit, cœlestium autem natura semper in motu est.* Ceste si grande soudaineté & viteſſe, ceste pointe & agilité est d'vne part admirable & des plus grandes merueilles, qui soyent en l'esprit, mais c'est d'ailleurs chose tres-dangereuse, vne grande disposition & propension a la folie, & manie, comme se dira tantost.

Pour ces trois conditions, d'agent perpetuel sans repos, vniuersel, si prompt & soudain, il a esté estimé immortel, & auoir en soy quelque marque & estincelle de diuinité.

8 Son actiõ est quester.

Or son actiõ est touſiours queſter, fureter, tournoyer sans ceſſe cõm' affamé de sçauoir, enquerir & rechercher, ainsi appelle Homere les hommes ἀλφησταί. Il n'y a point de fin en nos inquisitions: les pourſuites de l'esprit humain sont sans terme, sans forme: son alimẽt est doubte, ambiguité; c'est vn mouuemẽt perpetuel sans arrest & sans but: le monde est vn' eschole d'in-

quisition; l'agitation & la chasse est proprement de nostre gibbier: prendre ou faillir a la prinse c'est autre chose.

Mais il agist & poursuit ses entreprinses temerairement & desreiglement sans ordre & sans mesure: c'est vn outil vagabond, muable, diuers, contournable: c'est vn instrument de plomb & de cire; il plie, s'allonge, s'accorde a tout, plus souple, plus facile que l'eau, que l'air, *Flexibilis, omni humore obsequentior, & vt spiritus qui omni materia facilior vt tenuior*, C'est le soulier de Theramenés bon a tous pieds: il ne reste que la suffisance de le sçauoir cõtourner; il va tousiours, & de tort, & de trauers, auec le mensonge comm' auec la verité. Il se donne beau jeu & trouue raison apparante par tout, tesmoing que ce qui est impie, iniuste, abominable en vn lieu, est pieté, justice, & honeur ailleurs, & ne se sçauroit nõmer vne loy, coustume, creance receue ou reiettée generallement par tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parens vieils, communication des femmes, condamnés en vn lieu, legitimes en d'autres: Platon refusa la robe brodée & perfumée que luy offreist Dionisius, disant estre homme & ne se vouloir vestir en femme, Aristippus l'accepta, disant que l'acoustrement ne peut corrompre vn chaste courage: Diogenes lauant ses chous & le voyant passer luy dict, si tu sçauois viure

9 Ce qu'il faict temerairement.

de choux tu ne ferois la cour à vn tyran, Aristipus luy respond, si tu sçauois viure auec les Rois tu ne lauerois pas des choux. On preschoit Solon de ne plorer point la mort de son fils, car c'estoient larmes inutiles & impuissantes, c'est pour cela dict-il qu'elles sont plus iustes & que i'ay raison de plorer. La femme de Socrates redoubloit son dueil, de ce que les juges le faisoient mourir iniustement, comment, feist il, aymerois tu mieux, que ce fust justement? Il n'y à aucun bien, dict vn sage, sinon celuy à la perte duquel lon est preparé, *in æquo enim est dolor amissæ rei & timor amittendæ.* Au rebours, dict l'autre, nous serrons & embrassons le bien d'autant plus estroit & auec plus d'affection, que nous le voyons moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Vn philosophe Cynique demandoit à Antigonus vne dragme d'argent; ce n'est pas present de Roy, respondist il: donne moy donc vn talent, dict le philosophe; ce n'est pas present pour vn Cynique. Quelqu'vn disoit d'vn Roy de Sparte fort clement & debonnaire, Il est fort bon, car il l'est mesmes aux mechants: comment seroit il bon, dict l'autre, puis qu'il n'est pas mauuais aux meschants? Voila comme la raison humaine est à tous visages: vn glaiue double, vn baston à deux bouts, *ogni medaglia ha il suo riuerso*: Il n'y à raison qui n'en aye vne contraire, dict la plus saine & plus seure philosophie: ce qui se monstreroit par tout

qui voudroit. Or ceſte grande volubilité & flexibilité vient de pluſieurs cauſes, de la perpetuelle alteration & mouuement du corps, qui jamais n'eſt deux fois en la vie en meſme eſtat; Des obiects qui ſont infinis, de l'air meſmes & ſerenité du ciel,

Tales ſunt hominum mentes quali pater ipſe
Iuppiter auctifera luſtrauit lampade terras,

& de toutes choſes externes: Internement, des ſecouſſes & branſles que l'ame ſe donne elle meſme par ſon agitation, & meuë par ſes propres paſſions; auſſi qu'elle regarde les choſes par diuers viſages, car tout ce qui eſt au monde ha diuers luſtres & diuerſes conſiderations, c'eſt vn pot à deux anſes, diſoit, Epictete, il euſt mieux dict à pluſieurs.

Il aduient de la qu'il s'empeſtre en ſa beſoigne, comme les vers de ſoye, il s'embarraſſe. car comm'il penſe remarquer de loing ie ne ſçay quelle apparence de clarté & verité imaginaire, & y veut courir, voicy tant de difficultés qui luy trauerſent la voye, tant de nouuelles queſtes l'eſgarent & l'enyurent. 10 Dont il s'empeſtre.

Sa fin à laquelle il viſe eſt double, l'vne plus commune & naturelle eſt la verité ou tend ſa queſte & ſa pourſuitte. Il n'eſt 11 Sa fin eſt.

La verité laquelle il ne peut acquerir ny trouuer.

desir plus naturel, que le desir de cognoistre la verité. Nous essayons tous les moyens que nous pensons y pouuoir seruir: mais enfin tous noz efforts sont courts, car la verité n'est pas vn aqueſt, ny chose qui se laisse prendre & manier, & encores moins posseder a l'esprit humain. Elle loge dedans le sein de Dieu, c'est la son giſte & sa retraicte: l'homme ne sçait & n'entend rien a droict, au pur & au vray cõm'il faut, tournoyant touſiours & taſtonnant a l'entour des apparences, qui se trouuent par tout auſſi bien au faux qu'au vray: nous sommes nais a queſter la verité : la posseder appartient a vne plus haute & grande puiſſance. Ce n'est pas a qui mettra dedans : mais a qui faira de plus belles courses. Quand il aduiendroit que quelque verité se rencontraſt entre ses mains, ce seroit par haſard, il ne la sçauroit tenir, posseder, ny diſtinguer du menſonge. Les erreurs se reçoiuent en noſtre ame, par meſme voye & conduicte que la verité, l'esprit n'a pas de quoy les diſtinguer & choiſir: autant peuſt faire le ſot celuy qui dict vray, comme celuy qui dict faux: les moyens qu'il employe pour la deſcouurir, ſont raiſon & experience, tous deux tres-foibles, incertains, diuers, ondoyans. Le plus grand argument de la verité, c'est le general conſentement du monde. Or le nombre des fols ſurpaſſe de beaucoup celuy des ſages: & puis comment est on paruenu a ce cõ-

Voyez ſus c. 9. art. 8.

sentement, que par contagion & applaudissement, donné sans jugement & cognoissance de cause, mais a la suitte de quelques vns, qui ont commencé la danse?

12 Et l'inuention.

L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieuse est l'inuention, à laquelle il tend cõm'au plus haut point d'honeur, pour se monstrer & faire valoir. c'est ce qui est plus estimé & semble estre vne image de diuinité. De ceste suffisance d'inuenter sont produicts les ouurages qui ont raui tout le monde en admiration: & s'ils ont esté auec vtilité publique, ils ont deïfié leurs autheurs. Ceux qui ont esté en subtilité seule sans vtilité, ont esté en la peinture, statuaire, architecture, perspectiue, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Appelles, la statue de Memnon, le cheual d'Airain, la colombe de bois d'Archytas, la Sphære de Sapor Roy de Perse, & tant d'autres. Or l'art & l'inuention semble non seulement imiter nature: mais la passer, & ce non seulement en particulier & indiuidu (car il ne se trouue point de corps d'homme ou beste en nature si vniuersellement bien faict, comm'il se peut representer par les ouuriers) mais encore plusieurs choses se font par art, qui ne se font point par nature: j'entends outre les compositions & mixtions, qui est le vray gibbier & le propre subject de l'art, tesmoing les extractions & distillations des eaux & des huilles faictes de sim-

Louange de l'inuention.

ples, ce que nature ne faict point : mais en tout cela il n'y à pas lieu de si grãde admiration que lon penſe ; & à proprement & loyalement parler, il n'y à point d'inuentiõ que celle que Dieu reuele: car celles que nous eſtimons & appellons telles, ne ſont qu'obſeruations des choſes naturelles, argumentations & coucluſions tirées d'icelles, comme la peincture & l'optique des ombres, les orloges ſolaires des ombres des arbres, l'Imprimerie des marques & ſeaux des pierres precieuſes.

13 9. L'eſprit eſt treſdangereus.

De tout cela il eſt ayſé à voir combien l'eſprit humain eſt temeraire & dangereux, meſmement s'il eſt vif & vigoreux : car eſtant ſi remuants, ſi libre & vniuerſel, & faiſant ſes remuemens ſi deſregleement, vſant ſi hardiment de ſa liberté par tout, ſans s'aſſeruir à rien, il vient à ſecouër ayſeement les opinions communes & toutes regles, par leſquelles lon le veut brider & contraindre, comm' vne iniuſte tyrannie: Entreprendra d'examiner tout, & juger la pluſpart des choſes plauſiblement receuës du monde, ridicules & abſurdes, trouuant par tout de l'apparance, paſſera par deſſus tout: & ce faiſant il eſt à craindre qu'il s'eſgare & ſe perde : & de faict nous voyons que ceux qui ont quelque viuacité extraordinaire, & quelque rare excellence, comme ceux qui ſont au plus haut eſtage de la moyenne claſſe cy deſſus dite, ſont le pl° ſouuẽt deſreglés & en opinions

Voyez ſur c. 8. ſur la foy.

& en meurs. Il y en a biẽ peu à qui lon ſe puiſſe fier de leur cõduicte propre, & qui puiſſent ſans temerité voguer en la liberté de leurs jugemens au dela les opiniõs communes. C'eſt miracle de trouuer vn grand & vif eſprit bien reiglé & moderé, c'eſt vn treſdãgereux glaiue qui ne le ſçait bien conduire. & d'où viennent tous les deſordres, reuoltes, hereſies & troubles au mõde que de la? *Magni errores non niſi ex magnis ingenijs: nihil ſapientiæ odioſius acumine nimio.* Sans doubte celuy ha meilleur temps, plus longue vie, eſt plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Repub. dict Thucidide, qui ha l'eſprit mediocre, voire au deſſoubs la mediocrite, que qui l'ha tant eleué & tranſcendant, qui ne ſert qu'a ſe donner du torment & aux autres. De grandes amitiés naiſſent les grãdes inimitiés, des ſantes vigoreuſes les mortelles maladies: auſſi det rares & vifues agitatiõs de nos ames les plus excellentes manies & plus detraquées. La ſageſſe & la folie ſont fort voiſines. Il n'y à qu'vn demy tour de l'vne à l'autre: cela ſe voit aux actiõs des hommes inſenſés. La philoſophie nous apprend que la melancholie eſt propre à tous les deux. De quoy ſe faict la ſubtile folie que de la plus ſubtile ſageſſe? C'eſt pourquoy, dit Ariſtote il n'y à point de grand eſprit ſans quelque meſlange de folie, & Platon qu'en vain vn eſprit raſſis & ſain frape aux portes de la Poëſie. C'eſt en ce ſens que les ſages & plº braues Poëtes ont

approuué de folier & sortir des gonds quelque fois, *Insanire iucundum est ; dulce desipere in loco : non potest grande & sublime quiquam nisi mota mens, & quandiu apud se est.*

14 Parquoy le faut brider & retenir.

C'est pourquoy on ha heu bonne raison de luy donner des barrieres estroittes: on le bride & le garrotte de religions, loix, coustumes, sciences, præceptes, menaces, promesses mortelles & immortelles, encores voit on que par sa desbauche il franchist tout, il eschappe a tout, tant il est de natute reuesche, fier, opiniastre, dont le faut mener par artifice: l'on ne l'aura pas de force, *Natura contumax est animus humanus, in contrarium atq; arduum nitens, sequiturq; facilius quam ducitur, vt generosi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il est bien plus seur de le mettre en tutelle, & le coucher que le laisser aller a sa poste : car s'il n'est bien nay, bien fort & bien reglé, comme ceux de la plus haute classe qu'auons dict cy-dessus, ou bien foible, mol, & mousse, comme ceux de la plus basse marche, certes il se perdra en la liberté de ses jugemens: parquoy il y a besoing d'estre retenu, plus besoing de plomb que d'aisles, de bride que d'esperon : A quoy principalement ont regardé les grands legislateurs & fondateurs d'estats : les peuples fort mediocrement spirituels viuent en plus de repos que les ingenieux. Il y a heu plus de troubles & seditions en dix ans, en la seule ville de Florance, qu'en cinq

Senec.

cinq cens ans aux païs des Souysses & Grisons: & en particulier les hommes d'vne commune suffisance sont plus gens de bien, meilleurs citoyens, sont plus souples, & font plus volontiers joug aux loix, aux superieurs, à la raison, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuuent demourer en leur peau: l'affinement des esprits n'est pas l'assagissement.

L'esprit ha ses maladies, ses deffauts & ses tares aussi bien que le corps, & beaucoup plus, & plus dangereux, & plus incurables: mais pour les cognoistre il les faut distinguer; les vns sont accidentaux & qui luy arriuent d'ailleurs; nous en pouuons remarquer trois causes; la disposition du corps, car les maladies corporelles qui alterent le temperament, alterent aussi tout manifestement l'esprit & le jugement: ou bien la substance du cerueau & des organes de l'ame raisonable est mal composée, soit des la premiere conformation, comm' en ceux qui ont la teste mal faicte, toute ronde, ou trop petite, ou par accident de heurt ou blessure. 15 Deffauts de l'esprit. Accidentaux prouenants de trois causes. Du corps.

La seconde est la contagion vniuerselle des opinions populaires & erronées receuës au monde, de laquelle l'esprit preuenu & attainct, ou qui pis est, abbreuué & coiffé de quelques opinions fantasques, va touſiours & juge selon cela, sans regarder plus auãt ou reculer en arriere: or to⁹ les esprits n'on pas assez de force & vigueur pour se garantir & sauuer d'vn tel deluge. Du mõde.

Des paſſions. La troiſieſme beaucoup plus voiſine eſt la maladie & corruption de la volonté, & la force des paſſions, c'eſt vn monde renuerſé: la volonté eſt née pour ſuyure l'entendement cõme ſon guide, ſon flambeau: mais eſtant corrompue & ſaiſie par la force des paſſions, force auſſi & corrompt l'entendement, & c'eſt d'où vient la plus-part des faux jugemens; l'enuie, la malice, la haine, l'amour, la crainćte nous font regarder, juger & prendre les choſes toutes autres & tout autrement qu'il ne faut, dont lon crie tant (juger ſans paſſion) de la vient que lon obſcurciſt les belles & genereuſes actions d'autruy par des viles interpretations; lon controuue des cauſes, occaſions & intentions mauuaiſes ou vaines, c'eſt vn grãd vice & preuue d'vne nature maligne, & jugement bien malade, il n'y à pas grande ſubtilité ny ſuffiſance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'enuie qu'ils portent à la gloire d'autruy, ou qu'ils jugent des autres ſelõ eux, ou bien qu'ils ont le gouſt alteré & la veuë ſi troublée qu'ils ne peuuent conceuoir la ſplendeur de la vertu en ſa pureté naïfue. De ceſte meſme cauſe & ſource, vient que nous faiſons valoir les vertus & les vices d'autruy, & les eſtendons plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des conſequences & concluſions generales: s'il eſt amy tout luy ſied bien, ſes vices meſmes ſeront vertus; s'il eſt ennemy ou particulier, ou de party contraire, il n'y à rien de

bon. Tellement que nous faisons honte à nostre jugement, pour assouuir nos passions : mais cecy va bien encores plus loing, car la plusparт des impietés, heresies, erreurs en la creance & religion, si nous y regardons bien, est née de la mauuaise & corrompue volonté, d'vne passion violente & volupté, qui puis attire à soy l'entendement mesmes, *sedit populus manducare & bibere, &c. quod vult non quod est credit, qui cupit errare*, tellement que ce qui se faisoit au commencement auec quelque scrupule & doubte, à esté puis tenu & maintenu pour vne verité & reuelation du ciel : ce qui estoit seulement en la sensualité à prins place au plus haut de l'entendement : ce qui n'estoit que passion & volupté, à esté faict creance religieuse & article de foy, tant est forte & dangereuse la cõtagion des facultés de l'ame entr'elles. Voila trois causes externes des fautes & mescõtes de l'esprit, jugemẽt & entendemẽt humain; le corps mesmemẽt la teste malade ou blessée, ou mal faicte: le monde auec ses opinions anticipées & suppositions; le mauuais estat des autres facultés de l'ame raisonable, qui luy sont toutes inferieures. Les premiers defaillans sont pitoyables & aucuns d'iceux sont, curables les autres non : les seconds sont excusables & pardonables : les troisiesmes sont accusables & punissables, qui souffrent vn tel desordre chez eux, que ceux qui deuoient receuoir la loy, entreprennent de la donner.

Exod. 32. 2. paralip. 15. 3. regum 15. Augnst. lib. 2. de ciuit. Dei.

16 Naturels. Il y à d'autres deffauts qui luy ſont plus naturels & internes, car ils naiſſent de luy & dedans luy : le plus grand & la racine de tous les autres eſt l'orgueil & la preſomption, (premiere & originelle faute du monde, peſte de tout eſprit, & cauſe de tous maux) par laquelle lon eſt tant content de ſoy, lon ne veut ceder à autruy, lon deſdaigne ſes aduis, lon ſe repoſe en ſes opinions, & lon entreprend de juger & condamner les autres, & encores celles que lon n'entend pas. Lon dict bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye faict, eſt du jugement, car chaſcun ſe contente du ſien, & en penſe auoir aſſes. Or ceſte maladie vient de la meſcognoiſſance de ſoy ; nous ne ſentons jamais aſſes au vray la foibleſſe de noſtre eſprit: ainſi la plus grande maladie de l'eſprit c'eſt l'ignorance, non pas des arts & ſciences & de ce qui eſt dedans les liures, mais de ſoy-meſmes, à cauſe dequoy ce premier liure à eſté faict.

DE LA MEMOIRE,
CHAP. XVII.

LA memoire eſt ſouuẽt prinſe par le vulgaire pour le ſens & entendemẽt, mais ceſt à tort: car & par raiſon comm' à eſté dict, & par experience l'excellẽce de l'vn eſt ordinairemẽt auec la foibleſſe de l'autre. c'eſt à la verité vne faculté fort vtile pour le monde, mais elle eſt de beaucoup au deſſoubs de l'entẽdement, & eſt de tou-

tes les parties de l'ame la plus delicate & plus fresle. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux negotiateurs, aux ambitieux de parler (car le magasin de la memoire est volontiers plus plein & forny que celuy de l'inuentiõ, or qui n'ẽ ha, demoure court, & faut qu'il en forge & parle de soy) & aux mẽteurs, *mendacem oportet esse memorem*. Le deffaut de memoire est vtile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offences. La mediocrité est suffisante par tout.

DE L'IMAGINATION & opinion.

CHAP. XVIII.

L'Imagination est vne tres-puissante chose, c'est celle qui faict tout le bruict, l'esclate: le remuëment du monde vient d'elle (cõme nous auons dit cy dessus estre la faculté de l'ame, seule, ou bien la plus actiue & remuante) Ses effets sont merueilleux & estranges: elle agist nõ seulement en son corps & son ame propre, mais encores en celle d'autruy: & produict effets cõtraires. Elle faict rougir, pallir, trẽbler tremousser, tressuer, ce sont les moindres & plus doux: elle oste la puissance & l'vsage des parties genitales, voire lors qu'il en est plus besoing, & que l'on y est plus aspre, non seulement à soy-mesmes mais à autruy, tesmoing les liaisons dont le mõde est plein, qui sont pour la plupart impressions de l'apprehension & de la craincte: Et au

I Effects de l'imagination. ch. 15. art. 8.

contraire sans effort, sans object & en songe elle assouist les amoureux desirs, faict changer de sexe, tesmoing Lucius Cossitius, que Pline dict auoir veu estre changé de femme en homme le jour de ses nopces, & tant d'autres: marque honteusement voire tue & auorte le fruit dedans le ventre, faict perdre la parole, & la donne à qui ne l'a jamais heuë, cõm' au fils de Cresus; oste le mouuement, sentiment, respiration. Voila au corps. Elle faict perdre le sens, la cognoissance, le jugement, fait deuenir fol & insensé, tesmoin Gallus Vibius, qui pour auoir trop bandé son esprit à comprendre l'essence & les mouuemens de la folie, disloca & desnoua son jugement si qu'il ne le peut remettre: faict deuiner les choses secrettes & à venir, & cause les enthousiasmes, les predictions & merueilleuses inuentions, & rauit en extase; reallement tue & faict mourir, tesmoing celuy à qui lon desbãda les yeux pour luy lire sa grace, & fust trouué roide mort sur l'eschafaut. Bref c'est d'elle que vient la pluspart des choses que le vulgaire appelle miracles, visiõs, enchantemens. Ce n'est point le diable ny l'esprit, comm' il pense, mais c'est l'effaict de l'imagination ou de celle de l'agent qui faict telles choses, ou du patient & spectateur qui pense voir ce qu'il ne void point.

En ceste partie se tient & loge l'opinion, qui est vn vain & leger, crud & imparfaict jugemẽt des choses, tiré & puisé des sens exterieurs, &

du bruict commun & vulgaire, s'arreſtant & tenant bon en l'imagination, & n'arriuant iamais juſques à l'entendement, pour y eſtre examiné, cuict & elaboré, & en eſtre faict raiſon: qui eſt vn vray, entier & ſolide jugement des choſes, dont elle eſt inconſtante, incertaine, volage, trompeuſe, vn tres-mauuais & dangereux guide, & qui faict teſte à la raiſon, de laquelle ell' eſt vn' ombre & image, mais vaine & fauſe: ell' eſt mere de tous maux, cõfuſions de ſordres: d'elle viennent toutes paſſions & les troubles; c'eſt le guide des fols, des ſots, du vulgaire, comme la raiſon des Sages & habiles.

Ce n'eſt pas la verité ny le naturel des choſes qui nous remuë, & agite ainſi l'ame, c'eſt l'opinion ſelon vn dire ancien: les hommes ſont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choſes, non par les choſes meſmes, *opinione ſæpius quam re laboramus: plura ſunt quæ nos tenẽt quam quæ præmunt.* La verité & l'eſtre des choſes, n'ẽtre ny ne loge chez nous de ſoy-meſme, de ſa propre force & authorité: s'il eſtoit ainſi, toutes choſes ſeroient receuës de tous, toutes pareilles & de meſme façon, ſauf peu plus, peu moings, tous ſeroient de meſme creance: & la verité qui n'eſt iamais qu'vne & vniforme, ſeroit embraſſée de tout le monde; Or Il y à ſi grande diuerſité, voire contrarieté d'opinions par le monde, & n'y à choſe aucu-

3 Le monde eſt mené par opinion.

ne de laquelle tous ſoient generalement d'accord, pas meſmes les ſçauans & les mieux nais: qui monſtre que les choſes entrent en nous par compoſition, ſe rendent à noſtre mercy & deuotion, & logét chez nous comm' il nous plaiſt, ſelon l'humeur & la trempe de noſtr' ame. Ce que ie crois, ie ne puis faire croire à mõ compagnon: mais qui plus eſt, ce que ie crois aujourd'huy ſi fermement, ie ne puis reſpondre que ie le croiray encores ainſi demain; voire il eſt certain que ie le trouueray & jugeray tout autre & autremét vn' autrefois. Certes les choſes prennent en nous telle place, tel gouſt & couleur, que nous leur en donnons, & telle qu'elle eſt la conſtitution interne de l'ame, *omnia mũda mundis, immunda immundis.* Comme les accouſtremens nous eſchauffent non de leur chaleur, mais de la noſtre qu'ils conſeruent, comm'auſſi ils nourriſſent la froideur de la neige & de la glace, nous les eſchauffons permierement de noſtre chaleur, & puis en recompenſe il nous conſeruent la noſtre.

4 Preſque toutes les opinions que nous auons, nous ne les auons que par authorité; nous croyons, jugeons, agiſſons, viuons, & mourons à credit, ſelon que l'vſage public nous apprend: & faiſons bien, car nous ſommes trop-foibles pour iuger & choiſir de nous meſmes: mais les ſages ne font pas ainſi, comme ſera dict.

l. 2. c. 1. & 3.

VOLONTE.

CHAP. XIX.

Preeminence & importãce de la volonté : comparaison d'icelle auec l'entendement.

LA volonté est vne grande piece, de tresgrand importance, & doibt l'homme estudier sur tout à la bien reigler, car d'icelle depẽd presque tout son estat & son bien : elle seule est vrayement nostre & en nostre puissance, tout le reste, entendement, memoire, imagination nous peust estre osté, alteré, troublé par mille accidents, & non la volonté. Secondement c'est elle qui entraine & emporte l'homme tout entier: qui à donné sa volonté n'est plus à soy; & n'a plus rien de propre. Tiercement c'est celle qui nous rend & nous denomme bons ou meschans, qui nous donne la trempe & la teincture: comme de tous les biens qui sont en l'homme. La preud'hommie est le premier & principal, & qui de loin passe la science, l'habilité; aussi faut il dire que la volonté ou loge la bonté & vertu est la plus excellente de toutes: & de faict pour entendre & sçauoir les belles bonnes, & honnestes choses, ou meschantes & deshonnestes, l'homme n'est bon ny meschant, honeste ny deshoneste, mais pour les vouloir, & aymer : l'entẽdement à bien d'autres præeminences, car il est à la volonté comme le mary à la femme, le guide & flambeau au voyager, mais en celles icy il ce-

de à la volonté.

2 La vraye difference de ces facultés eſt en ce que par l'entendement les choſes entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, concepuoir, comprẽdre, vrays offices d'iceluy : & y entrent non entieres & telles qu'elles ſont, mais a la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes ſe racourciſſent & abaiſſent aucunement par ceſte entree, comme l'Occean n'entre tout entier en la mer Mediterranee, mais à la proportion de l'emboucheure du deſtroit de Gibaltar. Par la volonté au contraire, l'ame ſort hors de ſoy & va ſe loger & viure ailleurs en la choſe aimee, en laquelle elle ſe transforme, & en porte le nom, le tiltre & la liuree, eſtãt appellee vertueuſe, vitieuſe, ſpirituelle, charnelle, dont s'enſuit que la volonté s'anoblit aymant les choſes dignes & hautes, s'auilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme ſelon le party & mary qu'elle prend.

3 L'experience nous apprend que trois choſes eſguiſent noſtre volonté; la difficulté, la rareté, & l'abſence, ou bien crainte de perdre la choſe; comme les trois contraires la relaſchent, l'aiſance, l'abondance ou ſatieté, & l'aſſiduelle preſence & iouyſſance aſſeuree: les trois premiers donnent prix aux choſes, les autres trois engendrent meſpris : noſtre volonté s'eſguyſe par le contraſte, ſe deſpite contre le deſiny. Au rebours

noſtre appetit meſpriſe & outrepaſſe ce qui luy eſt en main, pour courir à ce qu'il n'a pas, *quod licet ingratum eſt, quod non licet acrius urit*, voire cela ſe voit en toutes ſortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipſo quo debet fugare periculo, creſcit*. Tellement que les deux extremités la faulte & l'abondance, le deſir & la iouyſſance, nous mettent en meſme peine: cela faict que les choſes ne ſont pas eſtimees iuſtement comm' il faut, & que nul prophete en ſon pays.

Comment il faut mener & reigler ſa volonté ſe dira cy apres. 1 2 c 2. 1r 3. c. 6.

PASSIONS ET AFFECTIONS.

ADVERTISSEMENT.

LA matiere des paſſions de l'eſprit eſt treſgrande & plantureuſe, tient vn grand lieu en ceſte doctrine de ſageſſe: à les ſçauoir bien cognoiſtre & diſtinguer, ce qui ſe fera maintenant en ce liure: aux remedes de les brider, regir & moderer generaux, c'eſt pour le ſecond liure: aux remedes particulieres d'vne chaſcune au troiſieſme liure, ſuyuant la methode de ce liure miſe au preface. or pour en auoir icy la cognoiſſance nous en parlerons premierement en general en ce chapitre, puis particulierement de chaſcune aux chapitres ſuyuants: Et n'ay point

1. 2. c 6. & 7. 1. 3 es uertus de force & temperance.

veu qui les deſpeigne plus naïfuement & richement que le ſieur du Vair en ſes petits liurets moraux, deſquels ie me ſuis fort ſeruy en ceſte matiere paſſionee.

DES PASSIONS EN general.

CHAP. XX.

1 Deſcription de paſſion. PASSION eſt vn mouuement violent de l'ame en ſa partie ſenſitiue, lequel ſe faict ou pour ſuyure ce que l'ame penſe luy eſtre bon, ou pour fuyr ce qu'elle penſe luy eſtre mauuais.

2 Mais il eſt requis de bien ſçauoir comment ſe font ces mouuements, & comment ils naiſſent & s'eſchauffent en nous; ce que lon peuſt repreſenter par diuers moiens & comparaiſons, premierement pour le regard de leur eſmotion & impetuoſité: L'ame qui n'eſt qu'vne au corps, a pluſieurs & treſdiuerſes puiſſances, ſelon les diuers vaiſſeaux ou elle eſt retenue, inſtruments deſquels elle ſe ſert, & obiects qui luy ſont propoſés. Or quand les parties, ou elle eſt encloſe, ne la retienent & occupent qu'a proportion de leur capacité, & ſelon qu'il eſt neceſſaire pour leur droict vſage, ſes effects ſont doux, benins & bien reiglés: mais quand au contraire ſes parties prennent plus de mouuemẽt & de chaleur qu'il

'ne leur en faut, elles s'alterent & deuiennent dommageables; comme les raions du soleil, qui vaguans à leur naturelle liberté eschaufent doucement & tiedement; s'ils sont recueillis & remis aux creux d'vn miroir ardent, brullent & consomment ce qu'ils auoient accoustumé de nourrir & viuifier. Au reste elles ont diuers degrés en leur force & esmotion, & sont en ce distinguees par plus & moins; les mediocres se laissent gouster & digerer, s'expriment par parolles & par larmes, les grandes & extremes estonnent toute l'ame, l'accablent & luy empeschent la liberté de ses actions, *cura leues loquuntur, ingentes stupent.*

3 De leur vice & desreiglement.

Secondement pour le regard du vice, desreiglement & iniustice qui est en ses passions, nous pouuons à peu pres comparer l'homme à une republique: & l'estat de l'ame à vn estat royal, au quel le souuerain pour le gouuernement de tant de peuples a des magistrats, ausquels pour l'exercice de leurs charges il donne loix & reiglemens, se reseruant la cognoissance des plus grands & importants accidents. De cest ordre depend la paix & prosperité de l'estat: au contraire si les magistrats qui sont comme mitoyés entre le prince & le peuple, se laissent tromper par facilité, ou corrompre par faueur, & que sans deferer à leur souuerain & aux loix par luy establies, ils employent leur authorité à l'execution des affaires, ils rempliſſent tout de desor-

dre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souuerain, qui a sous soy vne puissance estimatiue & imaginatiue comm' vn magistrat, pour cognoistre & iuger par le rapport des sens, de toutes choses qui se presenteront, & mouuoir nos affections pour l'execution de ses iugements. Pour sa conduicte & reiglement en l'exercice de sa charge, la loy & lumiere de nature luy à esté donnée: & puis il a moyen en tout doubte de recourir au conseil de son superieur & souuerain, l'entendemẽt: Voila lordre de son estre heureux, mais le malheur est, que ceste puissance qui est au dessous de l'entendement, & au dessus des sens, à laquelle appartient le premier iugement des choses, se laisse la plus part du temps corrompre ou tromper, dont elle iuge mal & temerairement, puis elle manie & remue nos affections mal a propos, & nous remplist de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrompt ceste puissance, ce sont premieremeut les sens, lesquels ne comprenent pas la vraye & interne nature des choses, mais seulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choses, auec quelque recommandation fauorable, & quasi vn preiugé de leurs qualités, selon qu'ils les trouuent plaisants & agreables à leur particulier, & non vtiles & neceſſaires au bien vniuersel de l'hõme: Puis s'y mesle le iugement souuent faux & indiscret du vulgaire. De ces deux faux aduis & rapports des

sens & du vulgaire, se forme en l'ame vne incō- Opinion.
sideree opinion, que nous prenons des choses, qu'elles sont bonnes ou mauuaises, vtiles ou dommageables, à suyure ou fuyr: qui est certainement vne tresdangereuse guide, & temeraire maistresse: car aussi tost qu'elle est conceuë, sans plus rien deferer au discours & à l'entendement, elle s'empare de nostre imagination, & comme dedans vne citadelle, y tient fort contre la droicte raison, puis elle descend en nostre cœur, & remue nos affections, auec des mouuements violents d'esperance, de craincte, de tristesse, de plaisir; Bref faict sousleuer tous les fols & seditieux de l'ame, qui sont les passions.

Ie veux encores declarer la mesme chose, par vn' autre similitude de la police militaire. Les sēs sont & sentinelles de l'ame, veillans pour sa cōseruation, & messagers ou courriers, pour seruir de ministres & instruments à l'entendement, partie souueraine de l'ame: Et pour ce faire ils ont receu puissance d'apperceuoir les choses, en tirer les formes, & les embrasser ou reietter, selon qu'elles leur semblent agreables ou fascheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature: Or en exerçant leur charge, ils se doiuent contenter de recognoistre, & donner aduis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuer les haultes & fortes puissances, & par ce moyen mettre tout en allarme & confusion. Ainsi qu'en vn' armee souuent les sentinelles, pour ne sçauoir pas le

desseing du chefqui commande, peuuent estre trompés, & prendre pour secours les ennemys desguisés, qui viennent à eux, ou pour ennemys ceux qui viennent à leur secours : aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison, sont souuent deceus par l'apparence, & iugent pour amy ce qui nous est ennemy. Quand sur ce pensement & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuer la puissance concupiscible & l'irascible, ils font vne sedition & vn tumulte en nostre ame, pendant lequella raison n'y est point ouye, ny l'entendement obey.

4 Distinction des passions selon l'obiect & le subiect. Bu la concupiscible sex 3. de bien & 3. de mal.

Voyons maintenant leurs regiments, leurs rangs, genres, & especes. Toute passion s'esment sur l'apparence & opinion ou d'vn bien ou d'vn mal : si d'vn bien, & que l'ame le considere tel tout simplement, ce mouuement s'appelle amour : S'il est present & dont l'ame iouysse en soy mesme, il s'appelle plaisir & ioye : s'il est à venir, s'appelle desir : si d'vn mal, comme tel simplement, c'est haine ; s'il est present, en nous mesmes, c'est tristesse & douleur ; si en autruy, c'est pitié ; s'il est à venir, c'est craincte. Et celles cy qui naissent en nous par l'obiect du mal apparant, que nous fuyons & abhorrons, descendent plus auant en nostre cœur, & s'en leuent plus difficillement. Voyla la premiere bande des seditieux qui troublent le repos de nostre ame, scauoir en la partie concupiscible ; desquels en-

cores que les effects soient tres-dangereux, si ne sont ils pas si violents, que de ceux qui les suyuent: Car ces premiers mouuements la, formés en ceste partie, par l'obiect qui se presente, passent incontinent en la partie irascible, c'est à dire, en c'est endroict, ou l'ame cherche les moiens d'obtenir ou esuiter ce qui luy semble bon ou mauuais. Et lors tout ainsi comm' vne rouë qui est desia esbranlee, venant à recepuoir vn nouueau mouuement, tourne de grande viteſſe, aussi l'ame desia esmeuë de la premiere apprehension, adiouſtant vn second effort au premier, se manie auec beaucoup plus de violence qu'au parauant, & sousleue des passions bien plus puissantes & plus difficilles à dompter; d'autant qu'elles sont doubles, & ia accouplees aux premieres, se liant & soustenant les vnes les autres, par vn mutuel consentement, car les premieres passions qui se formẽt sur l'obiect du biẽ apparant, entrant en consideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'espoir ou le desespoir. Celles qui se forment sur l'obiect du mal à venir, font naistre ou la peur, ou au contraire l'audace: du mal present, la cholere, & le courrous: lesquelles passions sont estrangement violentes, & renuersent entierement la raison, qu'elles trouuent desia esbranslée. Voila les principaux vents d'ou naissent les tempestes de nostr' ame: & la cauerne d'ou ils sortent, n'est que l'opinion (qui est ordinairement fauce, va-

En l'irascibie cinq 2 du bien & 3 du mal.

gue, incertaine, contraire à nature, verité, raison, certitude) que lon a, que les choses qui se presentent à nous, sont bõnes ou mauuaises: car les ayant apprehẽdées telles, nous les recherchons ou fuions auec vehemence, ce sont nos passions.

DES PASSIONS EN particulier.

ADVERTISSEMENT

I.3. aux vertus de force & temperance.

Il sera traitté de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, misere, iniustice, & laideur, qui est en elles, affin de les cognoistre & apprendre à les iustement hayr. Les aduis pour s'en garder seront aux liures suyuãts; ce sont les deux parties du medecin, declarer la maladie, & donner les remedes; voicy les maladies de l'esprit. Au reste nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparant, qui sont amour & ses especes, desir, espoir, desespoir, ioye; & puis toutes celles qui regardent le mal, qui sont plusieurs cholere, hayne, enuie, ialousie, vengeance, cruauté, craincte, tristesse, compassion.

DE L'AMOVR EN GENERAL

CHAP. XXI.

Distinction de l'amour & comparaison.

LA PREMIERE maistresse & capitale de toutes passions est l'amour; qui est de diuers subiects, & de diuerses sortes & degrés; il y en a trois principaux, ausquels tous se rapportent (nous parlons du vitieux & passionné, car du vertueux, qui est amitié, charité, dilection, sera parlé en la vertu de la iustice;) sçauoir l'ambitiõ ou superbe, qui est l'amour de grandeur & honneur; l'auarice, amour des biens; & l'amour voluptueux & charnel. Voila les trois goulphes & precipices, dou peu de gens se sauuent, les trois pestes & corruptions de tout ce qu'auons en maniement, esprit, corps, & biens; les armeures de trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde; Ce sont à la verité trois puissances, les plus communes & vniuerselles passions; dont l'Apostre à party en ces trois tout ce qui est au monde, *quicquid est in mundõ, est concupiscentia oculorũ, aut carnis, aut superbia vitæ*. L'ambition comme spirituelle, est plus noble & hautaine que les autres: L'amour voluptueux comme plus naturel & vniuersel (car mesmes aux bestes ou les autres ne se trouuent point) il est plus violent, & moins vitieux, ie dis violent tout simplement, car quelquesfois l'ambition l'emporte, mais ceſt vne maladie particuliere, l'auarice est la plus sotte & maladiue de toutes.

DE L'AMBITION.

CHAP. XXII.

1 Description.

L'AMBITION (qui est vne fain d'honeur & de gloire, vn desir glouton, & excessif de grandeur) est vne bien douce passion, qui se coule aisement es esprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons deuoir embrasser le bien, & entre les biens nous estimons l'honeur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force: l'ambitieux veust estre le premier, iamais ne regarde derriere, mais tousiours deuant, à ceux qui le precedent: & luy est plus grief d'en laisser passer vn deuant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non respicit.* Ell' est double, l'vne de gloire & honeur, l'autre de grandeur & commandement; celle la est vtile au monde, & en certain sens permise, comm' il sera dit, ceste cy pernicieuse.

Senec.

2 Est naturelle.

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous: il y a vn prouerbe qui dict, que nature se contente de peu, & vn autre tout contraire, que nature n'est iamais saoule n'y contente, tousiours desire, veust mõter: & s'enrichir & ne va point seulement le pas, mais court à bride abbatue, & se rue à la grandeur & a la gloire, *Natura nostra imperii est auida, & ad implendam cupiditatẽ præceps.* Et de force qu'ils courẽt, sou-

uent se rompent le col, cõme tant de grands hõmes à la veille & sur le point d'entrer & iouyr de la grandeur qui leur auoit tant couſté; C'eſt vne paſſion naturelle, treſpuiſſante, & en fin qui nous laiſſe bien tart, dont quelqu'vn l'appelle la chemiſe de l'ame, car c'eſt le dernier vice duquel elle ſe deſpouille. *Etiam ſapientibus cupido gloriæ nouiſſima exuitur.* Tacit.

3 Sa force & primauté.

L'ambition, comme c'eſt la plus forte & puiſſante paſſion qui ſoit, auſſi eſt elle la plus noble & hautaine; ſa force & puiſſance ſe monſtre en ce qu'elle maiſtriſe & ſurmonte toutes autres choſes, & les plus fortes du monde, toutes autres paſſions & cupidités, meſmes celle de l'amour, qui sẽble toutesfois cõteſter de la primauté auec ceſte cy. Comme nous voyõs en tous les grands Alexandre, Scipion, Pompee, & tant d'autes, qui ont courageuſement refuſé de toucher les plus belles dames, qui eſtoiẽt en leur puiſſance, bruſlant au reſte d'ambition, voire ceſte victoire de l'amour, ſeruoit a leur ambition, ſur tout en Ceſar: car iamais homme ne fuſt plus adoné aux plaiſirs amoureux, & de tout ſexe, & de toutes ſortes, teſmoins tant d'exploits, & a Rome, & aux païs eſtrangers, ny auſſi plus ſoigneux & curieux de ſa perſonne: toutesfois l'ambition l'emportoit touſiours, iamais les plaiſirs amoureux ne luy firẽt perdre vne heure de tẽps qu'il pouuoit emploier á ſon agrandiſſement: l'ambition regẽtoit en luy ſouuerainemẽt, & le

Surmontant l'amour.

poſſedoit plainement. Nous trouuõs au rebours qu'en Marc Anthoine & autres, la force de l'amour à faict oublier le ſoin & la conduicte des affaires. Mais quand toutes deux ſeroient en eſgalle balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, diſent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en eſt poſſedé, voire que la ſanté en depend: Mais au contraire il ſemble que l'ambition eſt plus forte, à cauſe qu'elle eſt toute ſpirituelle. Et de ce que l'amour tiẽt auſſi au corps, ell' en eſt plus foible, car elle eſt ſubiecte à ſatieté, & puis eſt capable de remedes corporels, naturels, & eſtranges, comme l'experience le mõſtre de pluſieurs qui par diuers moyens ont adoucy, voire eſteint l'ardeur & la force de ceſte paſſion; Mais l'ambitiõ n'eſt capable de ſatieté, voire elle s'eſguiſe par la iouiſſance, & n'y a remede pour l'eſteindre, eſtant toute en l'ame meſmes & en la raiſon

4 Le ſoin de ſa vie. Elle vainq auſſi l'amour non ſeulement de ſa ſanté, de ſõ repos, (car la gloire & le repos ſont choſes qui ne peuuent loger enſemble) mais encores de ſa propre vie, comme monſtra Agrippina mere de Neron, laquelle deſirant & conſultant pour faire ſon fils Empereur, & ayant entendu qu'il le ſeroit, mais qu'il luy couſteroit la vie, reſpondiſt le vray mot d'ambition *Occidat modo imperet.*

5 Les loix. Tiercement l'ambition force toutes les loix, & la conſcience meſmes, diſants les docteurs de

l'ãbition, qu'il faut estre par tout hõme de bien, & perpetuellement obeyr aux loix, sauf au point de regner, qui seul merite dispense, estant vn si friant morceau, qu'il vaut bien que lon en rompe son ieusne, *si violandum est ius, regnandi causa violandum est, in cæteris pietatem colas.* n.l.

6 La religion

Elle foule & mespriſe encores la reuerẽce, & le respect de la religiõ, tesmoin Hieroboam, Mahumet, qui ne se soucie, & permet toute religiõ, mais qu'il regne : & tous les Heresiarches, qui ont mieux aimé estre chefs de part en erreur & menterie, auec mille desordres, qu'estre disciples de verité: Dõt à dit l'Apostre, que ceux qui se laissent embabouïner à ceste passion & cupidité, font naufrage & s'esgarent de la foy, & s'embarrassent en diuerses peines.

7 Force la nature.

Bref elle force & emporte les propres loix de nature; les meurtres des parents, enfants, freres, sont venus de la; tesmoin Absalon, Abimelech, Athalias, Romul°, Seï roy des Perses, qui tua sõ pere & son frere, Soliman Turc ses deux freres: ainsi riẽ ne peust resister à la force de l'ambition elle met tout par terre, aussi est elle hautaine ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges.

8 Est passion hautaine.

Ambition n'est pas vice ny passion de petits compagnons, nv de petits & cõmuns efforts, & actiõs iournalieres; la renõmee & la gloire ne se prostitue pas à si vil pris; elle ne se dõne & ne suit les actions, non seulemẽt bõnes & vtiles, mais encores rares, hautes, difficilles, estranges & inu-

inusitées ceste grãde fain d'honeur et reputatiõ, basse & belistresse, qui la faict coquiner enuers toutes sortes de gẽs, & par tous moyẽs, voire abiects, à quelque vil pris que ce soit, est vilaine & hõteuse: ceste hõte d'estre ainsi honoré: il ne faut point estre auide de gloire, plꝰ que lõ n'ẽ est capable: de s'enfler & s'esleuer pour toute actiõ vtile & bone, ceste mõstrer le cul en hausãt la teste.

9 S'exerce diuersement.

L'ambition a plusieurs & diuers chemins, & s'exerce par diuers moiens; il y a vn chemin droict & ouuert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a vn autre oblique & couuert, que tiennent plusieurs philosophes, & professeurs de pieté, qui viẽnent au deuant par derriere, semblables aux tireurs d'auiron, qui tirent & tendent au port luy tournãt le dos. ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer & iouir, comme dict Platon à Diogenes; & l'ambition ne se conduit iamais mieux selon soy, que par vne voye esgarée & inusitée.

10 Est vne folie.

C'est vne vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumee au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit, à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suyure la passion des autres, se contraindre à desplaire à soy mesme, pour plaire aux regardans, faire pendre ses affections aux yeux d'autruy;

n'aymer la vertu qu'autant qu'elle plaist au vulgaire ; faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation ; C'est ressembler aux tonneaux qu'on perçe: l'on n'en peût rien tirer, qu'on ne leur donne du vent. Nob.

L'ambition n'a point de borne; c'est vn gouffre qui n'a ny fonds ny riue ; c'est le vuide que les philosophes n'ont encores peu trouuer en la nature; vn feu qui s'augmente auec la nourriture que lon luy donne. En quoy elle paye justement son maistre, car l'ambition est juste seulement en cela, qu'elle suffist à sa propre peine, & se met elle mesmes au tourment. La rouë d'Ixiõ est le mouuement de ses desirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à son esprit. 11 Insatiable.

Ceux qui veulent flatter l'ambition, disent qu'elle sert à la vertu, & est vn aiguillon aux belles actions ; Car pour elle on quitte les autres vices, & en fin elle mesme pour la vertu ; mais tant s'en faut, l'ambition cache bien quelquefois les vices, mais ne les oste pas pourtant, ains les couue pour vn temps, soubs les trompeuses cendres d'vne malicieuse faintise, auec esperance de les renflammer tout à faict, quand ils auront acquis assez d'authorité, pour les faire regner publiquement, & auec impunité. Les serpens ne perdent pas leur venin, pour estre engourdis par le froid ; ny l'ambitieux ses vices, pour les couurir par vne froide dissimulation; 12 Ses excuses vaines.

Car quand il eſt paruenu ou il ſe demandoit, il faict ſentir ce qu'il eſt; & quand l'ambition quitteroit tous ſes autres vices, ſi ne quitte elle jamais ſoy-meſmes. Elle pouſſe aux belles & grandes actions, le profit en reuient au publicq: mais qui les faict, n'en vaut pas mieux; ce ne ſont œuures de vertu mais de paſſion. Elle ſe targue auſſi de ce beau mot, Nous ne ſommes pas nais pour nous, mais pour le publicq: les moyens que nous tenons à monter, & apres eſtre arriués aux eſtats & charges, monſtrent bien ce qui en eſt; que ceux qui ſont en la danſe ſe battent la conſcience, & trouueront qu'il y à autant ou plus du particulier, que du publicq.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſeront l. 3. c. 42.

DE L'AVARICE ET SA contraire paſſion

CHAP. XXIII.

I qu'eſt-ce. AYmer & affectionner les richeſſes c'eſt auarice; non ſeulement l'amour & l'affection, mais encores tout ſoing curieux entour les richeſſes, ſent ſon auarice, leur diſpenſation meſmes, & la liberalité trop attentifuement ordonnée & artificielle; Car elles ne valent pas vne attenrion, ny vn ſoing penible.

Le desir des biens & le plaisir à les posseder n'ha racine qu'en l'opinion ; le desreglé desir d'en auoir est vne gangrene en nostre ame, qui auec vne venimeuse ardeur, consomme nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si tost qu'elle s'est logée en nostre cœur, l'honeste & naturelle affection, que nous deuons à nos parens & amis, & à nous mesmes, s'enfuit; Tout le reste comparé à nostre profit, ne nous semble rien : nous oublions en fin & mesprisons nous mesmes, nostre corps & nostre esprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons nostre cheual, pour auoir du foing. 2

Auarice est passion vilaine & lasche des sots populaires, qui estiment les richesses, comme le souuerain bien de l'homme, & craignent la pouureté comme son plus grand mal ; ne se contentent jamais des moyens necessaires, qui ne sont refusés à persone; ils poisent les biẽs dedans les balãces des orpheures, mais nature no⁹ apprend à les mesurer à l'aulne de la necessité. Mais quelle folie, que d'adorer ce que nature mesmes à mis soubs nos pieds, & caché soubs terre, cõme indigne d'estre veu, mais qu'il faut fouler & mespriser? ce que le seul vice de l'hõme à arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuer, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus : non erubescimus summa apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La na- 3 Folie & misere de lauarice en cinq points.

ture semble en la naissance de l'or, auoir aucunement præsagi la misere de ceux qui le deuoit aimer: car elle à faict qu'és terres ou il croist, il ne vient ny herbes, ny plante, ny autre chose, qui vaille, cõme nous annõçeant qu'en esprits ou le desir de ce metail naistra, il ne demeurera aucune scintille d'honeur ny de vertu; Que se degrader iusques la, que de seruir & demourer esclaue de ce qui nous doit estre subiect, *Apud sapientẽ diuitiæ sunt in seruitute, apud stultum in imperio.* Car l'auare est aux richesses non elles à luy, & il est dict auoir des biens comme la fieure, laquelle tient & gourmãde l'hõme, non luy elle; Que d'aymer ce qui n'est bõ, ny ne peut faire l'hõme bõ, voire est cõmũ & en la main des plꝰ meschãs du monde, qui peruertissent souuent les bonnes mœurs, n'amendent jamais les mauuaises; sans lesquelles tant de sages ont rendu leur vie heureuse, & pour lesquelles plusieurs meschans ont

4 Passion contraire à l'auarice.

heu vne mort malheureuse; Bref attacher le vif auec le mort, comme faisoit Mezentius, pour le faire languir, & plus cruellement mourir, l'esprit auec l'excrement & escume de la terre, & embarasser son ame en mille tourmens & trauerses, qu'ameine celle passion amoureuse des biens, & s'empescher aux filets & cordages du maling, comme les appelle l'escriture Saincte, qui les descrie fort, les appellant iniques, espines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes

qui verroit aussi biẽ la rouille des ennuis qu'engendrent les richesses dedans les cœurs, comme leur esclat & splẽdeur, elles seroient autãt haïes, comm' elles sont aymées.

C'est vn' autre contraire passion vitieuse, de haïr & reietter les biens & richesses, c'est refuser les moyens de bien faire, & practiquer plusieurs vertus. Qui ne sçait qu'il y à beaucoup plus à faire à bien commãder & vser des richesses, que de n'en auoir point, se gouuerner bien en l'abondance, qu'en la pouureté? En ceste-cy n'y à qu'vne espece de vertu, qui est ne raualler point de courage, mais se tenir ferme; En l'abondance y en à plusieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y à qu'a se garder, icy il y à aussi à se garder, & puis à agir. Qui se despouille des biens, se descharge de tant de debuoirs, & de difficultés qu'il y a à bien & loyalement se gouuerner aux biens, en leur acquisition, conseruation, distribution, vsage & emplois. C'est donc fuïr la besogne; & leur dirois volontiers, vous les quittés, ce n'est pas qu'ils ne soient vtiles, mais c'est que ne sçaués vous en seruir, & en bien vser; ne pouuoir souffrir les richesses, c'est plustost foiblesse d'ame que sagesse, dict Seneque.

I

Elle est forte naturelle & commune.

DE L'AMOVR CHARNEL. CHAP. XXIIII.

C'Est vne fieure & furieuse passion que l'amour charnel, & tres-dangereuse à qui s'y

laisse transporter, car ou en est il ? Il n'est plus à soy; son corps aura mille peines à chercher le plaisir, son esprit mille gehennes à seruir son desir, le desir croissant deuiendra fureur : comm' elle est naturelle aussi est elle violente & cõmune à tous, dont en son action elle esgalle & apparie les fols & les sages, les hommes & les bestes : elle abestit & abrutist toute la sagesse, resolution, prudence, contemplation, & toute operation de l'ame ; De la Alexandre cognoissoit qu'il estoit mortel, comme aussi du dormir, car tous deux suppriment les facultés de l'ame.

2 Pourquoy honteuse.

La philosophie se mesle & parle librement de toutes choses, pour en trouuer les causes, les iuger & regler, si faict bien la Theologie, qui est encores plus pudique & retenuë : Pourquoy-non, puisque tout est de sa iurisdiction & cognoissãce? le soleil esclaire sur les fumiers sans en rien tenir ou sentir : s'effaroucher ou s'offenser des parolles, est preuue de grand foiblesse, ou d'estre touché de la maladie. Cecy soit dict pour ce qui suit & autres pareils s'il y en a. Nature d'vne part nous pousse auec violence à cest' action: tout le mouuement du monde se resoult & se rend à cest accouplage de masle & de femelle; & d'autre part nous laisse accuser, cacher, & rougir pour icelle, comme insolente, deshoneste. Nous l'appellons honteuse & les parties qui y seruent honteuses, pourquoy donc tant honteuse puisque tant naturelle, & (se tenant en ses

bornes) si iuste, legitime, necessaire? Et que les bestes sont exemptes de ceste honte? Est-ce à cause de la contenance qui semble laide? Pourquoy layde puis que naturelle? Au plourer, rire, macher, bailler, le visage se contrefaict encores plus; Pour seruir de bride & d'arrest à vne telle violence? Pourquoy donc nature cause elle telle violence? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aiguillon & d'allumette. A cause que les instrumens d'icelle se remuent sans nostre consentement, voire contre nostre volonté? Pour ceste raison aussi les bestes en deuroient auoir honte, & tant d'autres choses se remuent de soymesmes en nous sans nostre consentement, qui ne sont vitieuses ny honteuses, non seulement internes & cachées, comme le pouls & mouuement du cœur, arteres, poulmons, les outils & parties qui seruent à l'appetit du manger, boire, descharger le cerueau, le ventre, & sont leurs cõpressions & dilatations outre & souuent contre nostre aduis & volonté, tesmoing les esternuemẽs, baallemens, seignées, larmes, hoquets, & fluxions qui ne sont de nostre liberté: l'esprit qui oublie, se souuient, croit, mescroit, & la volonté mesmes qui veut souuẽt ce que nous voudriõs qu'elle ne vouluſt pas, mais externes & apparẽtes: le visage rougit, pallist, blesmist, le corps engresse & amegrist, le poil grisõne, noircist, blãchist, croist, se herisse, la peau fremit, sãs & cõtre nostre cõsẽtemẽt. A cause qu'ẽ cela se mõstre pl[a]

au vray la poureté & foibleſſe humaine ſi faict elle au manger, boire, douloir, laſſer, ſe deſcharger, mourir, dont lon n'ha pas de honte. Quoy que ſoit l'action n'eſt aucunement en ſoy & par nature honteuſe, elle eſt vrayement naturelle, & non la honte, teſmoin les beſtes, que dis-je les beſtes? la nature humaine, dit la Theologie, ſe maintenant en ſon premier originel eſtat, n'y euſt ſenty aucune honte. comme de faict d'ou vient la honte que de foibleſſe, & la foibleſſe que du peché, n'y ayant rien en nature & de ſoy honteux.

3 En quel ſens vitieuſe.

Ceſte action donc en ſoy & ſimplemẽt prinſe n'eſt point honteuſe ny vitieuſe, puis que naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions: mais ce qui la faict tant deſcrier eſt que tres-rarement y eſt gardée moderation, & que pour ſe faire valoir & paruenir à ſes exploicts, elle faict de grands remuëmens, ſe ſert de tres-mauuais moyens; & entraine apres, ou bien faict marcher deuant, grande ſuitte de maux, tous pires que l'action voluptueuſe: les deſpens montent plus que le principal, c'eſt peſcher, comme l'on dict, en filets d'or & de pourpre. Et tout cela eſt purement humain, les beſtes qui ſuyuent la ſimple nature ſont nettes de tout ce tracas; Mais l'art humaine d'vne part en faict vn grand guare, guare; plante à la porte la honte pour en deſgouter: d'autre part y eſchaufe & eſguiſe l'enuie, inuente, remuë, trouble,

ble,& renuerſe tout pour y arriuer (teſmoing la poëſie qui ne rit point,comme en ce ſubject, & ſes inuentions ſont mouſſes en tout'autre choſe) & trouue meilleure tout autre entrée, que par la porte, & legitime voie, & tout autre moyen eſcarté, que le commun du mariage.

Aduis & remedes particuliers contre ce vice ſont au l. 3. c. 41.

DESIRS, CVPIDITEZ.

CHAP. XXV.

1 Abiſme infini de deſirs.

IL ne naiſt, & ne s'eſleue point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de deſirs au cœur de l'homme; c'eſt vn abiſme, il eſt infiny, diuers,inconſtant, confus, & irreſolu, ſouuent horrible & deteſtable, mais ordinairement vain & ridicule en ſes deſirs.

2 Diſtinction de deſirs.

Mais auant tout œuure, ils ſont bien à diſtinguer: Les vns ſont naturels,ceux cy ſont juſtes & legitimes, ſont meſmes aux beſtes, ſont limités & courts, lon en voit le bout, ſelon eux perſonne n'eſt indigent, de ceux-cy ſera parlé cy-apres au long,car te ne ſont à vray dire paſſions. Les autres ſont outre nature, procedants de noſtre opinion & fantaſie, artificiels,ſuperflus,que nous pouuons,pour les diſtinguer par nom des autres,appeller cupidités. Ceux-cy ſont purement humains, les beſtes ne ſçauent que c'eſt, l'homme ſeul eſt deſreglé en ſes appetits, ceux-cy n'ont point de bout, ſont ſans fin, ce n'eſt que confuſion, *deſideria naturalia finita ſunt ex*

Naturels neceſſaires. l 2. c 6.

Non naturels.

Senec.

falsa opinione nascentia: vbi desinant non habent. nullus enim terminus falso est: via cunti aliquid extremum est, error immensus est. Dont selon eux persone ne peust estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous auons dict au commancement de ce chapitre, & que nous entendons icy en ceste matiere des passions. C'est pour ceux cy que l'on suë & trauaille, *ad superuacua sudatur*, que lon voyage par mer & par terre, que lon guerroye, que lon se tuë, lon se noye, lon se trahyst, lon se perd, dont à esté tresbien dict: que cupidité estoit racine de tous maux. Or il aduiēt souuent (iuste punition) que cherchans d'assouuir ses cupiditez, & se saouler des biens & plaisirs de la fortune, lon perd & lon se priue de ceux de la nature; dont disoit Diogenes à Alexādre apres auoir refusé son argēt, que pour tout biē, il se retiraſt de son soleil.

ESPOIR, DESESPOIR.

Chap. XXVI.

LEs desirs & cupiditez s'eschauffent & redoublent par l'esperance, laquelle allume de son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits vn feu d'vne espesse fumée, qui nous esblouit l'ententendement, & emportant auec soy nos pensées, les tient pendues entre les nuës, nous faict songer en veillant. Tant

que nos esperances durent, nous ne voulons point quitter nos desirs: au contraire quand le desespoir s'est logé chez nous, il tourmente tellement nostre ame, de l'opinion de ne pouuoir obtenir ce que nous desirõs, qu'il faut que tout luy cede, & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouuoir obtenir, nous perdions mesmes le reste de ce que nous possedons. Ceste passion est semblable aux petits enfans, qui par despit de ce que lon leur oste vn de leurs iouets, iettent les autres dedans le feu: elle se fasche contre soy mesme, & exige de soy la peine de son mal-heur. Apres les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

DE LA CHOLERE.

CHAP. XXVII.

LA cholere est vne folle passion, qui nous pousse entierement hors de nous, & qui cherchãt le moyen de repousser le mal qui nous menace, ou qui nous a desia attainct, fait boullir le sang en nostre cœur, & leue des furieuses vapeurs en nostre esprit, qui nous aueuglent, & nous precipitent á tout ce qui peut contenter le desir que nous auons de nous venger. C'est vne courte rage, vn chemin a la manie; par sa prompte impetuosité & violence, elle emporte, & surmonte toutes I. descriptiõ

passions, *repentina & vniuersa vis eius est.*

2 Ses causes. Les causes qui disposent à la cholere sont foiblesse d'esprit, comme nous voyons par experience les femmes, vieillards, enfans, malades estre plus choleres *inualidum omne natura querulum est* : lon se trompe de penser qu'il y a du courage ou y à de la violence ; les mouuements violents ressemblent aux efforts des enfans & des vieillards, qui courent quãd ils pensent cheminer, il n'y à rien si foible qu'vn mouuement desreglé, c'est lascheté & foiblesse que se colerer. Maladie d'esprit, qui le rend tendre & facile aux coups, comme les parties vlcerées au corps, ou la santé interessée s'estonne & blesse de peu de chose. *nusquam sine querela ægra tanguntur* : la perte d'vn denier, ou l'omission d'vn gain, met en cholere vn auare : vn rire, ou regard de sa femme, courrouce vn jaloux: Le luxe, la vaine delicatesse, ou amour particulier, qui rend l'homme chagrin & despiteux, le met en cholere, pour peu qu'il luy arriue mal à propos, *nulla res magis iracundiam alit quam luxuria* : cest amour de petites choses, d'vn verre, d'vn chien, d'vn oyseau est vn' espece de folie, qui nous trauaille, & nous jette souuent en cholere : Curiosité trop grande, *qui nimis inquirit, seipsũ inquietat*: C'est aller quester, & de gayeté de cœur se jetter en la cholere, sans attendre qu'elle viẽne, *sæpe ad nos ira venit, sæpius nos ad illam* : Legereté à croire le premier venu : Mais la prin-

cipale & formelle c'eſt l'opinion d'eſtre meſpriſé, & autremẽt traicté que ne deuons, ou de fait ou de parolle & contenance ; c'eſt d'ou les choleres ſe pretendent iuſtifier.

Ses ſignes & ſymptomes ſont tres-manifeſtes & plus que de tout' autre paſſion, & ſi eſtranges qu'ils alterent & changent l'eſtat entier de la perſonne, le transforment & defigurẽt, *vt ſit difficile vtrum magis deteſtabile vitium, aut deforme*: Les vns ſont externes, la face rouge & diforme, les yeux enflambés, le regard furieux, l'oreille ſourde, la bouche eſcumante, le cœur halettant, le pouls fort eſmeu, les venes enflées, la langue begayante, les dents ſerrées, la voix forte & enroüée, le parler præcipité, bref elle met tout le corps en feu & en fieure. Aucuns s'en ſont rompu les venes, l'vrine leur à eſté ſupprimée, la mort s'en eſt enſuyuie. Quel doit eſtre l'eſtat de l'eſprit au dedans, puis qu'il cauſe vn tel deſordre au dehors ? La cholere du premier coup en chaſſe & baniſt loing la raiſon & le jugement, affin que la place luy demoure toute entiere : puis elle remplit tout de feu, fumée, tenebres, bruit, ſemblable à celuy qui miſt le maiſtre hors la maiſon, puis y miſt le feu, & ſe bruſla vif dedans, & comm' vn nauire qui n'ha ny gouuernail, ny patron, ny voiles, ny auiron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents, & tempeſtes, au milieu de la mer courroucée. 3 Ses ſignes

Les effects ſont grands, ſouuent bien miſera- 4

Ses effets. rables & lamentables: la cholere premierement nous pousse à l'iniustice, car elle se despite & s'esguise par opposition iuste, & par la cognoissance que lon ha de s'estre courroucé mal à propos. Celuy qui est esbranlé & courroucé soubs vne faulce cause, si lon luy presante quelque bonne deffense ou excuse, il se despite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas ira, quasi argumentum sit iuste Irascendi, graviter irasci.* L'exemple de Piso sur ce propos est bien notable, lequel, excellent d'ailleurs en vertu (ceste histoire est assez cognue) meu de cholere, en fist mourir trois injustement, & par vne trop subtile accusation les rendist coulpables pour en auoir trouué vn innocent, contre sa premiere sentence. Elle s'esguise aussi par le silence & la froideur, par ou lon pense estre desdaigné, & soy & sa cholere: ce qui est propre aux femmes, lesquelles souuent se courroucent, affin que lon se contrecourrouce, & redoublent leur cholere jusques a la rage, quand elles voyent que lon ne daigne nourrir leur courroux: ainsi se monstre bien la cholere estre beste sauuage, puis que ny par defense ou excuse, ny par non defense & silence, elle ne se laisse gaigner ny adoucir. Son injustice est aussi en ce qu'elle veut estre juge & partie, qu'elle veut que tous soyent de son party, & s'en prend a tous ceux qui ne luy adherent. Secondement, pource qu'elle est inconsiderée & estourdie, elle nous jette & precipite en de grands maux, &

souuẽt en ceux mesmes que nous fuyõs, ou procurons à autrui, *dat pœnas dũ exigit*, ou autres pires. Ceste passiõ ressemble propremẽt aux grandes ruynes, qui se rompent sur ce, sur quoy elles tombẽt: elle desire si violẽment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde a esuiter le sien: elle nous entraue & nous enlace, nous fait dire & faire choses indignes, hõteuses, & messeãtes. Finalement elle nous emporte si outrément, qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irreparables, meurtres, empoisonemẽs trahisons, dõt apres s'ensuyuẽt de grãds repẽtirs: tesmoin Alexandre le grãd, dõt disoit Pythagoras que la fin de la cholere, estoit le cõmencemẽt du repẽtir.

Ceste passiõ se paist en soy, se flatte & se chatouille, voulant persuader qu'elle a raison, qu'elle est juste, s'excusant sur la malice & indiscretiõ d'autruy: mais l'injustice d'autruy ne la sçauroit rendre juste, ni le dommage que nous receuons d'autruy, nous la rẽdre vtile: elle est trop estourdie pour rien faire de biẽ: elle veut guarir le mal par le mal; donner à la cholere la correction de l'offense seroit corriger le vice par soy mesme. La raison qui doibt commãder en nous ne veut poinct de ces officiers là, qui font de leur teste sans attendre son ordonnance; elle veut tout faire par compas comme la nature, & pource la violence ne luy est pas propre. Mais quoy direz vous, la vertu verra elle l'insolence du vice, sans se despiter? aura elle si peu

de liberté, qu'elle ne s'ause courroucer contre les meschans? la vertu ne veut point de liberté indecente, il ne faut pas qu'elle tourne son courage contre soy, ny que le mal d'autruy la puisse troubler: le sage doibt aussi bien supporter les vices des meschans sans cholere, que leur prosperité sans enuie. Il faut qu'il endure les indiscretions des temeraires auec la mesme patience, que le medecin faict les iniures du phrenetique; il n'y a pas plus grande sagesse ny plus vtile au monde, que d'endurer la folie d'autruy; car autrement il nous arriue que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faisons nostre. Cecy qui à esté dict si au long de la cholere, conuient aussi aux passions suyuantes, haine, enuie, vengeance, qui sont choleres formees.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 31.

HAYNE.

Chap. XXVIII

Hayne est vne estrange passion qui nous trouble estrangement & sans raison, & qu'y a il au monde qui nous tourmente plus que cela? Par ceste passion nous mettons en la puissance de ce que noüs hayssons, de nous affliger & vexer; la veuë nous en esmeut les sens, la souuenance nous en agite l'esprit, & veillant

& dormant. Nous nous le repreſentons auec vn deſpit & grincement de dents, qui nous met hors de nous, & nous deſchire le cœur, & par ce moyen recepuons en nous meſmes la peine du mal que nous voulons à autruy: celuy qui hait eſt patient, le hay eſt agent, au rebours du ſon des mots: le hayneur eſt en tourment, le hay eſt á ſon ayſe. Mais que hayſſons nous? les hommes? les affaires? Certes nous ne hayſſons rien de ce que nous debuons: Car s'il y a quelque choſe à hayr en ce monde, c'eſt la hayne meſmes, & ſemblables paſſions contraires à ce qui doit commander en nous: Il n'y á au monde que cela de mal pour nous.

Aduis particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 32.

ENVIE.

CHAP. XXIX.

ENuie eſt ſeur germaine de la hayne, miſerable paſſion & beſte farouſche, qui paſſe en tourment toutes les gehênes: c'eſt vn regret du bien que les autres poſſedent: qui nous ronge fort le cœur, elle tourne le bien d'autruy en noſtre mal: commẽt nous doit elle tourmenter, puis que & le bien & le mal y contribue? Pendant que les enuieux regardent de trauers les biens d'autruy, ils laiſſent gaſter le leur, & en perdent le plaiſir.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 33.

IALOVSIE.

CHAP. XXX.

1 IALOVSIE eſt paſſion preſque toute ſemblable & de nature & d'effect à l'enuie, ſinon qu'il ſemble que par l'enuie, nous ne conſiderons le bien qu'en ce qu'il eſt arriué à vn autre, & que nous le deſirons pour nous; & la ialouſie eſt de noſtre bien propre, auquel nous craignõs qu'vn autre participe.

2 Ialouſie eſt maladie d'ame foible, ſotte, & inepte, maladie terrible & tyrannique, elle s'inſinue ſoubs tiltre d'amitié, mais apres eſtre en poſſeſſion, ſur les meſmes fondemens de bien vueillance, elle baſtit vne haine capitale: la vertu, la ſanté, le merite, la reputation ſont les bouttefeus de ceſte rage.

3 C'eſt auſſi vn fiel qui corrompt tout le miel de noſtre vie: elle ſe meſle ordinairement es plus doulces & plaiſantes actions: leſquelles elle rend ſi aigres & ſi ameres que rien plus: elle change l'amour en haine, le reſpect en deſdain, l'aſſeurance en deffiance. Elle engendre vne curioſité pernicieuſe de ſe vouloir eſclaircir de ſon mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'ẽpire & ne l'angrege: car ce n'eſt que le publier, arracher de l'ombre & du doubte, pour le mettre en lumiere, & le trompetter par tout, & e-

ſtendre ſon malheur iuſques à ſes enfants.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 35.

VENGEANCE.

CHAP. XXXI.

LE deſir de vengeance eſt premierement paſſion laſche & effeminée, d'ame foible & baſſe, preſſee & foulee, teſmoin que les plus foibles ames ſont les plus vindicatiues & malicieuſes, comme des femmes & enfans; les fortes & genereuſes n'en ſentent gueres, la meſpriſent & deſdaignent, ou pource que l'iniure ne les touche pas, ou pource que l'iniuriant n'eſt digne qu'on s'en remue, lon ſe ſent beaucoup au deſſus de tout cela, *indignus Cæſaris iræ*, les greſles, toneres, & tempeſtes, & tout le bruit qui ſe faict en l'air, ne trouble ny ne touche les corps ſuperieurs & celeſtes, mais ſeulement les inferieurs & caduques, ainſi les indiſcretions & petulences des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames, tous les grands Alexandre, Ceſar, Epaminondas, Scipion ont eſté ſi eſloignés de vengeange, qu'au contraire ils ont bien faict à leurs ennemys. 1

Secondement ell' eſt cuiſante & mordante, cõm' vnver qui rõge le cœur de ceux qui en ſont infectés, les agite de iour, le reueille de nuict. 2

Elle est aussi pleine d'iniustice, car, elle tourmente l'innocent, & adiouste affliction: c'est à faire à celuy qui a faict l'offense de sentir le mal & la peine, que donne au cœur le desir de vengeance, & l'offensé s'en va charger, comme s'il n'auoit pas assés de mal de l'iniure ia receuë, tellement que souuẽt & ordinairement cependant que cestuy cy se tourmẽte à chercher les moyẽs de la vengeance, celuy qui à faict l'offense rit & se dõne du bon tẽps. Mais elle est bien plus iniuste encores aux moyẽs de son execution, laquelle souuent se faict, par trahisons & vilains artifices. 3

Finalement l'execution outre qu'ell' est penible, elle est tresdangereuse, car l'experiãce nous apprend, que celuy qui cherche à se venger, il ne faict pas ce qu'il veust, & son coup ne porte pas; mais ordinairement il aduient ce qu'il ne veust pas, & pensant creuer vn œuil à sõ ennemy, il se creue tous les deux, le voyla en craincte de la iustice, & desamis de sa partie, en peine de se cacher & fuyr de lieu en autre. 4

Au reste tuer & acheuer son ennemy, ne peut estre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de couardise & de craincte; se venger c'est le battre, le faire bouquer & non pas l'acheuer: le tuant lon ne luy faict pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voyla pourquoy lon n'attaque pas vne pierre, vne beste, car elles sont incapables de gou- 5

gouſter noſtre reuanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y ſoit pour en recepuoir du plaiſir, & le vengé pour ſentir & ſouffrir du deſplaiſir, & de la repentance. Eſtant tué il ne s'en peuſt repentir, voire il eſt à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur eſt ſouuent en peine & en craincte Tuer donc eſt teſmoignage de couardiſe, & de craincte, que l'offencé ſe reſſentant du deſplaiſir nous recherche de pareille: ſon s'en veuſt defaire du tout, & ainſi c'eſt quitter la fin de la vengeance, & bleſſer ſa reputation, ceſt vn tour de precaution & non de courage, c'eſt y proceder ſeurement, & non honorablement, *qui occidit longè non vlciſcitur, nec gloriam aſſequitur.*

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 34.

CRVAVTE.

CHAP. XXXII.

C'EST vn vilain & deteſtable vice que la cruauté, & contre nature, dont auſſi eſt il appellé inhumanité. 1

La cruauté vient & eſt fille de couardiſe, la vaillance s'exerce ſeulement contre la reſiſtance, & s'arreſte voyant l'ennemy à ſa mercy : *Romana virtus parcere ſubiectis, debellare ſuperbos.* la laſcheté ne pouuant eſtre de ce roolle, pour 2 Laſche & couarde.

dire qu'elle en eſt, prend pour ſa part le ſang & le maſſacre: les meutres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, & officiers du bagage. Les cruels, aſpres & malicieux ſont laſches & poultrons : les tyrans ſont ſanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuuent s'aſſeurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offenſer, dont ils s'attaquent à tous iuſques aux femmes; car ils craignent tous *cuncta ferit dum cuncta timet*: les chiens couards mordent & deſchirent dans la maiſon les peaux des beſtes ſauuages, qu'ils n'ont auſé attaquer aux champs. Qui rend les guerres ciuiles & populaires ſi cruelles, ſinon que c'eſt la canaille & lie du peuple qui les meine ? l'Empereur Maurice aduerty qu'vn ſoldat Phocas le debuoit tuer, s'enquiſt qui il eſtoit & de quel naturel, & luy ayant eſté dict par ſon gendre Philippes, qu'il eſtoit laſche & couard, il cõclud qu'il eſtoit meurtrier & cruel. Elle auſſi vient de malignité interne dame, qui ſe paiſt & delecte au mal d'autruy, monſtres, comme Caligula.

TRISTESSE.

CHAP. XXXIII.

1 Deſcription.

TRISTESSE eſt vne langueur d'eſprit, & vn deſcouragement engẽdré par l'opinion que nous ſommes affligés de grands maux: c'eſt

vne dangereuse ennemie de nostre repos, qui flestrit incontinent nostr' ame, si nous n'y prenons garde, & nous oste l'vsage de discours, & le moien de pouruoir à nos affaires, & auec le temps enrouille & moisist l'ame, abatardist tout l'homme, endort & assoupist sa vertu, lors qu'il se faudroit esueiller pour s'opposer au mal, qui le meine & le presse. Mais il faudroit descouurir la laideur & folie, & les pernicieux effects, voire l'iniustice qui est en ceste passion couarde, basse & lasche, afin d'apprendre à la hair & fuir de toute sa puissance, comme tres-indigne des sages, selon la doctrine des Stoiciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couure de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la pluspart du monde tasche à l'honorer & fauoriser: ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience.

Or premierément tant s'en faut qu'elle soit naturelle, comm' elle veust faire croire, qu'elle est partie formelle & ennemie de la nature, ce qui est aisé à monstrer. Quant aux tristesses ceremonieuses & deuils publics tant affectés & practiqués par les anciens, & encores à present presque par tout, quelle plus grand' imposture & plus vilaine happelourde pourroit on trouuer par tout ailleurs? cõbien de feinctes & mines cõtrefaictes & artificielles, auec cousт & despẽse, & en ceux là à qui le fait touche & qui iouent le ieu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encores pour accroistre la

2 Non naturelle.

Deuils publicqs.

fourbe on louë des gens, pour venir pleurer & ietter des cris & des plainctes, qui ſont au ſceu de tous, toutes feinctes & extorquées auec argent; larmes qui ne ſont iettées que pour eſtre veuës, & tariſſent ſi toſt qu'elles ne ſont plus regardées; ou eſt ce que nature apprend cela? Mais qu'eſt ce que nature abhorre & condamne plus? c'eſt l'opinion (mere nourriſſe comme dict eſt, de la plus part des paſſions) tyrannique, fauce & populaire, qui enſeigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et ſi lon ne peut trouuer des larmes & triſtes mines chez ſoy, il en faut achepter à beaux deniers comptans chez autruy, tellement que pour bien ſatisfaire à ceſte opinion, faut entrer en grande deſpenſe, de laquelle Nature ſi nous la voulions croire, nous deſchargeroit volontiers. Eſt ce pas volontairement & tout publiquement trahyr la raiſon, forcer & corrompre la nature, proſtituer ſa virilité, & ſe mocquer du monde & de ſoy meſme, pour s'aſſeruir au vulgaire, qui ne produict qu'erreur, & n'eſtime rien qui ne ſoit fardé & deſguiſé? Les autres triſteſſes particulieres ne ſont non plus de la Nature comm'il ſemble à pluſieurs; car ſi elles procedoient de la Nature, elles ſeroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu pres tous egallement: or nous voyons que les meſmes choſes qui attriſtent les vns reſiouyſſent les autres, qu'vne prouince & vne perſonne rit de ce d'ont l'autre

Particuliers.

pleure

pleure : que ceux qui ſont pres des autres qui ſe lamentent, les exortent à ſe reſouldre & quitter leurs larmes. Eſcoutés la plus part de ceux qui ſe tourmentent, quand vous aués parlé à eux, ou qu'eux meſmes ont prins le loiſir de diſcourir ſur leurs paſſions, ils confeſſent que ceſt folie que de s'atriſter ainſi: & loueront ceux qui en leurs aduerſités auront faict teſte à la fortune, & oppoſé vn courage maſle & genereux à leurs afflictions. Et il eſt certain que les hommes n'accommodent pas leur deuil à leur douleur, mais à l'opinion de ceux auec leſquels ils viuent: & ſi lon y regarde bien, lon remarquera que c'eſt l'opinion, qui pour nous ennuyer nous repreſente les choſes qui nous tourmentent, ou pluſtoſt qu'elles ne doiuent: mais par anticipation, crainćte & apprehenſion de l'aduenir, ou plus qu'elles ne doiuent.

Mais ell'eſt bien contre nature, puis qu'elle enlaidiſt & efface tout ce que nature à mis en nous de beau & d'aymable, qui ſe fond à la force de ceſte paſſion, comme la beauté d'vne perle ſe diſſoult dedans le vinaigre : c'eſt pitié lors que de nous voir, nous en allons la teſte beſſee, les yeux fichés en terre, la bouche ſans parolle, les membres ſans mouuemẽts, les yeux ne nous ſeruent que pour pleurer, & diriés que nous ne ſommes rien que des ſtatues ſuantes, & comme Niobé, que les Poëtes diſent auoir eſté cõuertie en pierre, par force de plourer. 3 Contre nature.

4 Iniuste & impie.

Or elle n'eſt pas ſeulement contraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encores à Dieu, car qu'eſt elle autre choſe qu'vne plainɛte temeraire & outrageuſe contre le ſeigneur de l'vniuers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choſes qui ſont ſous le ciel de la lune ſont muables & periſſables? Si nous ſçauons ceſte loy, pourquoy nous tourmentons nous? ſi nous ne la ſçauons, dequoy nous plaignons nous: ſinon de noſtre ignorance de ne ſçauoir ce que nature a eſcrit par tous les coings du monde? Nous ſommes icy non pour donner la loy, mais pour la recepuoir, & ſuyure ce que nous y trouuons eſtably, & nous tourmantant au contraire, ne ſert que nous donner double peine.

5 Pernicieuſe.

Apres tout cela, elle eſt treſpernicieuſe & dommageable à l'homme, & d'autant plus dangereuſe, qu'elle nuiſt ſoubs couleur de profiter; ſoubs vn faux ſemblant de nous ſecourir, elle nous offenſe; de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce iuſques au cœur: & ſes coups ſont d'autant plus difficilles à parer, & ſes entrepriſes à rompre, que c'eſt vn ennemy domeſtique, nourry & eſleué chés nous, que nous auons meſmes engendré pour noſtre peine.

6 Externement. Meſſeante effemi née.

Au dehors par ſa deformité & contenance nouuelle, toute alteree & contrefaite, elle deſhonore & infame l'homme: prenés garde quand elle entre chez nous, elle nous remplit de honte,

tellement que n'aufons nous mõſtrer en public, voire meſmes en particulier à nos amis : depuis que nous ſommes vne fois ſaiſis de ceſte paſſion, nous ne cherchõs que quelque coin, pour nous accrouppir & muſſer de la veuë des hommes. Qu'eſt ce à dire cela? ſinon qu'elle ſe condamne ſoy meſmes, & recognoiſt combien elle eſt indecente, ne diries vous pas que c'eſt quelque femme ſurprinſe en deſbauche, qui ſe cache & craint d'eſtre recogneue? Apres regardés ſes veſtemẽts & ſes habits de deuil, eſtranges & effeminés, qui monſtrent que la triſteſſe oſte tout ce qu'il y a de maſle & genereux, & nous done toutes les contenances & infirmités des femmes. Auſſi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui eſtoiẽt en deuil: & dict quelqu'vn, que la triſteſſe rend les hõmes Eunuques : les loix Romaines premieres plus maſles & genereuſes, deffendoiẽt ces effeminees lamentations, trouuant horrible de ſe deſnaturer de ceſte façon, & faire choſe cõtraire à la virilité, permettant ſeulement ces premieres larmes qui ſortent de la premiere poincte, d'vne freſche & reſcente douleur, qui peuuent tomber meſmes des yeux des philoſophes qui gardent auec l'humanité la dignité, qui peuuent tomber des yeux ſans que la vertu tombe du cœur.

Or non ſeulement elle fane le viſage, change & deguiſe deshoneſtement l'homme au dehors ; mais penetrant iuſques à la mouelle 7 Interneruees,

des os, *Triſtitia exſiccat oſſa* : fleſtrit auſſi l'ame, trouble ſon repos, rend l'homme inepte aux choſes bones & dignes d'honeur, luy oſtant le gouſt, l'enuie, & la diſpoſition à faire choſe qui vaille, & pour ſoy & pour autruy, & non ſeulement à faire le bien, mais encores à le receuoir. Car meſmes les bones fortunes qui luy arriuent luy deſplaiſſent; tout s'aigriſt en ſon eſprit, comme les viandes en l'eſtomach desbauché: Bref ell' enfielle noſtre vie, & empoiſonne toutes nos actions.

8 Diſtinction.

Elle a ſes degrés, la grande & extreme, ou biẽ qui n'eſt pas du tout telle de ſoy, mais qui eſt arriuee ſubitement par ſurprinſe & chaulde allarme, ſaiſiſt, tranſſit, rend perclus de mouuement & ſentiment comme vne pierre, à l'inſtar de ceſte miſerable mere Niobe.

Diriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Dont le peintre repreſentant diuerſement, & par degrés le deuil des parens & amis d'Iphygenia en ſon ſacrifice, quand ſe veint au pere, il le peigniſt le viſage couuert, comme ne pouuant l'art ſuffiſemment exprimer ce dernier degré de deuil: voire quelquesfois tue tout à faict: la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'eſt relaſchee, s'exprime par larmes, ſanglots, ſouſpirs, plainctes *Curæ leues loquuntur, ingentes ſtupent.*

Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 29.

COMPASSION.

CHAP. XXXIIII.

NOVS souspirons auec les affligés, compatissions à leur mal, oupource que par vn secret consentement nous participons au mal les vns des autres, ou bien que nous craignons en nous mesmes, ce qui arriue aux autres.

Or c'est passion d'ame foible, c'est vne sotte & feminine pitié, qui vient de mollesse & foiblesse d'ame esmeuë, & troublée; elle loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses (qui sont par consequant laschés & couardes, comm' à esté dict en la cruauté) qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produict des effects iniustes, ne regardant qu'a la fortune estat & condition presente, & non au fonds & merite de la cause. 2 Foible & iniuste.

Aduis & remedes contre ce mal sont l. 3. c. 30.

CRAINCTE.

CHAP. XXXV.

LA craincte est l'apprehension du mal aduenir, laquelle nous tient perpetuellement 1 Description.

en ceruelle, & deuance les maux, dont la fortune nous menace.

2 Sa malice & tyrannie.

C'eſt vne paſſion fauſſe & malicieuſe, & ne peuſt rien ſur nous qu'en nous trompant & ſeduiſant : elle ſe ſert de l'aduenir, ou nous ne voyons goutte, & nous iette la dedans comme dedans vn lieu obſcur, ainſi que les larrons font la nuict ; afin d'entreprendre ſans eſtre recognus, & donner quelque grand effray auec peu de ſubiect ; & la elle nous tourmente auec des maſques de maux, comme lon faict des fees aux petits enfans, maux qui n'ont qu'vne ſimple apparence, & n'ont rien en ſoy pour nous nuire, & ne ſont maux que pource que nous les penſons tels. C'eſt la ſeule apprehenſion que nous en auons, qui nous rend mal ce qui ne l'eſt pas, & tire de noſtre bien meſmes du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les iours, qui de craincte de deuenir miſerables, le ſont deuenus tout à faict, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres ? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier, combien de malades de peur de l'eſtre ? Tel à tellement apprehende que ſa femme luy faulſoit la foy, qu'il en eſt ſeiché de langueur ; tel à tellement apprehendé la poureté, qu'il en eſt tombé malade ; Bref il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir : & ainſi peuſt on dire de tout ce que nous craignons, ou de la pluſpart,

la crainɛte ne sert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons. Certes le crainɛte est de tous maux le plus grand & le plus fascheux : car les autres maux ne sont maux que tant qu'ils sont, & la peine n'en dure que tant que dure la cause : mais la crainɛte est de ce qui est, & de ce qui n'est point, & de ce qui paraduenture ne sera iamais, voire quelquefois de ce qui ne peust du tout estre. Voyla donc vne passion ingenieusement malicieuse & tyrannique, qui tire d'vn mal imaginaire des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au deuant des maux & les deuancer par pensée & opinion. 3

La crainɛte non seulement nous remplit de maux & souuent à fauces enseignes, mais encores, elle gaste tout le bien que nous auons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de nostre repos : il n'y peust auoir plaisir de iouyr du bien que lon crainɛt de perdre, la vie ne peust estre plaisante si lon crainɛt de mourir, le bien, disoit vn ancien, ne peust apporter plaisir, sinon celuy à la perte duquel lon est preparé.

C'est aussi vn' estrange passion, indiscrete & inconsideree ; elle vient aussi souuent de faute de iugement, que de faute de cœur ; elle vient des dangers, & souuent elle nous iette dedans les dangers ; Car elle engendre vne faim inconsideree d'en sortir, & ainsi nous estonne, 4 Son indiscretiõ.

trouble, & empesche de tenir l'ordre qu'il faut pour en sortir; elle apporte vn trouble violent, par lequel l'ame effraiée se retire en soy mesme, & se debat pour ne voir le moien d'esuiter le danger qui se presente. Outre le grand descouragement qu'elle apporte, elle nous saisist d'vn tel estonement, que nous en perdons le iugement, & ne se trouue plus de discours en nous, nous faict fuir sans qu'aucun nous poursuiue, voire souuent nos amis & le secours, *adeo pauor etiam auxilia formidat.* Il y en a qui en sont venus insensés, voire mesmes les sens n'ont plus leur vsage; nous auons les yeux ouuerts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'escoutons pas, nous voulons fuyr & ne pouuons marcher.

5 La mediocre nous donne des aisles aux talons, la plus grande nous cloue les pieds & les entraue. Ainsi la peur renuerse & corrompt l'homme entier, & l'esprit, *pauor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat*, & le corps, *Obstupui, steteruntque comæ vox faucibus hæsit*: Quelquesfois tout a coup pour son seruice, elle se iette au desespoir, nous remet a la vaillance, comme la legion Romaine soubs le Consul Sempronius contre Annibal. Il y a bien des peurs & fraieurs sans aucune cause apparente, & comme d'vne impulsion celeste, qu'ils appellent terreurs paniques, *Terrores*

de cœlo, arescentibus hominibus præ timore, telle qu'aduint vne fois en la ville de Carthage: des peuples & des armées entieres en sont quelques fois frappées. Luc. 21.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 28.

QVATRIESME CONSIDERATION *de l'homme, qui est par sa vie.*

Aestimation, brefueté, description de la vie humaine, & ses parties.

CHAP. XXXVI.

C'EST vn premier & grand poinct de sagesse, de sçauoir bien justement estimer la vie, la tenir & conseruer, la perdre ou quitter, la garder & conduire, autant & comm'il faut: il n'y a peut-estre chose en quoy lon faille plus, & ou lon soit plus empesché. Le vulgaire sot imperit l'estime vn souuerain bien, & la prefere a toutes choses, jusques a la racheter, & l'allonger de quelque delay, a toutes les conditions que lon voudra, pensant qu'elle ne sçauroit estre trop cherement achetée: car c'est tout, c'est son mot, *vita nihil carius*, il estime & ayme la vie pour l'amour d'elle mesme, il ne vist que pour viure. Ce n'est merueille s'il faut en tout le reste, & s'il est tout confit en erreurs, puis que

I De l'estimation & veleur de la vie.

des l'entrée & en ce premier poinct fondamental, il se mesconte si lourdement. Elle pourroit bien aussi estre trop peu estimée, par insuffisance ou orgueilleuse mescognoissance: car tombant en bonnes & sages mains, elle peut estre instrument tresvtile à soy & à autruy. Et ne puis estre de c'est aduis prins tout simplement, qui dit, qu'il est tresbon de n'estre poinct, & que la meilleure vie est la plus courte, *optimũ non nasci aut quã citissime aboleri*. Et n'est assés ni sagement dict, quel mal & qu'importe quand je n'eusse jamais esté? On luy peut repliquer ou seroit le bien qui en est venu, & n'estãt aduenu, ne fust-ce pas esté mal? C'est espece de mal que faute de bien, quel qu'il soit, encores que nõ necessaire: ces extremitez sont trop extremes & vitieuses, bien qu'inegalemẽt: mais semble il bien vray ce qu'a dit vn Sage, que la vie est vn tel biẽ que personne n'en voudroit, si lon estoit biẽ aduerty que c'est, auant la prendre. *Vitã nemo acciperet si daretur scientibus*. Bien va que lon y est dedans, auãt qu'en voir l'entrée, lon y est porté tout aueuglettément; or se trouuãt dedans, les vns s'y acoquinent si fort, qu'a quelque pris que ce soit, ils n'en veulent pas sortir; les autres ne font que gronder & se despiter; mais les Sages voyãt que c'est vn marché qui est fait sans eux (car lon ne vit, ny l'on ne meurt pas, quand, ny comme lon veut) que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutesfois pour tousiours, sans regimber & riẽ trou-

bler, s'y accommodent comme ils peuuent, & s'y conduisent tout doucement, faisans de necessité vertu, qui est le traict de sagesse & habilité, & ce faisant viuent autant qu'ils doyuent, & non pas tant qu'ils peuuent comme les sots. Car il y a temps de viure & temps de mourir : & vn bon mourir vaut mieux qu'vn mal viure, & vist le sage tant que le viure vaut mieux que mourir ; la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure.

De cecy voyez chap. 32. du 2. l.

2. De la longueur & brefueté de vie.

Tous se plaignent fort de la brefueté de la vie humaine, non seulement le simple populaire, qui n'en voudroit jamais sortir, mais encores qui est plus estrange, les grands & sages en font le principal chef de leurs plaintes. A vray dire la plus grand partie d'icelle estant diuertie & employée ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle, car le temps de l'enfance, vieillesse, dormir, maladies d'esprit ou de corps, & tant d'autre inutil & impuissant à faire chose qui vaille, estant defalqué & rabattu le reste est peu: toutesfois sans y opposer l'opinion contraire, qui tient la brefueté de la vie pour vn tresgrand bien & don de nature, il semble que ceste plainte n'a gueres de justice ne de raison, & vient plustost de malice. Que seruiroit vne plus longue vie ? pour simplement viure, respirer, mãger, boire, voir ce monde? que faut il tant de temps ? Nous auons tout veu, sçeu, gousté en peu de tẽps; le sçachant le vouloir tousiours ou si lõg temps practiquer

& touſiours recommencer, à quoy eſt bon cela ? Qui ne ſe ſaouleroit de faire touſiours vne meſme choſe ? s'il n'eſt faſcheux, pour le moins eſt-il ſuperflu : c'eſt vn cercle roulant ou les meſmes choſes ne font que reculer & s'approcher, c'eſt touſiours recommencer & reuſtre meſme ouurage. Pour y apprendre & profiter d'auantage, & paruenir à plus ample cognoiſſance & vertu? ô les bonnes gens que nous ſommes, qui ne nous cognoiſtroit, nous meſnageons treſmal ce que lon nous baille, & en perdons la pluſpart, l'employans non ſeulement à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis nous allons crier & nous pleindre, que lon ne nous en baille pas aſſez. Et puis que ſert ce tant grand amas de ſcience & d'experience, puis qu'il en faut en fin deſloger, & deſlogeant tout à vn coup oublier & perdre tout, ou bien mieux & autrement ſçauoir tout? Mais dis-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme ; je laiſſe les fables qui ſont en cela, mais ſoit ainſi, auſſi y en a il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne viuent le quart de l'homme, & peu y en a il qui arriuent à ſon terme. Par quel droct, raiſon, ou priuilege, faut il que l'hõme viue plus long temps que tous? pour ce qu'il employe mieux & à choſes plus hautes & plus dignes ſa vie ? Par ceſte raiſon il doit moins viure que tous, il n'y a poinct de pareil à l'homme, à mal employer ſa

vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance, & tout desreglement de mœurs, comme a esté dict & monstré cy dessus en la comparaison de luy auec les bestes, tellement que comme je demandois tantost, à quoy seruiroit vne plus longue vie, maintenant je dis, & quels maux au monde si la vie de l'homme estoit fort longue? que n'entreprendroit-il, puis que la brefueté qui luy couppe le chemin & luy rompt le dé comme lon dict, & l'incertitude d'icelle qui oste tout courage, ne le peust arrester, viuant comme s'il auoit touſiours a viure? Il craint bien d'vne part se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de conuoiter, esperer, entreprendre comme s'il estoit immortel. *Tanquam semper victuri viuitis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit: omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'a besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprinses & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir vne plus longue vie que tous animaux? Il n'y a donc poinct de subiect à l'homme de se plaindre, mais bien de se courroucer contre luy: nous auons assez de vie, mais nous n'en sommes pas bons mesnagers; elle n'est pas courte, mais nous la faisons: nous n'en sommes pas necessiteux, mais prodigues, *non inopes vitæ sed prodigi.* Nous la perdons, dissipons, & en faisons marché, comme de chose de neant & qui regorge; nous tombons tous en

Chap. 8.

Senec.

Senec. Voyez le chap. 6. l'vne de ces trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vita pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Perſone n'eſtudie à viure; lon s'occupe pluſtoſt à tout autre choſe, lon ne ſçauroit rien bien faire par acquit, ſans ſoin & attention. Les autres reſeruent à viure juſques à ce qu'ils ne puiſſent plus viure, à jouïr de la vie alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, qu'elle folie & miſere? voire y en a qui ont pluſtoſt acheué que commencé à viure, & s'en vont ſans y auoir bien penſé *quidam viuere incipiunt cum deſinendum, quidam ante deſierunt quam inciperent. inter cætera mala hoc quoque habet ſtultitia, ſemper incipit viuere.*

3 Deſcription de la vie humaine.

La vie preſente n'eſt qu'vne entrée & iſſue de comedie, vn flux perpetuel d'erreurs, vne tiſſeure d'aduentures, vne ſuitte de miſeres diuerſes enchainées de tous coſtez, il n'y a que mal qui coule, que mal qui ſe prepare, & le mal pouſſe le mal, comme la vague pouſſe l'autre, la peyne eſt touſiours preſente, & l'ombre de bien nous deçoit, la beſtiſe & l'aueuglement poſſede le commencement de la vie, le milieu eſt tout en peine & trauail, la fin en douleur, mais toute entiere en erreur.

La vie humaine a ſes incommoditez & miſeres, communes, ordinaires, & perpetuelles: elle en a auſſi de particulieres & diſtinctes, ſelon que ſes parties, aage, & ſaiſons ſont

differentes, enfance, jeuneſſe, virilité, vieilleſſe, chaſcune a ſes propres & particulieres tares.

5 Comparaiſon de la jeuneſſe à la vieilleſſe.

La plus part du monde parle plus honorablement & fauorablement de la vieilleſſe, comme plus ſage, meure, moderée, pour accuſer & faire rougir la jeuneſſe comme vitieuſe, fole, deſbauchée, mais c'eſt injuſtement: car à la verité les deffauts & vices de la vieilleſſe ſont en plus grand nombre, & plus grands & importuns, que de la jeuneſſe; elle nous attache encores plus de rides en l'eſprit qu'au viſage, & ne ſe voit point d'ames qui en vieilliſſant ne ſentent l'aigre & le moiſi: auec le corps l'eſprit s'vſe & s'empire, & vient en fin en enfantillage, *bis pueri ſenes*. La vieilleſſe eſt vne maladie neceſſaire & puiſſante, qui nous charge imperceptiblemẽt de pluſieurs imperfections, on veut appeller ſageſſe vne difficulté d'humeurs, vn chagrin & degouſt des choſes preſentes, vne impuiſſance de faire cõme deuant: la ſageſſe eſt trop noble pour ſe ſeruir de tels officiers; vieillir n'eſt pas aſſagir, ny quitter les vices, mais ſeulement les changer, & en pires. La vieilleſſe condamne les voluptez, c'eſt pource qu'elle eſt incapable de les gouſter, comme le chien d'Eſope, elle dit qu'elle n'en veut point, c'eſt pource qu'elle n'en peut jouïr, elle ne les laiſſe pas proprement, ce ſont elles qui la deſdaignent, elles ſont touſiours enjouées & en feſte il ne faut pas que l'impuiſſance corrõpe le

jugement, lequel doit en la jeuneſſe cognoiſtre le vice en la volupté, & en la vieilleſſe la volupté au vice. Les vices de la jeuneſſe ſont temerité, promptitude indiſcrete, desbauche, & desbordement aux voluptez, qui ſont choſes naturelles, prouenantes de ce ſang bouïllant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainſi excuſables; mais ceux de la vieilleſſe ſont bien autres. Les legers ſont vne vaine & caduque fierté, babyl ennuyeux, humeurs eſpineuſes & inſociables, ſuperſtition, ſoin des richeſſes lors que l'vſage en eſt perdu, vne ſotte auarice & craincte de la mort, qui vient proprement non de faute d'eſprit & de courage, comme lon dict, mais de ce que le vieillard s'eſt longuement accouſtumé, accommodé, & comme acoquiné a ce monde, dont il l'ayme tant, ce qui n'eſt aux jeunes. Outre ceux-cy il y à enuie, malignité, injuſtice; mais ce qui a de plus ſot & ridicule en elle, eſt qu'elle ſe veut faire craindre & redoubter, & pource tient-elle vne morgue auſtere, & deſdaigneuſe, penſant par la extorquer craincte & obeiſſance, mais elle ſe faict mocquer d'elle: car ceſte mine fiere & tyrannique, eſt receuë auec mocquerie & riſée de la jeuneſſe, qui s'exerce à l'affiner & l'amuſer, & par deſſein & complot luy celer & deſguiſer la verité des choſes. Il y à tant de fautes d'vne part en la vieilleſſe, & tant d'impuiſſance de l'autre, & eſt ſi propre au meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt

c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainćte ne sont plus ses armes. Il luy sied tant mal de se faire craindre : & quand elle le pourroit, encores doibt elle plustost se faire aymer & honorer.

CINQVIESME ET DERniere consideration de l'homme, par les varietez & differences grandes qui sont en luy, & leurs comparaisons.

De la difference & inegalité des hommes en general.

CHAP. XXXVII.

IL n'y a rien en ce bas monde, ou il se trouue tant de differences qu'entre les hommes, & differences si esloignées en mesme subiećt & espece. Si lon en veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y à des formes d'hommes en certains endroićts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre : & y en à de mestisses & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des contrées ou les hommes sont sans teste, portans les yeux & la bouche en la poictrine, ou ils sont androgynes, ou ils marchent de quatre pattes, ou ils n'ont qu'vn œil au front, & la teste plus semblable à celle d'vn chien qu'à la nostre, ou ils sont moytié poisson par embas & viuent

en l'eauë;ou les femmes accouchent à cinq ans & n'en viuent que huit:ou ils ont la teſte ſi dure & le front,que le fer ny peut mordre& rebouche contre;ou ils ſe changent naturellement en loups,en jumẽs,&puis encores en hõmes;ou ils ſont ſans bouche ſe nourriſſans de la ſenteur de certaines odeurs ; ou ils rendent la ſemence de couleur noire. Et de noſtre tẽps nous auons deſcouuert & touché à l'œil & au doigt,ou les hõmes ſont ſans barbe,ſans vſage de feu, de bled, devin;ou eſt tenue pour la plus grãde beauté ce que nous eſtimons la plus grande laideur,cõme à eſté dict deuant. Quãt à la diuerſité des mœurs ſe dira ailleurs. Et ſans parler de toutes ces eſtrãgetez,nous ſçauons que quant au viſage,il n'eſt poſſible trouuer deux viſages en tout &par tout ſemblables , il peut aduenir de ſe meſconter & prendre l'vn pour l'autre , à cauſe de la reſſemblance grande , mais c'eſt en l'abſence de l'vn: car en preſence de tous deux , il eſt aiſé de remarquer la difference,quand biẽ on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference,car non ſeulement elle eſt plus grande ſans comparaiſon d'homme à homme,que de beſte à beſte:mais(qui eſt bien encherir) il y à plus grande difference d'homme à hõme que d'homme à beſte : car vn excellent animal eſt plus approchant de l'homme de la plus baſſe marche,que n'eſt ceſt homme d'vn autre grand & excellent. Ceſte grande difference des

cap.11. l.2.c.8.

hommes vient des qualitez internes, & de la part de l'esprit, ou y a tant de pieces, tant de ressorts que c'est chose infinie, & des degrez sans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoistre l'homme, par les distinctions & differences qui sont en luy : or elles sont diuerses selon qu'il y a plusieurs pieces en l'homme, plusieurs raisons & moyẽs de les considerer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, ausquelles toutes les autres se pourront rapporter, & generalement tout ce qui est en l'homme, esprit, corps, naturel, acquis, public, priué, apparent, secret: & ainsi ceste cinquiesme & derniere consideration de l'homme aura cinq parties, qui seront cinq grandes & capitales dinstinctions des hommes sçauoir la

Premiere naturelle, & essentielle, & vniuerselle de tout l'homme, esprit & corps.

La seconde naturelle & essentielle principalement, & aucunement acquise, de la force & suffisance de l'esprit.

La tierce accidentale de l'estat condition & deuoir, tirée de la superiorité & inferiorité.

La quatriesme accidentale de la condition & profession de vie.

La cinquiesme & derniere des faueurs & desfaueurs de la nature, & de la fortune.

PREMIERE DISTINCTION & difference des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diuerse assiette du monde.

CHAP. XXXVIII.

1 Diuersité des hommes vient de la diuerse assiette du monde.

LA premiere plus notable & vniuerselle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diuerse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du Soleil, l'air, le climat, le terroir sont diuers. Aussi sont diuers non seulement le teinct, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encores les facultez de l'ame, *plaga cœli non solũ ad robur corporũ, sed & animorũ facit. Athenis tenue cœlũ ex quo etiã acutiores Attici, crassũ Thœbis ideo pingues Thebani & valentes.* Dont Platõ remercioit Dieu qu'il estoit né Athenié & nõ Thebain:

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifera lustrauit lampade terras

Ainsi que les fruicts & les animaux naissent diuers selon les diverses contrées, aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingenieux bons, obeissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cirus ne vouluſt accorder aux Perses d'abandonner leur pays aspre & bossu, pour aller

en vn autre doux & plain, disant que les terres grasses & molles font les hommes mols, & les fertils les esprits infertils.

2 Partage du monde en trois.

Suyuant ce fondement nous pouuõs en gros partager le monde en trois parties, & tous les hommes en trois sortes de naturel: nous ferons donc trois assiettes generales du mõde, qui sont les deux extremitez de midy & nort, & la moiéne. Chasque partie & assiette sera de soixante de grez; l'vne de midy est soubs l'Aequateur, trente degrez deçà & trente delà, c'est à dire tout ce qui est entre les deux Tropiques, vn peu plus, ou sont les regions ardentes & les Meridionaux, l'Affrique & l'AEthiopie au milieu d'Orient & d'Occident; l'Arabie Calicut, les Moluques les Iaues, la Taprobane vers Oriẽt; le Peru & grãds mers vers Occidẽt. L'autre moyenne est de trente degrez outre les Tropiques tant deçà que delà vers les Poles, ou sont les regions moyennes & temperées, toute l'Europe auec sa mer mediterrannée, au milieu d'Orient & Occident; toute l'Asie tant petite que grande, qui est vers Orient, auec la Chine & le Iappon; & l'Amerique occidentale. La tierce qui est de trente degrez, qui sont les plus pres des deux Poles de chasque costé, ou sont les regions froides & glaciales, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Mosouie, Estotilam, & la Magellane, qui n'est pas encores bien descouuerte.

3 Et des naturels.

Suyuant ce partage general du monde, aussi

sont differens les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprit, religiõ, mœurs, comme se peut voir en ceste petite table. Car les

	Septentrionaux sont	Moyés sont	Meridionaux sont
1. Au corps	Hauts & grands, pituiteux, sanguins, blancs & blonds, sociable, la voix forte, le cuir mol & velu, grands mangeurs & beuueurs, & puissants.	mediocres & reperez en toutes ces choses cõme neutres, ou bien participans vn peu de toutes ces deux extremitez & tenans plus de la region, de laquelle ils sont plus voisins.	Petits. Melãcholiques froids & secs, noirs. solitaires La voix greſle Le cuir dur auec peu de poil & creſpeu.
2. Esprit.	Grossiers, lourds, stupides, sots Faciles, legers, inconstans.		abstinens, foibles. Ingenieux, sages, prudens, fins, opiniastres.
3. religion.	Peu religieux & deuotieux.		Superstitieux, contemplatifs.
4. Mœurs.	Guerriers, vaillans, pennibles chastes, exempts de jalousie, cruels & inhumains.		Nõ guerriers, & lasches, paillards, ialoux, cruels & inhumains.

4 Preuues de ces differences du corps.

TOVTES ces differences se prouuent ayscement. Quand a celles du corps elles se cognoissent à l'œil, & s'il y à quelques exceptions, elles sont rares & viennent du meslange des peuples, ou bien des vents, des eauës, & de la situation particuliere des lieux, dont vne montagne sera vne notable difference en mesme degré, voire mesme pays & ville : ceux de la ville haute d'Athenes estoyent tout d'autre humeur, dict Plutarque, que ceux du port de Pyrée: vne montagne du costé de Septentrion rendra la vallée qui sera vers le midy toute meridionale, & au contraire aussi.

Quant à celles de l'esprit, nous sçauons que les arts mecaniques & ouurages de main sont de Septentrion, ou ils sont penibles: les sciences speculatiues sont venues du midy. Cæsar & les Anciens appellent les AEgyptiens tres-ingenieux & subtils; Moyse est dict instruict en leur sagesse, la Philosophie est venue de là en Grece, la majorité commence plustost ches eux, a cause de l'esprit & finesse: les gardes des princes, mesmes meridionaux, sont de Septentrion comme ayans plus de force & moins de finesse & de malice: ainsi les Meridionaux sont subjects à grandes vertus & grands vices, comme il est dict d'Annibal: les Septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquence sont aux nations mytoyennes, ausquelles ont flori les grands empires & polices. 2 Esprit.

Pour le troisiesme poinct, les religions sont venues du midy, AEgypte, Arabie, Chaldée; plus de superstition en Aphrique qu'au reste du monde, tesmoin les veux tant frequens, les temples tant magnifiques: les Septentrionaux dict Cæsar, peu soucieux de religion, sont attentifs à la guerre & à la chasse. 3 Religion.

Quant aux mœurs, premieremẽt touchant la guerre, il est certain que les grandes armées, arts, instrumens & inuentions militaires, sont venues de Septentrion: les peuples de là, 4 Mœurs.

Scythes, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains ont battu & vaincu toutes les autres nations, & rauagé tout le monde, dont eſt tant ſouuent dict, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats ſont venus de là; les Septentrionaux adorent le glaiue fiché en terre, dict Solinus, inuincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reſte, & ont eſté deſtruicts par eux: auſſi s'affoibliſſent & s'allangouriſſent au vent de Su, & allant vers midy, comme les Meridionaux venans au Nort, redoublent leurs forces. A cauſe de leur fierté guerriere, ils ne peuuent ſouffrir qu'on leur commande par brauerie, ils veulent la liberté, au moins les commandemens effectifs. Touchant la chaſteté & la jalouſie, en Septentrion vne ſeule femme à vn homme, dict Tacitus; encores ſuffit-elle pour pluſieurs, dict Cæſar; nulle jalouſie dict Munſter; ou les hommes & femmes ſe baignent enſemble auec les eſtrangers. En midy la Polygamie eſt par tout receuë; toute l'Afrique adore Venus, dict Solinus: les Meridionaux meurent de jalouſie, à cauſe de quoy ils ont les Eunuques gardiens de leurs femmes, que les grands Seigneurs ont en grand nombre comme des harats.

Quant à la cruauté les extremitez ſont ſemblables, mais pour diuerſes cauſes, cõme ſe verra tantoſt aux cauſes: les punitions de la roue

& les empalements des vifs, venus de septentrion: les inhumanités des Moscouites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemans dict Tacite, ne puniſſent les coulpables iuridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de midy auſſi eſcorchent tous vifs les criminels, & leur appetit de vengence eſt ſi grand, qu'ils en deuienēt furieux s'ils ne l'aſſouuiſſent: Au milieu ſont benins & humains, les Romains puniſſoient les plus grands crimes du banniſſement ſimple, les Grecs vſoient de breuuage doux de cigue pour faire mourir les condamnés Et Ciceron dict que l'humanité & la courtoyſie eſt partie de l'Aſie mineur, & deriuee au reſte du monde.

La cauſe de toutes ces differences corporelles & ſpirituelles, eſt l'inequalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui eſt en ces pays & peuples: ſçauoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cauſe du grand froid externe, qui la reſſerre & renferme au dedans, comme les caues & lieux profonds ſont chauds en hyuer, & les eſtomachs, *ventres hyeme calidiores*: foible aux Meridionaux, eſtant diſſipee & attiree au dehors, pàr la vehemence de l'externe, comme en eſté les ventres & lieux de deſſous terre ſont froids: Moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceſte diuerſité, dis-je, & inequalité de chaleur naturelle vienent ces differences, non ſeulemēt corporelles ce qui eſt aiſé de remarquer, mais

5 La cauſe des ſuſdictes differences.

encores ſpirituelles; Car les Meridionaux àcauſe de leur temperament froid, ſont melancholiques, & par ainſi arreſtés, conſtants, contemplatifs, iugenieux, religieux, ſages; Car la ſageſſe eſt aux animaux froids comme aux Elephans, qui comme le plus melancholique de tous animaux, eſt le plus ſage, docile, religieux, à cauſe du ſang froid. De ce temperament melancolique aduient auſſi que les Meridionaux ſont paillars, à cauſe de la melancholie ſpumeuſe, abradente, & ſalace, comme il ſe void aux lieures; Et cruels parce que ceſte melancholie abradente, preſſe violemment les paſſions & la vengence. Les Septentrionaux pituiteux & ſanguins de temperament tout contraire aux meridionaux, ont les qualités toutes contraires, ſauf qu'ils cõuiennent en vne choſe, c'eſt qu'ils ſont auſſi cruels & inhumains, mais c'eſt par vne autre raiſon, ſçauoir par defaut de iugement, dont comme beſtes ne ſe ſçauent commander & ſe contenir: Ceux du milieu ſanguins & choleres ſont temperés, d'vne belle humeur, ioyeux, diſpoſts, actifs.

Nous pourrons encores plus exquiſement & ſubtilement repreſenter le diuers naturel de ces trois ſortes de peuples, par application & comparaiſon de toutes choſes, comme ſe pourra voir en ceſte petite table, ou ſe voit que proprement appartient, & ſe peuſt rapporrer aux

Septentrionaux	Moyens	Meridionaux	
le sens commun	Discours & ratiocination.	intelle&	Qualitez d'ame.
force comme des ours & bestes	raison & iustice d'hommes	finesse de renards & religion de gens diuins.	
Mars guerre / Lune chasse	Iuppiter empereurs / Mercure Orateurs	Saturne contéplatiõ / Venus amour	Planettes
Art & manufacture	prudence cognoissance du bien & du mal	science du vray & du faux.	Actions & parties de republique.
Ouuriers artisãs, soldats. Executer & obeir	magistrats pourvoiãs iuger commander	pontifes philosophes contempler	
Ieunes malhabiles	hommes faicts maneurs d'affaires.	viellards graues sages pensifs	

Les autres distinctions plus particulieres se peuuent rapporter à ceste cy generalle de Midy & Nort : car lon peust rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'occident, & ceux qui viuent aux mõtagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cause du froid qui est aux montagnes; Aussi ceux qui sont esloignés de la mer, plus simples & entiers, Et au contraire aux conditions des Meridionaux, lon peust rapporter les orientaux, ceux qui viuent aux vallees, effeminés, delicats à cause de la fertilité, d'ou vient la volupté; Aussi les Maritimes trompeurs & fins à cause du commerce & du trafic auec diuerses sortes de gens & nations

Par tout ce discours il se voit qu'ẽ general ceux de Septẽtrion sont plus aduantages au corps, &

ont la force pour leur part ; & ceux du midy en l'esprit, & ont pour eux la fineſſe; ceux du milieu ont de tout, & ſont temperés en tout: Auſſi s'apprend par la que leurs meurs ne ſont à vray dire ny vices ny vertus, mais œuures de nature : laqueille du tout corriger & du tout renoncer, il eſt plus que difficille; mais adoucir, temperer, & ramener à peu pres les extremités à la mediocrité, c'eſt l'œuure de vertu.

SECONDE DISTINCTION & difference plus ſubtile des eſprits, & ſuffiſances des hommes.

CHAP. XXXIX.

Trois ſortes & degrés de gens au monde.

CESTE ſeconde diſtinction, qui regarde l'eſprit & la ſuffiſence, n'eſt ſi apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel que de l'acquis; ſelon laquelle y a trois ſortes de gens au monde, comme trois claſſes & degrés d'eſprits. En l'vn & le plus bas ſont les eſprits foibles & plats, de baſſe & petite capacité, nés pour obeir, ſeruir & eſtre menés, qui en effect ſont ſimplement hommes. Au ſecond & moyen eſtage ſont ceux, qui ſont de mediocre iugement, font profeſſion de ſuffiſance, ſcience, habilité ; Mais qui ne ſe ſentent & ne ſe iugent pas aſſés, s'arreſtent a ce que lon tient communement, & lon leur baille du premier coup, ſans

d'auantage s'enquerir de la verité & source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis: & ne regardent point plus loin que la ou ils se trouuēt; pensent que par tout est ainsi, ou doit estre: que si c'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'asseruissent aux opinions & loix municipales du lieu, ou ils se trouuent deslors qu'ils sont esclos, non seulement par obseruance & vsage, ce que tous doiuent faire, mais encores de cœur & d'ame: & pensent que ce que lon croit en leur village, est la vraye touche de verité, & la seule ou bien la meilleure reigle de bien viure. Ces gens sont de l'eschole & du ressort d'Aristote; affirmatifs, positifs, dogmatistes, qui regardent plus l'vtilité que la verité, ce qui est propre à l'vsage & trafic du monde, qu'a ce qui est bon & vray en soy. En ceste classe y a tresgrand nombre & diuersité de degrés, les principaux & plus habiles d'entreux gouuernent le monde, & ont les commandemens en main. Au troisiesme & plus haut estage sont les hommes doués d'vn esprit vif & clair, iugement fort, ferme, & solide; qui ne se contentent d'vn ouy dire, ne s'arrestēt aux opinions communes & receuës, ne se laissent gagner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'estonnent point, sçachant qu'il y a plusieurs bourdes, faucetés & impostures receuës au monde auec approbation & applaudissement; voire adoration & reuerence publique: mais examinent toutes choses qui

se propoſent, ſondent meurement, & cherchent ſans paſſion les cauſes, motifs, & reſſorts juſques à la racine, aymans mieux doubter & tenir en ſuſpens leur creance, que par vne trop molle & laſche facilité, ou legereté, ou precipitation de jugement, ſe paiſtre de fauſſeté, & affirmer ou ſe tenir aſſeurez de choſe, de laquelle ils ne peuuẽt auoir raiſon certaine. Ceux-cy ſont en petit nõbre, de l'eſchole & reſſort de Socrates & Platon, modeſtes, ſobres, retenus, conſiderãs plus la verité & realité des choſes, que l'vtilité; & s'ils ſont bien nés, ayans auec ce deſſus la probité, & le reglement des mœurs, ils ſont vrayement ſages, & tels que no⁹ cherchõs icy. Mais pource qu'ils ne s'accordent pas auec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus auãt; ne ſont ſi faciles, ils ſont ſoubçonnez & mal eſtimez des autres, qui ſont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantaſques, & Philoſophes; c'eſt par injure qu'ils vſent de ce mot. En la premiere de ces trois claſſes y a bien plus grand nõbre qu'en la ſeconde, & en la ſeconde qu'en la troiſieſme. Ceux de la premiere & derniere, plus baſſe & plus haute, ne troublẽt point le monde, ne remuent rien, les vns par inſuffiſence & foibleſſe, les autres par grande ſuffiſance, fermeté, & ſageſſe. Ceux du milieu font tout le bruict, & les diſputes qui ſont au monde, preſumptueux, touſiours agitez & agitants. Ceux de la plus baſſe marche

comme le fonds, la lie, la sentine, ressemblent à la terre, qui ne faict que recepuoir & souffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyenne ressemblent a la region de l'air, en laquelle se forment tous les metheores, & se font tous les bruicts & alterations, qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut estage, ressemblent à l'Aether & plus haute region voisine du ciel, seraine, claire, nette, & paisible. Ceste difference d'hommes vient en partie du naturel, de la premiere composition & temperament du cerueau, qui est fort different, humide, chaud, sec & par plusieurs degrés; dont les esprits & iugements sont ou fort solides, courageux ou foibles, craintifs, plats: En partie de l'instruction & discipline; aussi de l'experience & hantise du monde, qui sert fort à se desniaiser, & mettre son esprit hors de page. Au reste il se trouue de toutes ces trois sortes de gens, soubs toute robe, forme & condition, & des bons & des mauuais, mais bien diuersement.

Autre distinction. 2

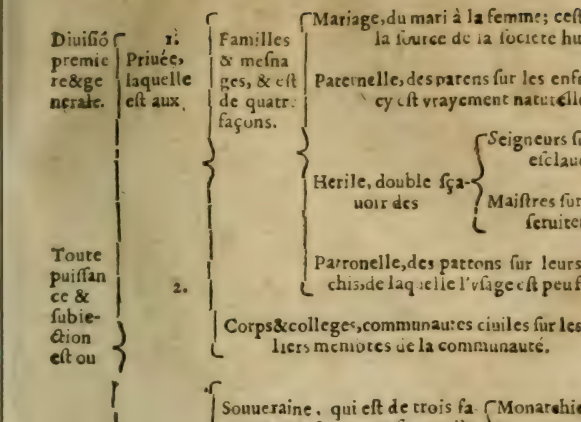
Lon faict encores vne autre distinction d'esprits & suffisences, car les vns se font voyé eux mesmes & ouuerture; se conduisent seuls. Ceux cy sont heureux de la plus haute taille, & biẽ rares; les autres ont besoin d'aide, mais ils sont encores doubles; car les vns n'ont besoin que d'estre esclairés, c'est assés qu'il y aie vn guide & vn flambeau, qui marche deuant, ils suyuront volontiers & bien ayseemẽt. Les autres veulent

estre tirés, ont besoin de compulsoire, & que lon les prenne par la main. Ie laisse ceux qui par grande foiblesse, comme ceux de la plus basse marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne sont bons à suyure, ny ne se laissent tirer & conduire, gens desesperés.

TROISIEME DISTINction & difference des hommes accidentale, de leurs degrés, estats, & charges.

CHAP. XL.

CESTE distinction accidentale, qui regarde les estats & charges, est fondée sur deux principes & fondements de la societé humaine, qui sont commander & obeyr, puissance & subiection, superiorité & inferiorité, *imperio & obsequio omnia constant*. Ceste distinction se verra premierement mieux en gros, en ceste table.



Ceste puissance publique, soit souueraine, soit subalterne, reçoit des subdiuisions qu'il faut sçauoir. La souueraine, qui est triple, comme dict est, pour le regard de la maniere du gouuernement, est encores triple; c'est à dire chascune de ces trois est conduicte en trois façons, dont est dicte royalle, ou seigneuriale, ou Tyrannique; Royalle en laquelle le souuerain (soit il vn, ou

Subdiuision de la souueraineté.

plusieurs, ou tous) obeissant aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la proprieté des biés aux subiest. *Ad reges potestas omnis pertinet, ad singulos proprietas: Omnia Rex imperio possidet, singuli dominio*; Seigneuriale ou le souuerain est seigneur des personnes & des biens, par le droict des armes, gouuernant ses subiects comme esclaues; Tyrannique ou le souuerain mesprisant toutes loix de nature, abuse des personnes & des biens de ses subiects, differant du seigneur, comme le voleur de l'ennemi de guerre. Des trois estats souuerains le Monarchique, & des trois gouuernements le seigneurial sont les plus anciens, grãds, durables, Augustes, comme anciennement Assyrie, Perse, A Egipte, & maintenant A Ethiopie, la plus ancienne qui soit, Moschouie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le meilleur & plus naturel estat & gouuernement est la Monarchie Royale: les Aristocraties fameuses sont iadis Lacedemone & maintenant Venise; les Democraties Rome, Athenes, Carthage, Royales en leur gouuernement.

Des seigneurs particuliers.

3 La puissance publique subalterne, qui est aux seigneurs particuliers, est de plusieurs sortes & degrés, principalement cinq, sçauoir seigneurs Tributaires, qui doiuent tribut seulement.

Feudataires, vassaux simples, qui doiuent foy & hommage pour le fief: Ces trois peuuent estre souuerains:

Vaſſaux liges qui outre la foy & hommage, doiuent encores ſeruice perſonnel dont ils ne peuuent eſtre vrayement ſouuerains.

Subiects naturels ſoient vaſſaux ou cenſiers ou autrement, leſquels doiuent ſubiection & obeiſſance ; & ne ſe peuuent exempter de la puiſſance de leur ſouuerain, & ſont ſeigneurs.

La puiſſance publique ſubalterne, qui eſt aux officiers de la ſouueraineté, eſt de pluſieurs ſortes, & pour le regard de l'honneur & de la puiſſance, reuiennent à cinq degrés. 4 Des officiers.

Premier & plus bas des imfames, qui doiuent demourer hors la ville, executeurs derniers de la iuſtice.

2, De ceux qui n'ont ny honneur ny infamie, ſergeants, trompettes.

3. Qui ont honneur ſans cognoiſſance & puiſſance, notaires, Recepueurs, ſecretaires.

4. Qui ont auec honneur, puiſſance & cognoiſſance, mais ſans iuriſdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont iuriſdictiõ, & par ainſi tout le reſte, & ceux cy s'appellent proprement Magiſtrats; deſquels y a pluſieurs diſtinctions & principalement ces cinq, qui ſont toutes doubles.

1. en { Maieurs, Senateurs / Mineurs, Iuges } 2. en { Politiques / Militaires }

3. en { Ciuils / Criminels } 4. en { Titulaires en office formé / Commissaires, }

5. ne { Perpetuels, comme doiuent estre les moindres, & en nombre. / Temporels & muables, comme doiuent estre les grands. }

DES ESTATS ET DEGREZ des hommes en particulier, suyuant ceste precedente table.

ADVERTISSEMENT

ICY est parlé en particulier des pieces de ceste table & distinction de puissances & subiections (commencant par les priuées & domestiques) c'est à dire de chasque estat & profession des hommes, pour les cognoistre, c'est icy le liure de la cognoissance de l'homme; car les debuoirs d'vn chascun seront au troisiesme liure en la vertu de iustice, ou de mesme ordre tous ces estats & chapitres se reprendront. Or auant y entrer faut sommairement parler du commander & obeir, deux fondements & causes principales de ces diuersités d'estats & charges.

DV COMMANDER ET *obeir.*

CHAP. XLI.

CE ſont, comme à eſté dict, deux fondemens de toute ſocieté humaine, & de la diuerſité des eſtats & profeſſions. Ces deux ſont relatifs, ſe regardent, requierent, engendrent, & conſeruent mutuellement l'vn l'autre: & ſont pareillement requis en toute aſſemblee & communauté; mais qui ſont obligés a vne naturele enuie, conteſtation & meſdiſance ou plaincte perpetuelle. La populaire rend le ſouuerain de pire cõdition qu'vn charretier; la Monarchique le met au deſſus de Dieu. Au cõmander eſt la dignité, la difficulté (ces deux vont ordinairemẽt enſemble) la bõté, la ſuffiſance toutes qualités de grãdeur. Le commander c'eſt a dire la ſuffiſence, le courage, l'authorité eſt du ciel & de Dieu, *imperium non niſi diuino fato datur: omnis poteſtas á deo eſt*: dont dict Platon que Dieu n'eſtablit poinr des hommes, c'eſt à dire de la commune ſorte & ſuffiſence, & purement humaine, par deſſus les autres; mais ceux qui d'vne touche diuine, & par quelque ſinguliere vertu & don du ciel, ſurpaſſent les autres, dont ils ſont appellés *heroes*. En l'obeyr eſt l'utilité, l'aiſance, la neceſſité, tellement que pour la conſeruation du public, il eſt enco-

res plus requis que le bien commander; & eſt beaucoup plus dangereux le deſny d'obeir ou le mal obeir, que le mal commander. Tout ainſi qu'au mariage bien que le mary & la femme ſoient egalement obligés à la loyauté & fidelité, & l'ayent tous deux promis par meſmes mots, meſmes ceremonies & ſolemnités, ſi eſt ce que les inconueniens ſortent ſans comparaiſon plus grands de la faute & adultere de la femme, que du mary: Auſſi bien que le commander & obeir ſoient pareillement requis en tout eſtat & compagnie, ſi eſt ce que les inconueniens ſont bien plus dangereux de la deſobeiſſance des ſubiects, que de la faute des commandans. Pluſieurs eſtats ont longuement roullé & aſſés heureuſement duré, ſous de treſmeſchans princes & magiſtrats, les ſubiects s'y accommodans & obeiſſans; Dont vn ſage interrogé, pourquoy la Republique de Sparte eſtoit ſi floriſſante, ſi c'eſtoit pource que les Roys commandoient bien? mais pluſtot, dict il, pource que les citoyens obeiſſent bien; Mais ſi les ſubiects refuſent d'obeir & ſecouent le ioug, il faut que l'eſtat donne du nés a terre.

DV MARIAGE.
CHAP. XLII.

COMBIEN que l'eſtat du mariage ſoit le premier & plus ancien, le plus important, &

comme le fondement & la fontaine de la societé humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les republiques, *Prima societas in cõiugio est, quod principiũ vrbis, seminariũ reipublicæ,* si est ce qu'il a esté desestimé & descrié par plusieurs grands personnages, qui l'ont jugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces obiects contre luy.

2 Obiects contre le mariage.

Premierement ils ont estimé son lien & son obligatiõ iniuste, vne dure & trop rude captiuité d'autãt que par mariage l'on s'attache, & s'assubiectit par trop au soin & aux humeurs d'autruy; Que s'il aduiẽt d'auoir mal rencõtré, s'estre mescompté au choix & au marché, & que lon aye prins plus d'os que de chair, lon demoure miserable toute sa vie; Qu'elle iniquité & iniustice pourroit estre plus grande, que pour vne heure de fol marché, pour vne faute faicte sans malice & par mesgarde, & bien souuent pour obeir & suyure l'aduis d'autruy, lon soit obligé àvne peine perpetuelle? Il vaudroit mieux se mette la corde au col, & se ietter en la mer la teste la premiere, pour finir ses iours bien tost que, d'estre touſiours aux peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'vne ialousie, d'vne malice, d'vne rage & manie, d'vne bestise opiniastre, & autres miserables conditions: dont l'vn à dit, que qui auoit inuenté ce nœud & lien de mariage, auoit trouué vn

bel & ſpecieux expedient, pour ſe venger des humains, vne chauſſetrappe ou vn filet pour attraper les beſtes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre à dict, que marier vn ſage auec vne folle, ou au rebours, c'eſtoit atacher le vif auec le mort; qui eſtoit la plus cruelle mort inuentée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort.

Par la ſeconde accuſation, ils diſent, que le mariage eſt vne corruption & abaſtardiſſement des bons & rares eſprits; d'autant que les flatteries & mignardiſes de la partie que lon aime, l'affection des enfans, le ſoin de ſa maiſon, & aduancement de ſa famille, relaſchent, deſtrempent, & ramoliſſent la vigueur & la force du plus vif & genereux éſprit, qui puiſſe eſtre, teſmoins Samſom, Salomon, Marc Anthoine; dont au pis aller il ne faudroit marier, que ceux qui ont plus de chair que d'eſprit, vigoureux au corps & foibles d'ame, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choſes petites & baſſes, ſelõ leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'eſprit grand, fort, & puiſſant, eſt ce pas grand dommage de les enfeſger & garrotter à la chair & au mariage, comme lon faict les beſtes à l'eſtable? Nous voyons meſmes cela aux beſtes; Car les nobles qui ſont de valeur & de ſeruice, cheuaux, chiens, lon les eſloigne de l'accointance de l'autre ſexe; lon ne met aux harats que les beſtes de moindre eſtime. Auſſi ceux qui ſont deſtinés tant hommes que femmes,

à la plus venerable & saincte vacation, & qui doyuent estre comme le chresme & la moüelle de la Chrestienté, les gens d'Eglise & de religion, sont exclus du mariage. Et c'est pource que le mariage empesche & destourne les belles & grandes eleuations d'ame, la contemplation des choses hautes, celestes, & diuines; qui est incompatible auec le tabut des affaires domestiques; à cause dequoy l'Apostre prefere la solitude de la continence, au mariage. L'vtile peut bien estre du costé du mariage, mais l'honneste est de l'autre costé.

Puis il trouble les belles & sainctes entreprises, comme sainct Augustin recite, qu'ayant deseigné auec quelques autres siẽs amis, dont il y en auoit de mariez, de se retirer de la ville & des compagnies pour vaquer à l'estude de sagesse & de vertu, leur dessein fut bien tost rompu, & interuerty par les femmes de ceux qui en auoyent; & à dict aussi vn sage, que si les hommes se pouuoyent passer de femmes, qu'ils seroyent visitez & accompagnez des Anges.

Plus le mariage empesche de voyager parmy le monde, & les estrangers; soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que lon sçait: Bref le mariage non seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands esprits, mais priue le publiq de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuuent s'exploicter demeurant au sein

& au gyron d'vne femme, & autour des petits enfans. Mais ne fait-il pas beau voir, & n'eſt ce pas grand dommage, que celuy qui eſt capable de gouuerner & policer tout vn monde, s'amuſe à conduire vne femme & des enfans? Dont reſpondit vn grand perſonnage, quand lon luy parla de ſe marier, qu'il eſtoit né pour commãder aux hommes, & non à vne femmellette, pour conſeiller & gouuerner les Roys & Princes, & non pas de petits enfans.

3 Reſponſe à ieeux chap. 4.

A tout cela lon peut dire, que la nature humaine n'eſt pas capable de perfection, & de choſe ou n'y ait à redire, comm'à eſté dict ailleurs; ſes meilleurs remedes & expediens ſont touſiours vn peu malades, meſlez d'incommoditez: ce ſont tous maux neceſſaires: ç'a eſté le meilleur que l'on à peu aduiſer pour ſa cõſeruation & multipication. Aucuns comme Platon, & autres ont voulu ſubtiliſer & inuẽter des moyẽs pour euiter ces eſpines: mais outre qu'ils ont fait & forgé des choſes en l'air, qui ne ſe pouuoyent bien tenir longuement en vſage; encores leurs inuentions, quand elles ſeront miſes en practique, ne ſeroient pas ſans pluſieurs incommoditez & difficultez. L'homme les cauſe & les produit luy meſmes par ſon vice & intemperance, & par ſes paſſions contraires; & n'en faut pas accuſer l'eſtat, ny autre que l'hõme, qui ne ſçait bien vſer d'aucune choſe. Et peut on dire encores, qu'a cauſe de ces eſpines & difficultez, c'eſt

vne eschole de vertu, vn apprentissage, & vn exercice familier & domestique, & disoit Socrates le Docteur de sageſſe, à ceux qui lui objectoyẽt la teſte de ſa femme, qu'il apprenoit par la en ſa maiſon, à eſtre cõſtant & patiẽt par tout ailleurs, & à trouuer douces les poinctures de la fortune. Et puis en fin on ne contredit pas que celuy qui s'en paſſe, ne face encores mieux. Mais à l'honneur du mariage, le Chreſtien dict, que Dieu l'a inſtitué, au paradis terreſtre, auant toute autre choſe, en l'eſtat d'innocence & perfection; voila quatre recommandations, la quatrieſme paſſe tout & ſans replique. Deſpuis le fils de Dieu l'à approuué & honoré de ſa preſence, ſon premier miracle, & miracle faict en faueur dudict eſtat, & des gens mariez, & l'à honoré de ce priuilege, qu'il ſert de figure de ceſte grande vnion de luy auec ſon Egliſe, & pource il a eſté appellé Myſtere, & grand.

A la verité le mariage n'eſt poinct choſe indifferente ou mediocre; c'eſt du tout vn grand bien ou grand mal, vn grand repos ou vn grand trouble, vn paradis ou vn enfer; c'eſt vne tres-douce & plaiſante vie, s'il eſt bien faict, vn rude & dangereux marché, & vne bien eſpineuſe & poiſante liaiſon, s'il eſt mal rencontré; c'eſt vne conuention, ou ſe verifie bien à poinct, ce que lon dict, *homo homini deus, aut lupus.* 4 Du tout grand bien ou grand mal.

Mariage eſt vn ouurage baſti de pluſieurs

Le bõ eſt vn rare bien.

pieces ; il y faut vn rencontre de beaucoup de qualitez ; tant de conſiderations, outre & hors les perſones mariées. Car quoy qu'on die, lon ne ſe marie ſeulement pour ſoy ; la poſterité, la famille, l'alliance, les moyens y poiſent beaucoup : voyla pourquoy il s'en trouue ſi peu de bons; & ce qui s'en trouue ſi peu, c'eſt ſigne de ſon prix & de ſa valeur ; c'eſt la condition des plus grandes charges: La Royauté eſt auſſi pleine de difficultez, & peu l'exercent bien & heureuſement. Mais ce que nous voyons ſouuent qu'il ne ſe porte pas bien, cela vient de la licence & desbauche des perſonnes, & non de l'eſtat & inſtitution du mariage, dont il ſe trouue plus commode aux ames bonnes, ſimples, & populaires, ou les delices, la curioſité, l'oyſiueté le troublent moins: les humeurs desbauchées : les ames turbulentes & détraquées ne ſont pas propres à ce marché.

6 Deſcription ſimple & ſommaire de mariage.

Mariage eſt vn ſage marché, vn lien & vne couſture ſaincte & inuiolable, vne conuention honorable : s'il eſt bien façonné & bien pris, il n'y à rien plus beau au monde; c'eſt vne douce ſocieté de vie, pleine de conſtance, de fiance, & d'vn nombre infini d'vtiles & ſolides offices, & obligations mutuelles: c'eſt vne compagnie non point d'amour, mais d'amitié. Ce ſont choſes fort diſtinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fieure & maladifue, & la chaleur naturelle & ſaine. Le mariage a pour ſa part

l'amitié, l'vtilité, la iuſtice, l'honeur, la cõſtance; vn plaiſir plat voirement, mais ſain, ferme, & plus vniuerſel. L'amour ſe fonde au ſeul plaiſir, & l'à plus vif, aigu, & cuiſant: peu de mariages ſuccedent bien, qui ſont commencés & acheminés par les beautés & deſirs amoureux; il y faut des fondements plus ſolides & conſtants; & y faut aller d'aguet: ceſte bouillante affection n'y vaut rien, voire eſt mieux conduict le mariage par main tierce.

Cecy eſt bien dict ſommairement & ſimplement: Pour vne plus exacte deſcription, nous ſçaurons qu'au mariage y a deux choſes, qui luy ſont eſſentielles, & ſemblent contraires, mais ne le ſont pas; ſçauoir vne equalité, comme ſociale & entre pareils; & vne inequalité, c'eſt à dire ſuperiorité & inferiorité. L'equalité conſiſte en vne entiere & parfaicte communication, & communauté de toutes choſes, ames, volontés, corps biens; loy fondamentale du mariage: laquelle en aucuns lieux s'eſtend iuſques à la vie & la mort, tellement que le mary mort, faut que la femme ſuyue incontinant. Cela ſe practique en aucuns lieux par loix publiques du pays, & ſouuent de ſi grand ardeur, qu'eſtant pluſieurs femmes à vn mary, elles cõteſtent & plaident publiquement à qui aura l'honeur d'aller dormir (c'eſt leur mot) auec leur eſpoux, alleguant pour l'obtenir & y eſtre preferees, leur bõ ſeruice, qu'elles eſtoyent les mieux aimées, & ont eu de luy le dernier

7 Plus exacte.

baiſer, ont eu enfans de luy.

Et certamen habent lethi, quæ viua ſequatur
Coniugium; pudor eſt non licuiſſe mori.
Ardent victrices, & flammæ pectora præbent,
Imponuntque ſuis ora peruſta viris.

En autres lieux s'obſeruoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conuentions du mariage, comme fuſt entre Marc Antoine & Cleopatra. C'eſte equalité auſſi conſiſte en la puiſſance, qu'ils ont ſur la famille en commun, dont la femme eſt dicte compagnonne du mary dame de la maiſon & famille, comme le mary le maiſtre & ſeigneur: Et leur authorité conioiucte ſur toute la famille, eſt comparee à l'Ariſtocratie.

8 Inegalité

La diſtinction de ſuperiorité & inferiorité, cõſiſte en ce, que le mary a puiſſance ſur la femme, & la femme eſt ſubicte au mary: Cecy eſt ſelon toutes loix & polices; mais plus ou moins ſelon la diuerſiié d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle ſoit beaucoup plus noble & plus riche, eſt ſubiecte au mary: Ceſte ſuperiorité & inferiorité eſt naturelle, fondee ſur la force, & ſuffiſance de l'vn, foibleſſe & infuſiſance de l'autre, Les Theologiens la fondent bien ſur d'autres raiſons tirees de la bible; l'homme à eſté fait le premier, de Dieu ſeul & immediatement, par expres, pour Dieu ſon chef, & à ſon image, & parfect, car nature commance touſiours par choſe parfaicte: la femme faicte en ſecond lieu,

apres l'homme, de la substance de l'homme, par occasion & pour autre chose, *mulier est vir occasionatus*, pour seruir d'aide & de second à l'homme, qui est son chef, & par ainsi imparfaicte. Voyla par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peche, prouue le mesme, la femme à esté la premiere en preuaricatiõ, & de son chef à peché, l'homme second, & à l'occasion de la femme; la femme donc derniere au bien, & en la generation, & occasionnée, premiere au mal, & occasion d'iceluy; est justement assubjectie à l'homme premier au bien, & dernier au mal.

9 Puissance maritale.

Ceste superiorité & puissance maritale à esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie & la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus; & le mary pouuoit tuer sa femme en quatre cas, adultere, suppositiõ d'enfans, fausses clefs, & auoir beu du vin. Aussi ches les Grecs dit Polybe, & les anciens Gaulois dict Cæsar, la puissance maritale estoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs & la mesme despuis, ceste puissance à esté moderée: mais presque par tout la puissance du mary & la subjectiõ de la femme porte, que le mary est maistre des actions & veus de sa femme, la peut corriger de parolles & tenir aux ceps, (la battre de coups est indigne de femme d'honeur, dict la loy) & la femme est tenue de tenir la condition, suyure la qualité, le pays, la famille, le domicile,

Dion halicar. li. 2.

Lib. 2. lib. 6. bel gal.

& le rang de mary, doit accompagner & suyure le mary par tout, en voyage, en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suyuant son mary Lentulus proscript & relegué en Cicile; Aerithrée son mari Phalaris banni; Ipsicrates femme du Roy Mythridates vaincu par Pompée s'en allant & errant par le monde. Aucuns adjoustent à la guerre & aux prouinces, ou le mary est enuoyé auec charge publicque. Et la femme ne peut estre en jugement, soit en demendant ou deffendant, sans l'authorité de son mary, ou du Iuge à son refus; & ne peut appeller son mary en jugement sans permission du Magistrat.

Corn. Tacit.

10

Ses regles diuerses.

Le mariage ne se porte pas de mesme façon, & n'a pas mesmes loix & regles par tout; selon les diuerses religions & nations il à ses regles ou plus lasches & larges, ou plus estroictes: selon la Chrestienté la plus estroicte de toutes, le mariage est fort subject & tenu de court. Il n'a que l'entrée libre, sa durée est toute contrainct, deppendant d'ailleurs que de nostre vouloir. Les autres nations & religions, pour rendre le mariage plus aisé, libre, & fertile, reçoyuent & pratiquent la polygamie, & la repudiation, liberté de prendre & laisser femmes; accusent la Chrestienté d'auoir tollu ces deux, & par ce moyen prejudicié a l'amitié & multiplication, fins principales du mariage: d'autant que l'amitié est ennemie de toute contrainct;

De la Polygamie & repudiation.

& se

& se maintient mieux en vne honeste liberté. Et la multiplication se faict par les femmes: comme nature nous monstre richement aux loups, desquels la race est si fertile en la production de leurs petits, jusques au nombre de douze ou treze, & surpassant de beaucoup les autres animaux vtiles, desquels on tue si grand nombre tous les jours, & si peu de loups; & toutesfois c'est la plus sterile de toutes. Ce qui vient de ce que de si grand nombre, il y a vne seule femelle, qui le plus souuent profite peu, & ne porte point, estouffée par la multitude des masles concurrens & affamés; la plus grande partie desquels meurt, sans produire a faute de femelles. Aussi void on combien la polygamie profite à la multiplication, parmy les nations qui la reçoyuent, Iuifs, Mahumetans, & autres Barbares, qui font des amas de trois a quatre cent mille combatans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble, l'vne des parties estant sterile, quelquesfois toutes les deux: lesquels colloqués auec d'autres l'vn & l'autre laisseroit grande posterité. Mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'vne seule femme: finalement reprochent que cette restriction Chrestienne produict des desbauches & adulteres: mais a tout cela lon respond, que le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles; mais

le regarde d'vn autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dit: joinct que l'experience monstre en la plus part des mariages, que la contraincte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & debonnaires, qui s'accommodent facilement, ou ils se trouuent attachez : Et quand aux desbauches, elles viennent du dereglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreste. Et de faict les adulteres se trouuent en la Polygamie & repudiation, tesmoin chez les Iuifs, & Dauid, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eust : & au contraire ont esté long temps incognus en des polices bien reglées, ou n'y auoit polygamie ny repudiation, tesmoin Sparte & Rome long temps apres sa fondation: il ne s'en faut donc pas prendre a la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

II Polygamie diuerse.

La liberté de la polygamie, qui semble aucunement naturelle, se porte diuersement selon les diuerses nations & polices. Aux vnes toutes les femmes à vn mary viuent en commun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de mesmes: ailleurs il y en à vne, qui est la principale & comme maistresse, & les enfans heritent aux biens, honneurs & titre du mary ; les autres femmes sont tenues à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs sont concubines, & leurs enfans pensionnaires seulement.

L'vſage de la repudiation de meſmes eſt different; car chez aucũs, comme Hebreux, Grecs, Armeniẽs, lon n'exprime point la cauſe de la ſeparation; & n'eſt permis de reprendre la femme vne fois repudiée, bien eſt permis de ſe remarier à d'autres: mais en la loy Mahumetane, la ſeparation ſe faict par le Iuge, auec cognoiſſance de cauſe (ſauf que ce fut par conſentemẽt mutuel) laquelle doibt eſtre adultere, ſterilité, incompatibilité d'humeurs, entrepriſe ſur la vie de ſa partie, choſes directement & capitalement contraires à l'eſtat & inſtitution du mariage: & eſt loyſible de ſe reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier ſemble meilleur, pour tenir en bride les femmes ſuperbes, & les faſcheux marys; le ſecond, qui eſt d'exprimer la cauſe, deshonore les parties, empeſche de trouuer parti, deſcouure pluſieurs choſes, qui deuroyent demeurer cachées. Et aduenant que la cauſe ne ſoit pas bien verifiée, & qu'il leur faille demeurer enſemble, s'enſuyuent empoiſonnemens & meurtres ſouuent incognus aux hõmes, comm'il fut deſcouuert à Rome auparauant l'vſage de la repudiation, ou vne femme ſurpriſe d'auoir empoyſonné ſon mary en accuſe d'autres, & celles-cy d'autres, juſques à ſoixante dix de meſme crime, qui furent toutes executées: mais le pire à eſté que l'adultere demeure preſque par tout ſans peyne de mort, & ſeule-

12 Repudiation diuerſe.

ment y a diuorce & separation de compagnie, introduict par Iustinien, homme du tout possedé de sa femme, qui fist passer tout ce qu'elle peut à l'aduantage des femmes; d'ou il sort vn dãger de perpetuel adultere, desir de la mort de sa partie, le delinquant n'est poinct puny l'innocent injurié demure sans reparation.

Du deuoir des mariez voyez l.3.c.12.

DES PARENS & enfans.

CHAP. XLIII.

1 Puissance paternelle.

IL y a plusieurs sortes & degrez d'authorité & puissance humaine, publicque & priuée; mais il n'en y a poinct de plus naturelle ny plus grande, que celle du pere sur les enfans (je dis pere, car la mere, qui est subjecte à son mary, ne peut proprement auoir les enfans en sa puissance & subjection) mais elle n'a pas touſjours ny en tous lieux esté pareille. Anciennement presque par tout elle estoit absoluë & vniuerselle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier, acquerir biens; sçauoir est chez les Romains par la loy expresse de Romulus, *parentum in liberos omne ius esto relegandi, vendendi, occidendi*, exceptez seulement les enfans au dessoubs trois ans, qui ne peuuent encores auoir mesdict ny mes-

Dion. Halic. libr 2. antiq. Rõ. l. in suis ff. de lib. & posth.

faict. Laquelle loy fust renouuellée despuis par la loy des douze tables, par laquelle estoit permis au pere de vendre ses enfans jusques à trois fois ; chés les Perses selon Aristote, chés les anciens Gaulois, comme dict Cæsar & Prosper ; chés les Moschouites & Tartares, qui peuuent vendre jusques à la quatriesme fois. Et semble qu'en la loy de nature ceste puissance aye esté, par le faict d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela eust esté contre le deuoir, & hors la puissance du pere, il n'y eust jamais consenti : & n'eust iamais pensé que ce fust esté Dieu, celuy qui le luy mandoit, s'il eust esté contre la nature : & puis nous voyons qu'Isaac n'y a poinct resisté, ny allegué son innocence, sçachant que cela estoit en la puissance du pere. Ce qui ne desroge aucunement à la grandeur de la foy d'Abraham, car il ne voulut sacrifier son fils, en vertu de son droict ou puissance, ny pour aucun demerite d'Isaac, mais purement pour obeyr au commandement de Dieu. En la loy de Moyse de mesme, sauf quelque modification : Voyla quelle à esté ceste puissance anciennement en la plus part du monde, & qui à duré jusques aux Empereurs Romains. Chés les Grecs elle n'a pas esté si grãde & absoluë, ny aux AEgyptiẽs ; toutesfois s'il aduenoit que le pere eust tué son fils à tort & sans cause, il n'estoit point puni, sinon d'estre enfermé trois jours pres du corps mort.

Aul. Gell. lib 20.

li. 8 Eth. cap. 20.

lib. 6. bel. Gal.

Prosper. Aquitan. in epist. Sigiũn.

Deuter 21

Diodor.

7 Ses raisons & fruicts.

Or les raisons & fruicts d'vne si grande & absolue puissance des peres sur leurs enfans, tresbonne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les vices, & pour le bien public, estoyent premierement de contenir les enfans en craincte & en deuoir : puis à cause qu'il y à plusieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroyent impunies au grand prejudice du public, si la cognoissance & punition n'estoit qu'en la main de l'authorité publique, soit pource qu'elles sont domestiques & secrettes, ou qu'il n'y à point de partie & poursuyuant. Car les parens qui le sçauent & y sont plus interessez, ne les descrieront pas, outre qu'il y a plusieurs vices, desbauches, insolẽces, qui ne se puniſſent iamais par iustice. Ioinct qu'il suruiennent plusieurs choses à desmesler, & plusieurs differens entre les parens & enfans, les freres & sœurs, pour les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau de publier, qui sont assoupies & esteintes par ceste authorité paternelle. Et la loy n'a point pensé que le pere abusast de ceste puissance, à cause de l'amour tant grande, qu'il porte naturellement à ses enfans, incompatible auec la cruauté; qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedẽt plustost pour eux, quãd ils sont en iustice, & n'õt plus grãd tourmẽt, que voir leurs enfans en peine: & bien peu ou point s'en est-il trouué, qui se soit serui de ceste puissance, sans tresgrãde occasiõ, tellemẽt que c'estoit plustost vn espouuãtail aux enfans, & tresvtile, qu'vne rigueur de faict.

Or ceſte puiſſance paternelle s'eſt quaſi de ſoy-meſme perdue & abolie, (car ç'a eſté plus par deſaccouſtumance, que par loy expreſſe) & à commencé de decliner à la venuë des Empereurs Romains. Car des le temps d'Auguſte ou bien toſt apres, elle n'eſtoit plus en vigueur, dõt les enfans deuindrẽt ſi fiers & inſolẽs cõtre leurs peres, que Seneque parlant à Neron diſoit, qu'õ auoit veu punir plus de parricides, depuis cinq ans derniers, qu'en ſept cens ans auparauãt, c'eſt à dire deſpuis la fondation de Rome. Auparauant s'il aduenoit que le pere tuaſt ſes enfans, il n'eſtoit point puni, comme nous apprenõs par exemples de Fuluius Senateur, qui tua ſon fils pource qu'il eſtoit participant à la conjuration Catilinaire, & de pluſieurs autres Senateurs, qui ont faict les procés criminels à leurs enfans en leurs maiſons, & les ont condamnez à mort, cõme Caſſius Tratius; ou à exil perpetuel, comme Manlius Torquatus ſon fils Syllanus. Il y a bien eu des loix apres, qui enjoignent que le pere doit preſenter à la juſtice ſes enfans delinquans, pour les faire chaſtier; & que le juge pronõcera la ſentence telle que le pere voudra, qui eſt encores vn veſtige de l'antiquité; & voulãt oſter la puiſſance au pere, ils ne l'oſent faire qu'a demy, & nõ tout ouuertemẽt. Ces loix poſterieures approchẽt de la loy de Moyſe, qui veut qu'à la ſeule plainte du pere, faite deuãt le juge, ſans autre cognoiſſance de cauſe, le fils rebelle & cõtumax

3 Sa decadence & ruyne.

Lib. 1. de clem.

Saluſt in bell. Catillin. Valer. Maxim.

l. inauditũ ad leg. Corne'. ff. l. in ſuis de l. & poſth. l. 3. Cod. de patr. poteſt.

Deute. 21

fois lapidé, requerât la presence du juge, afin que la punition ne se face secrettemẽt ou en cholere mais exẽplairement. Et ainsi selõ Moyse la puissance paternelle est plus libre & plus grãde, que elle n'a esté depuis les Empereurs : mais despuis sous Cõstantin le grand, & puis Theodoze, finalemẽt soubs Iustinien elle à esté presque du tout esteinte. De la est aduenu que les enfans ont apprins à refuser a leurs parens obeissance, leurs biens & leurs secours, & à plaider cõtr'eux: chose honteuse de voir nos Palais plcins de tels proces. Et les en a on dispensez, soubs ptetexte de deuotion & d'offrande, comme chez les Iuifs
Matth. 15. des auparauant Iesus Christ, comm'il leur reproche: & depuis en la Chrestienté, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer ou en se deffendant, ou s'ils se rendent ennemis de la republique : combien que jamais il n'y sçauroit auoir assez juste cause de tuer ses parens, *nullũ tantum scelus admitti potest à patre, quod sit parricidio vindicandum, & nullum scelus rationem habet.*

Or lon ne sent pas quel mal & prejudice il est aduenu au monde, du rauallement & extinction de la puissance paternelle. Les republiques ausquelles ell'à esté en vigueur, ont fleuri. Si lon y cognoissoit du danger & du mal, lon la pouuoit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir, comme elle est, il n'est ny beau, ny honneste, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du debuoir reciproque des parens & enfans, voyés liure troiſieſme chap. 14.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES *maiſtres & ſeruiteurs.*

CHAP. XLIIII.

L'VSAGE des eſclaues & la puiſſance des ſeigneurs ou maiſtres ſur eux bien que ce ſoit choſe vſitée par tout le monde; & de tout temps (ſauf depuis quatre cents ans qu'elle s'eſt relaſchée, mais qui ſe retourne mettre ſus) la generalité ou vniuerſalité n'eſt pas certaine preuue ny marque infallible de nature, teſmoin les ſacrifices des beſtes, ſpecialement des hommes, obſerués & tenus pour actes de pieté par tout le monde: qui toutesfois ſont cõtre nature. La malice humaine paſſe tout, force nature, faict paſſer en force de loy tout ce qu'elle veut: n'y à cruauté ny meſchanceté ſi grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté. 1 Vſage des eſclaues vniuerſel & contre nature.

Il y en a de quatre ſortes, naturels, nés d'eſclaues; forcés & faicts par droict de guerre; iuſtes dicts de peine à cauſe de crime, ou de debte, dont ils ſont eſclaues de leurs creanciers, au plus ſept ans ſelon la loy des Iuifs, mais touſiours iuſques au paiement ailleurs; volontaires qui ſont de pluſieurs ſortes, comme ceux qui iouent à trois dés, ou vendent à pris d'argent 2 Diſtinction. Tacit. de mor. Germ.

Exod.21. Deut.15. leur liberté, comme iadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chrestienté mesmes, ou qui se donnent & vouent esclaues d'autuy à perpetuité, ainsi que pratiquoient anciennement les Iuifs, qui leur perçoient l'oreille a la porte en signe de perpetuelle seruitude. Et ceste sorte de captiuite volontaire est la plus estrange de toutes, & la plus contre nature.

3 Cause des esclaues. C'est l'auarice, qui est cause des esclaues forcés; & la poltronnerie cause des volontaires, les seigneurs ont esperé plus de gaing & de profict à garder qu'a tuer: Et de faict la plus belle possession, & le plus riche bien, estoit ancienement des esclaues. Par la Crassus deuint le plus riche des Romains, qui auoit outre ceux qui le seruoient, cinq cents esclaues, qui rapportoient tous les iours gain & profit de leurs mestiers & arts questuaires. Apres en auoir tiré long seruice & profit, encores en faisoient ils argent en les vendant.

4 Cruautés des seigneurs, contre leurs esclaues. C'est chose estrange de lire les cruautés exercées par les seigneurs contre les esclaues, par l'approbation mesmes ou permission des loix: ils leur faisoient labourer la terre, enchesnés comme encores en Barbarie, coucher dedãs les creux & fosses, estants venus viels ou impotents & inutiles estoient vendus, ou bien noyés & iettés dedans les estangs, pour la nourriture des poissons non seulement pour vne petite & legiere faute, comme casser vn verre, on les tuoit: mais pour le

moindre soubçon, voire tout simplement pour en auoir le passetemps, cõme fist Flaminius l'vn des hommes de bien de son temps: Et pour dõner plaisir au peuple, ils estoient contraints de s'entretuer publiquement aux arenes: si le maistre estoit tué en sa maison, par qui que ce fust, les esclaues innocents estoient tous mis a mort, tellement que Pedanius Romain estant tué, bien que lon sceust le meurtrier, si est ce que par ordonnance du Senat quatre cens esclaues siens furent tués.

5 Et des esclaues aussi à leurs seigneurs.

C'est aussi d'autre part chose estrange, d'entendre les rebellions eleuatiõs & cruautés des esclaues contre les seigneurs en leur rang, quand ils ont peu, non seulement en particulier par surprinse, trâhyson, comme vne nuict en la ville de Tyr, mais en bataille rangee par mer & par terre dont est venu le prouerbe *Autant d'ennemis que d'esclaues.*

6 Diminution d'esclaues.

Or comme la religion Chrestienne & puis la Mahumetane à creu, le nombre des esclaues à descreu, & la seruitude à relaschê, d'autãt que les Chrestiens & puis les Mâhumetans ont affranchi tous ceux, qui se sont mis de leur religion: & estoit vn moien pour les y appeller, tellement qu'enuiron l'an douze cens, il n'y auoit presque plus d'esclaues au monde, sinon ou ces deux religions n'auoient point encores d'authorité.

7 Accroissement de poures & vagabõs.

Maiscõme le nombre des esclaues àdiminué, le nõbre des poures mendians & vagabõds à creu;

car tant d'eſclaues affranchis ſortis de la maiſon & ſubiection des ſeigneurs, n'ayans dequoy viure & faiſans force enfans, le monde à eſté rem-

8 Retour a la ſeruitude.

pli de poures.

La pauureté puis apres les a faicts retourner en ſeruitude: & eſtre eſclaues volontaires, iouáts tronquants, vendants leur liberté, affin d'auoir leur nourriture & vie aſſeuree, ou mettre leurs enfans à leur aiſe. Outre ceſte cauſe & ceſte ſeruitude volontaire, le monde eſt retourné à l'uſage des eſclaues, parce que les Chreſtiens & Mahumetans ſe faiſans la guerre ſans ceſſe, & aux Payens, & gentils Orientaux & Occidentaux, bien qu'à l'exemple des Iuifs n'ayent point d'eſclaues de leur nation, ils en ont des autres nations, leſquelles encores qu'ils ſe mettent de

9 leur religion, les retienent toutesfois eſclaues par force.

La puiſſance & authorité des maiſtres ſur leurs ſeruiteurs, n'eſt gueres grande ny imperieuſe, & ne peut aucunement preiudicier à la liberté des ſeruiteurs, mais ſeulement peuuent ils les chaſtier & corriger auec diſcretion & moderation. Elle eſt encores moindre ſur les mercenaires, ſur leſquels ils n'ont aucun pouuoir, ny correction.

Le debuoir des maiſtres & ſeruiteurs eſt l. 3. c. 15.

DE L'ESTAT, SOVVERAINETÉ, ſouuerains.

CHAP. XLV.

APRES la puissance priuée, faut venir à la publique de l'estat. L'estat, c'est à dire la domination, ou bien l'ordre certain en commendant & obeissant, est l'appui, le ciment, & l'ame des choses humaines : c'est le lien de la societé, qui ne pourroit autrement subsister; c'est l'esprit vital, qui faict respirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choses. 1 Description & necessité de l'estat

Or nonobstant que ce soit le soustien de tout, si est ce chose mal asseurée, tresdifficile, subiecte à changements, *arduum & subiectum fortunæ cuncta regendi onus*, qui decline, & quelquefois tresbuche par des causes occultes & incognues, & tout en vn coup du plus haut au plus bas, & non par degrés, comme il auoit demouré long temps á s'esleuer. Il est aussi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il est aguetté, subiect aux embusches & dangers. Ce qui aduient aussi souuent des mœurs mauuaises des souuerains, & du naturel de la souueraineté, que nous allons depeindre. 2 Naturel de l'estat. Tacit.

Souueraineté est vne puissance perpetuelle & absolue, sans restriction de temps ou de condition : Elle consiste a pouuoir donner loy a tous en general, & à chascun en particulier, sans le consentement d'autruy, & n'en recepuoir de personne ; Et, comme dict vn autre, à pouuoir 3 Description de souueraineté.

desroger au droict ordinaire: la souueraineté est dicte telle & absolue, pour ce qu'elle n'est subiecte a aucunes loix humaines ny sienes propres. Car il est contre nature à tous de se donner loy, & commander à soy mesme en chose qui depende de sa volonté. *Nulla obligatio consistere potest, quæ à voluntate promittentis statum capit*, ny d'autruy, soit viuant ou de ses predecesseurs, ou du pays; la puissance souueraine est comparee au feu, à la mer, à la beste sauuage, elle est tresmalaisee à dompter & traitter, ne veut point estre desdite, ny heurtee, & l'estant est tresdangereuse, *potestas res est quæ moneri docerique non vult, & castigationem agrè ferat.*

4 Ses proprietés. Ses marques & proprietés sont iuger en dernier ressort, ordonner de la paix & de la guerre, creer & destituer Magistrats & officiers, doner graces, & dispenses contre les loix, imposer tributs, ordoner des monoyes, recepuoir les hommages, Ambassades, sermens, mais tout reuiét & est comprins sous la puissance absolue de doner & faire la loy à son plaisir: lon en nomme encores d'autres legeres, comme le droict de la mer & du bris; confiscation pour crime de leze majesté, puissance de changer la langue, tiltre de Majesté.

5 La grandeur & souueraineté est tant desiree de tous, c'est pource que tout le biẽ qui y est paroist dehors, & tout son mal est au dedans: Aussi que commander aux autres est chose tant

belle & diuine, tant grande & difficile. Pour ces meſmes raiſons ſont eſtimés & reuerés pour plus qu'homes. Cette creãce eſt vtile pour extorquer des peuples le reſpect & obeiſſance nourrice de paix & de repos. Mais en fin ce ſont hõmes iettés & faicts au moule des autres, & aſſés ſouuent plus mal nés & mal partagés de nature que pluſieurs du commun: il ſemble que leurs actions pource qu'elles ſont de grand poids & importance, ſoient auſſi produictes par cauſes poiſantes & importantes: mais il n'en eſt rien, c'eſt par meſmes reſſorts que celles du commun. La meſme raiſon qui nous faict tanſer auec vn voiſin, dreſſe entre les princes vne guerre, celle qui fait fouëtter vn laquay, tombant en vn Roy faict ruiner vne prouince. Ils veulent auſſi legierement que nous, mais ils peuuent plus que nous, pareils appetits agitent vne mouche & vn Elephant. Au reſte outre les paſſions, defauts, & conditions naturelles, qu'ils ont communes auec le moindre de ceux qui les adorent, ils ont encores des vices & des incommodités, que la grandeur & ſouueraineté leur apporte, dont ils ſeur ſont peculiers.

6 Mœurs des ſouueraine.

Les mœurs ordinaires des grands ſont, orgueil indomptable, *durus & veri inſolens, ad recta flecti regius non vult tumor*. violẽce trop licẽtieuſe *id eſſe regni maximũ pignus putãt, ſi quicquid aliis non licet ſolis licet: quod non poteſt vult poſſe qui nimium poteſt*. Seuec. leur mot fauorit eſt *quod libet, licet*.

Tacit. soupçon, ialousie, *suapte natura, potentiæ anxii* voire iusques à leurs enfans, *suspectus semper inuisusque dominãtibus quisquis proximo destinatur, adeo vt displiceant etiam ciuilia filiorum ingenia*: d'ou vient qu'ils sont souuent en allarme & en

8 crainćte, *ingenia regum prona ad formidinem.*

Leurs miseres & incommodités. Les aduantages des Roys & princes souuerains par dessus le peuple, qui semblent si grãds & esclattans, sont en verité bien legers & quasi imaginaires : mais ils sont bien payés par des grands vrays & solidés desaduantages & incommodités. Le nom & tiltre de souuerain, la monstre & le dehors est beau, plaisant, & ambitieux, mais la charge & le dedans est dur, difficile & bien espineux. Il y a de l'honneur mais peu ou point de repos & de ioye : c'est vne publique & honorable seruitude, vne noble misere, vne riche captiuité, *Aurea & fulgida compedes, clara miseria*, tesmoin ce qu'en ont dict & faict Auguste, Marc Aurele, Pertinax, Diocletian; & la fin qu'ont faict presque tous les douze premiers Cesars, & tant d'autres apres eux. Mais pource que peu croient cecy, & se laissent deceuoir à la belle mine, ie veux plus particulierement cotter les incommodités & miseres, qui accompagnent les souuerains.

1 En leur charge. Premierement la difficulté grande de bien iouer leur roolle, & s'aquitter de leur charge, car que doit-ce estre que de reigler tant de gens, puis qu'a reigler soy mesme il y a tant de difficultés?

cultés ? Il est bien plus aisé & plus plaisant de suiure que de guider; n'auoir à tenir qu'vne voye toute tracee que la tracer, à obeir qu'à commander, & respondre de soy seul que des autres encores, *vt satius multo iam sit parere quietum, quam regere imperio res velle*. Ioint qu'il semble requis que celuy qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit vn grand commandeur Cyrus; Ceste difficulté se monstre par la rareté, tant peu sont tels qu'ils doiuēt estre. Vespasien à esté seul, dit Tacite, de ses predecesseurs qui s'est rēdu meilleur, & selon le dire d'vn ancien, tous les bons princes se pourroient bien grauer en vn aneau.

9

Aux plaisirs & actions de la vie.

Secondement aux voluptés & plaisirs, dont on pense qu'ils ont bien meilleure part que les autres. Ils y sont certes de pire condition que les priués, car outre que ce lustre de grandeur les incōmode à la iouissance de leurs plaisirs, à cause qu'ils sont trop esclairés, & trop en butte & en eschec, ils sont contreroollés & espiés iusques à leurs pensées, que lon veut deuiner & iuger. Encores la grande aisance & facilité de faire ce qu'il leur plaist, tellement que tout ploye soubs eux, oste le goust & l'aigre douce poincte; qui doibt estre aux plaisirs; lesquels ne resiouyssent que ceux qui les goustent, & rarement, & auec quelque difficulté: qui ne done loisir d'auoir soif ne sçauroit auoir plaisir à boire: la satieté est ennuyeuse & faict mal au cœur, *pinguis amor nimi-*

umque potens in tædia nobis vertitur: & stomacho dulcis vt esca nocet. Il n'est rien si empeschant, si degousté que l'abondance: voire ils sont priués de toute vraye & viue action, qui ne peust estre sans quelque difficulté & resistance: ce n'est pas aller, viure, agir a eux, c'est sommeiller & comme insensiblement glisser.

10 3. en leurs mariages. Le troisiesme chef de leurs incõmodités est au mariage: les mariages populaires sont plus libres & volontaires, faicts auec plus d'affection, de franchise & de contentement. Vne raison de cecy peut estre que les populaires trouuẽt plus de partis de leur sorte a choisir, les Roys & Princes qui ne sont pas en foule, comme lon sçait, n'ont pas beaucoup à choisir. Mais l'autre raison est meilleure qui est que les peuples en leurs mariages ne regardent qu'a faire leurs affaires & s'accommoder, les mariages des princes sont souuent forcés par la necessité publique; sont pieces grandes de l'estat & outils seruans au bien & repos general du monde. Les grands & souuerains ne se marient pas pour eux mesmes, mais pour le bien de l'estat, duquel ils doiuent estre plus amoureux & ialoux que de leurs femmes & enfans. Acause dequoy il faut souuent qu'ils entendent a des mariages, ou n'y à amour ny plaisir, & se font entre persones qui ne se cognoissent & ne se virent iamais, & ne se portent aucune affection, voire tel grand prend vne grande, que s'il estoit moindre, il ne la voudroit pas,

mais c'eſt pour ſeruir au public, pour aſſeurer leurs eſtats & mettre en repos les peuples.

Le quatrieſme eſt qu'ils n'ont aucune vraye part aux eſſais, que les hommes font les vns contre les autres par ialouſie d'honeur & de valeur, aux exercices de l'eſprit ou du corps: qui eſt vne des plus plaiſantes choſes qui ſoit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous l'eſpargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahyr leur gloire, que d'heurter & offenſer celle de leur ſouuerain, s'ils cognoiſſent qu'il aye affection à la victoire. C'eſt à la verité par force de reſpect les traitter deſdaigneuſement & iniurieuſement, dont diſoit quelqu'vn que les enfans des princes n'apprenoiẽt rien à droict, qu'a manier cheuaux, pource qu'en tout autre exercice chaſcun fleſchit ſous eux, & leur done gagné: mais le cheual, qui n'eſt ny flateur ny courtiſan, met auſſi bien par terre le prince, que ſon eſcuyer. Pluſieurs grands ont refuſé des louanges & approbations offertes, diſans, Ie les eſtimerois, accepterois & m'en reſſentirois, ſi elles partoient de gens libres qui auſaſſent dire le contraire, & me taxer aduenant ſubiect de le faire. 11 4. Eſſais d'honeur.

Le cinquieſme eſt qu'ils ſont priués de la liberté d'aller & voyager par le monde, eſtants comme priſoniers en leurs païs, voire dans leurs Palais meſmes, comme enueloppés de gens, de parleurs & regardans, & 12 5. Priuation de voyager.

ce par tout ou ils ſont, en toutes leurs actions, voire iuſques à leur chaire percee, dont le Roy Alphons diſoit, qu'en cela les aſnes eſtoient de meilleure condition que les Roys.

13 De mutuelle & cordialle amitié.

Le ſixieſme chef de leurs miſeres eſt qu'ils ſont priués de toute amitié & ſocieté mutuelle, qui eſt le plus doux & le plus parfaict fruict de la vie humaine, & ne peuſt eſtre qu'entre pareils ou preſque pareils. La diſparité ſi grande les met hors du commerce des hõmes, tous ces ſeruices humilités & bas offices, leur ſont rẽdus par ceux qui ne les peuuent refuſer, & ne viennent d'amitié mais de ſubiection, ou pour s'agrandir, ou par couſtume & contenance, teſmoin que les meſchants Roys ſont auſſi bien ſeruis, reuerés, que les bons; les haïs que les aymés; lon ny cognoiſt rien, meſme apareil, meſme ceremonie: dont reſpondit l'Empereur Iulien à ſes courtiſans qui le louoyent de ſa bonne iuſtice, ie m'enorguillerois paraduanture de ces louanges, ſi elles eſtoient dictes de gens qui auſaſſent m'accuſer, & vituperer mes actions contraires, quand elles y ſeroient.

14 Iguorance des choſes & captiuité.

Le ſeptieſme poinct de leurs miſeres pire, peut eſtre, que tous, & plus pernicieux au public, eſt qu'ils ne ſont point libres aux chois des perſonnes, ny en la ſcience vraye des choſes. Il ne leur eſt permis de ſçauoir au vray l'eſtat des affaires, ny de cognoiſtre, & par ainſi n'y emploier & appeller tels qu'ils voudroient bien, & ſeroit bien

requis. Ils sont enfermés & assiegés de certaines gens, qui sont ou de leur sang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maisons, & offices, ou par prescription, sont si auãt en authorité, force & maniemẽt des affaires, qu'il n'est loysible sans mettre tout à l'hasard, les mescontenter, reculer ou mettre en ialousie. Or ces gens la qui couurẽt & tienent comme caché le prince, empeschent que toute la verité des choses ne luy apparoisse, & qu'autres meilleurs & plus vtiles ne s'en approchent, & ne soient cognus ce qu'ils sont: c'est pitié que de ne voir que par les yeux & n'entẽdre que par les oreilles d'autruy; comme font les princes. Et ce qui acheue de tous poincts ceste misere, c'est qu'ordinairement & comme par vn destin, les princes & grands sont possedés par trois sortes de gens, pestes du gẽre humain, flatteurs, inuenteurs d'imposts, delateurs, lesquels soubs beau & faux pretexte de zele & amitié enuers le prince, comme les deux premiers, ou de preud'hommie & reformation, comme les derniers, gastent & ruinent & le prince & l'estat.

La huictiesme misere est qu'ils sõt moins libres & maistres de leurs volontés que tous autres, car ils sont forcés en leurs procedures, par mille cõsiderations & respects, dont il faut souuẽt qu'ils captiuent leurs dessins, desirs & volontés, *in maxima fortuna minima licentia*. Et ce pendant au lieu d'estre plaints, ils sont plus rudement traités & iuges que tous autres: car l'on veut deuiner

15

leurs desseins, penetrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouuant, *Abditos principis sensus & si quid occultius parat exquirere: illicitum anceps nec ideo assequare*, & regardant les choses par autre visage, ou n'entendant assés aux affaires d'estat, requierēt de leurs princes ce qui leur semble qu'ils doiuent, blasment leurs actions; ne veulent souffrir d'eux ce qui est necessaire, & leur font le proces bien rudement.

16 Fin miserable. Finalemēt il aduient souuēt qu'ils font vne fin totalement miserable, non seulemēt les tyrās & vsurpateurs, cela leur appartiēt, mais encores les vrais titulaires, tesmoin tant d'Empereurs Romains apres Pompée le grād & Cesar, & de nos iours Marie Royne d'Escosse passée par main de bourreau, & Hēry troisiesme assassiné au milieu de quarante mille hommes armés par vn petit moyne, & mille tels exemples. Il semble que cōme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hauteur de nos bastiments, il y aye aussi des esprits enuieux des grādeurs de ça bas,

Vsque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fascis sæuasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

17 Conclusion de leurs mi- Bref la condition des souuerains est dure & dangereuse: leur vie pour estre innocēte est infiniement laborieuse; si elle est meschante ils sont à la haine & mesdisance du monde: & en tous les deux cas, ils sont exposés à mille dāgers: car plus grand est le seigneur, & moins se peust il fier, & plus luy faut il se fier: Voila pourquoy c'est chose

comme anexée à la souueraineté, d'estre trahye.
De leur debuoir au liure troisiesme. chap. 16.

MAGISTRATS.

CHAP. XLVI.

IL y a grande distinction & diuers degrés de Magistrats tãt en hõneur qu'en puissance, q i sont les deux choses cõsiderables pour les distinguer, & qui n'ont riẽ de commun ensemble: & souuent ceux qui sont les plus honorés ont moins de puissance, comme Conseillers du priué conseil, Secretaires d'estat. Aucuns n'ont que l'vn des deux: autres tous les deux; & de tous diuers degrés, mais sont proprement dicts Magistrats qui ont tous les deux. 1 Distinction.

Les Magistrats qui sont mitoyens entre le souuerain & les particuliers, en la presence de leur Souuerain n'ont point puissance de commander: Comme les fleuues perdẽt leur nom & puissance à l'embouscheure de la mer, & les astres en la presence du Soleil; ainsi toute la puissance des magistrats est tenue en souffrance en la presence du Souuerain: comme aussi la puissance des magistrats inferieurs & subalternes en la presence des superieurs. Entre egaux il n'y a point de puissance ou de superiorité, mais les vns peuuẽt empescher les autres par opposition & preuẽtion. 2

Tous magistras iugẽt, condãnent & cõmandẽt 3

ou selon la loy, & lors leur sentence n'est qu'execution de la loy, ou selon l'equité, & tel iugement s'appelle le debuoir du magistrat.

Les magistrats ne peuuent changer ny corriger leurs iugements, si le Souuerain ne le permet
4 sur peine de faux: ils peuuent bien reuoquer leur mandemens ou les soustenir, mais ils ne peuuent reuoquer ce qu'ils ont iugé, & prononcé auec cognoissance de cause.

Du debuoir des magistrats voyés liure troisiesme.

LEGISLATEVRS, PRESCHEURS, INSTRUCTEURS.

CHAP. XLVII.

CEST vne des vanités de l'homme, de prescrire des loix & des reigles qui excedét l'vsage & la forme humaine: c'est la coustume des prescheurs & Legislateurs, de proposer les images de vie, que ny le proposant ny les auditeurs n'ont esperance aucune, ni bien souuẽt, qui plus est, la volonté de suyure. L'homme s'oblige à estre necessairement en faute, & se taille à son escient de la besogne plus qu'il ne sçauroit faire: il n'y a si homme de bien, que s'il est examiné selon les loix & debuoirs en ses actions & pensees, qui ne soit capable de mort cent fois. La sagesse humaine n'arriue iamais au debuoir qu'elle mesme se prescript: outre l'iniustice qui est en cecy,

ceſt expoſer en moquerie&riſee toutes choſes,il faudroit qu'il yeuſt plus de proportion entre le commandement & l'obeiſſance,le debuoir & le pouuoir. Et ces faiſeurs de reigles ſont les premiers moqueurs:car ils ne ſont rien, & ſouuent encores tout au rebours de ce qu'ils cõſeillent, les Preſcheurs,legiſlateurs,Iuges, Medecins: le monde vit ainſi;lon inſtruict & lon enjoinct de ſuyure les regles & preceptes,& les hommes en tiennent vn autre,non par deſreglement de vie & meurs ſeulement, mais ſouuent par opinion & par jugement contraire. Autre choſe eſt de parler en chaire & en chambre, donner leçon au peuple & la donner à ſoy meſme, ce qui eſt bon & de miſe à ſoy, ſeroit ſcandaleux & abominable au commun, mais Seneque reſpond à cela, *quoties parum fiducia eſt in his in quibus imperas,amplius exigẽdum eſt quam ſatis eſt, vt præſtetur quantum ſatis eſt,in hoc omnis hyperbole excedit, vt ad verum mendacio veniat.*

PEVPLE OV VVLGAIRE.

CHAP. XLVIII.

LE peuple(nous entendons icy le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gens ſoubs quelque couuert que ce ſoit, de baſſe ſeruile & mecanique condition) eſt vne beſte eſtrange à pluſieurs teſtes, & qui ne ſe peut bien deſcrire

en peu de mots, inconſtant & variable, ſans arreſt non plus que les vagues de la mer ; il s'eſmeut, il s'accoyſe, il approuue & reprouue en vn inſtant meſme choſe ; il n'y a rien plus aiſe que le pouſſer en telle paſſion que lon veut ; il n'ayme la guerre pour ſa fin, ny la paix pour le repos, ſinon entant que de l'vn à l'autre il y a touſiours du changement ; La cõfuſion luy faict deſirer l'ordre, & quand il y eſt, luy deſplait. Il court touſiours d'vn contraire à l'autre, de tous les temps le ſeul futur le repaiſt, *hi vulgi mores odiſſe præſentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

2 Leger à croire recueillir & ramaſſer toutes nouuelles, ſut tout les faſcheuſes, tenant tous rapports pour veritables & aſſeurez : auec vn ſifflet ou ſonnette de nouueauté, lon l'aſſemble comme les mouches au ſon du baſſin.

3 Sans jugement, raiſon, diſcretion : ſon jugement & ſa ſageſſe trois dez & l'aduenture, il juge bruſquement & à l'eſtourdie de toutes choſes, & tout par opinion, ou par couſtume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont deuant, & non par raiſon & verité. *Plebi non indicium non veritas : ex opinione multa ; ex veritate pauca iudicat.* Tacit. Cic.

4 Enuieux & malicieux, ennemy des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauuais œil le bon-heur d'autrui, fauoriſant au plus

foible & au plus meschant, & voulant mal aux gens d'honeur, sans sçauoir pourquoy, sinon pource que sont gens d'honeur, & que lon en parle fort, & en bien.

Peu loyal & veritable, amplifiant le bruict, encherissant sur la verité, & faisant tousiours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foy ny tenue. La foy d'vn peuple & la pensée d'vn enfant sont de mesme durée, qui change non seulement selon que les interests changent, mais aussi selon la difference des bruicts, que chasque heure du jour peut apporter. 5

Mutin, ne demandant que nouueauté & remuement, seditieux, ennemy de paix & de repos, *ingenio mobili, seditiosum, discordiosum, cupidum rerum nouarum, quieti & otio aduersum*, sur tout quand il rencontre vn chef: car lors ne plus ne moins que la mer bonace de nature, ronfle escume & faict rage agitée de la fureur des vents: ainsi le peuple s'enfle, se hausse & se rend indomptable: ostez luy les chefs, le voyla abbatu, effarouché, & demeure tout planté d'effray, *sine rectore præceps, pauidus socors: nil ausura plebs principibus amotis*. 6 Salust. Tacit.

Soustient & fauorise les brouïllõs & remueurs de mesnage, il estime modestie poltronerie, prudẽce lourdise: au cõtraire il dõne à l'impetuosité bouïllante le nom de valeur & de force: prefere ceux qui ont la teste chaude & les mains fretillantes, à ceux qui ont le sens rassis & 7

qui poiſent les affaires, les venteurs & babillards aux ſimples & retenus.

8 Ne ſe ſoucie du public ny de l'honeſte, mais ſeulement du particulier, & ſe picque ſordidement pour le profit. *Priuata cuique ſtimulatio, vile decus publicum.* Tacit.

9 Touſiours gronde & murmure contre l'eſtat, tout bouffi de meſdiſance, & propos inſolens contre ceux qui gouuernent & commandent. Les petits & poures n'ont autre plaiſir que de medire des grands & des riches, non auec raiſon mais par enuie; ne ſont jamais contens de leurs gouuerneurs & de l'eſtat preſent.

10 Mais il n'a que le bec, langues qui ne ceſſent, eſprits qui ne bougent, monſtre duquel toutes les parties ne ſont que langues, qui de tout parle & rien ne ſçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, preſt a ſe mutiner & rebeller, & non à combatre; ſon propre eſt d'eſſayer pluſtoſt à ſecouër le joug qu'à bien garder ſa liberté, *procacia plebis ingenia, impigra lingua, ignaui animi.* Tacit. Saluſt.

11 Ne ſçachant jamais tenir meſure, ny garder vne mediocrité honeſte: ou tresbaſſement & vilement il ſert d'eſclaue, ou ſans meſure eſt inſolent & tyranniquement il domine; il ne peut ſouffrir le mords doux & temperé, ny jouïr d'vne liberté reglée, court touſiours aux extremitez, trop ſe fiant ou meſfiant, trop d'eſpoir ou de crainte. Ils vous feront peur ſi vous ne leur

en faites : quand ils ſont effrayez vous les baſoüés & leur ſautez à deux pieds ſur le ventre, audacieux & ſuperbes ſi on ne leur monſtre le baſton, dont eſt le prouerbe, oings le il te poindra, poinds le il t'oindra, *nil in vulgo modicũ, terrere ni paueant, vbi pertinuerint impune contemni: audacia turbidum niſi vim metuat aut ſeruit humiliter, aut ſuperbe dominatur ; libertatem, quæ media, nec ſpernere nec habere.* Tacit. Liuius.

Tres-ingrat enuers ſes bienfacteurs. La recompence de tous ceux qui ont bien merité du public, à touſiours eſté vn banniſſement, vne calomnie, vne conſpiration, la mort. Les hiſtoires ſont celebres de Moyſe & tous les Prophetes, de Socrates, Ariſtides, Phocion, Lycurgus, Demoſthene, Themiſtocles : & la verité à dict qu'il n'en eſchappoit pas vn de ceux qui procuroyent le bien & le ſalut du peuple : & au contraire il cherit ceux qui l'oppriment, il craint tout, admire tout. 12 Math.

Bref le vulgaire eſt vne beſte ſauuage, tout ce qu'il penſe n'eſt que vanité, tout ce qu'il dict eſt faux & erronée, ce qu'il reprouue eſt bon, ce qu'il approuue eſt mauuais, ce qu'il loüe eſt infame, ce qu'il faict & entreprend n'eſt que folie, *non tam bene cum rebus humanis geritur vt meliora pluribus placeant : argumentum peſſimi turba eſt* la tourbe populaire eſt mere d'ignorance, injuſtice, inconſtance, idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'eſt jamais faict, 13 Senec.

c'est son mot, *vox populi vox Dei*, mais il faut dire *vox populi vox stultorum*. Or le commancement de sagesse est se garder net, & ne se laisser emporter aux opinions populaires. Cecy est pour le second liure que nous approchons.

lib. 2. cap.

QVATRIESME DISTINCTION *& difference des hommes tirée de leurs diuerses professions & conditions de vie.*

PREFACE.

VOYCI vn autre difference des hommes tirée de la diuersité de leurs professions, conditions, & genres de vie : les vns suyuẽt la vie ciuile & sociale, les autres la fuyent pour se sauuer en la solitude ; les vns ayment les armes, les autres les hayssent ; les vns viuent en commun, les autres en la proprieté ; les vns se plaisent d'estre en charge & mener vie publique, les autres se cachent & demeurent priuez ; les vns sont courtisans & du tout à autruy, les autres ne courtisent qu'eux mesmes ; les vns se tiennent es villes, les autres aux champs aymans la vie rustique. Qui faict mieux & quelle vie est à preferer, il est difficille à dire simplement, & peut estre impertinant ; toutes ont leurs aduantages & desaduantages, leurs

biés & leurs maux. Ce qui eſt plus à voir & conſiderer en cecy, comme ſera dict; c'eſt que chacun ſache bien choiſir ſelon ſon naturel, pour & plus facilement & plus heureuſement s'y comporter. Mais nous dirons vn petit mot de chacune en les comparant enſemble: maisce ſera apres auoir parlé de la vie commune à tous, qui à trois degrez.

DISTINCTION ET COMparaiſon des trois ſortes de degrés de vie.

CHAP. XLIX.

IL y a trois ſortes de vie, cõme trois degrez; l'vne priuée d'vn chacun au dedans & en ſa poictrine, ou tout eſt caché, tout eſt loiſible: la ſeconde en la maiſon & famille, en ſes actiõs priuées & ordinaires, ou n'y à point d'eſtude ny d'artifice, deſquelles nous n'auons à rendre conte: la tierce eſt publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier eſtage bas & obſcur eſt bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au ſecond qu'au tiers: la raiſon eſt qu'ou n'y à poinct de Iuge, de contreroolleur, de regardãt, & ou nous n'imaginons point de peine ou recõpence, nous nous portõs bien plus laſchemẽt & nonchalemment, cõm'aux vies priuées, ou la conſcience & la raiſon ſeule nous guide, qu'aux publiques, ou nous

sommes en eschec & en butte aux yeux & jugement de tous, ou la gloire, la crainte du reproche, de mauuaise reputation, ou quelqu'autre passion nous meine (or la passion nous commande bien plus viuement, que la raison) dont nous nous tenons prests & sur nos gardes; d'ou il aduient que plusieurs sont estimez & tenus saincts, grands, & admirables en public, qu'en leur priué il n'y à rien de louable. Ce qui se fait en public est vne farce, vne feincte; en priué & en secret c'est la verité: & qui voudroit bien juger de quelqu'vn, il le faudroit voir à son à tous les jours, en son ordinaire & naturel, le reste est tout contrefaict. *Vniuersus mundus exercet histrioniam*, dont disoit vn sage que celuy est excellent, qui est tel au dedans & par soy mesmes, qu'il est au dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques sont esclatantes, ausquelles lon est attentif quand lon les faict, comme les exploicts de guerre, opiner en vn conseil, regir vn peuple, conduire vne ambassade: les priuées & domestiques sont sombres, mornes, tancer, rire, vendre, payer, conuerser auec les siens, lon ne les considere pas, lon les faict sans y penser: les secrettes & internes encores plus; aymer, hayr, desirer.

Et puis il y à icy encores vne autre consideration, c'est qu'il se faict par l'hypocrisie naturelle des hommes, que lon faict plus de cas & est lon plus scrupuleux aux actions externes, qui sont

sont en monstre, mais qui sont libres, peu importãtes & quasi toutes en contenances & ceremonies, dont elles sont de peu de cousts, & aussi de peu d'effect, qu'aux internes, secrettes & de nulle monstre, mais bien requises & necessaires, dont elles sont fort difficiles. D'icelles despend la reformation de l'ame, la moderation des passions, le reglement de la vie: voire par l'acquit de ces externes lon vient à vne nonchalance des internes.

Or de ces trois vies interne, domestique, publique, qui n'en a qu'vne à mener, comme les Hermites, à bien meilleur marché de conduire & ordonner sa vie, que celuy qui en à deux, & celui qui n'en a que deux est de plus aysée condition, que celuy qui a tous les trois. 3

COMPARAISON DE LA *vie ciuile ou sociale auec la solitaire.*

CHAP. L.

CEvx qui estiment & recommandent tant la vie solitaire & retirée, comm'vn grand sejour & seure retraicte du tabut & broullis du monde, & moyẽ propre pour se garder & maintenir net & quitte de plusieurs vices, d'autãt que la pire part est la plus grande, de mille n'en est pas vn bõ, le nõbre des fols est infini, la cõtagiõ est tresdangereuse en la presse, semblent auoir Comparaison de ces deux vies.

raiſon juſques là: car la compagnie mauuaiſe eſt choſe treſdangereuſe; à quoy penſent bien ceux qui vont ſur mer, qu'aucun n'entre en leur vaiſſeau qui ſoit blaſphemateur, diſſolu, meſchant; vn ſeul Ionas à qui Dieu eſtoit courroucé penſa tout perdre; Bias plaiſamment à ceux du vaiſſeau, qui au grand danger crioient appellant le ſecours des Dieux, Taiſez vous, qu'ils ne ne ſentent que vous eſtes icy auec moy; Albuquerque Viceroy des Indes pour Emanuel Roy de Portugal, en vn extreme peril ſur mer print ſur ſes eſpaules quelque jeune garçon, afin que ſon innocence luy ſeruit de garand & de faueur enuers Dieu. Mais de la penſer meilleure, plus excellente & parfaicte, plus propre à l'exercice de vertu, plus difficile, aſpre, laborieuſe & penible, comm'ils veulent faire croire, ſe trompent bien lourdement: car au contraire c'eſt vne grande deſcharge & aiſance de vie, & n'eſt qu'vne bien mediocre profeſſion, voire vn ſimple apprentiſſage & diſpoſition à la vertu. Ce n'eſt pas entrer en affaires, aux peynes & difficultez, mais c'eſt les fuir, s'en cacher, practiquer le conſeil d'Epicure (cache ta vie) C'eſt ſe tapir & recourir à la mort pour fuyr à bien viure. Celuy qui vit ciuilement ayant femme, enfans, ſeruiteurs, voiſins, amis, biens, affaires, & tant de parties diuerſes auſquelles, faut qu'il ſatisfaſſe, & reſponde reglément & loyalement, a bien ſans cõparaiſon plus de beſongne,

que le moyne qui n'a affaire qu'à soy : la multitude, l'abondance est bien plus affereuse que la solitude la disette, en l'abstinence il n'y à qu'vne chose, en la conduite & en l'vsage de plusieurs choses diuerses, y à plusieurs cõsiderations & diuers deuoirs: il est biẽ plus facile de se passer des biẽs, honeurs, dignitez, charges, que s'y biẽ gouuerner & bien s'en acquiter. Il est bien plus aysé du tout se passer de femme, que bien deuëment & de tout poinct viure & se maintenir auec sa femme, enfans & tout le reste qui en depend, ainsi le cœlibat est plus facile, que le mariage.

De penser aussi que la solitude soit vn asyle 2
& port asseuré contre tous vices, tentations, & destourbiers, c'est se tromper, il n'est pas vray en tous sens. Contre les vices du monde, le bruict de la presse, les occasions qui viennent de dehors, cela est bon ; mais la solitude à ses affaires & ses difficultez internes & spirituelles, *iuit in desertum vt tentaretur à diabolo*. Aux jeunes hommes imprudens & mal aduisez, la solitude est vn dangereux baston, & est à craindre que s'entretenans tous seuls ils entretiennent de meschantes gens, comme disoit Crates, à vn jeune homme qui se promenoit tout seul à l'escart. C'est là que les fols machinent de mauuais desseins, ourdissent des malencontres, ayguisent & affilent leurs passions & meschans desirs. Il faut estre sage bien fort & asseuré pour estre

laiſſé entre ſes mains: ſouuent lon ne ſçauroit eſtre en plus dangereuſes mains que les ſiennes *Guarda me, Dios, de mi*, dict excellemment le prouerbe Heſpagnol, *nemo eſt ex imprudentibus qui ſibi relinqui debeat; ſolitudo omnia mala perſuadet*. Mais pour quelque conſideratiõ priuée ou particuliere encores que bonne en ſoy (car ſouuẽt c'eſt laſcheté, foibleſſe d'eſprit, deſpit ou autre paſſion) s'enfuir & ſe cacher, ayant moyẽ de profiter à autruy, & ſecourir au public, c'eſt eſtre deſerteur, enſeuelir le talent, cacher la lumiere, faute ſubjecte à la rigueur du jugemẽt.

COMPARAISON DE LA *vie menée en commun & menée en proprieté.*

CHAP. LI.

AVCVNS ont penſé que la vie menée en commun, en laquelle il n'i à point de mien & tien, mais ou toutes choſes ſont en communauté, tend plus à perfection & tiẽt plus de charité & concorde. Mais ceſte opiniõ ne peut eſtre en tout ſens vraye, comme auſſi la practique le monſtre bien, car non ſeulement il n'y à poinct d'affection cordiale à ce qui eſt commun à tous, & comme dict le prouerbe L'aſne du commun eſt touſiours mal baſté, mais encores la commu-

nauté tire apres soy tousiours des querelles, des murmurs & des haynes, comm'il s'est veu tousjours, voire dedans l'Eglise primitiue. La nature d'amour est telle que des gros fleuues, qui portent les grandes charges, s'ils sont diuisez n'en portent point, aussi estant diuisez à toutes personnes & toutes choses, pert sa force & vigueur. Mais il y à degrez de communauté, viure, c'est à dire manger & boire ensemble est tresbon, comm'il estoit aux meilleures & plus anciennes republiques de Lacædemone & de Crete, car outre que la modestie & discipline est mieux retenue, il y à vne tresvtile communication: mais penser auoir tout commun comme vouloit Platon vn coup, car apres il se r'aduisa, c'est peruertir tout. Luc. 22. act. 6.

COMPARAISON DE LA *vie rustique, & des villes.*

CHAP. LII.

CESTE comparaison n'est fort malaisée à faire à l'amateur de sagesse, car tous les biẽs &aduantages sont presque d'vn costé, spirituels & corporels, liberté, sagesse, innocence, santé, plaisir. Au champs l'esprit est biẽ plus libre & à soy: es villes les personnes, les affaires sienes & d'autruy, les querelles, visites, deuis, entretiens, combien desrobent-ils de temps, *amici fures* Preference de la vie rustique.

temporis. Combien de troubles apportent ilsde destournement, de desbauches : les villes sont prisons mesmes aux esprits cõme les caiges aux oyseaux & aux bestes. Ce feu celeste qui est en nous ne veut point estre enfermé, il ayme l'air, les champs ; dont Columelle dict que la vie champestre est parente de la sagesse, *consanguinea*, laquelle ne peut estre sans les belles & libres pensées & meditations. Or est-il difficile de les auoir & nourrir parmy les tracas & tabut de villes. Puis la vie rustique est bien plus nette, innocente & simple ; es villes les vices sont en foulle & ne se sentent poinct, ils passent & se fourrent par tout peste meste; l'vsage, le regard, le rencontre si frequent & contagieux, en est cause. Pour le plaisir & santé tout le ciel estendu apparoist, le soleil, l'air, les eauës, & tous les elemens sont libres, exposez & ouuerts de toutes parts, nous soubsrient : la terre se monstre tout à descouuert, ses fruicts sont deuant nos yeux, tout cela n'est poinct és villes, en la presse des maisons, tellement que viure aux villes c'est estre au monde banni & forclos du monde. Dauantage la vie champestre est toute en exercice, en action, qui ayguise l'appetit, entretient la santé, endurcit & fortifie le corps. Ce qui est à la recommandation des villes est l'vtilité, ou priuée, c'est la part des marchans & artisans: ou publique au maniement de laquelle sont appellez peu de gens, & ancien-

nement on les tiroit de la vie ruſtique, & y retournoyent ayans acheué leur charge.

DE LA PROFESSION militaire.

CHAP. LIII.

L'OCCVPATION & profeſſion militaire eſt noble en ſa cauſe, cat il n'y à vtilité plus juſte ny plus vniuerſelle que la protection du repos & grandeur de ſon pays ; Noble en ſon execution, car la vaillance eſt la plus forte, plus genereuſe, & plus heroïque de toutes les vertus; Honorable, car des actions humaines la plus grande & pompeuſe eſt la guerriere, & à qui tous honeurs ſont decernés; Plaiſante, la compagnie de tant d'hommes nobles, jeunes, actifs, la veuë ordinaire de tant d'accidens & ſpectacles, liberté & conuerſation ſans art, vne façon de vie maſle, ſans ceremonie, la varieté de tant d'actions diuerſes, ceſte courageuſe harmonie de la muſique guerriere, qui nous entretient & nous eſchauffe & les oreilles & l'ame, ces mouuemens guerriers qui nous rauiſſent de leur horreur & eſpouuentement, ceſte tempeſte de ſons & de cris, ceſte effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes, auec tant de fureur, d'ardeur, & de courage. I Sa recommendatiõ

2 Son accusation.

Mais au contraire lon peut dire, que l'art & l'experiẽce de nous entredesfaire, entretuer, de ruyner & perdre noſtre propre eſpece, ſemble deſnaturé, venir d'alienation de ſens, c'eſt vn grand teſmoignage de noſtre foibleſſe & imperfection, & ne ſe trouue poinct aux beſtes, ou demeure beaucoup plus entiere l'image de nature: quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations, mettre en peine tãt de gens, courir tant de dangers & haſards par mer & par terre, pour choſe ſi incertaine & doubteuſe, comme eſt l'iſſue de la guerre, courir auec telle faim & telle aſpreté apres la mort, qui ſe trouue par tout, & ſans eſperance de ſepulture, aller tuer ceux que lon ne hait pas, que lon ne voit jamais. Mais d'ou vient ceſte grande fureur & ardeur, car lon ne t'a fait aucune offence? Quelle freneſie de s'expoſer à perdre ſes membres, & receuoir des playes, leſquelles ne font poinct mourir, mais rendent la vie ſubjecte au fer & au feu, plus douloureuſe & penible mille fois que la mort? Se ſacrifier & ſe perdre pour tel que tu n'as jamais veu, qui ne ſe ſoucie ny ne penſa jamais à toy, mais veut monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut, & voir de plus loing?

CINQVIESME ET DERNIERE DISTINCTION & difference des hommes tirée des faueurs & defaueurs de la nature & de la fortune.

PREFACE.

CESTE derniere distinction & difference est toute apparente & notoire, & qui a plusieurs membres & considerations, mais qui reuienent à deux chefs, que lon peut appeller auec le vulgaire bonheur, & malheur, grandeur & petitesse. Au bonheur & grandeur appartienent santé, beauté, & les autres biẽs du corps, liberté, noblesse, honeur, dignité, sciẽce, richesses, credit, amys : Au malheur & petitesse appartienent tous les contraires, qui sont priuations de tous ces biens la. De ces choses vient vne tresgrande diuersité, car lon est heureux en l'vne de ces choses, ou en deux, ou en trois, & non es autres & ce plus ou moins, par vne infinité de degrés: peu ou point y en à d'heureux ou malheureux en tous. Qui a la pluspart de ces biens & specialement trois, noblesse, dignité ou authorité, & richesses est estimé grand, qui n'a aucun de ces trois, est estimé des petits. Mais plusieurs n'ont qu'vn ou deux; & sont moyens entre les grands & petits. Nous faut parler de chascun vn peu.

De la santé, beauté & autres biens naturels du corps, à esté dict cy dessus: aussi de leurs contraires maladie, douleur. chap 11. chap. 6.

DE LA LIBERTE ET DV seruage.

CHAP. LIIII.

LA liberté eſt eſtimee d'aucuns vn ſouuerain bien, & le ſeruage vn mal extreme, tellement que pluſieurs ont plus aimé mourir & cruellement, que deuenir eſclaues, voire que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur intereſſee. Il y peut auoit en cecy du trop comme en toutes autres choſes. Il y a double liberté, la vraye de l'eſprit eſt en la main d'vn chaſcun, & ne peut eſtre rauie ny endommagee par autruy, ny par la fortune meſmes: au rebours le ſeruage de l'eſprit, eſt le plus miſerable de tous, ſeruir à ſes cupidités, ſe laiſſer gourmander à ſes paſſions, mener aux opiniõs, ô la piteuſe captiuité. La liberté corporelle eſt vn bien fort à eſtimer, mais ſubiect à la fortune: & n'eſt iuſte ny raiſonnable (s'il n'y eſt ioincte quelqu'autre circonſtance) de la preferer à la vie, comme les anciens, qui choiſiſſoient & ſe donnoient pluſtot la mort que de la perdre, & eſtoit reputé á grande vertu eſtimant la ſeruitude vn tres grand mal. *Seruitus obedientia eſt fracti animi & abiecti, arbitrio carentis ſuo.* De treſgrands & treſſages ont ſerui, Regulus, Valerianus, Platon, Diogenes, & à de treſmeſchans

& iniques : & n'ont pour cela empiré leur propre condition, demourans en effect & au vray, plus libres que leurs maistres.

NOBLESSE.

CHAP. LV.

1

NOBLESSE est vne qualité par tout non commune, mais honorable, introduicte auec grande raison & vtilité publique.

2 Description de noblesse.

Elle est diuerse diuersement prinse & entendue selon les nations & les iugemens, lon en donne plusieurs especes; selon la plus generale & commune opinion & vsage, c'est vne qualité de race. Aristote dit que c'est antiquité de race & de richesses. Plutarque l'appelle vertu de race ἀρετὴ γενους, entendant vne certaine qualité & habitude continuee en la race. Quelle est ceste qualité ou vertu tous n'en sont du tout d'accord sauf en ce qu'elle soit vtile au public : Car à aucuns & la plus part c'est la militaire, aux autres c'est encores la politique, la literaire des sçauans, la palatine des officiers du prince, mais la militaire a l'aduantage : car outre le seruice qu'elle rend au public comme les autres, elle est penible, laborieuse, dangereuse, dont elle en est plus digne & recommandable : Aussi à elle emporté ches nous comme par preciput, le tiltre honorable de vaillance. Il faut

donc selon ceste opinion, y auoir deux choses en la vraye & perfaicte noblesse : Profession de ceste vertu & qualité vtile au public, qui est cõme la forme, Et la race cõme le subiect & la matiere, c'est à dire continuation longue de ceste qualité par plusieurs degrés & races, & par tẽps immemorial, dont ils sont appellés à nostre iargon gentils, c'est à dire de race, maison, famille, portant de long tẽps mesme nom, & faisant mesme profession. Parquoy celuy est vraiemẽt & entierement noble, lequel faict profession singuliere de vertu publique, seruant bien son prince & sa patrie, estant sorti de parents & ancestres qui ont faict le mesme.

3 Distinction. Il y en a qui separent ces deux, & pensent que l'vn d'eux seul suffise à la noblesse, sçauoir la vertu & qualité seule, sans consideration aucune de race & des ancestres: c'est vne noblesse personnelle & aquise, & si on la prend à la rigueur elle est rude; qu'vn sorti de la maison d'vn bouchier & vigneron soit tenu pour noble, quelque seruice qu'il puisse faire au public. Toutesfois ceste opinion a lieu en plusieurs nations, nommeement ches les Turs, mespriseurs de la noblesse de race & de maison, ne faisans compte que de la personnelle, & actuelle vaillãce militaire: Ou bien l'antiquité de race seule sans profession de la qualité, ceste cy est au sang & purement naturelle.

4 S'il faut comparer ces deux simples & impar-

faictes nobleſſes, la pure naturelle à bien iuger eſt la moindre, bien que pluſieurs en parlent autrement, mais par grãde vanité. La naturelle eſt vne qualité d'autruy & non ſiene *genus & proauos & quæ non fecimus ipſi, Vix ea noſtra puto: nemo vixit in gloriam noſtram; nec quod ante nos fuit noſtrum eſt*: & qui y a il plus inepte que de ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien ? Elle peut tomber en vn homme vitieux, vauneant, treſmal nay, & en ſoy vraiement vilain. Elle eſt auſſi inutile à autruy, car elle n'entre point en cõmunication ny en commerce, comme faict la ſcience, la iuſtice, la bonté, la beauté, les richeſſes. Ceux qui n'ont en ſoy rien de recommandable que ceſte nobleſſe de chair & de ſang, la font fort valoir, l'ont touſiours en bouche, en enflent les ioues & le cœur, (ils veulẽt meſnager ce peu qu'ils ỏt de bon) à cela les cognoiſt on, c'eſt ſigne qu'il n'y a rien plus, puis que tant & touſiours ils s'y arreſtent. Mais c'eſt pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs inſtruments, *ab vtero, conceptu, partu*. Et eſt enſepuelie ſous le tombeau des Anceſtres. Comme les criminels pourſuyuis ont recours aux autels & ſepulchres des morts, & anciennement aux ſtatues des Empereurs : ainſi ceux icy deſtitués de tout merite & ſubiect de vray honeur, ont recours à la memoire & armoiries de leurs majeurs. Que ſert à vn aueugle que ſes parens ayent eu bonne veuë, & à vn baigue l'eloquence de ſon ayeul, & neantmoins

Nobleſſe naturelle.

Oſée. 9.

ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, mesprisans les autres ; *contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum.*

Sallust.

4

Acquise & propre sonnelle.

La personelle & l'aquise a ses conditions toutes contraires & tresbõnes; elle est propre a son possesseur, elle est tousiours en subiect digne, & est tresutile a autruy. Encore peut on dire qu'elle est plus ancienne & plus rare que la naturelle. Car c'est par elle que la naturelle à commencé & en vn mot c'est la vraye qui consiste en bons & vtiles effects, non en songe & imagination vaine & inutile, & prouient de l'esprit & non au sang qui n'est point autre aux nobles qu'aux autres. *Quis generosus? ad virtutem à natura bene compositus, animus facit nobilem, cui ex quacũque conditione supra fortunam licet surgere.*

Acc

5

Conioinctes.

Mais elles sont tresuolontiers & souuent ensemble, & c'est chose parfaicte : la naturelle est vn acheminement & occasion à la personnelle: les choses retournent facilement à leur principe & naturel. Cõme la naturelle à prins son commancement & son estre de la personelle, aussi elle ramene & conduit les siens à elle, *fortes creantur fortibus: hoc vnum in nobilitate bonum vt nobilibus imposita necessitudo videatur ne à maiorum virtute degenerent* se sentir sorty de gens de bien & qui ont merité du public, est vne obligation & puissant aiguillon aux beaux exploits de vertu: il est laid de forligner & dementir sa race.

La nobleſſe dõnee & octroyee par le benefice & reſcript du prince, ſi elle eſt ſeule, elle eſt hõteuſe & plus reprochable qu'honorable; c'eſt vne nobleſſe en parchemin, acheptee par argent ou faueur, & non par le ſang comme elle doit, ſi elle eſt octroyee pour le merite & les ſeruices notables, lors elle eſt cenſee perſonelle & aquiſe, comme à eſté dict.

DE L'HONEVR.

CHAP. LVI.

L'HONEVR diſent aucuns & mal, eſt le prix & la recompenſe de la vertu, ou moins mal, la recognoiſſance de la vertu, ou bien vne prerogatiue de bõne opinion, & puis du debuoir externe enuers la vertu; c'eſt vn priuilege qui tire ſa principale eſſence de la vertu. Autres l'ont appellé ſon ombre qui la ſuit & quelquefois la precede, comme elle faict le corps. Mais à bien parler, c'eſt l'eſclat d'vne belle & vertueuſe action, qui reialit de noſtre ame à la veuë du mõde, & par reflexion en nous meſmes, nous apporte vn teſmoignage de ce que les autres croient de nous, qui ſe tourne en vn grand contentement d'eſprit. 1 D'eſcription d'honeur.

Le deſir d'honeur & de gloire, & la queſte de l'aprobatiõ d'autruy, eſt vne paſſiõ vitieuſe, violẽte, puiſsãte, de laquele a eſté parle en la paſſion 2 Deſir d'honeur. chap. 21.

d'ambition: mais treſutile au public, à contenir les hommes en leur debuoir, à les eſueiller & eſchauffer aux belles actions, teſmoignage de la foibleſſe & inſuffiſance humaine, qui a faute de bonne monoye employe la courte & la fauce. Or en quoy & iuſques ou elle eſt excuſable, & quand vituperable, & que l'honeur n'eſt la recompenſe de la vertu, ſe dira apres.

lib 3 en la vertu de temperance.

3 Marques d'honeur.

Les marques d'honeur ſont fort diuerſes, mais les meilleures & plus belles ſont celles qui ſont ſans profit & ſans gain, & qui ſont telles que lon n'en puiſſe eſtrener & faire part aux vitieux, & ceux qui par quelque bas office auroient faict ſeruice au public; Elles ſont meilleures & plus eſtimees. Plus elles ſont de ſoy vaines, & n'ayant autre pris que ſimplement marquer les gens d'honeur & de vertu, comme elles ſont preſque par toutes les polices, les coronnes de laurier, de cheſne, certaine façon d'accouſtrements, prerogatiue de quelque ſurnom, preſſeance aux aſſemblees, les ordres de cheualerie. C'eſt auſſi par occaſion quelque fois plus d'honeur de n'auoir pas ces marques d'honeur les ayant merité, que de les auoir. Il m'eſt bien plus honorable, diſoit Caton, que chaſcun demande pourquoy lon ne m'a point dreſſé de ſtatue en la place, que ſi lon demandoit pourquoy lon m'en à dreſſé.

DE LA SCIENCE.

CHAP. LVII.

LA science est à la verité vn bel ornement, vn outil tresutile à qui en sçait bien vser, mais en quel rang il la faut tenir, tous n'en sont d'acord, surquoy se commettent deux fautes cõtraires, l'estimer trop, & trop peu. Les vns l'estiment tant qu'ils la preferent à toute autre chose & pensent que c'est vn souuerain bien, quelque espece & rayon de diuinité; la cherchent auec faim, despence, & peine grãde; les autres la mesprisent, & desestiment ceux qui en font profession; la mediocrité est plus iuste & asseuree. Ie la mets beaucoup au dessoubs de la preud'hõmie, santé, sageſſe, vertu & encores au dessous l'habilité aux affaires: mais apres celaie la mettrois aux mains & en concurrẽce auec la dignité, noblesse naturelle, vaillance militaire; & les laisseray volontiers disputer ensemble de la presseance: si i'estois pressé d'en dire mon aduis, ie la ferois marcher tout à costé d'elles, ou bien incontinent apres. 1

Voyes l. 3. c. 14. bien au long.

Comme les sciences sont differentes en subiects & matieres, en l'apprentissage & acquisitiõ, aussi sont elles en l'vtilité, honesteté, necessité, & encores en la gloire & au gain: les vnes sont Theoriques & en pure spelaculation, les autres Practiques & en action. Item les vnes sont reales, occupées en la cognoissance des choses qui

ſont hors de nous, ſoient elles naturelles, ou ſurnaturelles ; les autres ſont parlieres, qui enſeignent les langues, le parler, & le raiſonner. Or deſia ſans aucun doute, celles qui ont plus d'hõneſteté, vtilité, neceſſité & moins de gloire, vanité, gain mercenaire, sõt de beaucoup à preferer aux autres. Parquoy tour abſoluement les practiques ſont les meilleures, qui regardẽt le bien de l'homme, apprenent à bien viure & bien mourir, biẽ commander, bien obeyr, dont elles doiuent eſtre ſerieuſement eſtudiées, par celuy qui pretend à la ſageſſe, & deſquelles c'eſt œuure eſt vn abregé & ſommaire, ſçauoir Morales, Oeconomiques, Politique. sApres elles, ſont les Naturelles, qui ſeruent à cognoiſtre tout ce, qui eſt au monde, à noſtre vſage, & enſemble admirer la grandeur, bonté, ſageſſe, puiſſance du maiſtre Architecte. Toutes les autres ou ſont vaines, ou bien elles doiuent eſtre eſtudiees ſommairement & en paſſant, puis qu'elles ne ſeruent de rien à la vie, & a nous faire gens de bien. Dont c'eſt dommage & folie d'y employer tant de temps, deſpence, & de peine, comme lon faict. Il eſt vray qu'elles ſeruent à amaſſer des eſcus; & de la reputation parmy le peuple, mais c'eſt aux polices, qui ne ſont pas du tout bien ſaines.

DES RICHESSE ET pauureté.

CHAP. LVIII.

CE ſont les deux elemens, & ſources de tous deſordres, troubles, & remuemens, qui ſont au monde ; Car l'exceſſiue richeſſe des vns, les hauſſe & pouſſe à l'orgueil, aux delices, plaiſirs, deſdain des pauures, à entreprendre & attenter; l'extreme pauureté des autres les meine en enuye, ialouſie extreme, deſpit, deſeſpoir, & a tēter fortune. Platon les appelle peſtes des Republiques. Mais qui des deux eſt la plus dangereuſe, il n'eſt pas tout reſolu entre tous : ſelon Ariſtote c'eſt l'abondance, car l'eſtat ne doit point redouter ceux qui ne demandent qu'a viure, mais bien les ambitieux & opulens Selon Platon c'eſt la pauureté, car les pauures deſeſperés ſont terribles & furieux animaux; n'ayants plus de pain, ne pouuants exercer leurs arts & meſtiers, ou bien exceſſiuement chargés d'impoſts, apprenēt de la maiſtreſſe d'échole neceſſité, ce qu'ils n'euſſent iamais auſe d'eux meſmes; & auferont, car ils ſont en nombre. Mais il y a bien meilleur remede à ceux cy, qu'aux riches, & eſt facile d'empeſcher ce mal; car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pourront exercer leur meſtier & en viure, ils ne ſe remueront point. Parquoy les riches ſont à craindre à cauſe d'eux meſmes, & de leur vice & condition ; les pauures à cauſe de l'imprudence des gouuerneurs.

I Deux ſources des troubles.

2 Or plusieurs legislateurs & policeurs d'estats, ont voulu chasser ces deux extremités, & ceste grande inequalité de biens & de fortunes; & y apporter vne mediocrité & equalité, qu'ils ont appellé mere nourrice de paix & d'amytié, & encores d'autres y ont voulu mettre la communauté, ce qui ne peust estre que par imagination. Mais outre qu'il est du tout impossible d'y apporter equalité, à cause du nombre des enfans qui croistra en vne famille & non en l'autre & qu'a peine a elle peut estre mise en practique, bien que lon s'y soit efforcé, & qu'il aye beaucoup cousté pour y paruenir: encores ne seroit il à propos ny expedient, ce seroit par autre voye retomber en mesme mal. Car il n'y à haine plus capitale qu'entre egaux; l'enuie & ialousie des egaux, est le seminaire des troubles, seditions, & guerres ciuiles. Il faut de l'inequalité mais moderee; l'harmonie n'est pas és sons tous pareils, mais differans, & bien accordans.

Contre lequalité & inequalite des biens.

3 *Nihil est æqualitate inæqualius.*

Cette grande & difforme inequalité de biens vient de plusieurs causes, specialement de deux: l'vne est aux prestations iniques, comme sont les vsures & interests, par lesquelles les vns mangent, rongent, & s'engraissent de la substance des autres: *qui deuorant plebem meam sicut escam panis.* L'autre est aux dispositions, soit entre vifs, alienations, donations, dotations a cause de mariage; ou testamentaires & a cause de mort. Par

tous lesquels moyens les vns sont excessiuement auantagés sur les autres qui restent pauures; les filles riches & heritieres sont mariees auec les riches, d'ou sont demembrées & aneanties aucunes maisons, & les autres releuees & enrichies. Toutes lesquelles choses doiuent estre reglées & moderées pour sortir des bouts & extremités excessiues, & approcher aucunement de quelque mediocrité & equalité raisonable: car entiere il n'est possible ny bon, & expedient, comme dict est. Et ceci se traittera en la vertu de iustice.

Cet article suiuant auoit esté obmis au chapitre de l'honeur, qui est le cinquante sixesme page 287. apres le premier article.

Il semble bien a aucuns, que l'honneur n'est seulement ni proprement a bien administrer & s'aquitter des grandes charges (il n'est pas en la puissance de tous s'y employer) mais a bien faire, ce qui est de sa profession: car toute louange est a bien faire ce que nous auons à faire. Celui qui sur l'eschafaut ioue bié le personage d'vn valet, n'est pas moins loué, que celuy qui represente le Roy: & a celuy qui ne peut trauailler en statues d'or celles de cuiure ou de terre ne luy peu-

uent faillir: ou il peut auſſi bien monſtrer la perfection de ſon art. Toutesfois il ſemble mieux que l'honneur n'eſt bien deu, que pour les actions, ou y a de la difficulté, ou du danger. Toutes iuſtes & legitimes, & d'obligation ne ſont de tel merite, ny dignes de tel loyer, qui n'eſt commun ni ordinaire, ni pour toutes perſones & toutes actions. Ainſi toute femme chaſte, toute preude perſone n'eſt d'honeur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adiouſte lon l'vtilité publique. Qu'elles ſoient tant que lon veut priuement bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoiſſants, la ſeureté & protection des loix: mais non l'honneur qui eſt public & a plus de dignité, de ſplendeur, & d'eſclat.

DE LA SAGESSE

LIVRE SECOND.

Contenant les instructions & regles generalles de Sageſſe.

PREFACE.

AYANT au liure precedant ouuert à l'homme pluſieurs & diuers moyens de ſe cognoiſtre, & toute l'humaine condition, qui eſt la premiere partie, & vn treſgrand acheminement à la ſageſſe, il faut maintenant entrer en la doctrine d'icelle, & entendre en ce ſecond liure ſes regles, & ſes aduis generaux, reſeruant les particuliers au liure ſuiuant & troiſieſme. C'eſtoit vn prealable, que d'appeller l'homme à ſoy, à ſe taſter, ſonder, eſtudier, afin de ſe cognoiſtre & ſentir ſes deffauts & ſa miſerable condition, & ainſi ſe rendre capable des remedes ſalutaires & neceſſaires, qui ſont les aduis & enſeigne-

2 mens de sageſſe.

Mais c'eſt choſe eſtrange, que le monde ſoit ſi peu ſoucieux de ſon bien & amãdement. Quel naturel que de ne ſe ſoucier que ſa beſogne ſoit bien faicte? On veut tant viure, mais lon ne ſe ſoucie de ſçauoir bien viure. Ce que lon doit le plus & vniquement ſçauoir, c'eſt ce que moins lõ ſçait, & ſe ſoucie; ſçauoir. Les inclinatiõs, deſſeins, eſtudes, eſſays ſont (comme nous voyons) des ieuneſſe ſi diuers, ſelon les diuers naturels, compagnies, inſtructiõs, occaſions: mais aucun ne iette ſes yeux de ce coſté la, aucun n'eſtudie à ſe rendre ſage; perſone ne prend cela à cœur, lon n'y penſe pas ſeulement. Et ſi par fois, c'eſt en paſſant, lon entend cela comme vne nouuelle, qui ſe dict, ou lon n'a point d'intereſt: le mot plaiſt bien à aucuns, mais c'eſt tout; la choſe n'eſt de miſe ny de recherche en ce ſiecle d'vne ſi vniuerſelle corruption & contagion. Pour apperceuoir le merite & la valeur de ſageſſe, il en faut auoir ia quelque air de nature, & quelque teinture: S'il faut s'eſſayer & s'eſuertuer, ce ſera pluſtot & plus volontiers pour choſe qui a ſes effects, & ſes fruicts eſclatans, glorieux, externes & ſenſibles, tels qu'a l'ambition, l'auarice, la paſſiõ, que pour la ſageſſe qui a les ſiens doux, ſombres, internes, & peu viſibles. ô combien le monde ſe meſconte, il ayme mieux du vent auec bruict, que le corps, l'eſſence ſans bruict; l'opinion & reputation que la verité. Il eſt

bien vrayement homme (comme il à eſté dict au premier liure) vanité & miſere, incapable de ſageſſe. Chacun ſe ſent de l'air, qu'il haleine & ou il vit, ſuit le train de viure ſuyui de tous, comment voulés vous qu'il s'en aduiſe d'vn autre? Nous nous ſuyuons à la piſte, voire nous nous preſſons, eſchauffõs, nous nous coiffons, & inueſtiſſons les vices & paſſions les vns aux autres; perſone ne crie, hola, no° faillõs, nous nous meſcontons. Il faut vne ſpeciale faueur du ciel, & enſemble vne grande & genereuſe force & fermeté de nature, pour remarquer l'erreur cõmun que perſone ne ſent, de s'aduiſer de ce dequoy perſonne ne s'aduiſe, & ſe reſouldre à tout autrement que les autres.

Il y en à bien aucuns & rares, je les voy, je 3
les ſens, ie les fleure & les halene auec plaiſir & admiration; mais quoy, ils ſont ou Democrites ou Heraclites; les vns ne font que ſe moquer & gauſſer, penſant aſſez monſtrer la verité & ſageſſe, en ſe mocquans de l'erreur & folie. Ils ſe rient du monde, car il eſt ridicule; ils ſont plaiſans; mais ils ne ſont pas aſſez bons & charitables. Les autres ſont foibles & poureux; ils parlent bas & à demy bouche; ils deſguyſent leur lãgage; ils meſlẽt & eſtouffent leurs propoſi tiõs, pour les faire paſſer tout doucemẽt parmy tãt d'autres choſes, & auec tãt d'artifice, que lon ne les apperçoit quaſi pas. Ils ne parlent pas ſec, diſtinctement, clairement, & acertés, mais ambi-

guëment comme oracles. Ie viens apres eux & au dessoubs eux: mais je dis de bonne foy ce que j'en pense & en croy, clairement & nettement. Ie ne doubte pas que les malitieux, gens de moyen estage n'y mordent: & qui s'en peut garder? Mais je me fie que les simples & debonnaires, & les AEtheriens & sublins en jugeront equitablement. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité. Au milieu sont, tous les troubles, tempestes, & les Metheores, comm'à esté dict. l.1.c.39.

Diuision de ce liure en quatre pars. Preparatifs.

Pour auoir vne rude & generalle cognoissance de ce qui est traitté en ce liure, & de toute la doctrine de sagesse, nous pourrons partir ceste matiere en quatre poincts ou considerations; la premiere est des preparatifs à la sagesse, qui sont deux, l'vn est exemption & affranchissement de tout ce qui peut empescher de paruenir à elle, qui sont ou externes, erreurs & vices du monde, ou internes les passions: l'autre est vne pleine, entiere, & vniuerselle liberté d'esprit.

2 Fondemens.

La seconde est des fondemens de sagesse, qui sont aussi deux, vraye & essentielle preud'homie, & auoir vn certain but & train de vie.

3 Offices.

La troisiesme est de la leuée de ce bastiment, c'est à dire des offices & fonctions de sagesse, qui sont six, dont les trois premiers sont principalement pour chacun en soy, qui sont pieté, reglement interne de ses desirs & pensées, &

doux comportement en tous accidés de prosperité & d'aduersité: les autres trois regardent autrui, qui sont l'obseruation telle, qu'il faut des loix, coustumes, & ceremonies, conuersation douce auec autrui, & prudẽce en tous affaires.

La quatriesme est des effects & fruicts de sagesse, qui sont deux, se tenir prest á la mort, & se maintenir en vraye tranquilité d'esprit, la couronne de sagesse & le souuerain bien. Ce sont en tout douze poincts, & autant de chapitres de ce liure. 4 Fruicts.

EXEMPTION ET AFRANchissement des erreurs, & vices du monde, & des passions:

Premiere disposition à la sagesse.

CHAP. I.

QVI á enuie d'estre sage, il faut des l'entrée qu'il se delibere & resolue de se deliurer, preseruer, & garãtir de deux maux: qui sont du tout contraires & formels empeschemens de Sageſſe: l'vn est externe, ce sont les opinions & vices populaires, la contagion du monde: l'autre interne, ce sont les passions: & ainsi se faut-il garder du monde, & de soy mesme. Desia se voit combien cecy est difficile: & comment se pourra lon deffaire de ces deux? La Sageſſe est difficile & rare, c'est icy la plus 1

grande peine, & presque le seul effort, qu'il y à pour paruenir à la sagesse. Cecy gagné le reste sera aisé: c'est la premiere disposition à la sagesse, qui est à se garder & preseruer du mal contraire à son dessein. Et cecy est le fruict de tout le premier liure, auquel lon à peu apprendre à cognoistre le monde & soy mesme, & par ceste cognoissance estre aduerty & induict à s'en bien garder. Et ainsi le commencement de ce liure, sera la fin & le fruict du precedent.

2 Premiere partie l. 1. c. 48. Exéption des erreurs populaires.

Parlons premierement du mal externe: nous auons desia cy deuant assez amplement & au vif depeint le naturel populaire, les humeurs estranges du monde & du vulgaire; par ou il est aisé de sçauoir ce qui peut sortir de luy. Car puis qu'il est idolatre de vanité, enuieux, malicieux, injuste, sans jugemẽt, discretion, mediocrité, que peut il deliberer, opiner, juger, resoudre, dire ni faire bien & à droict? Nous auons au si comme par exemple rapporté & cotté (en representant la misere humaine) plusieurs grandes fautes que commet generallement le monde, en jugement & en volonté; par ou il est aisé de cognoistre qu'il est tout confit en erreur & en vice. A quoy s'accordent les dires de tous les sages, que la pire part est la plus grande; de mille n'en est pas vn bon; le nombre des fols est infiny, la contagion est tresdangereuse en la presse.

l. 1. c. 6.

Parquoy ils conseillent non seulement ne tremper point, & se preseruer net des opinions, desseins, & affections populaires : mais encores de fuir sur tout la tourbe, la compagnie & conuersation du vulgaire, d'autant que lon n'en approche jamais sans son domage & empirement. La frequentation du peuple est contagieuse, & tresdangereuse aux plus sages & fermes qui puissent estre: car qui pourroit soustenir l'effort & la charge des vices venans auec si grande trouppe ? Vn seul exemple d'auarice ou de luxe faict beaucoup de mal: la compagnie d'vn homme delicat, amollit peu à peu ceux, qui viuent auec luy. Vn riche voisin allume nostre conuoitise, vn homme desbauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique son vice, ainsi qu'vne rouille, au plus entier & plus net. Qu'aduiendra il donc de ses mœurs, ausquels tout le monde court a bride abbatue?

Mais quoi? Il est tres rare & difficile de ce faire; c'est chose plausible & qui a grande apparence de bonté & justice, que suyure la trace approuué de tous; le grand chemin battu trompe facilement; nous allons les vns apres les autres, comme les bestes de cõpagnie; ne sondons jamais la raison, le merite, la justice ; nous suyuons l'exemple, la coustume, & comme à l'enuy nous tresbuchons & tombons les vns sur les autres; nous nous pressons & attirons tous au precipice; nous faillons & perissons à credit, *alienis*

perimus exemplis. Or celuy, qui veut estre sage, doibt tenir pour suspect, tout ce qui plaist & est approuué du peuple, du plus grand nombre, & doibt regarder à ce qui est bon & vray en soy, & non à ce qui le semble, & qui est le plus vsité & frequenté, & ne se laisser coiffer & emporter à la multitude. Et quand pour le battre & arrester court, lon dira, tout le monde dict, croit, faict ainsi, il doibt dire en son cœur, tant pis; voicy vne meschante caution; je l'en estime moins, puis que tout le monde l'approuue, comme le sage Phocion lequel voyant le monde applaudir tout haut à quelque chose, qu'il auoit prononcé, se tournant vers ses amis assistans, leur dict, me seroit il eschappé sans y penser quelque sottise, ou quelque lasche & meschante parolle, que tout ce peuple icy m'approuue? Il faut dont, tant qu'il est possible, fuir la hantise & frequentation du peuple, sot, imperit, mal complexionné, mais sur tout se garder de ses jugemens, opinions, mœurs vitieuses. C'est la solitude tant recommandée par les sages, qui est à descharger son ame de tous vices & opinions populaires, & la r'auoir de ceste confusion & captiuité, pour la retirer à soy, & la mettre en liberté.

5 Seconde partie exemption des passions.

L'autre mal & empeschement de sagesse, dont il se faut bien garder, qui est interne & par ainsi plus dangereux, est la confusion & captiuité de ses passions, & tumultuaires affe-

ctions, desquels il se faut despouiller & garantir, afin de se rendre vuide & net, comm'vne carte blãche, pour estre subiect propre à y receuoir la teincture, & les impressions de la Sageſſe; contre laquelle s'oppoſent formellemẽt les passions: dont on dict les Sages, qu'il est impossible mesmes à Iupiter d'aimer, estre en cholere, estre touché de quelque passion, & estre sage tout ensemble. La Sageſſe est vn maniement reglé de nostre ame, auec mesure & proportion: c'est vne æquabilité & vne douce harmonie de nos jugemens, volontez, mœurs, vne santé constante de nostre esprit: & les passions au rebours ne sont que bonds & volées, accés & recés fieureux de folie, saillies & mouuemens violens & temeraires.

Nous auons assez depeinct les passions au liure precedant, pour les auoir en horreur, les remedes & moyens de s'en deffaire, & les vaincre, generaux (car les particuliers contre chascune, seront au troisiesme liure, en la vertu de force & temperance) sont plusieurs & differents, bons & mauuais: & c'est sans conter ceste bonté & felicité de nature, si bien attrempée & assaisonnée, qui nous rend calmes, serains, exemps & nets de passions fortes, & mouuemens violens, & nous tiẽt en belle assiette, æquable, vnis, fermes & acerés contre l'effort des passions, chose treſrare. Cecy n'est pas remede

6 Remedes generaux contre les passions.

contre le mal, c'eſt exemption de mal, & la ſanté meſmes: Mais des remedes contre icelles nous en pouuons remarquer quatre.

7 Stupidité. Le premier, biẽ impropre & nullement loüable, eſt vne ſtupidité & inſenſibilité à ne ſentir & n'apprehender poinct les choſes, vne apatie beſtiale des ames baſſes & plattes du tout, ou bien qui ont l'apprehenſion toute emouſſée, vne ladrerie ſpirituelle, qui ſemble auoir quelque air de ſanté, mais ce ne l'eſt pas. Car il n'y peut auoir ſageſſe & conſtance, ou n'y à poinct de cognoiſſance, de ſentiment, & d'affaires, & ainſi c'eſt complexion & non vertu. C'eſt ne ſentir pas le mal, & non le guerir: neantmoins c'eſt eſtat eſt beaucoup moins mauuais, que le cognoiſtre, ſentir, & ſe laiſſer gourmander & vaincre: *pratulerim delirus inerſque videri, Dum mea delectent mala me, vel denique fallant, Quam ſapere & ringi.*

8 Contre. paſſion. Le ſecond remede ne vaut gueres mieux que le mal meſmes, toutesfois le plus en vſage; c'eſt quand lon vainc & lon eſtouffe vne paſſion, par vne autre paſſion plus forte: car jamais les paſſions ne ſont en egale balance. Il y en a touſiours quelqu'vne (comme aux humeurs du corps) qui prædomine, qui regente & gourmande les autres. Et nous attribuons ſouuent tres-faucement à la vertu & ſageſſe, ce à quoy elle n'a pas penſé, & qui

qui vient de passion: mais c'est beaucoup encores pour ces gens là, quād les passions, qui maistrisent en eux, ne sont pas des pires.

Le troisiesme remede & bon (encores qu'il ne soit le meilleur) est prudent & artificiel, par lequel lon se desrobe, lon fuit, lon se tapit & se cache aux accidents, & à tout ce qui peut picquer, esueiller ou eschauffer les passions. C'est vn estude & vn art, par lequel on se prepare auant les occasions, en destournant les aduenues aux maux, & lon pouruoit à ne les sentir point, comme fist ce Roy, qui cassa la belle & riche vaisselle, que lon luy auoit donné, pour oster de bonne heure toute matiere de courroux. L'oraison proprement de ces gens cy est, *ne nos inducas in tentationem.* Par ce remede, qui se picque au jeu ne jouë point, les gens d'honneur prompts & choleres, fuyent les altercations contentieuses; arrestent le premier branle d'esmotion. Car quand lon est dedans, il est mal aysé de s'y porter bien sagement & discrettement; nous guidons les affaires en leurs commancemens, & les tenons à nostre mercy: mais apres qu'ils se sont esbranlez & eschauffez, ce sont eux, qui nous guident & emportent. Les passions sont bien plus aisées à euiter qu'à moderer, *excinduntur animo facilius, quam tēperantur*: pource que toutes choses sont en leur naissance foibles & tendres. En leur petitesse lon ne descouure pas le danger, & en leur force lon 9 Præcaution.

n'en trouue plus le remede; comme nous voyons en plusieurs, qui facilement & legerement entrent en querelle, procés, dispute, puis sont forcez d'en sortir honteusement, & faire des accords lasches & vilains, cherchant des fausses interpretations, mentans & se desmentans eux mesmes, trahissans leur cœur, plastrans & pallians le faict, qui sont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulent guarir; *melius non incipient, quam desinent*; de la faute de prudence ils retombent en faute de cœur: c'est au contraire du dire de Bias, entreprendre froidement, mais poursuyure ardemment. C'est comme les sots tachez du vice de mauuaise honte, qui sont mols & faciles à accorder tout ce qu'on leur demande, & puis sont faciles à faillir de parolle & à se desdire. Parquoy il faut aux affaires & au commerce des hommes, tout du commencement estre prudent & aduisé.

10 Vertu. Le quatriesme & meilleur de tous, est vne viue vertu, resolution & fermeté d'ame, par laquelle on void & on affronte les accidens sans trouble; on les lutte & on les combat. C'est vne forte, noble, & glorieuse impassibilité, toute contraire à l'autre premiere, qu'auons dict, basse, & stupide. Or pour s'y former & y paruenir, seruent de beaucoup, & sur tous les discours precedens. Le discours est maistre des passions, la premeditation est celle, qui

donne la trempe à l'ame, & la rend dure, acerée, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer. Le moyen propre pour appaiſer & adoucir ces paſſions eſt les bien cognoiſtre, examiner, & juger quelle puiſſance elles ont ſur nous, & quelles nous auons ſur elles. Mais de cecy cy apres au long, & en ce liure, & ſuyuant, aux vertus de force & temperance.

II Preſomption.

Mais ſur toutes paſſions ſe faut tres-ſoigneuſement garder, & deliurer de ceſte philautie, preſomption, & folle amour de ſoy-meſmes, peſte de l'homme, ennemi capital de ſageſſe, vraye gangrene & corruption de l'ame; par laquelle nous nous adorons & demeurons tant contans de nous, nous nous eſcoutons & nous croyons nous-meſmes. Or nous ne ſçaurions eſtre en plus dangereuſes mains que les noſtres. C'eſt vn beau mot venu originellement du langage Eſpagnol *o Dieu garde moy de moy*. Ceſte preſomption & folle amour de ſoy, vient de la meſcognoiſſance de ſoy, de ſa foibleſſe, de ſon peu, tant en general de l'infirmité & miſere humaine, qu'en particulier de la ſienne propre & perſonnelle: & jamais homme qui aura vn grain de ceſte folie, ne paruiendra à la ſageſſe. La bonne foy, la modeſtie, la recognoiſſance cordiale & ſerieuſe de ſon peu, eſt vn grand teſmoignage de bon & ſain jugement, de droicte volonté, & ainſi vne belle diſpoſition à la ſageſſe.

VNIVERSELLE ET PLAINE liberté de l'esprit, tant en iugement qu'en volonté: seconde disposition à la Sagesse.

CHAP. II.

1 Premiere partie. Liberté de iugement.

L'Autre disposition à la sagesse, qui suit ceste premiere, (qui nous à mis hors ceste captiuité & confusion externe & interne, populaire & passionnée) c'est vne plaine, entiere, & genereuse liberté d'esprit; qui est double, sçauoir de jugemẽt & de volõté. Pour la premiere du jugement, nous auons ja assez monstré, que
l.1.c.7. c'est foiblesse & sottise niaise de se laisser mener comme buffles, croire & receuoir toutes impressions; que les ayant receuës s'y opiniastrer, condamner le contraire, c'est folie, presumption; persuader & induyre autruy, c'est rage & injuste tyrannie. Maintenant nous disons & donnons pour vne belle & des premieres leçons de sagesse, retenir en surseance son jugement, c'est à dire soustenir, contenir, & arrester son esprit dedans les barrieres de la consideration, & action d'examiner, juger, poiser toutes choses (c'est sa vraye vie, son exercice perpetuel) sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, sans resoudre ou determiner, ny se coiffer ou espouser aucune chose. Cecy ne touche

poinct les veritez diuines, que la sageſſe eternelle nous à reuelees, qu'il faut receuoir auec toute humilité, & ſubmiſſion, croire & adorer tout ſimplement: ny auſſi les actions externes & communes de la vie, l'obſeruance des loix, couſtumes, & ce qui eſt en vſage ordinaire, *non enim Deus iſta ſcire, ſed tantummodo vti voluit*, car en toutes ces choſes il ſe faut accorder & accommoder auec le commun; ne rien gaſter ou remuer. Il en faut rendre compte à autruy: mais les penſées, opinions, jugemens ſont tous noſtres & libres.

2 Combien bonne & vtile.

Or cecy eſt premierement ſe maintenir à ſoy & en liberté, *hoc liberiores & ſolutiores ſumus, quia nobis integra indicandi poteſtas manet.* C'eſt garder modeſtie & recognoiſtre de bonne foy la condition humaine plaine d'ignorance, foibleſſe, incertitude: *cogitationes mortalium timidæ; incertæ adinuentiones noſtræ, & prouidentiæ: Deus nouit cogitationes hominum, quoniam vanæ ſunt.* C'eſt auſſi eſuiter pluſieurs eſcueils & dangers, comme ſont participer à pluſieurs erreurs produicts par la fantaſie humaine, & dont tout le monde eſt plain: eſtre puis contrainct de ſe deſmentir & deſdire ſa creance. Car combien de fois le temps nous à il faict voir, que nous nous eſtions trompez, & meſcontez en nos penſées, & nous à

forcés de changer d'opinion ? C'eſt auſsi s'infraſquer en querelles, diuiſions, diſputes; offenſer pluſieurs partis : car prenons le plus fameux parti, & la plus receuë opinion qui ſoit, encores faudra-il attaquer & combattre pluſieurs autres partis. Or ceſte ſurſeance de jugement nous met à l'abri de tous ces inconueniens. C'eſt auſsi ſe tenir en repos & tranquillité, loin des agitations & des vices, qui viennent de l'impreſsion de l'opinion & ſcience, que nous penſons auoir des choſes. Car de la vienent l'orgueil, l'ambition, les deſirs immoderez, l'opiniaſtreté, preſomption, amour de nouuelleté, rebellion, deſobeiſſance. Et puis apres c'eſt la doctrine & la practique de tous les ſages, grands, & habiles eſprits, deſquels la plus part, & les plus nobles ont faict expreſſe profeſsion d'ignorer & doubter ; diſans qu'il n'y à rien en nature que le doubte ; qu'il n'y à rien de certain que l'incertitude ; que de toutes choſes lon peut eſgalement diſputer, & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayent faict les dogmatiſtes & affirmatifs, c'eſt toutesfois de mines & de paroles ſeulement, pour monſtrer juſques ou alloit leur eſprit, au pourchas & en la queſte de la verité ; *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnans toutes choſes non à autre ny plus fort titre, que de probabilité & vray-ſemblance : & les traittans diuer-

sement tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demandes problematiquement, pluſtoſt enquerant qu'inſtruyſant, & monſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes; mais par jeu & par exercice, *non tam id ſenſiſſe quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate voluiſſe videntur.* Et qui croira que Platon aye voulu donner ſa republique & ſes idées, Pythagoras ſes nombres, Epicure ſes atomes pour argent content? Ils prenoyent plaiſir à promener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *quæ ex ingenio finguntur, non ex ſcientiæ vi.* Quelquesfois auſſi ils ont eſtudié à la difficulté, pour couurir la vanité de leur ſubject, & occuper la curioſité des eſprits.

3 Defendue contre les Dogmatiſtes preſomptueux.

Les dogmatiſtes & affirmatifs, qui ſont venus deſpuis, d'eſprit pedanteſque, preſomptueux, hayſſent & condamnent arrogamment ceſte regle de ſageſſe, aimãts mieux vn affirmatif teſtu, & cõtraire à leur parti, qu'vn modeſte & paiſible qui doute & ſurſeoit ſon jugemẽt, c'eſt à dire vn fol qu'vn ſage: ſemblables aux fẽmes qui aimẽt mieux qu'on les cõtrediſe juſques à injures, que ſi par froideur & meſpris, lon ne leur diſoit rien; par ou elles penſent eſtre deſdaignées & condamnées. En quoy ils monſtrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & conſiderer comme ambigues les choſes, ſans rien determiner, cõm'à eux d'affermer?

Mais pourquoy ne sera il permis de candidemẽt confesser que lon ignore, puis que en verité lon ignore, & tenir en suspens ce dequoy ne sommes asseurez?

4 C'est vn grand bien.

Voicy donc la premiere liberté d'esprit, surseance & arrest de jugement, c'est la plus seure assiette & l'estat plus heureux de nostre esprit: qui par elle demoure droict, ferme, rassis, inflexible, sans blansle & agitatiõ aucune *Inter visa vera vel falsa ad animi assensum nihil interest.* C'est a peu pres & en quelque sens l'Ataraxie des Pyrrhoniens, qu'ils appellent le Souuerain bien, la neutralité & indiference des Academiciens, delaquelle est germain ou procede, de rien ne s'estonner, ne rien admirer, le Souuerain bien de Pythagoras, la vraye magnanimité d'Aristote, *Nil admirari propè res est vna Numici, solaq; qua possit facere & seruare beatum.*

5 Moyens de l'obtenir.

Or le vray moyen d'obtenir & se maintenir en ceste belle liberté de jugement, & qui sera encores vn'autre belle leçon & disposition à la sageſſe, c'est d'auoir vn esprit vniuersel, jettant sa veuë & consideration sur tout l'vniuers, & non l'asseoir en certain lieu, loy, coustume, & maniere de vie mais (auec la modification susdicte, tant au croire, qu'au faire) estre citoyen du monde, comme Socrates, & non d'vne ville, embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser que lon doibt croire & viure par tout,

Esprit vniuersel.

comm'en ſon village, en ſon pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & ſont communs au reſte du monde. Le ſot ſi lon recite y auoir autres creances, couſtumes, loix toutes contraires à celles qu'il voit tenir & vſiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il meſcroit tels recits, tant il ha l'ame aſſeruie aux ſiennes municipales, qu'il eſtime eſtre les ſeules vrayes, naturelles, vniuerſelles. Chaſcun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon gouſt & vſage; & ſemble que nous n'auons autre touche de la verité & de la raiſon, que l'exemple & l'idée des opinions & vſances du pays, ou nous ſommes. Or il ſe faut affranchir de ceſte brutalité, & ſe faut preſenter comme en vn tableau ceſte grande image de noſtre mere nature, en ſon entiere maieſté, remarquer la dedans vn royaume, vn empire, & peuſt eſtre ce monde (car c'eſt vne grãde & authentique opinion, qu'il y en a pluſieurs) comme le traict d'vne poincte tres-delicate, & y lire vne ſi generale & conſtante varieté en toutes choſes, tant d'humeurs, de jugemens, creances, couſtumes, loix, tant de remuemens d'eſtats, changemens de fortune, tant de victoires & conqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grandeurs eſuanouyes: par la lon apprend à ſe cognoiſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouueau ny eſtrange, s'affermir & reſouldre par tout.

6 Pour aquerir & obtenir c'eſt eſprit vniuerſel, galant, libre, & ouuert (car il eſt rare & difficile, & tous n'en sõt capables nõ plus que de ſageſſe) pluſieurs choſes y ſeruent ; premieremẽt ce qui à eſté dict au liure premier de la grande varieté, difference, & inegalité des hommes : Ce qui ſe dira en ceſtuyci, de la grande diuerſité des loix & couſtumes, qui ſont au mõde: Puis ce que diſent les anciens de l'aage, eſtats, & changements du monde. Les preſtres AEgyptiens dirẽt à Herodote, que depuis leur premier roy (dõt y auoit plus d'onſe mille ans, duquel & de tous les ſuyuans luy firent voir les effigies en ſtatues tirées au vif) le ſoleil auoit chãgé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore, comme il dict, & Ciceron, tenoient regiſtre de quatre cẽs mille tant d'ans; Platon dict que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrit de huict mille ans, & que la ville d'Athenes fuſt baſtie mille ans auant ladicte ville de Saïs. Ariſtote Pline & autres ont dict que Zoroaſte viuoit ſix mille ans auant l'aage de Platon. Aucuns ont dict que le monde, eſt de toute eternité, mortel & renaiſsãt à pluſieurs viciſſitudes; d'autres & les plus nobles philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, faict par vn autre Dieu plus grand; ou bien, comme Platon aſſeure & autres, & y a treſgrande apparence en ſes mouuemens, que c'eſt vn animal compoſé de corps &

Moyens d'aquerir ceſt eſprit vniuerſel c. 37. & 38.

chap. 8.

d'esprit: lequel esprit logeant en son centre s'espand par nombres de musique en sa circonference, & ses pieces aussi, le ciel, les estoilles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur composition, immortelles par la determination du createur. Platon dict, que le monde change de visage en tout sens: que le ciel, les estoilles, le soleil changent & renuersent par fois leur mouuement, tellement que le deuant vient derriere, l'Orient se faict Occident. Et selon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux esprits, digne de la grãdeur de Dieu, & biẽ fõdee en raison, il y a plusieurs mõdes, d'autãt qu'il n'y à rien vn, & seul en ce monde: toutes especes sont multipliees en nombre, par ou semble n'estre pas vray semblable, que Dieu aye faict ce seul ouurage sans compagnon, & que tout soit espuisé en ceſt indiuidu. Que lon considere aussi ce que la descouuerte du monde nouueau, Indes orietales & occidẽtales nous à apprins: car nous voyons premierement que tous les anciens se sont mescomptés, pensans auoir trouué la mesure de la terre habitable & comprins toute la cosmographie, sauf quelques isles escartees, mescroyans les Antipodes: car voila vn monde à peu pres, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes & empires, garni de villes, qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie,

Aphrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouure encores d'autres? Si Ptolomee & les anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encores celuy, qui diroit que maintenant tout est descouuert & trouué? Ie m'en voudrois bien fier en luy. Secondement nous trouuons qu'en ces nouuelles terres, presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenons nous auoir esté premieremẽt reuelees & enuoyées du ciel, estoint en creance & obseruance commune plusieurs mille ans au parauant qu'en eussions ouy les premieres nouuelles, soit au faict de religion; comme la creance d'vn seul premier homme pere de tous, du deluge vniuersel, d'vn Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & sainct, du iour du iugement, du purgatoire, resurrection des morts, obseruation des ieusnes, Caresme, Cœlibat des prestres, ornemens d'Eglise, surpelis, mittre, eaue beniste, adoration de la croix, circoncision pareille à la Iuifue & Mahumetane, & contrecirconcision; par laquelle ils tienent soigneusement & religieusement couuert le bout de leur membre, estirant la peau auec des cordons; affin qu'il ne voye & ne sente l'air. Au faict de la police, cõme que les aisnés succedent à tout le bien, que le pourueu à vn beau & grand grade, prend vn nouueau nom, & quitte le sien, subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs,

musique d'instrumens, toutes sortes de nos ieux, Artillerie, imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisement ces conclusions : Que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons & iugeons ; Que ny en son tout, ny en ses parties, il n'est pas tousiours mesmes, ains en perpetuel flux & reflux ; Qu'il n'y a rien dict, tenu, creu, en vn temps & lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu ; & aussi contredict, reprouué, condamné ailleurs ; estant l'esprit humain capable de toutes choses, roullant tousiours ainsi le monde, tantost le mesme, tantost diuers ; Que toutes choses sont enfermees & comprinses dedans ce cours & reuolution de nature, subiect à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'espouser rien, ne iurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien ; mais quoy qu'il aduiene ; que lon crie, tempeste, se resoudre à ce point, que c'est le cours du monde, c'est nature qui faict des siennes : mais pouruoir par prudence, qu'aucune chose ne nous blesse par nostre foiblesse & lascheté. C'est assés dict de cecy, de l'esprit vniuersel, & liberté du iugement.

L'autre liberté qui est de volonté, doit estre encores en plus grande recommandation au sage. Nous ne parlons pas icy du liberal arbitre de l'homme, à la façon des Theologiens ; Nous 7 Seconde partie liberté de volonté.

disons que l'homme sage pour se maintenir en repos & liberté, doit mesnager sa volonté & ses affections, en ne se donnant & affectionnant qu'a bien peu de choses, & icelles iustes (aussi les iustes sont en petit nombre, si lon iuge bien) & encores sans violence & aspreté. Il vient icy à combatre deux opinions populaires & plausibles au monde, l'vne enseigne d'estre prompt & volontaire au seruice d'autruy, s'oublier pour le prochain, & principalement pour le public, au pris duquel le particulier ne vient point en consideration : l'autre s'y porter courageusement auec agitation, zele, affection. Qui ne faict le premier, est accusé de n'auoir aucune charité: Qui ne faict le second, suspect d'estre froid, & n'auoir le zele ou la suffisance, qu'il faut, & n'estre amy. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raison & mesure: & n'y a rien que lon n'aye dict la dessus: car les chefs souuent prefchent les choses selon qu'elles seruent, & non selon qu'elles sont: Et souuent les opinions les plus vraies, ne sont pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'vne attache trop naturelle, ils nous en veulét distraire & tirer au loin, cõme pour redresser vn bois courbé, on le recourbe au rebours.

8 Paicture des autres & asservis.

Mais ces opinions mal entendues & mal prinses, comme elles sont de plusieurs, apportent de l'iniustice, du trouble, de la peine, & du mal beaucoup, comme lon peut voir en ceux qui mordét

à toute, se donnẽt à louage, & s'asseruissent à autruy : non seulement ils se laissent emporter & saisir, mais encores ils s'ingerent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes: & souuent non pour autre chose, que pour s'embesoigner & s'agiter, *in negotiis sunt negotii causa*, & ne pouuoir se tenir ny arrester, comme s'ils n'auoient rien à faire ches & au dedans d'eux, & qu'a faute d'affaires internes, essẽtiels, propres & domestiques, ils en cherchent ou prenent d'estrãgers: Ils sont bien mesnagers ou auares de leur bource, mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection, & volonté; desquelles seules choses la mesnagerie est vtile & louable: & s'adonnans à quelque chose, c'est auec telle passion & violence qu'ils ne sont du tout plus à eux mesmes, s'engagent & s'enfoncent du tout. Les grands demandent de telles gens, qui se passionnent & se tuẽt pour eux, & vsent de promesses & grands artifices, pour les y faire venir; & trouuent tousiours des fols, qui les en croient, mais les sages s'en gardent bien.

Cecy est premierement iniuste, trouble entierement l'estat, & chasse le repos & la liberté de l'esprit. C'est ne sçauoir ce qu'vn chascun de nous se doibt, & de combien d'offices vn chascun est obligé à soy mesmes. En voulant estre officieux & seruiables à autruy, ils sont

importuns & iniuſtes à eux meſmes. Nous auons tous aſſés d'affaires ches & au dedans de nous, ſans s'aller perdre au dehors, & ſe dõner à tous: Il ſe faut tenir à ſoy meſme. Qui oublie à honneſtement, & ſainement, & gaiement viure, pour en ſeruir autruy, eſt mal aduiſé, & prẽd vn mauuais & deſnaturé party. Il ne faut eſpouſer & s'affectionner qu'a peu de choſes, & icelles iuſtes.

Secondement ceſte aſpre intention & paſſionnée affection trouble tout, & empeſche la conduicte de l'affaire, auquel on s'adonne ſi fort: comme en la precipitation la trop grande haſtiueté ſe donne meſme la iambe, s'entraue & s'arreſte: *Ipſa ſe velocitas implicat, vnde feſtinatio tarda eſt Qui nimium properat, ſerius abſoluit.* Auſſi eſtant enyuré de ceſte intention violente, on s'embarraſſe, on s'enferre, on ſe iette à l'indiſcretion, à l'iniuſtice, on apporte de l'aigreur & du ſoubçon aux autres, de l'impatience aux euenemens contraires ou tardifs, & qui ne ſont a ſouhait: *Malè cuncta miniſtrat impetus.* Cela ſe voit non ſeulement aux affaires ſerieux mais encores vains & friuolles, comme au ieu, ou celuy qui eſt ſaiſi & tranſporté d'vne ſi ardente foif de gaigner, ſe trouble & pert. Celuy qui va moderéement eſt touſiours ches ſoy; ſans ſe picquer, conduict ſon faict & plus aduantageuſement, & plus ſeurement, & plus gayemẽt Il feinct, il ploye, il differe tout à ſon aiſe ſelon le beſoin

le besoin: s'il faut d'attaincte, c'est sans tourment & affliction, prest & entier pour vne autre nouuelle charge: marche touſiours la bride à la main *festinat lenté*.

Tiercement ceste violente & tant aspre affection, infecte & corrompt mesme le iugement: Car suyuant vn parti & desirant son aduantage, ils forcenent, s'il en vient au rebours, luy attribuent des fauces louanges & qualités, & au party contraire fauces accusations; interpretent tous prognostiques & euenemens à leur poste, & les font seruir à leur dessein. Faut il que tous ceux du party contraire & malade soient aussi meschans, & que tous vices leur conuiennent; voire & encores ceux, qui en disent & remarquent quelque bien, soient suspects estre de leur party? ne peut il pas estre qu'vn honneste homme au reste, au moins en quelque chose, se trouue embarqué & suyue vn mauuais party? Que la passion force la volonté, mais qu'elle emporte encores le iugement, & luy face faire le sot, c'est trop: c'est la piece souueraine & derniere qui doit touſiours maintenir son authorité: & faut candidement & de bonne foy recognoistre le bien, qui est aux aduersaires, & le mal qui est en ceux que lon suit. Hors le nœud du debat & le fonds, il faut garder equanimité & indifference, & n'allonger point sa cholere au dela des affaires. Voyla les maux, que nous apporte ceste trop grãde affection à quelque cho- II

se que ce soit: par tout voire à estre bon & sage, il y peut auoir du trop.

12 Aduis. Mais pour tenir reigle en cecy, il se faut souuenir que la principale & plus legitime charge, que nous auons, c'est à chascun sa conduicte. C'est pourquoy nous sommes icy; nous deuons nous maintenir en tranquilité & liberté. Et pour ce faire, le souuerain remede est de se prester à autruy, & ne se donner qu'a soy, prendre les affaires en main non à cœur, s'en charger & non se les incorporer, soigner & non passioner, ne s'attacher & mordre qu'a bien peu, & se tenir tousiours à soy. Ce conseil ne condamne point les offices deubs au public, à ses amys, à son prochain, tant s'en faut: l'hõme sage doibt estre officieux & charitable, apliquer à soy l'vsage des autres hommes, & du monde, & pour ce faire doit contribuer à la societé publique les offices & deuoirs, qui le touchent. *Qui sibi amicus est, hunc omnibus scito esse amicum.* Mais i'y requiers moderation & discretion double, l'vne de ne se prendre pas à tout ce qui se presente, mais à ce qui est iuste & necessaire; & cela ne va pas beaucoup loin; l'autre que ce soit sans violence & sans trouble. Il faut desirer peu, & ce peu moderement, s'embesogner peu & tranquillement; & aux charges que lon prend, apporter les pas, les parolles, l'attention, la sueur, les moiens, & au besoin le sang & la vie, mais sans vexation & passion, se tenant tousiours à soy, en santé & repos. Lon vient bien & faict

on bien son effect sans ceste ardeur, & ceste tant grande contention de volonte. Et se trompent fort ceux, qui pensent que l'affaire ne se faict pas bien, & n'y a point d'affection, s'il n'y à du bruit, de la tempeste, de l'esclat. Car au rebours cela empesche & trouble la bonne conduicte, cõme à esté dict. O combien de gens se hasardent tous les iours aux guerres, dont il ne leur chaut, & se pressent aux dangers des batailles, desquelles la perte ne leur trouble aucunement le dormir; & c'est pour ne faillir à leur deuoir: & en voila vn en sa maison, qui n'auseroit auoir regardé le danger, qui se passionne de l'issue de ceste guerre, & en a l'ame plus trauaillee, que le soldat qui y employe sa vie, son sang.

Au reste il faut bien sçauoir distinguer & separer nous mesmes d'auec nos charges publiques; vn chascun de nous iouë deux roolles & deux personnages, l'vn estranger & apparant, l'autre propre & essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise: l'habile homme fera bien sa charge, & ne laissera pas de bien iuger la sottise, le vice, la fourbe, qui y est. Il l'exercera, car elle est en vsage en son pays, elle est vtile au public, & peut estre à soy, le monde vit ainsi, il ne faut rien gaster. Il se faut seruir & se preualoir du monde tel qu'on le trouue; Cependant le considerer comme chose estrangere de soy; sçauoir bien de soy iouyr a part, & se communiquer à vn sien bien confident, au pis aller, à soy mesme. 13

VRAIE ET ESSENTIELLE preud'homie: premiere & fondamentalle partie de sageſſe.

CHAP. III.

AYANT appreſté & diſpoſé noſtre Eſcholier à la ſageſſe, par les aduis precedēts, c'eſt à dire l'ayant purifié & affranchy de tous maux, & mis en bel eſtat d'vne liberté pleine & vniuerſelle, pour auoir veuë, cognoiſſance, & maiſtriſe ſur toutes choſes (qui eſt le priuilege du ſage & ſpirituel, *ſpiritualis omnia diudicat*) il eſt maintenant temps de luy donner les leçons, & les reigles generalles de ſageſſe. Les deux premieres ſeront cōme prealables & preſuppoſés comme fondemens, dont la premiere & principale ſera la probité & preud'homie.

1 Ie n'auray point, peut eſtre, grand affaire à eſtablir ceſte propoſition, que la preud'homie ſoit la premiere, principalle, & fondamētale partie de ſageſſe, car tous (ſoit en verité & à bon eſcient, ou par belle mine, de honte & craincte de dire le contraire) en font grand feſte; l'honorēt & recommandent touſiours en premier lieu; ſe diſent eſtre ſes ſeruiteurs & affectionnés pourſuyuans: mais i'auray de la peine à monſtrer & perſuader qu'elle eſt la vraye & eſſentielle, que nous requerons icy. Car celle, qui eſt en vogue

& en credin, dont toute le monde se contente, qui est la seule cognuë, recherchée, & possedée, (i'en excepte touſiours quelque peu de sages) est bastarde, artificielle, fauce, & contrefaicte. 2

Premierement nous sçauõs, que souuẽt nous sommes menés & pousſés à la vertu & à bien faire par des ressorts meschans & reprouués, par defaut & impuissance naturelle, par passion, & le vice meſmes. La chasteté, sobrieté, temperance peuuent arriuer en nous par deffaillance corporelle; le meſpris de la mort, patience aux infortunes, & fermeté aux dangers, vient souuent de faute d'apprehenſion & de iugement; la vaillance, la liberalité, la iuſtice meſmes, de l'ambition; la diſcretion la prudence, de craincte, d'auarice. Et combien de belles actions à produict la preſomption & temerité? ainſi les actions de vertu ne ſont ſouuent que maſques, & en portent le viſage: mais elles n'en ont pas l'eſſence; elles peuuent bien eſtre dictés vertueuſes pour la cõſideration d'autruy, & du viſage qu'elles portent en public, mais en verité & ches l'ouurier non; car il ſe trouuera que le profit, la gloire, la couſtume & autres telles cauſes eſtrangeres nous ont induict à les faire. Quelquefois elles ſont produictes par ſtupidité & beſtiſe, dont il eſt dict que la ſageſſe & la beſtiſe ſe rencontrent en meſme point de gouſt, & reſolution à la ſouffrance des accidens humains. Il eſt donc treſdangereux de iuger de la probité ou improbité d'vn hõme par Maſque de preud'homie.

les actions : il faut sonder au dedans quels ressorts causent ce mouuemẽt, & donnẽt le brãsle: les meschans font souuent de bonnes & belles choses, les bons & les meschans se gardẽt pareillement de mal faire, *oderunt peccare boni & mali.* Parquoy pour descouurir & scauoir quelle est la vraye preud'homie, il ne se faut arrester aux actions, ce n'est que le marc & le plus grossier, & souuent vne happelourde & vn masque: il faut penetrer au dedans, & sçauoir le motif qui faict iouer les cordes, qui est l'ame & la vie, qui donne le mouuement à tout. C'est par là qu'il faut iuger, c'est à quoy vn chascun doit pouruoir qu'il soit bon & entier, c'est ce que nous cherchons.

3 Preud'homie populaire & selon le stile du monde.

La preud'homie, communement estimee la vraye, tant prischee & recommandee du monde, de laquelle font profession expresse ceux qui ont le tiltre & la reputatiõ publique d'estre gẽs de bien & les plus entiers, est scholastique & pedantesque, serue des loix, contrainɛte soubs l'esperance & la crainɛte, aquise, apprinse, & produiɛte de la consideration & submission des religions, loix, coustumes, cõmandemens des superieurs, exemples d'autruy, subiecte aux formes prescriptes, feminine, poureuse, & troublee de scrupules & de doutes; *sunt quibus innocentia nisi metu non placet*, laquelle non seulement par le monde est diuerse & variable, selon la diuersité des religions, des loix, des exemples, des formes (car changeants les ressorts, il faut bien que les mouuemẽs aussi changent) mais encores en soy

inegale, ondoyante, & deambulatoire, selon les accés, recés, & succés des affaires, des occasions qui se presentẽt, des personnes auec qui lon a affaire, comme le batteau pousſé par le vent & les auirons, qui branſle & marche inegalement, par secousſes, boutees, & bouffées: bref ce ſont gens de bien par accident, par occasion, per reſſorts externes & eſtranges, & non en verité & en eſſence. Ils ne le ſentent & ne s'en aduiſent pas, mais il eſt aiſé de les deſcouurir & les en conuaincre, en leur ſecouant vn peu la bride, & les ſondant de pres, mais ſur tout par l'inegalité & diuerſité qui ſe trouue en eux: Car en meſme faict ils feront diuers iugemens, & ſe porteront tout de diuerſe façon, tantoſt le petit pas, tãtoſt le grand galop. Ceſte diuerſité inegale vient de ce que les occaſions & reſſorts externes qui les agitent s'enflẽt, ſe multiplient & groſſiſſent, ou s'atiediſſent & rabaiſſent, plus ou moins comme accidens: *quæ recipiunt magis & minus.*

4 Deſcription de la vraie preud'homie.

Or la vraye preud'homie, que ie requiers en celuy qui veut eſtre ſage, eſt libre & frãche, maſle & genereuſe, riante & ioyeuſe, egale, vniforme, & conſtãte, qui marche d'vn pas ferme, fier, & hautain, allant touſiours ſon train, ſans regarder de coſté ny derriere, ſans s'arreſter & alterer ſon pas & ſes alleures pour le vent, le temps, les occaſions, qui ſe changent mais non pas elle, i'entends en iugement & en volonté, c'eſt à dire en

l'ame, ou reſide & à ſon ſiege la preud'homie: Car les actions externes, principalemẽt les publiques, ont vn autre reſſort, comme ſera dict en ſon lieu. Or le reſſort de ceſte preud'homie, c'eſt la loy de nature, c'eſt à dire l'equité & raiſõ vniuerſelle, qui luiſt & eſclaire en vn chaſcun de nous. Qui agiſt par ce reſſort, agiſt ſelõ Dieu: Car ceſte lumiere naturelle eſt vn eſclair & rayon de la diuinité, vne defluxion & deppendence de la loy eternelle & diuine. Il agit auſſi ſelon ſoy, car il agit ſelon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en ſoy. Il eſt homme de bien eſſentiellement & non par accident & occaſion: car ceſte loy & lumiere eſt eſſentielle & naturelle en no⁹, dõt auſſi eſt appellée nature & loy de nature. Il eſt auſſi par conſequent hõme de bien touſiours & perpetuellement, vniformement, & egalement, en tous temps, & tous lieux: Car ceſte loy d'equité & raiſõ naturelle, eſt perpetuelle en nous, *edictum perpetuum*, inuiolable qui ne peut iamais eſtre eſteincte ny effacee, *quam nec ipſa delet iniquitas: vermis eorũ non morietur*, vniuerſelle & conſtante par tout, & touſiours meſme, egale, vniforme, que les temps ny les lieux ne peuuent alterer ny deguyſer; ne reçoit point d'accés ny recés, de plus & de moins; *ſubſtantia non recipit magis nec minus*. Que vas tu chercher ailleurs? loy, ou reigle au monde? Que te peut on dire ou alleguer que tu n'ayes chez toy & au dedans, ſi tu te voulois taſter & eſcouter? Il te faut dire, comme au payeur de

De la loy de Nature

mauuaise foy, qui demande dequoy, & veut que lon luy monstre la cedule qu'il à chez soy, *Quod petis intus habes.* Tu demandes ce que tu as dedans ton sein. Toutes les tables de droict, & les deux de Moyse, & les douze des Grecs, & toutes les bonnes loix du monde, ne sont que des copies & des extraicts produicts en jugement, contre toy qui tiens caché l'original, & feincts ne sçauoir que c'est, estouffant tant que tu peux, cette lumiere qui t'esclaire au dedans, *qui veritatem Dei detinent in iniustitia*, mais qui n'ont jamais esté au dehors & humainement publiées, que pource que celle qui estoit au dedans, toute celeste & diuine, à esté par trop mesprisée & oubliée. Ce sont tous ruisseaux, mais qui n'ont ny tant d'eauë ny si viue que leur source & fontaine inuisible, qui est dedans toy, si tu ne la laissois deperir & perdre : non tant d'eauë, dis-je, *Quam multa pietas, humanitas, liberalitas fides exigunt, quæ extra tabulas sunt.* O chetiue preud'homie des formalistes, qui se tient aux mots de la loy, & en pense estre quitte: combien de deuoirs requis au delà ? *Quam angusta innocentia ad legem bonum esse: latius officiorũ patet quã iuris regula*, Ni si forte & si viue, tesmoin que pour les biẽ entẽdre & sçauoir leur intention, les faut ramener à la source; & rẽtrant au dedans, les mettre à la touche & coucher au niueau de la nature, *Anima legis ratio.* Voyci donc vne preud'homie essentielle, radicale, & fondamentale, née en nous de ses propres raci-

nes, par la semence de la raison vniuerselle, qui est en l'ame, comme le ressort & balancier en l'horloge, comme la chaleur naturelle au corps ; se maintient de soy-mesme forte & inuincible : par laquelle lon agist selon Dieu, selon soy, selon nature, selon l'ordre & la police vniuerselle du monde, quietement, doucement, & ainsi sombrement, & obscurement, sans bruict, comme le batreau qui n'est pousse que du fil & du cours naturel & ordinaire de l'eauë : tout autre est antée par art, & par discipline accidentale, comme le chaud & froid des fieures, acquise & conduicte par des occasions & considerations estrangeres, agissant auec bruit, esclat, & ambitieusemẽt.

Faut suyure nature.

5 Voyla pourquoy la doctrine de tous les Sages porte que bien viure c'est viure selon nature, que le souuerain bien en ce monde c'est consentir à nature, qu'en suyuant nature comme guide & maistresse, lon ne faudra jamais, en rendant par nature l'equité & la raison vniuerselle qui luit en nous, qui contient & couue en soy les semences de toute vertu, probité, justice, & est la matrice, de laquelle sortent & naissent toutes les bonnes & belles loix, les justes & equitables jugemẽs, que prononcera mesmes vn Idiot. Nature à disposé toutes choses au meilleur estat qu'elles puissent estre, & leur à donné le premier mouuement au bien & à la fin qu'elles doiuent cercher, de sorte que qui la suyura ne fau-

dra point d'obtenir & posseder son biẽ & sa fin. Les hommes sont naturellement bons & ne suyuent le mal que pour le profit ou le plaisir: dont les legislateurs pour les induire à suiure leur inclination naturelle & bonne, & nõ pour forcer leur volontez, ont proposé deux choses contraires, la peine & la recompense.

Certes nature en chacun de nous est suffisante & douce maistresse à toutes choses, si nous la voulons bien escouter, l'employer, l'esueiller; & n'est besoin aller quester ailleurs, ny mendier de l'art & des sciences, les moyens, les remedes & les regles qui nous sont besoin: vn chacun de nous, s'il vouloit, viuroit à son aise du sien. Pour viure content & heureux, il ne faut point estre sçauant, courtisan, ny tant habile; toute ceste suffisance qui est au delà la commune & naturelle, est vaine & superfluë, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorans, idiots, & simples mener leur vie plus doucement & gayement, resister aux assauts de la mort, de l'indigence, de la douleur, plus constamment & tranquillement que les plus sçauans & habiles. Et si lon y prend bien garde, lon trouuera parmy les paysans & autres pauures gens, des exemples de patience, constance, æquanimité, plus purs que tous ceux que l'eschole enseigne; ils suyuent tout simplement les raisons & la conduicte de nature, marchent tout doucement & mollement aux affaires, sans s'eschauffer ou s'esleuer, & ainsi plus sainemẽt: 6

Comme bonne & suffisante maistresse

les autres montent sur leur grands cheuaux, se gendarment, se bandent, & tiennent tousiours en ceruelle & en agitation. Vn grand maistre & admirable docteur en la nature, à esté Socrates, comme en l'art & science Aristote. Socrates par les plus simples & naturels propos, par similitudes & inductions vulgaires, parlant comme vn paisan, vne femme, fournit des preceptes & regles de bien viure, & des remedes contre tous maux, tels, si forts & vigoureux, que tout l'art & science du monde ne sçauroit inuenter, ny y arriuer.

7 Mais nous l'alterõs totalement.

Mais non seulement nous ne la croyons, escoutons, & suyuons comme porte le conseil des Sages, mais encores (sans parler de ceux qui par la violence des vices, desbauches, volontez trop desreglées & peruerses, l'estouffent, esteignent tant qu'est en eux sa lumiere, mortifient ses semences) nous eschiuons tous à elle, nous la laissons dormir & chomer, aymans mieux mandier ailleurs nostre apprentissage, recourir à l'estude & à l'art, que de nous contenter de ce qui croist chez nous. Nous auons vn esprit brouillon, qui s'ingere de maistriser & gouuerner par tout, & qui se meine à nostre poste, desguise, change, & brouille tout, veut adjouster, inuenter, changer, & ne se peut arrester à la simplicité & naifueté, ne trouue rien bon s'il n'y a de la finesse & de la subtilité, *simplex illa & apertà virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.*

Par violence.

Par art.

Et puis nous auons ce vice que nous n'eſtimons poinct ce qui croit chez nous, nous n'eſtimons que ce qui s'achepte, ce qui couſte, & s'apporte de dehors; nous preferons l'art à la nature, nous fermons en plain midi les feneſtres, & allumons les chandelles. Ceſte faute & folie vient d'vn autre, qui eſt que nous n'eſtimons poinct les choſes ſelon leur vraye & eſſentielle valeur, mais ſelon la monſtre, la parade, & le bruict.

Par la ceremonie.

Mais encores nous la foulons aux pieds, la deſdaignons, & en auons honte pour faire valoir la ceremonie, & la loy de ciuilité, que nous nous ſommes forgez: ainſi l'art emporte la nature, l'ombre nous eſt plus que le corps, la mine, la contenance plus que la ſubſtance des choſes. Pour n'offencer la ceremonie; nous couurons & cachons les choſes naturelles; nous n'oſons nommer & rougiſſons au ſon des choſes, que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'oſons dire ce qui eſt permis de faire, nous n'oſons appeller à droict nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes ſortes de desbauches: nous prononcons, diſons, & faiſons ſans craincte & ſans honte les meſchantes choſes contre nature & raiſon, parjurer, trahir, affronter, tuer, tromper, & rougiſſons au dire, & au faire des bonnes naturelles, neceſſaires, juſtes, & legitimes. Il n'y a mary qui n'euſt plus de honte d'embraſſer ſa femme deuant le monde, que de tuer, mentir,

affronter; ny femme qui ne diſe pluſtoſt toutes les meſchancetez du monde, que de nommer ce en quoy elle prend plus de plaiſir, & peut legitimemẽt faire. Iuſques aux traiſtres & aſſaſins ils eſpouſent les loix de la ceremonie, & attachent la leur deuoir: choſe eſtrange, que l'injuſtice ſe plaigne de l'inciuilité, & la malice de l'indiſcretion; l'art de la ceremonie, ne preuaut elle pas cõtre la nature? La ceremonie nous deffend d'exprimer les choſes naturelles & licites, & nous l'en croyons: la nature & la raiſon nous deffend les illicites & perſonne ne l'en croit; lon enuoye ſa conſcience au bordel, & lon tient ſa contenance en regle: tout cela eſt monſtrueux, & ne ſe trouue rien de ſemblable aux beſtes.

8 De ceſte generale & vniuerſelle alteration & corruptiõ, il eſt aduenu qu'il ne ſe cognoiſt plus rien de nature en nous: s'il faut dire quelles ſont ſes loix & cõbien il y en à, nous voila biẽ empeſchés: l'enſeigne & la marque d'vne loy naturelle eſt l'vniuerſité d'approbation; car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'enſuyurons ſans doute d'vn cõmun conſentement, & non ſeulement toute nation, mais tout homme particulier.

Tellemẽt qu'elle ne ſe cognoiſt plus en l'homme.

Or n'y à il aucune choſe au mõde, qui ne ſoit contredicte & deſaduouée, non par vne nation, mais par pluſieurs: & n'i à il choſe ſi eſtrãge & ſi deſnaturée à l'oppiniõ de pluſieurs, qui ne ſoit approuuée & authoriſée en pluſieurs lieux par

vſage commun; le nõchaloir d'auoir des enfans, le meurtre des parens, des enfans, de ſoi meſme, mariage auec ſes plus proches, larrecin, traffic de voleries, marchandiſe publique de ſa liberté, & de ſon corps, tãt des maſles que des femelles, ſont receuës par vſage public en des nations.

9 Et la faut chercher ailleurs.

Certes il ne reſte plus aucune image ny trace de nature en nous, il la faut aller chercher aux beſtes, ou ceſt eſprit brouillon & inquiete, ce vif argent, ny l'art, ny la belle ceremonie, ne l'ont peu alterer; elles l'õt pure & entiere, ſinõ qu'elle ſoit corrompue par noſtre hantiſe & contagion, comme elle eſt aucunemẽt. Tout le mõde ſuit nature, la regle premiere & vniuerſelle, que ſon autheur y à mis & eſtabli, ſinon l'hõme ſeul qui trouble la police & l'eſtat du monde, auec ſon gentil eſprit, & ſon liberal arbitre; c'eſt le ſeul dereglé & ennemy de nature.

10 Vraye preud'homie

Voyci donc la vraye preud'homie (fondement & piuot de ſageſſe) ſuyure nature c'eſt à dire la raiſon. Le biẽ, le but & la fin de l'homme auquel giſt ſon repos, ſa liberté ſon contentement, & en vn mot ſa perfection en ce monde, eſt viure & agir ſelon nature, quand ce qui eſt en luy le plus excellent commande, c'eſt à dire la raiſon, la vray preud'homie eſt vne droicte & ferme diſpoſition de la volonté, à ſuiure le conſeil de la raiſon. Or cecy eſt en la puiſſance de l'homme, qui eſt maiſtre de ſa volonté; il l'à peut diſpoſer & contourner à ſon plaiſir, &

en cela est le propre de l'homme, ainsi la peut il affermir à suyure tousiours la raison.

II Distinction de vraye preud'homie. Mais pour l'effectuer & venir à la practique, il est bien plus aisé aux vns qu'aux autres. Il y en a qui ont leur naturel particulier, c'est à dire le temperament, & la trempe si bonne & si douce (ce qui vient principalement de la premiere conformation au ventre de la mere, & puis du laict de la nourrice, & de toute ceste premiere & tendre education) qu'ils se trouuent sans effort & sans art ou discipline, tous portez & disposez à la bonté & preud'homie, c'est à dire à suyure & se conformer à la nature vniuerselle, dont ils sont dicts bien nés, *gaudeant bene nati.* Bonté. Ceste telle preud'homie naturelle & aysée, & comme née auec nous, s'appelle proprement bonté, qualité d'ame bien née & bien reglée, c'est vne douceur, facilité, & debonnaireté de nature, non pas (afin que personne ne se trompe) vne mollesse, vne feminine, sotte, bonasse & vitieuse facilité, qui faict que lon veut plaire à tous, & ne desplaire ny offencer personne, encores qu'il y ait subject juste & legitime, & que ce soit pour le seruice de la raison & de la justice. D'ou il aduient qu'ils ne veulent s'employer aux actions legitimes, quand c'est contre ceux qui s'en offensent, ny aussi refuser du tout les illegitimes, quand c'est enuers ceux qui y consentent. D'eux on dict, & est ceste louange injurieuse, il est bō, puis qu'il est bon mesmes aux meschans,

meschans ; & ceste acusation vraye, comment seroit il bon, puis qu'il n'est pas mauuais aux meschans? il faudroit plustost appeller ceste telle bonté, innocence, selon que lon appelle les petits enfans, brebis, & autres telles bestes innocentes. Mais vne actiue, torte, masle, & efficace bonté, qui est vne prompte, aysée & constante affection, à ce qui est bon, droict, juste, selon raison & nature.

Il y en a d'autres si mal nés, qu'il semble que (comme des monstres) leur naturel particulier soit faict comme en despit de la nature vniuerselle, tant ils luy sont reuesches. En ce cas le remede pour corriger, reformer, adoucir, apriuoiser, & redresser ceste mauuaise, aspre, sauuage, & tortue nature, la ployer & appliquer au niueau de sa generale & grande maistresse la nature vniuerselle, est de recourir à l'estude de la Philosophie (comme fit Socrates) & à la vertu, qui est vn combat & vn effort penible contre le vice, vn estude laborieux qui requiert du temps, de la peine, & de la discipline. *Virtus in arduo & circa difficile, ad ianuam virtutis excubant labor & sudor: Dij mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* Ce n'est pour anter ou introduire vne nouuelle, estrangere, ou artificielle preud'hommie, & ainsi accidentale, & telle que cy dessus j'ay dict n'estre la vraye; mais c'est en ostant les empeschemens, pour Vertu.

resueiller & reallumer ceste lumiere presque esteincte & languissante, & faire reuiure ses semences presque estouffées par le vice particulier, & mauuais temperament de l'indiuidu; cõme en ostant la taye de deuant l'œil, la veuë se recouure, & la poussiere de dessus le miroir, lon y voit clair.

12 Trois degrés de perfectiõ. Par tout cecy se void qu'il y à deux sortes de vraye preud'homie; l'vne naturelle, douce, ayséé, æquable dicte bõté: l'autre acquise, difficile, penible, & laborieuse, dicte vertu: mais à bien dire il y en à encores vne troisiesme, qui est cõme cõposée des deux, & ainsi serõt trois degrés de perfectiõ. Le plus bas est vne facile nature & debonnaire, desgoustée par soy mesme de la desbauche & du vice; nous l'auons nõmé bonté, innocence: le second plus haut qu'auons appellé vertu, est à empescher de viue force le progrés des vices, & s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer & se bãder pour arrester leur course & les vaincre: le troisiesme & souuerain est d'vne haute resolutiõ & d'vne habitude parfaicte, estre si biẽ formé, que les tentatiõs mesmes n'y puissent naistre, & que les semences des vices en soiẽt du tout desracinées, tellement que la vertu leur soit passée en cõplexion, & en nature. Cestui dernier se peut appeller perfection: luy & le premier de bonté se ressemblent, & sont differés du second, en ce qu'ils sont sans bruit, sans peine, sans effort. c'est la

vraye teincture de l'ame, son train naturel & ordinaire, qui ne couste rien: le secõd est tousiours en ceruelle & en cõtraste. Ce dernier & parfait, ou est octoyé par don & grace specialle du ciel, comme en S. Ieã Baptiste & quelques autres: ou acquis par vn long estude, & serieux exercice des regles de la Philosophie, joinct à vne belle, forte & riche nature; car il y faut tous les deux, le naturel & l'acquis. C'est à quoy estudioyent ces deux Sectes la Stoiciene & encores plus l'Epicuriene (ce qui sembleroit estrange, si Seneque & d'autres encor anciẽs ne l'attestoient) qui auoit pour ses joüets & esbats la honte, l'indigẽce, les maladies, les douleurs, les gehẽnes, la mort; non seulemẽt ils mesprisoiẽt, soustenoiẽt patiẽment, & vainquoiẽt toutes aspretez & difficultez: mais ils les recerchoiẽt, s'en esiouissoient & chatouilloiẽt, pour tenir leur vertu en halaine & en actiõ laquelle ils rendoiẽt, non seulemẽt ferme constante, graue, & seuere, comme Caton & les Stoiciens, mais encores gaye, riante, enjouée, & s'il est permis de dire, folastre.

Sur la cõparaison de ces trois il semble a aucuns (qui n'apperçoiuẽt la hauteur, & valeur du troisiesme) que le second de la vertu à cause de ses difficultez, dãgers, efforts emporte l'honeur, & cõme disoit Metellus, ceſt chose par trop lasche & vilaine de mal faire: faire du bien, ou n'y à peine ny danger, c'est chose commune & trop aysée: mais faire bien, ou y à danger & peine, c'est le deuoir d'vn homme de bien & de vertu:

c'eſt le mot du diuin Philoſophe κάλιστα & καλὰ. Mais pour en dire au vray ce qui en eſt, outre que la difficulté, comme eſt dict par nous ailleurs, n'eſt pas vraye, ny juſte & legitime cauſe d'eſtimer vne choſe, il eſt certain qu'en choſe pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis; qu'il eſt bien plus noble, plus excellent & diuin d'agir par nature que par art; ayſéement, æquablement, & vniformement, que peniblement, inægalement auec doubte & danger; Dieu eſt bon en la premiere façon, c'eſt la naturelle & eſſentielle bonté, nous ne l'oſerions appeller vertueux, ny les Anges & eſprits bien heureux: ils ſont dicts bons: mais pource que la vertu faict plus de bruict & d'eſclat, & agiſt auec plus de vehemence que la bonté, elle eſt plus admirée & eſtimée du populaire, qui eſt vn ſot juge, mais c'eſt à tort. Car ces grandes enleueures & extrauagantes productions, qui ſemblent eſtre tout zele & tout feu, ne ſont pas du jeu, & n'appartiennent aucunement à la vraye preud'homie; ce ſont pluſtoſt maladies & accez fieureux, bien eſloignez de la ſageſſe, que nous requerons icy, douce, æquable, & vniforme.

Cecy ſoit dict en gros de la preud'homie: car les parties d'icelle & ſes deuoirs ſeront au troiſieſme liure, ſpecialement en la vertu de juſtice: mais il faut parler icy vn

peu de ſa contraire, la meſchanceté, & la luy oppoſer.

La meſchanceté eſt contre nature, eſt laide, difforme, & incommode, offenſe tout bon jugement, ſe faict haïr eſtant bien cognue, dont aucuns ont dict qu'elle eſtoit produicte de beſtiſe & d'ignorance. Plus la meſchanceté engendre du deſplaiſir, & du repentir en l'ame, qui comme vne vlcere en la chair, luy demange, l'eſgratigne, & le faſche, la malice fabricque des tourmens contre ſoy: *malitia ipſa maximam partem veneni ſui bibit: malum conſilium conſultori peſſimum*: Comme la mouſche gueſpe qui offenſe autruy, mais bien plus ſoy-meſme, car elle y perd ſon eſguillon & ſa force pour jamais: le vice a du plaiſir, autrement il ne ſeroit pas receu, & ne trouueroit place au monde, *nemo enim animi cauſa malus eſt*, mais il engendre auſſi du deſplaiſir contraire, la peine ſuit le peché, dict Platon, voire elle naiſt auec luy, dict Heſiode, qui eſt tout le contraire de la volonté & vertu, qui reſiouyt & plaiſt: il y à de la congratulation, de la complaiſance, & ſatisfaction à bien faire; c'eſt la vraye & eſſentielle recompenſe de la bonne ame, qui ne luy peut faillir, & dequoy auſſi elle ſe doibt contenter en ce monde. 14 Deſcription de la meſchanceté.

Perſonne ne debat que le vice ſoit à eſuiter & à hayr ſur toutes choſes, mais c'eſt vne queſtion; s'il ſe pouuoit preſenter tel 15 S'il n'eſt iamais permis de faillir.

profit, ou tel plaisir, pour lequel tel vice feust excusablement faisable. Il semble bien qu'ouy à plusieurs : du profit s'il est public, il n'y à poinct de doubte, (auec les modifications toutesfois, qui se diront en la vertu de prudence politique) mais aucuns en veulent autant dire du profit & du plaisir particulier. Lon en pouroit plus seurement parler & juger estant proposé vn faict & vn exemple certain, mais pour en parler tout simplement, il se faut tenir ferme à la negatiue.

Lib 3.c. 2

16 Si tout peché engédre repentir.

Que le peché ne puisse fournir tel plaisir & contentement au dedans, comme faict la preud'hommie, il n'y a aucun doubte; mais qu'il gehenne & tourmente, comme il a este dict, il n'est pas vniuersellement ny en tout sens vray: parquoy il faut distinguer. Il y à trois sortes de meschancetez & de gens vitieux, les vns sont incorporez au mal par discours & resolution, ou par longue habitude, tellement que leur entendement mesmes y consent & l'approuue, c'est quād le peché ayant rencontré vne ame forte & vigoureuse, est tellement enraciné en elle, qu'il y est formé & comme naturalisé, elle en est embue & teincte du tout. D'autres à l'opposite font mal par bouttées, selon que le vent impetueux de la tentation trouble, agite, & precipite l'ame au vice, & qu'ils sont surprins & emportez par la force de la passion. Les tiers, comme moyens entre ces

Distinction des meschancetez.

deux, estiment bien leur vice tel qu'il est, l'accusent & le condamnent au rebours des premiers, & ne sont poinct emportez par la passion ou tentation, comme les seconds. Mais en sang froid, apres y auoir pensé, entrent en marché, le contrebalancent auec vn grand plaisir ou profit, & en fin à certain pris & mesure se prestent à luy : & leur semble qu'il y à quelque excuse de ce faire. de ceste sorte sont les vsures, & paillardises, & autres pechez reprins à diuerses fois, consultez, deliberez, aussi les pechez de complexion.

17 Comparaison d'icelles.

De ces trois, les premiers ne se repentent jamais, sans vne touche extraordinaire du ciel : car estans affermis & endurcis à la meschanceté, n'en sentent poinct l'aigreur & la poincte : puis que l'entendement l'approue, & l'ame en est toute teincte, la volonté n'a garde de s'en desdire. Les Tiers se repentent ce semble en certaine façon, sçauoir, considerans simplement l'action deshonneste en soy, mais puis compensée auec le profit ou plaisir, ils ne s'en repentent poinct, & a vray dire & parler proprement, ils ne s'en repentent point, puis que leur raison & conscience veut & consent à la faute. Les secõds sont ceux vrayement qui se repentent & se r'aduisent; & c'est proprement d'eux qu'est dicte la penitence, de laquelle je prendray occasion de dire icy vn mot.

18 Repentẽce est vn desadueu, & vne desdite de

De la repentance

la volonté, c'eſt vne douleur & triſteſſe, engendrée en nous par la raiſon, laquelle chaſſe toutes autres triſteſſes & douleurs, qui viennent de cauſes externes. La repétance eſt interne, internement engendrée, parquoi plus forte que tout autre, comme le chaud & le froid des fieures eſt plus poignant que celuy qui vient de dehors. La repentance eſt la medecine des ames, la mort aux vices, la guariſon des volontez & conſciences, mais la faut bien cognoiſtre. Premieremẽt, elle n'eſt pas de tout peché, comme à eſté dict, non de celuy qui eſt inueteré, habitué, authoriſé par le jugement meſmes, mais de l'accidental & aduenu par ſurpriſe ou par force; ny des choſes qui ne ſont pas en noſtre puiſſance, deſquelles y à bien regret & deſplaiſir, non repentir; ny ne doibt aduenir en nous pour les iſſues mauuaiſes & contraires à nos conſeils & deſſeins. Il eſt aduenu autrement que lon n'a penſé, conceu, & aduiſé, pour cela ne ſe faut repentir du conſeil & de l'aduis, ſi lors lon s'y eſt porté comme lon deuoit: car lon ne peut pas deuiner les iſſues: ſi lon les ſçauoit, il n'y auroit lieu de conſulter; & ne faut jamais juger des conſeils par les iſſues; ny ne doibt naiſtre en nous par la vieilleſſe, impuiſſance, & degouſt des choſes, ce ſeroit laiſſer corrompre ſon jugement: car les choſes ne ſont pas changées, pource que nous ſommes changez par l'aage, maladie, ou autre accident,

L'assagissement ou amandement qui vient par le chagrin, le degoust & foiblesse, n'est pas vray ny consciencieux, mais lasche & catarreux. Il ne faut point que la lascheté du corps serue de courretier, pour nous ramener à Dieu & à nostre debuoir ou repentence: mais la vraye repentence, & vray rauisement est vn don de Dieu, qui nous touche le courage, & doit naistre en nous, non par la foiblesse du corps, mais par la force de l'ame, & dela raison.

Or de la vraye repentence, naist vne vraye franche & conscientieuse confession de ses fautes; Comme aux maladies du corps, lon vse de deux sortes de remedes, l'vn qui guarist ostant la cause & racine de la maladie, l'autre qui ne faict que pallier & endormir le mal, dont celuy la est plus cuisant que cestuy ci, mais aussi plus salutaire; Ainsi aux maladies de l'ame, le vray remede qui nettoye & guarit c'est vne serieuse & honteuse confession de ses fautes; l'autre faux, qui ne faict que desguiser & couurir, est excuse, remede inuenté par l'autheur du mal mesmes, dõt dict le prouerbe, que la malice s'est elle mesme faict & cousu vne robe; c'est l'excuse, la robe faicte de fueilles de figuier des premiers fautiers, qui se couurirent & de parolle & de faict, mais c'estoit d'vn sac mouillé. Nous deburions donc apprendre à nous accuser, dire, & confesser hardiment toutes nos actions & pensées; car outre

19 De la confession & excuse.

que ce seroit vne bell' & genereuse franchise, ce seroit vn moyen de ne rien faire ny penser, que ne fust honneste & publiable. Car qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit aussi à ne rien faire dece qu'on est contrainct de cacher. Mais au rebours chascun est secret & discret en la confession, & lon ne l'est en l'action; la hardiesse de faillir est aucunement compensee & bridee, par la hardiesse de confesser; s'il est laid de faire quelque chose, il est encores autant ou plus laid de ne l'auser aduouer. Plusieurs grands & saincts comme sainct Augustin, Origene, Hypocrates ont publié les erreurs de leurs opinions; il faut aussi le faire de ses mœurs. Pour les vouloir cacher lon tombe souuent en plus grand mal, comme celuy qui nia solemnellemẽt auoir paillardé, pensant sauuer le plus par le moins, car au rebours il encherit son marché, si ce ne fust en pis (car peut estre mentir publiquemẽt est pire que simplement paillarder) au moins ce fust en multiplication; ce ne fust pas election de vice, mais addition

AVOIR VN BVT ET TRAIN de vie certain:

Second fondement de sageſſe.

CHAP. IIII.

APRES ce premier fondement de vraye & interne preud'homie, vient comme vn second fondement prealable, & neceſſaire pour bien reigler ſa vie, qui eſt ſe dreſſer & former a vn certain & aſſeuré train de viure, prendre vne vacation à laquelle lon ſoit propre; C'eſt à dire que ſon naturel particulier (ſuyuant touſiours la nature vniuerſelle, ſa grãde & generalle maiſtreſſe & regente, comme porte le precedent & fondamental aduis) s'accommode, & s'applique volõtiers. La ſageſſe eſt vn maniemẽt doux & reglé de noſtre ame, ſe conduiſant auec meſure & proportion, & giſt en vne equalité de vie & mœurs.

C'eſt donc vn affaire de grand pois, que ce chois, auquel on ſe porte bien diuerſement, & ou lon ſe trouue biẽ empeſché, pour tãt de diuerſes conſiderations, qui nous tirent en diuerſes parts & qui ſouuent ſe hurtent & s'entrempeſchent. Les vns y ſont heureux, leſquels par vne grande bonté & felicité de nature, ont bien toſt & facillement ſceu choiſir, ou par vn certain bon heur, ſans grande deliberation, ſe trouuent cõme tous portés dedans le train meilleur pour eux, tellement que la fortune à choiſi pour eux, & les y à menés, où bien par la main amye & prouidente d'autruy y ont eſté guidés & conduicts.

2 Chose difficile ou lon se porte diuersement.

Les autres au cõtraire malheureux, leſquels aiãt

failli des l'entree,&n'ayãt neu l'eſprit ou l'induſtrie de ſe cognoiſtre,& raduiſer de bõne heure, pour tout doucemẽt retirer leur eſpingle du ieu, ſe trouuent tellemẽt engagés,qu'ils ne s'enpeuuent plus deſdire, & ſont conſtraincts de mener vne vie plaine d'incommodités & de repentirs.

Mais auſſi vient il ſouuent du defaut grand de celuy qui en delibere,qui eſt ou de ne ſecognoiſtre pas bien,& trop preſumer de ſoy : dont il aduient qu'il faut ou quitter honteuſement ce que lon a entreprins, ou ſupporter beaucoup de peine & de tourment en s'y voulant opiniaſtrer. Il ſe faut ſouuenir que pour leuer vn fardeau, il faut auoir plus de force que le fardeau,autremẽt lon eſt contrainct,ou de laiſſer ou de ſuccomber deſſous : l'homme ſage ne ſe charge iamais de plus d'affaires,qu'il ne peut executer : Ou de ne ſe pouuoir arreſter à quelque choſe,mais changer de iour à autre,comme font ceux à qui rien ne plaiſt & ne ſatisfaict,que ce qu'ils n'ont pas, tout leur faict mal au cœur & les meſcontente, auſſi bien le loiſir, que les affaires, le commãder que l'obeyr: Telles gens viuent miſerablement & ſans repos, comme gens contraints : Ceux la auſſi ne ſe peuuent tenir coy,ne ceſſent d'aller& venir ſans aucun deſſeing,ſont des empeſchés & ne font rien ; les actions d'vn ſage homme tendent touſiours a quelque fin certaine, *magnam rem puta vnum hominem agere, prater ſapientem nemo vnum agit,multiformes ſumus.*

Or pour se bien porter en cecy, bien choisir, & puis bien s'en acquiter, il faut sçauoir deux choses & deux naturels; le sien, sa complexion, sa portée & capacité, son temperament, en quoy son excelle & son est foible, à quoy propre & à quoy inepte. Car aller contre son naturel, c'est tenter Dieu, cracher contre le ciel, se tailler de la besogne pour ne le pouuoir faire, *nec quidquam sequi quod assequi nequeas* & s'exposer à risee & moquerie. Puis celuy des affaires c'est à dire de l'estat, profession, & genre de vie qui se propose, il y en a auquel les affaires sont grands & poisants, autres ou sont dangereux, autres ou les affaires ne sont pas si grands, mais ils sont mesles & pleins d'embarrassements, & qui trainent apres soy plusieurs autres affaires, ces charges trauaillẽt fort l'esprit. Chasque profession requiert plus specialement vne certaine faculté de l'ame, l'vne l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire. Or pour cognoistre ces deux naturels le sien & celuy de la profession & train de vie, ce qui a esté dict des temperaments diuers, des parties & facultés internes y seruira beaucoup. Ayant sceu ces deux naturels les faut confronter ensemble, pour voir s'ils se pourront bien ioindre & durer ensemble, car il faut qu'ils s'accordent; si lon a à cõtester auec son naturel, & le forcer pour le seruice & acquit de la fonction & charge que lon prend, ou au rebours, si pour suyure son naturel soit de gré & volonté,

3 Conseil en c'est affaire.

l.1.c.15.

ou que par force & insensiblement il nous entreine, lon vient à faillir ou heurter son debuoir, quel desordre? Ou sera l'equabilité? la bien seance? *si quicquam decorum, nihil profecto magis quam equabilitas vitæ vniuersa, & singularum actionum, quam conseruare non possis: si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont comptes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui aye grace, si le narurel n'y est. *Tu nihil inuita dices faciesue Minerua: id quẽque decet quod est suum maximè: Sic est faciendum vt contra naturam vniuersam nil contendamus, ea seruata propriam sequamur.*

Que s'il aduient que par malheur, imprudence, ou autrement lon se trouue engagé en vne vacation, & train de vie penible & incommode, & que lon ne s'en puisse plus desdire; ce sera office de prudence & sagesse, de se resoudre à la supporter, l'addoucir, & l'accommoder à soy tãt que lon peut, faisant comme au ieu d'hasard, selon le conseil de Platon, auquel si le dé ou la carte à mal dict, lon prend patience, & tasche lon de rabiller le mauuais sort, & comme les abeilles qui du Thim herbe aspre & seiche, font le miel doux, & comme dict le Prouerbe, faire de neceſſité vertu.

ESTVDIER A LA VRAYE pieté:

Premier office de sagesse.

CHAP. V.

LES preparatifs faicts, & les deux fondemẽs iettés, il eſt temps de baſtir & dreſſer les reigles de ſageſſe ; dont la premiere & plus noble regarde la religion, & ſeruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos debuoirs, & eſt choſe de treſgrand poids ; en laquelle il eſt dangereux & tres-facile de ſe meſcompter & faillir. Il eſt beſoin d'auoir aduis, & ſçauoir comment celuy qui eſtudie à la ſageſſe, s'y doit gouuerner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu diſcouru de l'eſtat & ſuccés des religions au monde, remettant le ſurplus à ce que i'en ay dict en mes Trois verités.

1 Diuerſité des religions.

C'eſt premieremẽt choſe effrayable, de la grãde diuerſité des religions, qui a eſté & eſt au mõde, & encores plus de l'eſtrãgeté d'aucunes, ſi fãtaſque & exorbitante, que c'eſt merueille que l'entendement humain aye peu eſtre ſi fort abeſty & enyuré d'impoſtures ? Car il ſemble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye eſté deifié en quelque lieu, & qui n'aye trouué place pour y eſtre adoré.

2 Qui toutes conuiennent en pluſieurs principes

Elles cõuienent toutes en pluſieurs choſes, ont preſque meſmes principes & fõdemẽts, s'accordent en la theſe, tienent meſme progrés & marchẽt de meſme pied : Auſſi ont elles toutes prins naiſſance preſque en meſme climat & air, toutes

trouuent & fourniſſent miracles, prodiges, oracles, miſteres ſacrés, ſaincts prophetes, feſtes, certains articles de foy & creance neceſſaires au ſalut; Toutes ont leur origine & commancement petit, foible, humble, mais peu à peu, par vne ſuite & acclamation cõtagieuſe des peuples, auec des fictions miſes en auant, ont prins pied, & ſe ſont authoriſés, tellement que toutes ſont tenues auec affirmation & deuotion, voire les plus abſurdes. Toutes tienent & enſeignent que Dieu s'appaiſe, ſe fleſchit & gaigne par prieres, preſens, vœus & promeſſes, feſtes, encens; Toutes croyent que le principal & plus plaiſant ſeruice a Dieu, & puiſſant moyen de l'appaiſer, & practiquer ſa bonne grace, c'eſt ſe donner de la peine, ſe tailler, impoſer, & charger de force beſogne difficile & douloureuſe, teſmoin par tout le monde & en toutes les religions, tant d'ordres, compagnies & confrairies deſtinees a certains & diuers exercices, fort penibles & de profeſsion eſtroitte, iuſques à ſe deſchirer & decouper leurs corps, & penſent par la meriter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ces afflictions & tourments comme eux, & tous les iours s'en dreſſent de nouuelles, & iamais la nature humaine ne ceſſera, & ne verra la fin d'inuenter des moyens de ſe donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaiſir & ſe plaiſt au tourment & deffaicte de ſes creatures, laquelle

opinion

opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont esté vniuersels par tout le monde, auant la naissance de la Chrestienté, & exercés non seulemẽt sur les bestes innocentes, que lon massacroit auec effusion de leur sang, pour vn precieux present à la diuinité, mais (chose estrange de l'yuresse du genre humain) sur les enfans, petis, innocents, & les hommes faicts, tant criminels que gens de bien, coustume practiquée auec grande religion par toutes nations; Gettes qui entre autres ceremonies & sacrifices, despeschẽt vers leur Dieu Xamolxis, de cinq en cinq ans, vn hõme d'entr'eux pour le requerir des choses necessaires. Et pource qu'il faut que ce soit vn qui meure tout à l'instant, & qu'ils l'exposent à la mort d'vne certaine façon doubteuse, qui est de le lancer sur les poinctes de trois iauelines droictes, il aduient qu'ils en despeschent plusieurs de rang, iusques à ce qu'il aduienne vn, qui s'enferre en lieu mortel, & expire soudain, estimant cestuy la estre propre & fauorisé, les autres non: Perses tesmoin le faict de Amestris, mere de Xerxes, qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maisons, selon la religion du pays: Anciens Gaulois, Carthaginois qui immoloient à Saturne leurs enfans, presents peres & meres; Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, en faisant fouëtter des ieunes garçons en sa faueur, souuent iusques à la mort: Grecs tesmoin le sacrifice d'Iphi-

genia : Romains tesmoins les deux Decies; *que fuit tanta iniquitas deorum vt placari pop. Rom. non possent, nisi tales viri occidissent*: Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur Prophete : Les Indes nouuelles Orientales & Occidentales: & à Themistitan cimentans leurs idoles de sang d'enfans: Quelle alienation de sens, penser flatter la diuinité par inhumanité, payer la bonté diuine par nostre affliction, & satisfaire à sa iustice par cruauté ? Iustice donc affamée de sang humain, sang innocent tiré & respandu auec tant de douleurs & tourmens, *Vt sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæuiunt.* Senec. D'ou peut venir ceste opinion & creance, que Dieu prend plaisir au tourment, & en la deffaicte de ses œuures, & de l'humaine nature ? suyuant ceste opinion, de quel naturel doibt estre Dieu?

3 & differét

Elles ont aussi leurs differances, leurs articles particuliers, & separés, par lesquels elles se distinguent entre elles, & chascune se prefere aux autres, & se confie d'estre la meilleure, & plus vraye que les autres, & s'entrereprochét aussi les vnes aux autres quelque choses, & par la s'entrecondamnent & reiettent.

4 Les derniers se font sur les precedences.

Mais comme elles naissent l'vne apres l'autre, la plus ieune bastit tousiours sur son aisnée, & prochaine precedente, laquelle elle n'improuue, ny ne condamne de fonds en comble, autre-

ment elle ne seroit pas ouye, & ne pourroit prẽdre pied; mais seulement l'accuse ou d'imperfectiõ, ou de son terme fini, & qu'a ceste occasion elle vient pour luy succeder & la parfaire, & ainsi la ruine peu à peu, & s'enrichist de ses despouilles, comme la Iudaïque à faict à la Gentile & AEgiptiene, la Chrestiene à la Iudaïque, la Mahumetane à la Iudaïque & Chrestienne ensemble: mais les vieilles condamnẽt bien tout à faict & entierement les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

Toutes les religions ont cela, qu'elles sont estranges & horribles au sens commun, car elles proposent & sont basties & composées de pieces, desquelles les vnes semblent au iugement humain basses, indignes, & messeantes, dont l'esprit vn peu fort & vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, esclatantes, miraculeuses, & misterieuses, ou il ne peut rien cognoistre, dont il s'en offense. Or l'esprit humain n'est capable que des choses mediocres, mesprise & desdaigne les petites, s'estonne & se transsit des grandes; dont ce n'est de merueille! s'il se rebutte, se degouste, & se despite contre toute religion, ou n'y à rien mediocre & commun. Car s'il est fort il la desdaigne, & l'a en risee; s'il est foible & superstitieux il s'en estonne & s'en scandalise: *predicamus Iesum Crucifixum, Iudais*

5 Toutes sont estranges à la nature.

scandalum, gentibus stultitiam. D'ou il aduient qu'il y à tant de mescreans, & irreligieux, pource qu'ils consultent & escoutent trop leur propre jugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion, selõ leur portée & capacité, & la traitter par leurs outils propres & naturels. Il faut estre simple, obeissãt, & debonnaire pour estre propre à receuoir religion, croire & se maintenir soubs les loix, par reuerance & obeissance, assubiectir son jugemẽt & se laisser mener & conduire à l'authorité publicque, *Captiuantes intellectum ad obsequiũ fidei.*

6 Et c'est auec raison.

Mais il estoit requis d'ainsi proceder, autrement la religion ne seroit pas en respect & en admiration, comm' elle doibt ; or il faut que comme difficilement, aussi authentiquemẽt & reuerenmẽt, elle soit receue & iurée: si elle estoit du goust humain & naturel sans estrangeté, elle seroit bien plus facilement, mais moins reuerenment prinse.

7 Parquoy ne doiuẽt estre prinses humainement.

Or estans les religions & creances telles que dict est, estranges aux sens communs, surpassantes de bien loing toute la portée & intelligence humaine, elles ne doiuent, ny ne peuuent estre prinses, ny loger ches nous, par moyens naturels & humains (autrement tant de grandes ames rares & excellentes qu'il y a heu, y fussent arriuées) mais ils faut qu'elles soyent apportées & baillées par reuelation extraordinaire & celeste, prinses & receues par inspiration diuine,

& comme venant du ciel. Ainsi aussi disent tous qu'ils la tiennent, & la croyent, & tous vsent de ce jargon, que non des hommes, ny d'aucune creature, ains de Dieu.

8 Toutesfois elles sont.

Mais à dire vray sans rien flatter ny desguiser, il n'en est rien; Elles sont, quoy qu'on die tenues par mains & moiens humains, tesmoin premierement la maniere que les religions ont esté receuës au monde, & sont encores tous les iours par les particuliers; la natiõ, le pays, le lieu, dõne la religion; lon est de celle que le lieu, auquel lõ est né & esleué, tient: nous sommes circõcis, baptisés, Iuifs, Mahumetans, Chrestiens, auant que nous sçachions que nous sommes hõmes; la religion n'est pas de nostre chois & electiõ, tesmoin apres la vie & les mœurs si mal accordantes auec la religion, tesmoin que par occasions humaines & bien legieres, lon va contre la teneur de sa religion. Si elle tenoit & estoit plãtee par vne attache diuine, chose du monde ne nous en pourroit esbranler, telle attache ne se romproit pas si aysement; s'il y auoit de la touche & du rayon de la diuinité, il paroistroit par tout, & lon produiroit des effects qui s'en sentiroient, & seroient miraculeux, comme à dict la verité. Si vous auiés vne seule goute de foy, vous remeuriés les montagnes. Mais quelle proportion ny conuenance entre la persuasion de l'immortalité de l'ame & d'vne future recompense si glorieuse & heureuse, ou si malheureuse & angoisseuse, & la vie

que lon meine. La seule apprehension des choses que lon dict croire si fermement, feroit esgarer & perdre le sens: la seule apprehension & craincte de mourir par iustice, & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & faschеux, à faict perdre le sens à plusieurs, & les à iettés à des partis bien estranges : & que'st cela au pris de ce que la religion enseigne de l'aduenir ? Mais seroit il possible de croire en verité, & esperer ceste immortalité bienheureuse, & craindre la mort passage necessaire à icelle? craindre & apprehender ceste punition infernale, & viure comme lon faict? Ce sont comptes, choses plus incompatibles que le feu & l'eaue. Ils disent qu'ils le croient; ils se le font accroire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire accroire aux autres, mais il n'en est rien, & ne sçauent que c'est que croire : ce sont des moqueurs & affronteurs disoit vn ancien, & vn autre, que les Chrestiens estoient d'vne part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lasches & vilains du monde ; ils estoient plus qu'hommes aux articles de leur creance, & pires que pourceaux en leur vie. Certes si nous nous tenions à Dieu, & à nostre religion, ie ne dis pas par vne grace & vne estraincte diuine, comme il faut, mais seulement d'vne commune & simple, comme nous croyons vne histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au dessus de

toute autre chose pour l'infinie bonté, qui reluit en eux; pour le moins seroient ils en mesme rang que l'honneur, les richesses, les amys. Or y en a il bien peu, qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque poinct de sa religion, que contre son parent, son maistre, son amy, ses moyens.

Pour sçauoir quelle est la vraye pieté il faut premierement la separer de la fauce, fainct & contrefaicte, afin de n'equiuoquer comme la plus part du monde faict, Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à ressembler la vraye pieté & religion; mais qui luy soit plus contraire & ennemie, que la superstition: comme le loup qui ne se ressemble pas trop mal le chien, mais est d'vn esprit & humeur tout contraire: & le flateur qui cõtrefaict le zelé, amy & n'est rien moins. *Gens superstitioni obnoxia, religionibus aduersa.* Et est aussi enuieuse & ialouse, comme l'amoureuse adultere; qui par ses petites mignardises, faict semblant de porter plus d'affection, & se soucier plus du mary, que la vraye espouse, laquelle elle veut rendre odieuse. Or les notables differences des deux, sont que la religion ayme & honore Dieu, met l'homme en paix & en repos, & loge en vne ame libre, franche & genereuse; la superstition craint tremble & iniurie Dieu, trouble l'homme, & est maladie d'ame foible,

9 Distinction entre la vraie & fauce religion.

Tacit.

vile & paoureuſe, *ſuperſtitio error inſanus; amandos timet, quos colit violat: morbus puſilli animi, qui ſuperſtitione imbutus eſt, quietus eſſe nuſquam poteſt: Varro ait Deum à religioſo vereri, à ſuperſtitioſo timeri.* Parlons de tous les deux à part.

Auguſt.

10 Superſtition deſpite.

Le ſuperſtitieux ne laiſſe viure en paix ny Dieu ny les hommes; il apprehẽde Dieu chagrin, deſpiteux, difficile à contẽter, facile à ſe courroucer long à s'appaiſer, examinant nos actions à la façon humaine d'vn iuge bien ſeuere, eſpiant & nous guettãt au pas; ce qu'il teſmoigne aſſés par ſes façons de le ſeruir, qui eſt tout de meſmes. Il tremble de pœur, il ne peut bien ſe fier ny s'aſſurer, craignant n'auoir iamais aſſés bienfaict, & auoir obmis quelque choſe, pour laquelle obmiſſion tout peut eſtre ne vaudra rien; il doubte ſi Dieu eſt bien content, ſe met en peine de le flatter pour l'appaiſer & le gagner, l'importune de prieres, vœus, offrandes, ſe fainct des miracles, ayſement croiſt & reçoit les ſuppoſés par autres, prend pour ſoy, & interprete toutes choſes encores que purement naturelles, comme exprſſement faictes & enuoiées de Dieu, mord & court à tout ce que lon dict, comme vn homme fort ſoucieux. *duo ſuperſtitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'eſt tout cela ſinõ en ſe donnant force peine, vilemẽt, ſordidemẽt, & indignement agir auec Dieu, & plus mecaniquement que lon ne feroit auec vn hõme d'honeur? Generalement toute ſuperſtition & faute

en religiõ, viẽt de ce que lon n'eſtime pas aſſez Dieu, nous le rappellons & rauallons à nous, nous jugeons de luy ſelon nous, nous l'affeublons de nos humeurs: quel blaſpheme!

Or ce vice & maladie nous eſt quaſi comme naturelle, & y auons tous quelque inclination. Plutarque deplore l'infirmité humaine, qui ne ſçait jamais tenir meſure, & demeurer ferme ſur ſes pieds: car elle panche & degenere ou en ſuperſtition & vanité, ou en meſpris & nonchalance des choſes diuines. Nous reſſemblons au mal aduiſé mary, coiffé de quelqué vilaine tuſée, auec laquelle il ſe faict plus, à cauſe de ſes mignotiſes & artifices, qu'auec ſon honneſte eſpouſe, qui l'honore & le ſert auec vne pudeur ſimple & naifue: ainſi nous plaiſt plus la ſuperſtition, que la religion. 11 Eſt naturelle.

Elle eſt auſſi populaire, vient de foibleſſe d'ame, d'ignorance ou meſcognoiſſance de Dieu bien groſſiere; dont elle ſe trouue plus volontiers aux enfans, femmes (*pro deuoto fœminco ſexu*) vieillards, malades, aſſaillis & battus de quelque violent accident. Bref aux Barbares. *Inclinant natura ad ſuperſtitionem barbari.* C'eſt d'elle donc & non de la vraye religion, qu'il eſt vray, ce que lon dict apres Platon, que la foibleſſe & laſcheté des hommes, à introduict & faict valoir la religion, dont les enfans, femmes, & vieillards ſeroyent plus ſuſceptibles de Religion, plus ſcrupuleux & deuotieux: ce ſeroit fait 12 Populaire. Plutarch. in ſcito-rio.

tort à la vraye religion, que luy donner vne si chetifue cauſe & origine.

13 Nourrie & ſouſtenue pour raiſon humaine.

Outre ces ſemences & inclinations naturelles à la ſuperſtitiõ, pluſieurs luy tienent la main, & la fauoriſent pour le gain & profit grãd qu'ils en tirent. Les grands auſſi & puiſſans, encores qu'ils ſçachent ce qui en eſt, ne la veulent troubler ny empeſcher, ſçachant que c'eſt vn outil tres-propre pour mener vn peuple; d'ou il aduient que non ſeulemẽt ils fomẽtent & rechauffent celle qui eſt deſia en nature, mais encores quand il eſt beſoin, ils en forgent & inuentent des nouuelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla, & autres, *qui faciunt animos humiles formidine*

Curtius. *diuum, depreſſoſque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam ſuperſtitio.*

14 Entrée au propos de la vraye religion.

Or quittans ceſte orde & vilaine ſuperſtition (que je veux eſtre abominée par celuy que je deſire icy duire & inſtruyre à la ſageſſe) apprenons & guidons nous à la vraye religion & pieté, de laquelle je veux donner icy quelques traicts & pourtraicts, comme petites lumieres. Il ſemble deſia bien que de tant de religions, celles ſemblent auoir plus d'apparence de verité, leſquelles ſans grande operation externe & corporelle, retirent l'ame au dedãs, & l'eſleuent par pure contẽplation, à admirer & adorer la grandeur & majeſté immenſe de la premiere cauſe de toutes choſes, & l'eſtre des eſtres, ſans grãde declaratiõ ou determinatiõ d'icelle, ou preſcri-

scriptiõ de son seruice; ains la recognoissent indeffiniment estre la bonté, perfection, & infinité du tout incõprehensible, & incognoissable, cõme enseignent les Pythagoriens & plus insignes Philosophes. De tous ceux qui n'ot voulu se cõtenter de la creãce spirituelle & interne, & de l'actiõ de l'ame, mais encores ont voulu voir & auoir vne diuinité visible, & aucunemẽt perceptible par les sens du corps, ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu, semblent auoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu esclatante & incognue, & certes digne, voire qui force tout le monde en admiration & reuerence de soy: l'œil ne voit rien de pareil en l'vniuers, ny d'approchant.

La religion est en la cognoissance de Dieu, & de soy mesme: (car c'est vne action relatiue entre les deux) son office est d'esleuer Dieu au plus haut de tout son effort, & baisser l'homme au plus bas, l'abbattre comme perdu, & puis luy fournir des moyens de se releuer, luy faire sentir sa misere & son rien, afin qu'en Dieu seul, il mette sa confiance & son tout. 15 Descriptions diuerses de religion.

L'office de religiõ est nous lier auec l'autheur & principe de tout biẽ, reunir & cõsolider l'hõme à sa premiere cause, cõme à sa racine, en laquelle tãt qu'il demeure ferme & fiché, il se cõserue à sa perfection: au contraire quand il s'en separe, il seiche aussi tost sur le pied. 16

La fin & l'effet de la religion est de rendre 17

fidelement tout l'honeur & la gloire à Dieu ; & tout le profit à l'homme: tous biens reuiennent à ces deux choſes. Le profit qui eſt vn amendement & vn bien eſſentiel & interne, eſt deu à l'homme vuide, neceſſiteux, & de tous poincts miſerable : la gloire, qui eſt vn ornement acceſſoire & externe, eſt deu à Dieu ſeul, qui eſt la perfection & la plenitude de tous biens, auquel rien ne peut eſtre adjouſté ; *Gloria in excelſis Deo, & in terra pax hominibus.*

18 Instruction à pieté.

Suyuant ce deſſus noſtre inſtruction à la pieté, eſt premierement d'apprendre à cognoiſtre Dieu: car de la cognoiſſance des choſes procede l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premierement que nous croyons qu'il eſt, qu'il à creé le monde par ſa puiſſance, bonté, ſageſſe, que par elle meſme il le gouuerne; que ſa prouidence veille ſur toutes choſes, voire les plus petites ; que tout ce qu'il nous enuoye eſt pour noſtre bien, & que noſtre mal ne vient que de nous. Si nous eſtimons maux, les fortunes qu'il nous enuoye, nous blaſphemerions contre luy, pource que naturellement nous honorons qui bien nous faict, & hayſſons qui nous faict mal. Il nous faut donc reſoudre de lui obeyr & prendre en gré tout ce qui vient de ſa main, nous commettre & ſoubſmettre à luy.

1. cognoiſtre Dieu.

19 Honorer.

Il faut puis apres l'honorer ; la plus belle & ſaincte façon de ce faire, eſt premierement de leuer nos eſprits de toute charnelle, terrienne, &

corruptible imagination;& par les plus chaſtes, hautes,& ſainctes conceptions, nous exercer en la contemplation de la diuinité : & apres que nous l'aurons orné de tous les noms & louanges les plus magnifiques & excellents, que noſtre eſprit ſe peut imaginer, nous recognoiſſiõs que nous ne luy auons encores rien preſenté digne de luy:mais que la faute eſt en noſtre impuiſſance&foibleſſe,qui ne peut riẽ cõceuoir de plus haut, Dieu eſt le dernier effort de noſtre imagination vers la perfection, chaſcun en amplifiant l'idée ſuyuant ſa capacité,& pour mieux dire, Dieu eſt infiniment par deſſus tous nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

20 Seruir d'eſprit.

Il faut puis le ſeruir de cœur & d'eſprit, c'eſt le ſeruice qui reſpond à ſon naturel:*Deus ſpiritus eſt:Si Deus eſt animus ſit tibi pura mente colendus*: c'eſt celuy qu'il demande,& qui luy agrée: *pater tales quærit adoratores*: l'offrande plaiſante à ſa mageſté, c'eſt vn cœur net, franc, & humilié:*Sacrificium Deo* Spiritus: vne ame & vne vie innocente:*optimus animus,pulcherrimus Dei cultus:religioſiſſimus cultus imitari:vnicus Dei cultus non eſſe malum*: l'homme ſage eſt vn vray Sacrificateur du grand Dieu, ſon eſprit eſt ſon temple,ſon ame en eſt ſon image,ſes affections ſont les offrandes, ſon plus grand & ſolemnel ſacrifice,c'eſt l'imiter, le ſeruir : Au rebours de luy penſer donner,tout eſt à luy,il luy faut deman-

Senec. Lactant. Merc. Triſm.

der & l'implorer, c'eſt au grand à donner & au petit à demander. *Beatius dare quam accipere.*

21 De corps. Ne faut toutesfois meſpriſer & deſdaigner le ſeruice exterieur & public, auquel il ſe faut trouuer, & aſſiſter auec les autres, & obſeruer les ceremonies ordonnées & accouſtumées, auec moderation ſans vanité, ſans ambition, ou hypocriſie, ſans luxe ny auarice; & touſiours auec ceſte penſée, que Dieu veut eſtre ſerui d'eſprit, & que ce qui ce fait au dehors eſt plus pour nous que pour Dieu, pour l'vnité & ædification humaine que pour la verité diuine, *quæ potius ad morem quam ad rem pertinent.*

22 Le prier. Nos vœus & prieres à Dieu doyuent eſtre toutes reglées & ſubjectes à ſa volonté; nous ne deuons rien deſirer ny demander, que ſuyuãt ce qu'il à ordonné, ayant touſiours pour noſtre refrain, *fiat voluntas tua.* Demãder choſe contre ſa prouidence, eſt vouloir corrompre le juge, & gouuerneur du monde; le penſer flatter, & gaigner par preſent & promeſſes, c'eſt l'injurier: Dieu ne deſire pas nos biẽs, mais ſeulement que nous nous rendions dignes des ſiens, & ne demande pas que nous lui donniõs: mais que nous luy demandions, & prenions; luy vouloir preſcrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'eſt s'expoſer à l'inconuenient de Midas, mais ce qui luy plaiſt & ſçait nous eſtre ſalutaire.

Bref il faut penſer, parler, & agir auec Dieu, comme tout le monde nous entendant; viure &

conuerſer auec le monde, cõme Dieu le voyãt.

Ce n'eſt pas reſpecter & honorer le nom de Dieu comm'il faut, mais pluſtoſt le violer, que de le meſler en toutes nos actions & paroles legerement & promiſcuement, cõme par exclamation, ou par couſtume, ou ſans y penſer, ou bien tumultuairement & en paſſant; il faut rarement & ſobrement, mais ſerieuſement auec pudeur, crainte, & reuerẽce, parler de Dieu, & de ſes œuures, & n'entreprendre jamais d'en juger. 23 Bien vſer de ſon nõ.

Voyla ſommairement pour la pieté, laquelle doibt eſtre en premiere recommandation, contẽplant touſiours Dieu d'vne ame franche, alegre, & filiale, non effarouchée ny troublée, comme les ſuperſtitieux. Pour les particularitez tant de la creance qu'obſeruance, il faut d'vne douce ſubmiſſion, & obeiſſance, s'en remettre & arreſter entierement à ce que l'Egliſe en à de tout temps & vniuerſellement tenu & tient, ſans diſputer & s'embrouïller en aucune nouueauté, ou opiniõ triée & particuliere, pour les raiſons deſduites és premier & dernier chapitres de noſtre troiſieſme Verité, qui ſuffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le liure. 24 Concluſion.

Seulement ay-je ici à donner vn aduis neceſſaire à celuy qui pretend à la ſageſſe, qui eſt de ne ſeparer la pieté de la vraye preud'homie, de laquelle nous auons parlé ci deſſus, ſe contẽtant de l'vne: moins encores les confondre & meſler enſemble: ce ſont deux choſes bien diſtinctes, & 25 Aduis de bien conioindre la pieté & probité.

qui ont leurs ressors diuers, que la pieté & probité, la religion & la preud'homie, la deuotion & la conscience; je les veux toutes deux joinctes en celuy que j'instruis icy, comme aussi l'vne sans l'autre ne peut estre entiere & parfaicte, mais non pas cõfuses. Voicy deux escueils dont il se faut garder, & peu s'en sauuent, les separer se contentant de l'vne, les confondre & mesler, tellement que l'vne soit le ressort de l'autre.

26 De ceux qui ont la pieté sans probite.

Les premiers qui les separent, & n'en ont qu'vne, sont de deux sortes, car les vns s'adonnent totalement au culte & seruice de Dieu, ne se souciant gueres de la vraye vertu & preud'homie, de laquelle ils n'ont aucun gouſt, vice remarqué comme naturel aux Iuifs (race superstitieuse sur toutes, & à cause de ce odieuse à toutes) fort descrié par leurs Prophetes, & puis par leur Messie, qui leur reprochent, que de leur temple & ceremonies ils en faisoyent vne cauerne de larrons, couuerture & excuse de plusieurs meschancetez, lesquelles ils ne sentoient, tant ils estoyent affeublez & coiffez de ceste deuotion externe, en laquelle mettans toute leur confiance, pensoyent estre quittes de tout deuoir, voire s'en rendoyent plus hardis à mal faire. Plusieurs sont touchez de ceſt esprit feminin & populaire, attentifs du tout à ces petits exercices d'externe deuotion, qui pour cela n'en valent pas mieux, dont est venu le prouerbe *Ange en l'Eglise, Diable en la maison.* Ils prestent

Matth. 15 & 22.

ſtent la mine & le dehors à Dieu, à la Phariſaïque, ſepulchres & murailles blãchies, *populus hic labijs me honorat, cor eorum longe á me*, voire ils font pieté couuerture d'impieté, & alleguent leurs offices de deuotion, en attenuation ou cõpenſation de leurs vices & diſſolutions : les autres au rebours ne font eſtat que de la vertu & preud'homie, ſe ſoucient peu de ce qui eſt de la religion, faute d'aucuns Philoſophes, & qui ſe peut trouuer en des Atheiſtes.

De ceux qui ont la probité ſans pieté

Ce ſont deux extremitez vitieuſes, qui l'eſt plus ou moins, & ſçauoir qui vaut mieux, religion ou preud'homie, je ne veux traitter ceſte queſtion: ſeulement je diray, pour les comparer hors de là en trois points, que la premiere eſt bien plus facile & ayſée, de plus grande monſtre & parade des eſprits ſimples & populaires: la ſeconde eſt d'exploict beaucoup plus difficille & laborieux, qui a moins de monſtre, & eſt des eſprits forts & genereux.

27 Comparaiſon.

Ie viens aux autres qui confondent & gaſtent tout: & ainſi n'ont ny vraye religion, ny vraye preud'homie; & de faict ne different guieres des premiers, qui ne ſe ſoucient que de religion : ce ſont ceux qui veulent que la probité ſuyue & ſerue à la religion, & ne recognoiſſent autre preud'hommie, que celle qui ſe remue par le reſſort de la religion. Or outre que telle preud'homie n'eſt vraye, n'agiſſant par le bon reſſort de nature, mais accidentale & inegale, ſelon qu'a eſté

28 Contre ceux qui cõfondẽt la pieté & la probité.

c.3. art.5. &4 voyez la 2. verité c.1. art 2.

dict au long cy dessus; encores est elle bien dangereuse, produysant quelquefois de tres-vilains & scandaleux effects (comme l'experience l'a de tout tẽps fait sentir) soubs beaux & specieux pretextes de pieté. Quelles execrables meschancetez n'a produict le zele de religion ? mais se trouue il autre subject ou occasion au monde, qui en aye peu produire de pareilles? Il n'appartient qu'a ce grand & noble subject, de causer les plus grands & insignes effects: *tantum religio potuit suadere malorum, quæ peperit sæpe scelerosa atque impia facta.* N'aymer poinct, regarder de mauuais œil, comme vn monstre, celuy qui est d'autre opinion que la leur, penser estre contaminé de parler ou hanter auec luy, c'est la plus douce & plus molle action de ces gens : qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse gardez vous en, & ne l'estimez gueres : ce n'est pas que la religion enseigne ou fauorise aucunement le mal, comme aucuns ou trop sottement, ou trop malicieusement voudroient objecter & tirer de ces propos : car la plus absurde & la plus fausse mesmes ne le faict pas; mais cela vient que n'ayant aucun gouſt, ny image, ou conception de preud'homie, qu'à la suitte & pour le seruice de la religion, & pensant qu'estre homme de bien, n'est autre chose qu'estre soigneux d'aduancer & faire valoir sa religion, croyent que toute chose quelle qu'elle soit, trahyson, perfidie, seditiõ, rebellion & toute of-

fenſe à quiconque ſoit, eſt non ſeulement loiſible & permiſe, colorée du zele & ſoin de religion; mais encores louable, meritoire, & canonizable, ſi elle ſert au progrés & aduancemẽt de la religion, & reculement de ſes aduerſaires. Les Iuifs eſtoyent impies & cruels à leurs parens, iniques à leur prochain, ne preſtans ny payans leurs debtes, à cauſe qu'ils donnoyent au temple: penſoyent eſtre quittes de tous deuoirs & renuoyoient tout le monde, en diſant *Corban*. Math 15. S. Hierome.

29 Concluſiõ inſtructiue du mariage de la probité.

Or Voyci pour acheuer ce propos, ce que je veux & requiers en mon ſage, vne vraye preud'homie & vne vraye pieté, joinctes & mariées enſemble; que chacune ſubſiſte & ſe ſouſtienne de ſoy meſmes, ſans l'ayde de l'autre; & agiſſe par ſon propre reſſort. Ie veux que ſans paradis & enfer, lon ſoit homme de bien: ces mots me ſont horribles & abominables; ſi je n'eſtois Chreſtien, ſi je ne craignois Dieu & d'eſtre danné, je ferois ou ne ferois cela. O chetif & miſerable, quel gré te faut il ſçauoir de tout ce que tu fais? Tu n'és meſchãs, car tu n'oſes, & crains d'eſtre battu: je veux que tu oſes, mais que tu ne vueilles, quand bien ſerois aſſeuré de n'en eſtre jamais tanſé: Tu fais l'homme de bien, afin que lon te paye, & lon t'en diſe grand mercy, je veux que tu le ſois, quand lon n'en deuroit jamais rien ſçauoir: Ie veux que tu ſois homme de bien pour ce que nature & la raiſon, (c'eſt Dieu) le veut: l'ordre & la police

generale du monde, dont tu es vne piece, le requiert ainsi, pource que tu ne peux consentir d'estre autre, que tu n'ailles contre toy mesmes, ton estre, ton bien, ta fin; & puis en aduienne ce qu'il pourra. Ie veux aussi la pieté & la religion, non qui face, cause, ou engendre la preud'hommie ja née en toy, & auec toy, plantée de nature; mais qui l'approuue, l'authorise, & la couronne. La religion est posterieure à la preud'hommie; c'est aussi chose apprise, receuë par l'ouye, *fides ex auditu & per verbum Dei*, par reuelation & instruction, & ainsi ne la peut pas causer. Ce seroit plustost la preud'homie qui deuroit causer & engendrer la religion, car elle est premiere, plus ancienne & naturelle: laquelle nous enseigne qu'il faut rendre à vn chacun ce qu'il lui appartient, gardant à chacun son rang. Or Dieu est par dessus tous, l'autheur & le maistre vniuersel: & les Theologiens mettent la religion entre les parties de justice, vertu & piece de preud'homie. Ceux la donc peruertissent tout ordre, qui font suyure & seruir la probité à la religion.

REGLER SES DESIRS & plaisirs.

CHAP. VI.

C'Est vn grand office de sageſſe, ſçauoir bien

moderer & regler ſes deſirs & plaiſirs ; car d'y renoncer du tout, tãt s'en faut que je le requiere en mon Sage, que je tiens ceſte opinion non ſeulement fantaſque, mais encores vitieuſe & deſnaturée. Il faut donc premierement refuter ceſte opinion, qui extermine & condamne totalement les voluptez, & puis apprendre comment il s'y faut gouuerner.

C'eſt vne opinion plauſible, & eſtudiée par ceux qui veulent faire les entẽdus, & profeſſeurs de ſinguliere ſainɛteté, que meſpriſer & couler aux pieds generalement toutes ſortes de plaiſirs, & toute culture du corps, retirant l'eſprit à ſoy, ſans auoir commerce auec le corps, l'eſleuãt aux choſes hautes, & ainſi paſſer ceſte vie comme inſenſiblement, ſans la gouſter ou y eſtre attentif. A ces gẽs ceſte phraſe ordinaire de paſſer le temps, conuient fort bien: car il leur ſemble que c'eſt tresbien vſer & employer ceſte vie, que de la couler & paſſer, & comme ſe deſrober & eſchapper à elle, comme ſi c'eſtoit choſe miſerable, onereuſe, & faſcheuſe; veulent gliſſer & gauchir au monde, tellement que non ſeulement les deuis, les recreations & paſſetemps leur ſont ſuſpects & odieux; mais encores les neceſſitez naturelles, que Dieu à aſſaiſonné de plaiſir, leur ſont couruées. Ils n'y viennent qu'a regret, & y eſtant tiennent touſiours leur ame en haleine hors de là: bref le viure leur eſt cour-

1 Premiere partie.

Opinion du meſpris du monde.

uée, & le mourir soulas, festoyans ceste sentence desnaturée, *Vitam habere in patiẽtia, mortem in desiderio.*

2 Reiettée. Mais l'iniquité de ceste opinion, se peut monstrer en plusieurs façons: Premierement il n'y a rien si beau & legitime, que faire bien & deuëment l'homme, bien sçauoir viure ceste vie. C'est vne science diuine & bien ardue, que de sçauoir jouyr loyallement de son estre, se conduyre selon le modelle commun & naturel, selon ses propres conditions, sans en chercher d'autres estranges: toutes ces extrauagãces, tous ces efforts artificiels & estudiez, ces vies escartées du naturel & commun, partent de folie & de passion: ce sont maladies, ils se veulent mettre hors d'eux, eschapper à l'homme & faire les diuins, & font les sots; ils se veulent transformer en Anges, & se transforment en bestes: *aut Deus aut bestia; homo sum humani à me nihil alienum puto*: l'homme est vne ame & vn corps, c'est mal faict de desmembrer ce bastiment, & mettre en diuorce ceste fraternelle & naturelle joincture; au rebours il les faut renoüer par mutuels offices, que l'esprit esueille & viuifie le corps pesant, que le corps arreste la legereté de l'esprit qui souuent est vn trouble feste; que l'esprit assiste & fauorise son corps, comme le mari sa femme, & non le rebutter, le hayr. Il ne doibt point refuser à participer à ses plaisirs naturel, qui sont justes, & s'y complaire conjugale-

ment, y apportant comme le plus sage de la moderation. L'homme doibt estudier, sauourer, & ruminer ceste vie, pour en rendre graces condignes à celui qui la luy à octroyée. Il n'y à rien indigne de nostre soin en ce present que Dieu nous à faict; nous en sommes contables jusques à vn poil; ce n'est pas vne commission farcesque à l'homme, de se conduyre & sa vie selon sa condition naturelle, Dieu la luy à donnée bien serieusement & expressement.

3 Mais quelle folie & plus contre nature, que d'estimer les actions vitieuses, pource qu'elles sont naturelles : indignes pource qu'elles sont necessaires? Or c'est vn tresbeau mariage de Dieu, que la necessité & le plaisir: nature à tres-sagemẽt voulu, que les actions qu'elle nous à enjoinct pour nostre besoin, fussent aussi voluptueuses ; nous y conuiant non seulement par la raison, mais encores par l'appetit : & ceux icy veulẽt corrompre ses regles. C'est pareille faute & injustice, de prẽdre à contrecœur, & condamner toutes voluptez, comme de les prendre trop à cœur & en abuser: il ne les faut ni courir ni fuir, mais les receuoir, & en vser discrettement & moderéement, cõme sera tantost dit en la regle. Voyons l. 3. c. 38.

4 Qui à enuie d'escarter son ame, l'escarte hardimẽt s'il peut, lors que le corps se portera mal, & sera en grand douleur, pour la descharger de ceste contagion: mais il ne peut, comme aussi ne doibt-il ; car à parler selon droict & raison,

elle ne doibt jamais abandonner le corps ; c'eſt ſingerie que le vouloir faire, elle doibt regarder & le plaiſir & la douleur d'vne veuë pareillement ferme; l'vn ſi elle veut ſeurement, & l'autre gayement: mais en tout cas elle doibt aſſiſter au corps, pour touſiours le maintenir en regle.

Meſpriſer le monde, c'eſt vne propoſition braue, ſur quoy on trionphe de parler & diſcourir: mais je ne voy pas qu'ils l'entendent bien, & encores moins qu'ils le practiquent bien: qu'eſt ce que meſpriſer le monde ? Qu'eſt ce monde? Le ciel, la terre, en vn mot les creatures? Non, je croy: Quoy donc? L'vſage, le profit, ſeruice, & commodité que lon en tire? Quelle ingratitude contre l'autheur qui les a faicts à ces fins, quelle accuſation cõtre nature? Et puis cõment ſe peut il faire de s'en paſſer? Si en fin tu dis que ce n'eſt ny l'vn ny l'autre, mais c'eſt l'abus d'icelles, les vanitez, folies, excez, & desbauches qui ſont au monde ; or cela n'eſt pas du monde, ce ſont choſes contre le monde & ſa police: ce ſont additions tiennes. Ce n'eſt pas de nature, mais de ton propre artifice : s'en garder comme la ſageſſe & la regle de cy apres l'enſeigne, ce n'eſt pas meſpriſer le monde, qui demeure tout entier ſans cela : mais c'eſt bien vſer du monde, ſe bien regler au monde. Or ces gens penſent bien practiquer le meſpris du monde, par quelques mœurs & façons externes particulieres, eſcartées du cõmun du mõde, mais ce

sont moqueurs. Il n'y a rien de si mondain & de si exquis au monde, le monde ne rit point & n'est point tant folastre & enioué ches soy comme dehors, aux lieux ou lon faict profession de le fuyr & fouler aux pieds. C'est donc vne opinion malade, fantasque & desnaturee, que reietter & condamner generalement tous desirs & plaisirs. Dieu est le createur & autheur de plaisir, comme se dira, mais il faut apprendre à s'y bien porter, & ouyr la leçon de sagesse la dessus. l. 3. c. 38.

6 Seconde partie la reigleaux plaisirs & desirs.

Ceste instruction se peut reduire à quatre poincts (lesquels si ces mortifiés & grands mespriseurs du monde sçauoient bien practiquer, ils feront beaucoup) sçauoir peu, naturellement, modereement, & par rapport court à soy. Ces quatre vont presque touſiours ensemble, & lors font vne reigle entiere & parfaicte : & pourroit on, qui voudroit, raccourcir & comprendre tous ces quatre, en ce mot naturellement : car nature est la reigle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile, nous distinguerons ces quatre poincts. Le premier point de ceste reigle, est desirer peu: Vn bien court, asseuré moyen de brauer la fortune, luy coupant toutes les aduenues, luy ostant toute prinse sur nous pour viure content & heureux, & en vn mot estre sage, est retrancher fort court ses desirs, ne desirer que bien peu ou rien. Qui ne desire riẽ, encore qu'il n'aye rien, equippolle & est aussi riche que celuy qui iouist de

Peu.

tout. tous deux reuiennent à mesme: *nihil interest an habeas an non concupiscas.* Dont à esté bien dict que ce n'est pas la multitude & l'abondance, qui contente & enrichist, mais la disette & le rien. C'est ladisette de desirer, car qui est pauure en desirs est riche en contentement *summæ opes inopia cupiditatum*: bref qui ne desire rien est aucunement semblable à Dieu, & desia comme les bien heureux, qui sont heureux nõ pource qu'ils ont & tiennent tout, mais pource qu'ils ne desirent rien: *qui desiderium suum clausit, cum ioue de fœlicitate contendit.* Au contraire si nous laschons la bride à l'appetit, pour suiure l'abondance ou la delicatesse, nous serons en perpetuelle peine: les choses superflues nous deuiendront necessaires, nostre esprit deuiendra serf de nostre corps, & ne viurons plus que pour la volupté; si nous ne moderons nos plaisirs & desirs, & ne les mesurõs par le compas de la raison, l'opinion nous emportera envn precipice, on n'y aura fonds ny riue. Par exemple nous ferons nos soliers de velous puis de drap d'or, en fin de broderie, de perles, & diamants; nous bastirons nos maisons de marbre, puis de iaspe & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre contẽt est tresiuste, & en la main d'vn chascun; il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement, demandons le & l'obtenons de nous mesmes: arrestõs le cours de nos desirs, il est inique & iniuste d'aller importuner Dieu, nature,

le monde, par vœus & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous auons en main si beau moyen d'y pouruoir. Pourquoy demanderay-ie plustost à autruy qu'il me donne, qu'a moy que ie ne desire? *quare potius à fortuna impetrem vt det, quam à me ne petam? quare autem petam oblitus fragilitatis humanæ?* si ie ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoy & de quel front, iray-je presser & extorquer de celuy; sur lequel ie n'ay aucun droict ny pouuoir? Ce sera donc icy la reigle premiere aux desirs & plaisirs, que le (peu) ou bien la mediocrité & suffisance, qui contentera le sage, & le tiendra en paix. C'est pourquoy i'ay prins pour ma deuise *paix & peu*. Au fol n'y à point d'assés, rien de certain, de content. Il ressemble à la lune qui demandoit à sa mere vn vestement qui luy feust propre : mais il luy feust respondu qu'il ne se pouuoit, car elle estoit tantost grande, tantost petite, & touſiours changeant. Plutarch.

L'autre point fort germain à cestuy cy, est (naturellement) Car nous sçauons qu'il y a deux sortes de desirs & plaisirs; les vns naturels, ceux cy sont iustes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sont limités & courts, lon en voit le bout, selon eux personne n'est indigeant, car par tout il se trouue de quoy les contenter, Nature se contente de peu, & à 7 Naturellement.

tellement pourueu, que par tout, ce qui suffit nous est en main, *parabile est quod natura desiderat & expositum: ad manum est quod sat est.* C'est ce que nature demande pour la conseruation de son estre, c'est vne faueur, dont nous deuons remercier la nature, qu'elle à rendu les choses necessaires pour nostre vie, faciles à trouuer, & faict que celles qui sont difficiles à obtenir ne nous sont point necessaires; & cherchant sans passion ce que nature desire, la fortune ne nous en peut priuer. A ce genre de desirs, lon pourra adiouster & rapporter (combien qu'ils ne soient vrayement & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'vsage, & la condition d'vn chascun de nous, qui sont vn peu au dela, & plus au large que les exactemẽt naturels; & apres eux sont iustes & aussi legitimes. Les autres sont outre nature, procedans de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, & vrayement passions, que nous pouuons pour les distinguer par nom des autres, appeller cupidités, desquelles à esté cy dessus amplement parlé aux passions: & faut que le sage s'en garde entierement & absoluement.

Senec.

c. 1. ch. 25

8 Moderement voyés l. 3. c. 38.

Le troisiesme qui est moderement, & sans exces, à grande estendue & diuerses pieces, mais qui reuiennent à deux chefs; sçauoir sans dommage d'autruy & le sien: d'autruy, son scandale, son offense, sa perte, & preiudice: le sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & affaires, son

honneur, son debuoir.

Le quatrieſme eſt vn court & eſſentiel rapport à ſoy; Outre que la carriere de nos deſirs & plaiſirs doibt eſtre circõſcripte, bornee, & courte, encores leur courſe ſe doibt manier, non en ligne droicte, qui faſſe bout ailleurs & hors de ſoy; mais en rond, duquel les deux poinctes ſe tiennent & terminẽt en nous. Les actions qui ſe conduiſent ſans ceſte reflexion, & ce contour court & eſſentiel, comme des auaricieux, ambitieux & tant d'autres, qui courent de poincte, & ſont touſiours hors eux, ſont actions vaines & maladifues. 9 Par rapport.

SE PORTER MODEREment & egalement en proſperité & aduerſité.

CHAP. VII.

IL y a double fortune auec qui il nous faut cõbatre, la bonne & la mauuaiſe, la proſperité & l'aduerſité; ce ſont deux duels, les deux temps dangereux, auſquels il faut demourer en cerueller: ce ſont les deux eſcholes, eſſais, & pierres de touche de l'eſprit humain. 2 L'opiniõ & le faict du vulgaire.

Le vulgaire ignorant n'en recognoiſt qu'vn: il ne croit pas que nous ayons affaire, ny qu'il y aye de la difficulté & du contraſte auec la proſperité & la doulce fortune, en laquelle ſont ſi

transportés de ioye, qu'ils ne sçauent ce qu'ils font, & personne ne peut durer auec eux: & en affliction ils sont tous estonnés & abbatus, comme les malades; qui sont en angoisse, lesquels ne peuuent endurer ny froid ny chaud.

3 Lequel est plus difficile à porter prosperité ou aduersité.

Les sages recognoissent tous les deux, & imputent à mesme vice & folie, ne sçauoir se commander en prosperité, & ne pouuoir porter les aduersités. Mais qui est le plus difficile & dangereux, ils n'en sont pas du tout d'accord, aucuns disent l'aduersité, à cause de son horreur & sa rigueur, *difficilius est tristitiam sustinere quam à delectabilibus abstinere: maius est difficilia perstringere quã lata moderari.* Autres disent la prosperité, laquelle par son rire & ses mignardes douceurs, agist d'aguet, relasche & ramolist l'esprit, & luy desrobe insensiblement sa trempe, sa force & vigueur, comme Dalila à Samson, tellement que plusieurs durs, opiniastres, & inuincibles à l'aduersité, se sont laissés aller aux flatteries de la prosperité: *magni laboris est ferre prosperitatem*: & puis l'affliction incite mesme nos ennemis à pitié, la prosperité esmeut nos amis à enuie. Item en l'aduersité se voyant tombé & abandonné de tous, & que toute l'esperance est reduicte à soy mesme, lon prend courage, lon se releue, se ramasse, lõ s'esuertue de toute sa force: & en la prosperité se voyãt assisté de to⁹ qui riẽt & applaudissent, lon se relasche, lon se rẽd nonchalant, lon se fie à tous, sans apprehension de mal & difficulté, & pẽse lon que tout est en seu-

Aristot. Senec.

reté. Enquoy lon eſt ſouuient trompé. Peult eſtre que ſelon la diuerſité des naturels & complexiõs, toutes les deux opiniõs ſont veritables.

Or la ſageſſe nous apprend à tenir egalité en toute noſtre vie, & mõſtrer touſiours vn meſme viſage, doux & ferme. Le ſage eſt vn ſuffiſant artiſan, qui faict ſon profit de tout; de toute matiere il forme la vertu, comme l'excellẽt peintre Phidias tout ſimulachre. Quoyqu'il luy viene ou tõbe en main, il y trouue ſubiect de biẽ faire; il regarde d'vn meſme viſage les deux faces differentes de la fortune. *Ad vtroſque caſus ſapiens aptus eſt, bonorũ rector, malorũ victor: In ſecundis non cõfidit, in aduerſis non deficit, nec auidus periculi nec fugax, proſperitatem non expectans, ad vtrumque paratus; aduerſus vtrũque intrepidus, nec illius tumultu nec huius fulgore percuſſus. Contra calamitates fortis & contumax, luxuriæ non aduerſus tantũ, ſed & infeſtus: hoc præcipuũ in humanis rebus erigere animũ ſupra minas & promiſſa fortunæ.* La ſageſſe nous fornit d'armes & de diſcipline, pour tous les deux combats; contre l'aduerſité nous fourniſt d'eſperon, & apprend à eſleuer fortifier & roidir le courage, & c'eſt la vertu de force: cõtre la proſperité nous fõurniſt de bride, & apprend à rabaiſſer les aiſles, & ſe tenir en modeſtie, & c'eſt la vertu de temperance: ce ſont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grãd Philoſophe Epictete à treſbien ſignifié, comprenant en deux mots toute la

4 Aduis des ſages ſur tous les deux.

Senec.

philosophie Morale, *sustine, & abstine.* soustien les maux, c'est l'aduersité: Abstien toy des biens, c'est à dire des voluptés & de la prosperité. Les aduis particuliers contre les particulieres prosperités & aduersités, seront au liure troisiesme suyuant, en la vertu de force & de temperance; icy nous mettrons les aduis generaux & remedes contre toute prosperité & aduersite; puis qu'en ce liure nous instruisons en general à la sagesse, comme à esté dict en son preface.

5 De la prosperité. Contre toute prosperite, la doctrine & aduis commun sera en trois poincts: le premier que mal & à tort les honneurs, les richesses, & faueurs de la fortune, sont estimés & appellés biẽs, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforment point le meschant, & sont communs aux bons & meschans. Celuy qui les appelle biens, & à mis en iceux le bien de l'homme, à bien attaché nostre heur à vn cable pourri, & ancré nostre felicité en vn sable mouuant: car qu'y à il si incertain & inconstant que la possession de tels biens, qui vont & viennent, passent & s'escoulent comme vn torrent? Comme vn torrent ils font bruict à l'arriuee, ils sont plains de violence, ils sont troubles; l'entree en est fascheuse, ils disparoissent en vn moment: & quand ils sont escoulés, il ne demoure que de la bourbe au fonds.

6 Le second poinct est de se souuenir, que la prosperité est, comme vn venin enmiellé, douce & flate-

& flatereſſe, mais treſdãgereuſe; à quoy il ſe faut bien tenir en ceruelle. Quand la fortune rit & que tout arriue à ſouhait, c'eſt lors que nous deuons plus craindre & penſer à nous, tenir nos affections en bride, compoſer nos actions par raiſon, ſur tout euiter la preſomption, qui ſuit ordinairement la faueur du temps. C'eſt vn pas gliſſant que la proſperité, auquel il ſe faut tenir bien ferme, il n'y a ſaiſon en laquelle les hõmes oublient pluſtot Dieu; c'eſt choſe rare & difficile de trouuer perſonne, qui ne s'attribue volontiers la cauſe de ſa fœlicité. C'eſt pourquoy en la plus grande proſperité, il faut vſer du conſeil de ſes amis, & leur donner plus d'authorité ſur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en vn mauuais & dangereux chemin, aller en crainćte & doubte, & demander la main d'autruy; Auſſi en telle ſaiſon le malheur eſt medecine, car il nous rameine à nous cognoiſtre.

Le troiſieſme eſt de retenir ſes deſirs & y mettre meſure: la proſperité enfle le cœur, pouſſe en auant, ne trouue rien difficile, faićt venir l'enuie touſiours des plus grandes choſes (ils diſent qu'en mangeant l'appetit vient) & nous emporte au dela de nous: & c'eſt la ou lon ſe perd, lon ſe noye, lon ſe faićt moquer de ſoy. C'eſt comme le guenon qui monte de branche en branche iuſques au ſommet de l'arbre, & puis monſtre le cul. ô combien de gens ſe ſont perdus & ont peri miſerablement, pour n'auoir 7

peu se moderer en leur prosperité. Parquoy il se faut arrester, ou bien aller tout doucement, pour iouyr, & n'estre pas tousiours en queste & en pourchas: c'est sagesse que de sçauoir establir son repos, son contentement, qui ne peut estre ou n'y a point d'arrest, de but, de fin.

8 De l'aduersité: ce n'est point mal.

Contre toute aduersité voyci des aduis generaux. En premier lieu, il se faut garder de l'opinion cõmune & vulgaire, erronée & tousiours differente de la vraye raison: car pour descrier & mettre en haine, & en horreur les aduersités & afflictions, ils les appellent maux, & malheurs, & tresgrãds maux, combien que toutes choses externes ne soiẽt bonnes ny mauuaises: iamais les aduersités ne firent meschant vn homme, mais plustot ont profité & serui à reduire les meschãs, & sont communes aux bons & aux meschans.

9 Est commune a tous mais tresdiuersement.

Certes les fleaux & tristes accidents sont cõmuns à tous, mais ils ont bien diuers effects, selon la main qu'ils rencontrent: Aux fols & reprouués ils ne seruent que de desespoir, de trouble, & de rage: ils les font bien (s'ils sont pressans & extremes) bouquer, crier à Dieu, & regarder au ciel, mais c'est tout; car ils n'en valent pas mieux: aux errans & delinquans sont autant d'instructions viues, & de compulsoires, pour les ramenteuoir de leur debuoir, & leur faire recognoistre Dieu: Aux gens de vertu sont lices & tournois pour iouster & exerciter leur vertu, se recommander plus & s'allier à Dieu: Aux pru-

dens matiere de bien, & quelque fois planches pour passer, & monter en toute hauteur & grandeur, comme il se lit & se voit de plusieurs, auquels estant arriuees de grandes trauerses, que lon pensoit estre leur malheur & ruine entiere, ils ont esté par ce moyen haut esleués & aggrandis: & au rebours sans ces malheurs ils demouroient à sec, comme sceust bien dire & s'escrier ce grand Capitaine Athenien, *perieramus nisi periissemus*. Vn tresbeau & riche exemple de cecy, à esté Ioseph hebrieu fils de Iacob. Ce sont bien coups du Ciel, mais la vertu & prudence humaine luy sert d'instrument propre, dont est prouenu ce tresbeau conseil des Sages, *faire de necessité vertu*. C'est vne tresbelle mesnagerie, & premier traict de prudence, tirer du mal le bien, manier si dextrement les affaires, & sçauoir donner si a propos le vent & le biais, que du malheur lon s'en puisse preualoir, & en faire sa condition meilleure.

Les afflictions & aduersités viennent de trois endroicts: ce sont trois autheurs & ouuriers des peines; le peché premier inuenteur qui les a mis en nature; l'ire & la iustice diuine qui les met en besogne, comme ses commissaires & executeurs; la police du monde troublee & alteree par le peché, en laquelle, cõme vne reuolte generalle & tumulte ciuil, les choses n'estans en leurs places deuës, & ne faisant leurs offices, sourdent tous maux; ainsi qu'au corps le dénouëment des

10 A trois causes & trois effects.

membres, le froissement & dislocation des os apporte des douleurs grandes & inquietudes. Ces trois ne nous sont point propices ny fauorables, le premier est à hayr du tout cõme ennemy, le second est à craindre & redoubter comme terrible, le tiers est à s'en garder comme abuseur. Pour se sauuer & se desfaire de tous trois, il n'est que d'employer leurs propres armes, desquelles ils nous battent, comme Goliath de son propre cousteau, faisãt de necessité vertu, profict de l'affliction & de la peine, la faisant reialir contr'eux. L'affliction vraye engeance de peché, biẽ prinse est sa mort & sa ruine, & faict à son autheur ce que la vipere à sa mere qui la produict: c'est l'huyle du Scorpion, qui guarist sa morsure, afin qu'il perisse par son inuention, *periit arte sua: patimur quia peccauimus; patimur vt non peccemus.* C'est la lime de l'ame, qui la dérouille, la purifie, & l'esclarcit du peché. En consequẽce de ce, elle appaise l'ire Diuine, & nous tire des prisons & liẽs de la iustice, pour nous remettre au doux, beau, & clair seiour de grace & misericorde: finalement nous seure du monde, nous tire de la mammelle, & nous degouste par son aigreur, comme l'Absynthe au tettin de la nourrisse, du doux laict & appast de ceste vie trompeuse.

11 Aduis general.

Vn grand & principal expedient pour se bien comporter en l'aduersité, est d'estre homme de bien. L'homme vertueux est plus tranquille en l'aduersité, que le vitieux en la prosperité; com-

me ceux qui ont la fiebure, ſentent auec plus de mal le froid & le chaud & la rigueur de leurs accés, que ne font les ſains le froid & le chaud del'hyuer & de l'eſté: Auſſi ceux qui ont la conſcience malade & en fiebure, ſont biẽ plus tourmentés, que les gens de bien; car ayãt l'interieur ſain, ne peuuent eſtre incommodés par l'exterieur, ou ils oppoſent vn bon courage.

12 Aduis pl' ſpeciaux.

Les aduerſités ſont de deux ſortes; les vnes ſont vrayes & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choſes que nous aymons: les autres fauces & feinctes par l'opinion cõmune ou particuliere, & non en verité. Qu'il ſoit ainſi, lon a l'eſprit & le corps autant à commandement comme au parauant qu'elles aduinſſent. A celles cy n'y à qu'vn mot: ce dequoy tu te plains n'eſt pas douloureux ne faſcheux, mais tu en fais le ſemblant, & tu te le fais croire.

13 Naturels.

Quant aux vrayes & naturelles, les plus prõpts, & populaires, & plus ſains aduis ſont les plus naturels, les plus iuſtes & equitables. Premierement il ſe faut ſouuenir, que lon n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'a la naiſſance de l'homme, toutes ces choſes ſont annexees & donnees pour ordinaires. En tout ce qui à accouſtumé de nous affliger, conſiderons deux choſes; la nature de ce qui nous arriue, & celle qui eſt en nous: & vſans des choſes ſelon la nature, nous n'en receputons aucune faſcherie. La facherie eſt vne maladie de l'ame, cõ-

Endurer eſt naturel & humain.

traire à la nature, ne doibt point entrer ches nous. Il n'y a accident au monde qui nous puisse arriuer, auquel la nature n'ayt preparé vne habitude en nous, pour le recepuoir & le tourner à nostre contentement. Il n'y à maniere de vie si estroicte qui n'aye quelque soulas & rafreschissement. Il n'y à prison si estroicte & obscure, qui ne donne place à vne chanson, pour desennuyer le prisonier. Ionas eust biẽ loysir de faire sa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fust exaucée. C'est vne faueur de nature, qu'elle nous trouue remede & addouciſſemẽt à nos maux en la tollerance d'iceux; estant ainsi que l'homme est né pour estre subiect à toutes sortes de miseres, *omnia ad quæ gemimus, quæ expaueſcimus, tributa vitæ ſunt.*

14 ne touche que le moindre du nostre. Secondemẽt faut se souuenir qu'il n'y àque la moindre partie de l'hõme subiecte à la fortune; nous auons le principal en nostre puissance, & ne peut estre vaincu sans nostre consentement. La fortune peut bien rendre pauure, malade, affligé; mais nõ vicieux lasche, abbatu; elle ne nous sçauroit oster la probité, le courage, la vertu.

15 N'est point cõtre raison & iustice. Apres il faut venir à la bone foy, à la raison, & à la iustice: souuent lon se plainct iniustement, car si par fois il est suruenu du mal, encores plus souuent il est suruenu du bien, & ainsi il faut cõpenser l'vn auec l'autre: & si lon iugoit biẽ, il se trouuera qu'il y a plus dequoy se louer des bons succés, que se plaindre des mauuais; & comme nous destournõs nos yeux de dessus les choses; qui

nous offensent, & les iettõs sur les couleurs verdoiãtes & gayes, ainsi deuõs nous diuertir les pẽsées des choses tristes, & les adoner à celles qui nous sont plaisantes & agreables. Mais nous sõmes malicieux, ressemblans aux vẽtouses, qui tirẽt le mauuais sang & laissent le bõ, l'auaricieux qui vẽdroit le meilleur vin & beuuroit le pire, les petits enfans ausquels si vous ostés vn de leurs iouets, iettent tous les autres par despit. Car s'il nous aduient quelque mesaduenture, nous nous tourmentons & oublions tout le reste qui nous demouroit entier: voire y en àqui se disent malheureux en toutes choses, & que iamais n'eurẽt aucun bien, tellement qu'vne once d'aduersité leur porte plus de desplaisir, que dix mille de prosperité ne leur apporte de plaisir.

Aussi faut il regarder sur tant de gens, qui sont en beaucoup pire condition que nous, & qui se sentiroient heureux d'estre en nostre place. 16 Est peu par comparaison.

Cum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,
Alterius specta, quo sis discrimine peior.

Il faudroit pour ces plaignãs, practiquer le dire & aduis d'vn sage, que tous les maux que souffrent les hommes, feussent rapportés en commun & en blot, & puis que le partage s'en fist egalement: Car lors se trouuans beaucoup plus chargés par le despartement, seroit descouuerte l'iniustice de leur plainɛte. 17 Aduis estudiés.

Apres tous ces aduis, nous pouuons dire qu'il y a deux grands remedes contre tous maux & aduersités, lesquels reuiennent presque à

accouſtumance. vn : l'accouſtumance pour le vulgaire groſſier, & la meditation pour les ſages. Tous deux ſont prins du temps, l'emplaſtre commun & tres-puiſſant à tous maux; mais les ſages le prennent auant la main, c'eſt la preuoyance; le foible vulgaire, apres. Que l'accouſtumance puiſſe beaucoup, nous le voyons clairement, en ce que les choſes plus faſcheuſes ſe rendent douces par l'accouſtumance. Les forſats plorent, quand ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accouſtumé la mer, palliſſent meſmes en temps calme, quand on leue l'anchre, & les matelots rient durant la tempeſte ; la femme ſe deſeſpere à la mort de ſon mary, dedans l'an elle en aime vn autre. Le temps & l'accouſtumance faict tout: ce qui nous offence eſt la nouueauté de ce qui nous arriue, *omnia nouitate grauiora ſunt.*

18 Preuoyance. La meditation faict le meſme office à l'endroict des ſages, car à force de penſer aux choſes, ils ſe les rendẽt familieres & ordinaires, *quæ alii diu patiendo leuia faciunt, ſapiens leuia facit diu cogitando.* Conſiderõs exactement la nature de toutes les choſes qui nous peuuent faſcher, & nous repreſentons ce qui nous y peut arriuer de plus ennuyeux & inſupportable, comme maladie, pauureté, exil, iniures, & examinons en tout cela, ce qui eſt ſelon nature ou contraire à elle. La preuoyance eſt vn grand remede contre tous maux, leſquels ne peuuent

apporter grande alteration ny changement, estans arriuez à vn homme qui s'y attendoit; comme au contraire ils blessent & endommagent fort ceux qui se laissent surprendre. La meditation & le discours est ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prepare, l'affermit contre tous assauts, la rend dure, acerée, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer ou fausser: les accidens, tant grands soyent-ils, ne peuuẽt donner grand coup, à celuy qui se tient sur ses gardes & est prest de les receuoir, *præmeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum est diu, leuius accedit.* Or pour auoir ceste preuoyance, il faut premierement sçauoir que nature nous à mis icy, comme en vn lieu fort scabreux, & ou tout branfle; que ce qui est arriué à vn autre nous peut aduenir aussi; que ce qui panche sur tous peut tomber sur vn chacun: & en tous affaires que lon entreprẽd, premediter les incõueniens, & mauuaises rencontres, qui nous y peuuent aduenir, afin de n'en estre surprins. O combien nous sommes deceus & auons peu de jugement, quand nous pensons que ce qui arriue aux autres, ne puisse arriuer jusques a nous! quand ne voulons estre preuoyans & deffiants, de peur que lon ne nous tienne pour craintifs. Au contraire si nous prenions cognoissance des choses, ainsi que la raison le veut, nous nous estonnerions plustost de ce que si peu de trauerses nous arriuent, & que les accidens qui

nous suyuent de si pres, ont tant tardé à nous attraper; & nous ayant atteint, commẽt ils nous traittent si doucement. Celuy qui prend garde & considere l'aduersité d'autruy, comme chose qui luy peut aduenir, auant qu'elle soit à luy, il est armé. Il faut penser à tout & conter touſiours au pire; ce sont les sots & maladuisez, qui disent, je n'y pensois pas. Lon dict que l'hõme surpris est à demy battu, & au contraire vn aduerty en vaut deux: l'homme sage en temps de paix, faict ses preparatifs pour la guerre: le bon marinier auant surgir du port, fait prouision de ce qu'il faut pour resister à la tempeste: c'est trop tard s'appreſter, quad le mal est aduenu. A tout ce, à quoy nous sommes preparez de longue main, nous nous trouuons admirables, quelque difficulté qu'il y aye. Au contraire il n'y à chose si ayſée, qui ne nous empesche, si nous y sommes nouueaux. *Id videndum ne quid inopinatum sit nobis, quia omnia nouitate grauiora sunt.* Certes il semble bien que si nous sommes auſſi preuoyans, que nous deuons & pouuons estre, nous ne nous estonerons de rien. Ce que vous auez preueu, vous arriue, pourquoy vous en estonnez vous? Faisons donc que les choses ne nous surprennent poinct; tenons nous en garde contre elles, regardons les venir. *Animus aduersus omnia firmandus, vt dicere possimus, non vlla laborum, O Virgo, noua mi facies inopinaue surgit, Omnia percepi atque animo mecum ipse peregi.*

Tu hodie ista denuntias; ego semper denuntiaui mihi: hominem paraui ad humana.

OBEYR ET OBSERVER les loix, coustumes, & ceremonies du pays, comment, & en quel sens.

CHAP. VIII.

TOVT ainsi que la beste sauuage & farouche ne se veut laisser prendre, conduire, & manier à l'homme; mais ou s'enfuit & se cache de luy, ou s'irrite & s'esleue contre luy, s'il en veut approcher; tellement qu'il faut vser de force meslée, auec ruse & artifice, pour l'auoir & en venir à bout: ainsin en faict la folie reueusche à la raison, & sauuage à la sageſſe, contre laquelle elle s'irrite & s'affolit d'auantage; dont il la faut auoir & mener comme vne beste farouche (ce que l'homme est à la beste, l'homme sage est au fol) l'estonner, luy faire peur, & l'arrester tout court, pour puis à l'aise l'instruyre & le gaigner. Or le moyen propre à ce est vne grande authorité, vne puissance & grauité esclatante, qui l'esblouyt de sa splendeur & de son esclair, *sola authoritas est quæ cogit stultos vt ad sapientiam festinent.* En vne meslée & sedition populaire, s'il suruient & se

1 Origene institutiõ & authorité de la loy.

Augst.

preſente quelque grand, ancien, ſage & vertueux perſonnage, qui aye gagné la reputation publicque d'honneur & de vertu, lors ce peuple mutin frappé & esblouy de la ſplendeur & de l'eſclair de ceſte authorité, ſe tient coy, & attend ce qu'il veut dire: *Veluti magno in populo cum ſæpe coorta Seditio eſt, ſæuitq; animis ignobile vulgus, Iamque faces & ſaxa volant, furor arma miniſtrat: Tum pietate grauem ac meritis, ſi forte virum quem Conſpexere, ſilent, arrectiſque auribus aſtant; Ille regit dictis animos & pectora mulcet.*

Il n'y à rien plus grand en ce monde, que l'authorité, qui eſt vn image de Dieu, vn meſſager du ciel: ſi elle eſt ſouueraine, elle s'appelle majeſté; ſi ſubalterne, authorité: & ſe ſouſtient de deux choſes, admiration, & craincte meſlez enſemble. Or ceſte majeſté & authorité, eſt premierement & proprement en la perſonne du Souuerain, du Prince, & Legiſlateur, ou elle eſt viue, & agente, mouuante; Puis en ſes commandemens & ordonnances, c'eſt à dire en la loy, qui eſt le chef d'œuure du Prince, & l'image de la majeſté viue & originelle. Par icelle ſont reduicts, conduicts, & guidez les fols. Voyla de quel poids, neceſſité, vtilité eſt l'authorité & la loy au monde.

3 Et de la couſtume.

La prochaine & plus pareille authorité à la loy, eſt la couſtume qu'eſt vne autre puiſſante & imperieuſe maiſtreſſe; elle empiete & vſurpe ceſte puiſſance traiſtreuſement & violemment;

car elle plante peu à peu, à la desrobée & comme insensiblement, son authorité, par vn petit, doux, & humble commancement; l'ayant rassis & estably par l'ayde du temps, elle descouure puis yn turieux & tyrannique visage, contre lequel il n'y à plus de liberté ny puissance de hausser seulement les yeux; elle prend son authorité de la possession & de l'vsage, elle grossit & s'ennoblit en roullant comme les riuieres; il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3 Comparaison des deux.

La loy & la coustume establissent leur authorité bien diuersement, la coustume peu à peu, auec vn long temps, doucement & sans force, d'vn consentement commun de tous, ou de la plus part, & a son autheur le peuple. La loy sort en vn moment, auec authorité & puissance, & prend sa vigueur de qui a puissance de commander à tous, & souuent contre le gré des subjects; dont quelcun la compare au tyran, & la coustume au Roy. Dauantage la coustume ne porte loyer ny peyne: la loy porte tous les deux, pour le moins la peyne: toutesfois elles se peuuent bien mutuellement prester la main & aussi s'entredestruire. Car la coustume qui n'est qu'en souffrance, emologuée par le souuerain, sera plus asseurée: & la loy aussi affermit son authorité par la possession & l'vsage; au contraire aussi la coustume sera cassée par vne loy contraire, & la loy s'en ira àuau-l'eau par souffrance de coustume contraire: mais ordinai-

rement elles sont ensemble, c'est loy & coustume : les sçauans & spirituels la considerent cõme loy; les idiots & simples cõme coustume.

4 Diuersité & estrangeté.

C'est chose estrange de la diuersité des loix & coustumes qui sont au monde, & de l'extrauagance d'aucunes. Il n'y à opinion ny imaginatiõ si bigearre, si forcenée, qui ne soit establie par loix ou coustumes en quelque lieu. Ie suis content d'en reciter quelques vnes, pour monstrer à ceux qui font difficulté de le croire, jusques ou va ceste proposition, ne m'arrestant point à parler de ce qui est de la religion, qui est le subject ou se trouuent de plus grãdes estrangetez, & impostures plus grossieres: mais pource qu'il est hors le commerce des hommes, & que ce n'est proprement coustume ; & ou il est aisé d'estre trõpé, je le lai sseray. Voyci dõc des plus remarquables en estrangeté, tuer par office de pieté ses parens en certain aage, & les mãger. Aux hosteleries prester leurs enfans, femmes, & filles à jouyr aux hostes en payãt: bordeaux publics des masles: les vieillards prester leurs femmes à la jeunesse : les femmes estre communes; honneur aux femmes d'auoir accointé plusieurs males, & porter autãt de belles houppes au bord de leur robe: les filles monstrer à descouuert par tout leurs parties hõteuses, les mariées non, ains les couurir soigneusemẽt; les filles s'abandoner à leur plaisir, & deuenues grosses se faire auorter au veu & sceu d'vn chacũ; mais mariées estre

Des loix & coustumes au monde,

chaſtes & fidelles à leurs maris: les femmes mariées la premiere nuict, auant l'accoinctance de leur eſpoux, receuoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat & profeſſion du mari conuiez aux nopces, & puis eſtre loyalles à leurs maris: les mariées preſenter leur pucellage au Prince, auant qu'au mari: mariages de maſles: les femmes aller à la guerre & au combat auec les maris: femmes mourir & ſe tuer lors ou toſt apres le decez de leurs maris: femmes vefues ſe pouuoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente & non autrement: les maris pouuoir repudier leur femmes ſans alleguer cauſe; vendre ſi elle eſt ſterile, tuer ſans cauſe ſinon pource qu'elle eſt femme, & puis emprunter femmes des voiſins au beſoin: les femmes s'accoucher ſans plaincte & ſans effray; tuer leurs enfans pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe: en mangeant eſſuyer ſes doigts à ſes genitoires & à ſes pieds: viure de chair humaine, manger chair & poiſſon tout crud; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, juſques au nombre de dix & douze: ſaluer en mettant le doigt à terre, & puis le leuant vers le ciel; tourner le dos pour ſaluer, & ne regarder jamais celuy que lon veut honnorer; recueillir en la main les crachas du Prince: ne parler au Roy que par ſarbatane: ne coupper en toute ſa vie ny poil ny ongle: coupper le poil d'vn coſté & les

ongles d'vne main & non de l'autre ; les hommes pisser accrouppis & les femmes debout; faire des trous & fossettes en la chair du visage,& aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues:mespriser la mort,la festoyer,la briguer, & plaider en public, pour en estre honoré, comme d'vne dignité & grande faueur, & y estre preferé; sepulture honorable estre mangé des chiens, des oyseaux, estre cuit & pilé, & la poudre auallée auec le breuuage ordinaire.

5 Examination & iugement.

Quand ce vient à juger de ces coustumes,c'est le bruict & la querelle : le sot populaire & pedant ne s'y trouue point empesché,car tout destrousſement il condamne comme barbarie & bestise tout ce qui n'est de son gouſt, c'est à dire de l'vsage commun,&coustume de son pays. Car il tient pour regle vnique de verité, justice, bienseance,la loy & coustume de son pays .Que si on luy dit qu'ainsi en jugent & parlent les autres en leur rang, autant offensez de nos coustumes & façons,comme nous des leurs,il tranche tout court à sa mode, que ce sont bestes & barbares,qui est touſiours dire mesme chose. Le sage est bien plus retenu, comme sera dict,il ne se haste poinct d'en juger, de peur de s'eschauder, & faire tort à son jugement: & de faict il y à plusieur loix & coustumes, qui semblent du premier coup sauuages,inhumaines,& contraires à toute bonne raison, que si elles estoyent sans passion &sainement considerées,si elles ne se trou-

ſe trouuoyent du tout juſtes & bonnes, pour le moins ne ſeroyent-elles ſans quelque raiſon & deffenſe. Prenõs en quelques vnes pour exemple: les deux premieres qu'auons dit, qui ſemblẽt bien eſtre des plus eſtranges & eſloignées du deuoir de pieté; tuer ſes parens en certain eſtat, & les manger. Ceux qui ont ceſte couſtume, la prennent pour teſmoignage de pieté & bonne affection, cherchant par là premieremẽt à deliurer par pitié leur parens vieux, & non ſeulement du tout inutiles à ſoy & à autruy; mais onereux, languiſſans, & menans vie penible, douloureuſe, & ennuyeuſe à ſoy & à autrui, pour les mettre en repos & à leur ayſe: puis leur dõnant la plus digne & louable ſepulture, logeãt en eux meſmes, & comme en leurs moeles, les corps de leurs peres & leurs reliques, les viuifiant aucunement, & regenerant par la tranſmutatiõ en leur chair viue, par le moyen de la digeſtion & du nourriſſement. Ces raiſons ne ſeront pas trop legeres, à qui ne ſera preuenu d'opinion contraire, & eſt ayſé à cõſiderer quelle cruauté & abomination c'euſt eſté à ces gens là, de voir tant ſouffrir deuant leurs yeux leurs parens en douleur & en langueur, ſans les ſecourir, & puis jetter leurs deſpouïlles à la corruption de la terre, à la puantiſe & nourriture des vers, qui eſt tout le pire que lon pourroit faire. Darius en fiſt l'eſſay demendant à quelques Grecs, pour combien ils voudroyent prendre la couſtume des

Indiens, de manger leurs peres treſpaſſez, qui reſpondirent, pour rien du monde: & s'eſtant eſſayé de perſuader aux Indiens de bruſler les corps de leurs peres comme les Grecs, y trouua encores plus d'horreur & de difficulté. I'en adjouſteray encores vne autre, qui n'eſt que de la bienſeance, plus leger & plus plaiſant: vn qui ſe mouchoit touſiours de ſa main, reprins d'inciuilité, pour ſe deffendre, demanda quel priuilege auoit ce ſalle excrement, qu'il luy faille apreſter vn beau linge à le receuoir, & puis qui plus eſt à l'empaqueter & ſerrer ſoigneuſement ſur ſoy; que cela deuoit faire plus de mal au cœur, que de le verſer & ietter ou que ce ſoit; voyla comment par tout ſe trouue raiſon apparente, dont il ne faut rien ſi toſt & legerement condamner.

6 Leur authorité quelle.

Mais qui croiroit combien eſt grande & imperieuſe l'authorité de la couſtume; Qui l'a dict eſtre vne autre nature ne l'a pas aſſez exprimé, car elle fait plus que nature, elle combat nature: Pourquoy les plus belles filles n'attirent point l'amour de leurs peres, ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs ſœurs: ceſte eſpece de pudicité n'eſt proprement de nature, elle eſt de l'vſage des loix & couſtumes, qui le deffendent, & font de l'inceſte vn grand peché & non nature; mais encores plus elle force les regles de nature, teſmoins les medecins qui ſouuent quittent leurs raiſons naturelles de leur

art, à ſon authorité, teſmoin ceux qui par accouſtumance ont gaigné de ſe nourrir & viure de poiſon, d'araignes, formis, laizards, crapaux, cõme practiquent les peuples entiers aux Indes. Auſſi elle hebete nos ſens, teſmoin ceux qui demeurent pres des cataractes du Nil, clochers, armuriers, moulins, & tout le monde ſelon les Philoſophes, au ſon de la muſique celeſte & des mouuemens diuers des ciels roulans & s'entrefrottans l'vn l'autre. Bref (& c'eſt le principal fruict d'icelle) elle vainc toute difficulté, rend les choſes ayſées, qui ſembloyent impoſſibles, adoucit toute aigreur; dont par ſon moyen lon vit content par tout: mais elle maiſtriſe nos ames, nos creances, nos jugemens, d'vne tres-injuſte & tyrannique authorité. Elle faict & desfaict, authoriſe, & deſauthoriſe tout ce qu'il luy plaiſt, ſans rithme ny raiſon, voire ſouuent contre toute raiſon: elle faict valoir, & eſtablit parmy le monde, contre raiſon & jugement, toutes les opinions, religions, creances, obſeruances, mœurs, & manieres de viure les plus fantaſques & farouches, comme à eſté touché cy deſſus. Et au rebours elle degrade injurieuſement, raualle & deſrobe, aux choſes vrayement grandes & admirables, leur pris, leur eſtimation, & les rend viles.

Nil adeo magnum nec tam mirabile quidquam principio, quod non deſinant mirarier omnes paulatim.

C'eſt donc vne treſgrande & puiſſante choſe que la couſtume. Platon ayant reprins vn enfant, de ce qu'il jouoit aux noix, & qu'il lui auoit reſpondu, tu me tanſes pour peu de choſe, dict, la couſtume n'eſt pas peu de choſe: mot bien remarquable à tous ceux qui ont la jeuneſſe à conduire. Mais elle exerce ſa puiſſance auec vne ſi abſoluë authorité, qu'il n'eſt plus permis de regimber ny reculer, non pas ſeulement de r'entrer en nous pour diſcourir & raiſonner de ſes ordonnances. Elle nous enchante ſi bien qu'elle nous faict croire, que ce qui eſt hors de ſes gonds, eſt hors des gonds de raiſon, & n'y à rien de bon & juſte que ce qu'elle approuue; *ratione non componimur ſed conſuetudine abducimur : honeſtius putamus quod frequentius : recti apud nos locum tenet error, vbi publicus factus.* Ceci eſt tollerable parmy les idiots & populaires, qui n'ayans la ſuffiſance de voir les choſes au fonds, juger & trier, font bien de ſe tenir & arreſter à ce qui eſt communement tenu & receu: mais aux ſages qui jouent vn autre roolle, c'eſt choſe indigne de ſe laiſſer ainſi coiffer à la couſtume.

Senec.

7 Aduis de ſageſſe.

Or l'aduis que je donne icy à celuy qui veut eſtre ſage, eſt de garder & obſeruer de parole & de fait les loix & couſtumes que lõ trouue eſtablies au pays ou lon eſt; & ce non pour la juſtice ou equité qui ſoit en elles, mais ſimplemẽt pour ce que ce ſont loix & couſtumes; non legere-

1 2 3

ment condamner ny s'offenser des estrangeres; 4
mais bien librement & sainement examiner & juger les vnes & les autres, n'obligeant son jugement & sa creance qu'à la raison. Voyci quatre mots. En premier lieu selon tous les sages, la regle des regles, & la generale loy des loix, est de suyure & obseruer les loix & coustumes du païs ou lon est, νομοις επεσθαι τοισιν εγχωριοις καλον. Toutes façons de faire escartées & particulieres, sont suspectes de folie ou passion ambitieuse, heurtent & troublent le monde. 1 Les lox & coustumes sont à obseruer.

En second lieu les loix & coustumes se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix & coustumes; c'est le fondement mystique de leur authorité; elles n'en ont poinct d'autre, & celui qui obeist à la loy pource qu'elle est juste, ne lui obeist pas parce qu'il doibt, ce seroit soubsmettre la loy à son jugement, & luy faire son proces, & mettre en doubte & dispute l'obeissance, & par consequent l'estat & la police, selõ la souplesse & diuersité non seulement des jugemens, mais d'vn mesme jugemẽt. Combiẽ de loix au monde iniustes, impies, extrauagantes, non seulement aux jugemens particuliers des autres, mais de la raison vniuerselle: auec lesquelles le monde à vescu long temps en profonde paix & repos, & auec telle satisfaction, que si elles eussent esté tresjustes & raisonnables; & qui les voudroit changer & rabiller se monstreroit ennemy du public, 2 Non pour leur iustice & equité.

& ne feroit à receuoir : la nature humaine s'accommode à tout auec le temps, & ayãt vne fois pris son ply, c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer : il faut laisser le monde ou il est, ces brouillons & remueurs de mesnage, sous pretexte de reformer, gastent tout.

Cõtre les nouateurs des loix.

Tout remuement & changement des loix, creances, coustumes, & obseruances est tresdangereux, & qui produit tousiours plus & plustost mal que bien, il apporte des maux tout certains & presens. Pour vn bien à venir & incertain, les nouateurs ont bien tousiours des specieux & plausibles titres, mais ils n'en sont que plus suspects, & ne peuuent eschapper la note d'vne ambitieuse presomption, de penser voir plus clair que les autres, & qu'il faut pour establir leurs opinions, renuerser vn estat, vne police, vne paix & repos public.

3 Ne condamner legerement les choses estranges.

En troisiesme lieu c'est le faict de legereté & presomption injurieuse, voire tesmoignage de foiblesse & insuffisance, de condamner ce qui n'est conforme à la loy & coustume de son pays. Cela vient de ne prendre pas le loisir, ou n'auoir pas la suffisance, de considerer les raisons & fondemens des autres ; c'est faire tort & honte à son jugement, dont il faut puis souuent se desdire, c'est ne se souuenir pas que la nature humaine est capable de toutes choses. C'est laisser endormir & piper à la longue accoustumance, la veuë de son esprit, & endurer que la

preſcription puiſſe ſur noſtre jugement.

Finalement c'eſt l'office de l'eſprit genereux & de l'homme ſage (que je taſche de peindre icy) d'examiner toutes choſes, conſiderer à part & puis comparer enſemble toutes le loix & couſtumes de l'vniuers, qui luy viennent en cognoiſſance, & les juger de bonne foy & ſans paſſion, au niueau de la verité, de la raiſon & nature vniuerſelle, à qui nous ſommes premieremẽt obligez, ſans ſe flater & tacher ſon jugement de fauſſeté; & ſe contenter de rendre l'obſeruance & obeiſſance à celles, auſquelles nous ſommes ſecondement & particulierement obligez, & ainſi aucun n'aura dequoy ſe plaindre de nous. Il aduiendra quelquesfois que nous ferons par vne ſeconde particuliere & municipale obligation (obeyſſant aux loix & couſtumes du pays) ce qui eſt contre la premiere & plus ancienne, c'eſt à dire la nature & raiſon vniuerſelle : mais nous luy ſatisfaiſons tenant noſtre jugement & nos opinions ſainctes & juſtes ſelon elle. Car auſſi nous n'auons rien noſtre & dequoy nous puiſſions librement diſpoſer que de cela, le mõde n'a que faire de nos penſées, mais le dehors eſt engagé au public, & luy en deuons rendre conte : ainſi ſouuent nous ferons juſtement ce que juſtement nous n'approuuons pas : il n'y à remede, le monde eſt ainſi faict. 4 Examiner toutes choſes meurement.

Apres ces deux maiſtreſſes loy & couſtume, vient la troiſieſme qui n'à pas moins 8 De la ceremonie.

d'authorité & puissance, à l'ẽdroit de plusieurs, voire est encor plus rude & tyrannique à ceux Qui s'y asseruissent par trop, c'est la Ceremonie, qui à vray dire pour la pluspart n'est que vanité; mais qui tient tel rang & vsurpe telle authorité, par la lascheté & corruption contagieuse du monde, que plusieurs pensent que la sageſſe cõsiste à la garder & obseruer, & s'en rendent volontaires esclaues: tellemẽt que pour ne la hurter, ils prejudicient à leur santé, cõmodité, affaires, liberté, conscience, qui est vne tresgrãde folie: c'est le mal & malheur de plusieurs courtisans, idolatres de la Ceremonie. Or je veux que mon sage se garde bien de ceste captiuité; je ne veux pas que lourdement ou laschement il blesse la Ceremonie, car il faut condoner quelque chose au monde, & tant que faire se peut au dehors se conformer à ce qui se practique; mais je veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y asseruisse point, ains que d'vne galante & genereuse hardiesse, il sçache bien s'en deffaire, quand il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoistre à tous, que ce n'est la lascheté ou delicatesse, ny ignorance ou mesgarde, mais c'est qu'il ne l'estime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut laisser corrompre son jugement & sa volonté à telle vanité, & qu'il se preste au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne jamais.

SE BIEN COMPORTER auec autruy.

CHAP. IX.

CEste matiere appartient à la vertu de iu- 1
ſtice, qui apprend à viure bien auec tous, & rendre à vn chaſcun ce qui luy appartient, laquelle ſera traittée au liure ſuyuant, ou ſeront baillés les aduis particuliers & diuers ſelon les diuerſes perſonnes: Icy les generaux ſeulement, ſuyuant le deſſain & ſubiect de ce liure.

Il y a icy double conſideration (& par ainſi 2
deux parties en ce chapitre) ſelon qu'il y à deux manieres de cõuerſer auec le monde; l'vne ſimple, generale, & commune, le cõmerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages, & rencontres iournellement nous menent, & mettent, & changent auec gens cognus, incognus, eſtrangers, ſans noſtre chois ou application de volonté: l'autre ſpeciale eſt en compagnie affectée, & accoinctance ou recherchée & choiſie, ou qui s'eſtant preſentee à eſté embraſſée, & ce pour le profict, ou plaiſir ſpirituel ou corporel. En laquelle y a de la conferance, communication, priuauté & familiarité: chaſcune aura ſes aduis à part. Mais auant qu'y entrer pour preface ie veux donner vn aduis general, & fondamental de tous les autres.

2 Facilité & vniuersalité d'humeurs.

C'est vn vice grand (duquel se doibt garder & guarentit nostre sage) & vn defaut importun à soy, & a autruy, que d'estre attaché & subiect à certaines humeurs & complexions, à vn seul train, c'est estre esclaue de soy mesmes, d'estre si prins à ses propres inclinatiõs, qu'on ne les puisse tordre & ceder, tesmoignage d'ame chagrine & mal née, trop amoureuse de soy, & partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer & contester; au rebours c'est vne grande suffisance & sagesse, de s'accommoder à tout, d'estre soupple & maniable, sçauoir tantost se monter & bander, tantost se raualler & relascher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées sont les plus vniuerselles. Les plus communes, applicables à tout sens, communicatiues & ouuertes à toutes gens. C'est vne tresbelle qualité qui ressemble & imite la bonté de Dieu, c'est l'honnorable que lon rend au vieil Caton, *huic versatile ingenium, sic pariter ad omnia fuit, vt natum ad id vnum diceres, quodcunque ageret.*

3 1. Partie Aduis sur la simple & commune conuersation.

Voyons les aduis de la premiere consideration, de la simple & commune conuersation; i'en mettray icy quelques vns, dont le premier sera de garder silence & modestie.

4

Le second de ne se formaliser point des sottises, indiscretions, & legeretés qui se feront ou commettront en presence; car c'est importunité de choquer tout ce qui n'est de nostre goust.

Le troiſieſme eſpargner & meſnager ce que lon ſçait,& la ſuffiſance que lon à acquiſe, & eſtre plus volontaire à ouyr qu'a parler,a apprendre qu'a enſeigner ; car c'eſt vice d'eſtre plus prompt à ſe faire cognoiſtre, parler de ſoy,& ſe produire,que prendre la cognoiſſance d'autruy: & d'emploitter ſa marchandiſe, qu'en aquerir de nouuelle. 5 6

Le quatrieſme de n'entrer en diſcours, en cõteſtation contre tous, non contre les plus grãds & reſpectables,ny contre ceux qui ſont au deſſoubs, & non de pareille luitte.

Le cinquieſme,auoir vne douce & honneſte curioſité de s'enquerir de toutes choſes , & les ſcachant les meſnager,&faire ſon profit de tout. 7 8

Le ſixieſme & principal eſt d'employer en toutes choſes ſon iugement, qui eſt la piece maiſtreſſe qui agit,domine,& faict tout;sãs l'entendement toutes autres choſes ſont aueugles, ſourdes,& ſans ame, c'eſt le moindre de ſçauoir l'hiſtoire,il en faut iuger. Mais ceſtuyci regarde ſoy & nous lacompagnée.

Le ſeptieſme eſt de ne parler iamais affirmatifuement,magiſtralement, & imperieuſement, auec opiniaſtreté & reſolution ; cela heurte & bleſſe tous. L'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe &ignorãce:le ſtyle des anciẽs Romains portoit,que les teſmoins deposans,& les iuges ordonnans , de ce qui eſtoit de leur propre & certaine ſcience , exprimoient 9

leur dire par ce mot, *il ſemble* (*ita videtur*) que doiuent faire tous autres? Il ſeroit bon d'apprendre à vſer des mots qui addouciſſent & moderent la temerité de nos propoſitions, peut eſtre, lon dict, ie penſe, quelque, aucunement, il ſemble, & en reſpondant, ie ne l'entends pas, qu'eſt-ce à dire, il pourroit eſtre, eſt il vray. Ie clorray ceſte premiere partie generalle, en ce peu de mots: Auoir le viſage & la monſtre ouuerte & agreable à tous, l'eſprit & la penſée couuerte & cachee à tous, la langue ſobre & diſcrette, touſiours ſe tenir à ſoy & ſur ſes gardes, *frons aperta, lingua parca, mens clauſa, nulli fidere*, voir & ouyr beaucoup, parler peu, iuger tout. *Vide, audi, iudica.*

Conclusion.

10 Venons à l'autre conſideration, & eſpece de conuerſation plus ſpeciale, de laquelle voyci les aduis: Le premier eſt de chercher, conferer, & ſe frotter auec gens plus fermes & plus habiles; car l'eſprit ſe roidiſt & fortifie, & ſe hauſſe au deſſus de ſoy, cõme auec les eſprits bas & foibles, l'eſprit s'abaſtardit & ſe pert: la contagion eſt en cecy, comme au corps, & encores plus.

2. Partie de la ſpeciale conuerſation

11 Le ſecond eſt ne s'eſtonner ou bleſſer des opinions d'autruy, car tant contraires au commun, tant eſtranges, tant friuoles ou extrauagantes ſemblẽt elles, ſi ſont elles ſortables à l'eſprit humain, qui eſt capable de produire toutes choſes, & c'eſt foibleſſe de s'en eſtonner.

12 Le tiers eſt de ne craindre, ny s'eſtonner des

corrections, rudesses, & aigreurs de parolles, ausquelles il faut s'accoustumer & s'endurcir. Les galants hommes s'expriment courageusement; ceste tendreur & douceur craintifue & ceremonieuse est pour les femmes; il faut vne societé & familiarité forte & virile, il faut estre masle, courageux, & à corriger, & à souffrir de l'estre. C'est vn plaisir fade, d'auoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudissent.

13 Le quatriesme est de viser & tendre tousiours à la verité, la recognoistre, & luy ceder ingenuement & alaigrement, de quelque part qu'elle sorte, vsant tousiours & par tout de bonnefoy, & non comme plusieurs, specialement les Pedans, à tort ou à droict se deffendre & se deffaire de sa partie. C'est vne plus belle victoire se renger bien à la raison, & se vaincre soy mesme, que vaincre sa partie, à quoy ayde souuent sa foiblesse: parquoy arriere toute passion. Recognoistre sa faute, confesser son doubte ou ignorance, ceder quand il faut, sont tours de iugement, de candeur & sincerité, qui sont les principalles qualités d'vn honneste & sage homme; l'opiniastreté accuse l'homme de plusieurs vices & defauts.

14 Le cinquiesme, en dispute ne faut employer tous les moyens que lon peut auoir, mais bien les meilleurs, plus pertinents & pressants, & auec briefueté, car mesmes aux choses bonnes lon peut trop dire, ces longueurs, traineries de pro-

pos,repetitiõs,teſmoignãt vne enuie de parler, vne oſtentation,apportẽt ennuy à la cõpagnée.

15 Le ſixieſme & principal eſt de garder par tout la forme, l'ordre,la pertinãce.ô qu'il y a de peine de diſputer & conferer auec vn ſot,inepte,& impertinent.C'eſt ce ſemble la ſeule iuſte excuſe de rompre & quitter tout: car qu'y gagneries vous que tourment, puis qu'auec luy vous ne pouues bien Naller? e ſentir pas l'oppoſition que l'on faict,ſe ſuiure ſoy-meſme,& ne reſpõdre à la partie, s'arreſter à vn mot,à vn incidẽt, & laiſſer le principal;meſler & troubler la diſpute, craindre tout,nier ou refuſer tout,ne ſuiure point le fil droict,vſer de prefaces & digreſſiõs inutiles, crier & s'opiniatrer, s'arreſter tout en vne formule artiſte, & ne voir rien au fonds, ce ſont choſes que practiquent ordinairement par les.Pedans & Sophiſtes.Voicy cõmẽt ſe cognoiſt & ſe remarque la ſageſſe & pertinence, d'auec la ſottiſe & impertinance; ceſte-cy eſt presõptueuſe,temeraire,opiniaſtre,aſſeuree,celle la ne ſe ſatisfaict iamais biẽ,eſt craintifue, retenue,modeſte:celle la ſe plaiſt,ſort du combat gaye, glorieuſe, comme ayant gagné, auec vn viſage, qui veut faire croire à la compagnee, qu'elle eſt victorieuſe.

16 Le ſeptieſme,s'il y a lieu de cõtradiction,il faut aduiſer qu'elle ne ſoit hardie, ny opiniaſtre, ny aigre.En ces trois cas, elle ne ſeroit bien venue, & ſeroit à ſon autheur plus de mal qu'a tout autre .Pour eſtre bien prinſe de la compagnie,faut

qu'elle naiſſe tout à l'heure meſmes du propos qui ſe traite, & non d'ailleurs, ny d'autre choſe precedente: qu'elle ne touche point la perſonne mais la choſe ſeulement, auec quelque recommendation de la perſonne, s'il y eſchet, & qu'elle ſoit doucement raiſonnée.

SE CONDVIRE PRVDEMment aux affaires.

CHAP. X.

CECY appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle ſera traitté au commancement du liure ſuyuant, ou ſeront touchés particulierement les conſeils & aduis diuers, ſelon les diuerſes eſpeces de prudence, & occurrãces des affaires. Mais ie mettray icy les poincts & chefs principaux de prudance, qui ſeront aduis generaux & communs, pour inſtruire en gros noſtre diſciple, à ſe bien & ſagement conduire & porter au trafic & commerce du monde, & au maniement de tous affaires, & ſont huict.

I Cognoiſſance des perſonnes & des affaires.

Le premier conſiſte en intelligence, c'eſt de bien cognoiſtre les perſonnes auec qui lon à affaire, leur naturel propre & particulier, leur humeur, leur eſprit, leur inclination, leur deſſein & intẽtion, leur procedure: cognoiſtre auſſi le naturel des affaires que lon traitte, & qui ſe propoſent non ſeulemẽt en leur ſuperficie & apparẽce,

mais penetrer au dedans, non seulement voir & cognoistre les choses en soy, mais encores les accidens, les consequences, la suitte. Pour ce faire il les faut regarder à tous visages, les considerer en tout sens: il y en a qui par vn costé sont tres-specieuses & plausibles, & par vn autre sont tres-vilaines & pernicieuses. Or il est certain que selon les diuers naturels des personnes, & des affaires, il faut chãger de style & de façon de proceder, comme vn nautonier qui selon les diuers endroicts de la mer, la diuersité des vents, il cõduit diuersement les voiles & les auirons. Et qui voudroit par tout se conduire & porter de mesme façon, gasteroit tout, & feroit le sot & ridicule. Or ceste cognoissance double de personnes & d'affaires, n'est pas chose fort facile, tant l'homme est desguisé & fardé, lon y paruient en les considerant attentifuement & meurement, & les repassant souuent par la teste, & à diuerses fois sans passion.

2 Estimation des choses. Il faut puis apres apprendre à bien iustement estimer les choses, & leur donner le pris & le rang, qui leur appartient, qui est le vray faict de prudence & suffisance. C'est vn haut point de philosophie, mais pour y paruenir il se faut bien garder de passion, & de iugement populaire. Il y a fix ou sept choses, qui meuuent & menent les esprits populaires, & leur font estimer les choses à fauces enseignes, dont les sages se garderont, qui sont nouuelleté, rareté, estrangeté, difficulté,

Non selon le iugement populaire

difficulté, artifice, inuention, abſence, & priuation ou deſny, & ſur tout, le bruict, la monſtre, & la parade. Ils n'eſtiment point les choſes ſi elles ne ſont releuees par art & ſcience, ſi elles ne ſont poinctues & enflées. Les ſimples, & naifues, de quelque valeur qu'elles ſoient, on ne les apperçoit pas ſeulement; elles eſchappent & coulent inſenſiblement; ou bien lon les eſtime plattes, baſſes, & niaiſes, grand teſmoignage de la vanité & foibleſſe humaine qui ſe paye de vent, de fard, & de fauce monnoye au lieu de bonne & vraye. De la vient que lon prefere l'art à la Nature, l'aquis au naturel, le difficile & eſtudié à l'aiſé; les boutées & ſecouſſes à la complexion & habitude; l'extraordinaire à l'ordinaire, l'oſtentation & la pompe à la verité douce & ſecrette; l'autruy, l'eſtranger, l'emprunté, au ſien propre & naturel. Et qu'elle plus grande folie eſt ce que tout cela? Or la reigle des ſages eſt de ne ſe laiſſer coiffer & emporter à tout cela, mais de meſurer, iuger & eſtimer les choſes premierement par leur vraye, naturelle & eſſentielle valeur, qui eſt ſouuent interne & ſecrette, puis par l'vtilité, le reſte n'eſt que pipperie. C'eſt bien choſe difficile, eſtant ainſi toutes choſes deſguiſées & ſophiſtiquées: ſouuent les fauces & meſchantes ſe rendent plus plauſibles, que les vraies & bonnes. Et dict Ariſtote qu'il y a pluſieurs faucetés qui ſont plus probables, & ont plus d'apparence, que des verités; Maiscomme elles

Mais ſes lon les ſages.

Difficile, excellente neceſſaire.

Isas. Senec. est difficile, aussi est elle excellente & diuine : *si separaueris pretiosum à vili, quasi os meum eris:* Et necessaire auant tout œuure ; *quam necessarium pretia rebus imponere* ; car pour neant entre lon à sçauoir les preceptes & reigles de bien viure, si premierement lon ne sçait en quel rang lon doibt tenir les choses, les richesses, la santé, la beauté, la noblesse, la science, &c. & leurs contraires. C'est vne haute & belle science que de la presseance & preeminance des choses ; mais bien difficile, principalement quand plusieurs se presentent ensemble, car la pluralité empesche; & en cecy lon n'est iamais tous d'accord. Les gousts & les iugemens particuliers sont fort diuers, & tresutilement, afin que tous ne courent ensemble à mesme, & ne s'entrempeschent. Par exemple prenons ces huict principaux chefs de tous biens spirituels & corporels, quatre de chascune sorte, sçauoir preud'homie, santé, sagesse, beauté, habilité, noblesse, science, richesse. Nous prenons icy ces mots selon le sens & vsage commun, sagesse pour vne prudente & discrette maniere de viure & se comporter auec tous & enuers tous, habilité pour suffisance aux affaires, science pour cognoissance des choses aquise des liures, les autres sont assés clairs. Or sur l'arrangement de ces huict, combien d'opinions diuerses ? I'ay dict la miene, ie les ay meslés & tellement entrelassés ensemble qu'apres & au pres vn spirituel il y en à vn corporel, qui luy respõd:

D'elle vient la cedes choses.

Des huict chefs de biens.

afin d'accouppler l'esprit & le corps: la santé est au corps ce que la preud'hommie est en l'esprit: c'est la preud'homie du corps, la santé de l'ame: *mens sana in corpore sano*:. La beauté est cõme la sagesse, la mesure, proportion & bien seance du corps, & la sagesse beauté spirituelle: la noblesse est vne grande habitude & disposition à la vertu: les sciences sont les richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces pieces tout autrement, qui mettra tous les spirituels auant que venir au premier corporel, & le moindre de l'esprit au dessus du meilleur du corps: & qui à part & ensemble les arrangera autrement, chascun abonde en son sens.

3 Chois & election des choses.

Apres, & de ceste suffisance & partie de prudence, de sçauoir bien estimer les choses, vient & naist ceste autre, qui est sçauoir bien choisir: ou se monstre aussi souuent, non seulemeut la ses. conscience, mais aussi la suffisance & prudence. Il y a des choix bien aysés, comme d'une difficulté & d'vn vice, de l'honneste & de l'vtile, du debuoir & du profit: Car la preeminence de l'vn est si grande au dessus de l'autre, que quand ils viennent à se choquer, le champ doibt tousiours demourer à l'honneste, sauf, peut estre, quelque exception bien rare & auec grande circonspection, & aux affaires publiques seulement, comme sera dict apres en la vertu de prudence: mais il y a des choix quelquefois bien facheux & bien rudes, comme quand lon est

enferme entre deux vices, ainsi que fust le docteur Origene d'idolatrer, ou se laisser iouir charnellemeut à vn grand vilain Aethiopien; il subit le premier, & mal ce disent aucuns. La reigle est bien touſiours que se trouuant en incertitude & perplexité au choix des choſes non mauuaiſes, il se faut ietter au party ou y a plus d'honneſteté & de iuſtice. Car encore qu'il en meſaduiẽne, ſi donnera il touſiours vne gratification & gloire d'auoir choiſi le meilleur, outre que lon ne ſçait que quand lon euſt prins le party contraire, ce qu'il feuſt aduenu, & ſi lon euſt eſchappé ſon deſtin: quand on doubte quel eſt le meilleur & le plus court chemin, il faut tenir le plus droict. Et aux mauuaiſes (deſquelles il n'y à iamais choix) il faut eſuiter le plus vilain & iniuſte: ceſte reigle eſt de conſcience & appartient à la preud'hommie. Mais ſçauoir quel eſt le plus honneſte, iuſte, & vtile, quel plus deshonneſte, plus iniuſte & moins vtile, il eſt ſouuent treſdifficile & appartient à la prudence & ſuffiſance. Il ſemble qu'en tels deſtroicts, le plus ſeur & meilleur, eſt de ſuyure la nature, & iuger celuy la le plus iuſte & honneſte, qui approche plus de la nature, celuy plus iniuſte & deshonneſte, qui eſt le plus eſloigné de la nature. Auſſi auons nous dict que lon doibt eſtre homme de bien, par le reſſort de la nature: employés ceſte reigle au faict d'Origene & vous iugeres bien. Auant que ſortir de ce propos, du choix & election des

choſes, vuidons, en deux petits mots, ceſte queſtion. D'ou viēt en noſtre ame le choix de deux choſes indifferentes & toutes pareilles? Les Stoiciens diſent que c'eſt vn maniement de l'ame extraordinaire, deſreiglé, eſtranger, & temeraire: mais lon peut bien dire que iamais deux choſes ne ſe preſentent à nous, ou n'y aye quelque difference pour legiere qu'elle ſoit: & qu'il y a touſiours quelque choſe en l'vne, qui nous touche & pouſſe au choix, encores que ce ſoit imperceptiblement, & que ne le puiſſions exprimer. Qui ſeroit egallement ballancé entre deux enuies, iamais ne choiſiroit; car tout choix & inclination porte inegalité.

4 Conſultation.

Vn autre precepte en ceſte matiere eſt de prendre aduis & conſeil d'autruy; car ſe croire & ſe fier en ſoy ſeul eſt treſdangereux; or icy ſont requis deux aduertiſſemens de prudence, l'vn eſt au choix de ceux à qui lō ſe doibt adreſſer, pour auoir conſeil; car il y en a de qui pluſtot il ſe faut cacher & garder. Ils doiuent eſtre premierement gens de bien & fideles (c'eſt icy meſme choſe) puis bien ſenſés & aduiſés, ſages, experimentés. Ce ſont les deux qualités de bons conſeillers, preud'homie & ſuffiſance: lon peut adiouſter vn troiſieſme, qu'ils n'ayent ny leurs proches & intimes, aucun particulier intereſt en l'affaire; car encores que lon puiſſe dire, que cela ne les empeſchera de bien conſeiller, eſtans comme dict eſt preud'homes, ie pourray

repliquer qu'outre que ceſte tant grande, forte, & philoſophique preud'hommie, qui n'eſt touchée de ſon propre intereſt, eſt biẽ rare; encores eſt ce grande imprudence de les mettre en ceſte peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre aduertiſſement eſt de bien ouyr & recepuoir les conſeils, les prenant d'heure ſansattendre l'extremité, auec iugement & douceur, aimant qu'on diſe librement & franchement la verité. L'ayant ſuiui comme bonvenant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encores qu'il ne ſuccede ainſi que lon auoit eſperé. Souuent des bons conſeils en arriuent de mauuais effects; Mais le ſage ſe doibt pluſtot contenter d'auoir ſuiui vn bon conſeil, qui aura heu mauuais effect, qu'vn mauuais conſeil ſuiui d'vn bon effect, comme Marius; *ſic correcte Marii temeritas gloriã ex culpa inuenit* & ne faire comme les ſots qui apres auoir meurement deliberé & choiſi, penſent apres auoir prins le pire, parce qu'ils ne poiſent plus que les raiſons de l'opinion contraire, ſans y apporter le contrepoix de celles qui l'ont induit a cela. Ceci eſt bien dict briefuement pour ceux qui cherchent conſeil: pour ceux qui le donnent, ſera parlé en la vertu de prudence, de laquelle le conſeil eſt vne grande & ſuffiſante partie.

l. 1. c. 2. art. 17.

7 Temperament entre crainct & aſſeurance.

Le cinquieſme aduis que ie donne icy à ſe bien conduire aux affaires eſt vn temperament &

mediocrité entre vne trop grande fiance & deffiance, craincte & asseurance : Trop se fier & asseurer souuent nuist, & deffier offence: il se faut bien garder de faire demonstration aucune de deffiance, quand bien elle y seroit & iustement. Car c'est desplaire voire offenser, & donner occasion de nous estre cõtraire. Mais aussi ne faut il vser d'vne si grande lasche, & molle fiance, si ce n'est à ses bien asseurés amis ; il faut tousiours tenir la bride à la main; nõ la lascher trop, ou tenir trop roide. Il ne faut iamais dire tout, mais que ce que lõ dict soit vray: il ne faut iamais trõper ny affiner, mais bien se faut il garder de l'estre: il faut temperer & marier l'innocence & simplicité colombine, en n'offensant personne, auec la prudence & astuce serpentine, en se tenant sur ses gardes, & se preseruant des finesses, trahisons, & embusches d'autruy. La finesse à la deffensiue est autant louable, comme deshonneste à l'offensiue ; il ne faut donc iamais tant s'aduancer & s'engager, que lon n'aye moyen, quand lon voudra & faudra, se retirer & se r'auoir, sans grand dommage & regret. Il ne faut iamais abandonner le manche, ne iamais tant deseslimer autruy, & s'asseurer de soy, que lon en vienne en vne presomption & nonchalance des affaires, comme ceux qui pensent que personne ne voit si clair qu'eux, ou que tout plie sous eux, & que lon n'auseroit penser à leur

desplaire, & par la viennent à se relascher, & mespriser le soin, & en fin sont affinés, surprins, & bien moqués.

6 Prendre l'occasion & le tẽps.

Vn autre aduis & bien important, est de prendre toutes choses en leur temps & saison, & bien à propos. Et pource il faut sur tout euiter precipitation ennemye de sagesse, marastre de toute bonne action, vice fort à craindre aux gens ieunes & bouillants. C'est à la verité vn tour de maistre & bien habile homme, de sçauoir bien prendre les choses à leur poinct, bien mesnager les occasions & commodités, se preualoir du temps & des moyens. Toutes choses ont leur saison & mesmes les bonnes, que lon peut faire hors de propos; Or la hastiuité & precipitation est bien contraire à cecy, laquelle trouble, confond, &: gaste tout *canis festinans cæcos facit catulos.* Elle vient ordinairement de passiõ qui nous emporte, *Nam qui cupit festinat: qui festinat euertit: vnde festinatio improuida & caca: duo aduersissima rectæ menti celeritas & ira:* & assés souuent aussi d'insuffisance. Le vice cõtraire, lascheté, paresse, nonchalence qui semble aucunefois auoir quelque air de maturité, & de sageſſe, est aussi pernicieux & dãgereux, principalement en l'execution. Car lon dit qu'il est permis d'estre en la deliberation & consultation poisant & long, mais non en l'execution, dõt les sages disent qu'il faut cõsulter lentemẽt,

Contre la precipitation.

La lascheté.

executer promptement ; deliberer à loisir & vistement accomplir. Il s'est bien veu quelques fois le contraire, que lon a esté heureux à l'euenement, encores que lon aye esté soudain & temeraire en la deliberation; *subiti consilijs euentu fœlices* ; mais c'est rarement & par coup d'auanture, à quoy ne se faut pas regler, & se bien garder que l'enuie ne nous en prenne : car le plus souuent vne longue & inuitile repentance est le salaire de leur course & hastiueté. Voyci donc deux escueils & extremitez qu'il faut pareillement esuiter ; car c'est aussi grande faute de prendre l'occasion trop verte, & trop crue, que la laisser trop meurir & passer : le premier se faict volontiers par les jeunes, prompts, & bouïllans, qui à faute de patience, ne donnent pas loisir au temps & au ciel, de faire rien pour eux; ils courent & ne prennent rien : le second par les stupides, lasches, & trop lourds. Pour cognoistre l'occasion & l'empoigner, il faut auoir l'esprit fort & esueillé, & aussi patient: il faut preuoir l'occasion, la guetter, l'attendre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au poinct qu'il faut. De ces deux vices.

Le septiesme aduis sera de se bien porter & conduire auec les deux maistres & surintendans des affaires du monde, qui sont l'industrie ou vertu, & la fortune. C'est vne vieille question, laquelle des deux à plus de credit, de force, & d'authorité: car certes toutes deux en ont; & est 7 Industrie & fortune

trop clairement faux, que l'vne seule face tout & l'autre rien. Il seroit peut-estre bien à desirer qu'il fust vray, & qu'vne seule eust tout l'empire; les affaires en iroyent mieux; lon seroit du tout regardant & attentif à celle là, & seroit facile; la difficulté est à les joindre, & entendre à toutes deux. Ordinairemẽt ceux qui s'arrestẽt à l'vne, mespriſent l'autre, les jeunes & hardis regardẽt & se fient à la fortune, en esperãt bien: & souuent par eux elle opere de grandes choses & semble qu'elle leur porte faueur: les vieils & tardifs sont à l'industrie; ceux cy ont plus de raison. S'il les faut cõparer & choisir l'vn des deux, celuy de l'industrie est plus honneste, plus seur plus glorieux; car quand bien la fortune lui sera contraire & rendra toute l'industrie & diligẽce vaine, si est-ce qu'il demeure ce contentement, que lon n'à poinct chaumé, lon s'est trouué *in officio*, lon s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suyuent l'autre parti sont en danger d'attendre en vain, & quand bien il succederoit à souhait, si n'y a il pas tant d'hõneur & de gloire. Or l'aduis de sageſſe porte de ne s'arrester pas du tout, & tant à l'vne, que lon mespriſe & lon exclue l'autre; car toutes deux y ont bonne part, voire souuent se prestent la main, & s'entendent mutuellement. Il faut donc se comporter auec toutes deux, mais inegalement; car l'aduantage & preeminence doit estre donné, comme dit est, à la vertu, industrie, *virtute duce, comite fortuna.*

Encores eſt requis c'eſt aduis de garder diſcretion, qui aſſaiſonne & donne bon gouſt a toutes choſes, ce n'eſt pas vne qualité particuliere, mais cõmune, qui ſe meſle par tout:. L'indiſcretion gaſte tout, & oſte la grace aux meilleures, ſoit il à bien faire a autruy; car toutes gratificatiõs ne ſont pas bien faictes à toutes gens; à s'excuſer, car excuſes inconſiderées ſeruẽt d'accuſation: à faire l'hõneſte & le courtois, car lon peut exceder & degenerer, ou ruſticité, ſoit à n'offrir ou à n'accepter.

SE TENIR TOVSIOVRS preſt à la mort, fruict de ſageſſe.

CHAP. XI.

LE jour de la mort eſt le maiſtre jour, & juge de tous les autres jours, auquel ſe doiuent toucher & eſprouuer toutes les actions de noſtre vie. Lors ſe faict le grand eſſay, & ſe recueille le grand fruict de tous nos eſtudes. Pour juger de la vie, il faut regarder commẽt s'en eſt porté le bout, car la fin couronne l'œuure, & la bonne mort honnore toute la vie, la mauuaiſe diffame: lon ne peut bien juger de quelqu'vn, ſans luy faire tort, que lon ne luy aye veu jouër le dernier acte de ſa comedie, qui eſt ſans doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece, enquis lequel il eſtimoit plus

I
Iour de la mort.

de trois hommes, de luy, Chabrias, & Iphicrates, respondit, il nous faut voir premierement mourir tous trois, auant en resoudre: la raison est qu'en tout le reste il y peut auoir du masque, mais à ce dernier roollet, il n'y à que feindre. *Nam vera voces tum demum pectore ab imo, Ejiciuntur: & eripitur persona, manet res*: d'ailleurs la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à poinct nommé, pour mõstrer sa puissance, & renuerser en vn moment ce que nous auons basti & amassé en plusieurs années, & nous faire crier auec Laberius, *nimirum hac die vna plus vixi mihi, quam viuendum fuit*: & ainsi à esté bien & sagement dict par Solon à Crœsus, *ante obitum nemo beatus.*

2 Science de mourir

C'est chose excellente que d'apprendre à mourir, c'est l'estude de sageſſe, qui se resout toute à ce but: il n'a pas mal employé sa vie, qui à apprins à bien mourir, il l'a perdue qui ne l'a sçait bien acheuer, *malè viuet, quisquis nesciet benè mori: non frustra nascitur qui benè moritur: nec inutiliter vixit, qui fœliciter desiit.* Il ne peut bien agir qui ne vise au but & au blanc: il ne peut bien viure qui ne regarde à la mort; bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne craindre rien, de bien, doucement, & paisiblement viure: sans elle n'y à aucun plaisir à viure, non plus qu'a jouyr d'vne chose, que lon crainct touſiours de perdre.

Senec.

3 Premierement & sur tout il faut s'efforcer

que nos vices meurent deuant nous : secondement se tenir tout prest. O la belle, chose pouuoir acheuer sa vie auant sa mort, tellement qu'il n'y aye plus rien à faire qu'a mourir ; que lon n'aye plus besoin de rien, ny du temps, ny de soy mesme, mais tout saoul & contẽt que lon s'en aille : tiercement que ce soit volontairement, car bien mourir c'est volontiers mourir.

4 Cinq manieres de se porter en la mort.

Il semble que lon se peut porter à l'endroit de la mort en cinq manieres : la craindre & fuir comm'vn tres-grand mal : l'attendre doucement & patiemment comme chose naturelle, ineuitable, raisonnable ; la mespriser comme chose indiferẽte & qui n'importe de beaucoup ; la desirer, demander, chercher comme le port vnique des tourments de ceste vie, voire vn tres-grand gain ; se la donner soi-mesme. De ces cinq les trois du milieu sont bons, d'ame bonbonne & rassise, bien que diuersement & en differente condition de vie ; les deux extremes vitieux & de foiblesse, bien que soit à diuers visages : de chascune nous parlerons.

5 Craindre la mort.

La premiere n'est approuuée de personne d'entendement, bien qu'elle soit practiquée par la plus part, tesmoignage de grande foiblesse. Contre ceux la & pour consolation contre la mort sienne aduenir, ou celle d'autruy, voyci de quoy. Il n'y a chose que les humains tant craignent & ayent en horreur que la mort : toutes fois il n'y à chose, ou y aye moins d'occasion &

de subject de craindre, & au contraire il y aye tant de raisons pour l'accepter & se resoudre: dont il faut dire, que c'est vne pure opinion & erreur populaire, qui à ainsi gaigné tout le mõde. Nous nous en fions au vulgaire incõsideré, qui nous dict que c'est vn tresgrand mal; & en mescroyons la sagesse, qui nous enseigne que c'est l'affranchissement de tous maux, & le port de la vie. Iamais la mort presente ne fist mal à personne, & aucun de ceux qui lont essayé & sçauent que c'est, ne s'en est plainct: & si la mort est dicte estre mal, c'est donc de tous les maux le seul qui ne faict point de mal; c'est limagination seule d'elle absente, qui faict ceste peur. Ce n'est donc qu'opinió, non verité; & c'est vrayement ou l'opinion se bande plus contre la raison, & nous la veut effacer auec le masque de la mort: il n'y peut auoir raison aucune de la craindre, car lon ne sçait que c'est. Pourquoy ny comment craindra lon ce que lon ne sçait que c'est? Dont disoit bien le plus sage de tous, que craindre la mort, c'estoit faire l'entẽdu & le suffisant; c'estoit feindre sçauoir ce que persone ne sçait: & practiqua ce sien dire en soy mesme; car sollicité par ses amis de plaider deuant ses Iuges pour sa justification, & pour sauuer sa vie, voyci l'harãgue qu'il leur fit. Messieurs, si je vous prie de ne me faire poinct mourir, j'ay peur de m'enferrer & parler à mon dommage, car je ne sçay que c'est de mourir, ny quel il y faict: ceux

C'est d'opinion.

Et non de raison.

qui craignent la mort, presuppoſent la cognoiſtre: quant à moy je ne ſçay quelle elle eſt, ny ce qu'on faict en l'autre monde ; à l'aduanture la mort eſt choſe indifferente, à l'aduanture choſe bonne & deſirable. Les choſes que je ſçay eſtre mauuaiſes, comme offenſer ſon prochain, je les fuis; celles que je ne cognois point du tout, comme la mort, je ne les puis craindre. Parquoy je m'en remets à vous. Car je ne puis ſçauoir quel eſt plus expedient pour moy, mourir, ou ne mourir pas, par ainſi vous en ordonnerez, comm'il vous plaira.

Tant ſe tourmenter de la mort, c'eſt premierement grande foibleſſe & coüardiſe: il n'y à femmelette qui ne s'appaiſe dedãs peu de jours de la mort la plus douloureuſe qui ſoit, de mary, d'enfant; pourquoi la raiſon, la ſageſſe ne fera elle en vne heure, voire tant promptement (comme nous en auons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'vn ſot & d'vn foible? Que ſert à l'homme la ſageſſe, la fermeté, ſi elle ne haſte le pas & ne fait plus & pluſtoſt que le ſot & le foible? C'eſt de ceſte foibleſſe que la pluſpart des hommes mourans ne peuuent du tout ſe reſoudre, que ce ſoit leur derniere heure, & n'eſt endroit, ou la piperie de l'eſperance amuſe plus, cela aduient auſſi peut eſtre de ce que nous eſtimons grande choſe noſtre mort, & nous ſemble que l'vniuerſité des choſes à intereſt de compatir à noſtre fin, tant fort nous nous eſtimons. 6 C'eſt foibleſſe.

7 Iuſtice. Et puis tu te monſtres injuſte, car ſi la mort eſt bonne choſe, comme elle eſt, pourquoy la crains tu? ſi c'eſt vne mauuaiſe choſe, pourquoy l'empires tu? & adjouſtes mal ſur mal, à la mort encores de la douleur? comme celuy qui ſpolié d'vne partie de ſes biens par l'ennemy jette le reſte en la mer, pour dire qu'en ceſte façon il regrette qu'il a eſté deualizé.

8 Eſtre ennemy de ſa vie. Finalement craindre la mort c'eſt eſtre ennemy de ſoy & de ſa vie: car celuy ne peut viure à ſon ayſe & content, qui craint de mourir. Celuy-là vit vrayement libre, qui ne craint poinct la mort: au contraire le viure eſt ſeruir, ſi la liberté de mourir en eſt à dire. La mort eſt le ſeul appuy de noſtre liberté, commune & prompte recepte à tous maux: c'eſt donc eſtre bien miſerable (& ainſi le ſont preſque tous) qui troublent la vie par le ſoin & craincte de la morr, & la mort par le ſoin de la vie.

9 Mais je vous prie quelles plainctes & murmures y auroit il contre nature, s'il n'y auoit poinct de mort, & qu'il falluſt demeurer icy bon gré mal-gré? certes lon la maudiroit. Imaginez combien ſeroit moins ſupportable, & plus penible vne vie perdurable, que la vie auec la condition de la laiſſer. Chiron refuſa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu du temps, Saturne ſon pere. Que ſeroit ce d'autre part s'il n'y auoit quelque peu d'amertume meſlé en la mort? certes lon y courroit trop auidement

dement & indiscrettement : pour garder moderation qui est à ne trop aymer ny fuir la vie, à ne craindre ny courir à la mort, tous les deux sont temperez & destrempez de la douceur & de l'aigreur.

10 Remedes pour ne craindre la mort.

Le remede que baille en cecy le vulgaire, est trop sot, qui est de n'y penser poinct, n'en parler jamais: outre que telle nonchalance ne peut loger en la teste d'homme d'entendement; encores en fin cousteroit elle trop cher : car aduenant la mort au despourueu, quels tourmens, cris, rage, desespoir ? La sagesse conseille bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre: & pour ce faire nous dõne vn aduis tout contraire au vulgaire, c'est de l'auoir tousiours en la pẽsée, la practiquer, l'accoustumer, l'apriuoiser, se la representer à toutes heures & s'y roidir non seulement aux pas suspects & dangereux, mais au milieu des festes & joyes: Que le refrein soit que nous sommes tousiours en butte à la mort; que d'autres sont morts qui pensoyent en estre autant loing que nous maintenant; que ce qui peut aduenir vn'autre fois peut aussi aduenir maintenant: & ce suyuant la coustume des AEgyptiens, qui en leurs banquets tenoyent l'image de la mort; & des Chrestiens & tous autres; qui ont leurs cemetieres pres des temples, & lieux publics & frequentez, pour tousiours (disoit Licurgue) faire penser à la mort. Il est certain, ou la mort nous attẽd, atten-

dons la par tout, & que touſiours elle nous trouue preſts.

Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum.
Grata ſuperueniet quæ non ſperabitur hora.

11 Regrets &excuſes des craintifs reſpódus.

Mais entendons les regrets &excuſes, que les paoureux alleguent, pour pallier leurs plaintes, qui ſont toutes niaiſes & friuoles: ils ſe faſchent de mourir jeunes, & ſe plaignent tant pour eux que pour autruy; que la mort les anticipe & les moiſſonne encores au verd & au fort de leur aage. Plainte du vulgaire qui meſure tout à l'aune, & n'eſtime rien de precieux, que ce qui eſt long & dure: ou au contraire les choſes exquiſes & excellentes ſont ordinairemẽt ſubtiles & deſliées. C'eſt vn traict de grand maiſtre d'enclorre beaucoup en peu d'eſpace: & peut on dire qu'il eſt quaſi fatal aux hommes illuſtres, de ne pas viure long temps. La grande vertu & la grãde ou longue vie ne ſe rencontrent gueres enſemble: la vie ſe meſure par la fin, pourueu qu'elle en ſoit belle, tout le reſte à ſa proportion: la quãtité ne ſert de riẽ pour la rendre plus ou moins heureuſe, nõ plus que la grãdeur ne rend pas le cercle plus rõd que le petit; la figure y fait tout. Vn petit homme eſt homme entier cõm'vn grand: ni les hõmes ni leurs vies ne ſe meſurẽt à l'aune.

2 Ils ont regret de mourir loin des leurs, ou d'eſtre tuez, ou demeurer ſans ſepulture: ils ſouhaitteront de mourir en paix, dedans le lict entre les leurs, conſolez d'eux, & en les conſolant.

Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poſte pour ſe trouuer en vne bataille, ne ſont pas de ceſt aduis: ils vont mourir tout en vie & chercher vn tombeau entre les morts de leurs ennemis: les petis enfans craignent les hommes maſquez; deſcouurez leur le viſage, ils n'en ont plus de paour. Auſſi, croyez, le feu, le fer, la flãme nous eſtonnẽt, comme nous les imaginons: leuons leur le maſque, la mort dont ils nous menacent, n'eſt que la meſme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

Ils ont regret de laiſſer tout le monde, & pourquoy? Tu y as tout veu, vn jour eſt egal à tous, il n'y à poinct d'autre lumiere, ny d'autre nuict, d'autre ſoleil, ny d'autre train au monde; au pis aller tout ſe void en vn an: lon y void la jeuneſſe, l'adoleſcence, la virilité, la vieilleſſe du monde: il n'y à autre fineſſe que de recommencer. 3

Les parens & amis: vous en trouuerez encor plus ou vous alles, & tels que n'auez encores jamais veu; & puis ceux d'icy que vous regrettez vous ſuyuront bien toſt. 4

De petits enfans orphelins, ſans conduicte & ſans ſupport, comme ſi ces enfans là eſtoyent plus à vous qu'à Dieu, cõme ſi vous les aymies d'auantage que luy, qui en eſt le premier & plus vray pere; & combien de tels ſont paruenus grands, plus que d'autres? 5

Peut eſtre que vous craignez de vous en al- 6

ler seul, c'est grande simplesse ; tant de gens meurent auec vous, & à mesme heure que vous.

7 Au reste vous allez en lieu, ou vous ne regretterez poinct ceste vie. comment regretter? s'il estoit loisible de la reprendre, lon la refuseroit: & si lon eust sceu que c'estoit auant que de la receuoir, lon n'en eust poinct voulu, *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus.* Pourquoy regretter puis que tu seras ou du tout rien, ou beaucoup mieux, ce disent tous les sages du monde? Pourquoy donc t'esfarouches tu de la mort, puis que tu es sans grief? Le mesme passage que tu as faict de la mort, c'est à dire du rien à la vie, sans passion, sans frayeur, refais le de la vie à la mort, *reuerti vnde veneris, quid graue est?*

8 Peut estre que le spectacle de la mort te desplaist, a cause que ceux qui meurent font laide mine: ouy, mais ce n'est pas la mort, ce n'est que son masque. Ce qui est dessoubs caché, est tres-beau, la mort n'a rien d'espouuantable: nous auons enuoyé de lasches & paoureux espions pour la recognoistre, ils ne nous en rapportent pas ce qu'ils en ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignent.

12 La seconde est d'ame bonne, douce, & reglée,
2 & se practique justement en vne vie commune,
Attendre la mort est bon. æquable, & paisible, par ceux qui auec raison estiment beaucoup ceste condition de vie, & se contentent d'y durer: mais se rangeans à la rai-

son, l'acceptent quand elle vient. C'est vne attrempée mediocrité, sortable à telle condition de vie, entre les extremitez (qui sont desirer & craindre, chercher & fuyr, vitieuses & blasmables, *summum ne metuas diem, nec optes*) si elles ne sont couuertes & excusées par quelque raison, non commune & ordinaire, comme sera dict puis en son lieu. Desirer & chercher est mal; c'est injustice de vouloir mourir sans cause, c'est porter enuie au monde, à qui nostre vie peut estre vtile; c'est estre ingrat à nature, que de mespriser & ne vouloir vser du meilleur present qu'elle nous puisse faire; & estre par trop chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouuoir durer en vn estat qui ne nous est point onereux, & par trop en charge; la fuyr & craindre c'est aller contre nature, raison, justice, & tout deuoir.

Dautant que mourir est chose naturelle, necessaire & ineuitable, juste & raisonnable, naturelle, car c'est vne piece de l'ordre de l'vniuers, & de la vie du monde, voulez vous qu'on ruine ce monde, & qu'on en face vn tout nouueau pour vous? La mort tient vn tresgrand rang en la police, & grande republique de ce monde: & est de tresgrãde vtilité, pour la succession & durée des œuures de nature: la deffaillãce d'vne vie est passage à mille autres: *sic rerum summa nouatur*. Et non seulement c'est vne piece de ce grãd tout, mais de ton estre particulier, non moins

13 Le mourir est naturel.

essentielle, que le viure, que le naistre: en fuyãt de mourir tu te fuis toy mesmes: ton estre est esgalemẽt parti en ces deux, à la vie & à la mort; c'est la condition de ta creation. Si tu te fasches de mourir, il ne falloit pas naistre, lon ne vient point en ce monde à autre marché que pour en sortir, qui se fasche d'en sortir, n'y deuoit pas entrer. Le premier jour de ta naissance t'oblige & t'achemine à mourir comm'à viure.

Nascentes morimur finisque ab origine pendet. Se fascher de mourir c'est se fascher d'estre homme, car tout homme est mortel: dont disoit tout froidement vn sage ayant receu nouuelles de la mort de son fils, je sçauois bien que je l'auois engendré mortel. Estant donc la mort chose si naturelle & essentielle, & pour le mõde en gros, & pour toi en particulier, pourquoy l'as-tu en si grand horreur? Tu vas contre nature: la crainte de douleur est bien naturelle, mais de la mort non: car estant de si grand seruice à nature, & l'ayant elle instituée, à quoy faire nous en auroit elle imprimé la haine & l'horreur? Les enfans, les bestes ne craignent pas la mort, voire la souffrent gayement: ce n'est donc pas nature qui nous apprend à la craindre, plustost nous apprend elle à l'attendre & receuoir comme enuoyée par elle.

14 Necessaire. Secondement est necessaire, fatale, ineuitable, & tu le sçais toy qui crains & pleure: quelle plus grande folie que se tourmenter pour neant

& à ſon eſcient? Qui eſt le ſot qui va prier & importuner celuy qu'il ſçait eſtre inexorable, & frapper à vne porte qui ne s'ouure point? Qui y à il plus inexorable & ſourd que la mort? Il faut craindre les choſes incertaines, ſe remuer pour les remediables, mais les certaines comme la mort, il les faut attendre; & ſe reſoudre aux irremediables. Le ſot craincт & fuit la mort: le fol la cherche & la court, le ſage l'attend: c'eſt ſottiſe de regretter ce qu'on ne peut recouurer, craindre ce que lon ne peut fuyr, *feras, nõ culpes, quod vitari non poteſt*. L'exemple de Dauid eſt beau; lequel ayant entendu la mort de ſon petit tant cher, prend ſes habillemens de feſte & veut banquetter, diſant à ceux qui s'esbaiſſoyent de ceſte façon de faire, qu'il auoit voulu eſſayer à gaigner Dieu pour luy ſauuer ſon fils, mais qu'eſtant mort cela eſtoit faict, & n'y auoit point de remede. Le ſot penſe bien repliquer, diſant que c'eſt proprement pourquoy il ſe dueil & ſe tourmente, à cauſe qu'il n'y à poinct de remede: mais il redouble & acheue ſa ſottiſe, *ſcienter fruſtra niti extremæ dementiæ eſt*. Or eſtant ainſi neceſſaire & ineuitable, non ſeulement ne ſert de rien de la craindre; mais faiſant de neceſſité vertu, il la faut accueillir & receuoir doucement; car il eſt plus commode d'aller à la mort, que ſi elle venoit à nous, & la prendre que ſi elle nous prenoit. 15

Tiercemẽt c'eſt vne choſe raiſonnable & juſte, Iuſte & raiſonna-

que de mourir ; c'eſt raiſon d'arriuer au lieu, ou lon ne ceſſe d'aller ſi lon y crainct darriuer, il ne faut pas cheminer, mais s'arreſter ou rebrouſſer chemin, ce que lon ne peut. C'eſt raiſon que tu faces place aux autres, puis que les autres te l'ôt faict : ſi vous auez faict voſtre profit de la vie, vous eſtes repeu & ſatisfaict, allez vous en, comme celuy qui appellé en vn banquet à prins ſa refection. Si vous n'en auez ſceu vſer & qu'elle vous ſoit inutile, que vo⁹ chaut il de la perdre? à quoy faire la voulez vo⁹ encores? C'eſt vn debte qu'il faut payer, c'eſt vn depoſt qu'il faut rendre à toute heure, qu'il eſt redemãdé. Pourquoy plaidez vous contre voſtre cedule, voſtre foy, voſtre deuoir ? C'eſt contre raiſon donc de regimber cõtre la mort, puis que par là vous vous acquitez de tant, & vous vous deſchargez d'vn grand conte. C'eſt choſe generalle & commune à tous de mourir, pourquoy t'en faches tu? veux tu auoir vn priuilege nouueau & non encores veu, & eſtre ſeul hors du ſort commun de tous? Pourquoi crains tu d'aller ou tout le monde va, ou tant de millions ſont deſia, & ou tant de millions te ſuyuront : la mort eſt egalemẽt certaine à tous, & l'æqualité eſt premiere partie de l'equité, *omnes eodem cogimur: omnium verſatur vrna:* 16

ſerius ocyus ſors exitura, &c.

3 Meſpriſer la mort eſt bon ſi c'eſt pour choſe qui merite.

La troiſieſme eſt d'ame forte & genereuſe, qui ſe practique auec raiſon, en vne condition

de vie publique, esleuée, difficile, & affaireuse, ou y peut auoir plusieurs choses preferables a la vie, pour lesquelles il ne faut doubter de mourir. Au pis aller il se faut tousiours pl° aimer, estimer, que sa vie qui se met sur le trottoer & l'eschaffaut de ce monde: faut qu'il se resolue à ce marché, pour esclairer aux autres, & faire plusieurs belles choses vtiles & exemplaires. Il faut qu'il couche de sa vie & la fasse courir fortune. Qui ne scait mespriser la mort, non seulement il ne fera iamais rien qui vaille, mais il s'expose a diuers dangers: car en voulant tenir couuerte, asseurée sa vie, il met à descouuert & à l'hasard son debuoir, son honneur, sa vertu & preud'hommie. Le mespris de la mort est celuy qui produict les plus beaux, braues, & hardis exploicts, soit en bié ou en mal. Qui ne craint de mourir ne craint plus rien: faict tout ce qu'il veut, se rend maistre de la vie & sienne & d'autruy: le mespris de la mort est la vraye & viue source de toutes les belles & genereuses actions des hommes. De la sont deriuées les braues resolutions, & libres parolles de la vertu, prononceant ses sentances par la voix de tant de grands personnages. Eluidius Priscus à qui l'Empereur Vespasian auoit mandé de ne venir au senat, ou y venant ne dire son aduis, respondit qu'estant senateur il ne faudroit de se trouuer au senat, & s'il estoit requis de dire son aduis, il diroit librement ce que sa conscience luy commanderoit; estant menacé par le mesme

que s'il parloit il en mourroit; vous ay-je jamais dict (respondit il) que ie feusse immortel : vous ferés ce que voudres, & moy ce que ie deburay: il est en vous de me faire mourir iniustement, & en moy de mourir constamment. Les Lacedemoniens menacés de beaucoup souffrir, s'ils ne s'accommodoient bien tost auec Philippe pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pays auec main armée, vn pour tous respondit, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent de mourir? & leur ayant esté mandé par le mesme Philippe, qu'il romproit & empescheroit tous leurs desseins, dirent, Quoy? nous empescheras tu aussi de mourir? Vn autre interrogé du moyen de viure libre, respondit, mesprisant la mort : & vn autre enfant prins & vendu pour serf, dict à son achapteur ; tu verras ce que tu as achapté; ie serois bien sot de viure serf, puis que ie puis estre libre; & ce disant se ietta de la maison en bas. Et disoit vn sage a vn autre, deliberant de quitter ceste vie, pour se deliurer d'vn mal, qui le pressoit, tu ne deliberes pas de grande chose: ce n'est pas grande chose de viure, & tes valets & tes bestes viuent, mais c'est grande chose de mourir honestement, sagement, constamment. Pour clorre & couronner cest article, nostre religion n'a point heu de plus ferme & asseuré fondement humain, & auquel son autheur aye plus insisté, que le mespris de la vie. Mais il y a icy des feinctes & des mescontes ; plusieurs font mine

de la mesprisser, qui la craignent : plusieurs ne se soucient d'estre morts, voire le voudroient estre mais le mourir les fache. *Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo* : plusieurs deliberent tous sains & rassis, de souffrir fermes la mort, voire se la donner ; c'est vn roolle assés commun, auquel Heliogabale mesmes à trouué place, faisant tant d'apprests somptueux à ces fins : mais estans venus aux prinses, aux vns le nés à saigné, comme a Lucius Domitius qui se repentit de s'estre empoisonné. Les autres en ont destourné les yeux & la pensée, & se sont comme desrobez à elle, l'auallans & engloutissans insensiblement comme pillules, selon le dire de Cesar, que la meilleure estoit la plus courte, & de Pline, que la courte est le souuerain heur de la vie humaine. Or nul ne se peut dire resolu à la mort, qui craint de l'affronter & la soustenir, les yeux ouuerts, comm' ont faict excellemment Socrates; qui eust trente iours entiers à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esmoy, alteration, voyre sans aucun effort : mais tout mollement & gayement. Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon : car ayãts essayé de mourir par abstinẽce, pour sortir des maladies qui les tourmẽtoient, se trouuants guaris par elle, ne voulurẽt s'en desister, mais acheuarent, prenãt plaisir a deffaillir peu a peu & considerer le train & progrés de la mort; Othon & Caton : car ayants fait les apprets pour se tuer,

sur le point de l'execution se mirent à dormir profondement, ne s'estonants non plus de la mort, que d'vn autre accident ordinaire & bien leger.

17 Desirer la mort.

La quatriesme est d'ame forte & resolue, pratiquée authentiquemẽt par de grãds & saincts personnages, en deux cas; l'vn le plus naturel & legitime, est vne vie fort penible & douloureuse ou apprehension d'vne beaucoup pire mort, bref vn estat miserable, auquel lon ne peut remedier, c'est lors desirer la mort comme vne retraitte & le port vnique des tourmens de ceste vie, le souuerain bien de nature, seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir: il est bien temps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien a viure: car de conseruer nostre vie à nostre tourmẽt & incommodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assés congé, quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuir les voluptés qui sont selon nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui sont contre nature? Il y a plusieurs choses en la vie pires beaucoup que la mort, pour lesquelles il vaut mieux mourir, & ne viure point que de viure: dont les Lacedemoniens asprement menacés par Antipater, s'ils ne s'accordoient à sa demande, luy respondirent si tu nous menaces de pis que la mort, nous aymons mieux mourir: & les sages disent que le sage vit tant qu'il doit,

& non pas tant qu'il peut: & puis la mort nous eſt bien plus en main & a commandement, que la vie. La vie n'a qu'vne entrée, & encores depend elle de la volonté d'autruy. La mort depend de la noſtre: & plus elle eſt volontaire, plus eſt elle belle: & a elle y a cent mille iſſues: nous pouuõs auoir faute de terre pour y viure, mais non pour mourir. la vie peut eſtre oſtée a tout homme par tout homme, la mort non, *vbique mors eſt, optime hoc cauit deus, eripere vitam nemo nõ homini poteſt: at nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le preſant plus fauorable que nature nous aye faict, & qui nous oſte tout moyen de nous plaindre de noſtre condition, c'eſt de nous auoir laiſſé la clef des champs. Pourquoy te plains tu en ce monde, il ne te tient pas: ſi tu vis en peine, ta laſcheté en eſt cauſe: a mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas eſt vne viue apprehenſion & deſir de la vie aduenir, qui leur faict ſouhaitter la mort, comme vn grand gain, ſemence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye a tous biens, vne reſerue a la reſurrectiõ. La ferme creance & eſperance de ces choſes eſt incompatible auec la craincte & l'ennuy de la mort: elle induit pluſtoſt a s'ennuyer icy, & deſirer la mort, *vitam habere in patientia & mortem in deſiderio*, d'auoir la vie en affliction, & la mort en affection: le viure leur eſt couruée & le mou-

rir soulas;dont leurs vœux & leurs voix sont *cupio dissolui: mihi mori lucrum: quis me liberabit de corpore mortis huius?* Dont bien iustement a esté reproché aux philosophes & Chrestiens, qu'ils sont des affronteurs & moqueurs publics, & ne croient pas en verité ce qu'ils disent tant haut louans, & preschans de l'immortalité bien-heureuse, & tant de delices en la vie seconde, puis qu'ils pallissent & redoutent si fort la mort, passage & traject necessaire pour y aller.

18 Sedonner la mort.

La cinquiesme & extreme, c'est l'execution de la precedente, qui est se dõner la mort. Ceste cy semble bien venir de vertu & grandeur de courage, ayant esté ancienement pratiquée par les plus grands, & plus excellents hommes & femmes de toute nation & religion, Grecs, Romains, Aegiptiens, Perses, Medois, Gaulois, Indois, Philosophes de toutes sectes; Iuifs, tesmoin ce bon vieillard Razias nommé le pere des Iuifs pour sa vertu, & ces femmes lesquelles sous Antiochus, apres auoir circõcis leurs enfans s'alloiẽt precipiter quant & eux: Chrestiens; tesmoin ces deux Sainctes canonisées Pelagie & Sophronia, dont la premiere auec sa mere & ses sœurs, se precipita dedãs la riuiere, & ceste cy se tua d'vn cousteau pour euiter la force de Maxẽtius Empereur: voire par des peuples & communes toutes entieres comme de Capona en Italie, Astupa, Numance en Espagne assiegées par les Romains; des Abidéens pressés par Philippe; vne

I'ẽ par-mis.

a Mach. 14 s.

ville aux Indes assiegée par Alexandre: mais encores approuuée & authorisée en plusieurs Republiques par loix & reglemens sur ce faicts, comme a Marseille, en l'isle de Cea de Negrepont, & autres nations, comme en Hyperborée; & iustifiée par plusieurs grandes raisons desduictes au precedent article, qui est du iuste desir & volonté de mourir. Car s'il est permis de desirer, demander, chercher la mort, pourquoy sera il mal faict se la donner? Si la propre mort est permise & iuste en la volonté, pourquoy ne le sera elle en la main & en l'execution? Pourquoy attandray-ie d'autruy, ce que ie puis de moy mesmes? & ne vaut il pas mieux encores se la donner que la souffrir; courir a son iour que l'attandse? Car la plus volontaire mort est la plus belle. Au reste ie n'offense pas les loix faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, & ie couppe ma bourse: aussi ne suis-je tenu aux loix faictes contre les meurtriers pour m'auoir osté la vie. D'ailleurs elle est reprouuée par plusieurs non seulement Chrestiens, mais Iuifs cõme dispute Iosephe contre ses capitaines en la fosse du Puis; & philosophes, comme Platon, Scipion, lesquels tiennent ceste procedure, non seulement pour vice de lascheté, couardise, & tour d'impatience: car c'est s'aller cacher & tappir pour ne sentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doibt jamais ceder: les maux & les douleurs sont ses alimens: il y a bien

Non permis.

plus de conſtance a vſer la chaine qui nous tiēt, qu'à la rompre; & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton;

Rebus in aduerſis facile eſt contemnere vitam.
Fortius ille facit qui miſer eſſe poteſt.

Si fractus illabitur orbis
Impauidum ferient ruynæ.

mais encores pour crime de deſertion ; car lon ne doibt abandonner ſa garniſon, ſans l'expres commandement de celui qui nous y à mis. nous ne ſommes icy pour nous ſeuls, ny maiſtres de nous meſmes. Cecy donc n'eſt pas ſans diſpute & ſans doubte: bien peut-on, peut eſtre, dire, qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploict, ſans treſgrande & tresjuſte raiſon : afin que ce ſoit comm'ils diſent εὔλογος ἐξαγωγή, vne honneſte & raiſonnable iſſue & deſpartie. Ce ne doibt donc pas eſtre pour vne legere occaſion, quoy que diſent aucuns, que lon peut mourir, pour cauſes legeres, puis que celles qui nous tiennent en vie, ne ſont gueres fortes : c'eſt ingratitude à nature ne vouloir vſer de ſon preſent, c'eſt ſigne de legereté & d'eſtre trop chagrin & difficile, de s'en aller & rompre compagnée pour peu de choſe ; mais pour vne grande & puiſſante, & icelle iuſte & legitime, comme par exemple, ainſi qu'a eſté dict, vn treſdoulou-reux & inſupportable viure, ou vne mort tres-cruelle & honteuſe. Parquoy ne ſemblent auoir

heu

heu suffisante excuse, ny cause assés iuste en leur mort, tous ceux cy: Pomponius Atticus, Marcellinus & Cleantes, dont a esté parlé, qui n'ont voulu arrester le cours de leur mort, pour ceste seule consideration, qu'ils s'y trouuoient desia presque a mesmes: Ces femmes de Pætus, de Scaurus, de Labeo, de Fului° familier d'Auguste, 2
de Seneque & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort, ou les y inuiter: Cató & 3
autres despités contre le succés des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir es mains de leurs ennemis, desquels toutesfois ils ne craignoient aucun mauuais traitement: Ceux qui se sont tués pour 4
ne viure a la mercy & de la grace de tel qu'ils abominoient, comme Grauius Siluanius & Statius Proximusia pardonnés par Neron: Ceux 5
qui pour couurir vne honte & reproche pour le passé cõme Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la royne Tomiris, Boges lieutenant du Roy Xerxes: Ceux qui sãs aucun mal particulier mais pour voir le public en mauuais estat, cõme Nerua grand iurisconsulte, Vibius Virius, Iubellius en la prinse de Capona: Ceux qui pour satieté 6
ou ennuy de viure: & ne suffit qu'elle soit grãde & iuste, mais qu'elle soie necessaire & irremediable, & que tout soit essayé iusques a l'extremité. 7
Parquoy la precipitation & le desespoir anticipé est icy tresuitieux, comme en Brutus & Cassius qui se tuans auant le temps & l'occation, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de la-

queile ils eſtoiẽt protecteurs. Il faut diſoit Cleomenes meſnager la vie, & la faire valoir iuſques a l'extremité : car s'en deffaire lon le peut touſiours, c'eſt vn remede que lon a touſiours en main : mais les choſes ſe peuuent changer en mieux. Ioſephe & tant d'autres ont treſutilemẽt pratiqué ce conſeil; les choſes qui ſemblent du tout deſeſperées prennent quelquefois vn train tout autre; *aliquis carnifici ſuo ſuperſtes fuit.*

Multa dies variuſque labor mutabilis ævi
retulit in melius.

Il faut comme pour ſa deffenſe enuers vn autre aſſaillant, auſſi en ſon endroit ſe porter, *cum moderamine inculpata tutelæ*; eſſaier tout auant venir a ceſte extremité. Au reſte c'eſt vn grand traict de ſageſſe, de ſçauoir cognoiſtre le point & prẽdre l'heure de mourir: il y a a tous vne certaine ſaiſon de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardẽt: il y a de la foibleſſe & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la diſcretion: Combien de gens ont ſurueſcu à leur gloire; & pour l'enuie d'eſlongir vn peu leur vie, ont obſcurcy & de leur viuant aidé a enſepuelir leur honneur? Ce qui a reſté depuis ne ſentoit rien du paſſé, c'eſtoit comme vn vieil haillon & quelque chetiue piece couſue au bout d'vn ornemẽt riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruict de deſſus l'arbre : ſi d'auantage il y demoure il ne faict que perdre & empirer, c'euſt

esté aussi grand dommage de le cueillir plustot.

La mort a des formes plus aisées les vnes que les autres, & prend diuerses qualités selon la fantasie de chascun: entre les naturelles celle qui vient d'affoiblissement & appesantissement est plus douce & plus molle : entre les violentes la meilleure est la plus courte, & la moins premeditée. Aucuns desirent faire vne mort exemplaire & demonstratiue de constance & suffisence, c'est considerer autruy, & chercher encores lors reputation : mais c'est vanité, car cecy n'est pas acte de societé, mais d'vn seul personnage, il y a assés d'affaire chés soy ; au dedans se consoler, sans considerer autruy: & puis lors cesse tout interest a la reputation. Celle est la meilleure mort qui est bien recueillie en soy, quiete, solitaire, & toute a celuy qui est a mesmes. Ceste grande assistance des parens & amis apporte mille incommodités, presse, & estouffe le mourant : on luy tourmante l'vn les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche ; les cris & les plainctes si elles sont vraies serrent le cœur, si fainctes & masquées font despit. Plusieurs grãds personnages ont cherché de mourir loin des leurs, pour euiter ceste incõmodité c'est aussi vne puerile & sotte humeur vouloir esmouuoir par ses maux dueil & cõpassion en ses amis; Nous louõs la fermeté a souffrir la mauuaise fortune, nous accusons & haissons celle de nos proches: quãd c'est la nostre, ce ne nous est pas assés

qu'ils s'en ressentent, mais encores qu'ils s'en affligent: Vn sage malade se doit contenter d'vne contenance rassise des assistans.

SE MAINTENIR EN VRAIE tranquilité d'esprit le fruict & la couronne de sagesse & conclusion de ce liure.

CHAP. XIII.

LA tranquilité d'esprit est le souuerain bien de l'homme. C'est ce tant grād & riche threfor, que les sages cherchent par mer & par terre, a pied & a cheual; tout nostre soin doit tendre la; c'est le fruict de tous nos labeurs & estudes, la couronne de sagesse. Mais afin que lon ne se mesconte, il est a sçauoir que ceste trāquillité n'est pas vne retraicte, vne oysiueté ou vacation de tous affaires, vne solitude delicieuse & corporellement plaisante, ou bien vne profonde nonchalence de toutes choses: S'il estoit ainsi, plusieurs femmes, faineants, poltrōs & voluptueux iouiroient a leur aise d'vn si grand bien, auquel aspirent les sages auec tāt d'estude: la multitude ny rareté des affaires ne fait riē a ceci. C'est vne belle, douce, esguale, vnie, ferme & plaisante assiete & estat de l'ame, que les affaires, ny l'oysiueté, ny les accidens bons ou mauuais, ny le temps ne peut troubler, alterer, eleuer, ny raualler, *vera tranquilitas, non concuti.*

Les moyẽs d'y paruenir, de l'acquerir & conſeruer, ſont les poincts que iay traitté en ce liure ſecond, dont en voici le recueil; & giſent a ſe defaire & garentir de tous empeſchemens, puis ſe garnir des choſes qui l'entretiennent & conſeruent. Les choſes qui plus empeſchent & troublent le repos & tranquilité d'eſprit ſont les opiniõs communes & populaires, qui ſont preſque toutes erronées, puis les deſirs & paſſions qui engendrent vne delicateſſe & difficulté en nous : laquelle faict que lon n'eſt iamais contant, & icelles ſont reſchaufées & eſmeues par les deux contraires fortunes, proſperité & aduerſité, comme par vents impetueux & violans: & finalement ceſte vile & baſſe captiuité, par laquelle l'eſprit (c'eſt à dire le iugemẽt & la volõté) eſt aſſerui & detenu eſclaue comme vne beſte, ſoubs le ioug de certaines opinions & regles locales & particulieres. Or il ſe faut emanciper & affranchir de tous ces ceps & iniuſtes ſubiections, & mettre ſon eſprit en liberté, le randre a ſoy, libre, vniuerſel, ouuert, & voyant par tout. s'eſgayant par toute l'eſtendue belle & vniuerſelle du monde & de la nature. *In commune genitus mundum vt vnam domum ſpectans toti ſe inferens mundo & in omnes eius actus contemplationem ſuam mittens.*

2

La place ainſi nettoyée & appreſtée, les fondemens premiers a y ietter ſont vne vraye preu d'homie, & eſtre en vn eſtat & vacation, a laquel-

3

le lon soit propre. Les parties principales qu'il faut esleuer & asseurer, sont premierement vne vraye pieté, par laquelle d'vne ame non estonnée, mais nette, franche, respectueuse, deuote, lon contemple Dieu, ce grand maistre souuerain & absolu de toutes choses, qui ne se peut voir ny cognoistre: mais le faut recognoistre, adorer, honorer, seruir de tout son cœur, esperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal: puis cheminer rondement en simplicité & droicture, selon les loix & coustumes, viure a cœur ouuert aux yeux de Dieu & du monde, *conscientiam suam aperiens semperque tamquam in publico viuens, se magis veritus quam alios.* Garder en soy & auec autruy & generallement en toutes choses, pensées, parolles, dessains, actions, moderation mere ou nourrice de tranquillité, laissant a part toute pompe & vanité, regler ses desirs, se contenter de mediocrité & suffisance, *Quod sit esse velit, nihilque malit*, se resiouir en sa fortune; La tempeste & l'orage a beaucoup moins de prinse & de moyen de nuire, quand les voiles sont recueillies, que quand elles sont au vent; s'affermir contre tout ce qui peut blesser ou heurter, s'esleuer par dessus toute crainte, mesprisant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cause d'aucun, *contemptor omnium, quibus torquetur vita, supra omnia quæ contingunt accidúntque eminens. Imperturbatus, intrepidus.*

Et ainſi ſe tenir ferme a ſoy, s'accorder bien auec ſoy, viure a l'aiſe ſans aucune peine ny diſpute au dedans, plain de ioye, de paix, d'allegreſſe & gratification enuers ſoy meſme, s'entretenir & demourer contant de ſoy, qui eſt le fruict & le propre effect de la ſageſſe, *Nisi ſapienti ſua non placent: omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui Non eſt beatus, eſſe ſe qui non putat.*

Bref a ceſte tranquillité d'ſprit, il faut deux choſes, l'innocence & bonne conſcience, c'eſt la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleuſement d'aſſeurace, mais elle ne pourroit pas ſuffire touſiours au fort de la tempeſte, comme il ſe void ſouuent de pluſieurs qui ſe troublent & ſe perdent: *Erit tanta tribulatio vt ſeducantur iuſti.* Parquoy il faut encores l'autre, qui eſt la force & la fermeté de courage, comme auſſi cetuy ſeul ne ſeroit aſſés: car l'effort de la conſcience eſt merueilleux, elle nous faict trahir, acuſer & combatre nous meſmes, & a faute & teſmoin eſtranger, elle nous produict contre nous, *occultum quatiens animo tortore flagellum*, elle nous faict noſtre proces, nous condamne, nous execute & bourrelle, Aucune cachette ne ſert aux meſchans diſoit Epicurus, parce qu'ils ne ſe peuuent aſſeurer d'eſtre cachés, la conſcience les deſcouurant a eux meſmes. *Prima eſt hæc vltio, quod ſe iudice nemo nocens*

absoluitur. Ainſi l'ame foible & poureuſe, toute ſaincte qu'elle ſoit, ni la forte & courageuſe, ſi elle n'eſt ſaine & nette, ne iouira point de cette tant riche & heureuſe tranquilité: qui a le tout, faict merueilles comme Socrates Epaminondas Caton, Scipiõ, duquel y a trois exploicts admirables en ce ſubiect. Ces deux Romains accuſés en public ont faict rougir leurs accuſateurs, entrainé les iuges, & toute l'aſſemblée beante a leur admiration & ſuitte: il auoit le cœur trop gros de nature dict Tite Liue de Scipion, pour ſe ſçauoir eſtre criminel & ſe démettre à la baſeſſe de defendre ſon innocence.

DE LA SAGESSE

LIVRE TROISIEME.

Auquel sont traittez les aduis particuliers de Sageſſe par les quatre vertus morales.

PREFACE.

VISQVE noſtre deſſein en ce liure eſt d'inſtruire par la menu à la ſageſſe, & en donner les aduis particuliers apres les generaux touchez au liure precedant, pour y tenir vn train & vn ordre certain, nous auons penſé, que ne pouuons mieux faire, que de ſuyure les quatre vertus maiſtreſſes & morales; prudence, juſtice, force, & temperance: car en ces quatre preſque tous les deuoirs de la vie ſont comprins. La prudence eſt comme vne ge-

neralle guide & conduicte des autres vertus & de toute la vie, bien que propremẽt elle s'exerce aux affaires. La iuſtice regarde les perſonnes, car c'eſt rendre à chacun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens bons & mauuais, joyeux & faſcheux, la bonne & mauuaiſe fortune. Or en ces trois; perſonnes, affaires, & accidens, eſt comprinſe toutes la vie & condition humaine, & le traffic de ce monde.

DE LA PRVDENCE
premiere vertu.

De la prudence en general.

CHAP. I.

1 Son excellence. PRVDENCE eſt auec raiſon miſe au premier rang, comme la Royne generalle, ſurintendente & guide de toutes les autres vertus, *auriga virtutum*; ſans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de bien ſeant & aduenant; c'eſt le ſel de la vie, le luſtre, l'ageancement & l'aſſaiſonemẽt de toutes actions, l'eſquierre & la regle de tous affaires, & en vn mot l'art de la vie, comme la medecine eſt l'art de la ſanté.

2 Definitiõ C'eſt la cognoiſſance & le chois des choſes, qu'il faut deſirer ou fuyr; c'eſt la juſte eſtimation & le triage des choſes; c'eſt l'œil qui tout

voit, qui tout conduict & ordonne. Elle consiste en trois choses, qui sont de rang; bien consulter & deliberer, bien juger & resoudre, bien conduire & executer.

C'est vne vertu vniuerselle, car elle s'estend generallement à toutes choses humaines, non seulement en gros, mais par le menu à chascune : ainsi est elle infinie comme les indiuidus. 3 Est vniuerselle.

Tresdifficille tant à cause de l'infinité ja dicte, car les particularités sont hors de science, comme hors de nombre, *si qua finiri non possunt, extra sapientiam sunt*; que de l'incertitude & inconstance grande des choses humaines, encore plus grande de leurs accidens, circonstances, appartenances, dependences d'icelles; temps, lieux, personnes; tellement qu'au changement d'vne seule & la moindre circonstance toute la chose se change; Et aussi en son office, qui est en l'assemblage & temperament des choses contraires; Distinction & triage de celles qui sont fort semblables. La contrarieté & la ressemblence l'empeschent. 4 Difficile. Senec.

Tresobscure, pource que les causes & ressorts des choses sont incognues, les semences & racines sont cachées, lesquelles l'humaine nature ne peut trouuer, ny ne doibt rechercher. *Occultat eorum semina deus, & plerunque bonorum malorumque causæ sub diuersa specie latent.* Et puis la fortune, la fatalité 5 Obscure. Plin. in pancg.

(vſez des mots que vous voudrez) ceſte ſouueraine, ſecrette, & incognuë puiſſance & authorité maintient touſiours ſon aduantage au trauers de tous les conſeils & præcautions: d'ou vient ſouuent, que les meilleurs conſeils ont de treſmauuaiſes iſſues: vn meſme conſeil tres-vtile à vn, mal-heureux à vn aurre en pareil cas: & à vn meſme homme ſucceda & reuſſit heureuſement hier, qu'aujourd'huy eſt mal-encontreux. C'eſt vne ſentence juſtement receuë, qu'il ne faut pas juger les conſeils ny la ſuffiſance & capacité des perſonnes par les euenemẽs. Dont reſpondit quelqu'vn à ceux qui s'eſtonnoyent comment les affaires ſuccedoyent ſi mal, veu que ſes propos eſtoyent ſi ſages; Qu'il eſtoit maiſtre de ſes diſcours, nõ du ſuccez des affaires. C'eſtoit la fortune: laquelle ſemble ſe jouüer de tous nos beaux deſſeins & conſeils; renuerſe en vn moment tout ce qui a eſté par ſi long temps projecté & deliberé, & nous ſemble tant bien appuyé, nous clouant, comme lon dict, noſtre artillerie. Et de faict la fortune pour monſtrer ſon authorité en toutes choſes, & rabbattre noſtre preſomption, n'ayant peu faire les mal-habiles Sages, elle les faict heureux à l'enuy de la vertu. Dont il aduient ſouuent, que les plus ſimples mettent à fin de treſgrandes beſongnes & publiques & priuées. C'eſt donc vne mer ſans fonds & ſans riue, qui ne peut eſtre bornée & preſcrite par preceptes & aduis, que la Pruden-

ce. Elle ne faict que tournoyer à l'enuiron des choſes, vn nuage obſcur, & ſouuent bien vain & friuole.

Toutesfois elle eſt de tel poids & neceſſité, qu'elle ſeule peut beaucoup : & ſans elle tout le reſte n'eſt rien ; non ſeulement les richeſſes, les moyens, la force. *Vis conſilij expers mole ruit ſua, Mens vna ſapiens plurium vincit manus. Et multa quæ natura impedita ſunt conſilio expediuntur.* Et la cauſe principale de ceſte neceſſité eſt le mauuais naturel de l'homme, le plus farouche & difficile à domper de tous animaux, *Impatiens æqui nedum ſeruitutis*, & qu'il faut manier auec plus d'art & d'induſtrie. Car il ne s'eſleue point plus volontiers contre aucun, que contre ceux, qu'il ſent le vouloir maiſtriſer. Or la prudence eſt l'art de le manier, & vne bride douce, qui le rameine dedans le rond d'obeiſſance.

6 Neceſſaire. Horat. 3. od. Euripid. Liuius. Senec 1. de clemẽ. Xenoph. 1. pedago.

Or combien que la ſemence de prudence, comme des autres vertus, ſoit en nous de nature ; ſi eſt-ce qu'elle s'aquiert & s'apprend plus que toute autre, & ce aucunement par preceptes & aduis, c'eſt la Theorique, mais beaucoup mieux & principalement (combien qu'auec plus de temps) par experience & pratique, qui eſt double : l'vne & la vraye eſt la propre & perſonnelle, dont elle en porte le nom, c'eſt la cognoiſſance des choſes, que nous auons veuës ou maniées : l'autre eſt eſtrangere par le faict d'autruy, c'eſt l'hiſtoire que nous ſçauons par ouyr

7 Son acquiſition.

dire, ou par lecture. Or l'experience & l'vſage eſt bien plus ferme & plus aſſeuré; *Vſus efficaciſſimus omnium rerum magiſter*, le pere & le maiſtre des arts, mais plus long; il eſt vieil, *ſeris venit vſus ab annis*, plus difficile, penible, rare. La ſcience de l'hiſtoire, comme elle eſt moins ferme & aſſeurée, auſſi eſt elle plus aiſée, plus frequente, ouuerte & commune à tous. On ſe rend plus reſolu & aſſeuré à ſes deſpens, mais il eſt plus facile aux deſpens d'autruy. Or de ces deux proprement experience & hiſtoire vient la prudence, *vſus me genuit, mater peperit memoria, ſeu memoria anima & vita hiſtoria.*

Plin.

8 Diſtinctions.

Or la prudence ſe peut & doibt diuerſement diſtinguer, ſelon les perſonnes & les affaires. Pour les perſonnes il y à prudence priuée, ſoit elle ſolitaire & indiuiduelle, qu'à grand peine peut elle bien eſtre dicte prudence; ou ſociale & œconomique en petite compagnie, & prudence publique & politique Ceſte-cy eſt bien plus haute, excellente, difficile; & à laquelle plus proprement conuiennent toutes ces qualitez ſuſdictes: & eſt double; pacifique & militaire.

2 Pour le regard des affaires, d'autant qu'ils ſont de deux façons, les vns ordinaires, faciles; les autres extraordinaires. Ce ſont accidens, qui apportent quelque nouuelle difficulte, & ambiguité. Auſſi lon peut dire y

auoir prudence ordinaire & facile, qui chemine selon les loix, coustumes, & train ja estably : l'autre extraordinaire & plus difficile.

Il y à encores vne autre distinction de prudence tant pour les personnes, que pour les affaires; qui est plustost de degrez que d'especes, Sçauoir prudence propre, par laquelle lon est sage : & prend on aduis de soymesme : l'autre empruntée, par laquelle lon suit le conseil d'autruy. Il y à deux sortes & degrez de Sages, disent tous les Sages. Le premier & souuerain est de ceux, qui voyent clair par tout, & sçauent d'eux mesmes trouuer les remedes & expediens; ou sont ceux là? ô chose rare & singuliere! L'autre est de ceux qui sçauent prendre, suyure, & se preualoir des bons aduis d'autruy, car ceux qui ne sçauent donner ny prendre conseil, sont sots. Hesiod. Liuius. Cicero.

Les aduis generaux & communs, qui conuiennent à toute sorte de prudence, toutes sortes de personnes & d'affaires, ont esté touchez & brefuement desduicts au liure precedent, & sont huict; cognoissance de personnes & d'affaires; [2] æstimation des choses; [3] chois & eslections d'icelles; [4] prendre conseil sur tout; [5] temperament entre craincte & asseurance, fiance & deffiance; [6] prendre toutes choses en leur saison, & se saisir de l'occasion; 9 Chap. 10.

7 Se bien comporter auec l'industrie & la fortune; 8 Discretion par tout. Il faut maintenant traitter les particuliers, premierement de la prudence publique, qui regarde les personnes, puis de celle qui regarde les affaires.

DE LA PRVDENCE
Politique du Souuerain pour gouuerner estats.

PREFACE.

1 CESTE doctrine est pour les Souuerains & Gouuerneurs d'estats. Elle est vague, infinie, difficile, & quasi impossible de ranger en ordre, clorre & prescrire en preceptes : Mais il faudra tascher d'y apporter quelque petite lumiere & addresse. Nous pouuons rapporter toute cette doctrine à deux chefs principaux, qui seront les deux deuoirs du Souuerain. L'vn comprend & traitte les appuis & soustiens de de l'estat, pieces principalles & essentielles du gouuernement public, comme les os & les nerfs de ce grand corps, afin que le souuerain s'en pouruoye & munisse, & son estat ; lesquels peuuent estre sept capitaux; cognoissance de l'estat, vertu, mœurs & façons, conseils, finances, forces & armes, alliances. Les trois premiers sont en la personne du Souuerain, le quatriesme en luy, & pres de luy ; les trois derniers hors luy.

Diuision de ceste matiere.

L'autre

l'autre est à agir, bien employer & faire valoir les susdits moyens, c'est a dire en gros, & en vn mot bien gouuerner & se maintenir en authorité & bien-veuillance, tant des subjects, que des estrangers: mais distinctement: ceste partie est double, pacifique & militaire. Voyla sommairement & grossierement la besongne taillée, & les premiers grands traicts tirez, qui sont à traitter cy apres. Nous diuiserons donc ceste matiere politique & d'estat en deux parties. La premiere sera de la prouision, sçauoir des sept choses necessaires; La seconde, & qui presuppose la premiere, sera de l'action du Souuerain. Ceste matiere est excellemment traittée par Lipsius à la maniere qu'il à voulu: la moelle de son liure est icy. Ie n'ay poinct prins ny du tout suyui sa methode, ny son ordre, comme desia se voit icy en cette generalle diuision, & se verra encores apres: j'en ay laissé aussi du sien, & en ay adjousté d'ailleurs.

PREMIERE PARTIE DE ceste prudence politique & gouuernement d'estat qui est de la prouision.

CHAP. II.

I

Chef de ceste prouision cognoissance de l'estat.

LA premiere chose requise auant toute œuure, est la cognoissance de l'estat: car la premiere regle de toute prudence est en la co-

gnoissance, comme à esté dict au liure precedent. Le premier en toutes choses est sçauoir à qui lon à affaire. Parquoy d'autant que ceste prudence regente & moderatrice des estats, qui est vne adresse & suffisance de gouuerner en public, est chose relatiue, qui se manie & traitte entre les Souuerains & les subjects : le deuoir & office premier d'icelle, est en la cognoissance des deux parties, sçauoir des peuples & de la souueraineté, c'est à dire de l'estat. Il faut donc premierement bien cognoistre les humeurs & naturels des peuples. Ceste cognoissance façonne & donne aduis à celuy, qui les doibt gouuerner. Le naturel du peuple en general à esté de-
c 48. peinct au long au premier liure (leger, inconstant, mutin, bauard, amateur de vanité & nouueauté, fier & insupportable en la prosperité, couard & abbatu en l'aduersité) mais il faut encores en particulier le cognoistre : car autant de villes & de personnes, autãt de diuers humeurs. Il y a de peuples coleres, audacieux, guerriers, timides, adonnez au vin, subjects aux femmes, & les vns plus que les autres, *noscenda natura vulgi est, & quibus modis temperanter habeatur.* Et c'est en ce sens, que se doibt entendre le dire des Sages, Qui n'a poinct obey, ne peut bien commander; *nemo bene imperat, nisi qui ante paruerit imperio.* Ce n'est pas que les Souuerains se doyuent ou puissent tousiours prendre du nombre des subjects : car plusieurs sont nez
Senec.

Rois & Princes : & plusieurs estats sont successifs : mais que celuy, qui veut bien commander doibt cognoistre les humeurs & volontez des subjects, comme si luy mesme estoit de leur rang & en leur place. Faut aussi cognoistre le naturel de l'estat, non seulement en general tel qu'il a esté descript, mais en particulier celuy, que lon à en main, sa forme, son establissement, sa portée, c'est à dire s'il est vieil ou nouueau, escheu par succession ou par election, acquis par les loix, ou par les armes, de quelle estendue il est, quels voisins, moyens, puissance il à. Car selon toutes ces circonstances & autres, il faut diuersement manier le sceptre, serrer ou lascher les resnes de la domination. L. 1. c. 45

Apres ceste cognoissance d'estat, qui est comme vn prealable, la premiere des choses requises est la vertu, tant necessaire au Souuerain, non tant pour soy que pour l'estat. Il est premierement bien conuenable, que celuy qui est par dessus tous, soit le meilleur de tous, selon le dire de Cyrus. Et puis il y va de sa reputation: car le bruict commun recueille tous les faicts & dicts de celuy, qui le maistrise ; il est en veuë de tous, & ne se peut cacher non plus que le Soleil. Dont ou en bien ou en mal on parlera beaucoup de luy. Et il importe de beaucoup & pour luy & 2 Chef de ceste proposition vertu. Senec.

pour l'eſtat en quelle opinion il ſoit. Or non ſeulement en ſoy & en ſa vie le ſouuerain doibt eſtre reueſtu de vertu: mais il doibt ſoigner que ſes ſubjects lui reſſemblent. Car, comme ont dit tous les Sages, l'eſtat, la ville, la compagnie, ne peut durer ny proſperer, dont la vertu eſt ban-
Saluſt. ad Cæſar. nie. Et ceux là equiuoquent bien lourdement, qui penſent que les princes ſont tant plus aſſeurés, que leurs ſubiects ſont plus meſchans. A cauſe, diſent ils, qu'ils en ſont pl^e propres & plus nais a la ſeruitude & au ioug, *patientiores ſeruitutis, quos non decet niſi eſſe ſeruos.* Car au tebours
Plin. pāc. les meſchans ſupportent impatiemmēt le joug: & les bons & debonnaires craignent beaucoup plus, qu'ils ne ſont à craindre. *Peſſimus quiſque*
Saluſt. ad Cæſar. *aſperrime rectorem patitur* : *Contra facile imperium in bonos, qui metuentes magis quam metuendi.* Or le moyen treſpuiſſant pour les induire & former à la vertu, c'eſt l'exemple du Prince, car comme l'experience le monſtre, tous ſe moulent au patron & modelle du Prince. La raiſon eſt que l'exemple preſſe plus que la loy. C'eſt vne loy muette, laquelle à plus de credit, que le
Plin. paneg. commandement, *nec tam imperio nobis opus quam exemplo* : *& mitius iubetur exemplo.* Or touſiours les yeux & les penſées des petits ſont ſur les grands; admirent, & croyent tout ſimplement que tout eſt bon & excellent ce qu'ils font: & d'autre part ceux qui commandent penſent aſſez enjoindre & obliger les inferieurs à

les imiter en faisant seulement. La vertu est donc honorable & profitable au souuerain, & toute vertu.

Mais par precipu & plus specialement la pieté, la justice, la vaillance, la clemence. Ce sont les quatre vertus principesques & princesses en la principauté. Dont disoit Auguste, ce tant grand Prince, la pieté & la justice deifient les Princes. Et Seneque dict, que la clemence conuient mieux au Prince qu'à tout autre. La pieté du souuerain est au soin, qu'il doibt employer à la conseruation de la Religion, comme son protecteur. Cela faict à son honneur & à sa conseruation propre: car ceux qui craignent Dieu, n'ausent attenter ny penser chose contre le Prince, qui est son image en terre, & l'estat: car comme enseigne souuent Lactance, c'est la religion, qui maintient la societé humaine, qui ne peut autrement subsister, & se remplira tost de meschancetez, cruautez bestiales, si le respect & la crainct de religion ne tient les hommes en bride. Et au cõtraire l'estat des Romains s'est accreu & rendu si florissant, plus par la religion, disoit Ciceron mesmes, que par tous autres moyens. Parquoy le Prince doibt soigner, que la religion soit conseruée en son entier selon les anciennes ceremonies & loix du pays, & empescher toute innouation & brouillis en icelle, chastier rudement ceux qui l'entreprennent. Car certainement le changement en la

3 Principalement. 4. Vertus.

religion & l'injure faicte à icelle traine auec soy vn changement & empirement en la repub. comme discourt tresbien Mecœnas à Auguste.

Dion

4

2 Iustice & foy

Apres la pieté vient la justice, sans laquelle les estats ne sont que brigandage, laquelle le Prince doibt garder & faire valoir & en soy & aux autres : en soy, car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares, qui dispensent les Souuerains de toutes loix, raison, æquité, obligation : qui les disent n'estre tenus à aucun autre deuoir, qu'à leur vouloir & plaisir ; qu'il n'y à poinct de loix pour eux ; que tout est bon & juste, qui accommode leurs affaires ; que leur æquité est la force, leur deuoir est au pouuoir. *Principi leges nemo scripsit : licet, si libet. In summa fortuna id æquius quod validius : nihil iniustum quod fructuosum : Sanctitas, pietas, fides priuata bona sunt : qua iuuat reges eant.* Et leur oppose les beaux & saincts aduis des Sages, que plus doibt estre reglé & retenu, qui plus à de pouuoir ; La plus grande puissance doibt estre la plus estroicte bride ; La regle du pouuoir est le deuoir ; *Minimum decet liberè cui nimium licet, non fas potentes posse fieri quod nefas.* Le Prince donc doibt estre le premier juste & æquitable, gardant bien & inuiolablement sa foy fondement de justice à tous & vn chascun, quel qu'il soit. Puis il doibt faire garder & maintenir la justice aux autres : car c'est sa propre charge, & il est installé

Plin. pan: Tacit. Sen. in tr.

Senec. Eurip.

pour cela. Il doibt entendre les cauſes & les parties, rendre & garder à chaſcun ce qui luy appartient æquitablement ſelon les loix, ſans longueur, chiquanerie, inuolution de proces, chaſſant & aboliſſant ce vilain & pernicieux meſtier de plaiderie, qui eſt vne foire ouuerte, vn legitime & honnorable brigandage, *conceſſum latrocinium*, eſuitant la multiplicité de loix & ordonnances, teſmoignage de republique malade *Corruptiſſimæ reipub. plurimæ leges*, comme force medecines & emplaſtres, du corps mal diſpoſé: afin que ce qui eſt eſtably par bonnes loix ne ſoit deſtruict par trop de loix. Mais il eſt à ſçauoir que la juſtice, vertu, & probité du ſouuerain chemine vn peu autrement que celle des priuez; elle à ſes alleures plus larges & plus libres à cauſe de la grande peſanteur & dangereuſe charge qu'il porte & conduit; dõt il lui cõuient marcher d'vn pas qui ſembleroit aux autres detraqué & dereglé, mais qui luy eſt neceſſaire, loyal & legitime. Il luy faut quelquesfois eſchiuer & gauchir, meſler la prudẽce auec la juſtice & cõme lon dict, coudre à la peau de Lyon ſi elle ne ſuffit, la peau de renard. Ce qui n'eſt pas touſiours & en tout cas, mais auec ces trois conditions, que ce ſoit pour la neceſſité ou euidẽte & importãte de vtilité publique, (c'eſt à dire de l'eſtat & du Prince, qui ſont choſes conjoinctes) à laquelle il faut courir; c'eſt

Colum.

Tacit.

Plin. pan. Adiectiſement.

Pour le bien public.

vne obligation naturelle & indispensable, c'est tousiours estre en deuoir que procurer le bien public.

Salus populi suprema lex esto.

A la deffensiue & conseruation.

Que ce soit a la deffensiue & non a l'offensiue; a se conseruer & non a s'agrandir, a se guarentir & sauuer des tromperies & finesses, ou bien meschancetés & entreprinses dommageables, & non a en faire. Il est permis de iouer a fin contre fin, & pres du renard le renard contrefaire. Le mõde est plein d'artifices & de malices: par fraudes & tromperies ordinairement les estats sont subuertis, dict Aristote. Pourquoy ne sera il loysible, mais pourquoy ne sera il requis d'empescher & destourner tels maux, & sauuer le public par les mesmes moyens, que lon le veut miner & ruyner? vouloir tousiours & auec telles gens suiure la simplicité & le droict fil de la vraye raison & equité, ce seroit souuant trahir l'estat & le perdre. Il faut aussi que ce soit auec mesure & discretion, afin que lon n'en abuse pas, & que les meschans ne prennent d'icy ocasion de faire passer & valoir leurs meschancetés. Car il n'est iamais permis de laisser la vertu & l'honneste pour suiure le vice & le deshonneste. Il n'y a point de composition ou compensation entre ces deux extremités. Parquoy arriere toute iniustice, perfidie, trahison & deslovauté; maudite la doctrine de ceux, qui enseignent (comme a esté dict) toutes

Discrettement sans vice & meschancté.

choſes bonnes & permiſes aux ſouuerains : mais bien eſt il quelquefois requis de meſler l'vtile auec l'honneſte , & entrer en compoſition & compenſation des deux. Il ne faut iamais tourner le dos a l'honneſte , mais bien quelquefois aller a lentour & le coſtoyer,y employant l'artifice & la ruſe: car il y en a de bonne, honneſte & louable , dict le grand ſainct Baſible, καλὴν καὶ ἐπαινετὴν πανουργίαν,& faiſant pour le ſalut public comme les meres & medecins,qui amuſent &trompent les petis enfans,& les malades pour leur ſanté. Bref faiſant a couuert ce que lon ne peut ouuertement, ioindre la prudence a la vaillance, apporter l'artifice & l'eſprit ou la nature & la main ne ſuffit:eſtre , comme dict Pindare,Lyon aux coups , & renard au conſeil;colombe & ſerpent comme dict la verité diuine.

6 Deffiance requiſe au Prince.

Et pour traicter cecy plus diſtinctement eſt requiſe au ſouuerain la deffiance& ſe tenir couuert , ſans toutesfois s'eſlongner de la vertu & l'equité. La deffiance, qui eſt la premiere eſt du tout neceſſaire;comme ſa contraire la credulité & laſche fiãce eſt vitieuſe,& tres-dangereuſe au ſouuerain.Il veille& doit reſpondre pour tous, ſes fautes ne ſont pas legeres : parquoy il y doit bien aduiſer. S'il ſe-fie beauucoup,il ſe deſcouure & s'expoſe a la honte& à beaucoup de dangers *opportunus fit iniuriæ*, voire il cõuie les perfides & les trompeurs, qui pourroient auec peu

de dãger & beaucoup de recompenſe, commettre de grandes meſchancetés, *aditum nocendi perfido præſtat fides.* Il faut donc qu'il ſe couure de ce bouclier de deffiance, que les ſages ont eſtimé vne grande partie de prudẽce, & les nerfs de ſageſſe, c'eſt a dire veiller, ne rien croire, de tout ſe garder: & a cela l'induict le naturel du monde tout confit en menteries, feinctes fardé & dangereux, nõmément pres de luy en la court & maiſons des grands. Il faut dont qu'il ſe fie a fort peu de gens & iceux cognus de longue-main & eſſaies ſouuẽt: Et encores ne faut il qu'il leur laſche & abandonne tellemẽt toute la corde, qu'il ne la tienne touſiours par vn bout, & n'y aie l'œil. Mais il faut qu'il couure & deſguiſe ſa deffiance, voire qu'en ſe deffiant il face mine & viſage de ſe fier fort. Car la deffiance ouuerte iniurie, & conuie auſſi bien a tromperie que la trop lache fiance, & pluſieurs monſtrant craincte d'eſtre trompés ont enſeigné a l'eſtre. *Multi fallere docuerunt dum timent falli*, comme au contraire la fiance declarée a faict perdre l'enuie de tromper, a obligé a loyauté, & engendré fidelité; *vult quiſque ſibi credi, & habita fides ipſam plerumque obligat fidem.*

Schec.

Epichar. Zuripid. Cicero.

Senec.

7 Et diſſimulation.

De la deffiance vient la diſſimulation ſon engeance; Car ſi celle la n'eſtoit, & qu'il y euſt par tout fiance & fidelité, la diſſimulation, qui ouure le front & couure la penſée, n'auroit lieu. Or la diſſimulation, qui eſt vicieu-

se aux particuliers, est tres-necessaire aux princes, lesquels ne sçauroient autrement regner ne bien commander. Et faut qu'ils se feignent souuant non seulement en guerre aux estrangers & ennemis; mais encores en paix & a leurs subiects, combien que plus chichement. Les simples & ouuerts, & qui portent, comme lon dict, le cœur au front, ne sont aucunement propres a ce mestier de commander: & trahissent souuant & eux & leur estat: mais il faut qu'ils iouent ce roolle dextrement & bien a poinct sans excés & ineptie. A quel propos vous cachés & vous couurés vous, si lon vous voit au trauers? finesses & mines ne sõt plus finesses ny mines, quand elles sont cognues & esuentées. Il faut donc que le prince, pour couurir son art, qu'il face profession d'aimer la simplicité, qu'il caresse les francs, libres & ouuerts, comme ennemis de dissimulation, qu'aux petites choses il procede tout ouuertement: afin que lon le tienne pour tel.

Tout cecy est plus en obmission, a se retenir & non agir; Mais il luy est quelquefois requis de passer outre & venir à l'action, icelle est double. L'vne est a faire & dresser practiques & intelligences secrettes, attirer finement les cœurs & seruices des officiers, seruiteurs, & confidens des autres princes, & seigneurs estrangers ou de ses subiects. C'est 8 Pretiques

vne ruse qui est fort en vogue & toute commune entre les princes, & vn grand traict de prudence, dict Ciceron. Cecy se faict aucunement par persuasion, mais principalement par presens & pensions, moyens si puissans, que non seulement les Secretaires, les premiers du conseil, les amis, les mignons sont induicts par là a donner aduis & destourner les desseings de leur maistre, les grands capitaines a prester leurs mains en la guerre, mais encores les propres espouses sont gagnées a descouurir les secrets de leurs maris. Or ceste ruse est allouée & approuuée de plusieurs sans difficulté & sans scrupule. A la verité si c'est contre son ennemy, contre son subiect, que lon tient pour suspect, & encores contre tout estrãger, auec lequel lon n'a point d'alliance ny de conuention de fidelité & amitie, il n'y a point de doubte: Mais cõtre ses alliés, amis & confederés, il ne peut estre bon: & est vne espece de perfidie, qui n'est iamais permise.

9 Subtilités

L'autre est gagner quelque aduantage & paruenir a son dessein par moiens couuerts, par equiuoques, & subtilités affiner par belles parolles & promesses, lettres, embassades, faisant & obtenant par subtils moiens ce que la difficulté du temps & des affaires empesche de faire autrement; & a couuert ce que lon ne peut a descouuert. Plusieurs grands & sages disent cela estre permis & loysible, *crebro mendacio & fraude vti imperantes debent ad commodum subdito-*

Plato. Plin.

rum. Decipere pro moribus temporum, prudentia est. Il est bien hardi de tout simplemẽt dire, qu'il est permis. Mais biẽ pourroit on dire, qu'en cas de necessité grãde, temps trouble & confus, & que ce soit non seulemẽt pour promouuoir le bien, mais pour destourner vn grand mal de l'estat, & contre les meschans, ce n'est pas grande faute, si c'est faute. Val. Maxim.

10 Iniustice vtile au public.

Mais il y a bien plus grande doubte & difficulté en d'autres choses, pour ce qu'elles sentent & tiennent beaucoup de l'iniustice: Ie dis beaucoup & non du tout: car auec leur iniustice, il se trouue quelque grain meslé de iustice. Ce qui est du tout & manifestement iniuste est reprouué de tous, mesmes des meschãs, pour le moins de parolle & de mine, sinon de faict. Mais de ces faicts mal meslés, il y a tant de raisons & d'authorités de part & d'autre, que lon ne sçait pas bien a quoy se resoudre. Ie les reduiray icy a certains chefs. Se despecher & faire mourir secrettement ou autrement sans forme de iustice, certain qui trouble, & est pernicieux a l'estat, & qui merite bien la mort, mais lon ne peut sans trouble & sans danger l'entreprendre, & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violée. Et le prince n'est il pas sur les formes & plus?

Rogner les aisles & racourcir les grands moyens de quelqu'vn, qui s'esleue & se fortifie trop en l'estat, & se rend redoutable au souue-

rain, sans attendre qu'il soit inuincible, & en sa puissance, si la volonté luy aduenoit d'attenter quelque chose contre l'estat & la teste du souuerain.

Prendre d'authorité & par force des plus riches en vne grande necessité, & pauureté de l'estat.

Affoiblir & casser quelques droicts & priuileges, dont iouyssent quelques subiects, au preiudice & diminutiõ de l'hauthorité du souuerain.

Preoccuper & se saisir d'vne place, ville, ou prouince fort commode a l'estat, plustost que la laisser prendre & occupper a vn autre puissant & redoutable, au grand dommage, subiection, & perpetuelle allarme dudict estat.

Toutes ces choses sont approuuées cõme iustes & licites par plusieurs grands & sages, pourueu qu'elles succedent bien & heureusement; Plutarch. desquels voicy les mots & les sentences. Pour garder iustice aux choses grandes, il faut quelquefois s'en destourner aux choses petites; & pour faire droict en gros il est permis de faire Tac t. tort en detail: qu'ordinairement les plus grands faicts & exemples ont quelque iniustice, qui satisfaict aux particuliers par le profit, qui en reuient a tout le public, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod aduersus singulos utilitate publica rependitur*: Que le prudent & sage prince non seulement doit sçauoir commander selon les loix, mais encore aux loix mesmes, si la

Plutarch. in flam.

neceſſité le requiert: & faut faire vouloir aux loix, quand elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Aux affaires cõtuſes & deplorées le prince doit ſuiure non ce qui eſt beau a dire, mais ce qui eſt neceſſaire d'eſtre executé. La neceſſité grãd ſupport & excuſe ala fragilite humaine enfraincт toute loy, dont celuy la n'eſt guere meſchant, qui faict mal par contraincte. *Neceſſitas magnũ imbecilitatis humanæ patrocinium, omnem legem frangit: non eſt nocens quicunque non ſponte eſt nocens*: Si le prince ne peut eſtre du tout bon, ſuffit qu'il le ſoit a demy, mais qu'il ne ſoit point du tout meſchant: Qu'il ne ſe peut faire que les bons princes ne commettent quelque iniuſtice. A tout cela ie voudrois adiouſter pour leur iuſtification ou diminution de leurs fautes, que ſe trouuans les princes en telles extremités, ils ne doiuent proceder a tels faicts qu'a regret, & en ſouſpirants, recognoiſſants que c'eſt vn malheur & vn coup diſgratié du ciel, & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou coupper vn membre a ſon enfant, pour luy ſauuer la vie, ou s'arracher vne dent pour auoir du repos. Quant aux autres mots plus hardis, qui rapportent tout au profit, lequel ils eſgalẽt ou preferẽt a l'honneſte, l'homme de bien les abhorre.

Curti

Senec.

Ariſtot. 1. politicor.

Democrit.

Nous auons demouré long temps ſur ce point de la vertu de iuſtice, à cauſe des doubtes & difficultés, qui prouiennent des accidens & neceſſités des eſtats, & qui empeſchent ſouuent les

plus resolus & aduisés.

11 Vaillãce. Apres la iustice vient la vaillance. Ie entends la vertu militaire la prudence, le courage, & la suffisance de bien guerroier necessaire du tout au prince, pour la deffence & seureté de soy, de l'estat, de ses subiects, du repos & de la liberté publique, & sans laquelle a peine merite il le nom de prince.

12 Clemence Venons a la quatriesme vertu principesque, qui est la clemence, vertu qui faict incliner le prince à la douceur, remettre & lascher de la rigueur de la iustice auec iugement & discretion. Elle modere & manie doucement toutes choses, deliure les coulpables, releue les tombés, sauue ceux qui s'en vont perdre. Elle est au prince ce que au cõmun est l'humanité: elle est contraire a la cruauté & trop grãde rigueur, non a la iustice, de laquelle elle ne s'eslogne pas beaucoup, mais elle l'adoucit, la manie: elle est tresnecessaire a cause de l'infirmité humaine, de la frequence des fautes, facilité de faillir: vne grande & continuelle rigueur & seuerité ruine tout, rẽd les chastiment contemptibles. *Seueritas amittit assiduitate authoritatem:* irrite la malice: par despit lon se faict meschant, suscite les rebellions. Car le craincte, qui retient en deuoir doit estre temperée, & douce: si elle est trop aspre & continuelle se change en rage & vengence. *Temperatus timor est qui cohibet, assiduus & acer in vindictam excitat.* Elle est aussi tres-vtile au prince

Senec.

Item.

& a

& a l'eſtat, elle aquiert la bienueillance des ſubiects, & par ainſi aſſeure & affermit l'eſtat, *firmiſſimum id imperium quo obedientes gaudent* (comme ſera dict apres) auſſi tres-honnorable au ſouuerain: car les ſubiects l'honnoreront & adoreront comme vn dieu, leur tuteur, leur pere: & au lieu de le craindre, ils craindront tous pour luy, auront pœur qu'il ne luy meſaduienne. Ce ſera donc la leçon du prince, ſçauoir tout ce qui ſe paſſe, ne releuer pas tout, voire diſſimuler ſouuent, aymant mieux eſtre eſtimé auoir trouué de bons ſubiects que les auoir rendus tels, accõmoder le pardon aux legeres fautes, la rigueur aux grandes, ne chercher pas touſiours les ſupplices (qui ſont auſſi honteux & infames au Prince, qu'au Medecin pluſieurs morts de maladies) ſe contanter ſouuant de la repentance, comme ſuffiſant chaſtiment.

T. Liuius. c. 3 au cõmencement.

Tacit in Agricol.

Ignoſcere pulchrum
Iam miſero, pœnæque genus vidiſſe precantem.

Et ne faut point craindre ce qu'aucuns obiectent tres-mal, qu'elle relaſche, auilit & enerue l'authorité du ſouuerain & de l'eſtat: Car au rebours elle la fortifie a vn tres-grand credit & vigueur: Et le prince aimé faira plus par icelle, que par vne grande crainćte, qui faict craindre & trembler & non bien obeir: & comme diſcourt Saluſte a Ceſar, ces eſtats menés par crainćte ne ſont point durables. Nul ne

Saluſt ad Ceſar.

peut estre crainct de plusieurs, qu'il ne craigne aussi plusieurs. La crainte qu'il veut verser sur tous, luy retombe sur la teste. Vne telle vie est doubteuse, en laquelle lon n'est jamais couuert ny par deuant, ny par derriere, ni à coste: mais tousiours en branssle, en danger, & en crainte. Il est vray, comm'a esté dict au commancement, qu'elle doit estre auec jugement: car comme temperée & bien conduitte est tres-venerable; aussi trop lasche, & molle est tres-pernicieuse.

13 Apte lesquelles sont requises aussi.

Apres ces quatre principalles & royalles vertus, il y en a d'autres, bien que moins illustres & necessaires, toutes-fois en second lieu bien vtiles & requises au souuerain, sçauoir la liberalité tant conuenable au Prince, qu'il luy est moins messeant d'estre vaincu par armes, que par magnificence. Mais en cecy est requise vne tres-grande discretion, autrement elle seroit plus nuisible qu'vtile.

Liberalité salut.

Double liberalité

Il y a double liberalité, l'vne est en despense & en monstre: ceste-cy ne sert a gueres. Cest chose mal a propos aux souuerains vouloir se faire valoir & paroistre par grandes & excessiues despences, mesmement parmy leurs subiects, ou ils peuuent tout. C'est tesmoignage de pusillanimité & de ne sentir pas assez ce que lon est, outre qu'il semble aux subiects spectateurs de ces triomphes, qu'on leur faict monstre de leurs despouilles, qu'on les festoye a leurs

despens, qu'on repaist leurs yeux de ce qui deuoit paistre leur ventre. Et puis le prince doit penser qu'il n'a rien proprement sien : Il se doit soy mesme a autrui. L'autre liberalité est en dõs faicts a autruy : ceste cy est beaucoup plus vtile & louable: mais si doit elle estre bien reglée; & faut aduiser a qui, combien & comment lon donne. Il faut donner a ceux, qui le meritent, qui ont faict seruice au public, qui ont couru fortune & trauaillé en guerre. Personne ne leur enuyera, s'il n'est bien meschant. Au contraire grand largesse employée sans respect & merite faict honte & apporte enuie a qui la reçoit, & se reçoit sans grace & recognoissance. Des tyrans ont esté sacrifiés à la haine du peuple par ceux mesmes qu'ils auoyent auancés, se raillants par la auec le commun, & asseurans leurs biens en monstrant auoir a mespris & a haine celuy, duquel ils les auoient receus. Et auec mesure ; autrement la liberalité viendra en ruyne de l'estat & du souuerain, si ellle n'est reglée, & que lon donne a tous, & a tout propos ; c'est iouer a tout perdre. Car les particuliers ne seront iamais saouls, & se randront excessifs en demandes selon que le prince le sera en dons, & se tailleront non a la raison, mais a l'exemple : le public defaudra & sera lon contrainct de mettre les mains sur les biens d'autruy, & remplacer par iniquité ce que l'ambition &

prodigualité aura dissippé, *quod ambitione exhaustum, per scelera supplendum*: Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oster pour donner: car lon ne sera iamais si auant en la bonne volonté de ceux qu'on aura vestus, qu'en la malueillance de ceux qu'on aura despouillés; Et a sa ruine propre, car la fõtaine se tarit si lon y puise trop. *Liberalitate liberalitas perit*. Il faut aussi faire filer tout doucemẽt la liberalité, & non donner tout a coup. Car ce qui se faict si viſtement, tant grand soit il, est quasi insensible, & s'oublie bien tost. Les choses plaisantes se doiuent exercer a l'aise & tout doucement, pour auoir loisir de les gouster: les rudes & cruelles (s'il en faut faire) au rebours se doiuent viſtement aualler. Il y a donc de lart & de la prudence a bien donner & exercer liberalité. *Falluntur quibus luxuria specie liberalitatis imponit: perdere multi sciunt, donare nesciunt*. Et pour en dire la verité, la liberalité n'est pas proprement des vertus royales : Elle se porte bien auec la tyrannie mesmes. Et les gouuerneurs de la ieunesse des princes ont tort d'imprimer si fort a leur esprit & volonté ceste vertu de largesse, de ne rien reffuser, & ne penser rien bien employé que ce qu'ils donnent (ceſt leur iargon) mais ils le font a leur profit, ou n'aduisent pas a qui ils parlent. Car il est trop dangereux d'imprimer la liberalité en celuy, qui a dequoy fournir

Hieronim

Tacit.

autant qu'il veut aux despens d'autruy. Vn prince prodigue ou liberal sans discretion & sans mesure est encores pire que l'auare: & l'immoderée largesse rebutte plus de gens, qu'elle n'en pratique. Mais si elle est bien reglée, comme dict est, elle est tres-bien seante au prince, & tres-vtile a luy & a l'estat.

14 Magnanimité & moderation de colere. Sencc.

La magnanimité & grandeur de courage a mespriser les iniures & mauuais propos, & moderer sa colere: iamais ne se despiter pour les outrages & indiscretions d'autruy, *magnam fortunam magnus animus decet; Iniurias & offensiones superne despicere indignus Cæsaris ira.* S'en fascher c'est s'en confesser coulpable: n'en tenant compte cela s'esuanouyt. *conuitia si irascare, agnita videntur: spreta exoloscunt.* Que s'il y a lieu, & se faut courroucer, que ce soit tout ouuertement, & sans dissimuler, sans donner occasion de soupçonner que lon couue vn maltalant: ce qui est a faire à gens de neant, de mauuais naturel & incurrable: *obscuri & irreuocabiles reponunt odia: Seua cogitationis indicium secreto suo satiari.* Il est moins messeant a vn grand d'offenser que de hayr: les autres vertus sont moins Royalles & plus communes.

Tacit.

Tacit.

15 Chef de ceste prouision. Mœurs du Souuerain

Apres la vertu viennent les mœurs, façons & contenances qui seruent & appartiennent a la Majesté tres-requise au prince. Ie ne m'arreste point icy: seulement comme en passant ie

dis que la nature fait beaucoup a cecy: mais auſſi l'art & l'eſtude. A cecy appartient la bonne & belle compoſition de ſon viſage, ſon port, ſon pas, ſon parler, ſes habillemens. La regle generale en tous ces poincts eſt vne douce, moderée, & venerable grauité, cheminant entre la craincte & l'amour, digne de tout honneur & reuerence. Il y a auſſy ſa demeure & ſa hantiſe: la demeure ſoit en lieu magnifique & fort apparant, & tant pres, que ſe pourra, du milieu de tout l'eſtat, afin d'auoir l'œil ſur tout, comme vn ſoleil qui touſiours du milieu du ciel eſclaire par tout: Car ſe tenant en vn bout il donne occaſion au plus loin de plus hardiment ſe remuer, comme ſe tenant ſur vn bout d'vne grande peau, le reſte ſe leue. Sa hantiſe ſoit rare, car beaucoup ſe monſtrer & ſe communiquer, raualle la Majeſté, *continuus aſpectus minus verendos magnos homines ipſa ſatietate facit. Maieſtati maior ex longinquo reuerentia, quia omne ignotum pro magnifico eſt.*

Liuius. Tacit.

16 4. chef de ceſte proviſion cõſeil.

Apres ces trois choſes, cognoiſſance de l'eſtat, vertu, & mœurs, qui ſont en la perſonne du prince, viennent les choſes qui ſont pres & au tour de luy; Sçauoir en quatrieſme lieu, Conſeil, le grand & principal poinct de ceſte doctrine politique, & ſi important que c'eſt quaſi tout: c'eſt l'ame de l'eſtat, & l'eſprit, qui donne vie, mouuement, & action a toutes les autres parties: & a cauſe d'icelle il

eſt dict, que le maniement des affaires conſiſte en prudence. Or il ſeroit a deſirer, que le prince euſt de ſoy meſmes aſſés de conſeil & de prudẽce, pour gouuerner & pouruoir a tout, c'eſt le premier & plus haut degré de ſageſſe, comme a eſté dict. en tel cas les affaires iront beaucoup mieux: Mais c'eſt choſe qui ne ſe voit pas; ſoit a faute de bon naturel, ou de bonne inſtitution. Et il eſt quaſi impoſſible qu'vne ſeule teſte puiſſe fournir a tant de choſes, *Nequit princeps ſua ſcientia cuncta complecti, nec vnius mens tantæ molis eſt capax.* Vn ſeul ne voit & n'oyt que bien peu. Or les Rois ont beſoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'oreilles. Les grãds fardeaux & les grands affaires ont beſoin de grandes aides. Parquoi il lui eſt requis de ſe pouruoir & garnir de bõ conſeil, & de gẽs, qui le luy ſcachent donner : & celuy, quel qu'il ſoit, qui veut tout faire de ſoy, eſt tenu pour ſuperbe pluſtoſt que pour ſage. Le prince a donc beſoin d'amis fideles & ſeruiteurs, qui ſoient ſes aides, *quos aſſumat in partem curarum.* Ce ſont ſes vrais threſors, & les inſtrumens treſ-vtiles de l'eſtat. A quoy ſur tout il doit trauailler de les choiſir & les auoir bons, & y emploier tout ſon iugement. Il en y a de deux ſortes, les vns luy aident de leur eſprit, conſeil & langue; & ſont dicts conſeillers; les aurres le ſeruent de leurs mains &;

cy deſſus ch. 1.

Tacit.

Tit. liu.

Tacit.

Plin.

Xenoph

leurs faicts, & peuuent estre dicts officiers. Les premiers sont beaucoup plus honnorables: Car ce disent les deux plus grands philosophes, c'est vne chose sacrée & diuine, que bien deliberer & donner bon conseil.

Platon. Arist. te.

17 Discretiõ de bons Cõseillers Fidelité. Diligence. Suffisance

Or les conseillers doiuent estre premierement fideles, c'est a dire en vn mot gens de bien, *optimum quemque fidelissimum puto*; Secondement suffisants en ceste part, c'est à dire cognoissans bien l'estat, diuersement experimentés & essaiés (car les difficultés & afflictions sont de belles leçons, & instructions.; *Mihi fortuna multis rebus ereptis vsum dedit bene suadendi*) & en vn mot sages & prudents, moyenement vifs & non point trop poinctus; Car ceux cy sont trop remuans, *nouandis, quam gerendis rebus aptiora ingenia illa ignea*. Et pour estre tels, faut qu'ils soient aagés & meurs, outre que les ieunes gens pour la tendreur & molleſſe de leur aage, sont aiſéement trompés, facilement croient & reçoiuent impreſſion. Il est bon qu'autour des Princes il y en aye des sages & des fins: Mais beaucoup plus les sages qui sont requis pour l'honneur, & pour touſiours; les fins pour la neceſſité quelquefois. Tiercement qu'en propoſant & donnant bons & salutaires conſeils ils s'y portent librement & courageuſement sans flatterie ou ambiguité, & deſguiſement, n'accõmodans point leur langage a la fortune preſente du

Myrrhid in Saluſt.

Curtius.

liberté.

Prince, *Ne cum fortuna potius principis loquantur quam cum ipso.* Mais sans espargner la verité ils disent ce qu'il conuient. Car combien que la liberté, rondeur, & fidelité heurte & offense pour l'heure ceux, ausquels elle s'oppose ; apres elle est reuerée & estimée ; *In præsentia quibus resistis, offendis, deinde illis ipsis suspicitur laudaturque:* Et constamment sans ployer, varier, & changer à tous propos pour plaire & suyure l'humeur, le plaisir, & la passion d'autruy, mais sans opiniastreté & esprit de contradiction, qui trouble & empesche toute bonne deliberation, voire quelquesfois faut tourner son opinion; ce qui n'est inconstance, mais prudence. Car le Sage ne marche pas tousiours d'vn mesme pas, encores qu'il suyue mesme chemin, il ne change point, il s'accommode; *non semper it vno gradu sed vna via; non se mutat sed aptat.* Comme le bon marinier fait des voiles selon le temps & le vent, il conuient souuent tourner & obliquement arriuer, ou lon ne peut à droict fil. C'est habilité. Religieux à tenir secrettes les deliberations, chose extremement necessaire au maniement des affaires, *res magnæ sustineri nequeunt ab eo cui tacere graue est.* Et ne suffit d'estre secret, mais ne faut furetter ny crochetter les secrets du Prince : c'est chose mauuaise & dangereuse; *exquirere abditos principis sensus illicitum & anceps*, voire je diray qu'il faut euiter de les sçauoir. Voyla les principales bõnes con-

Tacit.

4 Constãce sans opiniastreté Sallust. ad Cæsar.

Senec.

5 Silence. Curtius.

Tacit.

Les vices qu'ils doiuent fuyr

ditions & qualitez de Conseillers, comme les mauuaises, dont ils se doyuent bien garder, sont confiance presomptueuse, qui fait deliberer & opiner audacieusement; car le Sage en deliberant pense & repense redoublant tout ce que peut aduenir, pour puis estre hardy à executer. *Nam animus vereri qui scit, scit tuto aggredi.* Au contraire le fol est hardy & chaud à deliberer: & quand il faut joindre, le nez luy seigne, *Consilia calida & audacia prima specie læta sunt, tractatu dura, euentu tristia.* Puis toute passion de colere, enuie, despit, hayne, auarice, cupidité, & toute affection particuliere, la poison mortelle du jugement & tout bon sentiment, *priuatæres semper offecere officientq; publicis consiliis, pessimum veri affectus & iudicij venenum fua cuiq; vtilitas*; Et precipitation ennemie de tout bon conseil, & seulement propre à mal faire. Voyla que doyuent estre les bons conseillers.

confiance presomptueuse.

Tit. liuius

Passion.

Tacit.

Precipitatiõ voyez l. 2. c. 10. Tacit.

18 Or le Prince les doibt choisir tels ou par sa propre science & jugemẽt, ou s'il ne le peut, par la reputation, laquelle ne trompe gueres; dont disoit vn d'entr'eux à son Prince, tenez nous pour tels, que nous sommes estimez. *Nã singuli decipere & decipi possunt, nemo omnes; neminẽ omnes fefellerunt.* Et se bien garder des mignons, courtisans, flatteurs, esclaues, qui font honte à leur maistre & le traissent. N'y a rien plus pernicieux que le cõseil du cabinet. Et les ayant choisis & trouuez, il s'en doibt seruir prudẽment en

Deuoir du prince à choisir bons conseillers. Plin ad Trac.

1 Et s'en seruir,

prenant conſeil d'eux à temps & heures, ſans attendre au poinct de l'execution & perdre le témps en les eſcoutant: & auec jugement ſans ſe laiſſer aller laſchement à leur aduis, comme ce ſot d'Empereur Claude, & auec douceur auſſi ſans roidir trop, eſtant plus raiſonnable, comme diſoit le ſage Marc Antonin, de ſuyure le conſeil d'vn bon nombre de ſes amis, qu'eux ſoyent contraincts de fleſchir ſoubs ſa volonté. Et s'en 3
ſeruant auec vne authorité indifferante ſans les payer par preſens pour leurs bons conſeils, afin de n'attirer les mauuais ſous eſpoir de recompenſe, ny auſſi les rudoyer pour leurs mauuais conſeils. Car il ne ſe trouueroit plus, qui voulſiſt donner conſeil, s'il y auoit dãger à le donner. Et puis ſouuent les mauuais reuſiſſent biẽ & mieux que les bons, ainſi diſpoſant la ſouueraine pourueoyãce. Et ceux qui donnent les bons conſeils, c'eſt à dire heureux & aſſeurez, ne ſont pas pour cela touſiours les meilleurs & plus fidelles ſeruiteurs, ny pour leur liberté a parler: laquelle il doibt pluſtoſt aggreér, & regarder obſcurement les craintifs & flatteurs: car miſerable eſt le Prince, chez qui lon cache ou lon deſguiſe la verité, *cuius aures ita formatæ ſunt, vt aſpera quæ vtilia, & nil niſi iucundum & laſurum accipiant*; & en fin celer ſon aduis & ſa reſolution, eſtant le ſecret l'ame du conſeil, *nulla meliora conſilia, quam quæ ignorauerit aduerſarius, antequam fierent.*

curtius.

Tacit.

Veget.

19 Des officiers. Quant aux officiers, qui viennent apres, & qui seruent le Prince & l'estat en quelque charge, il les faut choisir gens de bien, de bonne & honneste famille. Il est à croire, qu'ils n'en seront que meilleurs : & n'est beau que des gens de peu s'approchent du Prince, & commandent aux autres, sauf qu'vne grande & insigne vertu les releue, & supplée le defaut de noblesse: mais non gens infames, doubles, dangereux, & de quelque odieuse condition. Aussi doyuent-ils estre gens d'entendement, & employez selon leur naturel. Car les vns sõt propres aux affaires de la guerre, les autres aux affaires de la paix. Aucuns sont d'aduis de les choisir d'vne douce & mediocre vertu, car ces outrez & inuincibles, qui se tiennent tousiours sur la poincte, & ne veulent rien quitter, ne sont communement propres aux affaires, *vt pares negotijs, neque supra: sint recti non erecti.*

20 5. chef de ceste prouision. Finances. Apres le conseil nous mettrons les finances grand & puissant moyen ; ce sont les nerfs, les pieds, les mains de l'estat. Il n'y à glaiue si tranchant & penetrant, que celuy d'argent, ny maistre si imperieux, ny orateur si gaignant les cœurs & volontez, ny conquerant tant preneur de places, comme les richesses. Parquoy le sage Prince doibt pouruoir, que les finances ne faillent ny ne tarissent jamais. Ceste science consiste en trois poincts, fonder les finances, les bien employer, & auoir tousiours en reserue &

Science financiere en trois poincts.

l'espargne vne bonne partie pour le besoin. En tous les trois le Prince doibt esuiter deux choses ; l'injustice & la sordidité, en conseruant le droict enuers tous, & l'honneur pour soy.

Pour le premier, qui est faire fonds & accroistre les finances, il y à plusieurs moyens : & les sources sont diuerses, qui ne sont pas toutes perpetuelles, ny esgalement asseurées, sçauoir le domaine & reuenu public de l'estat, qu'il faut mesnager & faire valoir, sans jamais l'aliener en aucune façon, comme aussi est-il de sa nature sacré & inalienable. Les conquestes faictes sur les ennemis, qu'il faut approfiter & non prodiguer ny dissiper, comme le practiquoyent bien les anciens Romains rapportans à l'espargne de tresgrandes sommes & thresors des villes & pays vaincus, comme Tite Liue raconte de Camillus Flaminius, Paul Aemile, des Scipiõs, Luculle, Cæsar; & puis tirant des pays conquestez, soit des naturels y laissez, ou des colonies y enuoyées, certain reuenu annuel. Les presens, dons gratuits, pensions, octrois, tributs des amis alliez & subjects par testamẽts, donations entre vifs, ou autrement; les entrées, sorties & passages de marchandises aux haures, ports, & portes, tant sur les estrangers, que sur les subjects, moyen ancien, general, juste & legitime & trestvtile auec ces conditions; ne permettre la traitte des choses necessaires a la vie, que les subjects n'en soyent pourueuz, ny des marieres cruës;

21
1. Fonder les finances,
1
2
3
4

affin que le subject les mette en œuure, & gaigne le profit de la main: mais bien permettre la traitte des ouurées ; & au contraire permettre l'apport descruës & non des ouurées, & en toutes choſes charger beaucoup plus l'eſtrãger que le ſubject. Car l'impoſition foraine grande accroiſt les finances & ſoulage le ſubject : moderer toutefois les impoſts ſur les choſes neceſſaires à la vie que lon apporte. Ces quatre moyens ſont non ſeulement permis, mais juſtes, legitimes, & honneſtes. Le cinquieſme, qui n'eſt gueres honneſte, eſt le traffic, que le ſouuerain faict par ſes facteurs; & s'exerce en diuerſes manieres plus ou moins laides, mais le plus vilain & pernicieux eſt des honneurs, eſtats, offices, benefices. Il y à bien vn moyen qui approche du traffic : & pour ce peut il eſtre mis en ce rang, qui n'eſt pas fort deshonneſte, & à eſté practiqué par de treſgrands & ſages Princes, qui eſt de mettre les deniers de l'eſpargne & de reſerue, à quelque petit profit, comme à cinq pour cent, & les bien aſſeurer ſous bons gages, ou caution ſuffiſante & ſoluable. Cela ſert à trois choſes; à accroiſtre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gaigner, & qui eſt bien le meilleur à ſauuer les deniers publics des griffes de larrons de court, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince.

Antoninus Pius Seuerus. Auguſtus.

Et pour ceſte ſeule raiſon aucuns Princes ont preſté l'argent public ſans aucun profit ny intereſt, mais ſeulement à peine du double à faute de payer au jour. Le ſixieſme & dernier eſt aux empruns & ſubſides des ſujects, auquel il ne faut venir qu'à regret, & lors que les autres moyens defaillent, & que la neceſſité preſſe l'eſtat. Car en ce cas il eſt juſte, ſelon la regle ; Que tout eſt juſte, qui eſt neceſſaire : mais il eſt requis que ces conditions y ſoyent, apres ceſte premiere de la neceſſité. 6

1 Leuer par emprunt (auſſi ſe trouuera il pluſtoſt argent à cauſe de l'eſperance de recouurer le ſien, & que lon ny perdra rien, outre la grace d'auoir ſecouru le public) & puis rendre, la neceſſité paſſée & la guerre finie, comme firent les Romains mis à l'extremité par Annibal. 1 Des impoſt & ſubſides.

2 Que ſi le public eſt ſi pauure, qu'il ne puiſſe rendre, & qu'il faille proceder par impoſition, il faut que ce ſoit auec le conſentement des ſujects, leurs repreſentant & faiſant comprendre la pauureté & neceſſité, & preſchant le mot du bon Roy des Rois *Dominus his opus habet*. Iuſques à leur faire voir, ſi beſoin eſt, la recepte & la deſpence. La perſuaſion y peut eſtre employée ſans venir à la cõtrainɛte, comme diſoit Temiſtocles, *Impetrare melius quam imperare*. Il eſt vray que les prieres des Souuerains ſont commandemens ; *Satis imperat qui rogat* 2

potentia, armata sunt preces regum : mais que ce soit par forme d'octroy & don gratuit, au moins que ce soyent deniers extraordinaires, pour certain temps prefix, & non ordinaires, & ne prescrire jamais ce droict sur les subjects, si ce n'est de leur consentement. 3 Et que telles impositions se leuent sur les biens & non sur les testes (estant la capitation odieuse a tous gens de bien) soyent réelles, & non personnelles (estât injuste que les riches, les grands, les nobles, ne payent point, & que les poures gens du plat pays payent tout) 4 Et esgalement sur tous. L'inæqualité afflige fort, & a ces fins les respandre sur les choses, dont tout le monde à besoin, comme sel, vin, afin que tous trempent & contribuent à la necessité publique. Bien peut & doibt on mettre impostz ordinaires & gros sur les marchandises & autres choses vitieuses, & qui ne seruent qu'a corrompre les subjects, comme tout ce qui faict au luxe, à la desbauche, curiosité, superfluité en viures, en habillemens, volupté, mœurs, & maniere de viure licentieuse, sans autrement deffendre ces choses. Car la defense esguise l'appetit.

3 L. 1. de c. cunu. tollend. C.

2 emploier les finances

Le second poinct de ceste science est de bien employer les finances. Voyci par ordre les articles de cette emploicte & despence; entretenement de la maison du Prince, payement de la gendarmerie, gages des officiers, loyers justes de ceux qui ont bien merité du public, pensions & secours

& secours charitables aux personnes recommandables. Ces cinq sont necessaires: apres lesquels viennent ceux-cy tresvtiles; reparer les villes, fortifier & munir les frontieres, refaire & racoustrer les chemins, ponts & passages, establir les colleges d'honneur, de vertu & de sçauoir, edifier maisons publiques. De ces cinq sortes de reparations, fortifications & fondations en vienent de tresgrands profits, outre le bien public; les arts & artisans sont entretenus; l'enuie & despit du peuple à cause de la leuée des deniers cesse, quand il les void bien employez: & deux pestes des republiques sont chassées, sçauoir l'oysiueté & la pauureté. Au contraire les grandes liberalitez & donations desmesurées enuers quelques particuliers mignons, les grands bastimens superbes & non necessaires, les despences superflues & vaines sont odieuses aux subjects, qui murmurent qu'on en despouille mille pour en vestir vn; que lon piaffe de leur substance, lon bastit de leur sang & leur sueur.

Le troisiesme poinct est en la reserue, qu'on doibt faire pour la necessité, afin que lon ne soit contrainct au besoin de recourir aux moyés & remedes prompts, injustes, & violens; c'est ce que lon appelle l'espargne. Or cõme d'assembler de fort grãds thresors & faire si grãds amas d'or & d'argent, encores que ce soit par moyens justes & honnestes, ce n'est pas touſiours le

23 Faire reserue & espargne.

meilleur. C'eſt vne occaſion de guerre actiue ou paſſiue, car ou il faict venir l'enuie de la faire
Iſai. 30. mal à propos, ſe voyant abondãce de moyẽs: ou c'eſt vne amorce à l'ennemy de venir. Et ſeroit plus honorable de les emploitter comm'a eſté dict. Auſſi deſpendre tout & n'auoir rien en reſerue eſt encores bien pire, c'eſt jouër à tout perdre. Les Sages Souuerains s'en gardent bien. Les plus grands threſors, qui ont anciennement eſté, ſont celuy de Darius dernier Roy des Perſes, chez lequel Alexandre trouua quatre vingts millions d'or. Celuy de Tybere 67. millions, Trajan 55. millions gardez en AEgypte. Mais celuy de Dauid paſſe de beaucoup tous ceux-là (choſe incroyable en vn ſi petit & ſi chetif e-
2. paralip. ſtat) qui eſtoit de ſix vingts millions.

Or pour garder que ces grands threſors ne ſe deſpendent poinct, ou ne ſoyent violez ou deſrobbez, les anciens les faiſoyent fondre & reduire en grandes maſſes & boulles, comme les Perſes & Romains: Ou les mettoyent dedans les temples des Dieux, comme lieux de toute ſeureté, comme les Grecs au temple d'Apollon, qui toutesfois à eſté ſouuent pillé & volé; les Romains au temple de Saturne. Mais le meilleur & plus aſſeuré & le plus vtile eſt, cõm'à eſté dict, le preſter auec quelque petit profit aux particuliers ſous bons gages ou caution ſuffiſante. Auſſi faudroit-il pour garder les finances, des larrons, non pas vendre à gens de baſſe & mechanique condition, mais donner à gentilshõmes & gens

d'honeur le maniemẽt des finãces, & les offices financiers, comme les anciens Romains, qui en eſtrenoient les jeunes hõmes des plus nobles & grandes maiſons, & qui aſpiroyent aux plus grands honeurs & charges de la republique.

24
6. chef de ceſte proüiſion, & ce armée.

Apres le conſeil & les finances, je penſe bien mettre les armes, qui ne peuuẽt ſubſiſter, ni eſtre bien & heureuſement leuées & conduictes ſans ces deux. Or la force armée eſt biẽ neceſſaire au Prince, pour garder ſa perſonne & ſon eſtat: car c'eſt ab° de penſer gouuerner vn eſtat long tẽps ſans armes. Il n'y a jamais de ſeureté entre les foibles & les forts: & y a touſiours gẽs, qui ſe remuent dedãs ou dehors l'eſtat. Or ceſte force eſt ou ordinaire en tout tẽps, ou extraordinaire au temps de guerre. L'ordinaire eſt aux perſonnes & aux places. Les perſonnes ſont de deux ſortes; Il y à les gardes du corps, & de la perſonne du Souuerain, qui ſeruẽt non ſeulemẽt à ſa ſeureté & conſeruation, mais auſſi pour ſon honneur & ornement: Car le beau & bon dire d'Ageſilaus n'eſt pas perpetuellement vray, & y auroit trop de danger de l'eſſayer & s'y fier, Que le Prince viura bien aſſeuré ſans gardes, s'il cõmande à ſes ſubjects comm'vn bon pere à ſes enfans (car la malice humaine ne s'arreſte pas en ſi beau chemin.) Et les compagnies certaines entretenues & touſiours preſtes pour les promptes neceſſitez & ſoudaynes occurrence, qui peuuent

ſuruenir. Car attendre au beſoin à leuer gens, c'eſt grande imprudence. Quant aux places, ce ſont les fortereſſes & citadelles aux frontieres, au lieu deſquelles aucuns & les anciens approuuent plus les colonies & nouuelles peuplades. L'extraordinaire eſt aux armes, qu'il luy conuient leuer & dreſſer en temps de guerre, comment il s'y doibt gouuerner, c'eſt à dire entreprendre & faire la guerre; c'eſt pour la ſeconde partie, qui eſt de l'action: ceſte premiere eſt de la prouiſion. Seulement je dis icy, que le Prince ſage doibt outre les gardes de ſon corps auoir certaines gens tous preſts & experimentez aux armes en nombre plus grand ou plus petit, ſelon l'eſtẽdue de ſon eſtat, pour reprimer vne ſoudaine rebellió ou eſmotion, qui pourroit aduenir dedãs ou dehors ſon eſtat, reſeruãt à faire plus grãde leuée lors qu'il faudra faire la guerre à bon eſciẽt & de propos deliberé, offenſiue, ou deffenſiue & cependant tenir les arſenats & magaſins bien garnis & pourueus de toutes ſortes d'armes offenſiues, & defenſiues, pour equiper gens de pied & de cheual; plus, des munitiõs de guerre, d'engins, d'outils. Vn tel appareil non ſeulement eſt neceſſaire pour faire la guerre, car ces choſes ne ſe trouuent ny ne s'appreſtent en peu de temps, mais encores il empeſche la guerre. Car lon n'eſt pas ſi hardy d'attaquer vn eſtat, que lon ſçait bien preſt & bien garny. Il ſe faut appreſter à la guerre pour ne l'auoir poinct, *qui*

Au chap. ſuyuant.

cupit pacem, paret bellum.

Apres toutes ces prouisions neceſſaires & eſſentielles nous mettrons finalemẽt les alliances, qui n'eſt pas vn petit appuy & ſouſtieu de l'eſtat. Mais il faut de la prudence a les choiſir & bien baſtir, regarder auec qui lon s'allie, & commẽt. Il faut s'allier auec des puiſſans & voiſins : car s'ils ſont foibles & eſloignez, dequoy pourront ils ayder, ſi ce n'eſt que tel ſoit aſſailli, de la ruyne duquel doyue venir la noſtre? Car lors il doit le ſecourir & ſe joindre à luy, quel qu'il ſoit: & s'il y a du danger à le faire ouuertement, que ce ſoit par alliance ſecrette, car c'eſt vn tour de maiſtre de traitter alliance auec l'vn au veu & ſceu de tous, & auec l'autre par pratique ſecrette, mais que ce ſoit ſans perfidie & meſchanceté, qui eſt deffendue: mais non pas la prudence meſmemẽt pour la deffenſiue & pour la ſeureté de ſon eſtat. 25 7. chef de ceſte prouiſion Alliance. 1 Auec qui.

Au reſte il y a pluſieurs ſortes & degrez d'alliance : la moindre & plus ſimple eſt pour le commerce & traffic ſeulement: mais ordinairement elle comprend amitié, commerce, & hoſpitalité : & elle eſt ou defenſiue ſeulement, ou deffenſiue & offenſiue enſemble, & auec exception de certains Princes & eſtats, ou ſans exception. La plus eſtroicte & parfaicte eſt celle, qui eſt offenſiue & deffenſiue enuers tous & contre tous, pour eſtre amy des amis, & ennemy des ennemis : & telle eſt bon de faire auec des puiſſans & par eſgalle alliance. Auſſi l'alliance eſt 2 Commẽt.

ou perpetuelle ou limitée à certain temps: ordinairement elle se fait perpetuelle, mais le meilleur & plus asseuré est de la limiter à certain temps: afin d'auoir moyen de reformer, oster ou adjouster aux articles, ou s'en départir du tout s'il est besoin, selon que lon jugera estre expedient. Et quand biẽ on les jugeroit, telles qu'elles deussent estre perpetuelles, si est-ce, qu'il vaut mieux les renouueller (ce que lon peut & doibt on faire auant que le temps expire) & renouër, que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguissent & se relaschent: & qui se sentira greué la rompra plustost, si elle est perpetuelle, que si elle est limitée: auquel cas il attendra le terme. voyla nos sept prouisions necessaires.

SECONDE PARTIE DE LA *prudence politique & du gouuernement d'estat, qui est de l'action & gouuernement du Prince.*

CHAP. III.

I Description sommaire de l'actiõ du Prince.

AYANT traitté de la prouision, & instruict le Souuerain, dequoy & comment il doibt garnir & munir soy & son estat, venõs à l'actiõ; & voyons cõment il se doibt employer & se preualoir de ces choses, c'est à dire en vn mot bien commender & gouuerner. Auant traitter cecy distinctemẽt selon le partage, que nous en auõs

faict, nous pouuons dire en gros, que bien gouuerner & se bien maintenir en son estat gist à s'aquerir deux choses, bienueillance & authorité. La biẽueillance est vne bõne volonté & affectiõ enuers le souuerain & son estat; L'authorité est vne bonne & grande opiniõ, vne estime honorable du Souuerain & de son estat. Par le premier le Souuerain & l'estat est aymé; par le secõd il est crainct & redouté. Ce ne sont pas choses contraires, mais bien differantes, comme l'amour & la crainɛte. Toutes deux regardent les subjets & les estrangers: mais il semble que plus propremẽt la bienueillance regarde les subjets, & l'authorité les estrangers; *amorẽ apud populares, metum apud hostes quærat.* A parler tout simplement & absolumẽt l'authorité est plus forte & vigoureuse, plus auguste & plus durable. Le temperament & l'harmonie des deux est chose parfaicte; mais selon la diuersité des estats, des peuples, leur naturels, & humeurs, l'vne est plus aysée, & aussi plus requise en aucuns lieux qu'en autres. Les moyens d'aquerir tous les deux sont touchez & compris en ce qui à esté dict cy dessus, specialemẽt de la vertu & des meurs du souuerain, nonobstant nous en parlerons de chascune vn peu.

Bienveillance. Authorité deux soustien du Prince & de l'estat. Tacit.

La bienueillance (chose tresvtile & quasi du tout neceſſaire, tellement que seule vaut beaucoup, sans elle tout le reste est peu asseuré) s'acquiert par trois moyẽs, douceur non seulement en parolles & en faicts, mais encores plus aux 2 Bienveillance qui s'acquiert par douceur.

commandemens & en l'administration, ainsi le requiert le naturel des hommes, qui sont impatiens & de seruir du tout & se maintenir en vne entiere liberté, *nec totam seruitutem pati, nec totam libertatem.* Ils obeissent bien volontiers en subjects, mais non en esclaues, *domiti vt pareant, non vt seruiant.* Et à la verité lon obeist plus volontiers a celuy, qui commende doucement; *remissius imperanti melius paretur: qui vult amari languida regnet manu.* La puissance, disoit Cæsar, grand docteur en ceste matiere, mediocrement exercée conserue tout: mais qui commende indifferemment & eshontement n'est ny aymé ny asseuré. Il ne faut pas toutesfois vne douceur trop lasche, molle, ny abandonnée, afin que lon ne vienne en mespris, qui est encores pire que la crainte, *Sed incorrupto ducis honore.* C'est le tour de prudence de temperer cecy, ne recercher d'estre redouté en faisant du terrible, ny aymé en trop s'abaissant.

Tacit.

Tacit.

Tacit.

3 Beneficence.

Le second moyen d'aquerir la bienueillance est beneficence, j'entens premierement enuers tous, mesmement le petit peuple, par vne prouidence & bõne police, par laquelle le bled & toutes choses necessaires au soustien de cette vie ne manquẽt, mais soient à bõne raison, voire abondent s'il est possible; que la cherté ne trauaille point les subjects. Car le menu peuple n'a soin du public, que pour ce regard. *vulgo vna ex republica annona cura.*

Tacit.

4 Liberalité.

Le troisiesme moyen est la liberalité (be-

neficence plus speciale) qui est vn amorce, voire vn enchantement pour attirer, gagner & captiuer les volontés: Tant est chose douce que de prendre, honnorable de donner. Tellement qu'vn sage a dict, qu'vn estat se gardoit mieux par biens-faicts que par armes. Elle a principallement lieu a l'entrée & en vn estat nouueau. A qui, combien, & comment il faut exercer liberalité a esté dict cy dessus. Les moyens de bienvueillance ont esté sagement pratiqués par Auguste, *qui militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* Au 2. chap. art 13. Tacit.

L'authorité est l'autre appuy des estats, *Maiestas imperii, salutis tutela*; La fortereſſe inuincible du Prince, par laquelle il sçait auoir raison de ceux, qui ausent le mespriser & luy faire teste. Aussi a cause d'icelle lon ne l'ose attaquer, & tous recherchent d'estre bien auec luy. Elle est composée de craincte & de respect. Par ces deux le prince & son estat est redoutable a tous & asseuré. Pour aquerir ceste authorité, outre la prouision des choses susdictes, il y a trois moiẽs, qui se doiuent soigneusement garder en la forme de commander. Le premier est la seuerité, qui est meilleure, plus salutaire, asseurée, durable que l'ordinaire douceur & grande facilité. Ce qui vient premierement du naturel du peuple, lequel, comme dict Aristote, n'est pas si bien nay, qu'il se range au deuoir par amour, ny par honte, mais par force & craincte des sup- 5 Authorité. Qui s'aquiert par Seuerité.

plices; puis de la corruption generale des mœurs & desbauche contagieuse du monde, a laquelle ne faut pas penser pouruoir par douceur, qui aide plustost a malfaire. Elle engendre mespris & esperance d'impunité, qui est la peste des republiques & des estats, *Illecebra peccandi maxima spes impunitatis.* C'est vne grace enuers plusieurs, & tout le public, de quelque fois en chastier bien quelqu'vn. Et faut par fois coupper vn doibt pour empescher la gangrene de se prendre a tout le bras, selon la belle responce d'vn Roy de Thrace, a qui lon disoit qu'il faisoit l'enragé & non le Roy; Que sa rage rendoit ses subiects sains & sages. La seuerité maintient les officiers & magistrats en deuoir, chasse les flateurs, courratiers, meschans, impudens demandeurs, & petits tyranneaux. Au contraire la trop grande facilité ouure la porte a tous ces gens-là, dont il aduient vn epuisement des finances, impunité des meschans, appauurissement du peuple, comme les Catharres & fluxions en vn corps flouet & maladif tombent sur les parties plus foibles. La bonté de Pertinax, la licence d'Aeliogabale penserent perdre & ruyner l'empire : la seuerité de Seuere & puis d'Alexandre le restablit & remist en bon estat. Il faut toutes-fois que ceste seuerité soit auec quelque retenue, par intermission & a propos : afin que la

Cicero.

rigueur enuers peu de gẽs, tienne tout le monde en craincte, *Vt pœna ad paucos, metus ad omnes.* Et les rares supplices seruent plus a la reformation de l'estat, a dict vn ancien, que les frequens. Cela s'entend, si les vices ne se renforcent, & ne s'opiniastrent pas; Car lors il ne faut pas espargner le fer & le feu *crudelem medicum intemperans æger facit.*

Le second est la constance, qui est vne fermeté & resolution, par laquelle le Prince marchant tousiours de mesme pied, sans varier ny changer, maintient tousiours & presse l'obseruation des loix & coustumes anciennes. Le changer & r'aduiser outre que cest argumẽt d'inconstance & irresolution apporte & aux loix, & au Souuerain, & a l'estat du mespris & mauuaise opinion. Dont les sages defendent tant, de rien remuer & rechanger aux loix & coustumes, fust ce en mieux: car le remuement apporte tousiours plus de mal & d'incommodité, outre l'incertitude & le dãger, que ne peut apporter de bien la nouueauté. Parquoy tous nouateurs sont suspects, dangereux, & a chasser. Et n'y peut auoir assez forte & suffisante cause ou occasion de changer, si ce n'est vne tres-grande, euidente & certaine vtilité ou necessité publique. Et en ce cas encores faudroit il y proceder comme d'aguet, doucement & lentement peu a peu, & quasi insensiblement, *lenitèr & lentè.*

7 Constãce.

8 Le troisiesme est a tenir tousiours ferme en main le timõ de l'estat, les resnes du gouuernement, c'est a dire l'honneur & la force de commander & ordonner, & ne s'en fier ny remettre point a d'autre, & renuoyer toutes choses au conseil, afin que tous ayent l'œil sur luy, & sachent que tout depend de luy. Le souuerain, qui quitte tãt peu que ce soit de son authorité, gaste tout. Parquoy il ne doit esleuer ni agrandir par trop personne, *Cõmunis custodia principatus neminẽ vnum magnum facere.* Que s'il y en a desia quelcun tel, il le faut raualler & reculer, mais doucemẽt; & ne faire point les grandes & hautes charges perpetuelles ny a lõgues années: afin que lon n'aye moyen de se fortifier a l'encontre du maistre, comme il est souuant aduenu. *Nil tam vtile, quam breuem potestatem esse, quæ magna sit.*

Aristot.

Senec.

9 Contre l'iniuste authorité & tyrannie.

Voyla les moyens iustes & honnestes au souuerain, pour maintenir auec la bien vueillance l'authorité; & se faire aymer, craindre, & redouter tout ensemble: car l'vn sans l'autre n'est ny asseuré ny raisonnable. Parquoy nous abominons vne authorité tyrannique, & vne crainɛte ennemie de bien-vueilálce qui est auec la haine publique *oderint, quem metuant*, que les meschãs aquierent abusans de leur puissance. Les conditions d'vn bon prince & d'vn tyran sont toutes notoirement dissemblables, & aisées a distinguer. Elles reuiennent toutes a ces deux poincts

l'vn garder les loix de Dieu & de nature, ou les fouller aux pieds: l'autre faire tout, pour le bien public & profict de ses subiects, ou faire tout seruir a son profit & plaisir particulier. Or le prince, pour estre tel qu'il doit, faut qu'il se souuienne tousiours, que comme la felicité est de pouuoir tout ce que lon veut, aussi est ce vraye grandeur de vouloir tout ce que lon doit; *Cæsari cum omnia licent, propter hoc minus licet: vt felicitatis est posse quantum velis sic magnitudinis velle quantum possis; vel potius quãtum debeas.* Plin. de Traia. Le plus grand malheur, qui puisse arriuer a vn prince, c'est de croire, qu'il luy est loisible tout ce qu'il peut, & luy plaist. Si tost qu'il a consenti a ce pensement, de bon il deuient meschant. Or ceste opinion leur vient des flatteurs, qui ne manquent iamais a leur prescher tousiours la grandeur de leur pouuoir; & bien peu y a de fideles seruiteurs, qui leur osent dire l'obligatiõ de leur deuoir. Mais il n'y a au monde plus dangereuse flatterie, que celle qui se faict a soy mesme: quãd c'est vn mesme le flatteur & le flatté; il n'y a plus de remede a ce mal. Neantmoins il arriue quelquefois par consideration des temps, personnes, lieux, occasions, qu'il faut qu'vn bõ Roy face des choses, qui par apparence peuuent sembler tyranniques, comme quand il est question de reprimer vne autre tyrannie, sçauoir d'vn peuple forcené, duquel la licence est vne vraye tyrannie, ou bien des nobles & riches,

qui tiranniſent les pauures & le menu peuple: ou bien quand le Roy eſt pauure & neceſſiteux, qui ne ſçait ou prendre argent, & faict des emprunts ſur les riches. Et ne faut pas eſtimer touſiours eſtre tyrânie la ſeuerité d'vn prince, ou bien les gardes & fortereſſes, ou bien la majeſté des cõmandemẽs imperieux, qui sõt quelquefois vtiles, voire neceſſaires: & sõt plus a ſouhaitter que les douces prieres des tyrans.

10 Voila les deux vrais ſouſtiens du Prince & de l'eſtat. Si en iceux auſſi le prince ſe ſçait maintenir, & ſe preſeruer des deux contraires, qui ſont les meurtriers du Prince & de l'eſtat, ſçauoir haine & meſpris : deſquels il faut dire vn mot, pour mieux y pouruoir & s'en garder. La hayne contraire a la bien veillance eſt vne mauuaiſe & obſtinée affection des ſubiects contre le Prince & ſon eſtat: elle procede ordinairement de craincte pour l'aduenir, ou de deſir de vengence pour le paſſé, ou de tous les deux. Ceſt' hayne, quand elle eſt grande & eſt de pluſieurs, a grande peine le Prince peut il eſchapper, *Multorum odijs nullæ opes poſſunt reſiſtere.* Il eſt expoſé a tous, & n'en faut qu'vn pour y mettre fin. *Multæ illis manus, illi vna ceruix.* Il faut doncq qu'il s'en preſerue: ce quil fera en fuyant les choſes, qui l'engendrent, ſçauoir cruauté & auarice, les contraires aux inſtrumens ſuſdicts de bien-veillance.

'Hayne Meſpris deuxmeurtriers au Prince. Ariſt. l. 5. pol.

Hayne.

Cicero.

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tresinfame au prince: Mais au contraire qu'il s'arme de clemence, comme a esté dict cy dessus aux vertus requises au ptince. Mais pource que les supplices, bien qu'ils soient iustes & necessaires en vn estat, ont quelque image de cruauté, il doit prendre garde de s'y porter dextrement: & pour ce, luy en voulons dõner aduis: par expres il ne doit mettre la main au glaiue de iustice, que bien tard & cõme a regret: *libenter damnat, qui cito: ergo illi parsimonia etiam vilissimi sanguinis.*[2] forcé pour le bien public, & plustost pour exemple, & empescher que lon n'y retourne, que pour punir le coulpable; [3] sans colere ny ioye, ou autre passion. Que s'il en faloit monstrer aucune, ce seroit compassion, [4] a la maniere accoustumée du pays & non par nouueaux supplices, tesmoignages de cruauté; [5] sans assister ny se trouuer a l'execution: [6] S'il en faut punir plusieurs il les faut despecher vistement & tout en vn coup; car les faire longuement trainer les vns apres les autres, semble que lon s'y plaist & s'en paist.

II
Qui vient de cruauté.

c. 2. art. 1a

Aduis pour les supplices.

Seneq.

Il faut aussi qu'il se garde d'auarice bien messeante en vn grand. Elle se monstre ou a trop exiger & tirer, ou a trop peu donner. Le premier desplaist fort au peuple auare de nature, & a qui le bien c'est le sang & la vie: c'est dequoy plus volontiers il se despite,

III
Auarice en deux.

le second aux hommes de seruice & de merite, qui ont trauaillé pour le public,& pensent qu'il leur est deu quelque entretien. Or comment le prince se doit gouuerner en tout cela,& en matiere de finances, tant a faire fonds & imposer, qu'a despendre & reserver,il a esté bien au long discouru au chapitre precedent. Seulement diray icy, que le prince se doit soigneusement garder de trois choses, l'vne de resslembler, par trop grandes & excessiues impositions, ces tyrans ronge-subiects, mange peuples, *qui deuorant plebem sicut escam panis* δημοβορι *quorum erarium spoliarium ciuium cruentarumque predarum receptaculum*, car il y a danger de tumultes, tesmoing tant d'exemples & vilains accidens; secondement de sordité, tant a amasser (*Indignum lucrum ex omni occasio ne odorari: & vt dicitur, etiam à mortuo auferre*: parquoy ne se doit seruir a cela d'accusations, confiscations,despouilles iniustes) qu'a ne rien donner, ou donner trop peu & mercenairement,& se laisser par trop importuner par requestes & longue poursuitte; Tiercement de violence en la leuée, de fourrage,pillerie:& que s'il est possible lon ne vienne a saisir les meubles,les outils du labourage. Cecy regarde principallement les receueurs & exacteurs, qui par leurs rigueurs exposent le Prince a la hayne du peuple,& le diffament,gens fins, cruels,a six mains & trois testes, dict quelqu'vn. A quoy le Prince doit

doit pouruoir, qu'ils soient preud'hõmes : puis, s'ils faillent les chasser rudement auec rude chastiment, & grosses amandes, pour leur faire rendre & regorger, comme esponges, ce qu'ils ont succé & tiré induement du peuple.

Venons a l'autre pire ennemy, mespris, qui est vne siniſtre, vile, & abiecte opinion du prince & de l'estat : c'est la mort des estats, comme l'authorité est l'ame & la vie. Qui maintient vn homme seul, voire vieil & cassé sur tant de milliers d'hommes, sinon l'authorité & la grande estime? Si elle s'en va & se perd par mespris, il faut que le prince & l'estat donne du nés en terre. Et tout ainsi que, comme a esté dict, l'authorité est plus forte & auguste, que la bienveillance, aussi le mespris est plus contraire & dangereux, que la haine, laquelle n'ause rien estant retenue par la craincte, si le mespris, qui secouë la craincte, ne l'arme, & ne donne le courage d'executer. Il est vray que le mespris vient rarement, mesmement s'il est vray & legitime prince: Sinon qu'il soit du tout fayneant, & qu'il se degrade & prostitue soy mesme, *& videatur exire de imperio*. Toutesfois il faut voir d'ou il peut venir pour s'en garder. Il vient de choses contraires aux moyens d'aquerir authorité, & specialement de trois, sçauoir;

13 Mespris.

En ce ch. art. 5.

Plin in Panch.

De la forme de gouuerner trop lache, effeminée, molle, languissante & non-chalante, ou biẽ

Qui vient de mauuaise fa-

çon de gouuerner.

legere & volage, sans aucune tenue, c'est estat sans estat. Sous tels princes les subiects se randent hardis, insolens, que tout est permis, que le prince ne se soucie de rien. *Malum, principem habere, sub quo nihil vlli liceat: peius, eum sub quo omnia omnibus.*

Malheur.

Secondement du malheur du prince, soit en ses affaires, qui ne succedent pas bien, ou en lignee, s'il est sans enfans, qui seruent d'vn grand appuy au prince, ou au moins certitude de successeurs, dont se plaignoit Alexandre le grand, *Orbitas mea, quod sine liberis sum, spernitur. Munimen aulæ regii liberi.*

Mœurs vilaines.

Tiercement des mœurs, specialement dissolus, laches, & voluptueux, yurognerie, gourmandise; aussi de lourdise, ineptie, laideur.

distinctiõ de l'action du Prince.

Voy la en gros parlé de l'action du souuerain. Pour la traicter plus distinctement & particulierement, il se faut souuenir comme a esté dict au commencement, qu'elle est double: pacifique & militaire, i'entẽds icy l'actiõ pacifique l'ordinaire, qui se faict tous les iours, & en tout temps, de paix, ou de guerre; la militaire qui ne s'exerce qu'en temps de guerre.

De la pacifique Aduis pour icelle.

La pacifique & ordinaire du souuerain ne se peut du tout prescrire, c'est chose infinie: & consiste autant a se garder de faire comme a faire. Nous en donnerons icy des aduis principaux & necessaires. Pour vn premier le prince doit pouruoir a ce qu'il soit fidellement & diligem-

ment aduerty de toutes choſes. Ces toutes choſes reuiennent a deux chefs, dont y a deux ſortes d'aduertiſſemens & d'aduertiſſeurs, qui tous doiuent eſtre bien confidens & aſſeurés, prudens, & ſecrets: bien qu'aux vns eſt requiſe vne plus grande liberté, fermeté, & franchiſe, qu'aux autres. Les vns ſont pour l'aduertir de 1
ſon honneur & deuoir, de ſes deffauts, & luy dire ſes verités. Il n'y a gens au monde, qui ayent tant de beſoin de tels amis comme les Princes, qui ne voyent & n'entendent que par les yeux, & par les oreilles d'autruy. Ils ſouſtiennent vne vie publique, ont a ſatisfaire a tant de gens, on leur cele tant de choſes, que ſans le ſentir ils ſe trouuent engagés en la hayne & deteſtation de leurs peuples, pour des choſes fort remediables & fort ayſées a euiter, s'ils en euſſent eſté aduertis d'heure. D'autre part les aduertiſſemens libres, qui ſont les meilleurs officiers de la vraye amitié, ſont perilleux a l'endroict des ſouuerains: combien qu'ils ſoient bien delicats & bien foibles, ſi pour leur bien & profict ils ne peuuent ſouffrir vn libre aduertiſſement, qui ne leur pinſſe que l'ouye, eſtant le reſte de l'operation en leur main. Les autres ſont pour l'aduertir de tout ce, 2
qui ſe paſſe & ſe remue non ſeulement parmy ſes ſubiects & dedans l'enclos de ſon eſtat, mais encores chez ſes voyſins,

de tout, dis-ie, qui touche de loin ou pres l'estat sien & de ses voisins. Ces deux sortes de gens respondent aucunement a ces deux amis d'Alexandre Ephestion & Craterus, dont l'vn aymoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'est a dire l'vn l'estat, & l'autre la personne.

15 En second lieu le prince doit tousiours auoir en main vn petit memorial & liuret contenant trois choses, principalement vn registre abbregé des affaires d'estat: afin qu'il sache ce qu'il faut faire, ce qui est commancé de faire, & qu'il ne demoure rien imparfaict & mal executé; vne liste des plus dignes personnages, qui ont biẽ merité, ou sont capables de bien meriter du public; vn memoire des dons qu'il a fait, a qui & pourquoy: autrement & sans ces trois il luy aduiẽdra de faire de grãdes fautes. Les grãds princes & sages Politiques l'ont ainsi bien pratiqué, Auguste, Tybere, Vespasian, Traian, Adrian, les Antonins.

2 Auoir vn memorial des.
1 Affaires
2 Personnes.
3 Dons.

16 En tiers lieu, d'autant que de l'vn des principaux deuoirs du prince est a discerner & ordonner des loyers & des peines, & pource que l'vn est fauorable & l'autre odieux, le Prince doit retenir a soy la distribution des loyers & bien-faicts, qui sont estats, honneurs, offices, benefices, priuileges, pensions, exemptions, immunités, restitutions, graces & faueurs, & renuoyer a ses officiers a faire & prononcer condemnations, amandes, confiscations, priua-

Ordõner des loyers & peines.

tions, supplices & autres peines.

17 4 Distribuer les loyers.

En distribution des loyers, dons & biensfaicts, il s'y doit porter prompt & volontaire, les donner auant qu'ils soient demandés, s'il se peut, & n'attendre pas qu'il luy faille les refuser; & les donner luy mesme s'il peut, ou les faire donner en sa presence. Par ce moyen les dons & biensfaicts seront beaucoup mieux receus, auront plus d'efficace: & lon euitera deux grands inconueniens ordinaires, qui priuent les gens d'honneur & de merite des loyers, qui leur sont deus; l'vn est vne longue poursuite, difficile & pleine de despance, qu'il conuient faire pour obtenir ce que lon veut & lon pense auoir merité: ce qui est grief a gens d'honneur & de cœur: L'autre qu'apres auoir obtenu du prince le don auant qu'en pouuoir iouyr, il couste la moitié & plus de ce que vaut le bienfaict, & encores quelquefois viendra a rien.

18 De l'action militaire qui est en trois poincts.

Venons a l'action militaire du tout necessaire a la tuition & deffence du prince, des subiects & de tout l'estat, traittons la brefuement. Toute ceste matiere reuient a trois chefs, entreprendre, faire finir la guerre. A l'entreprinse faut deux choses; iustice & prudence, & fuir du tout les contraires l'iniustice & la temerité. Il faut premierement que la guerre soit iuste: la iustice doit

1 Entreprendre ou il faut deux choses.

18 Iuſtice. marcher deuant la vaillance, comme le deliberer va deuant l'executer. Il faut abominer ces propos Que le droict eſt en la force, que l'iſſue en decidera ; que le plus fort l'emportera. Il faut regarder a la cauſe, au fonds & au merite, & non a l'iſſue: la guerre a ſes droicts & loix, comme la paix. Dieu fauoriſe les iuſtes guerres, donne les victoires a qui il luy plaiſt, & s'enfaut rendre capable, premierement par la iuſte entreprinſe. Il ne faut donc pas pour toute cauſe ou occaſion commencer la guerre,

Plin. in pan. *non ex omni occaſione quarere triumphum* : Et ſe bien garder que l'ambition, l'auarice, la colere ne nous y fourrent: qui ſont toutesfois a vray dire les plus ordinaires motifs des guerres:

Saluſt. *vna & ea vetus cauſa bellandi eſt profunda cupido imperii & diuitiarum: Maximam gloriam in maximo imperio putant* : *Rupere fœdus impius lucri furor, & ira præceps.*

19 Trois choſes rendent l'entreprinſe iuſte. Pour rendre la guerre de tous poincts iuſte, il faut trois choſes, qu'elle ſoit indicte & entreprinſe par celuy, qui peut, qui eſt le ſeul ſouuerain.

20 Cicer. pro Milone. Pour cauſe iuſte, telle eſt abſolument la deffenſiue iuſtifiée par toute raiſon aux Sages, par neceſſité aux Barbares, par la couſtume a toutes gens, par la nature aux beſtes: deffenſiue, dis-je, de ſoy ou ie comprẽs ſa vie, ſa liberté, & ſes parens, & ſa patrie : De ſes alies & confederez, c'eſt pour la foy donnée, pour

les iniuſtement oppreſſez, *Qui non deffendit, nec obſiſtit, ſi poteſt, iniuriæ, tam eſt in vitio, quam ſi parentes, aut patriam, aut ſocios deſerat.* In officijs

Ces trois chefs de deffance ſont comprins en la juſtice par ſainct Ambroiſe, *Fortitudo, quæ per bella tuetur a barbaris patriam, vel defendit infirmos, vel a latronibus ſocios, plena iuſtitiæ eſt.* Vn autre plus court la met en deux, foy & ſalut. *Nullum bellum a ciuitate optima ſuſcipitur, niſi aut pro fide aut pro ſalute,* & l'offenſiue auec deux conditions; qu'il y aye heu offence precedente, comme outrage ou vſurpation, & apres auoir redemandé clairement par heraut expres ce qui a eſté prins (*poſt clarigatum*) & recherché la voye de la iuſtice, qui doit touſiours aller la premiere. Car ſi lon y veut entendre, & ſe ſoubſmettre a la raiſon, faut s'arreſter: ſi non, le dernier & par ainſi neceſſaire eſt iuſte & permis, *iuſtum bellum, quibus neceſſarium; pia arma quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.* Saluſt. Plin. l. 22. nat. hiſt. c. 2. Liuius.

3 A vne bonne fin, ſçauoir la paix & le repos. *Sapientes pacis cauſa bellum gerunt, & laborem ſpe otii ſuſtentant: vt in pace ſine iniuria viuant.* 21 Prudence

Apres la iuſtice vient la prudence, qui faict meurement deliberer auant que corner la guerre. Dont pour ne s'y eſchauffer pas tant, & ſe garder de temerité, il eſt bon de penſer a ces poincts: Aux forces & moyens, tant ſiens que de ſon ennemy. 2 Au hazard & 22

dangereuſe reuolution des choſes humaines, ſpecialement des armes, qui ſont iournalieres, & auſquelles la fortune a plus de credit, & exerce plus ſon empire, qu'en toute autre choſe dont l'iſſue peut eſtre telle, qu'en vne heure elle emportera tout, *ſimul parta ac ſperata decora vnius horæ fortuna euertere poteſt.* Liuius.

3 Aux grands maux, malheurs, & miſeres publiques & particulieres, qu'apporte neceſſairement la guerre, qui ſont telles que la ſeule imagination eſt lamentable; 4 Aux calomnies, maledictions & reproches, que lon iette & verſe ſur les autheurs de la guerre, a cauſe des maux qui en arriuent: Car il n'y a rien plus ſubiect aux langues & iugemens, que la guerre. Mais tout tombe ſur le chef, *iniquiſſima bellorum conditio hæc eſt, proſpera omnes ſibi vendicant, aduerſa vni imputantur.* Toutes ces choſes font que la plus iuſte guerre eſt deteſtable, dict ſainct Auguſtin, & que le ſouuerain n'y doit entrer que par grande neceſſité, comme il eſt dict d'Auguſte: & ne ſe laiſſer gaigner a ces bouteſeus & flambeaux de guerre, qui par quelque paſſion particuliere l'y veulent eſchauffer: *quibus in pace durius ſeruitium eſt, in id nati, vt nec ipſi quieſcant; neque alios ſinant.* Et ſont ſouuant ceux, a qui le nés ſaigne, quand il faut venir au faict. *Dulce bellum inexpertis.* Le ſage ſouuerain ſe contiendra paiſible, ſans prouoquer ny auſſi craindre la guerre, ſans remuer ſon eſtat & celuy d'autruy entre Tacit. Pyndar.

esperance & crainte, & venir à ces extremitez de perir ou faire perir les autres.

Le second chef de l'action militaire est à faire la guerre. A quoy sont requises trois choses, munitions, hommes, regles de guerre. La premiere est la prouision & munition de toutes choses necessaires à la guerre, qui doibt estre faicte de bonne heure : car ce seroit grande imprudence d'attendre au besoin à chercher ce qu'il faut auoir tout prest. *Diu apparandum est, vt vincas celerius.* Or de la prouision requise pour le bien du Prince & de l'estat ordinaire & perpetuelle en tout temps à esté parlé en la premiere partie de ce chap. qui est toute de ce subject. Les principales prouisions & munitions de guerre sont trois, deniers qui sont l'esprit vital & les nerfs de la guerre, en à esté parlé. 2 Armes tãt offensiues que deffensiues, desquelles à esté aussi parlé. Ces deux sont ordinaires & en tout temps, viures, sans lesquels lon ne peut vaincre ny viure, & est on deffait sans coup ferir, le soldat se desbauche, & n'en peut on venir à bout. *Disciplinam non seruat ieiunus exercitus*: mais c'est vne prouision extraordinaire & non perpetuelle, qui ne se fait que pour la guerre, dont n'en à esté parlé cy dessus. Il faut donc en deliberant de la guerre, faire de grands magazins de viures, bleds, chair salées, tant pour l'armée, qui est en campagne, que pour les garnisons des frõtieres, qui peuuent estre assiegées.

23

2 Chef faire la guerre ou y a trois poincts.

1 Prouisions & munitions.

c. preced.

Cassiod.

24 La seconde chose requise à faire la guerre
2. Auoir hommes. sont les hommes propres à assaillir & à deffendre. Il les faut distinguer. La premiere distinction est en soldats ou gendarmes & chefs, ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les soldats sont le corps, les chefs sont l'ame, la vie de l'armée, qui donnent mouuement & action. Or nous parlerons icy premierement des gendarmes & soldats, qui sont le gros. Il y en a de diuerses sortes; il y à les pietons & les gens de cheual, les naturels du pays, & les estrangers, les ordinaires & les subsidiaires. Il les faut premierement tous comparer ensemble pour sçauoir, qui sont meilleurs & à preferer: & puis nous verrons comment il les faut bien choisir, & apres les gouuerner & discipliner.

257 En ceste comparaison tous ne sont d'ac-
1. Plustost pietons que caualerie. cord. Les vns, mesmes les rudes & barbares preferent les gens de cheual aux pietons, les autres au contraire. Lon peut dire que les Pietons tout simplement & absolument sont meilleurs: car ils seruent & tout du long de la guerre, & en tous lieux, & en tous affaires; la ou aux lieux montueux, scabreux & estroicts, & à assieger places, la caualerie y est presque inutile. Ils sont aussi plustost prests & coustent beaucoup moins: & s'ils sont bien conduicts & armez, comm'il faut, ils soustiennent le choq de la caualerie. Aussi sont ils preferez

par ceux, qui sont Docteurs en ceste besongne. On peut dire que la caualerie est meilleure au combat, & pour auoir plustost faict; *Equestrium virium proprium cito parare, cito cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas si tost faict : mais ils agissent bien plus seurement.

26 2. Des naturels & estrangers.

Quant aux naturels & estrangers, aussi ne sont ils tous d'accord sur la preferance, mais sans doubte les naturels sont beaucoup meilleurs: car ils sont plus loyaux, que les estrangers mercenaires. *Venales que manus, ibi fas, vbi maxima merces*, plus patians & obeissans, se portans auec plus d'honneur & de respect enuers les chefs : de courage aux combats, d'affection à la victoire : & au bien du pays : & coustent moins, & sont plus prests que les estrangers souuent mutins, mesmes au besoin, & faisans plus de bruict que de seruice, & la plus part importuns, & onereux au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragẽt comme ennemis; qui coustent à les faire venir & retourner; & les faut attendre souuent auec dommage grand. Que si en vne necessité extreme il en faut, soit : mais qu'ils soyent en beaucoup plus petit nombre, que les naturels, & ne facent qu'vn membre & partie de l'armée, non le corps. Car il y a danger, que s'ils se voyent autant ou plus forts que les naturels, ils se rendent maistres de ceux, qui les ont appellez, comm'il est aduenu souuent. Car celuy

est maistre de l'estat, qui est maistre de la force: & aussi qu'ils soyent, s'il se peut, tirés des aliez & confederez, qui apportent plus de fidelité & de seruice que les simples estrangers: mais de se seruir plus d'estrangers que naturels est à faire aux tyrans, qui craignent leurs subjects: parce qu'ils les traictent comme ennemis, se font hayr d'eux, dont ils les redoubtent & ne les osent armer ny aguerrir.

27 Tant ordinaires que subsidiaires.

Quant aux ordinaires & subsidiaires, il en faut de tous les deux : mais la difference entre eux est, que les ordinaires sont en petit nombre, sont touſiours en paix & en guerre sur pieds & en armes : & d'eux à esté parlé en la prouision, gens du tout destinez & confinez en la guerre, formez à tout exercice des armes, resolus. C'est la force ordinaire du Prince, son honneur en paix, sa sauuegarde en guerre ; telles estoyent les legions Romaines. Ceux-cy doyuent estre separez par trouppes en temps de paix; afin qu'ils ne puissent rien remuer. Les subsidiaires sont en beaucoup plus grand nombre: mais ils ne sont pas perpetuels, ny du tout destinez à le guerre: ils ont d'autres vacations: au besoin & en temps de guerre, ils sont appellez au son du tambour, enroollez, duicts, & instruicts à la guerre. Et venant la paix se retirent & retournent à leur vacations.

c. 2 art. 21

28 3. Bien choisir.

Nous auons entendu leurs distinctions & differances, maintenant faut aduiser à les bien

choisir: c'est à quoy il faut diligemment aduiser, non pas à en amasser tant & en si grand nombre, lequel n'emporte pas la victoire, mais la vaillance: & ordinairement peu sont qui font la desroute. Vne effrenée multitude nuict plus qu'elle ne profite. *Non vires habet sed pondus, potius impedimentum, quam auxilium.* Ce n'est donc pas au nombre, mais en la force & vaillance, *manibus opus est bello, non multis nominibus.* Il faut bien dõc les choisir (non les acheter indifferemment, auec quelque somme legere par mois) qu'ils ne soient auanturiers ignorans la guerre, racaille de ville, corrompus, vitieux, dissolus en toutes façons, piaffeurs, hardis à la picorée, & loin des coups, cerfs, & lieures aux dangers, *Assueti latrocinijs bellorum, insolentes, galeati lepores, purgamenta vrbium, quibus ob egestatem & flagitia maxima peccandi necessitudo.*

Non le nombre, mais la vaillance

Pour les bien choisir, il faut du jugement, de l'attention & de l'addresse, & à ces fins il faut considerer des cinq choses le pays, c'est à dire, le lieu de leur naissance & nourriture. Il les faut prendre des champs, des montagnes, lieux sterilles, rabouteux, ou voisins de la mer, nourris à toute sorte de peyne. *Ex agris supplendum præcipuè robur exercitus, aptior armis rustica plebs sub dio & in laboribus enutrita, ipso terræ suæ solo & cœlo acrius animantur. Et minus mortem timet,* Veget. *qui minus deliciarum nouit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre, aux delices, au gain,

29 Election de soldats en 5. choses, 1. Pays.

Tacit. sont plus lasches, insolens, effeminez, *vernacula multitudo, lasciuiæ sueta, laborum intolerans*; 2 L'aage, qu'ils soyent prins jeunes à 18. ans. ils en
2. Aage. sont plus soupples & obeissans: les vieils ont
3. Corps des vices, & ne se plient pas si bien à la discipline; 3 Le corps, duquel la stature grande est requise d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus: mais encores qu'elle ne soit que mediocre, moyennant que le corps soit fort sec, vigou-
Tacit. reux, nerueux, d'vn regard fiert, c'est tout vn. *Dura corpora, stricti artus, minax vultus, maior animi vigor.* Les gros, gras, fluides n'y valent
4. Esprit. rien; 4 L'esprit, qui soit vif, resolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant que le deshonneur
5. Condition. & le reproche; 5 Condition, qu'importe de beaucoup: car ceux, qui sont de villaine, & infame condition, de qualité deshonneste, ou bien qui se sont meslez de mestiers sedentaires, seruans à delices & aux femmes, sont mal propres à ceste profession.

30 Apres le choix & l'eslection, vient la disci-
Bien disciplinez. pline: car ce n'est pas assez de les auoir choisis capables d'estre bons soldats, si lon ne les
Veget. faict; & s'ils sont faicts, si lon ne les garde & entretient tels. Nature faict peu de gens vaillans;
Recommendation de la discipline. c'est la bonne institution & discipline. Or lon ne sçauroit assez dire combien vaut & est vtile la bonne discipline en la guerre: c'est tout, c'est elle qui à rendu Rome si florissante, & luy à acquis la seigneurie du monde: aussi l'auoyent

ils en plus grande recommandation, que l'amour de leurs enfans. Or le principal poinct de la discipline est l'obeissance, à laquelle sert cest ancien precepte, Que le soldat doibt plus craindre son chef, que l'ennemy.

Or ceste discipline doibt tendre à deux fins: à rendre les soldats vaillans & gens de bien: & ainsi elle à deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vaillance trois choses seruent, 31 Elle à deux parties. 1. Vaillance qui s'aquier par exercice. le exercice assidu aux armes, auquel il les faut contenir sans relasche: c'est d'ou est venu le mot latin *exercitus*, qui signifie armée. C'est exercice des armes est vne instruction à les bien manier & s'en seruir, se dresser aux combats, tirer bien des armes, dextrement s'ayder du bouclier, discourir & se representer tout ce que peut aduenir aux combats, & venir à l'essay, comme en bataille rangée: proposer pris aux plus addroicts pour les eschauffer. Le trauail qui est tant pour les endurcir à la peyne, à la sueur, à la poussiere, *exercitus labore proficit, otio consenescit*, que pour le bien & seruice de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien fossoyer, planter vne palissade, dresser vne barricade, courir, porter fardeaux poysans; ce sont choses necessaires tant pour se deffendre, que pour presser & enclorre l'ennemy. L'ordre, qui est de grand vtage & doibt estre en plusieurs façons gardé en la guerre: 2. Le trauail. 3. Ordre.

Premierement en la distribution des trouppes, en bataillons, regimens, enseignes, camerades. Secondement en l'assiette du camp, qu'elle soit en quartiers disposez auec proportion, ayant ses places, entrées, issues, logis, a propos pour ceux de cheual & de pied, dont il soit aysé à chacun de trouuer son quartier, son compagnon. Tiercement au marcher par cãpagne & contre les ennemis, que chascun tienne son rang; qu'ils soyent esgallement distants les vns des autres, sans trop se presser ny s'eslongner. Tout cest ordre est bien necessaire, & sert à plusieurs choses. Il est fort beau à voir, resiouyt les amis, estonne les ennemis, asseure l'armée, facilite tous ses remuemens & les commandemens des chefs: tellement que sans bruict, sans confusion, le general commande, & de main en main son intẽtion paruient jusques aux plus petis. *Imperium ducis simul omnes copiæ sentiunt; & ad nutum regentis sine tumultu respondent.* Bref cest ordre bien gardé rend l'armée presque inuincible. Et au contraire plusieurs se sont veuës perdre à faute d'ordre & de bonne intelligence.

32 La seconde partie de la discipline militaire
2. Reglement des mœurs. regarde les mœurs, qui sont volontiers bien desbauchées & difficilement se reglent parmy les armes, *assidue dimicantibus difficile morum custodire mensuram.* Toutesfois il y faut mettre
En continence. peyne, & speciallement y installer, s'il se peut, trois vertus, continẽce, par laquelle toute gourmandise,

mandiſe, yurongnerie, paillardiſe, & toute volupté infame ſoit chaſſée, laquelle apoltronit & relaſche le ſoldat. *Degenerat à robore ac virtute miles aſſuetudine voluptatum*; teſmoin Annibal, qui fuſt amolli par delices en vn hyuer, & fuſt vaincu par les vices, luy qui eſtoit inuincible, & vainquoit tout par armes; Modeſtie en parolles, chaſſant toute vanité, vanterie, brauerie de paroles: la vaillance ne remue point la langue, mais les mains: n'eſt point harangueuſe, mais execute. *Viri nati militiæ factis magni, ad verborum, linguæque certamina rudes: diſcrimen ipſum certaminis differt: viri fortes, in opere acres antè id placidi.* Et au contrai re les grands parleurs ne valent rien. *Nimij verbis, lingua feroces.* Or la langue eſt pour le conſeil, la main pour le combat, dict Homere; En faicts (c'eſt vne ſimple & prompte obeiſſance ſans marchander ou contreroller les commandemens des chefs) *hæc ſunt bonæ militiæ, velle, vereri, obedire*; Abſtinence, par laquelle les ſoldats gardent leurs mains nettes de toute violence, fourrage, larrecin. Voyla en ſomme la diſcipline militaire; laquelle le general fera valoir par loyer & recompenſes d'honneur enuers les bons, & vaillans, & punitions ſeueres contre les defaillans; car l'indulgence pert les ſoldats.

Tacit. Modeſtie. Abſtinence.

C'eſt aſſez parlé des ſoldats: diſons mainte-

Des chefs. nãt deux mots des chefs, sans lesquels les soldats ne valent rien; c'est vn corps sans ame, vn nauire auec des vogueurs sans maistre, qui tient le gouuernail. Il y en à de deux sortes, il y à le General

Du general. & premier; & puis les subalternes, Maistre de cãp Colõnels: mais le General (qui ne doibt jamais estre qu'vn, so⁹ peyne de perdre tout) c'est tout. C'est pourquoy à esté dit, que l'armée vaut autãt que vaut son general. Et faut faire plus d'estat de luy, que de tout le reste, *plus in duce repo-*

Tacit. *nes quã in exercitu*. Or ce general c'est le prince mesmes & souuerain, ou celuy qu'il aura cõmis & bien choisi. La presence du Prince est de tresgrand poids & efficace, pour obtenir la victoire; redouble la force & le courage des siẽs; & semble estre requise, quãd il y va du salut de son estat, ou d'vne prouince. Aux guerres de moindre cõsequẽce il s'ẽ peut desporter: *dubijs prælioru exemtus summa rerũ & imperij seipsum reseruet*. Au re-

Tacit. ste vn general doibt auoir ces qualitez, sçauãt & experimenté en l'art militaire, ayãt veu & senty

Tacit. toutes les deux fortunes; *Secundarũ ambiguarũq; rerum sciens eoq; interritus*. ² Prouident, & bien aduisé, & par ainsi rassis, froid & posé, eslongné de toute remerité & precipitation: laquelle non seulement est folle, mais malheureuse: Or les fautes en la guerre ne se peuuent rabiller; *Non*

Sertor. in Plutarch. *licet in bello bis peccare*: Parquoy il doibt plustost regarder derriere soy, que deuant, *Ducem oportet potius respicere quã prospicere*: ³ Vigilant & actif, & par son exemple menant & faisant

faire à ses soldats tout ce qu'il veut. Heureux, le bon-heur vient du ciel: mais volontiers il suit & accompagne ces trois premieres qualitez. 34

3. Chef des regles & aduis à faire la guerre.

Apres les munitions & les hõmes de guerre, venõs aux regles & aduis generaux pour biẽ faire la guerre. Ce troisiéme point est vn tresgrand & necessaire instrument de guetre, sans lequel & les munitiõs & les hõmes ne sont que phantosmes, *Plura consilio quam vi perficiũtur.* Et de les prescrire certains & perpetuels il est impossible. Car ils dépẽdent de tãt de choses, qu'il faut considerer, & ausquelles il se faut accõmoder, dont à esté biẽ dit, que les hõmes ne donnent pas conseil aux affaires, mais les affaires le donnent aux hommes; qu'il faut faire la guerre à l'œil. Il faut prẽdre aduis sur le chãp, *Consiliũ in arena*: car les choses, qui suruienẽt donnẽt aduis nouueaux. Il y en à toutesfois de si generaux & certains, que lõ ne peut faillir de les dire & les obseruer. Nous en desduyrons icy brefuemẽt quelques vns, ausquels lõ pourra tousiours adjouster. Les vns sõt à obseruer tout du long de la guerre, que nous dirons en premier lieu, les autres sont pour certains endroicts & affaires.

Pour tout le temps de la guerre.

Le premier est de guetter soigneusemẽt & empogner les occasiõs, n'ẽ perdre pas vne, & ne permettre, s'il se peut, que l'ẽnemi prene les sienes. L'occasiõ à grãd cours en tous affaires humains, specialemẽt en la guerre, ou elle aide plus que la force: [2] Faire son profit des bruicts, qui courent:

car vrais ou faux peuuent beaucoup, meſmes au commencement. *Fama bella conſtant, fama bellum conficit, in ſpem metumve impellit animos.*

3. Mais quand lon eſt en train, il ne s'en faut plus donner peine : les conſiderer bien, mais ne laiſſer à faire ce qu'on doibt & peut ; ce que la raiſon conſeille ; & demeurer là ferme.

4. Surtout ſe garder de trop grande confiance & aſſeurance, par laquelle on meſpriſe l'ennemy, & ſe rend on nonchaland & pareſſeux, c'eſt le plus dangereux mal qui ſoit en guerre. Qui meſpriſe ſon ennemy ſe deſcouure, & ſe trahit ſoy-meſmes, *Frequentiſſimum initium calamitatis ſecuritas. Nemo celerius oprimitur quam qui non timet. Nil tuto in hoſte deſpicitur: quem ſpreueris, valentiorem negligentia facies.* Il ne faut rien meſpriſer en guerre : car il n'y à rien de petit : & ſouuent de ce que lon penſe bien petit, il en aduient de grands effects. *Sæpe paruis momentis magni caſus: vt nihil timendi, ſic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort ſoigneuſement & ſçauoir l'eſtat & affaires de l'ennemy, ſpecialement ces poincts icy ; 1 Le naturel, la portée, & les deſſeins du chef ; 2 Le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis ; 3 La ſituation des lieux, & le naturel du pays, ou lon eſt. Annibal eſtoit excellent en cela.

35 6. Pour le faict du combat, il faut aduiſer

plusieurs choses, quand, ou, contre qui, & comment: afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à ceste extremité, qu'auec grande deliberation: choisir plustost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemy par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de plusieurs choses, que venir à ce hazard. Car l'issue des batailles est tres-incertaine & dangereuse: *Incerti exitus pugnarum. Mars communis, qui sæpe spoliantem & iam exultantem euertit; & perculit ab abiecto.* Pour les combats.

8. Il ne faut donc venir à cela, que rarement, c'est à dire en la necessité, ou pour quelque grande occasion; necessité, comme si les difficultez croissent de vostre part; les viures, les finances deffaillent; les hommes se desgoutent, & s'en vont; lon ne peut plus gueres subsister. *capienda rebus in malis præceps via est*; Occasion, comme si vostre party est tout clairement plus fort; que la victoire semble vous tendre la main; que l'ennemy est à present foible & sera bien tost plus fort, & presentera le combat; qu'il ne s'en doubte pas, & pense que lon soit bien loin. Il est las & recreu, il repaist, les cheuaux sont en la lictiere. Quand.

9. Faut considerer le lieu, car il est de grande consequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il se peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arrester à la porte. Et s'il y est en- Ou.

tré, ne hazarder point la bataille, si ce n'est que lon aye vne autre armée preste: autrement c'est jouër & mettre son estat a l'hazard: particulierement considerer le champ de bataille, s'il est propre pour soy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquesfois vn tresgrand aduantage. La pleine campagne est bonne pour la caualerie, les lieux estroicts, garnis de marests, fossez, arbres, fauorisent l'infanterie.

Auec & cõtre qui.

Regarder auec qui, non auec les plus forts, j'entens plus forts, non d'hommes, mais de courage. Or il n'y à chose qui donne tant de courage, que la necessité ennemy inuincible. Parquoy je dis, qu'ils ne faut jamais se battre auec des desesperez. Cecy s'accorde auec le precedent, qui est de ne hazarder bataille dedans son propre pays, car l'ennemy entré y combat comme desesperé, sçachant que s'il est vaincu, il ne peut eschapper la mort, n'ayant forteresse ny retraitte ou secours aucun, *vnde necessitas in loco, spes in virtute, salus ex victoria.*

Cõment.

La maniere plus aduantageuse, quelle qu'elle soit, est la meilleure; surprinse, ruse, à couuert, feignãt d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege, *spe victoria inducere, vt vincantur*; guetter & marquer ses fautes, pour s'en preualoir, & les charger de ce pas.

36

Pour les batailles.

Pour les batailles rangees, sont requises ces choses; La premiere & principale est vne belle & bonne ordonnãce de ses gens; 2 vn renfort

& secours tout prest, mais couuert & caché, afin qu'inopinement suruenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encores que vaines & ridicules, donnent l'espouuante. *Primi in omnibus prælijs oculi vincuntur & aures:* 3 Arriuer le premier au champ & estre rangé en bataille; lon faict ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbattre celuy de son ennemy : car c'est estre assaillant, qui tousiours plus de cœur que le soustenant: 4 Belle, braue, hardie, resolue contenance du general & autres chefs; 5 Harangue pour encourager les soldats & leur remonstrer l'honneur, le profit & seureté, qu'il y a en la vaillãce. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les couards; *minus timoris minus periculi, audaciam pro muro esse, effugere mortem, qui eam contemnit.*

Estant venu aux mains, si l'armée branle, faut que le general tienne ferme, fasse tout deuoir d'vn chef resolu, & braue gendarme, courir au deuant des estonnez, arrester les reculans, se jetter en la presse, faire cognoistre à tous, siens & ennemis, que la teste, la main, la langue ne luy tremblent point. 37 4. Estant aux mains

Si elle à du meilleur & le dessus, la retenir, qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à poursuyure obstinement les vaincus. Il est à craindre ce qui est aduenu souuent, qu'en reprenans cœur ils jouent au desespoir, fassent vn effort, & desfassent les vainqueurs.

c'est vne violente maistresse d'eschole que la necessité. *Clausis ex desperatione crescit audacia: & cum spei nihil est, sumit arma formido.* Leur faut plustost dõner passage & faciliter leur fuitte; encores moins permettre s'amuser au butin, si vous estes vainqueur. Il faut vser de la victoire prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut faillir de cruauté en ostant à l'ennemy tout espoir: car il y auroit du danger. *Igauiam necessitas acuit, sæpe desperatio spei causa est, grauissimi sunt morsus irritatæ necessitatis;* au contraire faut luy laisser occasion d'esperer, & ouuerture de paix, ne fouler ny rauager le pays conquis; la fureur & la rage sont dangereuses bestes; ny d'insolence, mais s'y comporter modestement, & se souuenir tousjours du perpetuel flus & reflus de ce monde & reuolution alternatiue, par laquelle de l'aduersité naist la prosperité: & au contraire. Il y en a qui se noyent à deux doigs d'eau, & ne peuuent digerer vne bonne fortune. *Magnam fœlicitatem concoquere non possunt: fortuna vitrea est, tunc cum splendet frangitur: o infidam fiduciam: & sæpe victor victus.* Si vous estes vaincu faut de la sagesse à bien cognoistre & peser sa perte, c'est sottize se faire à croire que ce n'est riẽ, & se paistre de belles esperãces, supprimer les nouuelles de la deffaicte. Il la faut considerer toute de son long, autrement comment y remediera lon? Et puis du courage à mieux esperer, à restaurer

ſes forces, faire nouuelle leuée, chercher nouueau ſecours, mettre bonnes & fortes garniſons dedans les places fortes. Et quand le ciel ſeroit ſi contraire, comme il ſemble quelquefois s'oppoſer aux armes ſainctes & iuſtes: il n'eſt toutesfois iamais deffendu de mourir au lict d'honneur, qui eſt meilleur, que viure en deshonneur.

Voyla le ſecond chef de ceſte matiere heureuſe qui eſt de faire la guerre, ſauf vn ſcrupule, qui reſte; Sçauoir s'il eſt permis d'vſer de ruſes, fineſſes, ſtratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il eſt indigne de gens d'honneur, & de vertu, reiettans ce beau dire, *Dolus, an virtus quis in hoſte requirat?* Alexãdre ne vouluſt ſe preualoir de l'obſcurité de la nuict diſant ne vouloir des victoires deſrobées, *malo me fortunæ pigeat, quã victoriæ pudeat.* Ainſi les premiers Romains renuoyants aux Phaliſques leur maiſtre d'eſchole; a Pyrrhus ſon traiſtre medecin, faiſants profeſſiõ de la vertu, deſaduouants ceux des leurs, qui en faiſoient autrement, reprouuants la ſubtilité Greque, l'aſtuce Aphricaine, & enſeignans que la victoire vraye eſt auec la vertu, *quæ ſalua fide & integra dignitate paratur*, celle qui eſt aquiſe par fineſſe n'eſt genereuſe ny honnorable, ny aſſeurée. Les vaincus ne ſe tiennent pour bien vaincus, *non virtute, ſed occaſione & arte ducis ſe victos rati: ergo nõ fraude neque occultis ſed palam & armatum hoſtes ſuos vlciſci.* Or tout cela eſt

Queſtion des ruſes de guerre

bien dict vray, & s'entend en deux cas, aux querelles particulieres & contre les ennemis priués, ou bien quād il y va de la foy dōnée, ou alliāce traittée. Mais hors ces deux cas c'eſt a dire en guerre & ſans preiudice de la foy, il eſt permis de quelque façon que ce ſoit deſfaire ſon ennemy qui eſt deſia condamné: & eſt loiſible l'exterminer. C'eſt apres l'aduis des plus grands guerriers (qui au cōtraire ont tous preferé la victoire acquiſe par occaſion & fineſſe a celle de la vine force ouuerte ; dont a celle la ordonnent vn bœuf pour ſacrifice , & a celle icy vn coq ſeulement) la deciſion de ce grand docteur chreſtien, *Cum iuſtum bellum ſuſcipitur, vt aperte pugnet quis, aut ex inſidijs , nihil ad iuſtitiam intereſt.* La guerre a naturellement des priuileges raiſonnables au preiudice de la raiſon. En temps & lieu eſt permis de ſe preualoir de la ſottiſe des ennemis , auſſi bien que de leur laſcheté.

Polib. lib. 1. in Marc. vlp. l. 1. de Prob.

Auguſt. quæſtio ſup. Ioſué

39

Venons au troiſieſme chef de ceſte matiere militaire plus court & plus ioyeux de tous , qui eſt de finir la guerre par la paix. Le mot eſt doux, la choſe plaiſante , tresbonne en toutes facons, *pax optima rerum quas homini nouiſſe datum eſt, Pax vna triumphis innumeris potior.* & treſutile a tous partis vainqueurs: & vainc⁹ Mais premieremēt aux vaincus plus foibles: auſquels premiers ie donne aduis de demourer armés, ſe

5. Chef de la matiere militaire finir la guerre

de la paix de la part des vaincus.

monstrer asseurés & resolus. Car qui veut la paix, faut qu'il se tienne tout prest a la guerre. dont a esté bien dict, que la paix se traitte bien & heureusement soubs le bouclier. Mais il faut qu'elle soit honneste & auec conditions raisonnables; autrement combien qu'il soit dict qu'vne paix fourrée est plus vtile qu'vne iuste guerre, si est ce qu'il vaut mieux mourir librement & auec honneur, que seruir honteusement. Et aussi pure & franche, sans fraude & faintise; laquelle finisse la guerre, nō la differe, *pace suspecta tutius bellū*: toutesfois en la necessité il se faut accommoder, comme lon peut. Quand le pilote craint le naufrage, il faict iet pour se sauuer, & souuant il succede bien de se commettre a la discretion de l'aduersaire genereux: *Victores, qui sunt alto animo secundæ res in misericordiam ex ira vertunt.* Aux vainqueurs, je conseille ne se randre fort difficiles a la paix, car bien qu'elle soit peut estre moins vtile qu'aux vaincus, si l'est elle: car la continuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue deffend de faire la guerre souuant a mesmes ennemys, car ils aprennent a se deffendre, & en fin a assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violentior vltima virtus.* Et puis l'issue est tousiours incertaine, *Melior tutiorq; certa pax sperata victoria, illa in tua, hac in deorum manu est.* Et souuāt a la

Dela part des vainqueurs ausquels elle est vtile.

queuë gist le venin; plus la fortune a esté fauorable, plus la faut il redouter: *nemo se tuto diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayement honnorable, c'est gloire ayant victoire en main se rendre facile a la paix: c'est monstrer que lon entreprend iustement, & sagement lon finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue vn mauuais succés, c'est hõte [illegible] gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur: & il a perdu tous les deux Mais faut ottroyer vne paix gratieuse & debonnaire: afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, a la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam, si malam haud diuturnam.* C'est grandeur de monstrer autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Romains ont tresbien pratiqué cecy; & s'en sont bien trouués.

Honnorable.

Liuius.

DE LA PRVDENCE REQVISE aux affaires difficiles & mauuais accidens publics & priués.

CHAP. IIII.

PREFACE.

APRES auoir parlé de la prudence politique requise au Souuerain pour bien agir &

gouuerner, nous voulons icy seperement parler de la prudence requise a se garder, & remedier aux affaires, & accidens difficiles & dangereux, qui suruienent tant au souuerain qu'aux subiects & particuliers. Premierement ces affaires & accidens sont en grande diuersité: ils sont publics ou particuliers: sont a venir & nous menassent, ou ia presens & presats; les vns sont seulement douteus & ambigus, les autres sont dangereux & importans a cause de la violence. Et ceux cy qui sont les plus grands & difficiles sont ou secrets & cachés; & sont deux, sçauoir coniuration contre la personne du prince ou l'estat & trahison contre les places & compagnies: ou manifestes & ouuerts, & ceux cy sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont sans forme de guerre & ordre certain, comme les emotions populaires pour quelque prompte & legiere occasiõ, factions & ligues entre les subiects des vns contre les autres, en petit & grand nombre, grands ou petits; seditions du peuple contre le prince ou le magistrat, rebellion cõtre l'authorité & la teste du prince: ou sont meuris & formés en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles; Qui sont en autant de sortes, que les susdicts troubles & remuemens, car c'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement & donerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement tant aux souue-

Diuiqon de cette matiere par di[illegible] sion d'accidens.

rains, qu'aux particuliers, grands, & petits.

I. DES MAVX ET ACCIdens qui nous menaſſent,

AVx accidens contraires, auſquels nous ſommes ſubiects, il y a deux manieres de ſe porter diuerſes; & peuuent eſtre toutes deux bonnes, ſelon le naturel diuers, & des accidens, & de ceux a qui ils arriuent: l'vne eſt de conteſter fort & s'oppoſer a l'accident, remuer toutes choſes pour le coniurer & deſtourner, au moins eſmouſſer ſa poincte, & amortir ſon coup, luy eſchapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniaſtre, & a beſoin d'vn ſoin aſpre & penible. L'autre eſt de prendre les choſes incontinant au pire, & ſe reſoudre a les porter doucement & patiemment, & cependant attandre paiſiblement ce qu'il aduiendra ſans ſe tourmẽter a l'empeſcher. Celuy la eſtudie a ranger les euenemens, ceſtui-cy ſoy meſme: celuy la ſemble plus courageux, ceſtui cy ioue au ſeur: celuy la eſt ſuſpens, agité entre la crainɛte & l'eſperance: ceſtui cy ſe met a l'abry, & ſe loge ſi bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus baſſe marche eſt la plus ferme & le ſiege de conſtance. Celuy la trauaille d'en eſchapper, ceſtui cy de ſouffrir: & ſouuant ceſtui cy en a meilleur marché. Il y a ſouuant plus de mal & de perte a plaider, qu'a perdre, a

fuir & se donner garde qu'a souffrir. L'auaricieux se tourmente plus que le pauure, le ialoux que le cocu. En celuy la est plus requise la prudence car il agit, en cestui cy la patience. Mais qui empesche que lon ne faict tous les deux par ordre: & que la ou la prudence & vigilance ne peut rien, y succede la patience ? Certes aux maux publics il faut essayer le premier; & y sont tenus ceux qui en ont la charge & le peuuent; aux particuliers chascun choisisse son meilleur.

II. MAVX ET ACCIDENS *presens, pressans, & extremes.*

LE moyen propre pour alleger les maux & addoucir les passions, ce n'est pas s'y opposer, car l'opposition les pique & despite dauantage. On aigrit & irrite le mal par la ialousie du debat & du contraste : Mais c'est ou en les destournant & diuertissant ailleurs, ainsi que les Medecins qui ne pouuant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertissent, & le font deriuer en vne autre partie moins dangereuse. Ce qui se doit faire tout doucement & insensiblement : c'est vn excellent remede a tous maux, & qui se pratique en toutes choses, si lon y regarde bien, par lequel lon nous faict aualler les plus rudes morceaux, & la mort mesmes insensiblement : *abducendus animus est*

ad alia ſtudia, curas negotia, loci denique mutatione tanquam agroti non conualeſcētes ſæpe curandus eſt. Comme a ceux qui paſſent vne profondeur effroyable lon conſeille de clorre, ou deſtourner les yeux. On amuſe les enfans lors que lon leur veut donner le coup de la lancette. Faut pratiquer l'expedient & la ruſe d'Hypomenes, lequel ayant a courir auec Atelante fille d'excellente beauté, pour y perdre la vie s'il eſtoit deuancé, ou auoir la fille en mariage, s'il gagnoit en la courſe, ſe garnit de trois belles pommes d'or, leſquelles il laiſſa tomber a diuerſes fois, pour amuſer la fille a les cueillir, & ainſi la diuertiſſant gaigner l'aduantage & elle: ainſi ſi la conſideration d'vn malheur ou rude accident preſent, ou la memoire d'vn paſſé nous poiſe fort, ou quelque violente paſſion nous agite & tourmente, que lon ne puiſſe dompter, il faut changer & ietter ſa penſée ailleurs, luy ſubſtituer vn autre accident & paſſion moins dangereuſe. Si lon ne la peut combatre il luy faut eſchapper, fouruoyer, ruſer, ou bien l'affoiblir, la diſſoudre & detremper auec d'autres amuſemens, & penſées, la rompre en pluſieurs pieces; Et tout cela par deſtours & diuertiſſemens.

L'autre aduis aux dernieres & tres dangereuſes extremités, ou n'y a plus que tenir eſt de baiſſer vn peu la teſte, preſter au coup, ceder a la neceſſité, car il y a grand danger qu'en s'opiniaſtrant par trop a ne rien relaſcher, lon donne

occasion a la violence de fouler tout aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuuẽt ce qu'elles veulent. Il a esté reproché a Caton d'auoir esté trop redde aux guerres ciuiles de son tẽps, & plustost auoir laissé la repub. encourir toutes extremités, que la secourir vn peu aux despens des loix. Au rebours Epaminandas au besoin continua sa charge outre le terme, bien que la loy luy prohiba sur la vie : & Philopœmen est loué qu'estant nay pour commander, il sçauoit non seulement gouuerner selon les loix mais encores commãder aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit. Il faut au besoin biaiser, ployer vn peu, tourner le tableau de la loy sinon l'oster eschiuer & gauchir pour ne perdre tout de prudence qui n'est contraire a raison & iustice.

III. *AFFAIRES DOVTEVS & Ambigus.*

AVx choses ambigues, ou les raisons sont fortes de toutes parts, & l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur est se ietter au party, ou y a plus d'honnesteté & de iustice : Car encores qu'il en mesaduienne, si restera il tousiours vne gratification au dedans & vne gloire au dehors d'auoir choisi le meilleur. Outre que lon ne scait quand on

euſt prins le party contraire, ce qu'il en feuſt aduenu, & ſi lon euſt eſchappé ſon deſtin. Quād on doute quel eſt le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droict.

IIII.

AFFAIRES DIFFICILES & dangereux.

AVx affaires difficiles, cōme aux accords, y vouloir apporter de la ſeureté, c'eſt les rēdre mal aſſeurés, par ce que lon y emploie plus de temps, plus de gens s'en empeſchent, lon y meſle plus de choſes, & de clauſes; Et de la naiſſent les differends: Ioinct que c'eſt ce ſemble deſpiter la fortune, & ſe vouloir exempter de ſa iuriſdiction, ce qui ne ſe peut *vim ſuorum ingruentem refringi non vult*. Il eſt meilleur les faire plus briefuement & doucement auec vn peu de danger que d'y eſtre ſi exacte, & chagrin.

Aux affaires dangereux il faut eſtre ſage & courageux, il faut preuoir & ſçauoir tous les dangers, ne les faire point plus grands ne plus petits par faute de iugement, penſer qu'ils n'arriuerōt pas tous, & n'auront pas tous leur effect, que lon en eſchappera pluſieurs par induſtrie, ou par diligence, ou autrement, quels ſont ceux auſquels lon pourra eſtre aidé, & la deſſus prendre courage, ſe reſoudre & ne quitter l'entrepriſe honneſte pour iceux, le ſage eſt coura-

geux car il penſe diſcourt & ſe prepare a tout, le courageux auſſi doit eſtre ſage.

V. *CONIVRATIONS*

NOVS entrons aux plus grands, importans, & dangereux accidens: parquoy nous les traitterons plus au long, & expreſſement les deſcriuant; & puis donnant en chaſcun les aduis pour le ſouuerain, & a la fin de tous les donnerons pour les particuliers. Coniuration eſt vne conſpiration & entreprinſe d'vn ou pluſieurs contre la perſonne du prince ou l'eſtat; c'eſt choſe dangereuſe, malaiſée a euiter ou remedier, pource qu'elle eſt couuerte & cachée. Comment ſe peut lon ſauuer d'vn ennemy couuert, du viſage du plus officieux amy? Comment peut on ſçauoir les volontés & penſées d'autruy? Et puis celuy qui meſpriſe ſa vie, eſt maiſtre de celle d'autruy, *contemnit omnes ille, qui mortem prius.* Tellement que le prince eſt expoſé a la mercy d'vn particulier, quel qu'il ſoit. 1 Deſcription.

Les aduis & remedes ſur ce ſont: vne ſecrette recherche & contremine, par gens propres a cela fidelles & diſcrets, qui ſont les yeux & les oreilles du prince, faut deſcouurir tout ce qui ſe dict, & ſe faict, ſpecialement par les principaux officiers. Les coniurateurs volontiers diffament ça & la le prince, ou preſtent l'oreille a ceux, qui 2 Remedes & aduis.

le blasment,& accusent. Il faut donc sçauoir les discours & propos, que lon tient du prince, & hardiment proposer recompense en deniers & impunité a tels descouurants: Mais aussi ne faut il croire legierement a tout rapport. Faut bien prester l'oreille a tous, non la foy, & examiner bien diligemeut, affin de n'accabler les innocens, & se faire hayr & maudire au peuple. Le second est d'essayer par clemence & innocence à se faire aimer de tous, mesmes de ses ennemis, *fidissima custodia principis innocentia.* N'offensant personne on donne ordre de ne l'estre point : Et c'est mal a propos faire valoir sa puissance par outrages & offenses, *male vim suam potestas aliorum contumelijs experitur.*

Le troisiesme est tenir bonne mine a l'accoustumé, sans rien raualler & publier par tout, qu'il est bié aduerti de toutes les menées qu'on dresse, & faire croire que rien ne se remue, qu'il n'en sente incontinant le vent. Ce feut vn expedient que fournit vtilement quelcun a Denis tyran de Sicile ; qui luy cousta vn talent. Le quatriesme est d'attendre sans effroy & sans trouble tout ce qui pourra aduenir. Cesar pratiqua bien ces trois derniers moiés, mais non le premier. Il vaut mieux, disoit il, mourir vne fois, que demourer tousiours en transse & en siebure continue d'vn accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout a Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont

voulu courir au deuant par supplices & vengences, tres-rarement s'en sont bien trouués: & n'ont pour cela eschappé, tesmoin tant d'Empereurs Romains.

Mais la coniuration descouuerte la verité trouuée que faut il faire? punir bien rigoureusement les coniurés: Espargner telles gens, c'est trahir cruellement le public. Ils sont ennemis de la liberté, bien & repos de tous: la iustice le requiert. Si est ce qu'il y faut de la prudence. Et ne s'y faut porter tousiours & par tout de mesme façõ. Quelquefois il faut soudainemẽt executer, mesmement s'il y a petit nombre de coniurés Mais soit en petit ou grand nombre, il ne faut par gehennes & tortures vouloir sçauoir les complices (si autrement & secrettement lon les peut sçauoir, & faire mine de ne les sçauoir, est bon) car lon chercheroit ce que lon ne voudroit pas trouuer. Il suffit que par la punition d'vn petit nombre, les bons subiects soient contenus en leur deuoir, & destournés ceux qui ne sont pas ou pensent n'estre pas décelés Vouloir tout sçauoir par tortures c'est exciter force gens contre soy. Quelquefois faut dilayer la punition: bien faut il promptement pouruoir a sa seureté. Mais les coniurés peuuent estre tels ou la descouuerte faicte en tel temps, qu'il n'en faut pas faire le semblant, & les vouloir puuir sur l'heure, c'est iouer a tout perdre. Le meilleur de tous c'est de preuenir la coniu-

3 Punition des coniurés & leurs aduis

l'eluder & randre vaine, faignant pour ce coup ne scauoir les coniurés: mais faire comme si lon vouloit pouruoir a autre chose, comme firent les Carthaginois a Hannon leur capitaine, *optimum & solum sæpe insidiarum remedium, si non intelligãtur.* Mais quiplus est quelquefois faut pardonner, si c'est vn grand, a qui le prince & l'estat soient obligés, duquel les enfans, parens, amis soyent puissans. Que ferez vous? comprompre tout cela? s'il se peut auec seureté faut pardonner, ou au moins addoucir la peine. La clemence en ceſt endroict est quelquefois non seulement glorieuse au prince, *nil gloriosius principe impunè læso*; Mais de tresgrãde efficace pour la seuereté a l'aduenir, destourne les autres de semblable dessain, & faict qu'ils sen repentent, ou en ont honte, l'exemple en est tres-beau d'Auguste enuers Cinna.

Iustin l. 21. Tacit.

VI. *TRAHISON.*

Description.

TRahison est vne conspiratiõ ou entreprinse secrette cõtre vne place ou vne trouppe: c'est comme la conuiration, vn mal secret, dangereux difficile à euiter: car souuãt le traistre est au milieu & au gyron de la compaignée, ou du lieu qu'il veut vendre, & liurer. A ce maheureux mestier sont volontiers subiects les auaricieux, esprits legiers, hyppocrites: & ont volontiers ceey qu'ils font bien sonner la

fidelité, la louent & gardent ambitieusement en petites choses, & par la se voulant couurir ils se descouurent. C'est la marque pour les cognoistre. Les aduis y sont presque tous mesmes, qu'en la coniuration. Sauf en la punition, laquelle doit estre icy prompte, griefue & irremissible; car ce sont gens mal nés, incorrigibles, tres-pernicieux au monde, dont ne faut auoir pitié. 2 Aduis & remedes.

VII.

ESMOTIONS POPVLAIRES

IL y en a plusieurs sortes selon la diuersité des causes, personnes, maniere & durée, comme se verra apres: faction, ligue, sedition, tyrannie, guerres ciuiles: mais nous parlerons icy tout simplement & en general de celles qui s'esmeuuent a la chaude, comme tumultes subits, & ne durent gueres. Les aduis & remedes sont leur faire parler & remonstrer par quelcun, qui soit d'authorité, de vertu & reputation singuliere, eloquent, ayant la grauité & ensemble la grace & l'industrie d'amadouer vn peuple: Car a la presence de tel homme, comme a vn esclair, le peuple se tient coy: 2 Aduis & remedes.

Veluti magno in populo cum sæpe coorta
Seditio est, sæuitque animis ignobile vulgus
Iãque faces, & saxa volãt: furor arma ministrat.
Tum pietate grauẽ, ac meritis si fortè virũ quẽ
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Quelquefois le chef meſmes y aille : Mais il faut que ce ſoit auec vn front ouuert, vne forte aſſeurance, ayant l'ame quitte & nette de toute imagination de la mort, & du pis qu'il peut aduenir : car d'y aller auec contenance douteuſe & incertaine par flatterie, douce & humble remonſtrance : c'eſt ce faire tort & ne rien aduancer. Cecy pratiquoit excellément Ceſar contre ſes legions mutinées & armées contre luy,

ſtetit aggere fulti
ceſpitis intrepidus vultu, meruitque timeri
nil metuens.

Autant en fit Auguſte a ſes legions Actiaques, dict Tacite. Il y a donques deux moyens de iouir & appaiſer vn peuple eſmeu & furieux, l'vn eſt par fierté & pure authorité & raiſon. Ceſtui-cy, qui eſt meilleur & plus noble, conuient au chef s'il y va : mais il doit bien penſer comme a eſté dict : L'autre plus ordinaire eſt par flatterie & amadouement, car il ne luy faut pas reſiſter tout ouuertement. Les beſtes ſauuages ne s'appriuoiſent iamais a coups de baſton : dont les bellesparolles ny les promeſſes ne doiuent eſtre eſpargnées. En ce cas les ſages permettent de mentir, comme lon faict enuers les enfans & les malades. En cela eſtoit excellent Pericles, qui gaignoit le peuple par les yeux, les oreilles, & le ventre, c'eſt a dire par ieus, comedies, feſtins, & puis en faiſoit ce qu'il vouloit. Ceſte

maniere plus basse & seruille, mais necessaire se doibt practiquer par celuy, que le chef enuoye, comme fit Menemus Agrippa à Rome: car s'il pense l'auoir de haute luitte, lors qu'il est hors des gonds de raison, sans riẽ quitter, comme vouloyent Appius, Cariolan, Caton, Phocion; sont contes.

VIII. *FACTION ET LIGVE.*

Description.

FACTION ou ligue est vn complot & association des vns contre les autres entre les subjects, soit ou entre les grands ou les petits, en grand nombre ou petit. Elle vient quelquesfois des haynes, qui sont entre les particuliers & certaines familles, mais le plus souuent d'ambition (peste des estats) chascun voulant auoir le premier rang. Celle qui est entre les grands est plus pernicieuse. Il y en à, qui ont voulu dire, qu'elle est aucunement vtile au souuerain, & faict les mesme seruice au public, que les riottes des seruiteurs en la maison, disoit Caton. Mais cela ne peut estre vray, sinon aux tyrans, qui craignent que les subjects soyent d'accord, ou bien de petites & legeres querelles d'entre les villes, ou d'entre les Dames de la court, pour sçauoir force nouuelles: mais non pas des factions importantes, qu'il faut estouffer des leur naissonce, & leurs marques, noms, habillemens soubs riquets, qui sont quelques-

Zonaras. fois semences de vilains effects, tesmoin le grand embrasement & les grands meurtres aduenus en Constantinople pour les couleurs de vert & bleud, soubs Iustinien ; deffendre les assemblées secrettes, qui peuuent seruir à cela. Les aduis surce sont si la faction est entre deux seigneurs, le Prince taschera par douceur de parolles, ou menaces les accorder, comme fist Alexandre le grand entre Ephestion & Craterus, & Archidamus entre deux de ses amis. S'il ne peut, il leur doibt donner des arbitres non suspects ny passionnez. Le mesme doibt il faire si la faction est entre plusieurs subjects, ou villes, & communautez. S'il faut que luy mesme parle, il le fera auec conseil, appellé pour euiter l'enuie, & la hayne des condamnés. Si la faction est entre gens qui sont en fort grand nombre, & qu'elle soit si forte qu'elle ne se puisse appaiser par justice, le Prince y employera la force pour l'esteindre du tout : mais il se gardera bien de se monstrer affectionné à l'vn plus qu'à l'autre : car a cela y à grand danger ; & plusieurs se sont perdus : & est indigne de sa grandeur, se faire compagnon des vns, & ennemy des autres, luy qui est le maistre de tous : & s'il faut venir à punition, il doibt suffire que ce soit des chefs plus apparens.

2 Les aduis & remedes.

IX. *SEDITION.*

SEDITION est vn violent mouuement de la multitude contre le Prince, ou le Magistrat. Elle n'aist & vient d'oppression ou de craincte : car ceux qui ont faict quelque grande faute, craignent la punition ; les autres pensent & craignent qu'on leur vueille courir sus: & tous deux par apprehensions du mal se remuent pour preuenir le coup. Aussi naist de trop grande licence, de disette, & necessité, tellement que les gens propres à ce mestier sont les endebtés, & mal accommodez de tout, legers, euentez, & qui craignent la justice. Tous ces gens ne peuuent durer en paix, la paix leur est guerre, ne peuuent dormir qu'au milieu de la sedition, ne sont en franchise que parmy les confusions. Pour mieux conduire leur faict ils conferent ensemble en secret, font de grandes plaintes, vsent de mots ambigus, puis parlent plus ouuertement, & font les zelez à la liberté, & au bien public, au soulagement du peuple, & soubs ces beaux pretextes ils sont suyuis de grand nombre. Les aduis & remedes sont, premierement ceux qui seruent aux esmotions populaires, faire parler à eux, & leur remõstrer par gens propres à cela comm'à esté dit. 2 Si cela ne profite, il faut s'armer, & fortifier, & pour cela ne proceder contr'eux mais leur donner loisir

Description longue.

Aduis & remedes.

& terme de mettre l'eau en leur vin, aux mauuais de se repētir, aux bons de se reunir. Le tēps est vn grand medecin mesmement aux peuples plus pres à se mutiner & rebeller, qu'a cōbattre. *Ferocior plebs ad rebellandum, quam bellandum: tentare magis quam tueri libertatem.* 3 Cependant essayer à les esbranſler par esperance & par craincte ; ce sont les deux moyens, *Spem offer[illegible]m intende.* 4 Tascher a les desunir & rompre leur intelligence. 5 En gaigner & attirer par soubsmain quelques vns d'entr'eux par promesses & secrettes recompenses, dont les vns se retirent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent auec eux pour vous y seruir, vous aduertissant de leurs menées & les endormissant & attiedissant leur chaleur. 6 Attirer & gaigner les autres leur accordans vne partie de ce qu'ils demandent & par belles promesses en termes ambigus. Il sera puis apres aysé de reuoquer justement ce qu'ils auront extorqué injustement par sedition. *Irrita facies quæ per seditionem expressérint*, & lauer tout par douceur & clemence. 7 S'ils retournent en santé, raison & obeissance, les faut traitter doucement, & se contenter du chastiment de fort peu des principaux autheurs & boutefeux, sans s'enquerir d'auantage des complices, mais que tous se sentent en seureté & en grace.

X. *LA TYRANNIE & rebellion.*

LA tyrannie c'eſt à dire la domination violente contre les loix & couſtumes eſt ſouuent cauſe des grands remuemens publics, d'ou il aduient rebellion, qui eſt vne eſleuation du peuple contre le Prince, à cauſe de ſa tyrannie pour le chaſſer & debouter de ſon ſiege. Ladiffere de la ſedition en ce qu'elle ne veut poinct recognoiſtre le Prince pour ſon Maiſtre: la ſedition ne va pas juſques là, mais elle eſt mal contante du gouuernement, ſe plainct & veut vn amandement en iceluy. Or cette tyrannie eſt exercée par gens mal-nez, cruels, qui ayment les meſchans, brouïllons, rapporteurs, hayſſent & redoubtent les gens de bien & d'honneur, *quibus ſemper aliena virtus formidoloſa, nobilitas, opes, omiſſi geſtiq; honores pro crimine, ob virtutes certiſſimum exitium: & non minus ex magna fama quam mala.* Mais ils ſont bien punis; car ils ſont hays & ennemis de tous: viuent en perpetuelle crainte & apprehenſion: tout leur eſt ſuſpect: ſont bourrelez & deſchirez au dedans en leurs conſciences, & en fin periſſent de male-mort & bien toſt, car c'eſt choſe treſrare qu'vn vieil Tyran. Deſcription.

Les aduis & remedes en ce cas ſont au long deduicts cy apres en lieu plus propre. Les aduis 2 Aduis & remedes ch. 16.

reuiennent à deux, empeſcher à l'entrée le tyran, qu'il ne ſe rende maiſtre; eſtant inſtallé & recognu le ſouffrir, & luy obeir. Il vaut mieux le tolerer, qu'eſmouuoir ſedition, & guerre ciuile, *peius, deteriuſque tyrannide ſiue iniuſto imperio bellum ciuile*, lon ny gagne rien, le regimber, ou rebeller, enaigrit, & rend encores plus cruels les mauuais Princes: *Nihil tam exaſperat feruorem vulneris, quam ferendi impatientia.* La modeſtie & obeyſſance les adoucit: car la douceur du Prince, dit ce grand Prince Alexandre, ne conſiſte pas ſeulement en leur naturel: mais auſſi au naturel des ſubjects: leſquels ſouuent par leurs meſdiſances, & mauuais deſportemens, irritent & gaſtent le Prince, ou l'empirent, *obſequio mitigantur imperia, & contra contumacia inferiorum lenitatem imperitantis diminui: contumaciam cum pernicie, quam obſequium cum ſecuritate malunt.*

Plutarch. in Bruto

Curt. Tacit.

X. *GVERRES CIVILES.*

Deſcription.

QVand l'vn de ces ſuſdicts remuemens publics, eſmotions populaires, faction, ſedition, rebellion, vient à ſe fortifier & durer juſques à prendre vn train & forme ordinaire: c'eſt vne guerre ciuile: laquelle n'eſt autre choſe qu'vne priſe, & menée d'armes par les ſubjets, ou entr'eux, & c'eſt eſmotion populaire ou faction

& ligue : ou contre le Prince, l'eſtat, le Magiſtrat, & c'eſt ſedition ou rebellion. Or il n'y à mal plus miſerable, ny plus honteux: c'eſt vne mer de malheurs. Et vn ſage a tres-bien dict, que ce n'eſt pas proprement guerre, mais maladie de l'eſtat, maladie chaude & frenaiſie. Certes qui en eſt l'autheur, doit eſtre effacé du nombre des hommes, & chaſſé des bornes de la nature humaine. Toute ſorte de meſchanceté s'y trouue, impieté & cruauté entre les parens meſmes, meurtres auec toute impunité, *Occidere palam, ignoſcere non niſi fallendo licet, non ætas, non dignitas quemquam protegit, noblitas cum plebe perit, latéque vagatur enſis.* Toute deſloyauté, diſcipline, abolie. *In omne fas, nefaſque auidos aut venales non ſacro, non prophano abſtinentes.* Le petit & inferieur faict du compagnon auec le grand. *Rheni mihi Cæſar in vndis dux erat, hic ſocius. Facinus quos inquinat, æquat.* Lequel n'oſe parler, car il eſt du meſtier, encores qu'il ne l'approuue, *Obnoxijs ducibus & prohibere non auſis.* C'eſt vne confuſion horrible, *Metu ac neceſſitate huc illuc mutantur.* Somme ce n'eſt que miſeres. Mais il n'y a rien ſi miſerable, que la victoire. Car quand pour le mieux elle tomberoit entre les mains de celuy, qui a le droit de ſon coſté, elle le rendroit inſolent, cruel, & farouche, voire quād il ſeroit d'vn doux naturel, tāt ceſte guerre

inteſtine acharne & eſt vn venin, qui conſomme toute l'humanité. Et n'eſt en la puiſſance
2 des chefs de retenir les autres. Il y a deux cauſes
Ses cauſes à cõſiderer des guerres ciuiles. L'vne eſt ſecrette, laquelle comme elle ne ſe ſçait & ne ſe voit, auſſi ne ſe peut eller empeſcher, ny remedier: c'eſt le deſtin, la volonté de Dieu, qui veut chaſtier ou du tout renger vn eſtat. *In ſe magna ruunt, lætis hunc numina rebus creſcendi poſuere modum.* L'autre eſt bien apperceuë par les Sages, & s'y peut bien remedier, ſi lon veut, & que ceux à qui il appartient y mettent la main: C'eſt la diſſolution & generalle corruption des mœurs, par laquelle les vau-neants & n'ayans que faire veulent remuer, mettre tout en combuſtion, couurir leurs plays par les maux de l'eſtat. Car ils ayment mieux eſtre accablez de la ruïne publique, que de la leur particuliere. *Miſere cuncta & priuata vulnera reipublicæ malis operire: nam ita ſe res habet, vt publica ruina quiſque malit quam ſua potiri, & idem paſſurus minus conſpici.* Or les aduis & remedes à ce mal de
Aduis & remedes. guerre ciuile ſont à la finir au pluſtoſt, ce qui ſe faict par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encores qu'il ne fuſt pas tel que lon le deſire, le temps remediera au reſte. Il faut quelquesfois ſe laiſſer vn peu tromper, pour ſortir de guerre ciuile, comm'il eſt dict d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi.* La victoire eſt dangereuſe; car il eſt à craindre

craindre que le victorieux en abuſe, & enſuyue vne tyrannie. Pour bien s'y porter il ſe faut deſfaire de tous les autheurs de troubles, & autres remueurs, & ſanguinaires, tant d'vne part que d'autre, ſoit en les enuoyant loin ſous quelque beau pretexte & charge; en les diuiſant: ou les employant contre l'eſtranger; & traittant au reſte doucement le menu peuple.

XII. *ADVIS POVR LES particuliers en toutes les ſuſdictes diuiſions publiques.*

VOYLA pluſieurs eſpeces de troubles & diuiſions publiques: auſquelles & à chaſcune d'icelles ont eſté donnés aduis, & remédes pour le regard du Prince: maintenant il en faut donner pour les particuliers. Cecy ne ſe vuide pas en vn mot: il y a deux queſtions; l'vne, s'il eſt loyſible à l'homme de bien de prendre party, ou demeurer coy; l'autre en tous les deux cas, c'eſt à dire, eſtant d'vn party, ou n'en eſtant poinct, commẽt lon s'y doibt comporter. Quant au premier poinct il ſe propoſe pour ceux qui ſont libres, & ne ſont encores engagez à aucun party: car s'ils y ſont ja engagez, ceſte premiere queſtion n'eſt pour eux; ils ſont renuoyez à la ſeconde. Ie dis cecy, à cauſe que lon peut bien eſtre d'vn party, non par chois & deſſein; voire que lon n'aprouue pas,

Deux queſtions.

La premiere s'il faut prendre party ou ſe tenir coy.

mais parce que lon s'y trouue tout porté & attaché par tref-grãdes & puiſſantes liaiſons, que lõ ne peut honneſtement rompre, qui couurent & excuſent aſſez eſtans naturelles & æquiualẽtes. Or la premiere queſtion à des raiſons & exẽples contraires. Il ſemble d'vne part, que l'homme de bien ne ſçauroit mieux faire que de ſe tenir coy, car il ne ſçauroit s'immiſcer à aucun party ſans faillir, pource que toutes ces diuiſions ſont illegitimes de ſoy, & ne peuuent eſtre menées ny ſubſiſter ſans inhumanité & injuſtice. Et plusieurs gens de bien ont abhorré cela, comme reſpondit Aſinius Pollio à Auguſte, qui le prioit de le ſuyure contre Marc Antoine. D'autre part eſt il pas raiſonnable de ſe joindre aux bons & ceux qui ont le droict? Le ſage Solon l'a ainſi jugé, voire il chaſtie rudement celuy qui s'en retire & ne prend party. Le profeſſeur de vertu, Caton l'a ainſi practiqué ne ſe contentant de tenir vn party mais y commandant. Pour vuider ce doubte il ſemble que les hommes illuſtres, qui ont, & charge publique & credit & ſuffiſance en l'eſtat, peuuent & doyuent ſe ranger du party qu'ils jugeront le meilleur: car ils ne doyuent abandonner en la tourmente le gouuernail du vaiſſeau, qu'ils conduiſoyent en bonace: doyuent ſeruir à leur dignité, pourueoir à la ſeureté de l'eſtat; & les priuez ou qui ſont moindres en charge & en ſuffiſance d'eſtat s'arreſter & ſe retirer en quelque

Velleius. l. 2.

lieu paisible & asseuré durant la diuision : & tous les deux se comporter, comm'il va estre dict. Au reste pour le chois du party, quelques fois il n'y à point de difficulté ; car l'vn est si injuste & si malheureux que lon ne s'y peut mettre auec aucune raison. Mais d'autresfois la difficulté est bien grande, & puis il y a plusieurs choses à penser outre la justice & le droict des parties.

3. Venons à l'autre poinct qui est du comportement de tous. Or il se vuide en vn mot par l'aduis & la regle de moderation, suyuant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour sa modestie & prudence en tels orages, tenu touſiours & estimé pour fauoriser le bon party, toutesfois sans s'enuelopper aux armes & sans offence de l'autre party. La 2. comment se cõporter.

Parquoy ceux qui sont declarés d'vn party s'y doyuent porter non outrez, mais auec moderation, ne s'embesongnant poinct aux affaires, s'ils n'y sont tous portez & pressez, & en ce cas s'y porter auec tel ordre & attrempance que l'orage passe sur leur teste sans offence, n'ayant aucune part à ces grands desordres & insolẽces, qui s'y commettẽt; mais au rebours les adoucissans, destournans, eludans comm'ils pourront. 1 Outrez. Moderez

Ceux qui ne sont declarez ny engagez à aucun party (desquels la cõditiõ est plus douce & meilleure) encores que peut estre au dedãs & en affection ils en ont vn, ne doiuẽt demeurer neutres, 2 Neutres.

c'eſt à dire, ne ſe ſoucier de l'iſſuë & de l'eſtat des vns ny des autres, demeurans à eux ſeuls, & comme ſpectateurs en theatre ſe paiſſans des miſeres d'autruy. Tels ſont odieux à tous, & courent en fin grande fortune, comm'il ſe lit des Thebains en la guerre de Xerxes, & de Iabes Galaad. *Neutralitas nec amicos parit, nec inimicos tollit.* La neutralité n'eſt ny belle ny honneſte, ſi ce n'eſt auec conſentement des partis, comme Ceſar qui declara de tenir les neutres pour ſiens, au contraire de Pompée, qui les declara ennemis: ou à vn eſtranger, ou à tel, qui pour ſa grandeur & dignité ne s'en doibt poinct meſler, mais pluſtoſt eſtre reclamé arbitre & moderateur de tous, ny auſſi, & moins encores inconſtans, chancelans, metis, Prothées, plus odieux encores que les neutres, & offenſifs à tous. Mais ils doyuent (demeurans partiſans d'affection s'ils veulent: car la penſée & l'affection eſt toute noſtre) eſtre communs en actions, offenſifs à nuls, officieux & gratieux à tous, ſe complaignans du malheur commun. Tels ne ſe font point d'ennemis, & ne perdent leurs amis. Ils ſont propres à eſtre mediateurs, & amiables compoſiteurs, qui ſont encores meilleurs que les communs. Ainſi des non partiſans qui ſont quatre: deux ſont mauuais, les neutres & les inconſtans: & deux bons les communs, & les mediateurs: mais touſiours l'vn plus que l'autre, comme des partiſans il y

Iud. 21. & Tit. liu.

Inconſtãs.

Communs.

Mediateurs.

en à deux, les outrez & modérez.

XIII. *DES TROUBLES ET diuisions priuées.*

AVx diuisions priuées lon peut commodement & loyalement se comporter entre ennemis, si ce nest auec vne egale affection au moins temperée : ne s'engager tant aux vns, qu'ils puissent requerir tout de nous, & aussi se contenter d'vne moyenne mesure de leur grace, ne rapporter que les choses indifferentes ou cogneuës, ou qui seruent en commun, ne disant rien à l'vn que lon ne puisse dire à l'autre à son heure en changeant seulement l'accent & la façon.

DE LA IVSTICE seconde vertu.

De la Iustice en general.

CHAP. V.

IVSTICE est rẽdre à chascun ce qui luy appartient, à soy premieremẽt & puis à autruy: & par ainsi elle comprend tous les deuoirs & offices d'vn chacun: qui sont doubles, le premier est à soy-mesme, le second à autruy : & sont compris en ce commandement general qui est 1 Description.

le sommaire de toute justice, Tu aymeras tõ prochain cõme toy-mesme, lequel nõ seulemẽt met le deuoir enuers autruy en second lieu, mais il le monte & le regle au patron du deuoir & amour enuers soy : car comme disent les Hebreux il faut commencer la charité par soy-mesme.

2 Iustice premiere & originelle.

Le commencement donc de toute justice, le premier & plus ancien commandemẽt est de la raison sur la sensualité. Auparauãt que lõ puisse bien commander aux autres, il faut apprendre à commander à soy-mesme, rendant à la raison la puissance de cõmander & assubjectissant les appetis & les pliant à l'obeissance. C'est la premiere originelle justice interne, propre, & la plus belle, qui soit. Ce cõmandement de l'esprit sur la partie brutalle & sensuelle, de laquelle sourdẽt les passions est biẽ cõparé à vn escuyer, qui dresse vn cheual; pource que se tenant tousiours dedãs la selle, il le tourne & manie à sa volonté.

3 Distinction de justice.

Pour parler de la justice, qui s'exerce au dehors & auec autruy, il faut sçauoir premieremẽt qu'il y à double justice; vne naturelle vniuerselle, noble, Philosophique; l'autre aucunemẽt artificielle, particuliere, Politique, faite & cõtrainɛte au besoin des polices & estats. Celle-là est biẽ mieux reglée, plus roide, nette & belle, mais elle est hors l'vsage, incõmode au mõde tel qu'il est. *Veri iuris germanæq; iustitiæ solidam & expressam effigiem nullam tenemus; vmbris & imaginibus vtimur*: Il n'en est aucunement capable

comm'à eſté dict. (Voyez l. 1. c. 4. C'eſt la regle de Polyclete inflexible, inuariable. Ceſte-cy eſt plus laſche & molle, s'accommodant à la foibleſſe & neceſſité humaine & populaire. C'eſt la regle Lesbienne & de plomb, qui ploye & ſe tort, ſelon qu'il eſt beſoin; & que le temps, les perſonnes, les affaires, & accidens le requierent. Ceſte-cy permet au beſoin & approuue pluſieurs choſes, que celle là rejecteroit & cõdamneroit du tout. Ell'à pluſieurs vices legitimes, & pluſieurs actions bonnes illegitimes. Cette la regarde tout purement la raiſon, l'honeſte; cette cy conſidere fort l'vtile, le joignant tant qu'elle peut auec l'honeſteté. De celle-là qui n'eſt qu'ẽ idée & en theorique n'en faut point parler.

4 De la iuſtice vſuelle eſt diſtinguée.

La Iuſtice vſuelle, & qui eſt en practique par le monde eſt premierement double, ſçauoir l'egale, aſtraincte aux termes des loix; ſelon laquelle les Magiſtrats & Iuges ont à proceder: l'autre æquitable, laquelle ſans s'aſſubjectir aux mots de la loy marche plus librement, ſelon l'exigence des cas, voire quelquesfois contre les mots de la loy. Or pour mieux dire, elle manie & regle la loy ſelon qu'il faut: dont à dict vn ſage, que les loix meſmes & la juſtice ont beſoin d'eſtre menées & conduictes juſtement, c'eſt à dire auec æquité. Cette cy eſt en la main de ceux, qui jugent en ſouueraineté. Item pour en parler plus particulierement il y à double juſtice; l'vne commutatiue entre les particuliers,

laquelle se manie par proportiõ Arithmetique; l'autre distributiue administrée publiquement par proportion geometrique, elle à deux parties, la recompense, & la peyne.

5 Il n'y a point de vraye iustice au monde.

Or toute cette iustice vsuelle & de pratique n'est point vrayemẽt, & parfaictemet iustice: & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute iustice humaine est meslée auec quelque grain d'injustice, faueur, rigueur, trop, & trop peu: & n'y à point de pure & vraye mediocrité, d'ou sont sortis ces mots des anciens, qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droict en gros: & injustice en petites choses, qui veut faire justice en grandes. Les legislateurs pour donner cours à la justice commutatiue tacitement permettent de se tromper l'vn l'autre, & à certaine mesure, mais qu'il ne passe poinct la moitié de juste prix: & c'est pource qu'ils ne sçauroyent mieux faire. Et en la justice distibutiue, combien d'innocens pris, & de coulpables absous & relaxez & sans la faute des juges, sans conter le trop, ou le trop peu, qui est presque perpetuel en la plus nette justice. La justice s'empesche elle-mesmes, & la suffisance humaine ne peut voir ny pourvoir à tout. Voyci entre autres vn grand deffaut en la justice distributiue de punir seulement, & non salarier, biẽ que ce soyent les deux parties & les deux mains de la justice: mais selon qu'elle s'exerce communement

elle est manchotte & incline toute a la peine. La plus grande faueur que lon reçoiue d'elle, c'est l'indempnité, qui est vne monoye trop courte pour ceux, qui font mieux que le commun. Mais il y a encores plus; car soyés deferé & accusé a tort, vous voyla en peine & souffrés beaucoup : en fin vostre innocence cognue vous en sortés absous de la derniere punition, mais sans reparation de l'affliction, qui vous demoure touſiours. Et l'accusateur moyennant qu'il aye apporté si petite couleur que ce soit (qui est facile a faire) s'en va sans punition, tant est escharse la iustice au loyer, & recognoissance du bien, & toute au chastiment. Dont est venu ce iargon, que faire iustice, & estre subiect a iustice s'entend touſiours de la peine: Et est aisé a qui veut de mettre vn autre en peine, & le reduire en tel estat, qu'il n'en sortira iamais qu'auec perte.

6 Diuision de ceste matiere. l. 2. c. 5.

De la iustice, & du deuoir y a trois parties principales. Car l'homme doit a trois; a Dieu, a soy, a son prochain: au dessus de soy, a soy, & a soste: du deuoir enuers Dieu, qui est la pieté & religion, a esté dict assés amplement cy dessus. Il reste donc icy a parler du deuoir enuers soy, & son prochin.

DE LA IVSTICE ET DEVOIR de l'homme a soy-mesme.

Chap. VI.

CECY eſt aſſés comprins en tout ceſt œuure ; au premier liure qui enſeigne a ſe cognoiſtre & toute l'humaine condition, au ſecond qui enſeigne a eſtre ſage, & en donne les aduis & les regles;& au reſte de ce liure ſpecialement es vertus de force & temperance : toutesfois comme en vn ſommaire ie mettray icy quelques aduis plus exprés & formels.

Le premier& fondamental aduis eſt de ſe reſoudre a ne viure point par aquiſt, a l'incertain & a l'aduanture,comme font preſque tous, qui ſemblent ſe moquer & ne viure pas a bon eſciẽt ne traittẽt & ne cõduiſent point leur vie ſerieuſement, attentifuement,viuẽt du iour a l'autre, comm'il aduiendra. Ils ne gouſtent,ne poſſedẽt, ny ne iouiſſent de la vie:mais ils s'en ſeruent pour faire d'autres choſes. Leurs deſſeins & occupations troublent ſouuant, & nuiſent plus a la vie,qu'ils n'y ſeruent. Ces gẽs icy font tout a bõ eſcient ſauf de viure. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leurs ſont ſerieuſes: mais tout le corps entier de la vie n'eſt qu'en paſſãt & cõme ſans y penſer: c'eſt vn preſuppoſé, a quoy ne faut plus penſer: ce qui n'eſt qu'accident leurs eſt principal& le principal ne leur eſt qu'acceſſoire. Ils s'affectionnent & ſe roydiſſent a toutes choſes, les vns a amaſſer ſciences,

honneurs, dignités, richesses; les autres a prendre leurs plaisirs, chasser, iouer, passer le temps; les autres a des speculations, fantasies, inuentions: les autres a manier & traitter affaires: les autres a autres choses: mais a viure ils n'y pensent pas. Ils viuent comme insensiblement estants bandés & pensifs a autres choses. La vie leur est comme vn terme & vn delay pour l'employer a autre chose. Or tout cecy est tres iniuste, cest vn malheur & trahison a soymesme: c'est bien perdre sa vie, & aller contre ce qu'vn chascun se doit, qui est de viure serieusement, attentifuement, & ioyeusement, *bene viuere & lætari: sibi semper valere & viuere doctus* afin de bien viure & bien mourir: c'est la tache d'vn chascun. Il faut mener & conduire sa vie a la façon d'vn grãd affaire de poids & de consequẽce & cõme vn prix faict, duquel il faut rendre cõpte exactement & par le menu. C'est nostre grãd affaire: aussi tout le reste n'est que baboyes, choses accessoires & superficiaires. Il y en a qui deliberent bien de ce faire, mais c'est quand il ne leur faut plus viure, ressemblent a ceux, qui attandent a vandre & achepter iusques apres que la foire est passée: & puis font des sottes & vaines plainctes. Ne me sera il iamais loisible de faire ma retraicte: & de viure a moy, *quã* Voyez l. 1 c. ap. 36. *serum est incipere viuere cum desinendum est: quam stulta mortalitatis obliuio? dum differtur, vita transcurrit.* Voyla pourquoy les sages

crient de bien mesnager le temps, *tempori parce*; Que nous n'auons besoin de chose tant que du temps, disoit Zenon : Car la vie est courte, & l'art est longue; non l'art de guarir, mais plustost de viure, qui est la sagesse. A ce premier & capital aduis seruent les suiuans.

2 Apprendre a demourer, se delecter & contenter seul, voire se passer de tout le monde, si besoin est; la plus grande chose est de sçauoir estre a soy, la vertu se contente de soy, gaignons sur nous de pouuoir a bon escient viure seuls, & y viure a nostre aise; apprenons a nous passer & nous desprendre de toutes les liaisons, qui nous attachent a autruy, & que nostre contentement despende de nous, sans chercher, ny aussi desdaigner ou refuser les compagnies, voire gayement y aller & s'y trouuer, si le besoin nostre ou d'autruy le requiert: mais ne nous y acoquiner, & y establir nostre plaisir, comme aucuns, qui sont comme demy perdus estans seuls. Il faut auoir au dedans soy dequoy s'entretenir & contenter, & *in sinu suo gaudere.* Qui a gaigné ce point, se plaist par tout, & en toutes choses. Il faut bien faire la mine cõforme a la compagnie & a l'affaire, qui se presente & se traicte, & s'accommoder a autruy; triste si besoin est, mais au dedans se tenir tousiours mesme: Cecy est la meditation & consideration, qui est l'aliment & la vie de l'esprit, *cuius viuere est cogitare*: Or par le benefice de nature il n'y a occupation, que

nous facions plus souuant, plus long temps, qui soit plus facile, plus naturelle & plus nostre, que mediter & entretenir ses pensées. Mais elle n'est pas a tous de mesme, ains bien diuerse, selon que les esprits sont: aux vns elle est foible, aux autres forte; aux vns cest fetardise; oysiueté lāguissante, vacance & disette de toute autre besogne: mais les grands en font leur principale vacation & plus serieux estude, dont ils ne sont iamais plus embesognés, ny moins seuls (comme il est dict de Scipion) que quand ils sont seuls, & seiournent d'affaires, a l'imitatiō de Dieu, qui vit, & se paist d'eternelle pensée. C'est la besogne des dieux (dict Aristote) de laquelle naist leur beatitude, & la nostre.

3 Secognoistre & cultiuer.

Or ceste solitaire occupation, & cet entretien ioyeux ne doit point estre en vanité, moins en chose vitieuse; Mais en l'estude & cognoissance profonde, & puis diligente culture de soy mesme: c'est le pris faict, le principal, premier & plus plain ouurage de chascun. Il faut tousiours se guetter, taster, sonder, iamais ne s'abandōner, estre tousiours chés soy, se tenir a soy: Et trouuant que plusieurs choses ne vont pas bien, soit par vice & defaut de nature, ou contagion d'autruy, ou accident suruenu, qui nous trouble, faut tout doucement les corriger, & y pouruoir. Il faut s'arraisoner soy mesmes, se redrēsser, & remettre courageusement, non pas se laisser aller & couler par desdain & nonchalance.

4 Se tenir en exercice.

Il faut auſſi en euitant toute faineantiſe & fetardiſe, qui ne faict qu'enrouiller & gaſter & l'eſprit & le corps, ſe tenir touſiours en halene, en exercice & en office: non toutesfois trop tẽdu, violẽt & penible, mais ſur tout honeſte, vertueux, & ſerieux: & pluſtot, pour ce faire, ſe tailler de la beſogne, & ſe propoſer des deſſains pour s'y occuper ioyeuſemẽt, conferãt auec les honeſtes hommes & les bons liures, diſpẽſant biẽ ſon tẽps & reglant ſes heures, & non viure tumultuairement & a l'haſard.

5 Meſnager tout ſes actes.

Meſnager biẽ & faire ſon profit de toutes choſes qui ſe preſentẽt ſe font, ſe diſent, s'en faire leçõ, ſe les appliquer ſans en faire bruict ny ſemblãt.

6 Regler ſon eſprit a bien ſe gouuerner.

Et pour plus particulariſer, nous ſçauons que le deuoir de l'hõme enuers ſoy eſt en trois, cõme il a trois parties, a regler & conduire l'eſprit, le corps, & les biẽs. Pour l'eſprit (le premier & principal auquel appartienent premierement & par precipuz les aduis generaux, que nous venõs de dire no⁹ ſçauõs que tous ſes mouuemẽs reuienẽt a deux, penſer & deſirer; l'entẽdemẽt & la volõté, auſquels reſpondẽt la ſcience & la vertu les deux ornemẽs de l'eſprit. Quant au premier qui eſt l'entẽdemẽt, il le faut preſeruer de deux choſes aucunemẽt cõtraires & extremes, ſcauoir ſottiſe & folie, c'eſt a dire de vanités & niaiſeries d'vne part, c'eſt l'abaſtardir & le perdre: il n'a pas eſté fait pour niaiſer, *non ad iocũ & luſum genitus ſed ad ſeueritatẽ potius*, & d'opinions fãtaſques abſurdes & extrauagantes, d'autre c'eſt le ſallir &

villaner. Il le faut paistre & entretenir des choses vtiles & serieuses, le taindre & abreuuer des opiniõs saines, douces, naturelles; & ne faut pas tãt estudier a l'esleuer & guinder, a le tendre & roidir, comme a le regler, ordoner, & policer. L'ordre & la pertinẽce c'est l'effect de sagesse, & qui done pris a l'ame, & sur tout se garder de presomption, opiniastreté : vices familiers a ceux, qui ont quelque gaillardise & vigueur desprit; plustot se tenir au doute en suspens, principalement es choses, qui reçoinent oppositions & raisons de toutes parts, mal aisées a cuire & digerer c'est vne belle chose, que scauoir bien ignorer & douter, & la plus seure, de laquelle ont faict profession les plus nobles philosophes, voire c'est le principal effect & fruict de la science.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se regler & sousmettre a la droite raison, qui est l'office de vertu, non a l'opinion volage, inconstãte, fause ordinairemẽt, moins encores a la passiõ. Ce sont les trois, qui remuẽt & regẽtẽt nos ames. Mais voicy la difference, le sage se regle & se rãge, a ce, qui est selon nature & raison, regarde au deuoir, tient pour apocryphe, & suspect ce qui est de l'opiniõ, condamne tout a faict ce qui est de la passion: & pource vit il en paix, chemine tout doucemẽt en toutes choses, n'est point suiect a se repẽtir, se desdire, chãger: car quoy qu'il aduiene, il ne pouuoit mieux faire ny choisir : & puis il ne s'eschaufe point; car la raison va tout doux. Le fol qui

se laisse mener à ces deux, ne faict questrauaguer, se gendarmer : jamais ne repose. Il est tousiours à se raduiser, changer, rabbiller, repentir, & iamais nest contant: aussi n'appartiẽt il qu'au sage de l'estre, & qu'a la raison & a la vertu de nous faire, & rendre tels. *Nulla placidior quies nisi quam ratio composuit.* L'homme de bien se doit regenter, respecter, & craindre sa raison & sa conscience, qui est son bon genie, si qu'il ne puisse sans honte broncher en leur presence, *rarum est, vt satis se quisque vereatur.*

Quant au corps lon luy doit assistance & conduicte. C'est folie de vouloir sequestrer & desprendre ces deux parties principales l'vne de l'autre : au rebours il les faut r'allier & reioindre. La nature nous à donné le corps comme instrument necessaire a la vie : il faut que l'esprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas seruir: ce seroit la plus vile, iniuste, honteuse & onereuse seruitude de toutes: mais l'assister, le cõseiller, & luy estre cõme mary. Il luy doit donc du soin, & non du seruice: il le doit traitter, comme seigneur, non comme tyran ; le nourrir, non l'engraisser, luy monstrant qu'il ne vit pas pour luy, mais qu'il ne peut viure icy bas sans luy. C'est addresse a l'ouurier de sçauoir bien vser, & se seruir de ses outils: Aussi est ce vn grand aduantage a l'homme de se sçauoir bien seruir de son corps, & le rendre instrument propre a exercer la vertu.

Au

Au reste le corps se conserue en bon estat par nourriture moderée & exercice bien reglé. Comment l'esprit doit auoir part & luy faire compagnée aux plaisirs, il a esté dict cy dessus, & sera encores dict en la vertu de temperance. l.2.c.6.

Quant aux biens, & au deuoir d'vn chascun en c'est endroict, il y a plusieurs & diuers offices 9 Pour les biens. sont sciences differantes, qu'amasser des biens, conseruer, mesnager, emploitter, & leur donner tour. Tel est sçauant en l'vn, qui n'entend rien en l'autre, ny n'y est propre. L'aquisition a plus de parties, que toutes les autres. L'emploitte est plus glorieuse & ambitieuse. La conseruation & la garde, qui est propre a la femme, est sombre.

Ce sont deux extremités pareillement vitieuses, aymer & affectionner les richesses: les hayr & reietter. I'entends richesses ce, qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne sera ny l'vn ny l'autre, selon le souhait & priere de Salomõ, ny richesse ny pauureté: mais les tiendra en leur rang les estimant ce qu'elles sont, chose de soy indifferente, matiere de bien & de mal, vtiles a beaucoup de bonnes choses.

Les maux & miseres, qui sont a l'affection- l.1.c.13. ner & a hayr les biens, ont esté dict cy dessus: voicy maintenant la regle en la mediocrité, qui est en cinq mots 1. Les vouloir, mais ne les aymer point, *sapiens non amat diuitias, sed mauult*. Tout ainsi que l'hõme petit, & foible de

corps voudroit bien estre plus haut,& plus robuste,mais c'est sans s'en soucier& sans s'en dõner peine, cherchant sans passion ce que la nature desire, la fortune ne nous en sçauroit priuer. 2. Encores beaucoup moins les chercher au despens & dommage d'autruy ou par arts & moyens laſches & sordides, afin que personne ne nous les pleure, plaigne ou enuye, s'il n'est malitieux. 3, Aduenants & entrants par la porte honneste de deuant ne les rebutter, ains gayement les accepter & receuoir en sa maison non en son cœur;en sa possession non en son amour comme n'en estants dignes. 4. les ayant les employer honnestement & discrettement en bienmeritant d'autruy ; affin que pour le moins soit autant honneste leur sortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles mesmes, se derrobans, & se perdans ne s'en contrister,ne s'en allant rien du nostre, *si diuitiæ effluxerint, non auferent nisi semetipsas.* Bref celuy ne merite estre accepté de Dieu, & est indigne de son amour & de professiõn de vertu, qui faict cas des biens de ce monde.

Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum finge deo.

DE LA IVSTICE ET DEVOIR de l'homme enuers l'homme.

ADVERTISSEMENT.

CE deuoir est grand, & a plusieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grãdes: En la premiere no⁹ mettrõs les deuoirs generaux simples & communs, requis de tous, & vn chascun, enuers tous & vn chascun, soient de cœur, de parolle, & de faict, qui sont amitié, foy, verité, & admonition libre, bienfaict, humanité, liberalité, recognoissance: En la seconde seront les deuoirs speciaux requis par vne speciale & expresse raison & obligation, entre certaines & certaines personnes, comme entre les mariés, parens, & enfans, Maistres & seruiteurs, princes & subiects, magistrats, les grands & puissans & les petits.

PREMIERE PARTIE, QVI est des deuoirs generaux, & communs de tous enuers tous. Et premierement

De l'amour ou amitié.

CHAP. VII.

AMITIE est vne flãme sacrée, allumée en nos poitrines premieremẽt par nature & a mõstré sa premiere ardeur entre le mary & la fẽme, Description d'amitié.

les parens & les enfans : les freres & sœurs ; & puis se refroidissant a esté r'allumée par art & inuention des alliances, compagnées, frairies, colleges & communautés. Mais pource qu'en tout cela estant diuisée en plusieurs pieces elle s'affoiblissoit, & qu'elle estoit meslée & destrempée auec d'autres considerations vtiles, commodes, delectables, pour se roidir, & nourrir plus ardente s'est ramassée toute en soy & r'acourcie plus estroite entre deux vrais amis. Et c'est la parfaicte amitié, qui est d'autant plus chaude & spirituelle, que toute autre, comme le cœur est plus chaud, que le foye & le sang des venes.

2 L'amitié est l'ame & la vie du monde, plus necessaire; disent les sages, que le feu & l'eau: *amicitia, necessitudo, amici necessarij*, c'est le soleil, le baston, le sel de nostre vie; car sans icelle tout est tenebres: & n'y a aucune ioye, soustien, ny goust de viure: *Amicus fidelis protectio fortis medicamentum vitæ & immortalitatis: & qui inuenit illum, inuenit thesaurum.*

3 Combien necessaire au public. Et ne faut penser que l'amitié ne soit vtile & plaisante qu'en priué, & pour les particuliers: car encores l'est elle plus au public, c'est la vraye mere nourrice de la societé humaine, conseruatrice des estats & polices. Et n'est suspecte ny ne desplaist qu'aux tyrãs, & aux monstres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuuent estre de l'escot, l'a-

mitié seule suffit a conseruer ce monde. Et si elle estoit en vigueur par tout, il ne seroit ia besoin de loy, qui n'a esté mise sus que subsidiairement & comme vn second remede au deffaut de l'amitié: a fin de faire & contraindre par son authorité ce qui deuroit estre librement & volontairement faict par amitié. Mais la loy demoure beaucoup au dessous d'elle. Car l'amitié regle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effects. La loy ne peut pouruoir qu'au dehors. C'est pourquoy Aristote a dict, que les bons legislateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la iustice: Et pource que la loy & la iustice souuant encores perd son credict, le troisiesme remede & moindre de tous a esté aux armes & a la force du tout contraire au premier de l'amitié. Voyla par degrés les trois moyens du gouuernement politic: Mais l'amitié vaut bien plus que les autres, aussi les seconds & subsidiaires ne valent iamais tant que le premier, & principal.

4 Distinction des causes

Il y grande diuersité, & distinction d'amitié: c'elle des anciens en quatre especes, Naturelle, sociale, hospitaliere, veneriene, n'est point suffisãte. Nous en pouuõs marquer trois; La premiere est tirée des causes, qui l'engendrent qui sont quatre; Nature, vertu, profit, plaisir, qui marchent quelquefois toutes en troupe; autrefois deux, ou trois, & assés souuant vne seule: Mais la vertu est la plus noble & la plus forte: car elle

est spirituelle, & au cœur comme l'amitié: la nature est au sang, le profit en la bourse, le plaisir en quelque partie, & sentiment du corps. Aussi la vertu est plus libre, plus franche & nette: & sans icelle les autres causes sont chetiues, laches & caduques. Qui ayme pour la vertu ne se lasse point d'aymer, & si l'amitié se rompt ne se plaint point. Qui ayme pour le profit, si elle se rompt, se plaint impudément, vient en reproche, qu'il a tout faict, & a tout perdu. Qui ayme pour le plaisir, si la volupté cesse il se separe, & s'estrange du tout sans se plaindre.

5

2. Des personnes

La seconde distinction, qui est pour le regard des personnes, se faict en trois especes, l'vne est en droicte ligne entre superieurs & inferieurs, & est ou naturelle, cõme entre parens & enfans, oncles, & nepueus; ou legitime comme entre le prince & les subiects, les seigneur & les vassaux, le maistre & les seruiteurs le docteur & le disciple, le prelat ou gouuerneur & le peuple. Or cette espece n'est point a proprement parler amitié, tant a cause de la grande disparité, qui est entre eux, qui empesche la priuauté & familiarité & entiere communication, fruict & effect principal de l'amitié, qu'aussi a cause de l'obligation, qui y est, qui faict qu'il y a moins de liberté & de nostre chois & affection. Voyla pourquoy on leur donne d'autres noms que d'amitié; Car aux inferieurs on re-

quiert d'eux honneur, reſpect obeiſſence, aux ſuperieurs ſoin & vigilance enuers les inferieurs. La ſeconde eſpece d'amitié pour le regard des perſonnes eſt en ligne couchée & collateralle entre pareils ou preſque pareils. Et ceſte cy eſt encores double, car ou elle eſt naturelle, comme entre freres, ſœurs, couſins; & ceſte cy eſt plus amitié que la precedente: car il y a moins de diſparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'vn coſté elle none, & ferre, de l'autre elle relache. Car a cauſe des liens & partages & des affaires, il faut quelquefois que les freres & parens ſe heurtent; Outre que ſouuant la correſpondance & relation d'humeurs & volontés, qui eſt l'eſſence de l'amitié, ne s'y trouue pas; c'eſt mon frere mon parent mais il eſt meſchant, ſot: Ou elle eſt libre & volontaire, comme entre compagnons & amis, qui ne ſe touchent & tienent de rien que de la ſeule amitié: & ceſte eſt proprement & vrayment amitié. 2

2 La troiſieſme eſpece touchant les perſonnes eſt mixte & comme compoſée des deux, dont elle eſt ou doit eſtre plus forte, c'eſt la coniugale des mariés: laquelle tient de l'amitié en droicte ligne, a cauſe de la ſuperiorité du mari, & inferiorité de la femme; & de l'amitié collateralle eſtant tous deux de compagnées parties ioinctes enſemble & ſe coſtoyants. Dont la femme a eſté tirée non de

la teſte, ny des pieds, mais du coſté de l'homme. Auſſi les mariés par tout & alternatiuement exercent, & monſtrent toutes ces deux amitiés en public, la droicte; car la femme ſage honnore & reſpecte le mary, en priué: ia collateralle priuée & familiere. Ceſte amitié de mariage eſt encores d'vn autre façon double & compoſée; Car elle eſt ſpirituelle, & corporelle, ce qui n'eſt pas es autres amitiés, ſinon en celle qui eſt reprouuée par toutes bonnes loix, & par la nature meſmes. L'amitié donc coniugale par ces raiſons eſt grande, forte, & puiſſante. Il y a toutesfois deux ou trois choſes, qui la relaſchent, & empeſchent qu'elle puiſſe paruenir a perfection d'amitié; L'vne qu'il n'y a que l'enteée du mariage libre, car ſon progrés & ſa durée eſt toute contrainćte, forcée, i'entends aux mariages chreſtiens, Car par tout ailleurs elle eſt moins contrainćte, a cauſe des diuorces qui ſont permis: L'autre eſt la foibleſſe & inſuffiſance de la femme, qui ne peut reſpondre, & tenir bon a ceſte parfaicte conference, & communication des penſées & iugemens: ſon ame n'eſt pas aſſés forte & ferme pour fournir & ſouſtenir l'eſtrainćte d'vn nœud ſi fort, ſi ſerré, ſi durable; c'eſt cõme nouer vne choſe forte & groſſe auec vne mince & deſliée. Ceſte cy ne rempliſſant pas aſſés s'eſchappe, gliſſe, & ſe deſrobbe de l'autre. Encores y a il icy qu'en l'amitié des

mariez ils se meslent de tant d'autres choses estrangeres, les enfans, les parens d'vne part & d'autre, & tant d'autres tuſées à demesler, qui troublent souuent & relaschent vne viue affection.

La troisiesme distinction d'amitié regarde la force & intention, ou la foiblesse & diminution de l'amitié. Selon cette raison il y a double amitie, la commune & imparfaicte, qui se peut appeller bienvueillance, familiarité, accointance priuée: & a vne infinité de degrez, l'vne plus estroicte, intime, & forte que l'autre: & la parfaicte, qui ne se void point, & est vn Phœnix au monde, à peyne est elle bien conceuë par imagination. 7 des degrez.

Nous les cognoistrons toutes deux en les despeignant & confrontant ensemble, & recognoissant leurs differences. La commune se peut bastir & concilier en peu de temps. De la parfaicte il est dit, qu'il faut deliberer fort long temps & manger vn muy de sel. 7 Differences de l'amitie cõmune & parfaicte.

2. La commune s'acquiert, se bastit, & se dresse par tant de diuerses occasions & occurrences vtiles, delectables; dont vn sage donnoit ces deux moyens d'y paruenir, dire choses plaisantes, & faire choses vtiles; la parfaicte par la seule vraye & viue vertu reciproquement bien cognue.

3. La commune peut estre auec & entre plusieurs; la parfaicte auec vn seul, qui est vn autre

soy-mesme, & ainsi entre deux seulement, qui ne sont qu'vn. Elle s'impliqueroit, & s'épescheroit entre plusieurs; car si deux en mesme temps demandoiēt estre secourus, s'ils me demandoiēt offices contraires, si l'vn cōmettoit à mon silence chose, qu'il est expedient à l'autre de sçauoir, quel ordre? Certes la diuision est ennemie de perfection, & vnion sa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, restrictions, & modifications, s'eschauffe ou relasche, subjecte à acces & recez, comme la fieure selon la presence ou absence, merites, bienfaicts &c. la parfaicte non, tousiours mesme, marchant d'vn pas égal, ferme, hautain, & constant.

5. La commune reçoit & à besoin de plusieurs regles & præcautions données par les Sages, dont l'vne est d'aymer sans interest de la pieté, verité, vertu, *amicus vsque ad aras*. L'autre est d'aymer comme si lon auoit à hayr, & hayr comme si lon auoit à aymer, c'est à dire, tenir tousiours la bride en la main, & ne s'abandonner pas si profusemēt, que lon s'en puisse repentir, si l'amitié venoit à se desnouër.

Item d'ayder & secourir au besoin sans estre requis: car l'amy est honteux, & luy couste de demander ce qu'il pense luy estre deu: Item n'estre importun à ses amis, comme ceux qui se plaignent tousiours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tressalutaires es ami-

tiez ordinaires n'ont point de lieu en ceste souueraine & parfaicte amitié.

8 Description de la parfaicte amitié.

Nous sçaurons encores mieux cecy par la peincture & description de la parfaicte amitié, qui est vne confusion de deux ames tresliure, pleine, & vniuerselle. Voicy trois mots. Confusion non seulemẽt conjonction & jointure, comme des choses solides, lesquelles tant biẽ attachées, meslées, & nouées soyent elles; si peuuent elles estre separées, & se cognoissent bien à part. Les ames en ceste parfaicte amitié sont tellemẽt plongées & noyées l'vne dedans l'autre, qu'elles ne se peuuent plus trouuer, ny ne veulẽt à la maniere des choses liquides meslées ensemble. Tresliure & bastie par le pur choix, & pure liberté de la volonté sans aucune obligation, occasiõ ny cause estrangere. Il n'y a rien qui soit plus libre & volõtaire que l'affectiõ. Vniuerselle sans exceptiõ aucune de toutes choses, biens, honeurs, jugemẽs, pensées, volontez, vie. De ceste vniuerselle & si pleine confusion vient que l'vn ne peut prester ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bienfaict, obligatiõ, recognoissance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui sont nourrissiers des amitiez cõmunes mais tesmoignages de diuision & differẽce: tout ainsi cõme je ne sçai point de gré du seruice, que je me fay; ny l'amitié que je me porte ne croist poinct pour le secours que je m'apporte. Et au mariage mesmes pour luy donner quelque

ressemblance de ceste diuine liaison, bien qu'il demeure bien au dessoubs : les donations sont deffendues entre le mary, & la femme : & s'il y auoit lieu de se pouuoir donner l'vn à l'autre, ce seroit celuy, qui employeroit son amy, & receuroit le bien faict, qui obligeroit son compagnon : car cherchant l'vn, & l'autre sur tout & auec faim de s'entre-bien-faire, celuy qui en donne l'occasion, & en preste la matiere est celuy, qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

9 Exemples

De cette parfaicte amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Blosius prins comme tres-grand amy de Tyberius Gracchus ja condemné, & interrogé ce qu'il eust faict pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy feut demandé, comment s'il t'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu faict ? Il respondit que jamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il l'eust eu il y eust obey; tres-hardie, & dangereuse response. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus n'eust jamais eu ceste volonté, c'estoit à luy à en respondre, car comme porte nostre description l'amy parfaict non seulement sçait & cognoist pleinement la volonté de son amy, & cela suffit pour en respondre, mais il la tiét en sa manche, & la possede entierement. Et ce qu'il adjouste que si Gracchus l'eust voulu, il l'eust faict; ce

n'eſt rien dict; cela n'altere ny n'empire poinct ſa premiere reſponce, qui eſt de l'aſſeurance de la volonté de Gracchus. Cecy eſt des volontez & jugemens : voyons des biens. Ils eſtoyent trois amis (ce mot trois heurte nos regles, & fait penſer que ce n'eſtoit encores vne amitié du tout parfaicte) deux riches, & vn pauure chargé d'vne mere vieille, & d'vne fille a marier; ceſtui-cy mourant faict ſon teſtament, par lequel il legue à vn de ſes amis de nourrir ſa mere & l'entretenir, & à l'autre de marier ſa fille, & luy donner le plus grand douaire qu'il pourra; & aduenant que l'vn d'eux vienne à deffaillir, il ſubſtitue l'autre. Le peuple ſe mocque de ce teſtament, les heritiers l'acceptent auec grand contentement, & chaſcun vient à jouyr de ſon legat, mais eſtant decedé cinq jours apres celuy qui auoit prins la mere, l'autre ſuruiuant & demeurant ſeul vniuerſel heritier entretint ſoigneuſement la mere, & dedans peu de jours il maria en meſme jour ſa fille propre vnique, & celle qui luy auoit eſté leguée, leur deſpartant par eſgales parts tout ſon bien. Les ſages ſelon la peincture ſuſdicte ont jugé, que le premier mourant s'eſtoit monſtré plus amy, plus liberal, faiſant ſes amis heritiers & leurs donnant ce contentement de les employer à ſon beſoin. De la vie. l'hiſtoire eſt notoire de ces deux amis, dont l'vn eſtant condamné par le Tyran à mourir à certain jour, & heure, de-

manda ce delay de reste pour aller pouruoir à ses affaires domestiques en baillant caution, le tyran luy ayant accordé a ceste condition, que s'il ne se representoit au temps, sa caution souffriroit le supplice. Le prisonnier baille son ami, qui entre en prison a cette condition: & le temps estant venu, & l'ami caution se deliberent de mourir, le condamné ne faillit de se representer. Dequoy le tyran plus qu'esbahy & deliurant tous les deux, les pria de le vouloir receuoir, & adopter en leur amitié pour tiers.

DE LA FOY, FIDELITE, perfidie, secret.

CHAP. VIII.

Dignité de la foy. TOVS voire les perfides sçauent, & confessent, que la foy est le lien de la societé humaine, fondement de toute justice, & que sur tout elle doibt estre religieusement obseruée.

Cicero. *Nihil augustius fide, qua iustitia fundamentum est, nec vlla res vehementius rempub. continet & vitam. Sanctissimum humani pectoris bonum.*

Ante Iouem genera ta decus diuiq; hominiq;
Qua sine non tellus pacem non æquora norunt,
Iustitiæ consors tacitumq; in pectore numen.

La foy rare. 2 Toutesfois le monde est plein de perfides: peu en y a, qui biẽ & entierement gardent leur

foy: ils la rompent en diuerses façons, & ne le sentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur, ils pensent estre sauuez. Les autres estudient & cherchent des cachettes, fuittes, subtilitez; *Quærunt latebras periurio.* Or pour vuider toutes les difficultez, qui sont en cette matiere, & sçauoir au vray comment il s'i faut porter, il y a quatre considerations, auſquelles tout se peut rapporter; les personnes tant celuy qui donne la foy, que celuy qui la reçoit; la chose subjecte, dont est question, & la maniere que la foy à este donnée. Diuision de cette matiere.

Quand à celuy, qui donne la foy, faut qu'il aye puissance de ce faire: s'il est subject d'autrui, il ne la peut donner, & l'ayant dõnée sans congé ou approbation de son maistre est de nul effect, comm'il fut bien monstré au Tribun Saturnin & ses cõplices, qui sortis du Capitole (qu'ils auoyent pris par rebellion) sur la foy des Consuls, subjects & officiers de la republique, furent justement tuez. Mais tout homme libre & à soy doibt tenir sa foy, tant grãd soit il & souuerain: voire plus est grand, plus y est-il obligé, car plus estoit il libre à la donner. Et est bien dict, qu'au tant doibt valoir la simple parole du Prince, que le serement d'vn priué. 3 Celuy qui donne la foy.

Quant a celuy à qui est donnée la foy, qui qu'il soit, il la luy faut garder, & n'y à que deux exceptions, qui sont claires, l'vne s'il ne l'auoit pas receuë, & ne s'en estoit contenté, c'est 4 Celuy qui la reçoit.

a dire qui auroit demandé autre caution & asseurance. Car la foy comme chose sacrée doibt estre receuë tout simplement, autrement ce n'est plus foy, ny fiance, demander ostages, donner gardes; prendre caution ou gages auec la foy, c'est chose ridicule. Celuy qui est tenu sous garde d'homme, de muraille, ou de ceps, s'il eschappe & se sauue n'est point en faute. La raison du Romain est bonne. *Vult sibi quisque credi, & habita fides ipsam sibi obligat fidem: fides requirit fiduciam, & relatiua sunt.* L'autre si l'ayant acceptée il la rompoit le premier, *Frangenti fidem, fides frangatur eidem: quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.* Le perfide ne merite que la foy luy soit gardée par droict de nature, sauf que depuis il y aye eu accord, qui couurit la perfidie, dont ne seroit plus loisible la venger: hors de ces deux cas il la faut garder à quiconque soit, à son subjet comme sera dict, [2] à l'ennemy tesmoin le beau faict d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain contre tous ceux, qui auoyent esté congediez par Pyrrhus sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seulement auoir part ny se seruir de la perfidie d'autruy, renuoyant les enfans des Falisques auec leur maistre. [3] Au voleur & criminel public, tesmoin le fait de Pompée aux pyrates & brigands, & d'Auguste à Crocotas. [4] Aux ennemis de la Religion à l'exemple de Iosué contre les Gabaonites. Mais il ne la

ch. 14.

il ne la faut bailler à ces deux derniers, voleurs & heretiques, ou apostats, ny la receuoir d'eux: car il ne faut capituler ny traitter sciemment paix & alliance auec telles gens, si ce n'est en extreme necessité, ou pour leur reduction, ou pour vn tresgrand bien public: mais leur estant donnée la faut garder.

Quant à la chose subjecte, si elle est injuste ou impossible, lon en est quitte; & estant injuste c'est bien faict de s'en despartir, double faute de la garder. Toute autre excuse hors ces deux, n'est point de mise, comme perte, dommage, desplaisir, incommodité, difficulté, cõm'ont practiqué souuẽt les Romains, qui ont rejeté plusieurs auantages grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta vtilitate fides antiquior fuit.* Liuius. 5 La subiecte de la Foy.

Quant à la maniere que la foy à esté donnée c'est ou y a plus à doubter: car plusieurs pensent, que si elle à esté extorquée ou par force & craincte, ou par fraude & surprise, lon n'y est point subject, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'à poinct eu de volonté, par laquelle, il faut juger toutes choses. Les autres au contraire: & de faict Iosué garda la foy aux Gabaonites, bien qu'extorquée par grande surprise & faux donné à entendre: & feut declaré depuis qu'il deuoit ainsi faire. Parquoy il semble que lon peut dire qu'ou il y à simple parole & promesse, lon n'y est point tenu, mais si la foy donnée à esté reuestue & autho- 6 La maniere qu'à esté donnée la foy

risée par ſerment, comme au faict de Ioſué, lon y eſt tenu pour le reſpect du nom de Dieu; mais qu'il eſt loiſible apres en jugement pourſuyure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée auec ſerment & interuention du nom de Dieu oblige plus que la ſimple promeſſe; & l'enfraindre, qui includ parjure auec la perfidie, eſt beaucoup pire. Mais penſer aſſeurer la foy par ſermens nouueaux & eſtranges, comme pluſieurs font, eſt ſuperflu entre gens de bien, & inutile, ſi lon veut eſtre deſloyal. Le meilleur eſt de jurer par le Dieu Eternel, vengeur des moqueurs de ſon nom, & infracteurs de la foy.

7 Perfidie iniure à Dieu.

La perfidie & le parjure eſt plus execrable, que l'atheiſme. L'Atheiſte qui ne croiſt point de Dieu ne luy faict pas tant d'injures, ne penſant point qu'il y en aye, que celuy qui le ſçait, le croit, & le parjure par moquerie. Celuy qui jure pour tromper, ſe mocque euidemment de Dieu, & ne crainct que l'homme. C'eſt moindre mal de m'eſcroire Dieu, que s'en mocquer. L'horreur & le deſreglement de la perfidie, & du parjure ne ſçauroit eſtre plus richement depeinct, qu'il à eſté par vn ancien diſant que c'eſt donner teſmoignage de meſpriſer Dieu, & craindre les hõmes. Qu'y a il plus monſtrueux, que d'eſtre couard a l'endroict des hommes, & braue a lendroict de Dieu? Le perfide eſt apres traiſtre & ennemy capital de la ſocieté humai-

ne: Car il rompt & destruict la liaison d'icelle, & tout commerce, qui est la parolle, laquelle si elle faut, nous ne nous tenons plus. Aux hõmes.

A l'obseruation de la foy appartient la garde fidele du secret d'autruy. or c'est vne importune garde, mesmement des grands; qui s'en peut passer faict sagement, mais encores faut il fuïr a le sçauoir, comme fist ce Poëte a Lysmachus. Qui prend en garde le secret d'autruy se met plus en peine qu'il ne pense: car outre le soin qu'il prend sur soy de le bien garder, il s'oblige a se faindre & desaduouer sa pensée, chose qui fasche fort a un cœur noble & genereux. Toutesfois qui le prend en garde le doibt tenir religieusement: & pour ce faire & estre bon secretaire: il le doibt estre par nature, & non par art, ny par obligation. 8 Garder le secret.

VERITE, ET ADMONITION libre.

CHAP. IX.

L'Admonition libre & cordialle est vne tresalutaire & excellente medecine: c'est le meilleur office d'amitié; c'est aimer sainement, que d'entreprẽdre à blesser & offenser vn peu, pour profiter beaucoup: c'est vn des plꝰ speciaux & plus vtiles cõmendemens Euãgeliques. *Si peccauerit in te frater tuus, corripe illum &c.* 1 Chose excellente.

2 Veile à qui.

Tous ont quelquesfois besoin de ce remede: mais sur tous ceux qui sont en grande prosperité: car il est tresdifficile d'estre heureux, & sage tout ensemble; Et les Princes qui soustiennent vne vie tant publique, ont à fournir à tant de choses, ne voyent & n'entendent que par les yeux, & les oreilles d'autruy: & tant de choses leurs sont celées. Ils ont vn extreme besoin d'estre aduertis, autrement ils courent grande fortune, ou ils sont bien sages.

3 Rare difficile dangereuse.

Ce bon office est rendu de bien peu de gens: il y faut, disent les Sages, trois choses; jugement ou discretion, liberté courageuse, amitié & fidelité. Elles s'assaisonnent ensemble. Peu s'en meslent par crainte de desplaire, ou faute de vraye amitié: & de ceux qui s'en meslent peu le sçauent bien faire. Or s'il est mal faict, comm'vne medecine donnée mal à propos, blesse sans proffit, & produit presque le mesme effect auec douleur, que faict la flatterie auec plaisir. Estre loué, & estre reprins mal à propos, c'est mesme blesseure, & chose pareillement laide à celuy, qui le faict. La verité toute noble qu'elle est, si n'a elle pas ce priuilege d'estre employée à toute heure, & en toute sorte. Vne saincte remonstrance peut bien estre appliquée vitieusement.

4 Regles de la vraye admonition.

Les aduis & præcautions pour s'y bien gouuerner seront ceux-cy; s'entend ou n'y à point grande priuauté, familiarité, confidence,

ny d'authorité, & puissance : car en ces cas n'y à lieu de garder si soigneusement ces regles suyuantes. 1 Obseruer le lieu & le temps : que ce ne soit en temps ny lieu de feste & de grande joye, ce seroit comme lon dict troubler toute la feste : ny de tristesse & aduersité, ce seroit lors vn tour d'hostilité, vouloir acheuer du tout, & accabler : c'est lors la saison de secourir & consoler. *Crudelis in re aduersa obiurgatio, Damnare est obiurgare, cum auxilio est opus.* Le Roy Perseus se voyant ainsi traitté par deux de ses familiers les tua. 2 Non pour toutes fautes indifferemment, non pour les legeres & petites, c'est estre ennuyeux & importun & trop ambitieux repreneur. Lon pourroit dire, il m'en veut ; ny pour les grandes & dangereuses, lesquelles lon sent assez, & lon s'en crainct d'estre en peine. Il penseroit que lon le guette. 3 Secrettement & non deuant tesmoins, pour ne luy faire honte, comm'il aduint à vn jeune homme, qui là receut si grande honte estant reprins de Pythagoras, qu'il s'en pendit : & Plutarque estime que ce fut pour cela, qu'Alexandre tua son amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie : mais principalement que ce ne soit deuant ceux, desquels l'admonesté requiert estre approuué & estimé, comme deuant sa

1 1

2 2

3 3

partie en mariage, deuant ſes enfans, ſes diſci-
4 ples: 4 D'une naifueté & franchiſe ſimple, non-
chalante, ſans aucun intereſt particulier, ou eſ-
5 motion tant petite ſoit-elle: 5 Se comprendre
en la faute & vſer de termes generaux, nous
6 nous oublions: a quoy penſons nous? 6 Com-
mencer par louanges & finir par offres de ſer-
uice & ſecours, cela detrempe fort l'aigreur
de la correction, & la faict aualler plus dou-
cement, telle & telle choſe vous ſied fort
bien, non pas ſi bien telle & telle. Il y à bien
à dire entre celles-là, & celles-icy: lon ne di-
roit jamais qu'elles ſortent de meſme ou-
7 urier. 7 Exprimer la faute par mots, qui
ſoyent au deſſous de poids de meſure de la
faute. Vous n'y auez pas du tout bien penſé,
au lieu de dire vous auez mal faict: ne rece-
uez poinct ceſte femme qui vous ruynera,
au lieu de dire ne l'appellez poinct, car vous
vous ruynez pour elle: ne diſputez poinct
auec tel, au lieu de dire ne luy portez poinct
8 d'enuie. 8 Apres l'admonition acheuée ne
s'en faut aller tout court, mais continuer
d'entretenir par autres propos communs &
plaiſans.

DE LA FLATTERIE, menterie & diſſimulation.

CHAP. X.

FLATTERIE est vn poison tresdangereux à tous particuliers, & la presque vnique cause de la ruyne du Prince, & de l'estat: est pire que faux tesmoignage, lequel ne corromp pas le iuge, mais le trõpe seulement, luy faisant dõner meschante sentẽce cõtre sa volõté, & jugement: mais la flatterie corrõpt le jugemẽt, enchãte l'esprit, & le rẽd inhabille à plus cognoistre la verité. Et si le Prince est vne fois corrõpu de flatterie, il faudra meshuy que tous ceux, qui sont au tour de lui, s'ils se veulẽt sauuer, soyẽt flatteurs. C'est vne chose donc autãt pernicieuse cõme la verité est excellẽte: car c'est corruptiõ de la verité. C'est aussi vn vilain vice d'ame lasche, basse & beliſtresse, aussi laid & meschãt à l'hõme, que l'impudẽce à la femme. *Vt matrona meretrici dispar erit, atq; discolor, infido scurræ distabit amicus.* Aussi sont cõparez les flatteurs aux putains, empoisoneurs, vendeurs d'huyle, questeurs de repeuës franches, aux loups; & dict vn autre sage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flateurs.

1 Flatterie chose pernicieuse & vilaine.

Il y a deux sortes de gẽs subjets à estre flattés, c'est à dire à qui ne mãquent jamais gẽs qui leur fourniſſent de ceste marchandise, & qui aussi aisemẽt s'i laiſſent prẽdre; sçauoir les Princes, chez qui les meschãs gaignent credit par là, & les femmes: car il n'y a rien si propre & ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que les paistre & entretenir de leurs louanges.

2 Specialement à deux.

3. La flatterie est tres-difficile à euiter & à s'en garder, non seulement aux femmes à cause de leur foiblesse, & de leur naturel plein de vanité, & amateur de louange: & aux Princes à cause que ce sont leurs parens, amis, premiers officiers, & ceux, dont ils ne se peuuent passer, qui font ce mestier. Alexandre ce grand Roy & Philosophe ne s'en peut deffendre: & n'y à aucun des priuez, qui ne fist pis que les Rois, s'il estoit assiduellement essayé & corrõpu par ceste canaille de gẽs cõm'ils sont: mais generalemẽt à tous; d'autant qu'elle est malaisée à descouurir: car elle est si bien fardée & couuerte du visage d'amitié, qu'il est mal-aisé de la discerner. Elle en vsurpe les offices, en à la voix, en porte le nom, & la contrefaict si artificiellement, que vous diriez que c'est elle. Elle estudie d'aggreér & complaire; elle honore & louë; elle s'embesongne fort, & se remue pour le bien & seruice, s'accommode aux volontez & humeurs: Quoy plus? elle entreprend mesme le plus haut & plus propre point d'amitié qui est de mõstrer & reprendre librement. Bref le flatteur se veut dire & monstrer superieur en amour, à celuy qu'il flatte. Mais au rebours n'y à rien plus contraire à l'amitié, que la mesdisance, l'injure, l'inimitié toute ouuerte: c'est la peste & la poyson de la vraye amitié: elles sont du tout incompatibles; *non potes me simul amico & adulatore uti.* Meilleures sont les aigreurs

Difficile à euiter & s'é garder

Imite & ressemble l'amitié mais s'en est la peste.

& poinctures de l'amy que les baisers du flatteur. *meliora vulnera diligentis, quam oscula blandientis.*

Parquoy pour ne s'y mesconter, voicy par sa vraye peinture les moyens de la bien recognoistre, & remarquer d'auec la vraye amitié. [1] La flaterie est bien tost suiuie de l'interest particulier, & en cela se cognoist : l'amy ne cherche point le sien. [2] Le flatteur est changeant & diuers en ses iugemens, comme le miroir & la cire, qui reçoit toutes formes: C'est vn chameleon, vn polypus : faignes de louer ou vituperer & hayr, il en fera tout de mesmes, se pliant & accommodant selõ qu'il cognoistra estre en l'ame du flatté. L'amy est ferme & constant; [3] Il se porte trop ambitieusement & chaudement en tout ce qu'il faict, au sceu & veu du flatté, a louer & s'offrir a seruir. Il ne tient pas moderation aux actions externes, & au contraire au dedans il n'a aucune affection, c'est tout au rebours de l'amy: [4] Il cede & donne tousiours le haut bout & la victoire au flatté, & luy applaudit n'ayant autre but, que de plaire, tellement qu'il loue & tout & trop, voire quelquefois a ses despens, se blasmant & humiliant, comme le luitteur qui se baisse pour mieux atterer son compagnon. L'amy va rondement, ne se soucie s'il a le premier ou second lieu, & ne regarde pas tant a plaire, comme d'estre vtile & profiter, soit il doucement ou rudement; comme le bon medecin a son malade

4 Peincture & antithese de la flatterie & amitié.

pour le guerir. 5 Il veut quelquefois vſurper la liberté de l'amy a reprendre : Mais c'eſt bien a gauche. Car il s'arreſtera a de petites & legeres choſes, faignant n'en voir & n'en ſentir de plus grandes: il fera le rude cenſeur contre les autres parens, ſeruiteurs du flatté de ce qu'ils ne font leur deuoir enuers luy: Ou bien faindra d'auoir entendu quelques legieres accuſations contre luy, & eſtre en grande peine d'en ſçauoir la verité de luy meſmes: & venant le flatté a les nier, ou s'en excuſer, il prend de la occaſion de le louer plus fort. Ie m'en esbahiſſois bien, dira il, & ne le pouuois croire ; car ie voy le contraire: comment prendries vous de lautruy? vous donnés tout le voſtre, & ne vous ſouciés d'en auoir. Ou bien ſe ſeruira de reprehenſion pour d'auantage flatter, qu'il n'a pas aſſés de ſoin de ſoy, n'eſpargne pas aſſés ſa perſonne ſi requiſe au public, comme fit vn ſenateur a Tybere en plein Senat auec mauuais odeur. 6 Bref i'acheueray par ce mot, que l'amy touſiours regarde, ſert, procure, & pouſſe a ce qui eſt de la raiſon, de l'honneſte, & du deuoir ; le flatteur a ce qui eſt de la paſſion, du plaiſir, & qui eſt ia malade en l'ame du flatté. Dont il eſt inſtrument propre a toutes choſes de volupté & de desbauche, & non a ce qui eſt honneſte ou penible & dangereux. il ſemble le ſinge qui n'eſtant propre a aucun ſeruice, comme les autres animaux,

pour sa part il sert de iouet & de risée.

5 *du mentir sa laideur & son dõmage.*

A la flatterie est fort conioinct & allié le mentir, vice vilain ; dont disoit vn ancien que c'estoit aux esclaues de mentir, & aux libres de dire verité. Qu'elle plus grande lacheté que se desdire de sa propre science? Le premier traict de la corruption des mœurs, est le banniſſement de verité, comme au contraire, dict Pyndare, Estre veritable est le commancement de grande vertu : Et pernicieux a la societé humaine. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les vns aux autres, comme a esté dict, si elle nous faut. Certes le silence est plus sociable que le parler faux. Si le mensonge n'auoit qu'vn visage comme la verité, encores y auroit il quelque remede; car nous prendrions pour certain le contraire de ce que dict le menteur : Mais le reuers de la verité a cent mille figures, & vn champ indefini. Le bien, c'est a dire la vertu & la verité est fini & certain, comme n'y a qu'vne voye au blanc: le mal, c'est a dire le vice, l'erreur, & le mensonge est infini & incertain, car mille moyens a se desuoyer du blanc. Certes si lon cognoissoit l'horreur & le poids du mensonge, lon le poursuiuroit a fer, & a feu. Et ceux qui ont en charge de la ieuneſſe deuroient auec toute instance empescher & combattre la naissance & le progres de ce vice, & puis de l'opiniastreté, & de bonne heure, car touſiours croiſſent,

6 De la fainctise. Il a y vne menterie couuerte, & deguisée, qui est la faintise & dissimulation (qualité notable des courtisans, tenue en credit parmy eux comme vertu) vice d'ame lache & basse, se desguiser, se cacher sous vn masque, n'oser se monstrer, & se faire voir tel que lon est, c'est vn humeur couarde & seruile.

7 Sa difficelté. Or qui faict profession de ce beau mestier, vit en grande peine, c'est vne grande inquietude, que devouloir paroistre autre, que lõ n'est, & auoir l'œil a soy, pour la craincte que lon a d'estre descouuert. Le soin de cacher son naturel est vne gehenne, estre descouuert vne confusion. Il n'est tel plaisir que viure au naturel; & vaut mieux estre moins estimé, & viure ouuertement, que d'auoir tant de peine a se contrefaire, & tenir couuert: la franchise est chose si belle & si noble.

8 Inutilité. Mais c'est vn pauure mestier de ces gens; Car la dissimulation ne se porte gueres loin: Elle est tost descouuerte, selon le dire, Que les choses fainctes & violentes ne durent gueres: & le salaire a telles gens est que lon ne se fie point en eux, ny ne les croit on, quand ils disent verité: lon tient pour apocryphe, voire pour pipperie tout ce qui vient d'eux.

9 Conseil sur ce Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car si le naturel est difforme, vicieux & offensif a autruy, il le faut contraindre, ou pour mieux dire corriger. Il y a differance entre viure

franchement, & viure nonchalemment. Item il ne faut touſiours dire tout, c'eſt ſottiſe: mais ce que lon dict, faut qu'il ſoit tel que lon penſe. 2. art 7.

Il y a deux ſortes de gens, auſquels la feintiſe eſt excuſable, voire aucunement requiſe, mais pour diuerſes raiſons, ſçauoir le prince, pour l'vtilité publique, pour le bien & repos ſien & de l'eſtat, comme a eſté dict cy deſſus: Et les femmes pour la bienſeance, car la liberté trop franche & hardie leur eſt meſſeante & gauchit a l'impudence. Les petits deguiſemens, faire la petite bouche, les figures, & faintiſes, qui ſentent a la pudeur & modeſtie, ne trompent perſonne, que les ſots, & leur ſient fort bien, ſont la au ſiege d'honneur. Mais c'eſt choſe, qu'il ne faut point eſtre en peine de leur apprendre: car l'hypocriſie eſt comme naturelle en elles. Elles y ſont toutes formées, & s'en ſeruent par tout & trop, viſage, veſtements, parolles, contenances, rire; plourer; & l'exercent non ſeulemẽt enuers leurs maris viuants, mais encores apres leur mort. Elles feignent vn grand dueil, & ſouuant au dedans rient *ſi actantius mœrent quæ minus dolent.* 10 Faintiſe bienſeante aux femmes.

DV BIEN FAICT OBLIgation, & recognoiſſance.

CHAP. XI.

LA science & matiere du bien faict & de la recognoissance de l'obligation, actiue & passiue, est grande, de grand vsage, & fort subtile. C'est en quoy nous faillons le plus : Nous ne sçauons ny bien faire, ny le recognoistre. Il semble que la grace tant le merite que la recognoissance soit couruée, & la vengeance ou la mescognoissance soit a gain, tant nous y sommes plus prompts & ardens. *Gratia oneri est vltio, in quæstu habetur: altius iniuriæ quã merita descendunt.* Nous parlerons donc icy premierement du merite & bien-faict, ou nous comprenons l'humanité, liberalité, aumosne, & leurs contraires, inhumanité, cruauté : Et puis de l'obligation, recognoissance & mescognoissance, ou ingratitude, & vengeance.

Tacit. Senec.

1

Exhortation a bien faire par diuerses raisons. Cicero. Plin.

Dieu, nature, & toute raison nous conuient a bien faire & meriter d'autruy; Dieu par son exemple, & son naturel, qui est toute bonté; & ne sçaurions mieux imiter Dieu que par ce moyen, *nulla re propius ad dei naturam accedimus, quam beneficentia. Deus est mortalem succurrere mortali*; Nature, tesmoin qu'vn chascun se delecte a voir celuy, a qui il a bien faict : c'est son semblable, *nihil tam secundum naturam, quam iuuare consortem naturæ.* C'est l'œuure de l'homme de bien & genereux, de bien faire & meriter d'autruy, voire d'en chercher les occasions, *liberalis etiam dandi causas quærit :* Et dict

Ambros.

on que le bon ſang ne peut mentir, ny faillir au beſoin. C'eſt grandeur de donner, petiteſſe de prendre, *Beatius eſt dare quam accipere:* Qui donne ſe faict honneur, ſe rend maiſtre du preneur; qui prend ſe vend: Qui premier, dict quelcun, a inuenté les bien-faicts, a forgé des ceps & manottes pour lier, & captiuer autruy: Dont pluſieurs ont refuſé de prendre, pour ne bleſſer leur liberté, ſpecialement de ceux qu'ils ne vouloyent aymer ny recognoiſtre, comme porte le conſeil des ſages, ne prendre du meſchant, pour ne luy eſtre tenu. Ceſar diſoit, qu'il n'arriuoit aucune voix a ſes oreilles plus plaiſante, que prieres & demandes: c'eſt le mot de grandeur, demandes moy: *inuoca me in die tribulationis (eruam te) & honorificabis me.* C'eſt auſſi le plus noble & honnorable vſage de nos moyens, leſquels cependant que les tenons & poſſedõs priuement, portẽt des noms vils & abiects, maiſons, terres, deniers: mais eſtãs mis au iour & emploiés au ſecours d'autruy, ſont ennnoblis de tiltres nouueaux illuſtres, biẽfaicts, liberalités, magnificẽces. C'eſt la meilleure & plus vtile emploite quiſoit: *ars quæſtuoſiſſima, optima negotiatio*, par laquelle le principal eſt bien aſſeuré, & le profit en eſt tres grand. Et a vray dire l'homme n'a rien vrayement ſien, que ce qu'il donne, car ce que ſon retient & garde ſi ſerré, ſe gaſte, diminue, & eſchappe par tant d'accidẽs & la mort en fin: Mais ce qui eſt donné, ne ſe peut deperir ou enuieillir: Dont Marc Antoine

abbatu de la fortune, & ne luy restant plus que le droit de mourir, s'escria n'auoir plus rien, que ce qu'il auoit donné, *hoc habeo quodcunque dedi.* C'est donq vne tres-belle & noble chose en tout sens, que ceste douce, debonnaire, & prompte volonté de bien faire a tous; comm'au contraire n'y a vice plus vilain & detestable, que la cruauté, & contre Nature, dont aussi est appellée inhumanité. Laquelle vient de cause contraire a celle du bien fait; sçauoir de couardise & lascheté, comm'a esté dict.

Cruauté Voyés l. 1 c. 32.

2 Distinctiõ du bien faict.

Il y a deux façons de bien faire a autruy, en luy profitant & en luy plaisant: par le premier lon est admiré, estimé; pour le second lon est aymé, & bien voulu. Le premier est beaucoup meilleur, il regarde la necessité & le besoin, c'est agir en pere, & en vray amy: plus y a doubles bien faicts, les vns sont deuoirs, qui sortent d'obligation, naturelle, ou legitime; les autres sont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux cy semblent plus nobles: Toutesfois si ceux la se font auec attention & affection, bien qu'ils soient deubs, sont excellens.

3 Le bien faict interne & externe.

Le bien faict & le merite n'est pas proprement ce qui se donne, se voit, se touche; ce n'en est que la matiere grosse, la marque, la monstre; Mais c'est la bonne volonté. Le dehors est quelquefois petit, & le dedans est tres-grand; car ç'a esté auec vne tres-grande fain & affection, iusques a en cercher les occasions; on a donné tant

que

que lon a peu, & de ce qui faisoit besoin, ou estoit le plus cher, *in beneficio hoc suspiciendum quod alteri dedit, ablaturus sibi, utilitatis suæ oblitus*: Au rebours de don grand, la grace petite; car c'est a regret, s'il le faict demander & marchander long temps, & songe s'il le donneroit: c'est de son trop auec parade; le faict fort valoir; le donne plus a soy & son ambition, qu'a la necessité & au bien du receuant. Item le dehors peut estre incontinant rauy, esuanouy, le dedans demoure ferme; la liberté, santé, l'honneur, qui vient d'estre donné, peut estre tout a l'instant enleué & emporté par vn autre accident, le bien faict nonobstant demoure entier. 4

Les aduis pour se conduire au bien faict serõt ceux cy, selon l'instruction des sages. Premierement a qui? a tous? il semble que bien faire aux meschans & indignes, c'est faire tout en vn coup plusieurs fautes, cela donne mauuais nom au donneur, entretient & eschauffe la malice, rend ce qui appartient a la vertu & au merite, comme aussi au vice. Certes les graces libres & fauorables ne sont deues qu'aux bons & dignes: mais en la necessité & en la generalité, tout est commun. En ces deux cas les meschans & ingrats, y ont part, s'ils sont en necessité, ou bien s'ils sont tellement meslés auec les bons, que les vns n'en puissent auoir sans les autres. Car il vaut mieux bien faire aux indignes, a cause des bons, que d'en priuer les bons a cause des

Regles du bienfaict.

A qui.

meschans. Ainsi faict Dieu du bien a tous, pleuuant & eslanceant ses rayons indifferemment: Mais ses dons speciaux, il ne les donne qu'a ceux qu'il a choisis pour siens; *non est bonũ sumere panem filiorum & proijcere canibus multũ refert vtrum aliquem non excludas an eligas.* Au besoin donc, en l'affliction & necessité, il faut bien faire a tous, *hominibus prodesse natura iubet, vbicunque homini beneficio locus.* Nature & l'humanité nous apprend de regarder, & nous prester a ceux qui nous tendẽt les bras, & non a ceux qui nous tournẽt le dos; A ceux plustost a qui nous pouuons faire du bien, qu'a ceux qui nous en peuuẽt faire. C'est generosité se mettre du party battu de la fortune, pour secourir les affligés, & soustraire autant de matiere a l'orgueil & impetuosité du victorieux, comme fit Chelonis fille & femme de Roy, laquelle ayant son pere & son mary mal ensemble, lors que le mary eust le dessus contre son pere, fit la bonne fille suiuant & seruant son pere par tout en ses afflictions: puis venant la chance a tourner, & son pere estant le maistre se tourna du costé de son mary, l'accompagnant en toutes ses trauerses.

5
2. Volontiers.

En second lieu, il faut bien faire volontiers, & gayement, *non ex tristitia aut necessitate, hilarem datorem diligit deus: Bis est gratum, quod opus est, si vltro offeras,* sans se laisser prier ny presser, autrement ce ne sera point agreable; *Nemo lubenter debet quod non accepit sed expressit:* Ce qui est accordé a force de prieres est bien che-

rement vaudu; *non tulit gratis, qui accepit rogans, imo nunc charius emitur, quàm quod precibus.* Celuy qui prie s'humilie, se confesse inferieur, coure son visage de honte, honore grandement celuy qu'il prie: dont disoit Cesar, apres s'estre defaict de Pompée, qu'il ne prestoit plus volontiers l'oreille, & ne se plaisoit tant en aucune chose, que d'estre prié; & a ces fins donnoit esperance a tous, voire aux ennemis, qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient. Les graces sont vestues de robbes transparentes & desseintes, libres, & non contraictes.

Tost & promptement: cestui-cy semble dépendre du precedent, les bien faicts s'estiment au pris de la volonté; Or qui demoure long tẽps a secourir & donner, semble auoir esté long tẽps sans le vouloir, *qui tardé fecit, diu noluit.* Comme au rebours la promptitude redouble le bien faict: *bis dat, qui céleriter.* La neutralité & l'amusement qui se faict icy, n'est approuué de personne que des affronteurs. Il faut vser de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois sont reprouuées, refuser & tard, c'est double iniure: refuser tost, & donner tard sont presque tout vn: Et y en a qui s'offenseroient moins de prompt refus: *Minus decipitur, cui negatur celeriter.* C'est donc le bon de donner tost, mais l'excellent est d'anticiper la demande, deuiner la necessité & le desir. 6 Tost. 7

Sans esperãce de redditiõ, ceſt ou giſt princi- Sans eſpe

rance de reddition. pallement la force & vertu du bien faict: Si c'eſt vertu, elle n'eſt point mercenaire: *tunc eſt virtus dare beneficia nõ reditura.* Le biẽ faict eſt moins richement aſſigné, ou y a retrogradation & reflexion: Mais quand il n'y a point de lieu de reuanche, voire lon ne ſçait d'ou vient le bien, la le bien faict eſt iuſtement en ſon luſtre. Si lon regarde a la pareille, lon donnera tard, & a peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer a toute pareille, que laiſſer a bien faire & meriter: cherchant ce payement eſtranger & accidental, lon ſe priue du naturel & vray, qui eſt la ioye, & gratification interne d'auoir bien faict. Auſſi ne faut il eſtre prié deux fois d'vne meſme choſe: faire iniure eſt de ſoy vilain & abominable, & n'y faut autre choſe pour s'en garder: Auſſi bien meriter d'autruy, eſt beau & noble, & ne faut autre choſe pour s'y eſchauffer. Et en vn mot, ce n'eſt pas bien faire, ſi lon regarde a la pareille, c'eſt traffiquer & mettre a profit: *Non eſt beneficium quod in quæſtum mittitur.* Il ne faut pas confondre & meſler des actions tant diuerſes: *demus beneficia, non fœneremus.* Tels meritent bien d'eſtre trompés qui s'y attandent: *dignus eſt decipi, qui de recipiendo cogitaret, cum daret.* C'elle n'eſt femme de bien, qui pour mieux rappeller & reſchauffer, ou par craincte, reffuſe: *quæ quia non licuit non dedit, ipſa dedit:* Auſſi ne merite celuy qui faict bien, pour le r'auoir. Les gra-

ces sont vierges, sans esperance de retour, dict Hesiode. 8

Bien faire a la façon que desire, & qui vient a gré a celuy, qui reçoit, afin qu'il cognoisse & sente que c'est vrayement a luy, que l'on la faict. Surquoy est a sçauoir qu'il y a doubles biẽfaicts les vns sont honnorables a celuy qui les reçoit, dõt ils se doiuẽt faire en public: Les autres vtiles qui secourent a l'indigence, foiblesse, honte & autre necessité du receuant. Ceux cy se doiuẽt faire secrettement, voire s'il est besoin que celuy seul le sçache qui le recoit: & s'il sert au receuãt d'ignorer d'ou le bienvient (pource que peut estre il est touché de hõte, qui l'empescheroit de prendre, encores qu'il en eust besoin) Il est bon & expedient de luy celer, & luy faire couler le bien, & secours par sous main. C'est assés que le bien-facteur le sçache, & sa conscience luy serue de tesmoin, qui en vaut mille. 6. au desir du receuant.

Sans lesion ou offense d'autruy, & sans preiudice de la iustice: bien faire sans mal faire: donner a l'vn aux despens de l'autre, c'est sacrifier le fils en la presence du pere, dict le sage. 9 6. Sans demerite aucun.

Et prudemmẽt: lon est quelquesfois bien empesché a respondre aux demandes & prieres, a les accorder ou refuser. Ceste difficulté vient du mauuais naturel de l'homme, mesmement du demandeur, qui se fache par trop de souffrir vn refus, tãt iuste soit il & tãt doux. C'est pourquoy aucuns accordent & promettent tout, tesmoi-

gnage de foiblesse, voire ne pouuãts, ou qui pis est, ne voulants tenir, & remettans a vuider la difficulté au point de l'execution, ils se fient que plusieurs choses arriueront, qui pourrõt empescher & troubler l'effect de la promesse, & ainsi deliurerõt le promettеur de sõ obligatiõ; ou biẽ estãt question de tenir, lon trouuera des excuses & des eschappatoires, & cependant contentent pour l'heure le demãdeur. Mais tout cela est reprouué; il ne faut accorder ny promettre que ce que lon peut, doit, & veut tenir. Et se trouuant entre ces deux dangers de mal promettre, car il est ou iniuste, ou indigne & messeant, ou faire vn refus qui irritera & causera quelque sedition ou ruine, l'aduis est de rompre le coup, ou en dilayant la response, ou bien composant tellement la promesse en termes generaux ou ambigus, qu'elle noblige point precisement. Il y a icy de la subtilité & finesse, eslognée de la franchise, mais l'iniustice du demandeur en est cause & le merite.

11

8. D'vn esprit d'humanité.

D'vn cœur humain & affection cordialle, *homo sum, humani a me nihil alienũ puto*; Specialemẽt enuers les affligés, & indigẽs, c'est ce qu'on appelle misericorde. Ceux qui n'ont ceste affection, ἀπόγαιοι *immanes*, sont inhumains, & marqués pour n'estre des bõs & élus. Mais c'est d'vne forte, ferme & genereuse, & non d'vne molle effeminée, & troublée. C'est vne passion vicieuse & qui peut tomber en meschãte ame, de laquel-

le il eſt parlé en ſon lieu; car il y a bõne & mauuaiſe miſericorde. Il faut ſecourir aux affligés sãs s'affliger, & adapter a ſoyle mal d'autruy, n'y riẽ raualler de la iuſtice & dignité, car Dieu dict, qu'il ne faut point auoir pitié du pauure en iugement: ainſi Dieu & les ſaincts ſont dicts miſericordieux & pitoyables. 12

Sans ſe iacter, en faire feſte, ni bruit, ceſt eſpece de reproche: ces vanteries oſtent tant la grace, voire deſcrient & rendent odieux les bienfaicts *hoc eſt in odium beneficia perducere.* C'eſt en ce ſens qu'il eſt dict, que le bienfacteur doit oublier les bienfaicts. 9. Sans iactance.

Continuer & par nouueaux bienfaicts confirmer, & raieunir les vieux (cela conuie tout le monde a l'aymer, & rechercher ſon amitié) & iamais ne ſe repẽtir des vieux, quoy qu'on ſente auoir ſemé en terre ſterile & ingratte, *beneficii tui etiam infœlicitas placeat, nuſquam hæc vox, vellem non feciſſe.* L'ingrat ne faict tort qu'a ſoy, le bien faict pour cela n'eſt pas perdu; c'eſt vne choſe conſacrée, qui ne peut eſtre violée, ny eſtraincte par le vice d'autruy. Et pource qu'vn autre eſt meſchant, ne faut pas laiſſer d'eſtre bon & de cõtinuer ſon office: mais qui plus eſt l'œuure du noble cœur & genereux, eſt en continuant a bien faire, rompre & vaincre la malice & ingratitude d'autruy, & le remettre en ſanté; *optimi viri & ingentis animi eſt tamdiu.* 13 10. Continuer ſans ſe repẽtir.

ferre ingratum, donec feceris gratum: vincit malos pertinax bonitas.

14 Ny requerir troubler le bien faict.

Sans troubler ou importuner le receuant en sa iouissance, comme font ceux qui ayant donné vne dignité ou charge à quelcun, veulent encores apres l'exercer: ou bien luy procurer vn bien, pour puis en tirer tout ce qui leur plaira. Celuy qui a receu ce bien ne le doit endurer, & pource n'est point ingrat: & le bien facteur efface son bien faict & cancelle l'obligation. Vn de noz Papes refusant a vn Cardinal, qui le prioit peust estre de chose iniuste, & luy alleguant d'estre cause qu'il estoit Pape, respondit bien, laisse moy donc estre Pape, & ne m'oste ce que tu m'as donné.

15 Distinctions de bienfaicts

Apres ces regles & aduis de bien faire, il est a sçauoir qu'il y a des bien faicts plus receuables & agreables les vns que les autres, & qui sont plus ou moins obligeans: ceux-là sont les mieux venus, qui sortent de main amie, de ceux que lon est disposé d'aimer sans c'est occasion: aucõtraire il est grief d'estre obligé a celuy, qui ne plaict, & auquel on ne veut rien deuoir. Ceux aussi qui viennẽt de la main de celuy qui y est aucunement obligé; car il y a de la justice, & obligent moins. Ceux qui sont faicts en la necessité & au grand besoin, ceux cy ont vne grande force; ils font oublier toutes les iniures, & offences passées, s'il y en auoit eu, & obligent fort; comm' aucontraire

le refus en telle saison est fort injurieux,& faict oublier tous les precedens bien-faicts. Ceux qui se peuuent recognoistre & receuoir la pareille ; comme au contraire les autres engendrent hayne : car celuy qui se sent du tout obligé sans pouuoir payer, toutes les fois qu'il void son bien-facteur, il pense voir le tesmoin de son impuissance,ou ingratitude,& luy faict mal au cœur. Il y en à qui plus sont honestes & gratieux, plus sont poysans au receuant, s'il est homme d'honeur, comme ceux qui lient la conscience, la volonté, car ils serrent bien plus & le font demeurer en ceruelle, & en craincte de s'oublier & faillir. Lon est bien plus prisonnier soubs la parolle, que soubs la clef. Il vaut mieux estre attachez par les liens ciuils,& publics, que par la loy d'honesteté & de conscience ; plustost deux notaires, qu'vn. Ie me fie en vous,en vostre foy & conscience:cestuy-ci faict plus d'hõneur, mais estrainct, serre, sollicite,& presse bien plus : en celuy-là lon s'y porte plus laschement : car lon se fie que la loy & les attaches externes reueilleront assez, quand il faudra. Ou y a de la contraincte, la volonté se relasche : ou y a moins de contraincte, la volonté se resserre : *quod me ius cogit vix à voluntate impetrem.*

Du bien-faict naist l'obligation,& d'elle aussi il en sort &est produit;ainsi est-il l'enfant &le pere,l'effect &la cause,& y à double obligation 16 Obligation mere & fille du bien-faict.

actiue & passiue. Les parens, les Princes & superieurs par deuoir de leur charge sont tenus de bien faire & profiter á ceux, qui leurs sont commis, & recommádez par la nature, ou par la loy; & generallement tous ayans moyens, enuers tous necessiteux, & affligez, par le commandement de nature. Voyla l'obligation premiere, puis des bien-faicts soyẽt ils deubs & emanez de ceste premiere obligation, ou bien libres & purs merites, sort l'obligation seconde & acquist, par laquelle les receuans sont tenus à la recognoissance & remerciement: tout cecy est signifié par Hesiode, qui a faict les graces, trois en nombre, & s'entretenans par les mains.

17 Obligation premiere & mere.

La premiere obligation s'aquitte par les bons offices d'vn chacun, qui est en quelque charge, lesquels seront tantost discourus en la seconde partie qui est des deuoirs particuliers: mais elle s'affermit, & se relasche, & amoindrit accidentallement, par les conditions, & le faict de ceux qui les reçoyuent. Car leurs offenses, ingratitudes, & indignitez deschargent aucunement ceux, qui sont obligez d'en auoir soin: & semble que l'on en peut presque autant dire de leurs deffauts naturels. Lon peut justement moins aymer son enfant, son cousin, son subject non seulement malitieux & indigne; mais encores laid, bossu, mal-heureux, mal-né, Dieu mesmes luy en à rabbatu cela de son pris & estimation naturelle: mais il faut en se refroidissant gar-

der moderation & iuſtice : car cecy ne touche pas le ſecours de la neceſſité, & les offices deus par la raiſon publique, mais l'attention & affection qui eſt l'interne obligation.

16 Seconde & fidelle recognoiſſance ce recommandee.

La ſeconde obligation née des bien-faicts eſt celle, que nous auons à traitter & regler maintenant: premierement la loy de recognoiſſance & remerciement eſt naturelle, teſmoin les beſtes, non ſeulement priuées & domeſtiques, mais farouches & ſauuages ; auſquelles ſe trouuent de notables exemples de recognoiſſance, comme du Lyon enuers l'eſclaue Romain. *officia etiam feræ ſentiunt.* Secondement ceſt acte certain de vertu, & teſmoignage de bonne ame, dont eſt plus à eſtimer que le bien-faict, lequel ſouuent vient d'abondance, puiſſance, amour de ſon propre intereſt, rarement de la pure vertu ; la recognoiſſance touſiours d'vn bon cœur; dont le bien-faict peut eſtre plus deſirable, mais la recognoiſſance plus loüable. Tiercement c'eſt vne choſe ayſée voire plaiſante, & qui eſt en la main d'vn chaſcun. Il n'y à rien ſi aiſé que d'agir ſelon nature, rien ſi plaiſant que de s'acquitter & demeurer libre.

Voyez ce ci l. 1. c. 8.

17 De l'ingratitude.

Par tout cecy eſt ayſé à voir combien eſt laſche & vilain vice la meſcognoiſſance & ingratitude, deſplaiſant & odieux à tous, *Dixeris maledicta cuncta cum ingratum hominem dixeris*; Contre nature, dont Platon parlant de ſon diſciple Ariſtote l'appelloit l'ingrat mu-

Senec. let: elle eſt auſſi ſans excuſe, & ne peut venir que d'vne meſchante nature, *graue vitium, intolerabile quod diſſociat homines.* La vengeance qui ſuit l'injure, comme la meſcognoiſſance le bien faict, eſt bien plus forte & preſſante (car l'injure preſſe plus que le bien-faict, *altius iniuriæ quam merita deſcendunt*) c'eſt vne treſviolente paſſion, mais non pas de beaucoup pres ſi vilain & difforme vice, que l'ingratitude: c'eſt comme des maux, qu'il y à, qui ne ſont point dangereux: mais ſont plus douloureux & preſſants que les mortels: en la vengence y a quelque eſpece de juſtice; & ne s'en cache lon poinct: en l'ingratitude n'y à que toute poltronerie & honte.

18 Regle de la recognoiſſance. La recognoiſſance pour eſtre telle qu'il faut doibt auoir ces conditions: premierement receuoir gratieuſement le bien-faict auec viſage & parolle amiable & riante: *qui gratè beneficium accepit primam eius penſionem ſoluit*; Secondement ne l'oublier jamais, *Ingratiſſimus omnium qui oblitus, nuſquam enim gratus fieri poteſt, cui totum beneficium elapſum eſt.* Le tiers office eſt le publier: *ingenui pudoris eſt fateri per quos profecerimus, & hæc quaſi merces authoris.* Comme on à trouué le cœur & la main d'autruy ouuerte à bien faire, auſſi faut-il auoir la bouche ouuerte à le preſcher; & afin que la memoire en ſoit plus ferme & ſolemnelle, nommer le bien-faict & le preſent du nom du bien-facteur. Le

Senec.

Idem.

Plin.

quatrieſme eſt à rendre auec ces quatre mots 1
d'aduis. Que ce ne ſoit tout promptement, ny trop curieuſement, cela à mauuais odeur, & ſemble que lon ne vueille rien deuoir, mais payer le bien-faict: c'eſt auſſi donner occaſion au bien faiſant de penſer, que ſon bien-faict n'a pas eſté bien receu: ſe monſtrer trop ambitieux & ſoigneux de rendre, c'eſt encourir ſoupçon d'ingratitude. Il faut donc que ce ſoit quelque temps apres, & non fort long, afin de ne laiſſer vieiller le preſent: (les graces ſont peinctes jeunes) & auec belle occaſion, laquelle s'offre de ſoymeſme, ou bien ſoit eſtudiée ſans eſclat, & ſans bruict. Que ce ſoit auec vſure & ſurpaſſe le bien-faict, comme la bonne terre, *ingratus* 2
eſt, qui beneficium reddit ſine vſura, ou à tout le moins l'eſgale auec toute demonſtration, que lon eſtoit obligé à mieux, & que cecy n'eſt pas pour ſatisfaire à l'obligation, mais pour monſtrer qu'on ſe recognoit obligé. 3 Que ce ſoit 3
tres-volontiers & de bon cœur, *Ingratus eſt qui metu gratus eſt.* Si ainſi il à eſté donné, *eodem animo beneficium debetur, quo datur: errat ſi quis beneficium libentius accipit quam reddit.* 4 Si 4
l'impuiſſance y eſt de le rendre par effect, au moins la volonté y doibt eſtre, qui eſt la premiere & principale partie, & comme l'ame tant du bien-faict que de la recognoiſſance: mais elle n'a point de teſmoin que ſoy-meſme: & faut recognoiſtre non ſeulement le bien receu, mais

encores celuy qui à esté offert, & qui pouuoit estre receu, c'est à dire, la volonté du bienfacteur, qui est, comm'à esté dit, le principal.

SECONDE PARTIE QVI est des deuoirs speciaux de certains à certains par certaine & speciale obligation.

PREFACE.

AYANT à parler des deuoirs speciaux & particuliers differens, selon la diuersité des personnes & de leurs estats, soyét inegaux, comme superieurs & inferieurs, ou égaux, nous commencerons par les mariez : qui sont mixtes, & tiennent de tous les deux æqualité & inæqualité. Aussi faut-il premierement parler de la justice & des deuoirs priuez, & domestiques, auant que des publics, car ils precedent; comme les familles & maisons sont premieres, que les republiques, dont la justice priuée qui se rend en la famille, est l'image, la source & le modelle de la republique. Or ces deuoirs priuez & domestiques sont trois, sçauoir entre le mary, & la femme, les parens, & les enfans, les maistres & seruiteurs, Voyla toutes les parties d'vne maison & famille, laquelle prend son fondement du mary & de la femme, qui en sont les maistres & autheurs. Parquoy pre-

mierement des mariez.

DEVOIR DES MARIES.

CHAP. XII.

SÉlon les deux considerations diuerſes, qui ſont au mariage, comme à eſté dit, ſçauoir æqualité, & inæqualité, auſſi ſont de deux ſortes les deuoirs & offices des maries; les vns meſmes & communs a tous deux, égalemẽt reciproques & de pareille obligation, encores que ſelon l'vſage du monde ne ſoyent de pareille peyne, reproche, inconuenient; ſçauoir vne entiere loyauté, fidelité, communauté, & communication de toutes choſes, puis vn ſoin, & authorité ſur la famille & tout le bien de la maiſon. De cecy plus au long au liure premier. Deuois communs l. 1. c. 42. c. 42.

Les autres ſont particuliers & differens ſelon l'inæqualité, qui eſt entr'eux, car ceux du mary ſont: 1 Inſtruire ſa femme, l'enſeigner auec douceur de toute choſe, qui eſt de ſon deuoir, honneur & bien, & dont elle eſt capable. 2 La nourir, ſoit qu'elle aye apporté douaire ou non; 3 La veſtir, 4 Coucher auec elle, 5 L'aymer & la deffendre: les deux extremitez ſont laides & vitieuſes, les tenir ſubjectes comme ſeruantes, & s'aſſubjectir à elles comme maiſtreſſes. Voyla les principaux. Ceux-cy viennent apres; la penſer malade, la deliuer captiue, l'en- 2 Particuliers du mary.

seuelir morte, la nourrir demeurant vefue, & les enfans qu'il à eu d'elle par prouision testamentaire.

3 De la femme. Les deuoirs de la femme sont rendre honneur, reuerence & respect à son mary, comme à son maistre & bon seigneur; ainsi ont appellé leurs maris les sages femmes, & le mot hebreu *Baal* signifie tous les deux mary & seigneur. Celle qui s'aquitte de ce deuoir, fait plus pour soy & son honneur, que pour son mary: & faisant autrement ne fait tort qu'à elle. 2 Obeissance en toutes choses justes & licites, s'accommodant & se ployant aux mœurs & humeurs de son mary, comme le bon miroir, qui represente fidelement la face, n'ayant aucun dessein, amour, pensement particulier: mais comme les dimensions & accidens, qui n'ont aucune action ou mouuement propre, & ne se remuent qu'auec le corps, elles se tiennent en tout & par tout au mary: 3 Seruice, comme luy appareiller par soy ou par autruy ses viures, luy lauer les pieds, 4 garder la maison, dont est comparée à la tortue; & est peincte ayant les pieds nuds, & principalement le mari absent. Car esloignée du mary elle doibt estre comme inuisible, & au rebours de la Lune ne paroistre point, & pres de son Soleil paroistre: 5 Demeurer en silence & ne parler qu'auec son mary ou par son mary: & pource que c'est chose rare & difficile, que la femme silentieuse, elle est dicte vn don de Dieu precieux:

Eccles. 26

precieux : 6 vaquer & estudier à la mesnagerie, c'est la plus vtile & honorable science & occupation de la femme, c'est sa maistresse qualité, & qu'on doibt en mariage chercher principalement en moyenne fortune ; c'est le seul douaire, qui sert à ruyner, ou a sauuer les maisons; mais elle est rare. Il y en à d'auaritieuses, mais de mesnageres peu. Or il y a bien à dire des deux. *De la mesnagerie tost apres à part.*

4 Aduis sur l'accointance priuee des mariez.

En l'accoinctance & vsage de mariage il faut de la moderation, c'est vne religieuse & deuote liaison : voyla pourquoy le plaisir, qu'on en tire doibt estre meslé à quelque seuerité; vne volupté prudente & consciencieuse. Il faut toucher sa femme seuerement & pour l'honnesteté, comme dict est, & de peur, comme dict Aristote, qu'en la chatouillant trop lasciuement le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison : & pour la santé : car le plaisir trop chaud & assidu altere la semence, & empesche la generation. Afin d'autre part qu'elle ne soit trop languissante, morfondue & sterile, il s'y faut presenter rarement. Solon l'a taillé à trois fois le mois: mais il ne s'y peut donner loy, ny regle certaine. Plutarq. in Solone

La doctrine de la mesnagerie suit volontiers, & est annexée au Mariage.

MESNAGERIE.

CHAP. XIII.

1 LA mesnagerie est vne belle, juste, & vtile occupation. C'est chose heureuse, dict Platon, de faire ses affaires particuliers, sans injustice. Il n'y à rien si beau qu'vn mesnage bien reglé, bien paisible.

2 C'est vne occupation, qui n'est pas difficile: qui sera capable d'autre chose, le sera de celle là: mais elle est empeschante, penible, espineuse, à cause d'vn si grand nombre d'affaires: lesquels bien qu'ils soyẽt petis & menus; toutesfois pour ce qu'ils sont drus, espais, & frequens, fachent & ennuyent. Les espines domestiques piquẽt, pour ce qu'elles sont ordinaires; mais si elles viẽnent des personnes principales de la famille, elles rongent, vlcerent, & sont irremediables.

3 Auoir à qui se fier, & sur qui se reposer, c'est vn grãd sejour & moyẽ propre pour viure à son aise: il le faut choisir loyal & entier, comme lon peut; & puis l'obliger à biẽ faire par vne grande confiãce: *habita fides ipsam obligat fidẽ, multi fallere docuerunt, dum timent falli; & alijs ius peccandi, suspicando dederunt.*

4 Les preceptes & aduis de mesnagerie principaux sont ceux-ci: 1 Acheter & despẽdre toutes choses en tẽps & saison, elles sont meilleures & à meilleur pris. 2 Garder que les choses qui sont en la maison ne se gastẽt & perissent, ou se perdent & s'emportẽt. Ceci est principalement à la fem-

me: à laquelle Aristote donne par preciput cette authorité & ce soin: 3 Pouruoir premierement & principalement à ces trois, necessité, netteté, ordre: & puis s'il y a moyen, lon aduisera à ces trois autres. (Mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine: *non ampliter sed munditer conuiuium: plus salis quã sumptus*) Abondãce, pompe & parade, exquise & riche façon. Le contraire se pratique souuent aux bonnes maisons, ou y aura licts garnis de soye, pourfiles d'or, & n'y aura qu'vne couuerture simple en hyuer, sans aucune commodité de ce qui est le plus necessaire. Ainsi de tout le reste.

Regler sa despense; ce qui ce fait en ostant la superflue, sans faillir à la necessité, deuoir & biẽseance: vn ducat en la bource fait plus d'honneur, que dix mal despendus, disoit quelcun. Puis, mais c'est l'industrie & la suffisance, faire mesme despence à moindre frais, & sur tout ne despendre jamais sur le gain aduenir & esperé. 4

Auoir le soin & l'œil sur tout, la vigilance & presẽce du maistre, dict le prouerbe, engresse le cheual & la terre. Mais pour le moins le maistre & la maistresse doyuent celer leur ignorance & insuffisance aux affaires de la maison, & encores plus leur nonchalance, faisant mine de s'y entendre & d'y penser: car si les officiers & valets croyent que lon ne s'en soucie, ils en feront de belles. 5

DEVOIR DES PARENS, & enfans.

CHAP. XIIII.

LE deuoir & obligation des parens & enfans eſt reciproque & reciproquement naturelle: ſi celle des enfans eſt plus eſtroicte, celle des parens eſt plus ancienne, eſtans les parens premiers autheurs & la cauſe, & plus importante au public : car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens eſt neceſſaire la culture, & bõne nourriture de la jeuneſſe;qui eſt la ſemence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans enuers leurs parens, comme de la nonchalence des parens en l'inſtruction des enfans:dont auec grande raiſon en Lacedemone,& autres bonnes polices,y auoit punition & amande contre les parens, quand leurs enfans eſtoyent mal complexionez. Et diſoit Platon, qu'il ne ſçauoit point, en quoy l'homme deut apporter plus de ſoin & de diligence,qu'à faire vn bon fils. Et Crates s'eſcrioit en colere, à quel propos tant de ſoin d'amaſſer des biens, & ne ſe ſoucier à qui les laiſſer? C'eſt comme ſe ſoucier du ſoulier & non de ſon pied. Pourquoy des biens à vn qui n'eſt pas ſage, & n'en ſçait vſer? Comme vne belle & ri-

che selle sur vn mauuais cheual. Les parens donc sont doublement obligez à ce deuoir, & pource que sont leurs enfans, & pour ce que ce sont les plantes tendres & l'esperance de la republique; c'est cultiuer sa terre, & celle du public ensemble.

2 Diuision de l'office des parés.

Or ceſt office à quatre parties ſucceſſiues, ſelon les quatre biens, que l'enfant doibt receuoir ſucceſſiuement de ſes parens, la vie, la nourriture, l'inſtruction, la communication. La premiere regarde le temps, que l'enfant eſt au ventre juſques à la ſortie incluſiuement; la ſeconde le temps de l'enfance au berceau, juſques à ce qu'il ſçache marcher & parler; la tierce toute la jeuneſſe; ceſte partie ſera plus au long & ſerieuſement traictée; la quatrieſme eſt de leur affection, communication, & comportement enuers leurs enfans ja hommes faicts, touchant les biens, penſées, deſſeins.

3 Premiere partie l'office des parés.

La premiere, qui regarde la generation & portée au ventre n'eſt pas eſtimée & obſeruée auec telle diligence qu'elle doibt, combien qu'elle aye autant ou plus de part au bien & mal des enfans, tant de leurs corps que de leurs eſprits, que l'education & inſtruction apres qu'ils ſont nez, & grandelets. C'eſt elle qui donne la ſubſiſtance, la trempe, le temperament, le naturel; l'autre eſt artificielle & acquiſe: & s'il ſe commet faute en cette premiere par-

tie, la seconde, ny la troisiesme ne la reparera pas, non plus que la faute en la premiere concoction de l'estomac ne se rabille pas en la seconde, ny troisiesme. Nos hommes vont à l'estourdie à ceſt accouplage, pouſſez par la ſeule volupté & enuie de ſe deſcharger de ce qui les chatouïlle & les preſſe: s'il en aduient conception, c'eſt rencontre, c'eſt cas fortuit: perſonne n'y va d'aguet, & auec telle deliberation & diſpoſition precedente, comm'il faut, & que nature requiert. Puiſque donc les hommes ſe font à l'aduanture & à l'hazard, ce n'eſt merueilles ſi tant rarement il s'en trouue de beaux, bons, ſains, ſages & bien-faicts. Voyci dõc bien briefuement ſelon la Philoſophie les aduis particuliers ſur ceſte premiere partie, c'eſt à dire, pour fais des enfans maſles, ſains, ſages & aduiſez: car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres. 1 L'homme s'accouplera de femme, qui ne ſoit de vile, vilaine & laſche condition, ny de mauuaiſe & vitieuſe compoſition corporelle: 2 s'abſtiendra de ceſte action & copulation ſept ou huict jours: 3 durãt leſquels ſe nourriſſant de bonnes viandes plus chaudes & ſeiches qu'autrement, & qui ſe cuiſent bien en l'eſtomach: 4 face exercice peu plus que mediocre. Tout cecy tend à ce, que la ſemence ſoit bien cuicte & aſſaiſonnée, chaude & ſeche, propre à vn temperament maſle, ſain, & ſage. Les fayneants, laſcifs, grands mangeurs, qui pour ce mal

cuisent, ne font que filles ou hommes effeminez & lasches (comme raconte Hyppocrates des Scythes) [5] & s'approche de sa partie aduertie d'en faire tout de mesmes long temps apres le repas, c'est à dire, le ventre vuyde & à jeun (car le ventre plein ne faict rien qui vaille, pour l'esprit ny pour le corps, dont Diogenes reprocha à vn jeune homme desbauché, que son pere l'auoit plan- *l. 2. de le-*
té estant vure : Et la loy des Carthaginois esgib.
louée de Platon, qui enjoinct s'abstenir de vin le jour qu'on s'approche de sa femme) [6] & loin des mois de la femme, six ou sept jours deuant, & autant ou plus apres. [7] Et sur le poinct de la conception & retention des semences, elle se tournant & ramassant du costé droict se tienne à recoy quelque temps. [8] Lequel reglement touchant les viandes & l'exercice se doibt continuer par la mere durant le temps de la portée. 4

Pour uenir au second poinct de cest office apres la naissance de l'enfant ces quatre poincts s'obserueront. [1] L'enfant sera laué d'eau chaude & salée, pour rendre ensemble soupples & fermes les membres, essuyer & dessecher la chair & le cerueau, affermir les nerfs, coustume tres-bonne d'orient & des Iuifs. [2] La nourrisse si elle est à choisir, soit jeune, de temperament le moins froid & humide, qui se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. I'ay dict, *2. partie de l'office des parés* *Esech. 16.*

si elle est à choisir : car selon raison & tous les Sages, ce doibt estre la mere ; dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend cette charge y estant conuiée & comme obligée par nature, qui luy appreste à ces fins le laict aux mammelles, par l'exemple des bestes, par l'amour & jalousie, qu'elle doibt auoir de ses petits, qui reçoyuent vn tresgrand dommage au changement de l'aliment ja accoustumé en vn estranger, & peut estre tres-mauuais, & d'vn temperament tout contraire au premier ; dont elles ne sont meres qu'à demy.

Aul. Gell. l. 12. c. 1. *Quod est hoc contra naturam imperfectum, ac dimidiatum matris genus peperisse, & statim ab se abiecisse, aluisse in vtero sanguine suo nescio quid quod non videret: non alere autem nunc suo lacte, quod videat iam viuentem, iam hominem, iam matris officia implorantem.* 3 La nourriture outre la mammelle soit laict de cheure, ou plustost beurre, plus subtile & aërée partie du laict, cuit auec miel & vn peu de sel. Ce sont choses tresspropres pour le corps, & pour l'esprit par l'aduis de tous les Sages & grands Medecins Grecs & Hebreus. *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du laict ou beurre est fort temperée & de bonne nourriture, la siccité du miel, & du sel consomme l'humidité trop grande du cerueau & le dispose à la sagesse. 4 L'enfant soit peu à peu

Galen multis locis. Homer. 10. Iliad. Isai. 7

accoustumé & endurcy a l'air, au chaud, & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lauent bien leurs enfans sortans du ventre de la mere en eau froide, & ne s'en trouuent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office des parens ont esté bien tost expediées: par ou il apparoit, que ceux ne sont vrais peres, qui n'apportent le soin, l'affection, & la diligence a ces choses susdictes: qui sont cause, ou occasion par nonchalance, ou autrement de la mort ou auortement de leurs enfans, qui les exposent estans nez, dont ils sont priuez par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans a la honte des parens demeurent esclaues de ceux, qui les enleuent, & nourrissent; qui n'ont soin de les esleuer & preseruer du feu, de l'eau, & de tout encombre. 5 6

La troisiesme partie, qui est de l'instruction, sera plus serieusement traittée. Si tost que c'est enfant marchant & parlant commencera a remuer son ame auec le corps, & que les facultez d'icelle s'ouuriront & desueloppperont, la memoire, l'imagination, la raciocination, qui sera a quatre ou cinq ans, il faut auoir vn grand soin & attention a le bien former: car ceste premiere teincteure & liqueur, delaquelle sera embue ceste ame, aura vne tres-grande puissance. Il ne se peut dire combien peut ceste 3 Partie de l'office des parés Instruction cóbien importante.

premiere impreſſion & formation de la ieuneſſe, iuſques a vaincre la nature meſmes: Nourriture dict on paſſe Nature. Lycurgue le fit voir a tout le monde par deux petits chiens de meſme ventrée, mais diuerſemẽt nourris, produicts en public: auſquels ayant preſenté des ſouppés, & vn petit lieure, le nourry mollement en la maiſon s'arreſta a la ſouppe & le nourri a la chaſſe quittant la ſouppe court apres le lieure. La force de ceſte inſtruction vient de ce, qu'elle y entre facilement & difficilement ſort: Car y entrãt la premiere y prend telle place & creance, que lon veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la luy conteſte ou diſpute. C'eſte ame donc toute neufue & blanche, tendre & molle reçoit fort ayſement le ply & l'impreſſion, que lon luy veut donner, & puis ne le perd ayſement.

Quint. Senec.

Or ce n'eſt pas petite beſoingne, que ceſte cy, & oſe l'on dire la plus difficile & importãte, qui ſoit. Qui ne voit qu'en vn eſtat tout depend de là Toutesfois (& c'eſt la plus notable pernicieuſe facheuſe & deplorable faute, qui ſoit en nos policcs, remarquée par Ariſtote & Plutarque) nous voyons que la conduicte & diſcipline de la ieuneſſe, eſt de tous abandonneé a la charge & mercy des parens, qui qu'ils ſoient, ſouuent nonchalans, fols, meſchans, & le public n'y veille, ny ne s'en ſoucie point;

& pourquoy tout va mal. Preſque les ſeules polices Lacedemoniene & Cretence, ont commis aux loix la diſcipline de l'enfance. la plus belle diſcipline du monde pour la ieuneſſe eſtoit la Spartaine, dont Ageſilaus conuioit Xenophon a y enuoier ſes enfans : car lon y apprend, dict il; la plus belle ſcience du monde, qui eſt de bien commander & de bien obeir, & ou lon forge les bons legiſlateurs, Empereurs d'armes, Magiſtrats, citoyens. Ils auoient ceſte ieuneſſe & leur inſtruction en recommandation ſur toutes choſes, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour oſtages, ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts.

Or auant entrer en ceſte matiere, ie veux donner icy vn aduertiſſement de poids: Il y en a qui trauaillent fort a deſcouurir leurs inclinations, & a quoy ils ſeront propres. Mais c'eſt choſe ſi tendre, obſcure, & incertaine, qu'a chaſque fois lon ſe trouue trompé apres auoir fort deſpendu & trauaillé. Parquoy ſans s'arreſter a ces foibles & legieres diuinations & prognoſtiques tirées des mouuemens de leur enfance, il faut luy donner vne inſtruction vniuerſellement bonne & vtile: par laquelle il deuienne capable, preſt, & diſpoſé a tout. C'eſt trauailler a l'aſſeuré, & faire ce qu'il faut touſiours faire: Ce ſera vne teincture bonne a receuoir toutes les autres.

9 Diuision de ceste matiere,

Pour entrer maintenant en ceste matiere nous la pourrons rapporter a trois points, former l'esprit, dresser le corps, regler les mœurs. Mais auant que donner les aduis particuliers seruans a ces trois, il y en a de generaux qui appartiennent a la maniere de proceder en c'est affaire pour s'y porter dignement & heureusement, qu'il faut sçauoir par vn prealable.

10 Aduis general sur linstruction garder les oreilles.

Le premier est de garder soigneusement son ame pucelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoiue aucune tache ny attaincte mauuaise. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce sont les oreilles principallement, & puis les yeux, c'est a dire dõner ordre, qu'aucun fust il mesmes son parent n'approche de c'est enfant, qui luy puisse dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauuais. Il ne faut qu'vn mot, vn petit propos, pour faire vn mal difficile a reparer. Garde les oreilles sur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon est d'aduis de ne permettre, que valets, seruantes, & viles personnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuuent dire que fables, propos vains, & niais, si pis ils ne disent. Or c'est desia abbreuuer & embabouyner ceste tendre ieunesse de sottises, & niaiseries.

11 2 Aduis general chois des instructeurs propos & liures.

Le second aduis est au chois tant des personnes, qui auront charge de c'est enfant, que des propos que lon luy tiendra, & des liures que lon luy baillera. Quant aux personnes ce

doiuent estre gens de bien, bien nez, doux & agreables, ayant la teste bien faicte, plus pleine de sagesse que de science, & qu'ils s'entendent bien ensemble, de pœur que par aduis cõtraires, ou par dissemblable voye de proceder, l'vn par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entr'empeschent, & ne troublent leur charge & leur dessein. Les liures & les propos ne doiuent point estre de choses petites, sottes, friuolles ; mais grandes, serieuses, nobles, & genereuses; qui reglent les sens, les opinions, les mœurs, comme ceux qui font cognoistre la condition humaine les branssles & ressorts de nos ames, afin de se cognoistre, & les autres; luy apprendre ce qu'il faut craindre, aymer, desirer ; que c'est que passion, vertu, ce qu'il y a a dire entre l'ambition, & l'auarice, la seruitude & la subiection, & la liberté, & la licẽce. Aussi bien leur fera on aualler les vnes que les autres. Lon se trompe. Il ne faut pas plus d'esprit a entendre les beaux exemples de Valere Maxime, & toute l'histoire greque & Romaine (qui est la plus belle science & leçon du monde) qu'a entendre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant, qui peut sçauoir combien il y a de poulles chés sa mere, & cognoistre ses cousins, comprendra combien il y a eu de Roys, & puis de Cesars a Rome. Il ne se faut pas deffier de la portée & suffisance de l'esprit : mais il le faut sçauoir bien conduire, & manier.

Le troisiesme est de se porter enuers luy, & proceder de façon non austere, rude, & seuere; mais douce, riante, enioüée. Parquoy nous condãnons icy tout a plat la coustume presque vniuerselle de battre, fouëtter, iniurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainćte & subiection, cõme il se faict aux colleges. Car elle est tres-inique, & punissable, comme en vn iuge & Medecin, qui seroit animé & esmeu de colere contre son criminel & patient; preiudiciable & toute contraire au dessein, que lon a, qui est de les randre amoureux & poursuiuans la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or ceste façon imperieuse & rude leur en faict venir la hayne, l'horreur, & le despit; puis les effarouche, & les entestе, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que seruile, bas, & esclaue, aussi sont ils traittés en esclaues. *Parentes ne prouocetis ad iracundiam filios vestros, ne despondeant animum.* Se voyans ainsi traittés ne font plus rien, qui vaille, maudissent & le maistre & l'apprentissage. S'ils font ce que lon requiert d'eux, c'est pour ce qu'on les regarde, c'est par crainćte & non gayement & noblement, & ainsi non honnestement. S'ils y ont failly, pour se sauuer de larigueur, ils ont recours aux remedes lasches & vilaines menteries, faussses excuses, larmes de despit, cachettes, fuittes, toutes choses pires que la faute, qu'ils ont faict.

I 2 Gradus gener. Instructiõ douce & franche.

Coloss. 3.

Dum id reſcitum iri credit, tantiſper cauet Terent.
Si ſperat fore clam, rurſum ad ingenium redit
Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit;
Studet par referre, præſens, abſenſque idem erit.

Ie veux qu'on le traitte librement & liberalement, y employant la raiſon, & les douces remonſtrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur, & de pudeur. La premiere luy ſeruira deſperon au bien; la ſeconde de bride, pour le retirer, & degouſter du mal. Il y a ie ne ſçay quoy de ſeruile & de vilain en la rigueur & contrainɛte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur groſſir le cœur d'ingenuité, de franchiſe, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Terent,

Pudore & liberalitate liberos retinere
Satius eſſe credo, quàm metu.
Hoc patrium eſt potius conſuefacere filium
Sua ſponte rectè facere, quam alieno metu.
Hoc pater ac dominus intereſt, hoc qui nequit
Fateatur ſe neſcire imperare liberis.

Les coups ſont pour les beſtes, qui n'entendent pas raiſon, les iniures & crieries ſont pour les eſclaues. Qui y eſt vne fois accouſtumé, ne vaut plus rien: Mais la raiſon, la beauté de l'action, la reſſemblance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification, qui en demeure au dedans, & qui au dehors en eſt rendue par ceux, qui la ſçauent, & leurs contraires, la laideur & indignité de faiɛt

la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'improbatiõ de tous, ce ſont les armes, la mõnoye, les aiguillons des enfans bien nés, & que lon veut rendre honnestes. C'eſt ce qu'il leur faut touſiours ſoner aux oreilles : ſi ces moyens ne font rien, tous les autres de rudeſſe n'ont garde de profiter. Ce qui ne ſe peut faire par raiſon, prudence, addreſſe, ne ſe fera iamais par force, & quand il ſe feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuuent eſtre inutiles: s'ils y ſont employes de bonne heure, auant qu'il y aye encores rien de gaſté. Ie ne veux pour cela approuuer ceſte laſche & flatteuſe indulgence, & ſotte crainćte de conſtriſter les enfans, qui eſt vne autre extremité auſſi mauuaiſe. C'eſt comme le lierre, qui tue, & rend ſterile l'arbre qu'elle embraſſe : le Singe qui tue ſes petits par force de les embraſſer: Et ceux qui craignent d'empoigner par les cheueux celuy, qui ſe noye de pœur de luy faire mal, & le laiſſent perir. Contre ce vice le ſage Hebreu parle tant. Il faut contenir la ieuneſſe en diſcipline non corporelle des beſtes, ou des forſats, mais ſpirituelle, humaine, liberale de la raiſon.

proverb. 13. Eccleſ. 30

13 Aduis particuliers touchant l'eſprit.

Venons maintenant aux particuliers & plus exprés aduis de ceſte inſtruction. Le premier chef d'iceux eſt, comme auons dict, d'exercer, eſguiſer, & former l'eſprit. Surquoy y a diuers preceptes, mais le premier, principal, & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'inſtru-

l'instruction, & que ie desire plus inculquer a cause qu'il est peu embrassé & suiuy; & tous courent apres son contraire, qui est vn erreur tout commun & ordinaire: C'est d'auoir beaucoup plus, & tout le principal soin d'exercer, cultiuer & faire valoir le naturel & propre biẽ, & moins amasser & aquerir de l'estranger; plus tendre a la sageſſe, qu'a la science, & a l'art; plus a former bien le iugement & par consequent la volonté & la conscience, qu'a remplir la memoire & reschauffer l'imagination. Ce sont les trois parties maistresses de l'ame raisonnable: Mais la premiere est le iugement, comme a esté discouru cy dessus, ou ie renuoye expressement le lecteur. Or le monde faict tout le contraire, qui court tout apres l'art, la science, l'aquis. Les parens pour rendre leurs enfans sçauans font vne grande despense, & les enfans prennent vne grande peine, *vt omnium rerum sic literarum intemperantia laboramus*, & bien souuant tout est perdu: Mais de les rendre sages, honnestes, habilles, a quoy n'y a tant de despense, ny de peine, ils ne s'en soucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la science, l'aquis, la memoire, que la sageſſe, le naturel? Or tous ne commettent pas ceste faute de mesme esprit, les vns simplement menés par la coustume, pensant que la sageſſe & la science ne sont pas choses fort differantes, ou pour le moins qu'elles marchẽt tous-

1. Fondamental de la fin & du but de l'instruction de la ieuneſſe.

l. 1. c. 15.

Tacitus.

iours ensemble, & qu'il faut auoir l'vne pour auoir l'autre; ceuxcy meritent d'estre remõstrés & enseignés: les autres y võt de malice, & scauẽt bien ce qui en est: Mais a quelque pris que ce soit, ils veulent l'art & la science : Car c'est vn moyen maintenant en l'Europe Occidentalle d'aquerir bruict, reputation, richesses. Ces gens cy font de science mestier & marchãdise, science mercenaire, pedantesque, sordide, & mechanique: ils achetẽt de la science pour puis la reuẽdre. Laissons ces marchans comme incurables.

14 Comparaison de science & sagesse.

Pour enseigner les autres & descouurir la faute, qui est en tout cecy, il faut monstrer deux choses; l'vne que la science & la sagesse sont choses fort differantes; & que la sagesse vaut mieux, que toute la science du monde, comme le ciel vaut mieux, que toute la terre, & l'or que le fer : l'autre que non seulement elles sont differentes mais qu'elles ne vont presque iamais ensemble, qu'elles s'entrempeschent l'vne l'autre ordinairement, qui est fort sçauant n'est guiere sage: & qui est sage n'est pas sçauant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles sont bien rares. Ce sont des grandes ames, riches, heureuses. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouue presque plus.

15 Definitiõs de scien ce & sa- geſſe.

Pour ce faire il faut premierement sçauoir que c'est que science & sagesse. Science est vn grand amas & prouision du bien d'autruy; c'est vn soigneux recueil de ce que lon a veu, ouy dire

& leu aux liures, c'eſt a dire des beaux dicts & faicts des grands perſonnages, qui ont eſté en toutes nations. Or le gardoir & le magazin, ou demeure & ſe garde ceſte grande prouiſion, l'eſtuy de la ſcience & des biens aquis, eſt la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'a luy, qu'il n'eſt ſçauant: car il en a le moyen. La ſageſſe eſt vn maniement doux & reglé de l'ame celuy la eſt ſage, qui ſe conduict en ſes deſirs, penſées, opinions, parolles, faicts, reglemens, auec meſure & proportion. Bref en vn mot la ſageſſe eſt la regle de l'ame: & celuy qui manie cette regle, c'eſt le iugement, qui voit, iuge, eſtime toutes choſes: les arrange comme il faut, rend a chaſcun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences, & de combien la ſageſſe vaut mieux. 61

La ſcience eſt vn petit, & ſterile bien au pris de la ſageſſe: Car non ſeulement elle n'eſt point neceſſaire, car des trois parties du monde les deux & plus s'en paſſent bien; mais encores elle eſt peu vtile, & ſert a peu de choſes. Elle ne ſert point a la vie: combien de gens riches & pauures, grands & petits viuent plaiſamment & heureuſement ſans auoir ouy parler de ſcience? Il y a bien d'autres choſes plus vtiles au ſeruice de la vie, & ſocieté humaine, comme l'honneur, la gloire, la nobleſſe, la dignité: qui toutesfois ne ſont neceſſaires. Ny aux choſes naturelles, leſquelles l'ignorant faict auſſi

bien que le sçauãt: La nature est a cela suffisante maistresse; 3 Ny a la prud'hommie, & a nous
3 rendre meilleurs, *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche. Qui voudra bien regarder, trouuera non seulement plus de gens de bien, mais encores de plus excellens en toute sorte de vertu, ignorans que sçauans, tesmoin Rome, qui a esté plus preude encores ieune & ignorante, que la vieille fine & sçauante, *Simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.* La science ne sert qu'a inuenter finesses, subtilités, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers auec la simplicité & l'ignorance. L'atheïsme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçauans. La premiere tentation du diable, dict la Bible, & le commencement de tout mal & de la ruyne du genre humain a esté l'opinion, le desir, & enuye de science. *Eritis sicut dij scientes bonum & malum.* Les Serenes pour pipper & attrapper Vlysses en leurs filets, luy offrent en don la science, & S. Paul aduertit de s'en donner garde, *ne quis vos seducat per philosophiam.* Vn des plus sçauans, qui a esté, parle de la science comme de chose non seulement vaine, mais encores nuisible, penible, & fascheuse. Bref la science nous peut rendre plus humains & courtois,
4 mais non plus gens de biẽ. 4 Ne sert de rien aussi a nous addoucir, ou nous deliurer des maux,

Salomon en son ecclesiaste.

qui nous presſent en ce monde; Au rebours elle les aigrit, les enfle & groſſit, teſmoins les enfans idiots, ſimples, ignoraus, meſurans les choſes au ſeul gouſt preſent, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les ſupportent plus doucement que les ſçauans & habilles: & ſe laiſſent plus facilement tailler, inciſer. La ſciẽce nous anticipe les maux. Tellement que le mal eſt pluſtoſt en l'ame par la ſciẽce, qu'en nature. Le ſage a dict, que qui aquiert ſcience, s'aquiert du trauail, & du tourment: l'ignorance eſt vn bien plus propre remede contre tous maux. *iners malorum remedium ignorantia eſt*: d'ou viennẽt ces conſeils de nos amis, N'y pẽſés plus: oſtés cela de voſtre teſte & de voſtre memoire: eſt ce pas nous r'enuoyer & remettre entre les bras de l'ignorance, comme au meilleur abry & couuert qui ſoit? C'eſt bien vne moquerie: car le ſouuenir & loubly n'eſt pas en noſtre puiſſance. Mais ils veulẽt faire cõme les chyrurgiens, qui ne pouuans guerir la playe la pallient & l'endorment. Ceux qui conſeillent ſe tuer aux maux extremes & irremediables, ne renuoiẽt ils pas bien a l'ignorance, ſtupidité, inſenſibilité? La ſageſſe eſt vn bien neceſſaire & vniuerſellement vtile a toutes choſes: elle gouuerne & regle tout: il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher ou derobber de ſa iuriſdiction & cognoiſſance: Elle regente par tout en paix, en guerre, en public, en priué: elle regle meſmes les desbauchés, les ieux, les dances, les banquets,

In eccleſiaſt.

& apporte de la bride & de la moderation. Bref il n'y a rien, qui ne se puisse & ne se doiue faire sagement, discrettement, & prudemment. Au contraire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

17 Secondement la science est seruille, basse, & mechanique au pris de la sagesse: c'est vne chose empruntée auec peine. Le sçauant est comme la corneille reuestue & parée de plumes desrobbées des autres oyseaux. Il se monstre & entretient le monde, mais c'est aux despens d'autruy: & faut qu'il mette tousiours la main au bonet, pour recognoistre & nommer auec hõneur celuy, de qui il a emprunté ce qu'il dict. Le sage est comme celuy, qui vit de ses rentes. La sagesse est vn bien propre & sien: c'est vn naturel bon, bien cultiué, & labouré.

81 Tiercement les conditions sont bien autres, plus belles & plus nobles de l'vne que de l'autre. La sciẽce est fiere, presomptueuse, arrogante, opiniastre, indiscrete, querelleuse, *scientia inflat*: La sagesse modeste, retenue, douce & paisible. La science est caquetteresse, enuyeuse de se monstrer, qui toutefois ne sçait faire aucune chose, n'est point actiue: mais seulement propre a parler & a en compter: La sagesse faict; elle agit & gouuerne tout.

La science donc & la sagesse sont choses bien differantes, & la sagesse est bien plus excellente, plus a priser & estimer, que la science. Car elle

eſt neceſſaire, vtile par tout, vniuerſelle, actiue, noble, honneſte, gratieuſe, ioyeuſe. La ſcience eſt particuliere, non neceſſaire ny guere vtile, point actiue, ſeruile, mechanique, melancholique, opiniaſtre, preſomptueuſe.

19 Science & ſageſſe ſe rencontrent pas ſouuent. Ci. 15.

Venons a l'autre point, qui eſt qu'elles ne ſont pas touſiours enſemble, mais au rebours elles ſont preſque touſiours ſeparées. La raiſon naturelle eſt, comme a eſté dict, que les temperamens ſont contraires: Car celuy de la ſcience & memoire eſt humide; & celuy de la ſageſſe & du iugement eſt ſec. Cecy auſſi nous eſt ſignifié en ce qui aduint aux premiers hommes, leſquels ſi toſt qu'ils iettarent leurs yeux ſur la ſcience, & en eurent enuie, ils furent deſpouillés de la ſageſſe, de laquelle ils auoient eſté inueſtis de leur origine: par experience nous voyons tous les iours le meſmes. Les plus beaux & floriſſans eſtats, Repub. Empires anciens & modernes ont eſté & ſont gouuernés tres-ſagement en paix & en guerre ſans aucune ſcience. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a flory en vertu & vaillance, eſtoit ſans ſcience: & ſi toſt qu'elle a commencé a deuenir ſçauante, elle a commencé de ſe corrompre, ſe troubler par guerres ciuiles & ſe ruyner. La plus belle police qui fuſt iamais, la Lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produict les plus grands perſonnages, n'auoit aucune profeſſion de lettres; c'eſtoit l'eſcole de vertu, de ſageſſe, & s'eſt randue victorieuſe d'Athenes, la plus

Sageſſe ſans ſcience.

ſcauante ville du monde, l'eſcole de toutes ſciences, le domicile des muſes, le magazin des Philoſophes. Voila des anciens. Le plus grand & floriſſant eſtat & empire qui ſoit maintenant au monde, c'eſt celuy du grand ſeigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre ſe faict craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en ceſt eſtat il n'y a aucune profeſſion de ſcience, ny eſcole, ny permiſſiõ de lire, ny enſeigner en public, non pas meſmes pour la religion. Qui conduict & faict meſmes proſperer ceſt? eſtat la ſageſſe, la prudẽce. Mais venons aux eſtats, auſquels les lettres & la ſcience ſont en credit. Qui les gouuernent? Ce ne ſont point les ſcauans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la ſcience & les lettres ont eſté en plus grand honneur qu'en tout le reſte du monde, & qui ſemble auoir ſuccedé a Athenes: Les principaux officiers de ceſte couronne, Conneſtable, Mareſchaux, Admiraux, & puis les ſecretaires d'eſtat, qui expedient tous les affaires, ſont gens ordinairement du tout ſans lettres. Certes pluſieurs grands Legiſlateurs, fondateurs & Princes ont banny & chaſſé la ſcience, comme le venin & la peſte des repub. Licinius, Valentinien, Mahomet, Lycurgue. Voyla la ſageſſe ſans ſcience. Voyons la ſcience ſans ſageſſe, il eſt bien ayſé. Regardons vn peu ceux, qui font profeſſion

Science ſans ſageſſe.

des lettres, qui viennent des escholes & vniuersités, & ont la teste toute pleine d'Aristote, de Ciceron, de Bartole. Y a il gens au monde plus ineptes, & plus sots, & plus mal propres à toutes choses? Dont est venu le prouerbe, que pour dire sot, inepte, lon dict vn clerc, vn pedant. Et pour dire vne chose mal-faicte, lon l'à dit faicte en clerc. Il semble que la science enteste les gens, & leur donne vn coup de marteau (comme lon dict) à la teste, & les faict deuenir sots ou fols, selon que disoit le Roy Agrippa à sainct Paul, *Multæ te literæ ad insaniam adducunt.* Il y à force gens, que s'ils n'eussent jamais esté au college, il seroyent plus Sages, & leurs freres, qui n'ont point estudié sont plus sages. *Vt melius fuisset non didicisse: nam postquam docti prodierunt, boni desunt.* Venes à la practique, prenez moy vn de ces sçauanteaux, menez le moy au conseil de ville en vne assemblée, en laquelle lon delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes jamais homme plus estonné, il pallira, rougira, blesmira, toussira: mais en fin il ne sçait qu'il doibt dire. S'il se mesle de parler ce seront de long discours, des definitions, diuisions d'Aristote, ergo gluq. Escoutez en ce mesme conseil vn marchand, vn bourgeois, qui n'à jamais ouy parler d'Aristote, il opinera mieux, donnera de meilleurs aduis & expediens, que les sçauans. Actor. 26.

Or ce n'est pas assez d'auoir dict le faict, que 20

20 la sageſſe & la ſcience ne vont guere enſemble:
Eſt cherchée la raiſon de cette ſeparation. Il en faut chercher la raiſon, & en la cherchant je payeray & ſatisferay ceux, qui pourroyent eſtre offenſez de ce deſſus, & penſer que je ſuis ennemy de la ſcience. C'eſt donc vne queſtion, d'ou vient que ſçauant & ſage ne ſe rencontrẽt gueres enſemble. Il y a biẽ grande raiſon de faire ceſte queſtion: car c'eſt vn cas eſtrãge & contre toute raiſon, qu'vn hõme pour eſtre ſçauant n'en ſoit pas plus ſage: car la ſcience eſt vn chemin, vn moyen & inſtrument propre à la ſageſſe. Voyci deux hommes, vn qui à eſtudié, l'autre non: celuy qui à eſtudié doibt & eſt obligé d'eſtre beaucoup plus ſage, que l'autre, car il à tout ce que l'autre à, c'eſt a dire le naturel, vne raiſon vn jugement, vn eſprit, & outre cela il à les aduis, les diſcours, & jugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouue par les liures. Ne doibt il donc pas eſtre plus ſage, plus habille, plus honneſte que l'autre, puis qu'auec ſes moyẽs propres & naturels, il en a tãt d'eſtrangers acquis & tirez de toutes pars? comme dict quelcun, le bien naturel joinct auec l'accidental fait vne bonne compoſition, & neãtmoins nous voyons le contraire, comm'a eſté dict.

21 Reſponſe La mauuaiſe diſcipline, Or la vraye raiſon & reſponce à cela, c'eſt la mauuaiſe & ſiniſtre façon d'eſtudier & la mauuaiſe inſtruction. Ils prennent aux liures & aux eſcoles de tresbonnes choſes, mais de treſmauuaiſes mains. Dont il aduient que tous ces

biens ne leur profitent de rien, demeurent indigens & neceſſiteux au milieu des richeſſes & de l'abondãce, & comme Tantalus pres de la viande en meurẽt de faim: c'eſt qu'arriuãt aux liures & aux eſcolles ils ne regardent qu'a garnir & rẽplir leur memoire de ce qu'ils liſent & entendent, & les voyla ſçauans, & non a pollir & former leur jugement, pour ſe rendre ſages: cõme celuy qui mettoit le pain dedãs ſa poche & non dedans ſon ventre, il auroit en fin ſa poche pleine & mourroit de faim. Ainſi auec la memoire bien pleine ils demeurent ſots, *Student non ſibi & vitæ, ſed aliis & ſcholæ.* Ils ſe preparent a eſtre rapporteurs; Ciceron a dict, Ariſtote, Platon à laiſſé par eſcrit &c. & eux ne ſçauent riẽ dire. Ils font deux fautes, l'vne qu'ils n'appliquẽt pas ce qu'ils apprenent à eux meſmes, a ſe former a la vertu, ſageſſe, reſolution: & ainſi leur ſciẽce leur eſt inutile: l'autre eſt que pendant ce longtemps qu'ils employent auec grande peine, & deſpẽce, a amaſſer & empocher ce qu'ils peuuent derobber ſur autruy inutilement pour eux, ils laiſſent chaumer leur propre bien, & ne l'exercent. Les autres, qui n'eſtudient, n'ayant recours a autruy, aduiſent de cultiuer leur naturel, s'en trouuent ſouuant mieux, plus ſages, & reſolus, encore que moins ſçauans, & moins gaignans, & moins glorieux: Quelcun a dict cecy vn peu autrement & plus briefuement, Que les lettres gaſtent les cerueaux & eſprits foibles, parfont

les forts & bons naturels.

22 Or voyci la leçon & l'aduis que je donne icy; il ne faut pas s'amuser à retenir & garder les opinions & le sçauoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire monstre & parade à autruy, ou pour profit sordide & mercenaire, mais il les faut faire nostres. Il ne faut pas les loger en nostre ame, mais les incorporer & transubstantier. Il ne faut pas seulement en arrouser l'ame, mais il la faut teindre, & la rendre essentiellement meilleure, sage, forte, bonne, courageuse : autrement dequoy sert d'estudier ? *Non paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles sont les emportent, pour faire des bouquets, & puis des presens: ainsi font les mauuais estudians qui amassent des liures plusieurs bonnes choses, pour puis en faire parade & monstre aux autres : mais il faut faire comme les mouſches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'assisant sur elles, comme si elles les couuoyent en tirent l'esprit, la force, la vertu, la quinte essence, & s'en nourrissent, en font substance, & puis en font de tres-bon & doux miel, qui est tout leur: ce n'est plus thyn, ny marjolaine. Aussi faut il tirer des liures la moëlle, l'esprit (sans s'assubjectir à retenir par cœur les mots, comme plusieurs font, moins encores à retenir le lieu, le li-

La bonne discipline

ure, le chapitre; c'eſt vne ſotte & vaine ſuperſtition & vanité, qui faict perdre le principal) & ayant ſuccé & tiré le bon en paiſtre ſon ame, en former ſon jugement, & inſtruyre & regler ſa conſcience & ſes opinions, ratifier ſa volonté, bref en faire vn ouurage tout ſien, c'eſt à dire, vn honneſte homme, ſage, aduiſé, reſolu. *Non ad pompam nec ad ſpeciem, nec vt nomine magnifico Sequi otium velis, ſed quò firmior aduerſus fortuita rempublicam capeſſas.* Tacit.

23 Et à cecy le chois des ſciences y eſt neceſſaire. Celles que je recommande ſur toutes, & qui ſeruent à la fin que je viens de dire, ſont les naturelles & morales, qui enſeignent à viure & bien viure, la nature & la vertu; ce que nous ſommes & ce que nous deuons eſtre. Soubs les morales ſont compriſes les Polytiques, Oeconomiques, les hiſtoires. Toutes les autres ſont vaines & en l'air, & ne s'y faut arreſter, qu'en paſſant.

2. Aduis chois des ſciences voyez I. 1. c. 58.

24 Cette fin & but de l'inſtruction de la jeuneſſe & comparaiſon de la ſcience & ſageſſe m'a tenu fort long temps, à cauſe de la conteſtation. Pourſuyuons les autres parties & aduis de cette inſtruction. Les moyens d'inſtruction ſont diuers. Premierement deux; l'vn par parolle, c'eſt à dire preceptes, inſtructions, & leçons verbales: ou bien par conferences auec les honneſtes & habilles hommes, frottant & limant noſtre ceruelle contre la leur, comme le fer qui s'eſ-

3. Moyens d'apprendre.

Par parolle.

clarcit, se nettoye & embellit par le frotter. Cette façon est agreable, douce, naturelle.

25 Par exemple. L'autre par faits, c'est l'exemple, qui est prins non seulement des bons par imitation & similitude, mais encores des mauuais par disconuenance. Il y en a, qui apprennent mieux de cette facon par opposition & horreur du mal en autruy. C'est vn vsage de la justice d'en condamner vn, pour suyure d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton, que les Sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des Sages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yurongnerie, faisoyent enyurer deuant eux leurs serfs, afin qu'ils en eussent horreur par ce spectacle. Or ceste seconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & auec plus de plaisir. Apprendre par preceptes est vn chemin long, par ce que nous auons peyne à le entendre : les ayant entendus à les retenir ; apres les auoir retenus à les mettre en vsage. E. difficillement nous promettons nous d'en pouuoir tirer le fruict, qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitation nous apprennent sur l'ouurage mesmes, nous inuitent auec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quasi semblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les semences tirent à la fin la qualité de la terre, ou elles sont transportées ; & deuiennent semblables à celles, qui y croissent naturellement. Ainsi les esprits &

les mœurs des hommes se conforment à ceux auec lesquels ils frequentent ordinairement. Il passe par contagion des choses vne grande part de l'vne à l'autre.

26 Des viuãs

Or ces deux manieres de profiter par parole, & par exemple encores sont elles doubles. Car elles s'exercent & se tirent des gens excellens, ou viuans par leur frequentation & conference sensible & externe, ou morts par la lecture des liures. Le premier commerce de viuans est plus vif & plus naturel, c'est vn fructueux exercice de la vie qui estoit bien en vsage parmy les anciens, mesmement les grecs, mais il est fortuit dependant d'autruy & rare: il est mal-aisé de rencontrer telles gens & encores plus des jouir. Et cecy s'exerce ou sens gueres s'eslongner de chez soy, ou bien en voyagant & visitant les pays estrangers, non pour s'y paistre de vanitez comme la pluspart, mais pour en rapporter la consideration principalement des humeurs & façons de ces natiõs là. C'est vn exercice profitable, le corps n'y est ny oysif ny trauaillé: ceste moderée agitation le tient en haleine, l'ame y à vne continuelle exercitation à remarquer les choses incogneuës & nouuelles. Il n'y a point de meilleure escole pour former la vie, que voir incessamment la diuersité de tant d'autres vies, & gouster vne perpetuelle varieté des formes de nostre nature.

Voyager.

27 L'autre commerce auec les morts par le be-
Et des morts par les liures. nefice des liures, eſt bien plus ſeur & plus à nous, plus conſtant, & qui moins couſte. Qui s'en ſçait bien ſeruir, en tire beaucoup de plaiſir & de ſecours. Il nous deſcharge du pois d'vne oyſiueté ennuyeuſe, nous diſtrait d'vne imagination importune, & des autres choſes externes, qui nous faſchent: nous conſole & ſecourt en nos maux & douleurs: mais auſſi n'eſt-il bon que pour l'eſprit, dont le corps demeure ſans action, s'attriſte & s'altere.

28 Il faut maintenant parler de la procedure &
4. Aduis faire parler & rai. formalité, que doibt tenir l'inſtructeur de la jeuneſſe, pour bien & heureuſement arriuer à
ſonner le diſciple. ſon poinct. Elle à pluſieurs parties: nous en toucherons quelques vnes; Premierement il doibt ſouuent interroger ſon eſcolier, le faire parler & dire ſon aduis ſur tout ce, qui ſe preſente. Cecy eſt au rebours du ſtyle ordinaire, qui eſt que le maiſtre parle touſiours ſeul, & enſeigne ceſt enfant auec authorité, & verſe dedans ſa teſte, comme dedans vn vaiſſeau, tout ce qu'il veut: tellement que les enfans ne ſont que ſimplement eſcoutans, & receuans, qui eſt vne treſmauuaiſe façon; *obeſt plerunque iis, qui diſcere volunt, authoritas eorum qui docent.* Il faut reſueiller & eſchauffer leur eſprit par demandes, les faire opiner les premiers, & leur donner meſmes liberté de demander, s'enquerir, & ouurir le chemin, quand ils voudront. Si ſans les faire parler on leur

on leur parle tout seul, c'est chose presque perdue, l'enfãt n'en faict enrié son profit, pour ce qu'il pense n'en estre pas d'escot: il n'y preste que l'oreille, encores bien froidement: il ne s'en pique pas, comme quand il est de la partie. Et n'est assez leur faire dire leur aduis, car il leur faut tousiours faire soustenir & rendre raison de leur dire, a fin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soyent soigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront, au moins de leur essay. Ceste façon d'instruire par demandes est excellemment obseruée par Socrates (le premier en ceste besongne) comme nous voyons par tout en Platon, ou par vne longue enfileure de demandes dextrement faictes, il mene doucement au giste de la verité: & par le Docteur de verité en son Euangile. Or ces demandes ne doyuent pas tãt estre des choses de science & de memoire, comm'a esté dict, que des choses de jugement. Parquoy à ceste exercice tout seruira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'vn laquay, la malice d'vn page, vn propos de table: car l'œuure de jugement n'est pas de traitter & entendre choses grandes & hautes: mais estimer & resoudre justement & pertinemment, quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le jugement des hommes, & des actions, & le tout raisonner: afin que

Matt. 16. & 22. Luc 10. & 24.

par enſemble ils forment leur jugement & leur conſcience. L'inſtructeur de Cyrus en Xenophon pour ſa leçon luy propoſe ce faict; vn grand garçon ayant vn petit laye le donna à vn de ſes compagnons de plus petite taille, & luy oſta ſon laye, qui eſtoit plus grand : puis luy demande ſon aduis & jugement ſur ce faict : Cyrus reſpond, que cela alloit bien ainſi, & que tous les deux garçons demeuroyent ainſi bien accommodez. Son Inſtructeur le reprend & le tanſſe bien aigrement de ce, qu'il auoit conſideré ſeulement la bien-ſeance, & non la juſtice, qui doit aller beaucoup deuant, & qui veut que perſonne ne ſoit forcé en ce, qui eſt ſien : voyla vne belle forme d'inſtruire. Et aduenant de rapporter ce qui eſt dedans les liures, ce qu'en dict Cireron, Ariſtote, ce ne doibt pas eſtre pour ſeulement le reciter & rapporter, mais pour le juger : & pource il le luy faut tourner à tous vſages, & luy faire appliquer à diuers ſubjects. Ce n'eſt pas aſſez de reciter comme vne hiſtoire, que Caton s'eſt tué à Vtique, pour ne venir aux mains de Cæſar, & que Brutus & Caſſius ſont autheurs de la mort de Cæſar, c'eſt le moindre: mais je veux qu'il leur face le procez, & qu'il juge, s'ils ont bien-faict en cela : s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y ſont portez auec prudence, juſtice, vaillance : en quoy ils ont bien & mal faict. Fina-

lement & generallement il faut requerir en tous ses propos, demandes, responses, la pertinence, l'ordre, la verité, œuure du jugement & de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou dissimuler aucunement, mais le presser & tenir subiet.

29 Aduis curiosité honneste.

Secondement il doibt le duyre & façonner à vne honneste curiosité de sçauoir tout: par laquelle premierement il aye les yeux par tout à considerer tout ce qui se dira, faira, & remuera a l'entour de luy, & ne laisser rien passer, qu'il ne juge & repasse en son esprit; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choses tant du droict, que du faict. Qui ne demande rien ne sçait rien, dict on: qui ne remue son esprit il s'enrouylle & demeure sot: & de tout il doibt faire son profit, l'apliquer à soy, en prendre aduis & conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il à faict, que pour l'aduenir afin de se regler & s'assagir. Il ne faut pas laisser les enfans seuls resuer, s'endormir, s'entretenir: car n'ayans la suffisance de se fournir matiere belle & digne, ils se paistront de vanité: il les faut embesongner & tenir en halaine, & leur engendrer ceste curiosité, qui les pique & reueile: laquelle, telle que dict est, ne sera ny vaine en soy, ny importune a autruy.

30 Aduis.

Il doibt aussi luy former & mouler son esprit au modelle & patron general du monde &

Voyez le 1.2.c.2. de la nature, le rendre vniuersel, c'est a dire, luy representer en toutes choses la face vniuerselle de nature : que tout le monde soit son liure: que de quelque subject que lon parle, il jette sa veuë & sa pensée sur toute l'estendue du monde, sur tant de façons & d'opinion differentes, qui ont esté & sont au monde sur ce subject. Les plus belles ames & les plus nobles sont les plus vniuerselles & plus libres: par ce moyen lesprit se roidit, apprend à ne s'estõner de rien, se forme en la resolution, fermeté, constance. Bref il n'admire plus rien, qui est le plus haut & dernier poinct de sagesse. Car quoy qu'il aduienne & que lon luy dise, il trouue qu'il n'y à rien de nouueau & d'estrange au monde: que la condition humaine est capable de toutes choses; qu'il s'en sont bien passez d'autres, & s'en passent encores ailleurs de plus vertes, plus grandes. C'est en ce sens que Socrates le sage se disoit citoyen du monde. Au contraire il n'y a chose qui abastardisse & asseruisse plus vn esprit, que ne luy faire gouster & sentir qu'vne certaine opinion, creance, & maniere de viure. O la grande sottise & foiblesse de penser que tout le monde marche, croit, dit, faict, vit & meurt comme l'on faict en son païs; comme font ces badaux, lesquels quand ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fort differentes ou contraires aux leurs, ils tremoussent, ils mescroyent: ou bien tout destrous-

sement disent, que c'est barbarie, tant ils sont asseruis & renfermez dedans leur berceau, gens, comme lon dit, nourris dans vne bouteille, qui n'ōt veu que par vn trou. Or c'et esprit vniuersel se doit acquerir de bōne heure par la diligence du maistre instructeur, puis par les voyages, & cōmunications auec les estrangers, & par la lecture des liures & histoires de toutes nations.

31 Voyez l. 2. c. 2. Finalement il doibt luy apprendre a ne rien receuoir a credit & par authorité : c'est estre beste & se laisser conduire comme vn buffle, mais d'examiner tout auec la raison, luy proposer tout, & puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir, qu'il doubte, c'est peut estre le meilleur, le plus sain, & le plus seur, mais luy apprendre aussi a ne rien resoudre tout seul & se defier de soy.

32 Aduis touchant le corps. Apres l'ame vient le corps, il en faut auoir soin tout quant & quant l'esprit, & n'en faire poinct a deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute molleſſe & delicateſſe au vestir, coucher, boire, manger: le nourrir grossierement, a la peyne, & au trauail : l'accoustumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards ; luy roidir & endurcir les muscles & les nerfs (aussi bien que l'ame) au labeur, & de la à la douleur : Car le premier dispose au second, *labor callum obducit dolori*: Bref le rendre verd & vigoureux, indifferent aux viandes & aux gouſt. Tout cecy sert

non seulement à la santé, mais aux affaires & au seruice public.

33 Venons au troisiéme chef, qui est des mœurs, auſquels ont part & l'ame, & le corps. Cecy est double; empescher les mauuaises, anter, & cultiuer les bõnes. Le premier est encores plus necessaire, & auquel faut apporter plus de soin & d'attentiõ. Il faut dõc de tresbonne heure, & ne sçauroit on trop tost, empescher la naissãce de toutes mauuaises mœurs & complexions, specialemẽt ceux icy, qui sont a craindre en la jeunesse.

Admis tou chant les mœurs.

1 Mœurs mauuaises Mentir, vice vilain & de valets, d'ame lasche & craincti ue: & souuent la mauuaise & trop rude instruction en est cause.

2 Vne sotte honte & foiblesse, par laquelle ils se cachent, baissent la teste, rougissent à tous propos, ne peuuent supporter vne correction, vne parolle aigre sans se changer tout. Il y a souuent en cela du naturel : mais il le faut corriger par estude.

3 Toute affectatiõ & singularité en habits, port, marcher, parler, gestes, & toutes autres choses; c'est tesmoignage de vanité & de gloire; & qui heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet sapere sine pompa, sine inuidia.*

4 Sur tout la colere, le despit, l'opiniastreté; & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne iamais rien pour sa colere, ou larmes de despit; & qu'il apprenne que ces arts luy sont du tout inutiles, voire laides & vilaines: & a ces fins

il ne le faut jamais flatter. Cela les gaſte & corrompt, leur apprend a ſe deſpiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & en fin les rend inſolens. & que lõ n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos quam educatio mollis & blanda.*

Il faut par meſme moyen luy anter les bonnes & honneſtes mœurs; & premierement l'inſtruire a craindre & reuerer Dieu, trembler ſous ceſte infinie & incognue majeſté, parler rarement & tres-ſobremẽt de Dieu, de ſa puiſſance, eternité, ſageſſe, volonté, & de ſes œuures, non indifferẽment & a tous propos, mais crainctiuement auec pudeur & tout reſpect. Ne diſputer jamais des myſteres & points de la religiõ: mais ſimplement croire, receuoir, & obſeruer ce que l'Egliſe enſeigne & ordonne. 34 Mœurs bonnes. 1

En ſecond lieu luy remplir & groſſir le cœur d'ingenuité, franchiſe, candeur, integrité, & l'apprendre a eſtre noblement & fierement homme de bien, nõ ſeruilemẽt & mechaniquemẽt par crainte, ou eſperance de quelque honeur, ou profit, ou autre conſideration, que de la vertu meſmes. Ces deux ſont principalement pour luy-meſmes. 2

Et pour autruy & les compagnies le faut inſtruire a vne douceur, ſouppleſſe, & facilité à s'accõmoder à toutes gens, & a toutes façons. *Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res.* En cecy eſtoit excellẽt Alcibiades. Qu'il apprene à pouuoir & ſçauoir faire toutes choſes, voire les exces & les desbauches, ſi beſoin eſt; 3

mais qu'il n'ayme à faire que les bonnes. Qu'il laisse a faire le mal, non a faute de courage, ny de force, & de science, mais de volonté, *Multum interest virum peccare quis nolit, aut nesciat.*

34 Voyez le l. 2. chap 9. Modestie, par laquelle il ne conteste & ne s'attaque ni a tous, comm'aux plus grands, & respectables, & a ceux qui sont beaucoup au dessous, ou en condition, ou en suffisance : ny pour toutes choses, car c'est importunité, ny opiniastrement, ny auec mots affirmatifs, resolutifs, & magistrals: mais doux & moderez. De ceci a esté dict ailleurs. Voila les trois chefs de deuoir des parens aux enfans expediez.

35 4. Partie du deuoir des parés. Le quatriesme est de leur affection & communication auec eux, quand ils sont grãds & capables, à ce qu'elle soit reglée. Nous sçauons que l'affection est reciproque & naturelle entre les parens & les enfans : mais elle est plus forte & plus naturelle des parens aux enfans, pource qu'il est donné de la nature allant en auant, poussant, & auançeant la vie du monde & sa durée. Celuy des enfans aux peres est à reculõs, dont il ne marche si fort ne si naturellement: & semble plustost estre payemẽt de debte, & recognoissance du bien fait, que purement vnlibre, simple, & naturel amour. Dauantage celuy, qui dõne & fait du bien, aime plus, que celui qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouurier ayme plus, qu'il n'est aimé. Les raisons de cette propo sition sont plusieurs. Tous aymẽt d'estre (lequel

Amours des parés plus fort que celuy des enfans pourquoy.

s'exerce & se monstre au mouuement & en l'action) Or celuy qui donne & faict biẽ a autruy est aucunement en celuy, qui recoit. Qui donne & faict bien a autruy, exerce chose honneste & noble; qui recoit n'en faict point: l'honneste est pour le premier, l'vtile pour le second. Or l'honneste est beaucoup plus digne, ferme, stable, amiable, que l'vtile, qui s'esuanouit. Item les choses sont plus aymées, qui plus nous coustent: plus est cher ce qui est plus cher. Or engendrer, nourrir, esleuer, couste plus que receuoir tout cela.

36 Paternel double.

Or cest amour des parens est double, bien que tousiours naturel, mais diuersement: l'vn est simplement & vniuersellement naturel, & comme vn simple instinct, qui se trouue aux bestes, selon lequel les parens aiment & cherissent leurs petits encores begayãs, trepignãs, & tettãs, & en vsent cõme de iouets & petits singes. Cest amour n'est point vrayement humain. L'homme pourueu de raison ne doit point si seruilement s'assubiectir a la nature, cõme les bestes: Mais plus noblement la suiure auec discours de raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable, par lequel lon ayme les enfans plus, ou moins a mesure que lon y voit surgir & bourgeonner les semences & estincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffés & transportés au premier ont peu de cestui-cy, & n'ayant point pleint la despense tant que les enfans ont esté fort pe-

tis, la plaignent, quand ils deuiennent grands & proffitent. Il semble qu'ils portent enuye & sont despités de ce qu'ils croissent, s'aduancent & se font honnestes gens, peres brutaux & inhumains.

37 Du vray amour paternel receuoir ses enfans grands en communication.

Or selon ce second vray & paternel amour en le bien reglant les parens doiuent receuoir leurs enfans, s'ils en sont capables, a la societé & partage des biens, a l'intelligence, conseil, & traitté des affaires domestiques, & encores a la communication des dessein, opinions & pensées, voire consentir & contribuer a leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, se reseruant tousiours son rang & authorité. Parquoy nous condamnons ceste trougne austere, magistrale, & imperieuse de ceux, qui ne regardent iamais leurs enfans, ne leur parlent qu'auec authorité, ne veulent estre appellés peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aymés cordiallement d'eux, mais craincts, redoutés, adorés. Et a ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en necessité, pour par là les contenir en craincte & obeissance, les menassent de leur faire petite part en leur disposition testamẽtaire. Or ceci est vne sotte, vaine & ridicule farce; C'est se defier de son authorité propre, vraye, & naturelle, pour en aquerir vne artificielle. C'est se faire moquer & desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent.

C'eſt conuier les enfans a ſinement ſe porter auec eux,& conſpirer a les tromper & amuſer. Les parens doiuent de bonne heure auoir reglé leurs ames au deuoir par la raiſon, & non auoir recours a ces moyens plus tyranniques, que paternels.

Errat longe mea quidem ſententia,
Qui imperium credit eſſe grauius aut ſtabilius
Vi quod ſit quia illud quod amicitia adiũgitur.

En la diſpenſation derniere des biens, le meilleur & plus ſain eſt de ſuiure les loix & couſtumes du pays. Les loix y ont mieux penſé que no⁹:& vaut mieux les laiſſer faillir,que de nous hazarder de faillir en noſtre propre chois. C'eſt abuſer de la liberté que nous y auons, que d'en ſeruir nos petites fantaſies, friuoles & priuées paſſions,comme ceux qui ſe laiſſent emporter a des recentes actions officieuſes, aux flateries de ceux qui ſont preſens, qui ſe iouent de leurs teſtamens, a gratiffier ou chaſtier les actions de ceux, qui y pretendent intereſt ; & de loin promettẽt ou menaſſent de ce coup,folie. Il ſe faut tenir a la raiſon & obſeruance publique, qui eſt plus ſage que nous:c'eſt le plus ſeur. 38 Les traitter aux teſtamẽts ſelon les loix.

Venons maintenant au deuoir des enfans aux parens, ſi naturel, ſi religieux, & qui leur doit eſtre rendu non point comme a hommes purs & ſimples, mais comme a demy dieux; dieux terriens,mortels,viſibles. Voyla pourquoi Philon Iuif a dict, que le commandement du 39 Du deuoir des enfãs aux parẽs

deuoir des enfans estoit escrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commandemens qui regardent le droict de Dieu;& moitié en la seconde table,ou sont les commandemens, qui regardent le prochain,comme estant moitié diuin & moitié humain. Aussi est ce vn deuoir si certain, si estroictement deu & requis, qu'il ne peut estre dispensé ny vaincu par tout autre deuoir, ny amour, encores qu'il soit plus grand. Car aduenant qu'vn aye son pere & son fils en mesme peine & danger, & qu'il ne puisse secourir a tous deux,il faut qu'il aille au pere, encore qu'il ayme plus son fils, comme a esté dict cy dessus.Et la raison est, que le debte du fils au pere est plus ancien & plus priuilegé, & ne peut estre absous & effacé par vn suiuant debte.

40 Lequel consiste en cinq poincts.

Or ce deuoir consiste en cinq points compris soubs ce mot d'honnorer ses parens:le premier est la reuerence,non seulement externe en gestes,& contenances, mais encores plus interne,qui est vne saincte & haute opinion & estimation, que l'enfant doit auoir de ses parens, comme autheurs, cause & origine de son estre & de son bien,qualité qui les faict ressembler a Dieu.

Hierem. 35.

Le secõd est obeissance voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere,cõme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeir au pere se priuarent de boire vin toute leur vie: & Isaac

ne fit difficulté de tendre le col au glaiue de ſon pere.

Le tiers eſt de ſecourir aux parens en tout beſoin, les nourrir en leur vieilleſſe, impuiſſance, neceſſité, les ſecourir, & aſiſter en tous leurs affaires. Nous auons exemple & patron de cela meſmes aux beſtes; En la cicoigne, comme ſainct Baſile faict tant valoir. Les petits cicoigneaux nourriſſent leurs parens vieils, les couurent de leurs plumes lors qu'elles leurs tombent, ils s'accoupplent & ſe ioignent pour les porter ſur leur dos. L'amour leur fourniſſant ceſt art. C'eſt exemple eſt ſi vif, & ſi expres, que le deuoir des enfans aux parens a eſté ſignifié par le fait de ceſte beſte ἀντιπελαργεῖν *reciconiare*. Et les Hebreux appellẽt ceſte beſte a cauſe de ceci, *chaſida*, c'et a dire la debõnaire, la charitable. Nous en auõs auſſi des exẽples notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Miltiades ayant ſon pere treſpaſſé en priſon, & n'ayãt dequoy l'enterrer (aucuns diſent que c'eſtoit pour payer les debtes, pour leſquelles lõ ne vouloit laiſſer emporter le corps, ſelõ le ſtile des anciens) ſe vendiſt & ſa liberté, pour des deniers prouenants eſtre pourueu a ſa ſepulture Il ne ſecouruſt pas ſon pere de ſon abondance, ni de ſon bien, mais de ſa liberté; qui eſt plus chere, que tous les biens, & la vie. Il ne ſecourut pas ſon pere viuant & en neceſſité, mais mort & n'e-

In examer.

Leuit. 11. Iob. 36.

ſtant plus pere ny homme. Qu'euſt il fait pour ſecourir ſon pere viuant, indigent, le requerant de ſecours? c'eſt exemple eſt riche. Au ſexe foible des femmes nous auõs deux pareils exẽples de filles, qui ont nourri & allaicté l'vne ſon pere, l'autre ſa mere priſonniers & condamnés a perir de fain, punition ordinaire aux anciens. Il ſemble aucunement contre nature, que la mere ſoit nourrie de laict de la fille, mais c'eſt bien ſelon nature, voire de ſes premieres loix, que la fille nourriſſe ſa mere.

Le quatrieſme eſt de ne rien faire, remuer, entreprendre, qui ſoit de pois, ſans l'aduis, conſentement, & approbation des parens, ſur tout en ſon mariage.

Le cinquieſme eſt de ſupporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur ſeuerité & rigueur. Manlius le pratiqua bien: Car ayant le Tribun Pomponius accuſé le pere de ce Manlius enuers le peuple de pluſieurs fautes, & entre autres, qu'il traittoit trop rudement ſon fils, luy faiſant meſmes labourer la terre: le fils alla trouuer le tribun en ſon lict, & luy mettant le couſteau a la gorge luy fiſt iurer qu'il deſiſteroit de la pourſuitte, qu'il faiſoit contre ſon pere, aymant mieux ſouffrir la rigueur de ſon pere, que de le voir pourſuiuy de cela.

L'enfant ne trouuera difficulté en tous ces cinq deuoirs, s'il conſidere ce qu'il a couſté a ſes

parens, & de quel soin, & affection il a esté esleué: Mais il ne le sçaura iamais bien iusques a ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fust trouué a cheuauchons sur vn baston se iouant auec ses enfans, pria celuy qui l'y surprint de n'en rien dire iusques a ce qu'il fust pere luy mesme, estimant que iusques a lors il ne seroit iuge equitable de ceste action.

DEVOIR DES MAISTRES & seruiteurs.

CHAP. XV.

VIENT apres la troisiesme partie & derniere de la iustice priuée & domestique, qui est des deuoirs des maistres & seruiteurs. Surquoy faut sçauoir la distinctiõ des seruiteurs: car il y en a principallement de trois sortes. Il y a les esclaues, dont tout le monde estoit plein au temps passé, & encores l'est il, sauf en vn quartier d'Europe, & n'y en a endroict plus net que la France. Ils n'ont en leur puissance ni corps, ni biens, mais sont du tout a leurs maistres, qui les peuuent donner, engager, vendre, reuendre, eschanger, & en faire comme l. 1. c. 43. bestes de seruice. De ceux cy a esté parlé au long. Il y a les valets, & seruiteurs, gens libres, maistres de leurs personnes & biens, voire ne peuuent par contract ny autrement faire

aucun preiudice a leur liberté. Mais ils doiuent hõneur, obeiſſance, & ſeruice, a tel certain tẽps & telles conditiõs, qu'ils ont promis, & les maiſtres ont ſur eux commandement, correction & chaſtiment auec moderation & diſcretion. Il y a les mercenaires qui ſont encores moins ſubiects, car ils ne doiuent ſeruice ny obeiſſance, mais ſeulement quelque trauail & induſtrie pour argent: & n'a on ſur eux aucune correction ny commandement.

3 Les deuoirs des maiſtres enuers leurs ſeruiteurs, tãt eſclaues que valets, ſont ne les traitter cruellement, ſe ſouuenants qu'ils ſont hommes & de meſme nature qu'eux, que la ſeule fortune y a mis la difference, laquelle eſt variable, & ſe ioue à faire les grands petis, & les petis grands. Dont la diſtance Senec. n'eſt pas telle, qu'il les faille rebutter ſi loin. *Sunt homines, contubernales, humiles, amici, conſerui, æquè fortunæ ſubiecti.* Traitter humainement ſes ſeruiteurs, & chercher pluſtoſt a ſe faire aimer que craindre eſt teſmoignage de bonne nature: les rudoyer par trop monſtre vne ame cruelle; & que la volonté eſt toute pareille enuers les autres hommes, mais que le deffaut de puiſſance empeſche l'execution. Auſſi auoir ſoin de leur ſanté & inſtruction de ce qui eſt requis pour leur bien & ſalut.

Les deuoirs des ſeruiteurs ſont honnorer

&

& craindre leurs maiſtres, quels qu'ils ſoient, & leur rendre obeiſſance & fidelité, les ſeruans non par aquiſt au dehors ſeulement & par contenance, mais cordialement, ſerieuſement, par conſcience & ſans feincte. Nous liſons de tres beaux, nobles, & genereux ſeruices auoir eſté faicts par aucuns a leurs maiſtres, iuſques a auoir employé leur vie, pour ſauuer celle de leurs maiſtres, ou leur honneur.

DEVOIR DES SOVVERAINS & des ſuiects.

CHAP. XVI.

DEs princes & ſouuerains, leurs deſcriptiõs marques, humeurs, miſeres & incommodités a eſté parlé au liure 1. chap. 46. de leur deuoir a gouuerner eſtats a eſté parlé tres-amplement au liure preſent chap. 2. & 3. qui eſt de la prudence politique: Toutesfois nous toucherõs icy les chefs & traicts generaux de leur deuoir. Deuoir des ſouuerains.

Le ſouuerain comme mediateur entre Dieu & les peuples, & debiteur a tous deux ſe doit touſiours ſouuenir qu'il eſt l'image viue, l'officier & lieutenant general du grãd Dieu ſon ſouuerain, & aux peuples vn flambeau luiſant, vn miroer eſclairant, vn theatre eſleué, auquel tous regardent, vne fontaine en laquelle tous vont puiſer, vn eſguillon a la vertu, & qui ne faict

aucun bien, qui ne porte sur plusieurs, & ne soit mis en registre & en compte. Il doit donc premierement estre craignant Dieu, deuot, religieux, obseruateur de pieté non seulement pour soy & sa conscience, comme tout autre homme mais pour son estat & comme souuerain. La pieté que nous requerons icy au prince est le soin qu'il doit auoir & monstrer a la conseruation de la religion & des ceremonies anciennes du pays, pourueoyant par loix & peines a ce qu'il ne se face aucun changement ny trouble ny innouation en la religion. C'est chose qui faict grandement a son honneur & seureté (car tous reuerent, obeissent plus volontiers, & plus tard entreprennent contre celuy qu'ils voyent reuerer Dieu; & croient estre en sa tutele & sauuegarde, *vna custodia pietas: pium virum nec malus genius nec fatum deuincit. Deus enim eripit eum ab omni malo.*) Et aussi de son estat, car comme ont dict tous les sages, la religion est le lien & le ciment de la societé humaine.

1 Estre religieux.

Mercur. Trism.

2 Garder les loix de ses superieurs.

Le prince doit aussi se rendre suject & inuiolablement garder, & faire garder les loix de Dieu & de nature, qui sont indispensables: qui attente contre elles, n'est pas seulemeut tyran, mais vn monstre.

3 Garder ses promesses.

Quant aux peuples, il est obligé premierement de garder ses promesses & conuentions, soit auec ses suiects ou autres y ayants interest. C'est l'equité naturelle & vniuerselle. Dieu

meſme garde ſes promeſſes. Dauantage le prince eſt caution & guarent formel de la loy & des conuentions mutuelles de ſes ſujects Il doit dõc par deſſus tous garder ſa foy, n'y ayant rié plus deteſtable en vn prince, que la perfidie & le periure, dont il a eſté bien dict, qu'on doit mettre entre les cas fortuits ſi le prince contreuient a ſa promeſſe, & qu'il n'eſt pas a preſumer au contraire. Voire il doit garder les promeſſes & conuentions de ſes predeceſſeurs, s'il eſt leur heritier, ou bien ſi elles ſont au bien & profit public. Auſſi ſe peut il releuer de ſes promeſſes & conuentions deſraiſonnables & mal faictes tout ainſi & pour les meſmes cauſes, que les particuliers ſe font releuer par le benefice du prince.

4 Obſeruer les loix.

Il doit auſſi ſe ſouuenir que combien qu'il ſoit par deſſus la loy (ciuile & humaine s'entend) comme le createur par deſſus ſa creature (car la loy & l'œuure du prince, laquelle il peut changer, & abroger a ſon plaiſir, c'eſt le propre droict de la ſouueraineté) ſi eſt ce que cepẽdant qu'elle eſt en vigueur & credit, il la doit garder: viure agir & iuger ſelon elle: & ce luy ſeroit deshonneur & de tres-mauuais exemple d'aller au contraire, & comme ſe deſmentir. Le grand Auguſte pour auoir vne fois faict contre la loy en ſon propre faict, en penſa mourir de regret: Lycurgue, Ageſilaus, Seleucus ont donné de treſnotables exemples en ceſte part, & a leurs deſpens.

6 Faire iustice.

Tiercement le prince est debiteur de iustice à tous ses suiects ; & doit mesurer sa puissance au pied de la iustice. C'est la propre vertu du prince vrayement royale & principesque, dont iustement fust dict par vne vieille au Roy Philippe, qui dilaioit luy faire iustice disant n'auoir le loysir, qu'il desistat dõc & laissat d'estre Roy. Mais Demetrius n'en eust pas si bon marché, qui feut despouillé de son royaume par ses suiects, pour auoir ietté du pont en bas en la riuiere plusieurs leurs requestes, sans y auoir respondu, & faict droict.

7 Soigner & affectionner le bié public.

Finalement le prince doit aymer, cherir, veiller & auoir soin de son estat, comme le mary de sa femme, le pere de ses enfans, le pasteur de son troupeau, ayant tousiours deuant ses yeux le profit & le repos de ses suiects. L'heur & le bien de l'estat est le but & contentement d'vn bon prince, *vt respub. opibus firma, copijs locuples, gloria ampla,* Senec. *virtute honesta sit.* Le prince qui s'arreste a soy s'abuse : car il n'est pas a soy, ny l'estat aussi n'est sien, mais il est a l'estat. Il en est bien le maistre, non pas pour maistriser, mais pour le maintenir. *Cui non ciuium seruitus tradita, sed tutela* pour le soigner & veiller, a fin que sa vigilance garde tous ses suiects dormans, son travail, les face chomer, son industrie les maintienne en delices, son occupation leur donne

vacations, & que tous ses subjects sachent & sentent qu'il est autant pour eux, que par dessus eux.

Pour estre tel & bien s'aquitter, il se doit porter, comme a esté dict bien au long au 2. & 3. chap. de ce liure, c'est a dire faire & auoir prouision de bon conseil, de finances, & des forces dedans son estat, d'alliances, & d'amis au dehors pour agir & commander en paix & en guerre, de telle sorte qu'il se face aymer & craindre tout ensemble. 8

Et, pour comprandre tout en peu de parolles, il doit craindre Dieu sur tout, estre prudent aux entreprises, hardy aux exploicts, ferme en sa parolle, sage en son conseil, soigneux des subjects, secourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoiable aux affligés, courtois aux gens de bien, effroyable aux meschans, & iuste enuers tous. 9 10

Le deuoir des subiects est en trois choses, rendre l'honneur aux princes, comme a ceux qui portent l'image de Dieu ordonnés & establis par luy, dont sont tresmal ceux, qui en detractent & en parlent mal, engeance de Cham & Chanaam. Rẽdre obeissance sous laquelle sont comprins plusieurs deuoirs, comme aller a la guerre, payer les tributs & impostz mis sus par leur authorité. Leur desirer tout bien & prosperité, & prier Dieu pour eux. Deuoirs des subiects. Exod. 22. 11

Mais la question est, s'il faut rendre ces trois droicts generallement a tous princes, si aux

Question s'il est permis d'attenter a la personne d Tyran. Double tyrau. A l'entrée

meschans, aux tyrans. La decision de cecy ne se peut faire en vn mot: Il faut distinguer. Le prince est tyran & meschant, ou a l'entrée, ou en l'exercice. Si a l'entrée, c'est a dire, qu'il enuahisse la souueraineté par force & de sa propre authorité sans droict aucun, soit il au reste bon ou meschant (& c'est en ce sens que se doit prendre ce mot de tyran) c'est sans doute qu'il luy faut resister ou par voye de iustice, s'il y a temps & lieu, ou par voye de faict: & y auoit anciennemẽt entre les Grecs, dict Ciceron, loyers & honneurs decernes a ceux, qui en deliuroient le public. Et ne se peut dire, que ce soit resister au prince, ne l'estant encores ny de droict ny de faict, puis qu'il n'est receu, ny recognu.

2 En l'exercice & en trois manieres.

Si en l'exercice, c'est a dire qu'il soit entré duement, mais qu'il commande induement, cruellement & meschamment, c'est a dire selon le iargon du vulgaire tyranniquement, il vient encores a distinguer. Car il peut estre tel en trois manieres; & a chascun y a aduis particulier: L'vne est en violant les loix de Dieu & de nature, c'est a dire contre la religion du pays, commandemens de Dieu, & forçant les consciẽces. En ce cas il ne luy faut pas rendre l'obeissance suiuant les axiomes saincts, qu'il faut plustost obeir a Dieu, qu'aux hommes, & plus craindre celuy qui a puissance sur l'homme entier, que ceux qui n'en ont que sur la moindre partie.

De cecy voyes cy dessus c. 4 au c de la tyranmie & rebellion.

Mais aussi ne se faut il pas esleuer contre luy par voye de faict: qui est l'autre extremité, ains tenir la voye du milieu, qui est a s'enfuir ou souffrir, *fugere, aut pati*; Les deux remedes nommés par la doctrine de verité en telles extremités. 2. L'autre moins mauuaise, qui ne touche les consciences, mais seulement les corps & les biens, est en abusant des subiects, leur deniant iustice, rauissant la liberté des personnes, & la proprieté des biens. Auquel cas il faut auec patience & recognoissance de l'ire de Dieu rendre les trois deuoirs susdicts, honneur, obeissance, vœus & prieres, & se souuenir de trois choses, que toute puissance est de Dieu, & qui resiste a la puissance, resiste a l'ordonnance de Dieu: *principi summum rerum iudicium Dii dederunt. Subditis obsequii gloria relicta est: bonos principes voto expetere, qualescunque tolerare*: Et qu'il ne faut pas obeir au superieur, pource qu'il est digne & dignement commande, mais pour ce qu'il est superieur; non pour ce qu'il est bon, mais pour ce qu'il est vray & legitime. Il y a bien grande difference entre vray & bon, tout ainsi qu'il faut obeyr a la loy, non pour ce qu'elle est bonne & iuste, mais tout simplement pour ce qu'elle est loy. 2. Que Dieu faict regner l'hypocrite pour les Tac:

pechés du peuple, & l'impie au iour de sa fureur, que le meschant prince est l'instrument de sa iustice, dont le faut souffrir comme les autres maux, que le ciel nous enuoye; *quomodo sterilitatem aut nimios imbres & cætera naturæ mala, sic luxum & auaritiã dominantium tolerare.* 3 Les exemples de Saul, Nabuchodonosor, de plusieurs empereurs auant Constantin, & quelques autres depuis luy meschans tyrans au possible: ausquels toutesfois ces trois deuoirs ont esté randus par les gens de bien, & enioinct de leurs randre par les prophetes & docteurs de ces temps, iouxte l'oracle du grand docteur de verité, qui porte d'obeir a ceux, qui sont assis en la chaire, nonobstant qu'ils imposent fardeaux insupportables, & qu'ils gouuernent mal.

Tacit.

La troisiesme concerne tout l'estat, quand il le veut changer, ruyner, le voulant rendre d'electif, hereditaire, ou bien d'Aristocratique ou democratique le faire Monarchique ou autremẽt: En ce cas il luy faut resister, & l'empescher par voye ou de iustice ou autrement: car il n'est pas maistre de l'estat: mais seulement gardien & depositaire. Mais c'est affaire n'appartient pas a tous, ains aux tuteurs de l'estat, ou qui y ont interest, comme aux electeurs es estats electifs, aux princes parens & estats hereditaires: aux estats generaux, es estats qui ont loix fondamentalles. Et c'est le seul cas auquel il est loysible de resister au tyran. Et tout cecy est dict des sujects,

ausquels n'est jamais permis d'attenter cõtre le Prince Souuerain, pour quelque cause que ce soit, & est coulpable de mort celuy, qui attante, qui donne conseil, qui le veut & le pense seulement, disent les loix. Bien est il permis a l'estrãger, voire c'est chose tres-belle & manifique à vn Prince de prendre les armes pour venger tout vn peuple iniustement opprimé; & le deliurer de la tyrannie, cõme fit Hercules, & depuis Dion, Timoleon, & Tamerlan Prince des Tartares, qui deffit Baiazet Turc assiegeant Constantinople. 1. Cogitationis ff. de pœn. l. Si quis nondicã c. De sacrosanc. Eccles.

Ce sont les deuoirs des suiects enuers leurs souuerains viuants: mais c'est acte de iustice, apres leur mort d'examiner leur vie. C'est vne vsance iuste, tres-vtile, qui apporte de grandes commoditez aux nations ou elle s'obserue: & qui est desirable a tous bõs Princes, qui ont a se plaindre de ce qu'on traitte la memoire des meschans, comme la leur. Les souuerains sont compagnons, sinon maistres des loix; ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison, quelle l'ait sur leur reputation, & sur les biens de leur successeurs. Nous deuons la suiection & obeissance egalement a tous Roys, car elle regarde leur office: mais l'estimtaion & affectiõ, nous ne la deuons qu'a leur vertu. Souffrõs les pariemment tels & indignes qu'ils sont: celons leurs vices, car leur authorité & l'ordre politique, ou nous viuons, a besoin de nostre cõ- 17 Examination des souuerains apres leur mort.

mun appuy: mais apres qu'ils s'en sont allez, ce n'est pas raison de refuser a la justice, & a nostre liberté l'expression de noz vrais ressentimens; voire c'est vn tres-bon & vtile exemple, que nous donnons a la posterité, d'obeir fidelemẽt a vn maistre, duquel les imperfections sont bien cogneues. Ceux qui pour quelque obligation priuée, espousent la memoire d'vn Prince meschant, font iustice particuliere aux despens de la publique. O la belle leçon pour le successeur, si cecy estoit bien obserué.

DEVOIR DES MAGISTRATS.

CHAP. XVII.

Pourquoi accepte le Magistrat.

LEs gens de bien en la republique aymeroiẽt mieux iouir en repos du contentement, que les bons & excellents esprits se sçauent donner en la consideration des biens de nature, & des effets de Dieu, qu'a prendre charges publiques n'estoit qu'ils craignoient d'estre mal gouuernez, & par les meschans: parquoy ils consentent estre Magistrats: mais de briguer, & poursuiure les charges publiques; meschemment de iudicature, c'est chose vileine, condãnée par toutes bonnes loix, voire des payens, tesmoin la loy *Iulia de ambitu*: indigne de personne d'hõneur & ne sçauroit on mieux s'en declarer incapable. De les achepter est encores plus vilain

& puant, & n'y a point de plus sordide & vilaine marchandise, que celle là: car il faut que celuy qui a achepté en gros, reuende en detail: dont l'empereur Seuere parlant contre telle faute, dict que lon ne peut bien iustement condamner celuy qui vend ayant achepté. Lamprid.

2 Preparation a exercer le magistrat.

Tout ainsi que l'on s'habille, lon se pare, & se met l'ō en sa bien seance auant sortir de la maisō, & se mōstrer en public: auſſi auāt que prendre charge publique, il faut en son priué apprendre a regler ses passions, & bien establir son ame. On n'amene pas au tournoüer vn cheual neuf, ny s'en sert on en affaire d'importance, s'il n'a esté dōpté & apprins au parauāt: auſſi deuāt que se mettre aux affaires, & sur la montre du monde, il faut dompter ceste partie de nostre ame farouche, luy faire ronger son frein, luy apprendre les loix & les mesures, auec lesquelles elle se doit manier en toutes occasions. Mais au rebours c'est chose piteuse & bien absurde, disoit Socrates, que biē que personne n'entreprēne d'exercer vn mestier & art mechanique, que premierement il ne l'aye apprins: toutesfois aux charges publiques, & a l'art de bien commander & bien obeir, de gouuerner le monde, le mestier plus difficile de tous, ceux y sont receus & l'entreprennent, qui n'y sçauēt du tout rien.

3 Description generale du magistrat.

Les magistrats sōt personnes mixtes, & mitoyēnes entre le souuerain & les particuliers, dont il faut qu'ils sachent commander & obeir, qu'ils

ſçachent obeyr au ſouuerain, ployer ſoubs la puiſſance des Magiſtrats ſuperieurs a ſoy, honorer leurs égaux, commander aux ſubiects, deffendre les petis, faire teſte aux grands, & juſtice a tous: dont a eſté bien dict a propos, que le magiſtrat deſcouure la perſonne, ayant à jouer en public tant de perſonnages.

4 Deuoirs du magiſtrat quāt au ſouuerain.

Pour le regard de ſon ſouuerain, le Magiſtrat ſelon la diuerſité des mandemens, doit diuerſement ſe gouuerner ou promptement, ou nullement obeyr ou ſurſeoir l'obeiſſance. Aux mandemens, qui luy attribuent cognoiſſance, comme ſont toutes lettres de juſtice, & toutes autres ou y à cette clauſe ou æquiualente (s'il vous appert) ou bien qui ſans attribution de cognoiſſance ſont de ſoy juſtes ou indifferentes, il doibt obeyr, & luy eſt aiſé de s'en acquitter ſans ſcrupule,

2 Aux mandemens qui ne luy attribuent aucune cognoiſſance, mais ſeulement l'execution, comme ſont lettres de mandement, s'ils ſont contre le droict & la juſtice ciuile, & qu'il y aye clauſe derrogatoire, il doit ſimplement obeyr: car le Souuerain peut derroger au droict ordinaire, & c'eſt proprement en quoy giſt la ſouueraineté.

3 A ceux qui ſont contraires au droict, & ne contiennent la clauſe derogatoire, ou bien qui ſont contre le bien & l'vtilité publique, quelque clauſule qu'il y aye, ou bien que le Magi-

strat sçait estre faux & nuls, mal impetrez & par surprise, il ne doit en ces trois cas promptement obeyr, mais les tenir en souffrance, & faire remonstrance vne ou deux fois; & à la seconde ou troisieſme jussion, obeyr.

4 A ceux qui sont contre la loy de Dieu & de nature; il doit se demettre & quitter sa charge, voire souffrir tout, plustost que d'y obeyr ou consentir: & ne faut dire que la dessus pourroit y auoir du doubte: car la justice naturelle est plus claire, que la splendeur du Soleil. 4

5 Tout cecy est bon pour les choses à faire; mais apres qu'elles sont faites par le Souuerain, tant meschantes qu'elles soyent, il vaut mieux les dissimuler, & d'en enseuelir la memoire, que l'irriter, & perdre tout (comme fit Papinian) *frustra niti & nihil aliud, nisi odium quærere, extremæ dementiæ est.* 5

Pour le regard des particuliers sujects, les Magistrats se doyuent souuenir, que la puissance qu'ils ont sur eux, ils ne l'ont qu'en depost, & la tiennent du souuerain, qui en demeure tousjours Seigneur & proprietaire, pour l'exercer durant le temps, qui leur à esté prefix. 5 Quãt aux particuliers. 1

2 Le Magistrat doibt estre de facile acces, prest à ouyr & entendre toutes plaintes & requestes, tenant sa porte ouuerte a tous, & ne s'absenter point, se souuenant qu'il n'est à soy, mais à tous; & seruiteur du public, *Magna seruitus magna fortuna.* A cette cause la loy de Moyse vouloit, Deuter. 16.

que les Iuges & les jugemens se tinssent aux portes des villes, affin qu'il feust ayse à chascun de s'y addresser.

3 Il doit aussi esgalement receuoir & escouter tous grands & petits, riches & pauures, estre ouuert a tous, dont vn Sage le compare à l'autel auquel on s'addresse estant pressé & affligé pour y receuoir du secours & de la consolation.

4 Mais ne se communiquer point à plusieurs, & ne se familiariser, si ce n'est auec fort peu, & iceux bien sages & sensés, & secrettement: car cela auilit l'authorité, trouble & relasche la fermeté & vigueur necessaire. Cleon appellé au gouuernement du public assembla tous ses amis, & renonça a leur amitié, comm'incompatible auec sa charge, car dict Ciceron, celuy despouille le personnage d'amy, qui soustient celuy du iuge.

Cicer. l. 1. offic. 5 Son office est principalement en deux choses, soustenir & garder l'hõneur, la dignité, & le droit de son souuerain, & du public qu'il represente: *gerere personam ciuitatis, eius dignitatem & decus sustinere*, auec authorité & vne douce seuerité.

6 Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince, faire garder exactement sa volonté; c'est à dire la loy, de laquelle il est executeur, & est sa charge de la faire obseruer a tous dont il est appellé la loy viue, la loy parlante.

7 Combien que le magistrat doiue prudement attremper la douceur auec la rigueur, si vaut il

mieux vn magistrat seuere & rigoreux, qu'vn doux, facile, & pitoyable: & Dieu deffend d'auoir pitié en iugement. Le seuere retient les sujects en l'obeissance des loix : le doux & piteux faict mespriser les loix, & les Magistrats, & le Prince, qui a faict tous deux. Bref pour bien s'aquitter de ceste charge, il faut deux choses, preudhomie, & courage. Le premier a besoin du second. Le premier gardera le Magistrat net d'auarice, d'acception des personnes, de presens, qui est la peste & le banissement de la verité. *Acceptatio munerum prænaricatio est veritatis*, de corruption de la justice, que Platon appelle vierge sacrée: Aussi des passions, de haine, d'amour & autres, toutes ennemies de droicture, & equité. Mais pour tenir bon contre les menaces des grands, les prieres importunes des amis, les cris & pleurs des miserables, qui sont toutes choses violantes, toutes-fois auec quelque couleur de raison & justice, & qui emportent souuent les plus asseurez, il faut du courage. C'est vne principale qualité & vertu du magistrat, que la cõstãce ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puissants, & ne s'amollir a la misere d'autruy, & encores que cela aye quelque espece de bonté : mais il est defendu d'auoir pitié du pauure en iugement.

DEVOIR DES GRANDS ET *des petits.*

CHAP. XVIII.

CHAP. XVIII.

LE deuoir des grands eſt en deux choſes, preſter main forte & employer leurs moyens & ſang à la manutention & conſeruation de la pieté, juſtice, du Prince, de l'eſtat, & generalement du bien public ; duquel ils doyuent eſtre les colomnes, le ſouſtien, & puis a la deffenſe & protection des petits affligez & opprimez, reſiſtant à la violence des meſchans : & comme le bon ſang eourit à la partie bleſſée, ſelon le prouerbe, que le bon ſang, c'eſt à dire noble & genereux, ne peut mentir, c'eſt à dire faillir, ou il faict beſoin. Par ce moyen Moyſe ſe rendit capable d'eſtre le chef de la nation des Iuifs, entreprenãt la deffenſe des injuriés & foullez injuſtement. Hercules fut deifié deliurant de la main des tyrans les oppreſſez. Ceux qui ont fait le ſemblable ont eſté dicts heroes & demy Dieus, & à tels tous honneurs ont eſté anciennement dicernés, ſçauoir eſt aux bien-meritans du public & liberateurs des oppreſſez. Ce n'eſt pas grandeur de ſe faire craindre & redouter, (ſinon a ſes ennemis) & faire trembler le monde, comme font aucuns, qui auſſi ſe font hayr. *Oderint dum metuant.* Il vaut mieux eſtre aymé qu'adoré. Cela vient d'vn naturel altier, farouche, dont ils morguent & deſdaignent les autres hommes comme l'ordure & la voirie

Exod. 2.

du

du monde, & comme s'ils n'estoient pas aussi hommes, & de la degenerent a la cruauté, & abusent des petis, de leurs corps, & biens; chose toute contraire a la vraye grandeur & noblesse, qui en doit prendre la defence.

Le deuoir des petis enuers les grands est aussi 2
en deux choses, les honnorer & respecter non seulement par ceremonie & contenance, qui se doit rendre aux bons & aux meschans, mais de cœur & d'affection, s'ils le meritẽt & sont amateurs du public. Ce sont deux, honorer & estimer deubs aux bons & vrayement grands : aux autres ployer le genoil, faire inclination de corps non de cœur, qui est estimer & aymer. Puis par humbles & volontaires seruices leur plaire & s'insinuer en leurs graces. *Principibus placuisse viris non vltima laus est*, & se rendre capables de leur protection. Que si lon ne peut se les rẽdre amis, au moins ne les auoir pas pour ennemis; ce qui se doit auec mesure & discretion. Car trop ambitieusemẽt decliner leur indignatiõ, ou rechercher leur grace, outre que c'est tesmoignage de foiblesse, c'est tacitemẽt les offenser & accuser d'iniustice ou cruauté, *Non ex professo cauere aut fugere: nam quem quis fugit, dãnat*; Ou bien leur faire venir l'enuie de l'exercer, & d'exceder voyants vne si profonde & peureuse submission.

DE LA FORCE TROISIESME vertu.

PREFACE.

LEs deux vertus precedentes reglent l'hõme en compagnée, & auec autruy: ces deux suiuantes le reglent en soy, & pour soy: regardent les deux visages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, Prosperité, & Aduersité: car la force l'arme contre l'aduersité, la temperence le conduict en la prosperité. Toutes deux pourroient estre compriſes & entendues par ce mot de constance, qui est vne droicte & equable fermeté d'ame, pour toutes sortes d'accidens & choses externes: par laquelle elle ne s'esleue pour la prosperité, ny ne s'abaisse pour l'aduersité.

DE LA FORCE OV VAILlance en general.

CHAP. XVIIII.

1 Description de la vaillãce

VAillãce (car ceste vertu est biẽ plus proprement dicte ainsi, que force) est vne droite & forte asseurance, equable, & vniforme de l'ame a l'encontre tous accidens dangereux, difficiles, & douleureux: tellement que son obiect & la matiere, apres laquelle elle s'exerce, c'est la difficulté & le danger: bref tout ce que la foiblesse humaine peut craindre, *Timen-*

dorum contemptrix, quæ terribilia, & sub iugum libertatem nostram mittentia, despicit, prouocat, frangit. Senec.

2 De toutes les vertus la plus en honneur & estime & la plus noble est ceste-cy ; laquelle par prerogatiue est appellée simplement vertu. C'est la plus difficile, la plus glorieuse qui produict de plus grands, esclatans, & excellens effects, elle cõprẽd magnanimité, patience, constance, perseuerẽce inuincible, vertus heroïques, dont plusieurs ont recherché les maux auec faim pour en venir a ce noble exercice. Ceste vertu est le rampart imprenable, le harnois complet, l'armeure acerée & a l'espreuue a tous accidens. *Munimentum imbecillitatis humanæ inexpugnabile : quod qui circundedit sibi, securus in hac vitæ obsidione perdurat.* Sa recommendation. Senec.

3 Mais pource que plusieurs se mescontent, & imaginent des fausses & bastardes vaillances, au lieu de l'vnique, vraye vertu, ie veux en expliquant plus au long sa nature & definition, secouër & reietter les erreurs populaires, qui se fourrent icy. Nous remarquerons donc en ceste vertu quatre conditions ; la premiere, elle est generallement & indifferemment contre toutes sortes de difficultez & dangers : parquoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire, laquelle seule ils mettent en pris, pource que peut estre elle est plus pompeuse & bruyante (& souuent pure vanité) Des imperfectes ou Fausses vaillãces. Vaillãce militaire.

Or ce n'eſt qu'vne petite parcelle & bien petit rayõ de la vraye, entiere, parfecte, & vniuerſelle, pour laquelle l'hõme eſt tel ſeul, qu'en compaignée, en vn lict auec les douleurs, qu'au camp, auſſi peu craignãt la mort en la maiſon, qu'en l'armée. Ceſte militaire vaillance eſt pure & naturelle aux beſtes, chez leſquelles elle eſt pareille aux femelles qu'aux maſles; aux hõmes elle eſt ſouuent artificielle, acquiſe par la crainte & apprehenſiõ de captiuité, de mort, de douleur, de pauureté, deſquelles choſes la beſte n'a point de peur. La vaillãce humaine eſt vne ſage couardiſe, vne crainte accõpagnée de la ſcience d'euiter vn mal par vn autre; colere eſt ſa trempe & ſon fil, les beſtes l'ont toute pure. Aux hõmes auſſi elle s'aquiert par l'vſage, inſtitutiõ, exemple, couſtume, & ſe trouue ez ames baſſes & viles: De valet & facteur de boutique ſe faict vn bon & vaillant ſoldat, & ſouuẽt ſans aucune teincture de la vertu & vraye vaillance Philoſophique.

4 Temerité ou ſtupidité.

La ſeconde condition, elle preſuppoſe cognoiſſance tant de la difficulté, peine, & danger, qu'il y a au faict, qui ſe preſente, que de la beauté, honneſtete, juſtice, & deuoir requis en l'entrepriſe ou ſouſtenement d'iceluy. Parquoy faillent ceux, qui mettent vaillance en vne temerité inconſiderée, ou bien beſtiſe & ſtupidité: *Non eſt incõſulta temeritas nec periculorũ amor, nec formidabiliũ appetitio, diligẽtiſſima*

Seneca.

in tutela sui fortitudo est: & eadem patientissima eorum quibus falsa species malorum est. La vertu ne peut estre sans cognoissance & apprehension, lon ne peut vrayement mespriser le danger, que lon ne sçait, si lõ ne veut aussi recognoistre ceste vertu aux bestes. Et de faict ceux ordinairemẽt qui entreprennẽt sans auoir apprehendé, & recogneu, quand se vient au point de l'execution le nez leur saigne.

5 Force corporelle.

La troisiesme condition; c'est vne resolution & fermeté d'ame fondée sur le deuoir, & sur l'honnesteté & justice de l'entreprinse; laquelle resolution ne relasche jamais, quoy qu'il aduienne, mais qui acheue genereusement ou l'entreprinse, ou la vie. Contre ceste condition faillent plusieurs, premierement & bien lourdement ceux qui cherchent ceste vertu au corps, & en la force, & roideur des merites. Or vaillance n'est pas qualité de corps, mais d'ame; fermeté non des bras & des iambes, mais du courage. L'estimation & le pris d'vn homme consiste au cœur & a la volonté: c'est ou gist son vray honneur: & le seul aduãtage & la vraye victoire sur l'ennemy, c'est l'espouuanter & faire force a sa constance & vertu: tous autres aduantages sont estrangers & enprunrez: roideur de bras & de iambes est qualité d'vn porte-faix: faire broncher son ennemy, luy faire filler les yeux a la lueur du Soleil, c'est vn coup de la fortune.

Celuy qui ferme en son courage pour quelque danger de mort, ne relasche rien de sa constance & asseurance : bien qu'il tombe, il est battu non de son aduersaire, qui est possible en effect vn poultron, mais de la fortune. D'ou il faut accuser son malheur & non sa lacheté. Les plus vaillans sont souuent les plus infortunez. Encores plus faillent ceux, qui s'esmeuuent ; & font cas de ceste vaine & Trasonienne troigne de ces espouuantés vieillaques, qui par vn port hautain, fiere contenance, & parole braue, veulent acquerir bruict de vaillants & hardis, si on leur vouloit tant
6 prester a credit, que de les en croire.

Art & industrie. Ceux aussi, qui attribuent la vaillance a la ruse & finesse, ou bien a l'art & industrie : mais c'est trop la prophaner, que la faire iouer vn roolle si bas & chetif. C'est deguiser les choses, & substituer vne fausse pierre pour vne vraye. Les Lacedemoniens ne vouloient point en leurs villes des maistres, qui apprinsent a luitter : afin que leur ieunesse le sceut par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combattre auec le Lyon, Lours, le Sanglier, qui y vont selon la seule nature : mais non auec les mousches guepes, car elles vsent de finesse. Alexandre ne vouloit point iouer aux Olympiques, disant que la partie seroit mal faicte : pource qu'vn particulier y pourroit vaincre & vn

Roy y estre vaincu. Ainsi n'est il bien seant qu'vn hõme d'hõneur se fõde, & mette la preuue de sa valeur en chose, en laquelle vn poltrõ appris en l'eschole peut gaigner. Car telle victoire ne vient de la vertu ny du courage, mais de quelque souplesse & mouuemens artificiels : esquels les plus vilains feront ce qu'vn vaillant ne sçauroit, ny ne se soucieroit faire. L'escrime est vn tour d'art, qui peut tomber en personnes laches & de neant. Et combien de vaut-neants par les villes, & de coquins tous prests a faire a coups d'espée & a se battre; s'ils voyoient l'ennemy, ils s'enfuiroiẽt? Autant en est il de ce, qui se faict par longue habitude & accoustumance, comme les recouureurs, basteleurs, mariniers, qui feront choses hazardeuses plus hardiment, que les plus vaillants, y estans duicts & stylez de ieunesse.

7. Passion.

Finalement ceux qui ne gardants pas assez le motif & ressort des actions attribuent faussement a la vaillance & vertu ce qui appartient & part de quelque passion ou interest particulier. Car comme ce n'est vertu ny de justice d'estre loyal & officieux a l'endroict de ceux, que lon ayme particulierement, ny de temperance, de s'abstenir de l'accoinctance volupteuse de sa sœur ou de fille, ny de liberalité a l'endroit de sa femme & enfans, aussi n'est ce vrayement vaillance

de s'exposer aux dangers, pour son interest & satisfaction priuée & particuliere. Parquoy si c'est par auarice, comme les espions, pionniers, traistres, marchans sur mer, soldats mercenaires; si par ambition & pour la reputation, pour estre veus & estimés vaillans; comme la plus part de noz gens de guerre, qui disent tout naifuement en y allant, que s'ils y pẽsoient laisser la vie, ils n'yroient point; si par ennuy de viure en peine & douleur, comme le soldat d'Antigonus, qui trauaillant & viuant en peine a cause d'vne fistule, estoit hardy & s'eslancoit aux dangers, estant guari les fuioit; si encores pour quelqu'autre consideration particuliere, ce n'est vaillance ny vertu.

8 Indiscretion. La quatriesme condition. Elle doit estre en son execution prudente & discrette, par ou sont reiettees plusieurs fauses opinions en ceste matiere, qui sont de ne se couurir point des maux & inconueniens, qui nous menassent; n'auoir peur, qu'ils nous surprennent, ne s'en fuir, voyre ne sentir point les premiers coups, cõm'd'vn tõnerre, d'vne arquebusade, d'vne ruine. Or c'est mal entẽdre: car moyenãt que l'ame demeure ferme, & entiere en son assiette & en son discours, sans alteration, il est permis de se remuer, ressentir au dehors. Il est permis voyre louable deschiuer, gauchir, & se garantir des maux par tous moyens & remedes honestes: & ou n'y a remede, s'y porter de

pied ferme. *Mens immota manet: lachrymæ voluuntur inanes.* Socrates se moque de ceux, qui condamnoient la fuitte, Quoy, fit il, seroit-ce lacheté de les battre & vaincre, en leur faisant place? Homere loue en son Vlysses la science de fuir: les Lacedemoniés professeurs de vaillãce en la iournée des Platées, reculerent, pour mieux rompre & dissoudre la troupe Persienne, qu'ils ne pouuoient autrement, & vainquirent. Cela ont pratique les natiõs plus belliqueuses. D'ailleurs les Stoiciés mesmes permettent de pallir & tremousser aux premiers coups inopinés, moyenant que cela ne passe plus outre en l'ame, voicy de la vaillance en gros.

De la force ou vaillance en particulier.

Proposition & partition de cette matiere.

Pour tailler la matiere & le discours de ce qui est icy a dire, ceste vertu s'occupe & s'employe contre tout ce que le monde appelle mal. Or ce mal est double, externe & interne, l'vn vient de dehors, lon l'appelle d'vn' infinité de noms, aduersité, affliction, iniure, malheur, accident mauuais & finistre: L'autre est au dedans en l'ame, mais causé par celuy de dehors: Ce sont les passions fascheuses de craincte, tristesse, colere, & tãt d'autres. Il nous faut parler de tous les deux; fournir remedes & moyẽs de les vaincre, dompter, & regler. Ce sont les argumens & aduis de nostre vertu de force & vaillance. Il y aura donc icy deux parties, l'vne des maux ou mauuais accidens, l'autre des passions, qui en naissent. Les

aduis generaux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dicts cy dessus: nous parlerõs icy plus specialement & particulierement.

PREMIERE PARTIE DES *maux externes.*

CHAP. XX.

Distintiõ & comparaison des maux par leurs causes.

1 NOVS considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre; puis en leurs effects, finalemẽt en eux mesmes distinctement; & particulierement chacune espece d'iceux: Et par tout fournirons aduis & moyens de s'affermir par vertu contre iceux.

Les causes des maux & fascheux accidens, qui arriuẽt a vn chascun de nous, sont ou publiques & generalles, quãd en mesmes temps elles touchent plusieurs, comme peste, famine, guerre, tyrannie. Et ces maux sont pour la plus part fleaux enuoyés de Dieu, & du ciel, au moins la cause propre & prochaine n'est pas aisée a cognoistre; Ou particulieres & cognues, sçauoir par le faict d'autruy. Ainsi lon faict deux sortes de maux; publics & priués. Or les maux publics, c'est a dire venant de cause publique, encores qu'ils touchent vn chascun en particulier, sont en diuers sens & plus & moins griefs, poisans, & dangereux, que

les priués, qui ont leur cause cogneue. Ils le sont plus, car ils viennent a la foulle, assaillent plus impetueusement auec plus de bruict, de tempeste, & de furie: ont plus grande suitte & trainée: sont plus esclatans, produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont moins: car la generalité & communauté semble rendre a chascun son mal moindre. C'est espece de soulas de n'estre seul en peine: lon pense, que c'est plustost malheur commun, ou le cours du monde, & que la cause en est naturelle, qu'affliction personnelle. Et de faict ceux que l'homme nous faict, piquent plus fort, naurent au vif, & nous alterent beaucoup plus. Toutes les deux sortes ont leurs remedes & consolations. 2

Aduisé contre les maux publics.

Contre les maux publics, il faut considerer de qui & par qui ils sont enuoyez, & regarder a leur cause. C'est Dieu, sa prouidence, de laquelle viét & depped vne necessité absolue, qui gouuerne & mespriſe tout: a laquelle tout est suiect. Ce ne sont pas a vray dire deux loix distinctes en essence, que la prouidence, & la destinée, ou necessité, προνοία καὶ ἀνάγκη ne sont qu'vne. La diuersité est seulement en la consideration & raison differente. Or gronder & se tourmenter au contraire c'est premierement, impieté telle, qu'elle ne se trouue point ailleurs: car toutes choses obeissent doucement, l'homme seul faict l'enragé. Et puis c'est folie:

Prouidéce destinée.

car c'eſt en vain & ſans rien auancer. Si lon ne veut ſuiure ceſte ſouueraine & abſolue maiſtreſſe de gré a gré, elle entrainera & emportera tout par force: *ad hoc ſacramentum adacti ſumus ferre mortalia, nec perturbari iis, quæ vitare noſtræ poteſtatis non eſt: in regno nati ſumus. deo parere libertas eſt. Deſine fata deum flecti ſperare querendo.* Il n'y a point de meilleur remede, que de vouloir ce qu'elle veut; & ſelon l'aduis de ſageſſe faire de neceſſité vertu. *Non eſt aliud effugium neceſſitatis, quam velle quod ipſa cogat.* En nous voulant eſcrimer ou diſputer cõtre elle, nous ne faiſons qu'aigrir & irriter le mal. *Læto animo ferre quicquid acciderit quaſi tibi volueris accidere: debuiſſes enim velle, ſi ſciſſes ex decreto Dei fieri.* Outre que nous en aurons meilleur marché, nous ferons ce que nous deuons, qui eſt de ſuiure noſtre general & ſouuerain, qui l'a ainſi ordonné. *Optimum pati, quod emendare nõ poſſis; & deum, quo author cuncta proueniunt, ſine murmuratione comitari. Malus miles eſt qui imperatorem gemens ſequitur.* Et ſans conteſter trouuer bon ce qu'il veut. C'eſt grandeur de courage de ſe donner a luy. *Magnus animus qui ſe deo tradidit.* C'eſt laſcheté & deſertion, que gronder & diſputer, *puſillus & degener, qui obluctatur, de ordine mundi male exiſtimat, & emendare mauult Deum, quam ſe.*

3 Diſtinction

Contre les maux priués, qui nous viennent du faict d'autruy, & nous penetrent plus, il

faut premierement bien les distinguer; afin de ne se mesconter. Il y a desplaisir, il y a offence. Nous receuons souuant desplaisir d'autruy, qui toutestois ne nous a point offencé de faict ni de volonté, comme quand il nous a demandé ou refusé quelque chose auec raison, mais qui estoit lors mal a propos pour nous: de telles choses c'est trop grande simplesse de s'en fascher; puisque ne sont offenses. Or les offences sont de deux sortes; les vnes trauersent nos affaires contre equité, c'est nous faire tort: les autres s'addressent a la persone, qui est par elle mespriſée & traittée autrement qu'il n'appartient, soit de faict ou de parolle. Celles icy sont plus aigres & plus difficiles a supporter, que toute autre sorte d'affliction. Des maux priués.

Le premier & general aduis contre toutes ces sortes de maux est d'estre ferme & resolu a ne se laisser aller a l'opinion commune, mais considerer sans passion ce que portent & poisent les choses, selon verité & raison. Le monde se laisse persuader & mener par impression. Combien en y a il, qui font moins de cas de receuoir vne grande playe, qu'vn petit soufflet? plus de cas d'vne parolle, que de la mort? Bref tout se mesure par opinion: & l'opinion offense plus, que le mal; Et nostre impatience nous faict plus de mal, que ceux, desquels nous nous plaignons. 4 Aduis contre ſcenx general.

Les autres plus particuliers aduis & remedes se tirent premieremẽt de nous mesmes (& c'est

ou il faut premieremẽt ietter ſes yeux & ſa penſée). Ces offenſes pretẽdues naiſſent peut eſtre de nos defauts, fautes & foibleſſes. Ce n'eſt peut eſtre qu'vne gauſſerie fondée ſur quelque defaut, qui eſt en noſtre perſonne, que quelqu'vn veut contrefaire par moquerie. C'eſt folie de ſe faſcher & ſe ſoucier de ce, qui ne vient pas de ſa faute. Le moyen d'oſter aux autres occaſion d'en faire leurs comptes eſt d'en parler le premier, & monſtrer que lon le ſçait bien; ſi c'eſt de noſtre faute, que l'iniure a prins ſa naiſſance, & qu'auons donné occaſion a c'eſt affront; pourquoy nous en courroucerons nous? ce n'eſt pas offenſe, c'eſt correction, laquelle il faut receuoir & s'en ſeruir comme d'vn chaſtiment. Mais bien ſouuant elle vient de noſtre propre foibleſſe, qui nous rend trop douillets. Or il ſe faut defaire de toutes ces tendres delicateſſes, qui nous font viure mal a noſtre aiſe, mais d'vn courage maſle, fort, & ferme meſpriſer & fouler aux pieds les indiſcretions & folies d'autruy. Ce n'eſt pas ſigne, qu'vn homme ſoit ſain quand il s'eſcrie a chaſque fois que lon le touche. Iamais vous ne ſerés en repos, ſi vous vous formaliſés de tout ce qui ſe preſente.

5 Particuliers tirés de nous meſmes.

6 De ceux qui offenſent.

Ils ſe tirent auſſi de la perſonne, qui offenſe. Repreſentõs nous en general les mœurs, & humeurs des perſones, auec leſquelles il nous faut viure au monde. La pluſpart des hommes ne prend plaiſir qu'a mal faire, ne meſure ſa puiſ-

sance que par le desdain & iniure d'autruy. Tant peu y en a qui prennent plaisir a bien faire. Il faut donc faire estat, que de quelque costé, que nous nous tournions, nous trouuerons qui nous heurtera & offensera. Par tout ou nous trouuerons des hommes, nous trouuerons des iniures. Cela est si certain & si necessaire, que les legislateurs mesmes, qui ont voulu regler le commerce & les affaires du monde, ont conniué & & permis en la iustice distributiue & commutatiue plusieurs passedroicts. Ils ont permis de se deceuoir & blesser iusques a la moitié de iuste pris. Ceste necessité de s'entreheurter & offenser vient premierement de la contrarieté & incompatibilité d'humeurs & de volontés. D'ou vient que lon s'offense sans le vouloir faire. Puis de la concurrence & opposition des affaires, qui porte que le plaisir, profit & bien des vns est le desplaisir, dommage, & mal des autres; & ne se peut faire autrement, suyuant cette commune & generalle peinture du monde, si celuy qui vous offense, est vn insolent, fol, & temeraire (comme il est, car vn homme de bien ne faict iamais tort a personne) pourquoy vous plaignés vous, puis qu'il n'est non plus a soy qu'vn insensé? vous supportés bien d'vn furieux sans vous plaindre, voire en aués pitié; d'vn bouffon, d'vn enfant, d'vne femme, vous vous en riés: vn fol, yurogne, colere, indiscret ne vaut pas mieux. Parquoy quand telles

gens vous attaquent de parolles, ne leur faut point respondre. Il se faut taire & les quitter là. C'est vne belle & glorieuse reuenche & cruelle pour vn fol, que de n'en faire compte. Car c'est luy oster le plaisir, qu'il pense prendre en vous faschant, puis par vostre silence il est condamné d'impertinence, sa temerité luy demoure en la bouche: si lon luy respond, on se compare a luy, c'est l'estimer trop & faire tort a soy. *Male loquuntur, quia bene loqui nesciunt, faciunt quod solent & sciunt, male quia mali, & secundum se.*

7 Conclusion des aduis auec la regle de sagesse.

Voicy donc pour conclusion l'aduis & conseil de sagesse: Il faut auoir esgard a vous & a celuy, qui vous offensera. Quant a vous, aduisés ne faire chose indigne & messeante de vous laisser vaincre. L'imprudent & deffiant de soy se passionnant sans cause, s'estime en cela digne que lon luy fasse affront. C'est faute de cœur ne sçauoir mespriser l'offense: l'homme de bien n'est suiect a iniure: Il est inuiolable: vne chose inuiolable n'est pas seulemẽt celle, qu'õ ne peut frapper, mais qui estant frappée ne reçoit playe ny blessure: C'est le plus fort rampart cõtre tous accidẽs, que ceste resolutiõ; que nous ne pouuons receuoir mal, que de noꝰ mesmes. Si nostre raisõ est telle qu'elle doit, noꝰ sõmes inuulnerables. Et pour ce noꝰ disons tousiours auec le sage Socrates, Anitus & Melitus me peuuent bien faire mourir, mais ils ne me sçauroiẽt mal faire. Ainsi l'hõme de bien, comme il ne dõne iamais occasion

casion a perſonne de l'iniurier, auſſi ne peut il receuoir iniure. *Lædere enim lædíque coniunctum eſt.* C'eſt vn mur d'airin, que lon ne ſçauroit penetrer ; les brocards, les iniures n'arriuent point iuſques a luy. Ioint qu'il n'y aura celuy, qui n'eſtime l'aggreſſeur meſchant, & luy pour homme de bien ne meritant tel outrage. Quand a celuy qui vous a offenſé, ſi vous le iugés impertinent & mal ſage, traittés le comme tel, & le laiſſés la: s'il eſt autre, excuſés le ; preſumés qu'il en a eu occaſion, que ce n'a pas eſté par malice, mais par inaduertence & meſgarde : Il en eſt faſché luy meſme, & voudroit ne l'auoir pas faict. Encores diray-ie, que comme bons meſnagers nous deuons faire noſtre profit, & nous ſeruir de la commodité que nous preſentent les iniures & offenſes. Ce que nous pouuons pour le moins en deux ſortes, qui regardent l'offenſant & l'offenſé: L'vne qu'elles nous font cognoiſtre ceux, qui nous les font pour les fuir vne autre fois. Tel a meſdit de vous, concluës il eſt malin: & ne vous fiés plus a luy : L'autre qu'elles nous monſtrent noſtre infirmité & l'endroict par lequel nous ſommes battables, afin de le ramparer ; amaiſder le defaut, afin qu'vn autre n'aye ſuject de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut on prendre de ſes ennemis, que de profiter de leurs

iniures, & en conduire mieux & plus seurement ses affaires?

DES MAVX EXTERNES *considerés en leurs effects & fruicts.*

CHAP. XXI.

APRES les causes des maux venons aux effects & fruicts, ou se trouueront aussi des vrays antidotes & remedes. Ces effects sont plusieurs, sont grands, sont generaux, & particuliers. Les generaux regardent le bien, maintien & culture de l'vniuers. Premierement le monde s'estoufferoit, se pourriroit, & perdroit, s'il n'estoit changé, remué, & renouuellé par ces grands accidens de peste, famine, guerre, mortalité, qui moyssonnent, taillent, emondent: afin de sauuer le reste, & mettre le total plus au large, & a l'aise. Sans iceux lon ne pourroit icy se remuer ny demeurer. Dauantage outre la varieté, vicissitude & changement alternatif, qu'ils apportent a la beauté & ornement de cest vniuers, encores toute partie du monde s'accommode. Les barbares & farouches sont polies & policées, les arts & sciences sont respandues & communiquées a tous. C'est comme en vn grand plantier, auquel certains arbres sont

Effects generaux tres vtiles

transplantés, d'autres antés, autres couppés & arrachés, le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & vniuerselles considerations doiuent arrester & accoiser tout esprit raisonnable & honneste, & empescher que lon ne trouue ces grands & esclattans accidens si estranges & sauuages, puis que ce sont œuures de Dieu & de nature, & qu'ils font vn si notable seruice au gros & general du monde: Car il faut penser que ce qui semble estre perte en vn endroict, est gain en l'autre. Et pour mieux dire rien ne se perd, mais ainsi le monde change & s'accommode. *Vir sapiens nihil indignetur sibi accidere, sciatque illa ipsa, quibus ladi videtur, ad conseruationem vniuersi pertinere & ex his esse, quæ cursum mundi officiumque consummant.*

2 Particuliers diuers car ils sont: Voyés la 1. des 3. verités c. 11. Exercice.

Les particuliers sont diuers selon les diuers espris & estats de ceux, qui les reçoiuent: car ils exercent les bons, releuent & redressent les tombés & deuoyés, punissent les meschans. De chascun vn mot: car il en a esté traitté ailleurs. Ces maux externes sont aux bons vn tres-vtile exercice & tres-belle eschole, en laquelle (comme les athletes & escrimeurs, les Mariniers en la tempeste, les soldats aux dangers, les philosophes en l'academie, & toutes autres sortes de gens en l'exercice serieux de leur profession) ils

sont instruicts, duicts, faicts & formés a la vertu, a la constance & vaillance, a la victoire du monde & de la fortune. Ils apprennent a se cognoistre : ils s'essaient & voyent la mesure de leur valeur; la force & portée de leurs reins; iusques ou ils doiuent esperer & promettre d'eux mesmes, puis s'encouragent & s'affermissent a mieux, s'accoustument & s'endurcissent a tout, se rendent resolus, determinés & inuincibles, ou au contraire le long calme de la prosperité, les relasche, r'amolit, & apoltronit. Dont disoit Demetrius, qu'il n'y auoit gens plus miserables, que ceux qui n'auoient iamais senti de trauerse & d'affliction, appellant leur vie la mer morte.

2 Medecine & chastiment.

Aux fautiers & delinquans, vne bride pour les retenir & empescher, qu'ils ne bronchent; ou vne reprimende & verge paternelle apres leur cheute, pour les y faire penser & souuenir; afin de n'y retourner plus. C'est vne saignée & medecine ou preseruatiue pour diuertir & & destourner les fautes qu'elles n'arriuent; ou purgatiue pour les nettoyer & expier.

3 Supplice.

Aux meschans & perdus punition, vne faucille pour les coupper & enleuer, ou les atterrer, pour trainer encores & languir miserablement. Or voyla des tressalutaires & bien neceſſaires effects, qui meritent bien que non seulement lon ne les estime plus

maux, & que lon les reçoiue doucement en pacience & en bonne part, comme exploicts de la iuſtice diuine: mais que lon les embraſſe comme gages & inſtrumens du ſoin de l'amour & prouidence de Dieu, & que lon en faſſe ſon profit, ſuiuant l'intention de celuy; qui les enuoye & deſpartiſt, comme il luy plaiſt.

DES MAVX EXTERNES EN eux meſmes & particulierement.

ADVERTISSEMENT.

TOVS ces maux, qui ſont pluſieurs & diuers, ſont priuatifs de biens, comme auſſi porte le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de chefs de biens, autant y a il de chefs de maux. Lon les peut reduire & comprendre au nombre de ſept. Maladie douleur, ie mets ces deux en vn, captiuité, banniſſement, indigence, infamie, perte d'amis, mort qui ſont priuations de ſanté, liberté, patrie, moyens, honneurs, amis, vie, deſquels a eſté parlé cy deſſus au long. Au 1. liu. Nous chercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces ſept chefs de maux, & briefuement ſans diſcours.

DE LA MALADIE ET douleur.

CHAP. XXII

Lic. 6. NOVS auons dict cy dessus, que la douleur est le plus grand, & a vray dire le seul mal, le plus fascheux, qui se faict plus sentir, & ou y a moins de remedes & d'aduis. Toutesfois en voicy quelques vns, qui regardent la raison, la iustice, l'vtilité, l'imitation, & ressemblance aux grands & illustres.

1 C'est vne commune necessité d'endurer; ce n'est pas raison de faire pour nous vn miracle. Il ne se faut pas fascher, s'il aduient a quelcun ce qui peut aduenir a chascun.

2 C'est chose aussi naturelle; nous sommes nés a cela, en vouloir estre exempt est iniustice. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition. Nous sommes pour vieillir, affoiblir, douloir, estre malades: il faut apprendre a souffrir ce que lon ne peut euiter.

3 Si elle est longue; elle est legere & moderée: c'est honte de s'en plaindre; si elle est violente, elle est courte, & met tost fin ou a soy, ou au patient, qui reuient presque tout a vn. *Confide, sum mus non habet tempus dolor. Si grauis, breuis: si longus, leuis.*

4 Et puis c'est le corps, qui endure: ce n'est pas nous, qui sommes offencés, car l'offense diminue de l'excellence & perfection de la chose: & la maladie ou douleur tant s'en faut qu'elle di-

minuë, qu'au rebours elle sert de suject & d'occasion a vne pacience louable, plus beaucoup que la santé: Et ou il y a plus d'occasion de louange, il n'y a pas moins de bien. Si le corps est instrument de l'esprit, qui se plaindra, quand l'instrument s'usera en seruant celuy, a qui il est destiné ? Le corps est faict pour seruir a l'esprit. Si l'esprit s'affligeoit, pour ce qui arriue au corps, l'esprit seruiroit au corps. Celuy la ne seroit il pas trop delicat, qui crieroit & hueroit, pource que lon luy auroit gasté sa robbe ? que quelque espine la luy auroit accrochée ? quelqu'vn en passant la luy auroit deschirée ? Vn vil frippier, peut estre, s'en plaindroit, qui en voudroit faire son profit : Mais vn grand & riche s'en riroit, & n'en feroit compte comparant ceste perte au reste des biens qu'il a. Or ce corps n'est qu'vne robbe empruntée, pour faire paroistre pour vn temps nostre esprit sur ce bas & tumultuaire theatre, duquel seul deuons faire cas, & procurer son honneur & son repos. Et d'ou vient que lon souffre auec tant d'impatience la douleur? c'est que lon n'est pas accoustumé de chercher son contentement en l'ame, *non assueuerunt animo esse contenti, nimium illis cum corpore fuit.* Lon a trop de commerce auec le corps. Il semble que la douleur s'en orgueillisse nous voyant trembler sous elle.

Elle nous appred a nous degouster de ce qu'il 5

nous faut laisser & a nous déprendre de la piperie de ce monde, seruice tres notable.

La ioye & le plaisir de la santé recouurée, apres que la douleur aura faict son cours, ce sera comm'vne lumiere belle & claire, tellemẽt qu'il semble que nature nous ait presté la douleur, pour l'honneur & seruice de la volupté, & de l'indolence.

Or sus donc si la douleur est mediocre,
7 la pacience sera facile : si elle est grande, la gloire le sera aussi : si elle semble trop dure, accusons nostre molesse & lacheté : si peu y en a qui la puissent souffrir, soyons de ce peu. N'accusons nature de nous auoir faict trop foibles : car il n'en est rien : mais nous sommes trop delicats. Si nous la fuyõs, elle nous suyura; si nous nous rendons a elle lachement & nous laissons vaincre, nous n'en serons traittés que plus rudement, & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur ; tenons bon, & qu'elle nous trouue plus resolus, qu'elle ne pense. Nostre tendreur luy apporte ceste aigreur & dureté, *stare fidenter, non quia difficilia non audemus: Sed quia non audemus, difficilia sunt.*

8 Mais afin que lon ne pense pas, que ce
exemples soient de beaux mots de theorique, mais que la pratique en est impossible, nous auons les exemples tant frequens, & tant riches non seu-

lement d'hommes, mais de femmes, & enfans, qui non seulement ont soustenu de longues & doloureuses maladies auec tant de constance, que la douleur leur a plustost emporté la vie que le courage : mais qui ont attandu, ont supporté auec gayeté, voire ont cherché les grandes douleurs & les exquis tourmens. En Lacedemone les ieunes enfans s'entre-fouëtoient viuement quelque fois iusques a la mort, sans monstrer en leur visage aucun ressentiment de douleur pour s'accoustumer a endurer pour le pays. Le page d'Alexandre se laissa bruſler d'vn charbon sans faire frime aucune ny contenance de se plaindre, pour ne troubler le sacrifice: & vn garson de Lacedemone se laissa ronger le ventre a vn renard, plustost que descouurir son larrecin. Pompée suspris par le Roy Gentius, qui le vouloit contraindre de deceler les affaires publiques de Rome, pour monstrer qu'aucun tourment ne le luy feroit dire, il mit luy-mesme le doigt au feu, & le laissa bruſler jusques a ce que Gentius mesmes l'en retira : pareil cas auoit au parauant faict Mutius deuant vn autre Roy Porsenna, & plus que tous a enduré le bon vieil Regulus des Carthaginois. Mais sur tous est Anaxarque, qui demy brisé dedans les mortiers du Tyran ne voulut jamais confesser, que son esprit feut touché de tourment, pilez, broyez tout vostre

saoul, le sac d'Anaxarque, car quant à luy vous ne le sçauriez blesser.

DE LA CAPTIVITE ou prison.

Chap. XXIII.

CEste affliction n'est plus rien, & est trop aysée à vaincre apres ce, qui à esté dict de la maladie & de la douleur. Car ceux cy ne sont presque point sans quelque captiuité au lict, en la maison, en la geine : & encherissent beaucoup au dessus d'icelle : toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps, la manche, la prison de l'ame, qui est captiue; l'esprit, demeure touſiours libre & à soy en despit de tous, comment sçait-il, & peut-il sentir qu'il est en prison, puis qu'aussi librement, & encores plus, il peut s'esgayer & promener ou il voudra? Les murs & la closture de la prison est bien trop loin de luy pour le pouuoir enfermer. Le corps qui le touche & luy est conjoinct ne le peut tenir ny arrester. Celuy qui sçait se maintenir en sa liberté & vser de son droict, qui est de n'estre pas enfermé mesmes dedans ce monde, se mocquera de ces chetifues barrieres. *Christianus etiam extra carcerem sæculo renun-*

tiauit: in carcere etiam caceri: nihil interest vbi sitis in sæculo, qui extra sæculum estis, auferamus carceris nomen; secessum vocemus, & si corpus includitur, caro detinetur, omnia spiritui patent, totum hominem animus circumfert: & quò vult transfert. Tertul.

La prison a receu benignement en son sein plusieurs grands & saincts personnages : a esté l'asyle, le port de salut, & la forteresse à plusieurs, qui se fussent perdus en liberté, voire qui ont eu recours à elle pour estre en liberté, l'ont choisie & espousée pour viure en repos, & se deliurer du monde, *è carcere in custodiarium translati.* Ce qui est clos & fermé soubs la clef est bien mieux gardé. Il vaut mieux estre enfermé soubs la clef, qu'estre contrainct & serre par tant de lacs & de ceps diuers, dont le monde est plein : les places publiques, les palais, les courts des grands, que les tracas & tumulte des affaires apporte, les proces, les enuies, malices, humeurs espineuses & violentes, *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse nos è carcere quam in carcerem introisse intelligemus, maiores tenebras habet mundus quæ hominum præcordia excæcant, grauiores catenas induit, quæ ipsas animas constringunt, peiores immunditias expirat libidines hominum, plures postremo reos continet vniuersum genus hominum.* Tertul.

Plusieurs se sont sauuez de la main de leurs

ennemis de grands dangers & miſeres par le benefice de la priſon. Aucuns y ont compoſé des liures, s'y ſont faicts ſçauans & meilleurs. *Plus in carcere ſpiritus acquirit quã caro amittit.* Pluſieurs, que la priſon apres auoir gardé & preſerué vn temps à vomy & enuoyé aux premieres & ſouueraines dignitez, monté & aſſis aux plus hauts ſieges du monde; d'autres elle à exhalé au ciel & n'en à receu aucun qu'elle n'aye rendu.

DV BANNISSEMENT & exil.

Chap. XXIIII.

1 EXIL eſt vn changement de lieu, qui n'apporte aucun mal ſinon par opinion; & eſt vne plaincte & vne affliction purement imaginaire: car ſelon raiſon il n'y à aucun mal: par tout, tout eſt de meſme; ce qui eſt compris en deux mots nature & vertu.

2 Nature. Par tout ſe trouue la meſme nature commune, meſme ciel, meſmes elemens. Par tout le ciel & les eſtoiles nous paroiſſent en meſme grandeur, eſtendue, & c'eſt cela, qui eſt principalement à conſiderer, & non ce qui eſt deſſoubs & foulons aux pieds. Auſſi ne pouuons nous voir de terre que dix ou douze lieuës d'vne veuë. *Anguſtus animus, quem terrena dele-*

Et ant. Mais la face de ce grand ciel azuré paré & contrepointé de tant de beaux & reluisans diamans, se monstre tousiours à nous: & afin que le puissions tout voir il tourne continuellement au tour de nous. Il se monstre tout à tous & en tous endroicts; en vn jour en vne nuict. La terre, qui auec les mers & tout ce, qu'elle embrasse, n'est pas la cent soixantiesme partie de la grandeur du Soleil, ne se monstre à nous qu'à l'endroict ou nous l'habitons: mais encores ce changement du plancher de dessoubs n'est rien. Qu'importe estre nay en vn lieu & viure en vn autre? Nostre mere se pouuoit accoucher ailleurs; c'est rencontre que nous naissions çà ou là. Dauantage toute terre porte, produit, & nourrit des hommes: fournit tout ce qui est necessaire. Toute terre porte des parens; la nature nous à tous conjoincts de sang & de charité. Toute terre porte des amis; il n'y à qu'a en faire, & se les concilier par vertu & sageſſe. Toute terre est pays à l'homme sage; ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estranger en quelque lieu. Il faut vser de son droict, & par tout viure comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre & suas tanquam omnium.*

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diuersité du lieu? Ne portons nous pas tousiours nostre mesme esprit & ver- 3 Vertu.

tu? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny n'emporte auec soy ses vertus? L'esprit ny la vertu n'est poinct subiect ou enfermé en aucun lieu, est par tout esgalement & indifferemment: l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, joyeux & content par tout, tousiours chez soy, en son quarre, & tousiours mesme, encores que son estuy se remue & tracasse: *animus sacer & aternus vbiq; est, diis cognatus, omni mundo & auo par.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout, ou lon se trouue bien. Or se trouuer bien ne depend point du lieu, mais de soy-mesme.

4 Exemples

Combien de gens se sont bannis volontairement pour diuerses considerations? combien d'autres, qui s'estant bannis par la violence d'autruy, puis apres rappellez n'ont point voulu retourner, & ont eu leur exil non seulement tolerable, mais doux & voluptueux: & n'ont pensé auoir vescu, que le temps qu'ils ont esté bannis, comme ces genereux Romains Rutilius, Marcellus? Combien d'autres ont esté tirez par la main de la bonne fortune hors leur pays, pour estre grands & puissans en terre estrangere?

DE LA POVRETE, INDIGENCE, perte de biens.

CHAP. XXV.

CESTE plainɛte eſt du vulgaire ſot & miſerable, qui met aux biens de la fortune ſon ſouuerain bien; & penſe que la pauureté eſt vn tresgrand mal. Mais pour monſtrer ce qui en eſt, il y a double pauureté, l'vne extreme, qui eſt diſette & deffaut des choſes neceſſaires & requiſes à nature; cette-cy n'arriue preſque jamais eſtant nature ſi equitable & nous ayant formé de ceſte façon, que peu de choſes nous ſont neceſſaires, & icelles ſe trouuent par tout, ne manquent point, *parabile eſt quod natura deſiderat, & expoſitum*, ny encores gueres celles, qui ſont à ſuffiſance & regardent l'vſage moderé, & la condition d'vn chaſcun. *Ad manum eſt, quod ſat eſt.* Si nous voulons viure ſelon nature & raiſon, ſon deſir, & ſa regle, nous trouuerons touſiours ce qu'il nous faut. Si nous voulons viure ſelon l'opinion, nous ne le trouuerons jamais. *Si ad naturam vives nunquam eris pauper, ſi ad opinionem nunquam dives: exiguum natura deſiderat: opinio immenſum.* Et puis vn homme, qui a vn art ou ſcience, voire a qui ſeulement les bras demeurent de reſte, doibt il craindre ou ſe plaindre de cette pauureté?

1 Pauureté double. 1. diſette des choſes neceſſaire.

L'autre eſt faute des choſes, qui ſont outre la ſuffiſance requiſe a la pompe, volupté,

delicateſſe. C'eſt vne mediocrité & frugalité: & c'eſt à vray dire celle, que nous craignons, perdre nos riches meubles, n'auoir pas vn lict mollet, la viande bien appreſtée, eſtre priué de ſes commoditez, en vn mot c'eſt delicateſſe, qui nous tient, c'eſt noſtre vraye maladie. Or ceſte plaincte eſt injuſte; car telle pauureté eſt plus à ſouhaitter qu'à craindre: auſſi eſtoit elle demandée par le ſage, *mendicitatem nec diuitias, ſed neceſſaria*. Elle eſt bien plus juſte, plus riche, plus douce, paiſible & aſſeurée, que l'abondance, que lon deſire tant: Plus juſte; l'homme vient nud, *nemo naſcitur diues*, & s'en retourne nud de ce monde: peut il dire quelque choſe vrayement ſienne de ce qu'il n'apporte ny n'emporte auec ſoy? les biens de ce monde ſont comme les meubles d'vne hoſtellerie. Nous ne nous en deuons ſoucier que tant que nous y ſommes, & en auons beſoin: Plus riche; c'eſt vn royaume, vne ample Seigneurie, *Magnæ diuitiæ lege naturæ compoſita paupertas. Magnus quæſtus pietas cum ſufficientia*; Plus paiſible & aſſeurée; elle ne craint rien, ſe peut deffendre ſoy-meſme contre tous ſes ennemis: *etiam in obſeſſa via paupertas pax eſt*. Vn petit corps, qui ſe peut recueillir & couurir ſoubs vn bouclier, va bien plus ſeurement que ne faict vn bien grand, qui eſt deſcouuert & opportun aux coups. Elle n'eſt ſubjecte à receuoir de grands dommages, ny charges de grands trauaux. Dont ceux qui ſont

Prouer. 30.

Louenge de la ſuffiſance.

1. Timot. 6.

en ceſt

en ceſt eſtat, ſont touſiours plus gays & joyeux: car ils n'ont pas tant de ſouci, & craignent moins la tempeſte. Ceſte telle pauureté eſt deliurée, gaye, aſſeurée, nous rend vrayement maiſtres de nos vies, dont les affaires, les querelles, les proces, qui accompagnent neceſſairement les richeſſes, emportent la meilleure partie. He quel biens ſont cela, dou nous viennent tant de maux? Qui nous faict endurer des injures, qui nous rend eſclaues, qui trouble le repos de l'eſprit, qui apporte tant de jalouſies, ſoupçons, craincte, frayeurs, deſirs? Qui ſe faſche de la perte de ſes biens, eſt bien miſerable: car il pert & les biens & l'eſprit tout enſemble. La vie des pauures eſt ſemblable à ceux, qui nauigent terre à terre; celle des riches à ceux qui ſe jettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuuent prendre terre, quelque enuie qu'ils en ayent; il faut attendre le vent & la marée; ceux là viennent à bord, quand ils veulent.

Finalement il ſe faut repreſenter tant de grands & genereux perſonnages, qui ſe ſont ri de telles pertes, voire l'ont pris à leur aduantage, & ont remercié Dieu, comme Zenon apres ſon naufrage, les Fabrices, les Serrans, les Curies. Ce doit bien eſtre quelque choſe d'excellent & diuin, que la pauureté, puis qu'elle conuient aux Dieux imaginez nuds, puis que les Sages l'ont embraſſée, au moins 3

l'ont souffert auec grand contentement. Et pour acheuer en vn mot entre personnes non passionnées elle est louable, mais entre quels que ce soit, elle'st supportable.

DE L'INFAMIE.

CHAP. XXVI.

CETTE affliction est de plusieurs sortes. Si c'est priuation ou perte d'honneurs & dignitez, c'est vn grand gain: les dignitez ne sont qu'honnorables seruitudes, par lesquelles lon se priue de soy-mesme pour se donner au public. Les honneurs ne sont que flambeaux d'enuie, jalousie, & en fin exil & pauureté. Qu'on repasse par la memoire l'histoire de toute l'antiquité, lon trouuera que tous ceux, qui ont vescu & se sont comportez dignement & vertueusement, ont acheué leur course, ou par exil ou par poison, ou par autre mort violente: tesmoin entre les Grecs Aristides, Themistocles, Phocion, Socrates: A Rome Camille, Scipion, Ciceron, Papinian: entre les Hebrieux les Prophetes: tellement que c'est la liurée des plus honnestes hommes, c'est la recompense ordinaire du public à telles gens. Si pour vn mauuais bruit commun & opinion populaire tout galand homme doit mespriser cela, & n'en faire mise ny recep-

te, celuy se dégrade & declare n'auoir aucunement profité en l'estude de sagesse, qui fait cas & se soucie des jugemens, bruicts, & parolles du peuple, soit en bien ou en mal.

DE LA PERTE D'AMIS

CHAP. XXVII.

IE comprens icy parens, enfans, & toutes cheres personnes. Premierement faut sçauoir sur quoy est fondée ceste plaincte ou affliction pretendue, sur leur interest ou sur le nostre. Sur le leur? je me doubte que nous dirons ouy: mais il ne nous en faut pas croire. C'est vne ambitieuse fainćte de pieté, par laquelle nous faisons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autruy, du dommage public: mais si nous tirons le rideau, & sondons bien au vif, se trouuera que c'est le nostre particulier, qui y est enueloppé, qui nous touche. Nous plaignons nostre chandelle, qui s'y brusle, & s'i consomme, ou est en d'anger. C'est plustost vne espece d'enuie, que de vraye pieté: car ce que nous lamentons tant sous le mot de la perte de nos amis, de leur absence, & esloygnement de nous, c'est leur vray & tresgrand bien: *mœrere hoc euentum inuidi magis quã amici est.* Le vray vsage de la mort c'est mettre fin aux miseres. Si Dieu eust fait nostre vie plus heureuse, il l'eust faite plus longue.

2 C'eſt donc à vray dire ſur noſtre intereſt, qu'eſt fondée ceſte plaincte, ceſte affliction. Or cela eſt deſia meſſeant ; c'eſt eſpece d'injure d'auoir regret au repos de ceux, qui nous ayment, pource que nous en ſommes incommodez. *Suis incommodis angi non amicum, ſed ſeipſum amantis eſt.*

3 Apres il y à a cela vn tresbon remede, que la fortune ne nous peut oſter, c'eſt que ſuruiuans à nos amis, nous auons moyen d'en faire d'autres : l'amitié eſt vn des plus grands biens de la vie, auſſi eſt-il des plus ayſez à acquerir. Dieu faict les hommes, & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque poinct, les amis ne manqueront jamais : c'eſt l'inſtrument, auec lequel on les faict, & auec lequel quand on à perdu les anciens, on en refaict de nouueaux. La fortune nous a elle oſté nos amis, faiſons en de nouueaux : par ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multipliez.

DE LA MORT.

IL en a eſté tant au long & en tout ſens parlé en l'onzieſme & penultieſme chapitre du ſecond liure, qu'il ne me reſte plus rien à dire icy, dont je renuoye là.

SECONDE PARTIE DES *maux internes Passions fascheuses.*

PREFACE.

DE tous ces maux susdicts naissent & sourdent en nous diuerses passions & affections cruelles : car estant iceux prins & considerez tout simplement comme tels, naissent craincte, qui apprehende les maux encores à venir, tristesse, qui les regarde presens, & s'ils sont en autruy c'est compassion & misericorde. Estans considerez comme venants & procurez par le faict d'autruy naissent les passions de colere, hayne, enuie, jalousie, despit, vengeance, & toutes celles, qui nous font regarder de mauuais œil ceux, qui nous causent du desplaisir. Or cette vertu de force & vaillance consiste a reglement & selon raison receuoir tous ces maux, s'y porter courageusement, & en ce faisant se tenir & garder net & libre de toutes ces passions, qui en viennent. Mais pource qu'elles ne subsistent, que par ces maux, si par le moyen & secours de tant d'aduis & remedes cy dessus apportez, lon peut vaincre & mespriser tous ces maux, il n'y restera plus aucun lieu à ces passions. Et c'est le vray moyen d'en venir à bout & s'en guarentir, ainsi que c'est le meilleur pour

esteindre le feu, que soubstraire le bois, qui est son aliment. Toutesfois nous ne laisserons d'apporter encores aduis particuliers contre toutes ces passions, bien qu'elles ayent esté tellement depeinctes cy dessus, qu'il est tresfacile de les auoir en horreur & en hayne.

L. 1. c. 26. 27. & suyuants.

CONTRE LA CRAINTE.

CHAP. XXVIII.

PRENONS loisir d'attendre les maux, peut estre qu'ils ne viendront pas iusques à nous: nos craincte sont aussi subjectes à se tromper, comme nos esperances. Peut estre que le temps que nous pensons deuoir apporter de l'affliction, nous amenera de la consolation. Combien peut il suruenir de rencontres, qui pareront au coup que nous craignons? Le foudre se destourne auec le vent d'vn chappeau, & les fortunes des grands estats auec vn petit moment. Vn tour de rouë met en haut ce qui estoit en bas, & bien souuent d'ou nous attendons nostre ruyne, nous receuons nostre salut. Il n'y à rien si subject à estre trompé, que la prudence humaine. Ce qu'elle espere luy manque, ce qu'elle crainct s'escoule, ce qu'elle n'attend poinct luy arriue. Dieu tient son conseil à part: ce que les hommes

ont deliberé d'vne façon, il le resout d'vne autre. Ne nous rendons poinct malheureux deuant le temps: & peut estre ne le serons nous point du tout. L'aduenir, qui trompe tant de gens, nous trompera aussi tost en nos craincte, qu'en nos esperances. C'est vne maxime fort celebre en la medecine, qu'és maladies aiguës les predictions ne sont jamais certaines: ainsi est il aux plus furieuses menaces de la fortune; tant qu'il y a vie, il y a esperance: l'esperance demeure aussi long temps au corps, que l'esprit, *quandiu spiro, spero.*

Mais pource que ceste craincte ne vient pas tousiours de la disposition de nature, mais souuent de la trop delicate nourriture (car pour n'auoir esté de jeunesse nourri à la peyne & au trauail nous apprehẽdons des choses souuent sans raison) il faut de longue main nous accoustumer à ce, qui nous peut plus espouuanter, nous representer les dangers les plus effroyables, ou nous pouuons tomber, & de gayeté de cœur tenter quelques fois les hazards, pour y essayer nostre courage, deuancer ses mauuaises aduentures, & saisir les armes de la fortune. Il nous est bien plus aysé de luy resister, quand nous l'assaillons, que quand nous nous defendons d'elle. Nous auons lors loisir de nous armer, nous prenons nos aduantages, nous pouruoyons à la retraitte: ou quand elle nous assaut, elle nous surprend & nous choisit comme elle

veut. Il faut donc qu'en l'aiſſaillant nous apprenions à nous deffendre, que ſouuent nous nous donnions de fauſſes alarmes, nous nous propoſions les dangers, qu'ont paſſé les grands perſonnages; que nous nous ſouuenions comme les vns ont euité les plus grands, pour ne s'en eſtre point eſtonnez, les autres ſe ſont perdus ez moindres, pour ne s'y eſtre pas bien reſolus.

CONTRE LA TRISTESSE.

CHAP. XXIX.

LEs remedes contre la triſteſſe (deſcrite cy deſſus pour la plus faſcheuſe, dommageable, & injuſte paſſion) ſont doubles: les vns ſont droicts, les autres ſont obliques. I'appelle les droicts ceux que la Philoſophie enſeigne, & qui conſiſtent a regarder ferme & affronter les maux & les deſdaigner, ne les eſtimans point maux, ou ſi petis & legers (encores qu'ils ſoyent grands & preſſants) qu'ils ne ſont dignes, que noſtre eſprit s'en eſmeuue & s'en altere: & que s'en plaindre & contriſter c'eſt vne choſe injuſte & meſſeante, ainſi parlent les Stoyciens, Peripateticiens, & Platoniciens. Ceſte maniere de ſe preſeruer de triſteſſe & toute paſſion doloreuſe eſt tres-belle & tres-excellente, mais auſſi

treſrare des eſprits de la premiere claſſe. Il y en a vne autre auſſi philoſophique, encores qu'elle ne ſoit de ſi bonne & ſaincte famille, qui eſt bien facile & bien plus en vſage, & eſt oblique, c'eſt par diuerſion & deſtournement de ſon eſprit & ſa penſée a choſe plaiſante & douce, au moins autre que celle, qui nous amene la triſteſſe; c'eſt gauchir, decliner, & ruſer au mal; c'eſt changer d'obiect. C'eſt vn remede fort frequent, & qui s'vſite preſqu'en tous maux, ſi lon y veut prendre garde tant du corps que de l'eſprit. Les Medecins, qui ne peuuent purger le catharre, le deſtournent & deuoyent en autre partie moins dangereuſe. Ceux qui paſſent les precipices a qui il faut appliquer la lancette, le cautere, le fer, ou le feu, ferment les yeux, deſtournent la veuë ailleurs. Les vaillants en guerre ne gouſtent & ne conſiderent aucunement la mort: l'ardeur du combat les emporte. Tant qui ont ſouffert la mort doucement, voire qui ſe la ſont procurée & donnée, ou pour la gloire future de leur nom comme pluſieurs Grecs & Romains, ou pour l'eſperãce d'vne meilleure vie, comme les martyrs, les diſciples d'Hegeſias, & autres apres la lecture de l'Axioque de Platon; Ou pour fuir les maux de ceſte vie, ou pour autres raiſons. Tout cela n'eſt ce pas diuerſion? Peu y en a qui conſiderent les maux en eux meſmes, qui les gouſtent & accoinctent comme fit Socrates la mort, & Flauius condamné par Neron a mourir

par la main de Niger. Parquoy aux finiſtres accidens & meſaduantures, & a tous maux externes il faut deſtourner ſon eſprit a d'autres penſées. Le vulgaire ſçait bien dire, n'y pẽſés point. Ceux qui ont en charge les affligés, doiuent pour leur conſolation prudemment & doucement fournir d'autres objects a l'eſprit aſſailly. *Abducendus eſt animus ad alia ſtudia, ſolicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione ſæpe curandus eſt.*

CONTRE LA COMPASSION & Miſericorde.

CHAP. XXX.

IL y a double miſericorde, l'vne forte, bonne, & vertueuſe, qui eſt en Dieu & aux Saincts, qui eſt par volonté & par effect ſecourir aux affligés ſans s'affliger ſoi-meſmes, ſans riẽ raualler de la iuſtice & dignité; l'autre eſt vne ſotte & feminine pitié paſſionnée, qui vient de molleſſe & foibleſſe d'ame, de laquelle a eſté parlé aux paſſions cy deſſus. Contre icelle, la ſageſſe apprend de ſecourir l'affligé, mais non pas de flechir & compatir auec luy. Ainſi eſt dict Dieu miſericordieux. Comme le medecin a ſon patient, l'aduocat a ſa partie apportent toute diligence & induſtrie, mais ne ſe donnẽt au cœur de leur maux & affaires: ainſi le ſage faict ſans

l. 1. c. 32.

accepter la douleur & noircir son esprit de sa fumée. Dieu commande d'auoir soin & ayder aux pauures, prendre leur cause en main, ailleurs il deffend d'auoir pitié du pauure en iugement.

CONTRE LA COLERE.

CHAP. XXXI.

LEs Remedes sont plusieurs & diuers, desquels l'esprit doit estre auant la main armé & bien muni, comme ceux, qui craignent d'estre assiegés, car apres n'est pas temps. Ils se peuuent reduire a trois chefs; le premier est de couper chemin & fermer toutes les aduenues a la colere. Il est bien plus aisé de la repousser & luy fermer le premier pas, qu'en estant saisi s'y porter bien & reglement. Il faut donc se deliurer de toutes les causes & occasions de colere, qui ont esté cy deuãt deduites en sa description, sçauoir 1. foiblesse, mollesse, 2. & maladie d'esprit en endurcissant cõtre tout ce qui peut aduenir; 3. Delicatesse trop grande, amour de certaines choses s'accoustumãt a la facilité & simplicité, mere de paix & repos. *Ad omnia compositi simus: quæ bona & paratiora sint nobis meliora & gratiora*; c'est la doctrine generale des sages Cotys Roy ayant receu de present plusieurs tres beaux & riches vaisseaux fragiles & aisés a casser, les rõpit to⁹, pour n'estre en danger de se colerer aduenant

1. Chef des remedes.

l. 1. c. 20.

qu'ils fussent cassés. Ce fust la deffiance de soy, lacheté & craincte, qui le poussa a cela. Il eust bien mieux faict, si sans les rompre, il se fust resolu ne se courroucer pour quoy qu'il en fust aduenu : 4 Curiosité a l'exemple de Cesar, qui victorieux ayant recouuré les lettres, escripts, memoires de ses ennemis, les brusla tous sans les vouloir voir: 5 Legerete a croire: 6 & sur tout l'opinion d'estre mespriſé & iniurié par autruy, laquelle il faut chasser cõme indigne d'homme de cœur: car combien quelle semble estre glorieuse, & venir de trop d'estime de soy (vice grand cependant) si vient elle de bassesse, & foiblesse: car celuy qui s'estime mespriſé de quelqu'vn, est en quelque sens moindre que luy, se iuge, ou craint de l'estre en verité, ou par reputation, & se deffie de soy. *Nemo non eo, a quo se contemptum iudicat minor est*. Il faut donc penser que c'est plustost tout autre chose, que mespris, ceſt sottise, indiscretion, necessité & defaut d'au-d'autruy. Si le mespris pretendu vient des amis: c'est vne trop grãde familiarité. Si de nos suiects sachants que lon a puissance de les chastier & faire repentir, il n'est a croire, qu'ils y ayent pensé. Si de viles & petites gens nostre honneur ou dignité, & indignité n'est pas en la mainde telles gens: *indignus Cæsaris ira*. Agatocles & Antigonus se rioient de ceux qui les iniurioient, & ne leur firent mal les tenants en leur puissance. Cesar a esté excellent par dessus tous en ceste part,

mais Moyse Dauid & tous les grands en ont faict ainsi, *magnam fortunam magnus animus decet*, la plus glorieuse victoire est d'estre maistre de soy, ne s'esmouuoir pour autruy. S'en esmouuoir c'est se confesser attaint; *conuitia, si irascare agnita videtur, spreta exolescunt.* Celuy ne peut estre grand, qui plie sous l'offense d'autruy: si nous ne vainquons la colere, elle nous vaincra. *Iniurias & offensiones superne despicere.*

Le second chef est de ceux, qu'il faut employer lors que les occasions de colere se presentent, & qu'il semble, qu'elle veut naistre en nous, qui sont 1. arrester & tenir son corps en paix & repos, sans mouuemens & agitation: laquelle eschaufe le sang & les humeurs, & se tenir en scilence & solitude. 2. Dilation a croire & prendre resolution donner loysir au iugement de considerer. Si nous pouuons vne foys discourir, nous arresterons aysement le cours de ceste fieure. Vn sage conseilloit a Auguste estant en colere de ne s'esmouuoir que premierement il n'eust dict & prononcé les lettres de l'alphabet. Tout ce que nous disons & faisons en la chaude cole nous doit estre suspect: pource faut il faire alte. *Nil tibi liceat dum irasceris. Quare? Quia vis omnia licere.* Nous nous deuons craindre, & douter de nous mesmes: car tãt que nous sommes esmeus nous ne pouuons rien faire a propos: la raison lors empestrée des passions ne nous sert non plus que les aisles aux oyseaux

1. Chef.

englués par les pieds. Parquoy il faut recourir a nos amis & meurir nos coleres entre leurs discours. 4. Aussi la diuersion a toute chose plaisante a la musique.

3 Chef. Le troisiesme chef est aux belles considerations desquelles doit estre abreuué & taint nostre esprit de longue main. Premierement des actions & mouuemens de ceux qui sont en colere qui nous doiuent faire horreur tant elles sont mes[illegible]antes c'est l'expediēt que donnent les sages pour nous en destourner conseillants de se regarder au miroir. Secondement & au contraire de la beauté qui est en la moderation songeons combien la douceur & la clemence ont de grace comme elles sont agreables aux autres & vtiles a nous mesmes. C'est laymant qui tire a nous le cœur & la volonté des hommes cecy est principalement requis en ceux que la fortune a colloqué en haut degré d'honneur, qui doiuent auoir les mouuemens plus remis & temperés. Car comme leurs actions sont plus d'importance: aussi leurs fautes sont plus difficiles a reparer. Finalement y a l'estime & l'amour que nous deuons porter a la sagesse que nous estudions icy laquelle se monstre principalement a se retenir & se commander demeurer constant & inuincible: il faut esleuer son ame de terre & la conduire a vne dispositiō semblable a ceste plus haute partie de l'air qui n'est iamais offusquée de nuées ni agitée de tonneres mais en vne sere-

nité perpetuelle ainſi noſtre ame ne doit eſtre obſcurcie par la triſteſſe, ny eſmeue par la colere & fuir toute precipitation, imiter le plus haut des planetes qui va le plus lentement de tous.

Or tout cecy s'entend de la colere interne, couuertie, qui dure, ioincte auec mauuaiſe affection, hayne, deſir, de vengeance, *quæ in ſinu ſtulti requieſcit, vt qui reponunt odia quod que ſanæ cogitationis. Iudicium eſt, ſecreto ſuo ſatiantur.* Car ceſte externe & ouuerte & courte vn feu de paille, ſans mauuaiſe affection, qui eſt pour faire reſſentir a autruy ſa faute, ſoit aux inferieurs par reprehenſions & reprimendes, ou autres pour leur remonſtrer le tort & indiſcretion qu'ils ont, c'et choſe vtile & neceſſaire & bien louable. 4 *Se colerer quand bō & vtile.*

Il eſt bon & vtile & pour ſoy & pour autruy de quelquefois ſe courroucer, mais que ce ſoit auec moderation & regle. Il y en a qui retiennent leur colere au dedans afin qu'elle ne ſe produiſe & qu'ils apparoiſſent ſages & moderés: mais ils ſe rongent au dedans, & ſe font vn effort qui leur couſte plus que ne vaut tout. Il vaudroit mieux ſe courroucer & eſuēter vn peu ce feu au dehors afin qu'il ne fuſt ſi ardent & ne donnat tant de peine au dedans. On incorpore la colere en la cachant. Il vaut mieux que ſa poincte agiſſe vn peu au dehors que la replier contre ſoy: *Omnia vitia in aperto leniora ſunt & tunc perniciosiſſima cum ſimulata ſanitate ſubſidunt.* *Pour ſoy.*

Pour autruy auec conditiõs.

5 Aussi contre ceux qui n'entendent ou ne se laissent gueres mener par raison, comme le genre de valets & qui ne font que par craincte, faut que la colere y supplée vraye ou simulée, sans la quelle souuent n'y auroit reglement en la famille. Mais que ce soit auec ces conditions; 1. non souuẽt & a tous propos, 2. ny pour choses legeres. Car estant ordinaire viendroit a mespris & n'auroit poids ny effect. 3 Non en l'air & a coup perdu grondant & criaillant en absence. Mais qu'elle arriue & frape celuy qui en est cause, & de qui lon se plaint. 4 Que ce soit viuement pertinemment & serieusement sans y mesler risée, afin que ce soit vtile chastiment du passé, & prouision a l'aduenir. Bref il en faut vser comme d'vne medecine.

Tous ces remedes au long deduicts sont aussi contre les suiuantes passions.

CONTRE LA HAYNE

CHAP. XXXII.

POVR se deffendre contre la hayne il faut tenir vne regle qui est vraye, que toutes choses ont deux anses par lesquelles lon les peut prendre. par l'vne elles nous semblent griefues & poisantes, par l'autre aysées & legeres. Prenons donc les choses par la bonne anse & nous trouuerons qu'il y a de bon & a aymer en tout ce que

ce que nous accusons & hayssons. Car il n'y a rié au monde qui ne soit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'il nous offense, nous auons plus de subiect de le plaindre que de le hayr : car il est le premier offensé & en reçoit le plus grand dommage pour ce qu'il perd en cela l'vsage de la raison, la plus grande perte qui puisse estre. Tournons donc en tel accident la hayne en pitié & mettons peine de rendre dignes d'estre aymés ceux que nous voudrons hair, ainsi que fit Lycurgue a celuy qui luy auoit creué l'œil, lequel il rendit pour peine de l'iniure vn honneste vertueux & modeste citoien par sa bonne instruction.

CONTRE L'ENVIE

CHAP. XXXIII.

CONTRE ceste passion considerons ce que nous estimons bien & enuions a autruy. Nous enuions és autres volontiers des richesses, des honeurs, des faueurs : C'est faute de sçauoir ce que leur couste cela. Qui nous diroit, vous en aurés autãt a mesme pris, nous n'en voudrions pas. Pour les auoir il faut flatter, endurer des afflictions, des iniures, bref perdre sa liberté, complaire & s'accommoder aux voluptés & passions d'autruy. L'on n'a rien pour rien en ce monde. Penser arriuer aux biens, honeurs, estats

offices autremẽt,& vouloir peruertir la loy, ou bien la coustume du monde, c'est vouloir auoir le drap & l'argent. Pourquoy toy qui fais profession d'honneur & de vertu,te fasches tu,si tu n'as ces biens la, qui ne s'aquierent que par vne honteuse patience? Ayés donc plustost pitié des autres,qu'enuye. Si c'est vn vray biẽ qui soit arriué a autruy, nous nous en deuons resiouir; car nous deuons desirer le bien les vns des autres;se plaire au bien d'autruy,c'est accroistre le sien.

CONTRE LA VENGEANCE
CHAP. XXXIIII.

CONTRE ceste cruelle passion, il faut premierement se souuenir qu'il n'y a rien de si 1
honorable que de sçauoir pardoner. Vn chascun peut poursuiure la raisõ& la iustice du tort qu'il a receu,mais donner grace & remission, il n'appartient qu'au prince souuerain. Si donc tu veux estre roy de toy mesmes, & faire acte royal, pardonne librement, & vse de grace enuers celuy qui t'a offensé.

Secõdemẽt qu'il n'y a rien de si grand& victo- 2
rieux, que la dureté & insensibilité courageuse aux iniures, par laquelle elles retournent& reialissent entieres aux iniuriãts,cõme les coups rodasses aux choses tresdures& solides qui ne font autre chose que blesser & estourdir la main & le bras du frappeur: mediter vengeãce est se cõfesser blessé:se plaindre c'est se dire attaint &

inferieur. *vltio doloris confessio est: non est magnus animus quē incuruat iniuria: ingēs animus & verus æstimator sui, non vindicat iniuriā, quia non sentit.*

L'on obiecte, qu'il est dur, grief & honteux de souffrir vne offēse; ie l'accorde & suis d'aduis de ne souffrir, ains de vaincre & demeurer maistre: mais d'vne belle & honorable façon, en la desdaignant & celuy qui la faict, & encores plus en bien faisant: En tous les deux Cæsar estoit excellēt. C'est vne glorieuse victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par bien-faicts, & d'ennemy le rendre amy: Et que la grādeur de l'iniure ne nous retiene point. Au contraire estimōs que plus elle est grande, plus est elle digne d'estre pardonée, & que plus la vengeance en seroit iuste, plus la clemence en est louable. 3

Et puis ce n'est raisō d'estre iuge & partie, cōme lon veut la vēgeāce: Il s'en faut remettre au tiers, il faut pour le moins en auoir cōseil de ses amis & des sages, & ne s'en croire pas soy mesme. Iupiter peut bien seul darder les foudres fauorables & de bon augure; Mais quand il est question de lancer les nuisibles & vēgeurs, il ne le peut faire sans le cōseil & assistance de douze dieux. C'est grand cas que le plus grād des dieux, qui peut de luy mesmes bien faire, a tout le monde, ne peut nuire a persone qu'apres vne solemnelle deliberation. La sagesse de Iupiter craint mesmes de faillir, quand il est question de se vēger; il luy faut du conseil qui le retienne. 4

Il faut donc nous former vne moderation deſ-
5 Cleméce. prit, c'eſt la vertu de clemence, qui eſt vne douceur & gratieuſeté, qui tempere, retient, & reprime tous les mouuemens. Elle nous munira de patience, nous perſuadera que nous ne pouuons eſtre offenſés que de nous meſmes ; que des iniures d'autruy ; il n'en demeurera en nous, que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde, nous apportera vne modeſtie & bien-ſeance agreable a tous.

CONTRE LA IALOVSIE.

CHAP. XXXV.

LE ſeul moyen de l'euiter, eſt de ſe rendre digne de ce que lon deſire. Car la ialouſie n'eſt qu'vne deffiãce de ſoy meſme, & vn teſmoignage de noſtre peu de merite. L'empereur Aurele, a qui Fauſtine ſa femme demãdoit, ce qu'il feroit, ſi ſon ennemy Caſſius gaignoit cõtre luy la bataille, dict, ie ne ſers point ſi mal les dieux, qu'ils me veulẽt enuoyer vne telle fortune. Ainſi ceux qui ont part en l'affection d'autruy, s'il leur aduient quelque craincte de la perdre, diſent ie n'honore pas ſi peu ſon amitié qu'il m'en vueille priuer. La confience de noſtre merite eſt vn grand gage de la volonté d'autruy.

Qui pourſuit quelque choſe auec la vertu ; eſt ayſé d'auoir vn compagnon a la pourſuitte; Car

il sert de relief & d'esclat a son merite. L'imbecilité seule craint la rencontre pour ce qu'elle pense qu'estant comparée auec vn autre, son imperfection paroistra incontinent. Ostés l'emulation vous ostés la gloire & l'esperon a la vertu.

Le conseil aux hommes contre ceste maladie, 3
quand elle leur vient de leurs femmes, c'est que la plus part des grands & galãds hõmes sont cõbez en ce malheur, sans qu'ils en ayẽt fait aucun bruit: Lucullus, Cæsar, Põpée, Caton, Auguste, Antonius, & tant d'autres. Mais diras tu le mõde le sçait & en parle: & de qui ne parle on en ce sẽs du plus grand au plus petit? on en engage tous les iours tant d'honestes hommes en ce reproche en ta presence: si tu t'en remues les Dames mesmes s'en moqueront: la frequence de c'est accidẽt doit meshuy en auoir moderé l'aigreur. Au reste sois tel que lon te plaigne, que ta vertu estouffe ce malheur, afin que les gẽs de bien ne t'ẽ estimẽt riẽ moins, mais en maudissẽt l'ocasiõ.

Quãt aux femmes il n'y a point de cõseil cõtre 4
ce mal, car leur nature est toute cõfite en soupçõ vanité, curiosité. Il est vray qu'elles mesmes se gueriss ẽt aux despẽs de leurs maris, versãts leur mal sur eux, & gueriss ent leur mal par vn plus grãd. Mais si elles estoient capables de cõseil, lõ leur diroit de ne s'en soucier ni faire sẽblant de s'en apperceuoir: qui est vne douce mediocrité entre ceste fole ialousie, & ceste autre façon opposite, qui se pratique aux Indes, & autres natiõs,

ou les femmes trauaillent d'aquerir des amis & des femmes a leur maris, cherchant sur tout leur hõneur (Or cest vn tesmoignage de la vertu, valeur & reputation aux hommes en ces pays la, d'auoir plusieurs femmes) & plaisir; ainsi Liuia a Auguste, Stratonique au Roy Deiotarus: ou bien multiplication de lignée comme Sara, Lia, Rachel, a Abraham & Iacob.

DE LA TEMPERANCE quatriesme vertu.

De la temperance en general.

CHAP. XXXVI

Temperãce double generale

1 TEMPERANCE se prend doublement en terme general pour vne moderatiõ & douce attrẽpence en toutes choses. Et ainsi ce n'est point vne vertu speciale, mais generale & commune cest vn asaisonnemẽt de toutes: & est perpetuellement requise, principalement aux affaires, ou y a de la dispute & cõtestation aux troubles & diuisions. Pour la garder il n'y a que de n'auoir point d'intẽtions particulieres, mais simplemẽt se tenir a son deuoir. Toutes intentions legitimes sont tẽperées, la colere, la haine, sont au dela du deuoir & de la iustice, & seruent seulement a ceux qui ne se tiennent a leur deuoir par la raison simple. 2

Specialement pour vne bride & regle aux choses plaisantes, voluptueuses, qui chatouillẽt

nos sens & nos appetis naturels. Nous la prendrons icy plus au large pour la regle & le deuoir en toute prosperité, comme la force estoit la regle en toute aduersité, & sera la bride, comme la force l'esperon: Auec ces deux nous dompterõs ceste partie brutale, farouche & reuesche des passions, qui est en nous, & nous nous porterons bien & sagement en toute fortune, & en tous accidens, qui est le haut point de sagesse.

3 Descriptions de temperence.

La tẽperance a donc pour son subiect & obiect general toute prosperité, chose plaisante & plausible, mais specialemẽt & propremẽt la volupté, de laquelle elle est retranchement & reglemẽt, retranchement de la superflue estrãgere, vitieuse; Reglement de la naturelle & necessaire: *Voluptatibus imperat, alias odit & abigit, alias dispensat & ad sanum modũ redigit: nec vnquam ad illas propter illas venit, scit optimum esse modũ cupitorũ, non quantum velis sed quantum debeas.* C'est l'authorité & puissance de la raison sur les cupidités & violentes affections, qui portent nos volõtés aux plaisirs & voluptés. C'est le frein de nostre ame, & l'instrumẽt propre a escumer les bouillõs, qui s'esleuent par la chaleur & intemperance du sang, afin de contenir l'ame vne & egale a la raison, afin qu'elle ne s'accommode point aux obiects sensibles: mais plustost qu'elle les accommode & face seruir a soy. Par icelle nous seurons nostre ame du laict doux des delices de ce monde, & la rendons capable d'vne plus

solide & succulente nourriture. C'est vne regle, laquelle doucement accõmode toutes choses a la nature, a la necessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, & sont les mesures & bornes de sagesse: comme au rebours, l'art, le luxe, & superfluité, la varieté & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicatesse se font compagnée, suiuent l'intemperence & la folie, *simplici cura constant necessaria, in delitiis laboratur. Ad parata nati sumus: nos omnia nobis difficilia facilium fastidio facimus.*

DE LA PROSPERITE ET aduis sur icelle.

CHAP. XXXVII.

LA prosperité qui nous arriue doucement par le commun cours & train ordinaire du monde ou par nostre prudence & sage conduitte est bien plus ferme & asseurée & moins enuiée que celle qui vient comme du ciel auec esclat outre & contre l'opinion de tous, & l'esperance mesme de celuy qui en est estrené.

La prosperité est tres-dangereuse : tout ce qu'il y a de vain & leger en l'ame se sousleue au premier vent fauorable. Il n'ya chose qui tãt perde & face oublier les hõmes, que la grande properité, comme les bleds se couchent par trop grande abondance & les brãches trop chargées

se rompent, dont il est bien requis comm'en vn pas glissant de se bien tenir & garder, & sur tout de l'insolence, de la fierté & presumption. Il y en à qui se noyent à deux doigts d'eau, & a la moindre faueur de la fortune s'enflent, se mescognoissent, deuiennent insupportables qui est la vraye peincture de folie.

De la il vient qu'il n'y à chose plus caduque 3
& qui soit de moindre durée que la prosperité mal conseillée, laquelle ordinairement change les choses grandes & joyeuses en tristes & calamiteuses, & la fortune d'amoureuse mere se change en cruelle marastre.

Or le meilleur aduis pour s'y bien porter est 4
de n'estimer gueres toutes sortes de prosperité & bonnes fortunes, & par ainsi ne les desirer aucunement: si elles arriuent de leur bonne grace les receuoir tout doucement & allegrement; mais comme choses estrangeres nullement necessaires desquelles lon se fust bien passé, dont il ne faut faire mise ny recepte, ne s'en haussér ny baisser. *Non est tuum, fortuna quod fecit tuum. Qui tutam vitam agere volet, ista viscata beneficia deuitet, nil dignum putare quod speres. Quid dignum habet fortuna quod concupiscas?*

DE LA VOLVPTE ET aduis sur icelle.

CHAP. XXXVIII.

1 Description & distinction de volupté.

VOlupté est vne perception & sentiment de ce qui est conuenable à nature, c'est vn mouuement & chatouillement plaisant; comme à l'oppofite la douleur est vn sentiment triste & desplaisant, toutesfois ceux, qui la mettent au plus haut & en font le souuerain bien comme les Epicuriens, ne la prenent pas ainsi, mais pour vne priuation de mal & desplaisir, en vn mot indolence. Selon eux le n'auoir poinct de mal est le plus heureux bien estre que l'homme puis se esperer icy. *Numium boni est cui nihil est mali,* Cecy est comm'vn milieu ou neutralité entre la volupté prise au sens premier & commun: & la douleur, c'est comme jadis le sein d'Abraham entre le paradis & l'ẽfer des damnez. C'est vn estat & vne assiette douce & paisible, vne æquable constante & arrestée volupté, qui ressemble aucunement l'euthimie & tranquilité d'esprit, estimée le souuerain bien par les Philosophes: l'autre premiere sorte de volupté est actiue, agente, & mouuãte. Et ainsi y auroit trois estats, les deux extremes opposites douleur & volupté, qui ne sont stables ni durables, & toutes deux maladies. Et celui du milieu stable, ferme, sain: auquel les Epicuriẽs ont voulu donner e nom de volupté (cõme ce l'est aussi, eu egard a la douleur) la faisant le souuerain biẽ. C'est ce qui a tant descrié leur eschole cõme Seneque à ingenuement

recognu&dit,leur mal estoit au titre&aux mots non en la substãce,n'i ayant jamais eu de doctri ne ni vie plus sobre moderée &ennemie des desbaucl e, & ces vices que la leur. Et n'est pas encores du tout sans quelque raison qu'ils ont appellé ceste indolẽce &estat,paisible volupté:car ce chatouillement, qui semble nous esleuer au dessus de l'indolence,ne vise qu'a l'indolẽce cõm'à son but,cõme par exẽple l'appetit qui nous rauit a l'accointãce des femmes, ne cerche qu'à fuir la peine que nous apporte le desir ardent & furieux a l'assouuir, nous exempter de ceste fieure & nous mettre en repos.

Lon a parlé fort diuersement trop court & 2
destrouslement de la volupté, les vns l'ont dei- Contre elle.
fiée,les autres l'õt detestée cõm'vn mõstre & au seul mot ils tremoussent ne le prenãt qu'au criminel. Ceux qui la condãnent tout a plat disent que cet chose [1]. courte & brefue, feu de paille mesme si ell'est viue & actiue.[2] fresle &tẽdre aisemẽt &pour peu corrõpue &emportée,vne once de douleur gastera vne mer de plaisir: cela s'apelle l'artillerie enclouée;[3] hũble,basse,hõteuse s'exerçãt par vils outils en lieux cachez & honteux,au moins pour la pl⁹part:car il y des voluptez põpeuses &magnifiques.[4] sujecte biẽtost a satiete.L'hõme ne sauroit demeurer lõg tẽps en la volupté:il en est impatiẽt,dur; robuste autremẽt à la douleur cõm'à esté dit ſuiuie le pl⁹ souuẽt durepẽtir,produisãt de tres pernicieuxeffets L.1.c.6, art.4.
ruyne des persõnes,familles,republic,&sur tout

ils alleguent que quand elle eſt en ſon plus grand effort, elle maiſtriſe de façon que la raiſon n'y peut auoir acces.

3 Pour elle voyez l. 2 c. 6.

D'autre part lon dict qu'elle eſt naturelle creée & eſtablie de Dieu au monde, pour ſa conſeruation & durée, tant en detail des indiuidus, qu'en gros des eſpeces. Nature mere de volupté, conſerue cela qu'és actions qui ſont pour noſtre beſoin, elle y a mis de la volupté. Or bien viure eſt conſentir a nature. Dieu, dict Moyſe, a creé la volupté, *Plantauerat Dominus paradiſum voluptatis*, à mis & eſtably l'homme en vn eſtat, lieu, & condition de vie voluptueuſe: & en fin qu'eſt-ce que la fœlicité derniere & ſouueraine ſinon volupté certaine & perpetuelle? *Inebriabuntur ab vbertate domus tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos: ſuis contenta finibus res eſt diuina voluptas.* Et de faict les plus reglez Philoſophes & plus grands profeſſeurs de vertu Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates meſmes ont eſté par effect & amoureux & beuueurs, danſeurs, joüeurs: & ont traitté, parlé, eſcrit de l'amour & autres voluptez.

4 Diſtinction des voluptez.

Parquoy cecy ne ſe vuide pas en vn mot & tout ſimplement: faut diſtinguer, les voluptez ſont diuerſes. Il y en à de naturelles & non naturelles: ceſte diſtinction comme plus importante ſera tantoſt plus conſiderée. Il y en à de glorieuſes, faſtueuſes, difficiles; d'autres ſombres, doucereuſes, faciles, & preſtes. Combien

qu'à la verité dire : la volupté eſt vne qualité peu ambitieuſe, elle s'eſtime aſſez riche de ſoy ſans y meſler le pris de la reputation, & s'ayme mieux à l'ombre. Celles auſſi qui ſont tant faciles & preſtes ſont laſches, & morfondues, s'il n'y à de la malaiſance & difficulté ; laquelle eſt vn allechement, vn amorce, vn ayguillon à icelles. La ceremonie, la vergõgne, & difficulté qu'il y a de paruenir aux derniers exploicts de l'amour, ſont ſes aiguyſemens & allumettes, c'eſt ce qui luy donne le pris & la poincte. Il y en a de ſpirituelles & corporelles, non qu'à vray dire elles ſoyent ſeparées: car elles ſont toutes de l'homme entier & de tout le ſuject compoſé : & vne partie de nous n'en à poinct de ſi propres que l'autre ne s'en ſente, tant que dure le mariage & amoureuſe liaiſon de l'eſprit & du corps en ce monde. Mais bien y en à auſquelles l'eſprit à plus de part que le corps, dont conuiennent mieux à l'homme qu'aux beſtes, & ſont plus durables, comme celles qui entrent en nous par les ſens de la veuë & de l'ouye, qui ſont deux portes de l'eſprit, car ne faiſant que paſſer par la, l'eſprit les reçoit, les cuit & digere, s'en paiſt & delecte long temps ; le corps s'en ſent peu. D'autres ou le corps à plus de part, comme celles du gouſt & de l'attouchement, plus groſſieres & materielles, eſquelles les beſtes nous font compagnie, telles voluptez ſe traittent, exploictent, s'vſent & acheuent au corps meſmes, l'eſprit n'y a que l'aſſiſtance & compagnie, & ſont

courtes, c'eſt feu de paille.

5 Le principal en cecy eſt ſçauoir comment il
Aduis ſur icelles. ſe faut comporter & gouuerner aux voluptez, ce que la ſageſſe nous apprendra: & c'eſt l'office de la vertu de temperance. Il faut premierement faire grande & notable difference entre les naturelles & non naturelles. Par les non naturelles nous n'entendons pas ſeulement celles qui ſont contre nature, & le droict vſage approuué par les loix: mais encores les naturelles meſmes,
Qui ſont les non naturelles ſi elles degenerent en trop grand excés, & ſuperfluité, qui n'eſt point du rolle de la nature, qui ſe contente de remedier à la neceſſité, à quoy l'on peut encores adjouſter la bien ſeance & honeſteté commune. C'eſt bien volupté naturelle, d'eſtre clos & couuert par maiſon & veſtemens, contre la rigueur des elemens & injure des meſchans: mais que ce ſoit d'or d'argent, de jaſpe & porphyre, il n'eſt pas naturel. Ou bien ſi elles arriuent par autre voye que naturelle, comme ſi elles ſont recherchées & procurées par artifice, par medicamens, & autres moyens non naturels. Ou bien qu'elles ſe forgent premierement en l'eſprit, ſuſcitées par paſſion, & puis de la viennent au corps, qui eſt vn ordre renuerſé: car l'ordre de nature eſt que les voluptez entrent au corps, & ſoyent deſirées par luy, & puis de la montent en l'eſprit. Et tout ainſi que le rire, qui eſt par le chatouillement des ayſſelles, n'eſt point naturel ny doux,

c'eſt pluſtoſt vne conuulſion, auſſi la volupté qui eſt recherchée & allumée par l'ame, n'eſt poinct naturelle.

Or la premiere regle de ſageſſe aux voluptés eſt celle-cy, chaſſer & condamner tout à faict les non naturelles, comme vitieuſes, baſtardes (car ainſi que ceux qui viennent au banquet ſans y eſtre conuiez, ſont a refuſer: auſſi les voluptez qui d'elles meſmes ſans eſtre mandées & conuiées par la nature, ſe preſentent, ſont à reietter) admettre & receuoir les naturelles: mais auec regle & moderation: & voyla l'office de temperence en general, chaſſer les non naturelles, regler les naturelles. 6 Regle premiere & generale.

Or la regle des naturelles eſt en trois points: premierement que ſoit ſans offenſe, ſcandale, dommage, & prejudice d'autruy. 7 Regles pour les naturelles

Le ſecond que ſoit ſans prejudice ſien, de ſon honneur, ſa ſanté, ſon loiſir, ſon deuoir, ſes functions.

Le tiers que ſoit auec moderation, ne les prendre trop à cœur non plus qu'à contrecœur, ne les courir ny fuir: mais les receuoir & prendre comm'on fait le miel, auec le bout du doigt, non en plaine main, non s'y engager par trop, ny en faire ſon propre faict & principal affaire: moins s'i envurer & perdre: ce doit eſtre l'acceſſoire, vne recreation pour mieux ſe remettre, comme le ſommeil qui nous renforce, & nous donne haleine pour retourner plus gayemẽt a l'œuure.

Bref en vſer & non joüir. Mais ſur tout ſe faut garder de leur trahiſon: car il y en à qui ſe donnent trop cherement, nous rendent plus de mal & deſplaiſir: mais c'eſt traiſtreuſement: car ils marchent deuant pour nous amuſer & tromper, & nous cachent leur ſuitte, cruelles nous chatouyllent, & nous embraſſent pour nous eſtangler. Le plaiſir de boire va deuãt le mal de teſte; tels ſont les plaiſirs & voluptez de l'indiſcrette & bouyllante jeuneſſe, qui enyurent. Nous nous plongeons dedans, mais en la vieilleſſe elles nous laiſſent comme tous noyez, ainſi que la mer ſur la greue en ſon reflus: les douceurs que nous auons auallé ſi glouttement ſe fondent puis en amertumes & repentirs, & rempliſſent nos eſprits d'vn humeur venimeux qui les infecte & corrompt.

8 Deregle-ment pre-iudicia-ble.

Or comme la moderation & regle aux voluptez eſt choſe tresbelle & vtille ſelon Dieu, nature, raiſon: auſſi l'exces & dereglement eſt la plus pernicieuſe de toutes au public & au particulier. La volupté mal priſe ramollit & relaſche la vigueur de l'eſprit & du corps. *Debilitatem induxere delitiæ, blandiſſimæ domina*, apoltronit & effemine les plus courageux, teſmoin Annibal; dont les Lacedemoniens qui faiſoyent profeſſion de meſpriſer toutes voluptez, eſtoiẽt appellez hommes, & les Atheniens mols & delicats, femmes. Xerces pour punir les Babyloniens reuoltez, & s'aſſeurer d'eux à l'aduenir, leur

leur osta les armes & exercices penibles & difficiles,& permit tous plaisirs & delices. Secondement elle chasse & bannit les vertus principales, qui ne peuuent durer soubs vn empire si mol & effeminé : *Maximas virtutes iacere oportet voluptate dominante.* Tiercement elle degenere bien tost a son contraire, qui est la douleur,le desplaisir,le repentir:comme les riuieres d'eau douce courent & vont mourir en la mer salée, ainsi le miel des voluptez se termine en fiel de douleurs, *In præcipiti est, ad dolorem vergit,in contrarium abit,nisi modum teneat. Extrema gaudij luctus occupat.* Finalement c'est le seminaire de tous maux,de toute ruyne. *Malorum esca voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences secrettes & clandestines, puis les trahisons,en fin les euersions & ruynes des republiques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

DV MANGER ET BOIRE, & sobrieté.
CHAP. XXXIX.

LEs viandes sont pour la nourriture, pour soustenir & reparer l'infirmité du corps; l'vsage moderé naturel & plaisant l'entretient, le rend propre & habile instrument a l'esprit ; cóme l'exces au contraire non naturel l'affoiblit, apporte de grandes & fascheuses maladies, qui 1 Vsage des viandes.

ſont les ſupplices naturels de l'intemperence *Simplex ex ſimplici cauſa valetudo ; multos morbos, ſupplicia luxuriæ, multa fercula fecerunt.* L'hõme ſe plaint de ſon cerueau de ce qu'il lui enuoye tant de defluxions, fondique de toutes les maladies plus dangereuſes ; mais le cerueau luy reſpond bien. *Deſine fundere, & ego deſinam fluere*, Sois ſobre à aualler, & je ſeray chiche à couler. Mais quoy l'exces & apparat, la multitude, diuerſité, & exquis appareil des viandes eſt venu à honneur; nos gens apres vne grande ſumptuoſité & ſuperfluité, prient encores de les excuſer, de n'auoir pas aſſez faict.

2 Combien eſt prejudiciable & a l'eſprit & au corps, la repletion des viandes, la diuerſité, curioſité, l'exquis & artificiel appareil, chaſcun le peut ſentir en ſoy-meſmes : la gourmandiſe & l'yurongnerie ſont vices laſches & groſſiers ; ils ſe deſcrient aſſez eux meſmes par les geſtes & contenances de ceux qui en ſont attaints : deſquelles la plus douce & honneſte eſt d'eſtre aſſopi & hebeté, inutile a tout bien : jamais homme aymant ſa gorge & ſon ventre, ne fiſt bell'œuure : auſſi ſont ils de gens de peu & beſtials : meſmement l'yurongnerie qui meine à toutes choſes indignes, teſmoin Alexandre autremẽt grãd Prince, taché de ce vice, dont il en tua ſon plus grand amy Clitus, & puis reuenant a ſoy ſe vouloit tuer. Bref elle oſte du tout le ſens & peruertit l'entendement. *Vinum cla-*

no caret, dementat sapientes, facit repueraſcere senes.

La ſobrieté bien que ne ſoit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux ſots & aux forçats, ſi eſt elle vn progres & acheminement aux autres vertus: elle eſtouffe les vices au berceau, les ſuffoque en la ſemence: c'eſt la mere de ſanté, la meilleure & plus ſeure medecine contre toutes maladies, & qui faict viure longuement. Socrates par ſa ſobrieté auoit vne ſante forte & acerée, Maſiniſſa le plus ſobre Roy de tous, fiſt enfans à 86. ans, & a 92. vainquit les Carthaginois; ou Alexandre s'enyurant mourut en la fleur de ſon aage, bien qu'il fuſt le mieux nay & plus ſain de tous. Pluſieurs gouteux & attaincts de maladies incurables aux Medecins, ont eſté guaris par diette, voyla pour le corps; Plus longue & plus ſaine. Elle ſert bien autant ou plus à l'eſprit, qui par elle eſt tenu pur, capable de ſageſſe, & bon conſeil: *Salubrium conſiliorum parens ſobrietas.* Tous les grands hommes ont eſté grandement ſobres, non ſeulement les profeſſeurs de vertu ſinguliere & plus eſtroitte, mais tous ceux qui ont excellé en quelque choſe, Cyrus, Cæſar, Iulien l'Empereur, Mahumet: Epicure le grand Docteur de volupté, a paſſé tous en ceſte part. La frugalité des Curies & Fabrices Romains, eſt plus haut leuée que leurs belles & grandes victoires: les Lacedemoniens tant

3 Sobrieté recommandée.

Hyeron.

vaillants faisoyent profession expresse de frugalité & sobrieté.

4 Mais il faut de bonne heure & des la jeunesse embrasser ceste partie de temperance, & non attendre à la vielleſſe douloureuse, & que lon soit soullé & pressé de maladies, cõme les Atheniẽs, a qui lon reprochoit qu'ils ne demandoiẽt jamais la paix, qu'en robbes de dueil, apres auoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouuoyent plus. C'est trop tard s'aduiser. *Sera in fundo parcimonia*, c'est vouloir faire le mesnager quand il n'y a plus rien à mesnager: chercher a faire son emploicte, apres que la foire est passée.

C'est vne bonne chose de ne s'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant priuez, nostre corps en vienne indisposé, & nostre esprit faſché: & d'vser d'ordinaire des plus grossieres, tant pour ce qu'elles nous rendent plus forts & plus sains, que pource qu'elles sont plus ayſées à recouurer.

DV LVXE ET DESBAVCHE en tous couuers & paremens, & de la frugalité.

CHAP. XL.

L. 1. c. 14. IL a esté dict cy dessus que le vestir n'est poinct originel, ny naturel ny, neceſſaire à l'homme: Mais artificiel inuenté & vsurpé

par luy seul au monde. Or a la suitte qu'il est artificiel (c'est la coustume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin & sans mesure, la simplicité est amie de nature) il s'est estendu & multiplié en tant d'inuentions (car à quoy la plus part des occupations & traffiques du monde, sinon à la couuerture & parure des corps?) de dissolutions & corruptions, tellement que ce n'a plus esté vne excuse & vn couuert de deffauts & necessitez: mais vn nid de vices, *Vexilium superbiæ, nidus luxuriæ*, Subiect de riottes & querelles: car de là premierement a commencé la proprieté des choses, le mien & le tien, & la plus grande communauté qui soit, si sont touſiours les vestemens propres, ce qui est monstré par ce mot françois desrober.

C'est vn vice familier & special aux femmes, 2
que le luxe & l'exces aux vestemens, vray tesmoignage de leur foiblesse, voulans se preualoir & rendre recommandables par ces petits accidens, pource qu'elles se sentent foibles & incapables de se faire valoir à meilleures enseignes: celles de grande vertu & courage s'en soucient beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens, il n'estoit permis de porter robbes de couleur riches & precieuses qu'aux femmes publiques; c'estoit leur part comme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime vsage est de se cou- 3
urir contre le froid, le vent, & autres rigueurs

de l'air. Pource ne doyuent-ils estre tirez à autre fin: & par ainsi non excessifs ny somptueux, ny aussi vilains & dechirez. *Nec affectatæ sordes, nec exquisitæ munditiæ.* Caligula seruoit de risée à tous, par la dissolution de ses habillemens. Auguste fust loué de sa modestie.

PLAISIR CHARNEL, Chasteté, Continence.

CHAP. XLI.

1 Voyez l. 1 c. 23. LA continence est vne chose tresdifficille, & de trespenible garde; il est bien malaisé de resister du tout à nature: or c'est icy qu'elle est plus forte & ardente.

2 Aussi est ce la plus grande recommandation qu'elle aye que la difficulté, car au reste c'est vne vertu sans action & sans fruict, c'est vne priuation, vn non faire, peine sans profit; la sterilité est signifiée par la virginité: comm'aussi l'incõtinence simple & seule en soy, n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature commet en ses actions par exces ou defaillance sans malice. Ce qui la descrie & rend tant dangereuse c'est qu'elle n'est presque jamais seule: mais ordinairement accompagnée & suyuie d'autres plus grandes fautes, infectée de meschantes & vilaines circonstances des personnes, lieux, temps

prohibez, exercée par mauuais moyens, menteries, impostures, subornatiõs, trahisons; outre la perte du temps, distractions de ses fonctions d'ou il aduient apres de grands scandales.

Et pource que c'est vne passion violente & ensemble pipereſſe, il se faut remparer contr'elle & se garder de ses appasts: plus elle nous mignarde, plus defions nous en: car elle nous veut embrasser pour nous estrangler: elle nous appaste de miel pour nous saouler de fiel. Parquoy considerons ces choses. La beauté d'autruy est chose qui est hors de nous, c'est chose qui tourne aussi tost en mal qu'au bien: ce n'est en somme qu'vne fleur qui passe, chose bien minsse, & quasi riẽque la couleur d'vn corps: recognoissãt en la beauté la delicate main de nature, la faut priser comme le Soleil & la Lune, pour l'excellence qui y est: Et venant à la jouyssance par tous moyens honnestes, se souuenir touſiours que l'vsage immoderé de ce plaisir vse le corps, amollit l'ame, affoiblit l'esprit. Et que plusieurs pour s'y estre adonnés, ont perdu les vns la vie, les autres la fortune, les autres leur esprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaisir & de gloire de vaincre la volupté qu'à la posseder. Que la continence d'Alexandre & de Scipion a esté plus haut louée, que les beaux visages des filles & femmes qu'ils ont prins captiues. 3 Aduis.

Il y à plusieurs sortes & degrez de continen-

ce & incontinence. La conjugale eſt la premiere & qui importe plus de toutes, pour le public & pour le particulier : parquoy elle doit eſtre de toutes en plus grande recommendation. Il ſe faut retenir dedans le chaſte ſein de la partie, qui nous a eſté deſtinée pour compagne. Qui fait autrement, viole non ſeulement ſon corps le faiſant vaiſſeau d'ordure, mais toutes loix ; la loy de Dieu qui commande chaſteté ; de Nature qui defend de faire commun ce qui eſt propre a vn, & commande de garder ſa foy ; du pays qui a introduict les mariages : le droict des familles transferant injuſtement le labeur d'autruy à vn eſtranger : la juſtice apportant des incertitudes, jalouſies & querelles entre les parens ; dérobe aux enfans l'amour des peres, & aux parens la pieté des enfans.

DE LA GLOIRE ET de l'ambition.

CHAP. XLII.

Li. c. 11 & 55. L'AMBITION, le deſir de gloire & d'honneur (deſquels a eſté parlé cy deſſus) n'eſt pas du tout & en tout ſens a cõdamner : premieremẽt il eſt treſvtile au public, ſelõ que le mõde vit, car c'eſt lui qui cauſe la plꝰ part des belles actiõs, qui pouſſe les gẽs aux eſſays hazardeux cõ

me no⁹voyõs en la plus part des anciẽs, lesquels tous n'õt pas esté menés d'vn esprit philosophique; de Socrates, Phocion, Aristides, Epaminõdas, des Catons, & Scipiõs; par la seule vraye & viue image de vertu, car plusieurs & en biẽ plus grand nombre, ont esté pousſés de l'esprit; de Themistocles, d'Alexandre de Cesar; & biẽ que ces beaux exploicts n'ayent pas esté ches leurs autheurs & operateurs, vrayes œuures de vertu mais d'ambition, toutesfois les effects ont esté tres vtiles au public. Outre ceste consideration, encores selon les sages, est il excusable & permis en deux cas: l'vn est aux choses bonnes & vtiles, mais qui sont au dessous la vertu, & communes aux bons & meschans, comme sont les arts & sciences: *Honos alit artes: incenduntur omnes ad studia gloria*, les inuentions, l'industrie, la vaillance militaire: L'autre est pour demeurer en la bienueillance d'autruy. Les sages enseignent de ne regler point ses actions par l'opinion d'autruy, sauf pour euiter les incommodités, qui pourroient aduenir de leurs mespris de l'approbation & iugement d'autruy.

Mais au faict de la vertu, & de bien faire pour la gloire, comme si s'en estoit le salaire, c'est vne opinion fausse & vaine: Ce seroit chose bien piteuse & chetiue que la verru, si elle tiroit sa recommandation & son pris de l'opinion d'autruy, c'est vne trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle; Elle est trop noble pour al-

ler mandier vne telle recompense : il faut affermir son ame & de façon telle composer ses affections, que la lueur des honneurs n'esblouisse point nostre raison; & munir de belles resolutions son esprit, qui luy seruent de barrieres contre les assauts de l'ambition.

3 Il se faut dõc persuader, que la vertu ne cherche point vn plus ample ny plus riche Theatre, pour se faire voir, que sa propre conscience; plus le Soleil est haut, moins fait il dõbre, plus la vertu est grãde moins cherche elle de gloire; gloire vrayement semblable a l'ombre, qui suit ceux qui la fuyent, & fuit ceux la qui la suiuent; se remettre deuant les yeux que l'on vient en ce monde comm'a vne Comedie, ou l'on ne choisit pas le personnage que l'on veut iouër, mais seulement lon regarde a bien iouër celuy qui est donné: ou comm'en vn banquet, auquel lon vse des viandes qui sont deuant, sans estandre le bras à l'autre bout de table, ny arracher les plats d'entre les mains des maistres d'hostel. Si lon nous presente vne charge, dont nous sovons capables, acceptons la modestement, & l'exerçons sincerement; Estimans que Dieu nous a la posés en sentinelle, afin que les autres reposent sous nostre soin: ne recherchons autre recompense de nostre labeur, que la conscièce d'auoir bien faict, & desitons que le tesmoignage en soit plustost graué dedans le cœur de nos concitoyens, que sur le front des œuures publiques.

Bref tenons pour maxime, que le fruict des belles actions, est de les auoir faictes : La vertu ne scauroit trouuer hors de soy recompense digne d'elle. Refuser & mespriser les grãdeurs, ce n'est pas tant grand miracle, c'est vn effort qui n'est si difficile. Qui bien s'ayme & iuge sainement, se contente de fortune moyenne & aisée: les maistrises fort actiues & passiues, sont penibles, & ne sõt desirées que par esprits malades. Otanes l'vn des sept qui auoient droict a la souueraineté de Perse, quitta a ses compagnons son droict, pourueu que luy & les siens vescussent en cet empire hors de toute subiection & maistrise, sauf celle des loix anciennes, impatient a commander & estre commandé. Diocletian quittta & renonça l'empire, Celestinus le Papat.

DE LA TEMPERENCE AV parler, & de l'eloquence.

CHAP. XLIII.

CECY est vn grand point de sagesse: qui regle bien sa langue en vn mot, il est sage, *qui in verbo non offendit hic perfectus est* : Cecy vient de ce que la langue est tout le monde, en elle est le bien & le mal, la vie & la mort cõme a esté dit cy deuant. or voicy les aduis pour le bien regler. l. 1. c. 13. 2

Que le parler soit sobre & rare: Sçauoir se taire est vn grand aduantage a bien parler ; & qui ne Regles au parler sx

ſçait bien l'vn ne ſcait l'autre. Bien dire & beaucoup n'eſt prs le faict de meſme ouurier; les meilleurs hommes ſont ceux qui parlent le moins, diſoit vn ſage. Qui abondent en parolles, ſont ſteriles a bien dire & a bien faire; comme les arbres qui iettent force fueilles, ont peu de fruict, force paille peu de grain. Les Lacedemoniens grands profeſſeurs de vertu & vaillance, l'eſtoiēt auſſi de ſilence; ennemis du langage: Dont a eſté tant loué & recommandé par tous, le peu parler, la bride a la bouche: *Pone domine cuſtodiam ori meo.* En la loy de Moyſe le vaiſſeau qui n'auoit ſon couuercle attaché, eſtoit immonde: en cecy ſe cognoit & diſcerne l'homme: le ſage a la langue au cœur, & le fol a le cœur a la langue.

3 Veritable, l'vſage de la parolle eſt d'aider a la verité, & luy porter le flambeau, pour la faire voir; Et au cōtraire deſcouurir & reietter le mēſonge: Dautant que la parolle eſt l'outil pour communiquer nos volontes & nos penſées: elle doit biē eſtre veritable & fidele, puis que noſtre intelligence ſe conduict par la ſeule voye de la parolle. Celuy qui la fauſſe, trahit la ſocieté publique, & ſi ce moyen nous faut & nous trompe nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoiſſons plus, de la menterie en a eſté dict. chap. 10.

4 Naif, modeſte, & chaſte: non accompagné de vehemence & contention, il ſembleroit qu'il y auroit de la paſſion; non artificiel ny affecté, non desbauché & dereglé, ni licentieux.

Serius & vtile, nõ vain & inutile: Il ne faut pas s'amuser a compter ce qui se faict en la place ou au theatre, ny a dire sornettes & risées, cela tient trop du bouffon, & mõstre vn trop grãd & inutile loysir *otio abundãtis, & abutentis*. Il n'est pas bon aussi de conter beaucoup de ses actions & fortunes; les autres ne prenẽt pas tant de plaisir a les ouyr, que nous ales cõter: Mais sur tout non iamais offensif, la parolle est l'instrument & le courretier de la charité: en vser contre elle c'est en abuser, contre l'intention de nature. Toute sorte de mesdisance detraction, moquerie est tresindigne de l'homme sage & d'honneur. 5

Facile & doux, non espineux difficile & ennuyeux: il faut euiter en propos cõmuns les questions subtiles & aigues, qui resemblent aux escreuisses, où y a plus a esplucher qu'a manger, la fin n'est que cris & contention. 6

Ferme nerueux & genereux, non mol, lache, & languissant: Et par ainsi faut euiter le parler des pedans, plaideurs, & des filles. 7

A ce point de temperence, appartient celuy de garder fidellement le secret, (dont a esté parlé en la foy) non seulement qui a esté recommandé & donné en garde, mais celuy que la prudẽce & discretion nous dicte deuoir estre supprimé. 8 Chap. 8. 9

De l'eloquence sa recommandatiõ.

Or comme la parolle rend l'homme plus excellent que les bestes, aussi l'eloquence rend ses professeurs plus excellens que les autres hommes: Car c'est la profession de la parolle, c'est

vne plus exquise communication du discours, & de la raison, le gouuernail des ames, qui dispose les cœurs & les affections, comme certains tons, pour en faire vn accord melodieux.

10 Description. L'eloquence n'est pas seulement vne clarté, pureté, elegance de langage, que les mots soient bien choisis, proprement agencés, tombãts en vne iuste cadence, mais elle doit estre aussi pleine d'ornemens, de graces, de mouuemens; que les parolles soient animées, premieremẽt d'vne voix claire ronde & distincte, s'esleuant & s'abaissant peu a peu; Puis d'vne graue & naifue action, ou lon voye le visaige, les mains & les membres de l'orateur, parler auec sa bouche, suiure de leur mouuement celuy de l'esprit, & representer les affectiõs: car l'orateur doit vestir le premier les passiõs dont il veut fraper les autres. Cõme Brasidas tira de sa propre playe le dard, dont il tua son ennemy: ainsi la passion s'estant conceuë en nostre cœur, se forme incontinent en nostre parolle, & par elle sortant de nous, entre en autruy, & y donne semblable impression que nous auons nous mesmes par vne subtile & viue cõtagion. Par la se voit qu'vne fort douce nature est mal propre a l'eloquẽce car elle ne conçoit pas les passions fortes & courageuses, telles qu'il les faut, pour animer bien l'oraison: tellement que quand il faut desployer les maistresses voiles de l'eloquence en vne grãde & vehemente action, ces gens la demeurent beaucoup au dessous; comme sceut bien repro-

cher Ciceró a Callidius, qui acusoit Gallus auec vne voix & action si froide & lache, *tu nisi fingeres, sic ageres?* Mais estant aussi vigoureuse & garnie de ce qu'a esté dit, elle n'auroit pas moins de force & violence, que les commandemens des tyrans, enuironnés de leurs gardes & satellites; Elle ne meine pas seulement l'auditeur, mais elle l'entreine, regne parmy les peuples, s'establit vn violent empire sur les esprits.

II. Obiectiõ & responduës.

Lon peut dire contre l'eloquence que la verité se soustient & defẽd bien de soy mesme, qu'il ny a rien plus eloquent qu'elle: Ce qui est vray ou les esprits sõt purs, vuides & nets de passions: mais la plus part du mõde par nature, ou par art, & mauuaise instructiõ, est preocupé, mal né & disposé a la vertu & verité, dõt il est requis de tre ter les hõmes, cõme le fer qu'il faut amollir auec le feu, auãt q̃ le trẽper en leau: Aussi par les chaleureux mouuemẽs de l'eloquẽce, il les faut rẽdre souples & maniables, capables de prẽdre la trẽpe de la verité. C'est a quoy doit tẽdre leloquẽce: & sõ vray fruit est armer la vertu cõtre le vice, la verité cõtre le mẽsõge, & la calõnie. L'orateur dit Theophraste, est le vray medecin des esprits, auquel appartiẽt de guarir la morsure des serpẽs par le chant des flutes, c'est a dire les calomnies des meschans, par l'harmonie de la raison. Or puisque lon ne peut empescher, que lon ne s'empare de l'eloquẽce, pour executer ses pernicieux desseins, que peut on moins faire que no⁹ defendre de mesmes armes, si nous ne nous en

voulons aider, & nous presentons nuds au combat, ne trahissons nous pas la vertu & la verité? Mais plusieurs ont abusé de l'eloquence, a de meschans desseins, & a la ruine de leur pays? c'est vray, & pour cela n'est elle a mespriser, cela luy est commun auec toutes les plus excellentes choses du monde, de pouuoir estre tournée a mal & a bien, selon que celuy qui les possede est mal disposé, la plus part des hommes abusent de leur entendement, ce n'est a dire qu'il n'en faille auoir.

A.

ACtiõs de fallie & boutade pag.7. Publiques pag. 8. Du Prince p. 515. & 13.
Accidens mauuais presens & futurs p. 542. 543. &c.
Accoustumance. p. 392.
Admonitiõ, liure.3.c.9. p.595.
Aduersité, liu. 2. ch. 7.
Aduantaiges des hõmes sur les Bestes p.75.77.&c. Des bestes sur les hommes p. 75. 76. 86. 87.
Adulation l. 3. c. 10.
Aestimation des personnes & des choses 48.49.&c. p.325. 416.&c.
Affaires en general l. 2. c. 10. Doubteux 545. Difficiles & dangereux p. 546.
Affection & affectation. 318. 319. &c.
Affirmer. p. 67.
Alliances. p. 501. &c.
Ambition l. 1.c. 22. l. 3. c. 42.
Ame l. 1. c. 15.
Amitié Amis l. 3. c. 7. & 27.
Amour simplement l.1.c.xxi. Paternel p. 664. Charnel l. 1. c. 24. l. 3. c. 42.
Apprendre. p. 653.
Armee p. 499.531. &c. General D'armee p. 530.
Auarice l. 1. c. 23.
Authorité p. 395. 503. 505.

B.

BAnnissement. l. 3. c. 24.
Batailles p. 534. &c.
Beauté p. 95.
Bestes l. 1. c. 8.
Beneficence. 504. l. 3. c. 11.
Bien faict. au mesme.
Bienueillance. 503. 404.
Bonté. 336.

C.

CAptiuité l. 3. c. 23.
Ceremonie 333.
Cerueau 115. 116.
Choix. 419.
Cholere l. 1. c. 27. l. 3. c. 31.
Clemence du Prince 488.
Cognoissance de soy & de l'humaine condition l. 1. c. 1.
Commander & obeir l. 1. c. 41.
Combats 533.
Comparaisons de l'homme auec les Bestes l. 1. c. 8. des vies sociale & solitaire l. 1. c. 50. Rustique & aux villes l. 1. c. 52. Cõmune & propre l. 1. c. 51. De la Pieté & Prohite 368. 369.
Compaignée l. 2. c. 9.
Compassion l. 1. c. 34. l. 3. 30.
Conference l. 2. c. 9.
Confession 345.
Coniuration 547.
Cõseil & Cõsultatiõ 422. 486.
Conseiller 488.
Constance 489. 507.

Conuersation l. 2. c. 9.
Coccuage 49.
Corps humain l. 1. c. 9.
Coustume l. 2. c. 8.
Crainte l. 2. c. 35. l. 3. c. 28.
Croire, mescroire 64.
Cruauté l. 1. c. 32.
Cupidité l. 1. c. 25.

D.

Deuoir outre les loix 329.
Deuoirs des Mariez l. 3. c. 12. Des parens l. 3. c. 13. Des enfans p. 667. Des maistres & seruiteurs l. 3. c. 15. Des Souuerains l. c. 16. Des subiects p. 677. Des magistrats l. 3. c. 17. Des grãds & petis l. 3. c. 18.
Desespoir l. 1. c. 26.
Desirs l. 1. c. 25. l. 2. c. 6.
Dieu. 364. 365. 366.
Discipline de la ieunesse 650. &c.
Discipline militaire 526. &c.
Discretion 427.
Dissimulatiõ en general. 604. Des Princes 474. Des femmes 605.
Diuisions publiques 561. Priuées. 563.
Douleur 41. l. 3. c. 22.

E.

Education d'enfans 631.
Election 419.
Eloquence l. 3. c. 43.
Entendement 47. 48. &c. 118. 120. &c. 131. &c. 154.
Enfans l. 1. c. 43. l. 3. c. 14.
Enuie l. 1. c. 29. l. 3. c. 33.
Espoir l. 1. c. 26.
Esprit au long peint agent perpetuel, vniuersel, prõpt 507. son actiõ, sa fin &c. 135. &c. Distinction des espris 134. l. 1. c. 39.
Esprit vniuersel 312.
Estat 253.
Excuse 345.
Exil l. 3. c. 24.
Experience 30.

F.

FAction & ligue 553. 561. &c.
Faintise 604.
Finances, les fonder 492. Employer 496. Reseruer & l'Espargne 497.
Finesses de Prince 475. &c. voyez ruses.
Flatterie l. 3. c. 10.
Foiblesse humaine l. 1. c. 4.
Folie 87. 242. 143.
Force, vertu l. 3. c. 19.
Formalistes 57. 329.
Fortune 425.
Foy, fidelité l. 3. c. 8. requise au Prince 470.
Frugalité l. 3. c. 40.

G.

GEhennes 26.
Generatiõ d'enfans 629.
Gloire l. 3. c. 42.
Gourmandise l. 3. c. 39.
Grands l. 3. c. 18.
Guerre l'entreprẽdre 517. &c. La faire 521. &c. 531. &c. L'acheuer 538. &c.

Prouisions & munitions de guerre 521. &c.
Ruses de guerre 537.
Guerre ciuile 558.

H.

Hayne l. 1. c. 28. l. 3. c. 32.
Hæresies 147.
Homme, sa peinture generale l. 1. c. 2. Ha son mal plus en l'esprit qu'au corps 12. 133. Est vain tout en soy, en ses pensees & desseins, sa conuersatiõ priuee & publique 13. 14. & suiuans. Est foible a tout; a desirer, choisir, iouir, vser 21. &c. Au bien, a la vertu 23. &c. Au mal 30. Aux extremitez 33. A reprendre & estre reprins 31. Est inconstant 35. Miserable en soy 37. En sa Naissance & mort 38. Ennemi de son bien 39. 40. &c. Est vn cherchemal 40. Nay a la douleur 41. Miserable en son entendement 47. 48. &c. En sa volonté 54. Est vniuersellement glorieux & presomptueux 58. L'est enuers Dieu Nature, les Animaux 59. 60. 61. &c. Enuers l'homme son pareil 64. &c. Est animal prodigieux 37. 89. Composé de deux & trois pieces 89. & 90. Differẽce & inequalité des hõmes en toutes choses L. 1. c. 37. c. 38. c. 39.
Honneur l. 1. c. 56.
Honte 174. &c. l. 3. c. 26.
Humanité 85.

I.

Ialousie l. 1. c. 30. l. 3. 35.
Ieunesse 207.
Imagination 119. &c. l. 1. c. 18.
Immortalité 130.
Impostes & subsides 495.
Impostures 65. 69. 70.
Inconstance l. 1. c. 5.
Indigence l. 3. c. 25.
Industrie 425.
Infamie l. 3. c. 26.
Ingratitude 619.
Iniustice vtile 477.
Instinct naturel 80.
Instruction de la Ieunesse 633. &c. au long.
Inuention 141. Iugemẽt 132.
Iurement 29.
Iustice en general l. 3. c. 5.
pour autruy 26. l. 3. c. 5. 6.
Pour le souuerain 470.
Pour soy mesme l. 3. c. 6.

L.

Langue bonne & mauuaise 110.
Liberalité pour tous l. 3. c. 11.
du Prince 482. 504.
Liberté spirituelle du Iugement 308. &c.
De la volonté 317. &c.
Corporelle l. 1. c. 54. p. 83.
Legislateurs l. 1. c. 47.
Loix l. 2. c. 8.
Luxe l. 3. c. 40.

M.

MAgnanimité
Magistrats l. 1. c. 46. l. 3. c. 17.
Maistres l. 1. c. 44. l. 3. c. 15.
Manie 87. 142. 143.
Maladie l. 3. c. 22.
Mariage l. 1. c. 42.
Mariés 3. c. 12.
Maux qui nous menassent 542. presens & pressans 543.
Maux externes l. 3. c. 20.
Internes 725.
Memoire 119. 121. 148.
Mentir 603.
Meschanceté 341. &c.
Mespris du Prince. 513.
Du monde 373.
Mesnagerie l. 3. c. 13.
Militaire profession l. 1. c. 53.
Exercice & vacatiõ 531. &c.
Misere Humaine en la vie, naissance, entendement, volonté l. 1. c. 6.
Moderatiõ double aux affaires. 322.
Mœurs bonnes & mauuaises de la Ieunesse & vieillesse 207. 662.
Monde, sa diuision 212. 213.
Son mespris 373. 376.
Son antiquité, changement estat &c. 314.
Mort l. 2. c. 11. Diuerses manieres de se porter en la mort 429. Ne la craindre, la rendre, mespriser, desirer se la dõner 429. &c. Diuerses formes de mort 451.

N.

NAture & loy de nature 328. &c. corrompue par art, ceremonie, vice &c. 331.
Neutralité 563.
Noblesse l. 1. c. 55.
Nudité 73. 112.

O.

OBeissance 230.
Obligation actiue & passiue 617.
Ocasion 424.
Opinion 150. 151. 159. 198.
Ouye 107. 108.

P.

PArolle 74. 109. 110.
Parens l. 1. c. 43. l. 3. c. 14.
Party comment se faut porter entre diuers partis 561.
Passions 146. l. 1. c. 20. p. 303. &c. l. 3. c. 28. 28. &c
Pedans 57.
Pauureté l. 1. c. 58. l. 3. c. 25.
Perfection 338. 339.
Perfidie 594.
Perfuader 67.
Peuple l. 1. c. 48.
Pieté pour tous l. 2. c. 5.
Pour le souuerain 469.
Plaisirs l. 2. c. 6. l. 3. c. 38. & 41.
Prœuoyance ou Præmeditatiõ. 392. 393.
Præference ou Præseãce 418.
Præsomption l. 1. c. 7. p. 307.
Precipitation 320. 424.
Prudhomie & Probité l. 2. c. 3.
Princes leur description bien & mal l. 1. c. 45. leur deuoir l. 3. c. 2. c. 3. c. 16.

Principes 68.
Prouisiõs pour gouuerner vn estat sept. 464. &c.
Prosperité l. 2. c. 7. l. 3. c. 37.
Police 25.
Polygamie 240. 241. &c.
Prudence en general sa definition ses qualitez l. 3. c. 1. Publique de Prince l. 3. c. 2. & 3. Pacifique 514. &c. Militaire 517. Aux affaires en general l. 2. c. 10. Aux affaires difficiles & dangereux l. 3. c. 4.
Puissance maritale 239. Paternelle l. 1. c. 43. Herile des Maistres l. 1. c. 44.

R.

Raison Raciocination humaine l. 1. c. 15. 16. p. 13. Aux bestes 77. 78. 125
Rebellion 557.
Recognoissance 620. &c.
Religion 28. l. 2. c. 5.
Repudiation 240. 241. 243.
Richesses l. 1. c. 58.
Ruses de Prince 475. de guerre 537.

S.

Sacrifices 28. 353.
Santé 94.
Sagesse voyez les Præfaces du premier & second liure. Et 303. 347. 641. &c.
Secret 595.
Science l. 1. c. 57. p. 641. &c.
Sedition 555.
Sens naturel l. 1. c. 12.
Seruage l. 1. c. 54.
Seruiteurs l. 3. c. 15.
Seuerité 505.
Sobrieté l. 3. c. 39.
Soldats & leur distinction, naturels, estrangers, a pied, a cheual, ordinaires subsidiaires 522. 523. Leur election, conditions, discipline 525. 526.
Solitude l. 1. c. 50. p. 301. 302.
Souueraineté Souuerains l. 1. c. 45. l. 3. c. 16.
Superiorité & inferiorité l. 1. c. 40. 41.
Superstition 56. 359. 360. &c.
Supplices 511.
Suppositions 65. 69. 70.

T.

Trahison 550.
Tranquillité l. 2. c. 12. & dernier.
Temperance l. 3. c. 36.
Temperamẽt du cerueau 118. 119. 120. Entre fiance & defiance, crainte & asseurance 422. &c.
Thresors 498.
Tristesse l. 1. c. 33. l. 3. c. 29.
Tumulte populaire 551.

V.

Vaillance en general l. 3. c. 19. Du Prince 480. des soldats 527.
Vanité l. 1. c. 3.
Vengeance 49. 54. l. 1. 31. l. 3 c. 34.
Verité 29. 140. 151.

Vertu p. 23.24.306.337.
Veſtement p. 73. li.c. 14.l.3. c.40.
Victoire & du vainqueur & vaincu. 538.
Vie humaine l. 1.c. 36. Genre & train de voir l. 2.c.4. Trois ſortes & degrez de vie l.1. c. 49.
Vie ciuile & ſociale & ſolitaire l. 1. c. 50.
Menée en communauté l. 1. c. 51.
Ruſtique & menée ez villes l. 1. c. 52.
Militaire l. c. 53.
Vieilleſſe p. 207.
Volonté p.54. 55. 132. l. 1.c. 19. p. 317. 318. &c.
Volupté l. 3.c.38.

FIN.

FAVTES PRINCIPALES
ſurvenues en l'impreſſion.

EN la page 13. ligne 19. liſez fuyard.
P. 27. l. 15. liſez fuir
P. 33. l. 12. liſez il ſe fait
P. 47. l. 25 liſés les vnes
P. 51. l. derniere liſez mort
P. 55. l. 20. liſez l'offence
P. 57. l. 4. liſez feriés
P. 64. l. penultieſme liſez peut
P. 64. l. 22. liſez apres
P. 70. l. 16. liſez creance
P. 91. l. 5. liſez deliées: & trois lignes apres liſez de meſme
P. 94. l. 8. en la marge liſez preference de la ſanté.
P. 95. l. 5. liſez autres
P. 116. l. 13. liſez concoction
P. 131. l. 13. liſez trouuent
P. 149. l. 16. liſez & leſclat
P. 152. l. 14. liſez queſt
P. 160. en la marge En
P. 166. l. 14. liſez eſtrangers
P. 202. l. 23. liſez aueugle
P. 225. en la table liſez vrbes
P. 290. l. 7. liſez tout
P. 312. l. 9. liſez branſle
P. 319. l. 1. a tous
P. 325. l. 1. liſez tout
P. 330. l. 20. liſez entendant
P. 360. l. 20. liſez croit: & ligne 25. liſez ſuperſtitioſis
P. 361. l. derniere liſez faict
P. 422. l. 18 liſez correcta
P. 432. l. 2. en la marge liſez iniuſtice
P. 433 l. derniere liſez incertain
P. 436 l. 5 liſez reprendre
P. 446 l. 28. liſez Capone
P. 449 l. 23 Capone
P. 450 l. 22. liſez a allongir
P. 463. l. 26. liſez choſes
P. 493. l. derniere liſez matieres
P. 498. l. premiere apres meilleur mettez, . & a la ligne quatrieſme apres venir mettez,.
P. 514. l. 3. apres inſolens: mettez, penſent
P. 525. l. 21. liſez ces
P. 545. l. 16. apres tout mettez: c'eſt vn tour
P. 546 l. 8. liſez trop de ſeureté: & a la ligne 14. au lieu de ſuorum liſez ſuam
P. 547. ligne premiere liſez diſcours
P. 551. l. 13. liſez ligne
P. 584. l. 4. apres amities mettez: En & en la ligne 6. Liſez la
P. 618. l. 11. liſez aquiſe
P. 621. l. 11. liſez vieillir.

ECT
180